Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

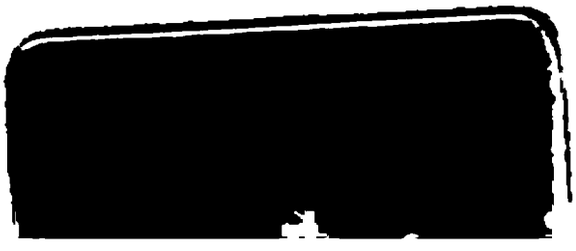
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



NKP

ŒUVRES COMPLÈTES
D'OCTAVE FEUILLET

format grand in-18.

Scènes et Proverbes.	1 volume.
Scènes et Comédies.	1 —
Bellah.	1 —
La petite Comtesse, le Parc, Onesta.	1 —
Le Roman d'un jeune Homme pauvre.	1 —

Dalila, drame en trois actes et six parties.

Péril en la Demeure, comédie en deux actes.

Le Village, comédie en un acte.

Le Pour et le Contre, comédie en un acte.

La Fée, comédie en un acte.

La Crise, comédie en quatre actes.

Paris. — Imprimerie de Wittersheim, 8, rue Montmorency.

SCÈNES

ET

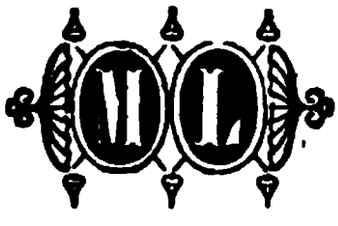
PROVERBES

PAR

OCTAVE FEUILLET

LE FRUIT DÉFENDU. — LA CRISE.
RÉDEMPTION. — LE POUR ET LE CONTRE. — ALIX.
LA PARTIE DE DAMES. — LA CLÉ D'OR.

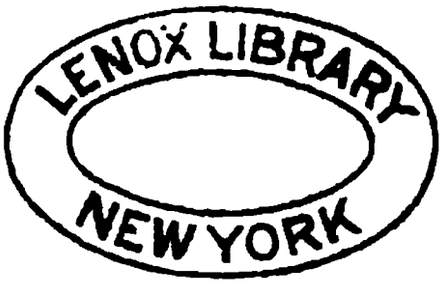
Nouvelle édition



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1859

Droits de traduction et de reproduction réservés.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE FRUIT DÉFENDU

Personnages.

LE CHEVALIER DE ROSALBA.

MAZETTO, son valet.

LA COMTESSE CORISANDA.

ANSELME, notaire.

BETTINA, suivante.

UN PAYSAN lettré.

LE FRUIT DÉFENDU.

Une campagne d'Italie le matin.

ROSALBA, MAZETTO ; tous deux à cheval.

MAZETTO.

Avouez, Excellence, que nous avons failli être assommés l'un et l'autre, cette fois-ci.

ROSALBA.

Fort au contraire : c'est moi qui ai tué un homme en sautant par la fenêtre. C'était un pauvre qui demandait l'aumône sur la borne; il était aveugle : il ne m'aura pas vu tomber.

MAZETTO.

Pour moi, je suis bien sûr que j'ai failli être assommé.

ROSALBA.

Soit ! Cela n'empêche pas qu'il fait beau ce matin.

MAZETTO.

Comment Votre Excellence se laissa-t-elle donc surprendre hier au soir?

ROSALBA.

Quand cette pauvre enfant voulut me parler de mariage, je demeurai si confus qu'elle en poussa les hauts cris :

toute la famille arriva là-dessus comme pour une noce. Je la saluai ; et c'est alors que je sautai à l'étourdie sur cet imprudent aveugle. Et toi, Mazetto ?

MAZETTO.

Moi, monseigneur, j'étais aux pieds de l'institutrice, quand je reçus un coup de bâton à l'improviste. Je compris que tout était découvert ; et j'eus lieu de bénir une fois de plus le philosophe inconnu qui a inventé la fuite. C'est, à mon sens, un des principaux bienfaiteurs de l'humanité. Ah ! si monseigneur m'avait donné dix minutes de plus, mon bonheur était certain !

ROSALBA.

Tu as la manie, Mazetto, d'être en retard de dix minutes. Je suis sûr que tu bavardes. Explique-moi donc une chose, Mazetto : tu es galant, et assez vert galant même ?

MAZETTO, *riant.*

Hé ! hé ! cela est vrai.

ROSALBA.

Et avec cela tu as la figure d'un imbécile !

MAZETTO, *soucieux.*

Rien n'est plus certain : je l'ai.

ROSALBA.

Cependant tu plais aux femmes, tu reçois leurs faveurs ?

MAZETTO.

Je les recevrais en effet si mon maître m'en laissait le temps. C'est que ma figure me donne positivement de grands avantages auprès d'elles ; elles se disent : Voilà un imbécile que ce Mazetto !.... Et cela me donne positivement de grands avantages.

ROSALBA.

Il se peut. Toutes choses en effet ont un bon côté pour qui sait le voir. (avec un soupir.) Le mariage seul n'en a point.

MAZETTO.

Cette idée vous tourmente, Excellence : c'est, en voyage, votre refrain le plus ordinaire.

ROSALBA.

C'est que toutes les femmes sont folles de vouloir enterrer leur amant dans la souquenille d'un mari. On voit des savants désagréables qui vous coupent une belle fleur au soleil, pour en faire une vieille chose sèche dans un herbier : les femmes sont de même.

MAZETTO.

L'honneur leur en fait une loi.

ROSALBA.

Sans doute, et c'est ce qui m'afflige. Je suis honnête homme au fond ; et quand une femme me reproche de l'avoir trompée et déshonorée, je sens qu'elle dit vrai, et ma délicatesse s'en offense. Car, bien que j'évite scrupuleusement de m'annoncer comme un épouseur, il est clair que je suis garçon, et cette qualité donne aux femmes une sorte de prétexte assez plausible de feindre qu'elles m'ont cru de bonnes intentions. Alors elles me font des scènes de mauvais goût.

MAZETTO.

Si monseigneur veut seulement leur ôter le prétexte de crier, il n'a qu'à se dire marié à l'avance.

ROSALBA.

Marié? Non : cela donne l'air gauche. Mais je puis me faire passer pour un chevalier de Malte : on sait que la règle de cet ordre impose le célibat ; ce sera comme si je portais écrit sur mon chapeau : Je n'épouse point. Ce sera même moins ridicule.

MAZETTO.

Et moi, je me donnerai pour un frère lai du même ordre. — Ah ! le beau parc, monsieur ! voyez-vous la fière mine que vous a ce château à travers les arbres

ROSALBA.

Oui. On dirait, au milieu des vapeurs dorées du matin, le palais aérien d'une fée. Nous allons tenter d'y déjeuner. (A un paysan qui passe.) A qui ce château, mon bonhomme?

LE PAYSAN.

A la comtesse Corisanda, Excellence.

ROSALBA.

Est-elle jeune, cette comtesse?

LE PAYSAN.

Jeune comme une des Grâces, et belle comme toutes les trois.

ROSALBA.

Prends ma bourse, pour ta mythologie.

LE PAYSAN.

Merci, Altesse.

ROSALBA.

Voici l'avenue: un temps de galop, Mazetto. Deux inconnus arrivant au galop sont un spectacle agréable aux yeux d'une châtelaine.

(Ils entrent dans l'avenue.)

Un boudoir.

LA COMTESSE CORISANDA à sa toilette, BETTINA, puis ANSELME.

CORISANDA.

Quel tourment! Que vais-je faire, Bettina, pendant que tu me coifferas?... Donne-moi ces vers qu'on m'adresse... Ou bien non, appelle mon notaire. (Bettina fait entrer Anselme.) Bonjour, monsieur Anselme... Oh! permettez... Qu'est-ce que c'est que cela? de quelle couleur avez-vous donc les cheveux?

ANSELME.

Blond cendré, madame.

CORISANDA.

Ah ça ! c'est une plaisanterie ! hier vous les aviez aile de corbeau !

ANSELME.

Madame la comtesse s'est fait illusion.

CORISANDA.

Je vous assure, monsieur mon notaire, que vous les aviez aile de corbeau. Croyez-moi : quel intérêt aurais-je à vous tromper ? — Bettina, ma fille, ne m'encaquez pas dans vos nattes, faites-moi une coiffure avec des petites touffes par-ci par-là ; une coiffure enfin à votre fantaisie, pourvu qu'elle soit à la mienne.

ANSELME.

Madame la comtesse n'a-t-elle rien autre chose à me dire ?

CORISANDA.

Mais je vous demande bien pardon. Asseyez-vous là. Prenez cette liasse de papiers qui m'est arrivée hier soir par la poste. Ce sont les pièces de mon procès pour les terres que le comte avait à Spolète. J'ai passé ma nuit à lire ce grimoire, et savez-vous ce que j'ai vu à la fin ? que j'avais perdu, monsieur. Cinquante mille écus, s'il vous plaît

ANSELME, *qui a ouvert les papiers.*

Pardon, madame, mais vous avez gagné, au contraire.

CORISANDA, *éclatant de rire.*

Ah ! tant mieux ! N'ai-je plus rien à vous dire ?.... Ah ! si fait.

ANSELME, *à part.*

Aurait-elle pénétré mes secrets sentiments ?

CORISANDA.

Je ne m'abuse pas, monsieur.

ANSELME, *à part.*

Je tremble que mon amour ne lui soit pas agréable.

CORISANDA.

Je veux faire mon testament.

ANSELME.

Votre testament, madame!

CORISANDA.

Je mourrai d'ennui demain ou après-demain au plus tard, monsieur, c'est résolu.

ANSELME.

D'ennui, madame la comtesse! Dans ce magnifique château, belle, riche et veuve!

CORISANDA.

Bettina, explique à monsieur pourquoi je m'ennuie.

BETTINA.

Madame s'ennuie, monsieur, parce qu'elle est belle, riche, et veuve. Ce sont trois raisons très-suffisantes qu'elle a de trépasser. Madame s'ennuie parce qu'elle ne peut avoir d'inclination contrariée, parce qu'il n'y a point de fantaisie que sa grande fortune ne lui permette de réaliser, point d'homme que sa beauté ne puisse rendre amoureux, et point d'amoureux que sa liberté ne lui permette d'épouser.

CORISANDA, *soupirant.*

C'est pourtant vrai. Quel est ce bruit, ma fille? On dirait une cavalcade.

BETTINA, *courant à la fenêtre.*

Madame, ce sont deux cavaliers étrangers, dont l'un porte des plumes au chapeau.

CORISANDA.

Est-il jeune, au moins, l'homme au plumet?

BETTINA.

Il est jeune et bien tourné; mais son valet a l'air d'une ...ie en livrée. Ils entrent dans la cour.

CORISANDA, *à la fenêtre.*

Il est bien, en effet. Quel malheur ! je me serais divertie à lui faire tourner la tête; mais ensuite il voudrait m'épouser, et je ne saurais que répondre. Car enfin, je suis veuve... Je passerais dans son esprit pour une franche coquette; il n'est pas forcé de savoir à quel point je m'ennuie !

BETTINA.

Voilà de ces circonstances où un mari est profondément regrettable !

CORISANDA.

Bettina ! je ne puis pas cependant lui refuser l'hospitalité, au cas qu'il la demande. (Elle réfléchit.) Oui, c'est cela ! Monsieur Anselme, vous êtes mon mari.

ANSELME.

Ciel ! quoi, madame !

CORISANDA.

Oui, pour une heure ou deux, pour le temps enfin que cet étranger sera au château. Écoutez bien, et toi, Bettina, donne le mot à mes gens : Monsieur Anselme, vous êtes le général comte Castelforte, mon mari, qu'on a cru mort en Bulgarie, sur de fausses nouvelles. De cette façon, quoi qu'il arrive, ce jeune étranger ne pourra plus me rien demander que je ne sois parfaitement en droit de lui refuser. J'ai un mari, donc je n'épouse pas. C'est à lui de se bien tenir. Souvenez-vous, Anselme, de dire comme je dirai.

ANSELME.

Oui, madame. Dois-je, dans le courant de la conversation, vous appeler, mon ange... devant ce jeune homme?

CORISANDA.

Non. Passez cette épée.

ANSELME, *à part.*

Tout ceci n'est-il qu'une ruse pour m'apprendre qu'elle m'a deviné? Pourquoi ne lui plairais-je pas, en effet? Je suis le seul homme bien vêtu du voisinage.

CORISANDA.

Voyons, mettez vos gants, et donnez-moi la main.

(Ils sortent.)

Une terrasse sur le jardin.

ROSALBA, MAZETTO, BETTINA.

BETTINA.

Ma maîtresse, monseigneur, vous prie de l'attendre ici.

MAZETTO, *à Rosalba.*

Méfions-nous, monsieur, la soubrette a l'air fin comme l'ambre. Il faut la voir de plus près. (A Bettina.) Oh ! Seigneur, mon enfant, qu'est-ce que vous avez donc sur la joue ? (Il l'embrasse.) Tranquillisez-vous, il n'y a plus rien.

(Bettina se sauve.)

ROSALBA.

Tu as des mœurs révoltantes, Mazetto.

BETTINA, *rentrant.*

Ma maîtresse, messieurs.

(Entrent Corisanda et Anselme.)

ROSALBA, *à part.*

Quel est ce lugubre majordome qui l'accompagne ? (Haut.) Madame; me trouvant ce matin par les chemins avec mon valet...

CORISANDA.

Monsieur, c'est une bonne fortune dans ce désert...

BETTINA.

Madame la comtesse est servie.

CORISANDA.

Sans plus de compliments, monsieur, asseyons-nous. Je vous offre à déjeuner sous ce chèvrefeuille. Bettina, vous nous servirez avec le valet de monsieur. (Bas à Anselme.) Souvenez-vous de dire comme moi.

ROSALBA, *à part.*

Elle est très-belle. (Bas à Mazetto.) N'oublie pas d'enchérir sur tout ce que je dirai.

(Corisanda, Rosalba et Anselme s'asseyent à la table.)

BETTINA, *regardant Mazetto.* (*A part.*)

Ce laquais est ignoble.

ROSALBA, *regardant Anselme.* (*A part.*)

Quel peut être ce muet patibulaire? (Haut.) Madame, n'ayant aucune raison de voyager incognito, souffrez que je vous dise que je me nomme le chevalier de Rosalba (insistant), chevalier de Malte.

MAZETTO, *saluant.*

Du saint ordre de Malte.

CORISANDA.

Chevalier, je vous présente le général Castelforte, mon époux, que vous voyez encore mal remis de sa dernière campagne en Bulgarie.

ANSELME, *saluant.*

En Bulgarie.

ROSALBA, *saluant.*

Général! (A part.) Quel déplorable animal! Mais puisqu'elle est mariée, l'ordre de Malte était inutile, il est même gênant. Bah! elle n'y pense plus!

CORISANDA.

Dites-moi, chevalier, qu'est-ce au juste que votre ordre de Malte? Je vous avouerai mon ignorance là-dessus.

ROSALBA.

Mais, comtesse, c'est un ordre de chevalerie... comme tous les ordres.

MAZETTO.

Sauf, madame, qu'il oblige au célibat et à toutes les vertus qui s'y rapportent, *et cætera*.

ROSALBA, *à part.*

Le butor ! puisqu'elle est mariée !

CORISANDA.

Ah ! (A part.) Si j'avais su cela, je ne me serais pas empêtrée de ce stupide notaire. Mais il n'est plus temps d'y revenir.

ROSALBA, *lançant un regard furieux à Mazetto.*

Mon valet aussi, madame, appartient à l'ordre et se trouve lié par les mêmes vœux.

MAZETTO, *lorgnant Bettina.*

Oui, pour mes péchés.

BETTINA, *à part.*

Il est drôle ce garçon, après tout.

CORISANDA.

Est-ce par vocation, chevalier, que vous avez pris cette profession mixte ?

ROSALBA.

Franchement, madame, non : mon père me la fit embrasser, dès l'enfance, parce que j'étais le cadet de ma maison.

MAZETTO.

Comme moi de la mienne.

ROSALBA, *bas à la comtesse.*

Pardon, comtesse : mon valet est une sorte d'espion attaché à ma suite ; je vous serai obligé de l'envoyer à l'office.

CORISANDA.

Bettina, emmenez ce garçon, et qu'on lui donne à déjeuner, si toutefois il n'a pas fait vœu d'abstinence.

MAZETTO.

Oh ! non, madame.

(Bettina sort avec Mazetto.)

ROSALBA.

Mille grâces, comtesse ! Quand ce pleutre me voit en péril de tentation, il devient intolérable. — Comte, vous paraissez soucieux ; vous servirai-je à boire ?

CORISANDA.

Il faut excuser le comte, monsieur de Rosalba ; les grandes souffrances qu'il a endurées chez les Bulgares l'ont rendu fort taciturne.

ANSELME.

Fort taciturne.

CORISANDA.

Il fut blessé et fait prisonnier dans une escarmouche, et avec tout le monde je fus durant plus d'un an à le croire mort.

ANSELME.

Mort.

CORISANDA.

Le ciel m'a fait la faveur de me le ramener un soir en costume de pèlerin.

ANSELME.

De pèlerin.

ROSALBA, *à part.*

Mais, mon Dieu ! c'est un écho habillé en homme. (Haut.) Général ! c'est fort triste. — J'admire, comtesse, la coquetterie dont ce parc est ajusté. C'est tout le portrait d'une jolie femme d'esprit : ce qu'on en voit est charmant, ce qu'on en devine est adorable. A quels pays peuplés de songes capricieux doivent conduire ces allées qu'on voit s'égarer dans l'ombre des bosquets ! Que j'aime ces lagunes fuyantes sous des balcons de feuillage ! quels frais gazons promettent leurs rives perdues ! C'est plus que la beauté, c'est le mystère.

CORISANDA.

Tout mystère, chevalier, est une promesse, et c'est pourquoi on a inventé les masques. Mais les sages savent bien ce qu'il y a dessous

ROSALBA.

Je ne suis pas un sage, madame. Dans mon enfance, j'ai commencé par aimer la montre de mon aïeul : je la brisai pour voir le dedans. Plus tard, je suis tombé amoureux d'une dame parce que je la voyais toujours passer voilée : quand nous en fûmes à ôter son voile, la bonne âme se trouva borgne. Aujourd'hui, en dépit de l'expérience, et dussé-je y périr, je vous avoue que je suis épris de votre parc, comtesse, et que je voudrais m'y promener.

CORISANDA, *souriant.*

Mais vous vous y perdrez, mon hôte, si je ne vous sers de guide; et si je vous guide, je vous en gâterai la solitude.

ROSALBA, *souriant.*

Madame, les anges gâtent-ils le paradis? — Comte, à votre santé!

CORISANDA.

Voilà une fadeur dont vous vous repentirez, car je la prends au mot. Donnez-moi le bras. Mon cher comte, cette promenade vous fatiguerait....

ANSELME.

Mais, toute belle....

CORISANDA.

Taisez-vous, mon ami. Point d'inutile galanterie. Le chevalier vous excusera, vous dis-je.

ROSALBA.

Assurément, général. (A part.) C'est tout bonnement une femme qui se livre, que voulez-vous!

CORISANDA.

Par ici, monsieur de Rosalba. (A part.) C'est un homme qui se noie. Qu'y faire?

(Rosalba et Corisanda s'éloignent.)

ANSELME *seul.*

Je suis leur plastron, c'est évident. Je joue ici le rôle d'un comparse de ballet. Cet étranger au langage préten-

tieux doit avoir conçu de moi une opinion ridicule. Mais, sangdieu ! je ne les perds pas de vue ! La comtesse ne peut maintenant avouer sa ruse sans se compromettre. J'abuserai de l'avantage qu'elle m'a donné. C'est indélicat; mais, Amour, tu n'as point de loi !... Où diantre ai-je vu cela?.... Je ne me rappelle pas.... N'importe, partons !

(Il s'élance sur leurs traces.)

Un coin du parc, au bord d'une pièce d'eau : deux petites gondoles amarrées à la rive.

ROSALBA, CORISANDA, puis ANSELME.

CORISANDA.

Mais, chevalier, regardez donc ce parc, et laissez mon visage avoir l'air qu'il plaît à Dieu ; regardez ce parc, puisque vous venez le voir.

ROSALBA.

Madame, on regarde ce qu'on peut en ce monde. Oui, vous feriez le désespoir d'un peintre. Jamais physionomie ne fut si changeante que la vôtre. On espère toujours avoir fini de vous voir, et c'est à recommencer. Vos yeux sont noirs, sans contredit ; mais ils pourraient bien être bleus s'ils n'avaient par instants des reflets vert de mer. Êtes-vous une enfant dont la pensée voltige suspendue au fil léger de la fantaisie? Je le croirais si, au moment même où je vous le dis, votre front ne prenait des airs souverains auxquels une couronne n'ajouterait rien. Êtes-vous insouciante ou profonde, gaie ou triste ? Ce voile humide, qui tantôt adoucit et tantôt relève l'éclat de votre regard, est-ce la goutte

de rosée fraîche et sereine d'une nuit d'été, est-ce une larme brûlante échappée d'une source de passion ? La lueur dont elle m'éblouit, est-ce un sourire, madame, ou un éclair ? L'impossible se peut faire, mais non votre portrait, comtesse !

CORISANDA.

Je vous laisse l'impossible, chevalier ; mais pour mon portrait, le voici. Je suis, à mes heures, tout ce que vous venez de dire : je m'amuse d'un rien, quoique tout m'ennuie ; je suis frivole uniquement parce que les raisons d'être sérieuse me manquent. Je suis capable de passion, et je n'ai que des caprices faute d'objets qui méritent davantage. J'ai un fonds de volonté résolue ; mais à quoi le dépenserais-je, quand il me suffit de lever mon petit doigt pour avoir tout ce que le monde m'offre de désirable ? J'ai de la sorte en réserve mille qualités et un peu plus de défauts, qui mourront avec moi sans avoir trouvé un prétexte de se montrer. Tenez, par exemple, chevalier, il y a des femmes qui ont des amants, à ce qu'on dit : le soir, elles s'échappent de la maison de leur mari ; elles passent furtivement devant leurs domestiques qui chuchotent, devant leur portier qui sourit, et vont courir un quart d'heure dans un ignoble fiacre avec un homme quelconque, un militaire ou un abbé, et en général avec le premier qui a été assez effronté pour leur dire une équivoque dans l'oreille. Moi, monsieur, je n'ai pas d'amant ni n'en veux avoir ; mais si j'avais goûté jamais à cette coupe proscrite, je n'en aurais pas savouré la honte goutte à goutte ; non, par le ciel ! je l'aurais bue d'un trait, comme un poison dont on veut sérieusement mourir ; j'aurais tout quitté, tout rompu pour suivre au bout du monde, franchement et sans biaiser, l'homme que j'aurais aimé plus que mon honneur.... Est-ce ma faute si la tentation ne m'en est jamais venue, si rien de vulgaire ne me touche, et si tout est vulgaire ?...

Voilà, chevalier, mon portrait ; c'est celui de bien des femmes qui ne sont pas les pires, mais c'est surtout le mien. Ainsi, faites-moi le vôtre, et nous serons quitte.

ROSALBA.

Moi, madame, je n'ai point de figure, à proprement parler, j'ai des phases, comme la lune, ma mère. La lune et moi n'avons de caractère que celui que veut bien nous prêter le soleil. Il y a des jours où l'on ne risquerait rien de me canoniser ; mais il en est d'autres où franchement je devrais être pendu, s'il y avait une justice. Par certains temps pluvieux, je suis homme à incendier ma patrie ! mais le brillant azur du ciel me verse dans l'âme une tendresse infinie, et je voudrais alors embrasser le monde entier dans une étreinte fraternelle.

CORISANDA.

Ainsi, vous êtes l'homme du moment : et peut-on savoir quel homme vous êtes en ce moment-ci ?

ROSALBA.

En ce moment, madame, je crois bien fermement en Dieu, et je me sens capable du martyre.

CORISANDA.

Allons, tant mieux ; je puis donc sans scrupule vous continuer ma compagnie. (Anselme paraît dans le lointain : elle l'aperçoit et dit à part.) Anselme ! l'impertinent faquin !

ROSALBA, *à part, apercevant Anselme.*

Le comte ! fâcheux contre-temps ! Heureusement sa femme ne le voit pas. (Haut.) Voici, comtesse, une miniature de gondole. Est-ce que cela va sur l'eau, sérieusement ?

CORISANDA, *à part.*

Hâtons-nous, avant qu'il n'ait aperçu Anselme ! (Haut.) Mais très-bien. Ramez-vous ?

(Elle entre dans la gondole.)

ROSALBA, *la suivant et prenant les rames.*

Je crois que oui, comtesse.

(Il pousse au large : la gondole disparaît derrière les arbres.)

ANSELME, *accourant essoufflé.*

Ils fuient sans aucune pudeur ! Les voilà, Dieu du ciel ! qui s'engagent dans la lagune la plus étroite et la plus ombragée ! La jalousie me dévore ! Je m'acharne à leur poursuite. (Il saute dans l'autre gondole.) Je sens bien que je me perds pour jamais dans l'esprit de la comtesse, mais l'amour ne raisonne pas. Mon habit me gêne au coude pour ramer; mais, dans l'état où je suis, qu'importe cette bagatelle !

(Il s'éloigne dans la gondole.)

Une petite rivière au milieu d'un bois épais.

ROSALBA rame doucement; CORISANDA, à demi couchée sur les coussins, écarte les branches d'une main et laisse pendre l'autre dans l'eau.

CORISANDA.

Contez-moi un conte, chevalier.

ROSALBA.

Madame, il était une fois un chevalier amoureux qui ramait.

CORISANDA.

Je veux croire pour son honneur qu'il n'était pas chevalier de Malte, au moins.

ROSALBA.

Ah ! madame, ce ne serait plus un conte, cela, ce serait...

CORISANDA, *l'interrompant.*

Sans reproche, monsieur de Rosalba, je n'ai jamais rencontré personne qui fût dans ses façons de parler aussi affecté que vous l'êtes.

ROSALBA.

Je me suis jeté, madame, dans cet extrême, pour éviter le naturel d'aujourd'hui qui me paraît trivial à l'excès. L'horreur du mauvais goût me pousse peut-être dans l'afféterie?

CORISANDA.

Peut-être bien. Votre conte est-il fini, à propos?

ROSALBA.

Ah! comtesse! comtesse! pourquoi vous ai-je vue? Pourquoi laissez-vous approcher de vous ceux qui doivent vous quitter? Quel monde charmant évoque autour de soi votre présence! Il semble que ces beaux lieux se soient formés d'eux-mêmes en vous voyant comme un cadre harmonieux à votre image. Au sein de votre merveilleux royaume, vous faites croire aux douces illusions des âges dorés, nymphes fuyantes, chasseresses divines, immortelles amantes! Que ne suis-je enchanté près de vous dans ces jardins magiques par un charme sans fin!... Pourquoi cette promenade n'est-elle pas toute une vie, et cette vie une éternité! Ces blancs escaliers de marbre que nous montions ensemble, je souhaitais qu'ils portassent jusqu'au ciel leurs degrés infinis, et que le dernier fût le seuil de l'Éden...

(LA VOIX D'ANSELME au loin.) Corisanda! oh! Corisanda!

CORISANDA.

J'allais fort vous gronder, monsieur de Rosalba, sans cette interruption.

ANSELME, *hors de vue.*

Hé! Corisanda!

ROSALBA.

Corisanda! ah! malédiction sur celui à qui vous permettez de vous appeler de ce nom, madame, et qui laisse se

perdre un seul des instants où il pourrait vous parler d'amour la main dans votre main !

CORISANDA.

Monsieur !

ANSELME, *paraissant dans sa gondole au détour de la rivière. Il rame avec fureur.*

Corisanda ! ma chère âme !

CORISANDA.

Vous voyez que c'est mon mari, chevalier. Arrêtez donc la barque.

ROSALBA, *ramant de toutes ses forces.*

Comtesse, en vérité, cette gondole est fée : elle vole, et je n'y touche pas.

ANSELME, *exaspéré.*

Sangdieu, comtesse !

CORISANDA, *à part.*

Le traître ! (Haut.) Chevalier, arrêtez donc !

ROSALBA, *ramant toujours, très-sérieux.*

Je n'y puis rien, madame : c'est une frénésie qui a pris à cette barque.

CORISANDA, *riant aux éclats.*

Mais c'est trop fort, monsieur ! Est-ce que je ne vous vois pas ? Vous vous rompez les bras !

ROSALBA, *sérieux.*

Je rame malgré moi, madame ; c'est nerveux.

ANSELME, *qui est très-près de la gondole, jette son chapeau à la tête de Rosalba.*

Bonjour, bonjour, chevalier !

ROSALBA, *cessant de ramer.*

Ah ! c'est vous, comte ! Mille pardons ! Je croyais que vous veniez de l'autre côté, et je m'empressais à votre rencontre.

ANSELME.

Comtesse, passez dans ma gondole, je vous prie.

CORISANDA, *obéissant.* (*Bas à Anselme.*)

Vous êtes un insolent drôle, Anselme ; allez-vous-en.

ANSELME, *très-haut.*

Non, mon ange adoré!

CORISANDA, *bas.*

Vous voyez bien cette petite forêt : je la ferai couper tout entière pour vous bâtonner suivant vos mérites, si vous ne vous en allez pas.

ANSELME, *très-haut.*

Non, chère âme de ma vie.

CORISANDA, *bas.*

Alors, je vais tout avouer au chevalier, et le prier de vous noyer ici.

ANSELME, *bas.*

Cet aveu est une confusion que vous ne voudrez pas vous donner.

CORISANDA, *haut.*

C'est bien, monsieur; vous avez raison. Mille pardons, chevalier; le comte me rappelle que c'est l'heure où j'ai coutume de faire la sieste. Nous débarquerons dans cette petite anse, s'il vous plaît.

(Elle saute lestement à terre, et disparaît.)

ROSALBA *débarque et vient frapper sur l'épaule d'Anselme, qui va pour s'éloigner.*

Ce que m'a dit la comtesse est-il possible, général?

ANSELME.

Quoi, monsieur?

ROSALBA.

Que non-seulement le monde vous avait cru mort, mais que vous aviez en quelque sorte partagé vous-même cette opinion tragique.

ANSELME.

Cela se peut.

ROSALBA.

Vous vous êtes cru mort, général! Cela tient du miracle!

Mais, vous le dirai-je? vous ne me semblez pas encore bien revenu de cette idée.

ANSELME.

Possible.

ROSALBA, *ôtant son habit, tout en parlant.*

En ce cas, — c'est tout à fait une hypothèse confidentielle que je hasarde de vous à moi, — ne serait-il pas à propos, jusqu'à conviction mieux affermie, de vous faire enterrer par précaution?

(Il met l'épée à la main.)

ANSELME, *froidement.*

Serviteur! (Il s'éloigne à grands pas.)

ROSALBA, *stupéfait.*

Holà, monsieur! êtes-vous fou? Je vous ai insulté formellement! (Criant.) Monsieur, vous êtes un fat! (Criant plus fort.) Corps du Christ! vous êtes un lâche, général!

Un petit salon de repos avec une bibliothèque.

CORISANDA, couchée sur un divan, le visage du côté du mur; BETTINA.

CORISANDA.

Laissez-moi dormir, vous dis-je. (Rappelant Bettina.) Ah! si mon notaire Anselme osait reparaître ici, qu'on le tue.

BETTINA.

Bien, madame.

CORISANDA.

Sortez. (La rappelant.) En attendant, ne pourrait-on pas mettre le feu à sa maison? Est-ce que cela serait un crime, Bettina?

BETTINA.

Oh! certainement non, madame.

CORISANDA, *éclatant en sanglots.*

Oh! mon Dieu! quel misérable que ce notaire! Que lui ai-je donc fait? à qui en veut-il? Il m'a traitée comme sa servante devant ce jeune étranger, Bettina!

BETTINA.

C'est aisé à comprendre. Il est jaloux; il aime madame...

CORISANDA, *se retournant et s'asseyant à moitié.*

Ah! le pauvre homme! crois-tu? De quoi se mêle-t-il? On ne pourra donc plus avoir de notaire à présent!

BETTINA.

Et monsieur de Rosalba, est-il parti, madame?

CORISANDA.

Oh! non! Je ne crois pas. Quel original avec son ordre de Malte! Donne-moi un de ces gros livres rouges... à la lettre M. (Elle ouvre le livre et cherche.) M... Mal... Malte, chevalier de Malte. C'est cela. (Elle lit tout bas, et reprend avec un soupir :) Ah! c'est très-sérieux, à ce qu'il paraît, mon enfant, ces vœux qu'ils font!

BETTINA.

Ah! prrrrrt!...

CORISANDA.

Qu'est-ce que c'est? comment donc le valet se comporte-t-il avec les siens?

BETTINA.

Madame, il paraît prodigieusement ne pas y tenir. C'est un matois qui n'en cherche qu'une bonne défaite.

CORISANDA, *rêvant.*

N'y a-t-il pas des hasards étranges au monde!... Ne serait-il pas possible, en effet, que ce jeune homme, enchaîné par des vœux perpétuels, se trouvât être précisément le seul...? C'est une supposition, Bettina, qui ne regarde en rien monsieur de Rosalba, que je ne connais pas, et qui

m'a dit trois mots à peine en courant... Mais j'imagine qu en le connaissant mieux je vinsse à découvrir en lui un genre d'esprit ou de caractère... ce qui est absurde, quant à monsieur de Rosalba, remarque bien, vu que jamais je ne le connaîtrai mieux, car il doit être parti, ou du moins il va partir... Mais, enfin, il n'est pas hors de toute possibilité qu'un homme se rencontre dans la position de cet étranger, inconnu, pour lequel seul je fusse disposée à faire, avec une sorte de joie, le sacrifice de ma liberté... Hé bien? vois, ma fille!

BETTINA.

C'est effrayant! (A part.) Oh! oh! que d'affaires chez nous!

CORISANDA, *après un silence.*

On m'a bien fait la cour, Bettina, mais jamais ainsi. Je m'y connais : il m'aime. Il y a des livres, ce sont les meilleurs, qui vous charment du récit de vos propres pensées, de vos secrètes tristesses. Il parlait comme un de ces livres. Que n'est-ce celui de ma vie!

BETTINA.

Ah! traîtres de vœux! vœux inhumains!

CORISANDA.

Il faut en finir. Approche-moi cette table et ce papier. Je veux le congédier sans le revoir.

Sur la terrasse.

ROSALBA seul, ses tablettes à la main : il écrit.

« Madame, je vous ai trompée; je n'ai jamais fait de vœu « éternel que celui de vous aimer. — L'union qui vous lie

« est monstrueuse. Je ne dirai rien du général. Outre qu'il « est idiot, sa santé paraît dérangée à un point singulier, « jusque-là qu'il me vient de refuser un coup d'épée. Je « vous arracherai à cette tyrannie. J'irai à Rome, j'irai au « pape, j'irai en terre sainte s'il le faut ; mais je vous rap- « porterai votre liberté. Vous ferez alors de moi ce qu'il « vous plaira : votre époux ou votre esclave. ROSALBA. » (Appelant.) Mazetto ! — Porte ceci à la comtesse ! (Il marche avec agitation.) Oui, je suis sauvé, en ce monde et dans l'autre, si je puis être l'époux de cette femme ! Merci, grand Dieu, de cette seconde jeunesse que tu m'envoies ! O foi primitive, adorations perdues, virginité sainte de mon âme, je vous sens revivre, vous m'inondez le cœur !

MAZETTO, *revenant.*

Monseigneur, j'ai rencontré la suivante qui vous apportait ce billet de la comtesse, et je lui ai remis le vôtre. Corbacque ! mon maître. cette fille-là donnerait de l'amour à un mousquet.

ROSALBA.

Va-t'en. (Il lit le billet.) « Je vous ai trompé, chevalier : le « comte est mort. Je suis libre ; mais vous ne l'êtes pas. Je « ne veux vous revoir sous aucun prétexte. Adieu. » — Miséricorde divine ! elle est libre ! et elle m'aime ! (La comtesse paraît au balcon, tenant la lettre de Rosalba ouverte.) — (Rosalba l'apercevant.) O vision bien-aimée ! Des larmes... des larmes dans tes yeux ! Oh ! j'en veux tarir la source à jamais.

CORISANDA.

Non, non, laissez-les couler, monseigneur ; elles sont douces. Venez, venez plutôt les recueillir. Ce sont les perles de ma couronne de fiancée. (Rosalba escalade le balcon et tombe aux pieds de la comtesse.) Non, ami, près de moi, la main dans ma main, comme vous le vouliez. Regardez mes yeux, puisqu'ils vous plaisent : parlez-moi d'amour, puisque je vous aime.

ROSALBA.

Corisanda ! quel miracle as-tu fait ! Au baptême de tes pleurs, mon âme, ma vie se renouvellent ! Mais écoute qui je suis, ou plutôt qui j'étais : attends, du moins, et que ce soit là mon châtiment, attends de me connaître avant de m'aimer.

CORISANDA.

Je ne puis attendre, monseigneur : vous perdrez vos paroles. Je vous écoute pourtant.

ROSALBA.

Chère âme, que ma mère vous aimera ! Je veux vous dire, mon amour, que je suis véritablement méprisable : j'ai été un fou débauché. Je suis de cette génération vaniteuse et lâche qui se dispense de toute croyance pour se dispenser de tout devoir : j'ai été de ceux qui jettent aux courtisanes l'argent que leur mère leur a donné à sa fête dans une bourse tressée de sa main. J'ai passé ma jeunesse à cacher ce que j'ai de bon et de vertueux, et à faire parade du reste. Je venais de chanter dans une orgie des refrains bouffons sur la patrie et sur l'amour, et la nuit je trempais mon oreiller de larmes en songeant aux héros des temps passés, et aux amants heureux. Je suis de cette jeunesse hypocritement infâme, qui garde avec une pudeur étrange ses vertus pour l'ombre et ses vices pour le grand jour. Je n'ai pas cru à la patrie, pour avoir le droit d'être un mauvais citoyen : je n'ai pas cru à l'amour, afin de pouvoir tromper sans remords. Je n'ai pas aimé la vie, je n'ai pas admiré la création, pour n'avoir point le souci de croire à Dieu ! O Corisanda ! toute cette enveloppe misérable dans laquelle je m'enfermais à plaisir s'est fondue subitement sous votre regard : je me suis montré à vous tel que Dieu m'a fait. Mon âme s'est échappée malgré moi de la prison où je la tenais ; elle a volé sur mes lèvres et elle vous a parlé. Le monde en même temps m'est apparu rayonnant

et magnifique comme si votre main eût soulevé le voile qui m'en cachait la splendeur. J'ai reconnu, j'ai béni la Providence!... Je vous aime, je vous aime, pardonnez-moi!

CORISANDA.

Voici ma main. Mes pensées, mon ami, n'ont pas mieux valu que vos actions. C'est un âge singulier que celui où nous vivons. Nous sommes tous agités et paresseux comme des gens qui vont se mettre en voyage. Le monde va-t-il finir?

ROSALBA.

Je n'en sais rien. Mais je garde votre main jusque-là.

CORISANDA.

Il y a bien quelque petite cérémonie à faire pour cela. J'ai une mère aussi, monsieur le chevalier, dont je ne saurais me passer quand je suis heureuse. Sa présence sera, d'ailleurs, convenable. Tenez, mettez-vous là, écrivez à votre mère : je vais écrire ici, moi.

ROSALBA, *s'asseyant devant la table.*

C'est bien loin de vous, cela.

CORISANDA, *assise devant un guéridon.*

Hé bien ! en ce cas, dépêchez-vous.

ROSALBA, *écrivant.*

« Ma chère mère... »

CORISANDA, *écrivant.*

« Bonne maman... »

ROSALBA, *pensif.* (*A part.*)

Oui, oui, je l'aime, très-certainement, très-probablement. Je viens même de lui dire des choses très-senties. Je me suis épanché.

CORISANDA, *à part.*

Nous allons nous marier. Il n'était pas chevalier de Malte. J'ai été bien émue de tout ceci.

ROSALBA, *la regardant.* (*A part.*)

Elle est assurément d'une grande beauté. Elle a de l'esprit avec une nuance de profondeur.

CORISANDA, *le regardant.* (*A part.*)

Il est joli homme. Le pied un peu grand ; mais joli homme.

ROSALBA.

« Ma chère mère... » (A part.) Que diable pouvait être alors le prétendu général ? Elle a le bras un peu maigre, comme une actrice que j'ai connue.

CORISANDA.

« Bonne maman... » (Haut.) Vous n'écrivez pas, chevalier?

ROSALBA.

Je vous demande pardon. Mais, quand on veut être court, vous savez, on cherche, et c'est plus long. (A part.) Ce petit signe qu'elle a au-dessus de la lèvre ressemblerait assez, pour un indifférent, à une moustache manquée. Son bras est décidément comme celui de mon actrice.

CORISANDA, *à part.*

C'est un mari singulier, à tout prendre, que ce jeune vieux chanteur de refrains bouffons sur la patrie et sur l'amour. C'est même assez ridicule, tout ce qu'il m'a dit. Il y a des choses qu'un homme vous dit après lesquelles on ne peut que lui sauter au cou ou lui dire : Vous êtes une grande bête.

ROSALBA, *à part.*

Elle a beaucoup lu, cette veuve ; car elle est veuve. Elle a lu *la Gageure imprévue*, cela est clair. Je me connais : je prendrai son bras en grippe. Ma vie en sera troublée.

CORISANDA, *à part.*

Je l'avais cru d'abord original. Mais il a lu monsieur de Musset, et voilà tout. (Haut.) Chevalier, vous n'écrivez pas ?

ROSALBA.

Il me semble, comtesse, que nous jouons le même jeu : votre feuille est blanche.

CORISANDA.

Savez-vous, monsieur de Rosalba, que je pourrais prendre votre hésitation d'un méchant côté ?

ROSALBA.

Ce serait, madame, me donner une fâcheuse explication de la vôtre.

CORISANDA, *brusquement, après un silence.*

Vous avez le pied énorme, chevalier !

ROSALBA, *se levant.*

C'est un reproche, comtesse, que votre bras ne méritera jamais.

CORISANDA.

Votre chapeau, monsieur, est sur le tabouret.

ROSALBA, *saluant.*

Si le rêve, madame, a été de moitié aussi agréable pour vous qu'il l'a été pour moi, vous me pardonnerez le réveil, comme je vous le pardonne. (Il sort.)

Dans la cour du château.

ROSALBA, *à cheval.* (*Il appelle.*)

Mazetto ! sang et mort ! Mazetto !

MAZETTO, *apparaissant, le visage pourpre, à une fenêtre.*

Monseigneur, au nom du ciel ! par tout ce qu'il y a de plus sacré ! encore dix minutes !

ROSALBA.

Descendras-tu, drôle? ou s'il faut que je monte ? (Mazetto arrive dans la cour et monte à cheval.) Coquin ! je vais, à la prochaine hôtellerie, te faire berner dans une salle basse ! Allons, en route !

MAZETTO.

Monsieur vous êtes plus dure que roche. Cinq minutes m'auraient suffi. (Ils s'éloignent.)

ROSALBA.

Sais-tu ce que c'est que l'idéal, Mazetto? Je vais te l'expliquer en deux mots. (Ils partent au galop.)

LA CRISE

Personnages.

M. DE MARSAN, magistrat.
JULIETTE, sa femme.
JUSTINE, femme de chambre.
Le docteur PIERRE DESSOLES.

LA CRISE.

Un riche cabinet de travail.

M. de MARSAN est assis près de la cheminée et tisonne d'un air pensif. — Entre le DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Bonjour, mon président. Me voici. Ne te dérange pas. Qu'y a-t-il ? Voyons la langue ? — le pouls ? Tu n'as rien. Bonsoir.

M. DE MARSAN.

Pierre, j'ai à te consulter ; mais ce n'est pas pour moi.

LE DOCTEUR.

C'est pour madame ?

M. DE MARSAN, *soupirant.*

Oui, c'est pour madame.

LE DOCTEUR.

C'est pour madame, avec un soupir? Et qu'est-ce qu'elle a, cette jolie femme ? Ne l'ai-je pas aperçue avant-hier aux Italiens, rose et blanche sur fond rouge ? Des épaules qui chassent le corset ! Elle va bien, et moi aussi, merci. Bonsoir, mon président.

M. DE MARSAN.

Docteur Pierre, au nom de notre vieille amitié, deux mots de raison. Ma femme m'inquiète.

LE DOCTEUR.

Elle en inquiète bien d'autres, par la peste ! La trouves-tu trop jolie ? Je le comprends, mais je n'y puis rien. Ah ! ah ! mon camarade, une jolie femme, c'est bon pendant un an, pendant deux ans ; mais, dès la troisième année, que vous fait la coupe gracieuse de ce visage ? que vous importent cette taille, et ce pied, et cette main adorés, admirés et commentés durant une si longue série de lunes ? Si vous aimez désormais quelque chose en cette femme, c'est votre femme, et non la jolie femme. La jolie femme n'est plus qu'un luxe importun, un apanage inquiétant, une enseigne périlleuse qui a son beau côté tourné vers la rue, et dont vous n'avez que le revers ; ce n'est plus qu'un engin à attirer la foudre. C'est ainsi. Que veux-tu ? Au revoir, mon président.

M. DE MARSAN.

Je te dis, Pierre, que ma femme est malade depuis quelques mois.

LE DOCTEUR.

Ah ! depuis quelques mois ? Monsieur de Marsan pourrait-il préciser la date ?

M. DE MARSAN.

Depuis trois mois.

LE DOCTEUR.

Ah ! quelle sottise ! (Il hausse les épaules.) C'est ridicule ! N'avez-vous pas dix ans de mariage ?

M. DE MARSAN.

Oui. Quoi ?

LE DOCTEUR.

Rien ; mais c'est ridicule. Et deux grands garçons en pension ?

M. DE MARSAN.

Sans doute. Ensuite ?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu ! que c'est ridicule ! Eh bien, dame ! tu sais, un peu d'exercice à pied, abstinence de mazourkes et de cavalcades, des bains; et puis, en fait d'aliments, accorder toutes les horreurs qui nous sembleront appétissantes, telles que potiron cru, blanc d'asperges, croûte de pâté...

M. DE MARSAN.

Es-tu fou, Pierre ?

LE DOCTEUR.

Positivement, mon ami, l'estomac de la femme acquiert dans ces conjonctures une puissance et une élasticité dont la science n'a pu jusqu'à présent déterminer les limites.

M. DE MARSAN.

Eh ! qu'est-ce que cela me fait ? Il n'y a rien de pareil chez nous, Dieu merci !

LE DOCTEUR.

Tant mieux ! mais, dans ce cas, je m'en vais, je suis très-pressé.

M. DE MARSAN.

Écoute-moi, Pierre, écoute-moi sérieusement. Depuis trois mois environ, ma femme a un appétit brillant et qui ne se dément point, un pouls régulier et harmonieux, le teint frais, la peau moite, le système nerveux pacifique, tous les organes actifs et prospères ; en un mot, jamais, de toute évidence, elle ne fut dans un état de santé plus satisfaisant.

LE DOCTEUR.

Tu m'attendris. Achève.

M. DE MARSAN.

Avec tout cela, mon ami, ma femme, que je me plaisais naguère à appeler ma chère Juliette, ma femme m'inquiète profondément. Si je ne voyais ses traits, si je ne reconnaissais sa voix, je croirais qu'on me l'a enlevée pour lui substituer une créature désespérante et incompréhensible. Depuis quelques mois te dis-je, un démon, s'est logé en

elle, et a fait maison nette, en mettant à la place de tous les dons qu'elle tenait du ciel un mobilier moral fabriqué par les trois sorcières de Macbeth.

LE DOCTEUR, *s'asseyant.*

Morbleu, je reste, mon président. Une nouvelle incarnation du démon de la femme à dévoiler ! une source nouvelle à découvrir dans ce pays immense et délicat, tant étudié, tant décrit, et si inconnu ! un caprice de femme à explorer avec ses tenants et ses aboutissants ! un mystère du cœur ! une mille et unième cause imperceptible de la mobilité féminine ! Je reste, pardieu ! Tu me connais, ami ! tu sais sur quel terrain j'ai planté mon drapeau scientifique, sur quel sol inculte j'ai fait éclore, j'ose le dire, ma réputation précoce. Désespérant de surprendre à la nature les secrets de la vie, et n'osant verser ma science suspecte dans le corps vivant de mes semblables, avec l'insouciance du chimiste qui combine ses réactifs dans son creuset inerte, j'ai retourné mon observation vers des phénomènes plus accessibles à l'œil d'un homme; j'ai essayé ma sagacité dans le monde moral, où du moins l'erreur du médecin n'effleure pas le crime. Impuissant à connaître les fléaux surnaturels de l'ordre physique, j'ai quelquefois réussi à les prévenir en touchant les plaies faites par des mains mortelles comme la mienne, en sondant les maux qui ont leur source sur la terre, en interrogeant les chagrins dans les innombrables replis de l'âme. Plus souvent que tu ne penses, ces misères engendrées par les vices de la société humaine creusent le sillon où se déposent et fermentent les germes de ce qu'on nomme les maladies. Si le sillon n'était pas ouvert, le souffle du mal inconnu passerait sans y laisser son poison. Ne pouvant dissoudre ce poison impénétrable à notre analyse, je tente au moins de lui fermer l'accès; ne pouvant guérir, je console quelquefois. Bref, je fais des ingrats, mais point de mar-

tyrs. Voilà comment j'entends la médecine expectante.

M. DE MARSAN.

Je sais tout cela. Quoique tu mettes souvent une année d'intervalle entre les visites dont tu nous honores, je t'aime, Pierre ; j'admire ton talent, j'estime ta prudente loyauté. Je suis avec un intérêt cordial tous les pas de ta fortune. Tu es le sorcier favori de toutes les belles dames de Paris, je le sais ; tu es Cagliostro, moins le charlatanisme. Je t'ai appelé parce que j'ai confiance en ton expérience et en ton affection : j'ai besoin de l'une et de l'autre, je suis malheureux.

LE DOCTEUR.

Bah ! qu'est-ce qu'elle a, madame ta femme ? Est-ce que son carlin est défunt ?

M. DE MARSAN.

Ami Pierre, je vous ai dit qu'elle était possédée ; et si vous voulez savoir le nom du démon qui est entré en elle, son nom est légion, car il y en a, pardieu ! plutôt dix mille qu'un seul.

LE DOCTEUR.

Les symptômes ! les symptômes !

M. DE MARSAN.

Sa métamorphose n'éclate pas jusqu'à présent dans des extravagances qui puissent frapper l'œil d'un étranger ; mais elle se trahit à un regard familier et expert comme le mien par des nuances d'altération chaque jour plus marquées. Tu connais Juliette. Si jamais femme a orné la maison conjugale d'une beauté chaste, d'une tenue distinguée, d'un sens droit et délicat, d'un esprit tempéré par le goût le plus exquis, d'un sentiment maternel empressé et judicieux à la fois, cette femme a été ma femme. Pendant dix ans, j'oserais dire que j'ai possédé un trésor. Eh bien, mon ami, je puis me comparer aujourd'hui à ce monarque du conte de fées qui, pensant avoir un diamant à son cha-

peau, s'aperçoit, dans une circonstance solennelle, que ce diamant est une nèfle.

LE DOCTEUR.

Une nèfle ! Triste similitude ! Mais poursuis.

M. DE MARSAN.

Un matin, tout à coup, sans aucune espèce de cause appréciable, et comme par une soudaine inspiration de l'enfer, la douce Juliette a pris je ne sais quel air de victime obéissante, mais irritée. Cette femme du monde, cette femme de goût, a subitement emprunté aux prisonniers certaines formules amères, certaines maximes âpres, brèves, désespérées, comme on doit en lire sur les murs des cabanons ; cette femme de sens s'est plongée à l'improviste dans la lecture des poëtes et des romanciers les moins réservés en protestations sociales. J'ai vu avec étonnement le front poli de cette duchesse s'essayer aux rides roturières, aux pâleurs populacières de la mélancolie ; j'ai respiré avec terreur, dans cette élocution jadis si sobre, je ne sais quel fade parfum poétique. D'autres fois, on dirait que nous retombons en enfance, tant la tournure de notre discours se fait mignarde et précieuse ; nous y joignons des gestes de petite fille ; ou bien, brusquement, notre phrase, tout à l'heure pudique jusqu'à la puérilité, se décoche en un trait presque grivois, en une question d'une curiosité inqualifiable. Nous passons sans transition du style Rambouillet ou de la périphrase byronienne au vocabulaire à peine mitigé des dames de la Halle. Et tiens, pas plus tard qu'hier, cette femme dont tu as admiré souvent le naturel choix de langage, elle appelait ma voiture un berlingot !

LE DOCTEUR.

Mystère profond ! Est-ce tout ?

M. DE MARSAN.

Et cela, mon cher, sans préparation, sans provocation, sans raison d'être... Une bombe qui éclate après dix ans

de paix et d'entente cordiale ! Si c'est tout, dis-tu ? Non, docteur. En même temps que la femme et l'épouse, la mère s'est transformée ; depuis que le mari a pris les proportions d'un tyran, les enfants semblent être devenus un fardeau. On ne parle pas, on ne s'occupe plus d'eux. Voilà ce qui m'arrive, docteur. Voilà la couronne d'épines que la main de Juliette a déposée un matin sur ma tête innocente ; et cela, je te le répète, spontanément, sans qu'aucune de mes actions, ou secrètes ou patentes, ait pu servir de prétexte à des représailles. Comprends-tu, toi ?

LE DOCTEUR.

Peut-être.

M. DE MARSAN.

La voici. Chut. Tu jugeras par toi-même. Je te ferai signe.

(Le docteur s'approche du bureau et paraît très-occupé à écrire.)

JULIETTE, *entr'ouvrant la porte.*

Ah ! mon Dieu ! vous avez du monde !

LE DOCTEUR, *se soulevant et saluant.*

Non, madame, c'est moi. Pardon, j'avais deux mots à écrire ; je suis monté sans façon. De Marsan m'a prêté son bureau. Vous permettez ?

JULIETTE.

Comment donc ! Mais que vous êtes rare, dites-moi, docteur ; vous me faites l'effet d'une vision.

LE DOCTEUR.

Veuillez m'excuser, madame ; mais, par état, je me dois d'abord aux malheureux.

JULIETTE, *amèrement.*

Ah ! aux malheureux... et nous, nous avons cinquante mille livres de rente ; c'est juste.

M. DE MARSAN.

Hem ! hem !

LE DOCTEUR.

Hem ! Madame, j'ai lu, il est vrai, dans les anciens, que

la richesse ne faisait pas le bonheur, mais nous avons changé cela. Permettez.

(Il se rassied et griffonne assidûment.

M. DE MARSAN.

Vous mettez vos gants, ma chère, et vous voilà en chapeau... Est-ce que vous sortez si matin?

JULIETTE.

Il se peut. — Est-ce que vous êtes somnambule, vous, monsieur, entre autres priviléges gracieux?

M. DE MARSAN.

Somnambule! Et pourquoi diantre?

JULIETTE.

Parce que, diantre! j'ai entendu toute la nuit un bruit de pas pesants dans votre chambre. On aurait dit un manége.

M. DE MARSAN.

Ah! oui. C'est que je ne pouvais dormir, et je me suis promené un peu de long en large.

JULIETTE.

Un peu! pendant trois heures. Vous ne pouviez dormir, et vous avez jugé équitable de m'empêcher de dormir, moi, par la même occasion. Au reste, c'est votre droit, et l'on n'est pas pour se gêner, après dix ans de ménage.

LE DOCTEUR, *fredonnant à demi-voix.*

Tra deri dera, tra la la.

JULIETTE.

Eh bien, il ne se gêne pas non plus, votre ami.

M. DE MARSAN.

Vous avez fait atteler, je crois?

JULIETTE.

Comment! vous savez cela? Je vois que rien ne vous échappe. Eh bien, oui, — puisqu'il n'y a moyen de rien cacher à votre obligeante surveillance, — oui, j'ai fait

atteler. Si vous l'exigez, au reste, je ne sortirai pas. Vous êtes le souverain maître. Dites un mot, et j'ôte mon chapeau.

M. DE MARSAN.

Pas du tout. Vous faites bien de sortir si cela vous amuse.

JULIETTE.

Ce n'est pas que cela m'amuse. En vérité, vous feriez croire que je m'amuse d'un rien, d'une bagatelle, d'une visite ou d'une emplette. Si je sors, c'est qu'il y a nécessité que je sorte. Je sais bien que les hommes seuls peuvent se permettre d'avoir des affaires sérieuses ; mais enfin, moi, j'en ai, j'en ai, à moins toutefois que vous me commandiez de n'en pas avoir.

M. DE MARSAN.

Pas le moins du monde.

JULIETTE.

J'en suis surprise, car vous devenez d'un fantasque....

M. DE MARSAN.

Fantasque, moi ?

JULIETTE.

A moins que ce ne soit moi ?

M. DE MARSAN.

Ce n'est pas vous, assurément ; mais je ne puis m'empêcher de croire, parfois, que vous vous ennuyez.

JULIETTE, *éclatant de rire.*

Que je m'ennnuie est charmant ! Entendez-vous, docteur ? Dites-lui donc un peu que je suis la plus heureuse femme qu'il y ait.

LE DOCTEUR.

Je vous regarde au contraire, madame, comme la plus illustre infortunée des temps modernes ; le lépreux de la cité d'Aoste a trouvé son pendant féminin. Job est dépassé. Souffrez que je continue. (Il se remet à écrire.)

JULIETTE, *haussant les épaules.*

Avouez une chose, messieurs, avouez que vous ne croyez

pas à la douleur, à moins que vous ne la lisiez sur les lèvres saignantes d'une plaie ; avouez que vous ne concevez de souffrance réelle que celle de la faim.

LE DOCTEUR, *sans se déranger.*

Pour moi, je l'avoue.

M. DE MARSAN.

Il est certain, ma chère, que le temps doit vous paraître un peu long depuis que vos fils sont sortis de vos mains. (Riant.) Savez-vous ce qu'il vous faudrait pour occuper vos loisirs d'une manière intéressante ?

JULIETTE.

Je m'en doute; mais dites-le-moi, ce sera plus piquant.

M. DE MARSAN.

Ce n'est pas cela. Il vous faudrait... vous allez rire...

JULIETTE.

Je ne pense pas.

M. DE MARSAN.

Il vous faudrait une jolie petite poupée vivante à soigner, à habiller, à élever ; une poupée qui ne pourrait manquer d'être ravissante, étant le portrait de sa mère....

JULIETTE.

Quel propos de l'autre monde me tenez-vous là, monsieur ?

M. DE MARSAN.

Je crois sérieusement, ma chère, que si vous aviez une petite miniature de fille à préserver du froid dans l'hiver, à caresser de votre éventail en été...

JULIETTE.

Qu'est-ce que c'est que tout ça ? Comprend-on que vous me fassiez, de propos délibéré, une scène si révoltante devant un étranger ?

LE DOCTEUR.

Je n'écoute pas, moi; ainsi.

JULIETTE.

Il y paraît. Mais voyons, monsieur de Marsan, expliquez-vous, ne vous arrêtez-pas en si beau chemin. Que voulez-vous? que demandez-vous? dites-le! pour Dieu, dites-le! Seulement, quant à cela, je prétends, jusqu'au martyre inclusivement, que vous vous borniez à un vœu, comme à la chambre des députés pour la Pologne.

M. DE MARSAN.

C'était une plaisanterie.

JULIETTE.

Elle n'était pas bonne.

M. DE MARSAN

Soit. Vous savez que nous sommes dans la semaine de Pâques.

JULIETTE.

Je n'en sais rien. C'est possible, au reste. (Avec mélancolie.) Autrefois, il n'était pas besoin de me l'apprendre. C'était une de mes fêtes bien-aimées: je m'y préparais longtemps à l'avance; mais la religion est encore un de ces préjugés qui ne se concilient point avec le mariage. Un homme ne va pas à l'église, il est clair qu'une femme ne peut y aller. Il y a pourtant des heures où on le regrette du fond du cœur, ce préjugé de l'enfance, des heures où l'on sent cruellement que rien ne le remplace dans l'âme.

M. DE MARSAN.

Hem! hem!

LE DOCTEUR.

Hem! hem!

M. DE MARSAN.

Je voulais simplement vous rappeler que nos enfants sortent aujourd'hui de leur pension; ils ont huit jours de vacances.

JULIETTE.

Je dirai à Jean de les aller prendre. Bonjour, messieurs... Ah! docteur, à propos, n'est-ce pas vous qui me lorgniez

d'une façon si compromettante avant-hier aux Italiens?

LE DOCTEUR.

C'était moi, madame.

JULIETTE.

Il m'a même paru que votre voisine, madame d'Arcis, a fini par donner un petit coup de son bouquet sur votre lorgnette. Si elle l'a fait exprès, c'est indiscret. Je ne vous le demande pas. Et Alboni, qu'en pensez-vous?

LE DOCTEUR.

Tout à fait suave. Vous aimez beaucoup la musique, madame?

JULIETTE.

La musique italienne surtout, et j'aime surtout à l'entendre dans cette magnifique salle, au milieu des lumières, des fleurs et des parures. Il y a dans ce mélange un enchantement de volupté qui me fait concevoir les merveilles du hatchich. Il me semble que, sous l'influence de cette atmosphère idéale, tout frémit et s'anime autour de moi d'une vie à demi fantastique. J'aime jusqu'à ces blanches cariatides de la voûte, ces muses demi-nues, qui paraissent secouer leurs tuniques dans un mouvement de subite ivresse, et qui prennent des poses de bacchantes.

LE DOCTEUR.

Oui, la salle est très-belle, d'une bonne couleur, et très-bien distribuée.

JULIETTE.

Je vois que vous êtes un mélomane passionné. Adieu, docteur.

M. DE MARSAN, LE DOCTEUR.

M. DE MARSAN.

Voilà.

LE DOCTEUR.

Hem! hem!

M. DE MARSAN.

Ce modèle de réserve, de dignité, de simplicité, tu viens de le voir, docteur ; docteur, tu viens de l'entendre. Je suis malheureux, Pierre. Comment combattre un ennemi qu'on ne connaît pas ? A la veille d'entrer dans l'âge du repos, je me trouve tout à coup face à face avec un souci profond, continu, incurable. Le doux soutien de ma prochaine vieillesse s'est changé en une croix qui me retombe lourdement sur les épaules.

LE DOCTEUR.

Allons, allons, mon président!

M. DE MARSAN.

Tu sais ce qu'elle était, docteur, et cette même femme, tu viens de l'entendre tour à tour quinteuse...

LE DOCTEUR.

Oui, mon ami.

M. DE MARSAN.

Acariâtre et plaintive.

LE DOCTEUR.

Oui, mon pauvre ami.

M. DE MARSAN.

Lyrique même!

LE DOCTEUR.

Oui, mon pauvre ami.

M. DE MARSAN.

Froide pour ses enfants et hostile à son époux; coquette avec toi.

LE DOCTEUR.

Oui, mon pauvre ami.

M. DE MARSAN.

Que le diable t'emporte ! Pierre, si tu devines le mot de l'énigme, dis-le-moi ; sinon, va-t'en ! Sais-tu ce qu'a ma femme, ou ne le sais-tu pas?

LE DOCTEUR.

Je le sais sur le bout de mon doigt.

M. DE MARSAN.

Si cela est, je suis sauvé; nous sommes sauvés, mes enfants et moi.

LE DOCTEUR.

Pas encore, mon president. De la science du mal à celle du remède il y a loin. Ta femme est entrée dans ce que j'appelle en mon particulier la crise des honnêtes femmes.

M. DE MARSAN

Qu'est cela?

LE DOCTEUR.

Cela, c'est une maladie morale qui attend les meilleures des femmes au seuil de la maturité, un écueil qui en fait échouer plus d'une à la vue du port. Mon ami, la plupart des femmes, à ce que je crois, passent leur vie à dépouiller de ses fruits, mûrs ou verts, le vieil arbre dont Ève eut la primeur; et tel est l'attrait du fruit maudit, que les honnêtes femmes même ne peuvent se résigner à mourir sans y avoir donné un coup de dent.

M. DE MARSAN.

Oserais-tu penser que Juliette...

LE DOCTEUR.

J'ose penser que Juliette est une femme, une femme vertueuse, mais une femme du monde, et de quel monde, mon président? De celui-là où tout plaisir est une tentation, tout loisir un péril, toute fête un moyen plutôt qu'un but. Va-t-on au bal, que tu saches, pour ce qui se dit tout haut, ou pour ce qui se murmure à l'oreille? Elle est de ce monde où la vertu est honorée sans doute, mais où le vice est déifié sous mille noms provoquants, sous mille formes hypocrites, sous mille périphrases complaisantes comme des duègnes. Et à quoi s'applique le génie des artistes les plus séducteurs, sinon à prêter une grâce nouvelle, un attrait de plus au serpent? Vers quel dieu, s'il te plaît, s'élève l'encens que font fumer chaque soir vingt théâtres

à Paris? vers quel dieu ces tirades enthousiastes et ces mélodies entraînantes? En quel honneur et sous quelle invocation ces images ardentes qui palpitent dans nos musées? ces enlacements de marbre? ces convulsions de bronze?

M. DE MARSAN.

Tu t'échauffes, Pierre.

LE DOCTEUR.

Et comment veux-tu qu'une femme intelligente ne sente pas le désir d'être initiée à la religion que lui dérobent toutes ces fumées magiques, au mystère que lui cachent toutes ces fleurs? Entre l'estime glaciale que le monde accorde à la vertu, et les admirations, les extases, les délires qui font cortége à l'objet inconnu de ce culte public, quelle femme, à un jour donné, ne sentira naître en elle un doute amer et une immense curiosité?

M. DE MARSAN.

Tu m'épouvantes.

LE DOCTEUR.

Elle est monstrueuse, ami président, l'inconséquence de ce monde qui commande la vertu en pédant et qui prône le vice de sa voix la plus avenante. Tu ne te laisses pas abuser plus que moi par le vocabulaire insidieux sous lequel ce tartufe libertin déguise ce mot si court : Vice. Vice! non, jamais! amour, volupté, idéal, cœur, âme, à la bonne heure! Il y a des gens dont le suprême argument auprès d'une femme est de lui faire entendre qu'elle n'a pas de cœur. Abus étrange de mots! vous ne voulez pas déshonorer votre mari, flétrir vos enfants, pour donner une heure de plaisir à cet étranger! Vous n'avez pas de cœur! et on en est venu à ce point de pouvoir dire cela à une femme sans qu'elle vous réponde par un éclat de rire! Non. Elle rougit, elle est confuse, elle est à demi vaincue; car « vous n'avez pas de cœur » cela signifie : vous n'inspirerez jamais ni un sonnet ni une cavatine, ni un tableau

ni une statue, ni rien de ce qu'on aime et de ce qu'on applaudit ! Vous recevrez ce soir le froid baiser conjugal, et voilà tout. Voilà vos triomphes, à vous, femmes sans cœur, femmes de pot-au-feu !

M. DE MARSAN.

As-tu remarqué que quelqu'un fasse la cour à ma femme ?

LE DOCTEUR.

Non, mais écoute : une honnête femme, pour peu qu'elle ne soit pas aveugle et sourde, ne saurait traverser un monde ainsi fait, sans éprouver un étonnement qui un jour se change en vertige. Tant qu'elle voit de l'espace devant elle, elle ne s'arrête pas aux pensées que suscite cette duplicité du monde; elle les réprime, et c'est là sa vertu; mais le jour où le terme de sa jeunesse lui apparaît nettement, toutes ses inquiétudes refoulées, toutes ses curiosités contenues se déchaînent en elle impétueusement, comme les instincts de la vie dans l'âme du condamné à l'aspect de l'échafaud. Une fois avant de mourir, elle voudrait pénétrer ces ténèbres que les plus vives impressions de son existence mondaine lui ont peuplées de chimères fascinatrices; elle voudrait déranger un pli de ce voile, qui demain sera pour ses yeux un voile éternel. Sa tête et son cœur se troublent, elle ne sait elle-même ce qu'elle demande; mais ce qu'elle demande, c'est le sens de ces mots mystiques tant exaltés à ses oreilles, c'est la nature réelle de cette puissance d'où émanent les œuvres les plus fêtées et les plus captivantes du génie, et qui préside invisible à toutes les distractions, à toutes les solennités, à toutes les pratiques du monde où cette femme a passé sa vie.

M. DE MARSAN.

Sérieusement, Pierre, penses-tu que ma femme ait un

LE DOCTEUR.

Pas encore. Elle te traitait trop mal tout à l'heure; mais, dès qu'elle s'adoucira, la fatalité aura vaincu.

M. DE MARSAN.

Tu te trompes, ma femme n'est pas une misérable.

LE DOCTEUR.

Oh! le mari! Une misérable! qui dit cela? Les misérables n'y font point tant de façons: elles n'attendent pas pour sauter qu'elles soient au pied du mur. Mais vois comme tu es injuste : où est l'homme qui se marie sans avoir approfondi les curiosités qu'excitent à l'envi sur cette matière diabolique les contradictions de la vie sociale? Tu ne regardes pas même comme mal employé le temps que met un jeune homme à dépouiller le vice de la périphrase poétique et de la pruderie élégante des salons : il jette son feu, sa gourme; il en vaudra mieux après. Cela est possible; mais une femme qu'assiégent pendant toute sa jeunesse les mêmes curiosités, que sollicitent plus directement encore les mêmes mensonges tentateurs, quelle indifférence d'esprit ou quelle froideur d'âme lui supposes-tu pour croire qu'elle puisse accepter à jamais l'ignorance d'une chose qui a tenu tant de place dans le champ nécessaire de son observation? Non; il arrive un jour, te dis-je, où la meilleure est saisie d'une impatience fébrile, d'une avidité de savoir désespérée. L'épouse alors devient maussade, la mère négligente : elle ne se rend compte ni de l'objet de son trouble ni du but de son anxiété; mais son humeur, son langage, s'altèrent, ses préoccupations confuses se trahissent malgré elle; tantôt elle se fait petite fille, comme pour supplier qu'on veuille bien tout lui dire, tantôt elle se vieillit et voudrait paraître corrompue, afin qu'on n'eût plus de raisons de lui rien cacher. Voilà, mon ami, la maladie de ta femme.

M. DE MARSAN.

Et est-elle dangereuse ?

LE DOCTEUR.

Étonnamment. C'est la dernière partie que joue le diable contre la vertu, et il la joue avec fureur.

M. DE MARSAN.

Et que peut faire le mari pendant ce temps-là ?

LE DOCTEUR.

Être témoin, et ne point parler.

M. DE MARSAN.

Mort et furie, Pierre !

LE DOCTEUR.

Sans doute, mon ami ; mais mon expérience là-dessus est terrible. J'ai vu des maris en pareille conjoncture surveiller et cloîtrer leurs femmes, et ils ne faisaient qu'accélérer leur destin. J'en ai vu d'autres se voiler le visage avec la résignation des victimes antiques, et ils n'avaient point sujet de s'en féliciter ; mais au moins s'étaient-ils épargné d'inutiles efforts.

M. DE MARSAN.

Je te trouve radieux ! Tu penses que je m'en vais rester là les bras croisés, comme un sot, pendant que ma femme court après la science ? (Il se promène avec agitation.) Non, morbleu, non ! Et, pour commencer, je veux savoir où elle est allée ce matin... Je vais interroger sa femme de chambre, oui, sa femme de chambre ! La délicatesse serait ici duperie ! J'interrogerai le dernier des marmitons ! J'irai moi-même la chercher où elle est ! Je la tiendrai enfermée jusqu'à ce qu'elle soit absolument décrépite !.... Et alors, cours après la science, si tu peux ! ... (Il sonne avec violence Le docteur tisonne.)

(Entre Justine.)

JUSTINE.

Monsieur a sonné?

M. DE MARSAN.

Oui.

JUSTINE.

Que veut monsieur?

M. DE MARSAN.

J'ai sonné Jean, et pas vous.

JUSTINE.

Je vais envoyer Jean à monsieur.

M. DE MARSAN.

C'est inutile. Sortez.

(Justine sort.)

(M. de Marsan continue de se promener. Moment de silence.)

LE DOCTEUR.

Après cela, mon président, je ne me pique point d'être infaillible. L'état moral de ta femme peut avoir une tout autre cause.

M. DE MARSAN.

Non pas, non pas : tu as deviné juste. J'en suis convaincu, d'autant plus que j'étais arrivé, par mes propres méditations, à me former la même idée. Et quand je pense que Juliette est à la merci du premier jeune drôle qui aura simplement vis-à-vis d'elle l'esprit d'à-propos! Sur ton honneur, Pierre, ne connais-tu aucun remède applicable à cette infernale crise?

LE DOCTEUR.

Il n'y a de remède, mon ami, que dans le mal même. Quand une femme d'un esprit élevé et d'un cœur délicat a reconnu par expérience tout ce qu'une passion poétique contient d'humiliantes mortifications, d'ignobles rougeurs, quand elle a vu de ses yeux la grossière réalité de cette idole de boue autour de laquelle on fait un bruit si décevant, elle est radicalement guérie.

M. DE MARSAN.

Mais diantre! il est trop tard alors.

LE DOCTEUR.

Le plus souvent, il est trop tard, en effet. Une femme de ce caractère n'a plus en ce cas de refuge que dans le remords ascétique ou dans l'étourdissement du désespoir; qu'elle suive l'un ou l'autre parti, la paix de la famille est à jamais ruinée.

M. DE MARSAN.

Pierre, tu me retournes ton scalpel dans le cœur.

LE DOCTEUR.

Et pourtant, il y aurait un remède... Oui, si un homme pouvait jamais dire avec sécurité à un autre homme : Ami, je te livre mon bonheur et celui de mes enfants, je te livre ma femme... conduis-la jusqu'au bord de cette source impure; fais qu'elle en respire l'exhalaison fétide, sans souffrir qu'elle en approche les lèvres; promène-là à travers les soucis, les hontes et les dégoûts du chemin, sans la laisser arriver au terme fatal; alors elle me reviendra. Oui, si un homme pouvait mettre cette confiance dans un de ses semblables, il y aurait un remède à la maladie de Juliette... Mais, quant à moi, eussé-je un ami qui m'aurait sauvé dix fois la vie, je n'oserais me fier à lui pour une telle épreuve!

M. DE MARSAN.

Et cependant, tu as raison; c'est l'unique chance de salut: faire connaître les déboires de la trahison avant qu'elle soit irréparable!... Mais à qui se fier? J'ai bien un neveu qui serait assez l'homme du rôle,... mais le faquin m'escroquerait le dénoûment.

LE DOCTEUR.

N'en doute pas.

M. DE MARSAN.

O illumination du ciel! Cet homme loyal, cet ami impossible, je l'ai trouvé, docteur, et c'est toi!

LE DOCTEUR.

Tu délires.

M..DE MARSAN.

Je t'en prie, sois cet homme.

LE DOCTEUR.

Allons! est-ce que je joue les amoureux? Avoue une chose : tu me proposes cet emploi, parce que tu me juges inoffensif. Tu voudrais t'en tirer à bon marché; mais tu oublies que, pour amener une cure décisive, il faudrait que le danger fût sérieux.

M. DE MARSAN.

Il le serait, docteur. Plus je te considère, plus je m'effraye de ma résolution. Tu es jeune encore; tu as les cheveux blonds et soyeux, la taille distinguée et l'œil magnétique. De plus, on connait de tes histoires. Mais peu m'importe; je suis exaspéré, et je te défie.

LE DOCTEUR.

Ah çà! mais voyons! je suppose, car il faut tout prévoir, je suppose que Juliette, puisque Juliette il y a, ne se laisse point décourager par les misères de la route, et qu'elle veuille pousser le pèlerinage jusqu'au bout,... hé?

M. DE MARSAN.

Eh bien, j'aime autant que tu sois le pèlerin que tout autre, par le diable!

LE DOCTEUR.

Et moi, par le diable! je l'aime mieux. Encore un mot; et si après ce mot tu persistes, j'obéirai. De Marsan, j'aime ta femme.

M. DE MARSAN.

Allons! allons! point de faux-fuyant.

LE DOCTEUR.

Je te dis que j'aime ta femme!

M. DE MARSAN

Tu mens!

LE DOCTEUR.

J'aime ta femme, morbleu! A-t-on vu un homme pareil!

On aime sa femme, on a la bonté de l'en prévenir, et il vous récompense par des outrages!

M. DE MARSAN.

Je sais que tu as de l'amitié pour Juliette; mais...

LE DOCTEUR.

De l'amour, monsieur; un amour indélicat et effréné, rien de plus. Outre qu'elle est d'une surprenante beauté, ta femme a dans l'œil, dans le port de la tête, dans le geste, un fatal je ne sais quoi qui m'allume des brasiers dans le cerveau. Voilà pour quelle raison mes visites étaient si rares. Maintenant, adieu. Quand nous serons vieux l'un et l'autre, je reviendrai et nous rirons. Adieu.

(Il va pour sortir.)

M. DE MARSAN.

Restez. Monsieur Dessoles, il faut en finir.

LE DOCTEUR.

Quand il vous plaira, monsieur de Marsan.

M. DE MARSAN.

Tu ne me comprends pas. Je te dis que j'en courrai les risques, tels quels. Je suis ennuyé, je suis malade; il faut une fin... Et puis, mon ami, il m'est impossible de m'imaginer... J'ai confiance en elle, que veux-tu? Tu l'aimes, tant mieux! Tu es séduisant, bravo! Plus le feu est ardent, mieux il purifie. Je te laisse : bonsoir. Je n'ajoute pas : bonne chance, tu conçois.

LE DOCTEUR

Tu me laisses! tu me laisses! est fort bien.. . Et que diable veux-tu que je lui dise, à ta femme?

M. DE MARSAN.

Est-ce que cela me regarde? Ne va-t-il pas falloir que je lui écrive ses billets doux à présent! Mon Dieu! comme je vais te haïr, mon pauvre Pierre! tu me deviens odieux

à vue d'œil! Malheur à toi, si tu triomphes! Adieu.

LE DOCTEUR.

Permets, nous allons faire notre petit traité. Article premier : Pour tous, et surtout pour elle, secret éternel, quoi qu'il arrive.

M. DE MARSAN.

Je le jure.

LE DOCTEUR.

Article deux : Si tu crois devoir intervenir, ta défense, comme mon attaque, n'emploiera que des armes courtoises, l'adresse et la persuasion; jamais de menaces, ni de violences.

M. DE MARSAN.

Soit. Article trois : Dans le cas où ton expérience te ferait regarder comme probable et prochaine la perte définitive de mon honneur, tu me préviendrais loyalement, en me laissant une heure au moins pour tenter un suprême effort.

LE DOCTEUR, *après réflexion.*

Délicat, mais adopté, pourvu que ce suprême effort ne sorte pas des conditions spécifiées dans l'article deux.

M. DE MARSAN.

Touche là. (Ils se donnent la main.) Il m'a semblé que je touchais un reptile. Allons, je m'en vais.

LE DOCTEUR.

Bon voyage.

M. DE MARSAN.

Crois-tu que ce soit fini aujourd'hui?

LE DOCTEUR.

Mais j'espère bien que non.

M. DE MARSAN.

C'est que je ne supporterais pas cette situation longtemps.

LE DOCTEUR.

Tu peux encore te dédire, si tu veux.

M. DE MARSAN.

Non pas. Elle va rentrer: Que lui diras-tu d'abord? Je serais curieux de le savoir.

LE DOCTEUR.

Et moi aussi.

M. DE MARSAN.

Allons, au revoir. (D'un ton pénétré.) Docteur, penses-tu que ce soit prudent, là, franchement?

LE DOCTEUR.

Ma foi, non.

M. DE MARSAN.

C'est égal. Il faut en finir.

(Il sort brusquement.)

LE DOCTEUR, *seul.*

Voilà une plaisanterie à nous faire couper la gorge, mon président et moi, avant quinze jours. Ce mari! ces maris, devrais-je dire, qu'ont-ils fait au bon Dieu? Seigneur, quel est leur crime?..... Celui-ci a du moins la chance de tomber sur un honnête homme. Mon rôle, toutefois, est bien ingrat: la trahison ou le ridicule sont au bout.... Va pour le ridicule! J'aimais de Marsan avant d'aimer sa femme. Et pourtant il y a dans cette confiance qu'il me témoigne un dédain choquant pour ma personne, une certitude de facile triomphe qu'il me serait agréable d'ébranler... Il aurait un peu peur, que j'en rirais. Qu'il gagne la belle, il le faut; mais quand je gagnerais, moi, les deux premières manches, où serait le mal? Je ne suis pas un enfant; je saurai m'arrêter, quand il le faudra, pour son honneur et pour le mien... Oui, mais le moyen? Que faire? que dire? L'idée seule que je suis breveté et patronné par le mari pour courtiser sa femme, cette idée me glace: ces choses-là ne sont plus dans nos mœurs; je serai stupide... Je ferais mieux de m'en aller... Je m'en vais... (Il se promène avec agitation; s'arrêtant brusquement:) Si j'enlevais Hermione? j'en ai le droit; l'unité de lieu n'est pas spécifiée dans

notre traité. Aussi bien nous sommes au printemps, et la campagne convient à nos plans beaucoup mieux que la ville; cette étrange aventure est de celles qui, dans l'intérêt de toutes les parties, doivent se passer au sein des forêts, dans un vallon solitaire... La difficulté est de décider tout à coup Hermione à se laisser enlever; quant au vallon solitaire... (Il écoute.) Un pas léger et traînant, un pas de gazelle blessée : c'est elle!

(Il se rassied devant le bureau.)

LE DOCTEUR, JULIETTE.

JULIETTE, *entrant sans regarder.*

Votre cocher est bien décidément une oie.

LE DOCTEUR, *se levant.*

Est-il possible?

JULIETTE, *riant.*

Comment! c'est vous! Et qu'est-ce que vous avez fait de mon mari?

LE DOCTEUR.

Il est sorti pour prendre l'air.

JULIETTE.

Prendre quoi?

LE DOCTEUR.

L'air, madame.

JULIETTE.

Qu'il prenne. Je suis enchantée de vous voir seul un moment, docteur. Asseyez-vous. (Elle ôte son chapeau et arrange ses cheveux devant la glace.) Que vous semble de mon mari? Est-il malade? et s'il n'est pas malade, qu'est-ce qu'il a?

LE DOCTEUR.

Votre mari? Mais je ne sais. Qu'est-ce qu'il a donc?

JULIETTE.

Je vous le demande. Concevez-vous un homme qui se

promène la nuit dans sa chambre comme un fou, sans être habillé?

LE DOCTEUR.

L'avez-vous vu?

JULIETTE.

Non, mais je l'ai entendu, et c'est très-suffisant.

LE DOCTEUR.

Il est certain qu'il a des bizarreries; et, à propos, pourquoi veut-il vendre votre villa des environs de Mantes, Vauvert, je crois, que cela s'appelle?

JULIETTE.

Vendre Vauvert! Il vous l'a dit?

LE DOCTEUR.

Non; mais voyons, de vous à moi, madame, est-ce qu'il serait jaloux de quelque voisin de campagne?

JULIETTE.

Jaloux! lui! M. de Marsan! Ah! grand Dieu! Quant à ma villa, il la vendra d'autant moins que je compte y passer l'été.

LE DOCTEUR.

Et c'est pourquoi il compte la vendre ce printemps. Voyons, madame, je suis fort indiscret, mais il a donc une raison bien sérieuse de ne pas vouloir que vous alliez à cette campagne, quand même votre santé, qui lui est si chère, y serait intéressée?

JULIETTE.

Ainsi, vous lui avez dit que ma santé se trouverait bien du séjour de cette campagne, et il a saisi cette occasion pour la vendre?

LE DOCTEUR.

Pas le moins du monde.

JULIETTE.

Vous ne savez pas mentir, docteur.

LE DOCTEUR.

Il y a un petit voisin de campagne, allons.

JULIETTE.

Ni petit, ni gros. Mon Dieu! jaloux, mon mari! Il y a dix ans, il ne l'était pas; jugez. Au reste, nous sommes bien bons de nous creuser l'esprit pour lui chercher un motif. Un homme qui se promène la nuit... C'est de l'égarement, voilà tout. Au surplus, j'irai dès demain m'établir à Vauvert, et nous verrons s'il nous vendra, ma villa et moi.

LE DOCTEUR.

Vous partirez comme cela sans le prévenir?

JULIETTE.

Tout simplement.

LE DOCTEUR, *prenant son chapeau.*

Madame, je vois qu'il faut que je m'en aille. On ne sait où vous pousserait le point d'honneur; et si j'avais l'air de douter de votre aimable énergie, vous seriez femme à partir sur l'heure.

JULIETTE.

Sur l'heure, non; mais demain. Soyez persuadé de ce que je vous dis, docteur.

LE DOCTEUR.

Oui, oui, madame, j'en suis persuadé. Mille respects. (*Il salue. Se retournant près de la porte.*) Voulez-vous que je commande les chevaux à la poste en passant?

JULIETTE, *se levant avec précipitation.*

Vous êtes insupportable, monsieur Pierre, et vous avez une pauvre idée de votre servante. (*Elle tire violemment un cordon de sonnette; le docteur la regarde d'un air étonné. Entre Justine.*) Qu'on aille à l'instant demander des chevaux à la poste, à l'instant. Dites à Jean d'apprêter la grande calèche (*Justine sort.*) Êtes-vous satisfait?

LE DOCTEUR.

Très-fort, d'autant plus que, pour aller jusqu'au premier relais et revenir en toute hâte, il ne vous faut que deux heures; de Marsan ne sera pas rentré auparavant; il n'aura rien su; vous aurez fait votre petite révolution, et tout le monde sera enchanté comme moi-même.

JULIETTE.

Vous n'en croyez pas un mot. Vous êtes le plus taquin des hommes. Allez-vous-en.

LE DOCTEUR.

Je le crois si bien, que... (Il tire sa montre.) Voyons, il est trois heures; je n'ai pas de visite sérieuse avant six heures... Une petite course hors barrières en votre compagnie serait une vraie bonne fortune. Je vais avec vous si vous permettez.

JULIETTE, *avec un cri de joie.*

Charmant! charmant! donnez-moi la main. Je vous emmène à Vauvert.

LE DOCTEUR, *riant.*

Bon! est-ce que vous irez?

JULIETTE.

Je ne vous réponds plus. Restez là pendant que je ferai un ou deux paquets. (Le regardant fixement.) Je vous répète que vous êtes charmant.

(Elle lui tourne le dos brusquement et sort.)

En calèche, hors Paris.

JULIETTE, LE DOCTEUR PIERRE.

JULIETTE.

Me ferez-vous la faveur de me dire, monsieur, la raison

du silence obstiné que vous gardez depuis Paris? Vous passez en général pour un homme d'esprit; et je vous avoue, si pénible que puisse être une semblable confidence faite en face à quelqu'un, je vous avoue que, jusqu'à présent, vous ne m'avez rien dit qui ne fût marqué au coin de la vulgarité la plus saugrenue.

LE DOCTEUR.

Madame, c'est que je vous attendais. Je croirais manquer d'égards envers une femme, si j'empiétais sur son droit de diriger la conversation dans le sens qu'il lui plaît.

JULIETTE.

N'est-ce que cela? Eh bien, docteur, entre nous, que pensez-vous des chemins de fer?

LE DOCTEUR.

Le nord se soutient: pour les autres, baisse générale.

JULIETTE.

Non... Je vous demande si vous les aimez comme moyen de voyager; moi, je les ai en horreur.

LE DOCTEUR.

Et pour quelle gracieuse raison, madame?

JULIETTE.

Parce qu'ils vont trop vite.

LE DOCTEUR.

Mais c'est leur métier; ils ne sont pas faits pour autre chose.

JULIETTE.

Je ne vous dis pas le contraire. Ce que je vous affirme, c'est que je les ai en horreur. Ils m'enlèvent le sentiment de la distance; et, si quelque chose me paraît merveilleux dans les pays étrangers, c'est l'éloignement où ils sont de Paris; or, quand la distance ne m'est pas rendue sensible par les détails appréciables d'une longue route, c'est comme si je n'avais pas changé de place. Notez toutefois que, si

l'on pouvait voyager par le télégraphe, il y aurait des gens assez bêtes pour trouver cela charmant.

LE DOCTEUR.

Ce sont des réflexions que je n'avais jamais faites ; mais elles ont mon suffrage.

JULIETTE.

Mille fois trop bon. Nous voilà au relais, il me semble.

LE DOCTEUR.

Oui, madame, au bas de la côte. (Il tire sa montre.) C'est ce que je disais... Une heure pour retourner... à cinq heures nous serons à Paris. Il me restera encore le temps de faire quelques courses avant de dîner (s'inclinant,) et j'aurai passé deux heures fort agréables.

JULIETTE.

Vous parlez comme une pendule à musique. Je suis fâchée de contrarier vos petits arrangements. (La voiture s'arrête. Juliette à un domestique à la portière :) A Vauvert, route de Mantes.

LE DOCTEUR, *se levant à demi avec inquiétude.*

Sérieusement ? (Madame de Marsan hausse les épaules.) Eh bien, c'est héroïque ! je ne l'aurais pas cru. (Il ouvre la portière.)

JULIETTE.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander où vous allez ?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu ! je vais à Paris, car j'y ai réellement affaire ; il faut que je me mette en quête d'un fiacre, d'une carriole... Me voilà fort sot.

(Il pose une jambe sur le marchepied.)

JULIETTE.

Ah çà ! voyons, pour quelle enfant me prenez-vous donc ? et pour qui jouez-vous ce mimodrame ? Est-ce que je ne vois pas clairement que vous avez le plus grand désir de venir avec moi ? Je ne sais pas pourquoi, par exemple ; mais

enfin, si je ne le voyais pas, je ne serais pas une femme. (Elle rit.) Cela vous déconcerte un peu ce que je vous dis là... Allons, venez vous asseoir... vous avez une si drôle de mine, perché sur ce marchepied...

LE DOCTEUR, *se rasseyant.*

Si je vous dis qu'après vous avoir poussée involontairement à ce coup d'État, j'ai souhaité d'en être complice jusqu'au bout, afin de détourner sur ma tête la rancune de M. de Marsan, me croirez-vous?

JULIETTE.

Non.

(La voiture part au galop. Moment de silence.)

LE DOCTEUR.

Ma situation n'est pas tenable vis-à-vis de vous, madame. Il faut absolument que je saute par la portière ou que je vous explique ma conduite.

JULIETTE.

Sautez ou expliquez, à votre guise.

LE DOCTEUR

Madame, je demeure sur le boulevard des Capucines, et quand je suis chez moi, je demeure à ma fenêtre. Parfois le matin, et plus souvent au soleil couchant, je vois passer quelque chose de merveilleux; je vois passer, à travers les arbres, des calèches comme la vôtre, moelleuses et douillettes comme le lit de dentelles d'un premier-né; des femmes inconnues, tantôt ensevelies sous de blanches fourrures, tantôt parées de frais, comme des allégories du printemps, m'apparaissent immobiles et doucement incrustées dans l'épaisseur des coussins; elles ont les bras croisés, comme vous en ce moment, l'œil fixe dans le vague, le front hautain et pensif. M'élancer de ma fenêtre, m'asseoir subitement à côté d'un de ces êtres mystérieux; m'initier, degré par degré, dans l'intimité d'un long voyage, à ce

monde délicat que porte une jolie femme dans chaque pli de sa robe, dans chaque mouvement de ses sourcils; me trouver tout à coup, concours inouï! face à face avec les deux plus puissants enchantements de cette terre, avec la beauté et avec l'inconnu, c'est là un rêve, madame, si souvent caressé dans ma pauvre cervelle, que vous me pardonnerez peut-être d'avoir voulu le prolonger, quand le hasard semblait le réaliser pour moi.

JULIETTE.

La parole vous est revenue, à ce que je vois. Il y a des femmes qui, à ma place, s'en plaindraient; d'autres trouveraient piquant de jouer quelques minutes ce rôle d'héroïnes idéales que votre galanterie assigne aux inconnues qui passent. A chacun ses usages. Moi, je vous demande la permission de sommeiller un peu. (Elle ôte son chapeau, et appuie sa tête dans l'angle de la calèche.) Je vais essayer de rêver à mon tour pour me mettre au pair, si vous le trouvez bon.

LE DOCTEUR.

Certes; et puis-je vous imiter, madame?

JULIETTE.

Non. Sur la route, on vous prendrait pour mon mari. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas faire de bruit.

LE DOCTEUR.

Eh! bon Dieu! quel bruit voulez-vous que je fasse dans ce petit coin matelassé?

JULIETTE.

Ne me parlez pas d'abord; voilà le plus pressé. (Les yeux fermés.) Pourriez-vous me dire, docteur, vous qui êtes si savant, pourquoi on est toujours pris d'envie de dormir en voiture?

LE DOCTEUR.

C'est à cause des compagnons de voyage qu'on a, madame.

JULIETTE.

Ah! c'est possible. (Après un silence, elle se redresse tout à

coup) Ah çà ! est-ce que nous allons nous quereller comme cela tout le long du chemin ?

LE DOCTEUR.

Avouez que je vous gêne, et que vous regrettez de ne pas m'avoir laissé partir ; ayez cette franchise, madame, et joignez-y la bonté de me faire mettre à terre avant que nous soyons trop loin de Paris. Je ne suis pas pire qu'un autre homme ; mais, tenez, par ma faute sans doute, je me suis montré d'abord à vous d'un côté qui ne vous a pas plu ; cette première impression ne fera que s'envenimer, et je préfère encore le chagrin de vous quitter à la profonde mortification de vous devenir tout à fait insupportable.

JULIETTE.

Voilà la première fois de la journée que vous me parlez sérieusement. C'est vous qui m'avez mal prise, car je suis une très-bonne femme. J'ai, de plus, une grande estime pour vous, et je veux que nous soyons amis. Depuis longtemps, j'ai jeté les yeux sur vous pour cela ; et si vous n'y avez pas pris garde, c'est, je suppose, que les hommes dédaignent volontiers les femmes dont ils ne peuvent attendre que de l'amitié, pour celles dont ils espèrent quelque chose de plus, ou de moins, comme il vous plaira.

LE DOCTEUR, *lui baisant la main.*

Tout ce qui n'est pas l'amitié d'une femme comme vous est moins assurément.

JULIETTE.

Il y a beaucoup de calcul, au reste, dans mes dispositions amicales pour vous. Regardez par la portière pendant que je vous expliquerai cela... Bien. Je me suis toujours promis d'avoir un médecin pour ami dans mes vieux jours. Je me réserve pour cet avenir prochain une seule passion, la curiosité ; et, si vous parvenez à m'inspirer une grande confiance, mais une confiance extraordinaire, docteur, eh bien, je vous demanderai un jour une foule de choses qui

m'inquiètent, que je ne sais pas, et que je voudrais savoir.

LE DOCTEUR.

Comme quoi, par exemple?

JULIETTE.

Comme quoi? c'est ce que vous ne saurez pas de sitôt; mais, pour vous faire prendre patience, et à moi aussi, je vais, dès à présent, vous adresser deux ou trois petites questions anodines en guise de ballons d'essai. Et d'abord, me direz-vous, docteur, pourquoi on ne m'a jamais fait de déclaration, à moi qui vous parle?

LE DOCTEUR.

En êtes-vous sûre, madame?

JULIETTE.

C'est historique. Je vous demande pourquoi, monsieur Pierre?

LE DOCTEUR.

C'est qu'une déclaration n'est pas une pièce littéraire d'une forme déterminée comme un sonnet. Ce qui lui donne son caractère, c'est moins la bouche qui la prononce, que l'oreille qui l'entend. Il est tombé à vos pieds, je n'en doute pas, mille fleurs de rhétorique qui n'ont pas été des déclarations, parce que vous ne les avez pas ramassées.

JULIETTE.

Et si on allait se méprendre! Quant à moi, je n'entends pas à demi-mot. En fait de déclaration, j'en veux une bien claire, bien complète, une qui me crève les yeux, ou je n'en veux point. Toute déclaration qui ne brûle pas ses vaisseaux, et qui ne me livre pas son homme pieds et poings liés, est une poltronnerie qui me manque de respect. Qu'avez-vous à dire à cela, docteur?

LE DOCTEUR.

Pas grand'chose de bon, madame, et autant vaut, je crois, que je ne le dise pas.

JULIETTE.

C'est quelque impertinence.

LE DOCTEUR.

Ma foi, oui.

JULIETTE.

Dites-la.

LE DOCTEUR.

La voici : tout jeune encore, j'entendis soutenir à une tante à moi votre théorie sur les déclarations ; j'en profitai pour brûler mes vaisseaux, comme vous dites, aux pieds de ma tante, qui se servit de cette transition pour me mettre à la porte.

JULIETTE.

En d'autres termes, vous pensez que je viens de vous demander une déclaration, de vous en faire une, peut-être?

LE DOCTEUR.

Madame...

JULIETTE.

Eh! mon Dieu! n'ai-je pas vu le moment où votre vanité inquiète arrêtait sur vos lèvres les traits d'une galanterie équivoque, pour y substituer prudemment une ironie plus blessante encore? Je cherchais un ami et un confident; j'ai trouvé un homme... un homme, comment dirai-je? un homme, et c'est tout.

LE DOCTEUR.

Madame de Marsan, oui, j'ai pensé que vous vouliez une déclaration, non pour l'accueillir, mais pour en connaître l'émotion, et pour briser, l'instant d'après, l'objet de l'expérience. Plus jeune, j'aurais eu assez de présomption pour tomber dans le piége séduisant que vous aviez ouvert innocemment sous mes pas; avec mes trente-huit ans, j'ai eu la sage modestie de rester fidèle à mon rôle d'ami et de confident, et c'est cette fidélité même qui me vaut en ce moment votre colère, et qui, Dieu merci, me vaut en revanche votre estime.

JULIETTE.

Ce qu'il y a de positif, c'est que vous voici dans mon avenue, que je vous prierai de regarder ma porte comme celle de madame votre tante, qu'il y a un chemin de fer d'ici à Paris, et que les chemins de fer font métier d'aller vite, ainsi que vous avez bien voulu me l'apprendre.

LE DOCTEUR.

Soit, mais je n'en aurai pas moins votre estime.

(Madame de Marsan se tait. Un moment après, la calèche entre dans la cour du château.)

JULIETTE.

Quel est ce monsieur sur le perron?

LE DOCTEUR.

Votre mari, qui ne partage pas probablement votre répugnance pour les chemins de fer.

(La voiture s'arrête.)

JULIETTE, *près de descendre, se retournant vers le docteur.*

Restez.

—•:※:•—

Dans la cour du château

JULIETTE, LE DOCTEUR PIERRE, M. DE MARSAN.

JULIETTE, *en riant, à son mari, qui lui offre la main pour descendre de voiture.*

M'en voulez-vous? Dites-le, et je repars.

M. DE MARSAN, *riant.*

Je suis ravi. Bonjour, cher docteur.

JULIETTE, *sérieuse.*

Ravi? vous n'êtes jamais comme un autre. Pourquoi êtes-vous ravi ?

M. DE MARSAN.

Allons, voulez-vous me faire croire que vous espériez me contrarier? Je suis ravi, d'abord, que vous ayez trouvé une distraction de votre goût, et ensuite de voir que ma femme ait assez de séduction pour enlever en un clin d'œil à ses malades le médecin le plus disputé de Paris.

JULIETTE.

A vrai dire, je ne sais pas trop lequel de nous deux a enlevé l'autre. Qu'en pensez-vous, monsieur Pierre?

LE DOCTEUR.

C'est certainement vous, madame, qui m'avez enlevé; car, si c'était moi, je ne vous aurais pas amenée chez monsieur.

JULIETTE.

Vous, vous êtes un homme à qui je ne me fierais pas, si j'étais M. de Marsan.

M. DE MARSAN.

En tout cas, c'est un savant médecin ; car vous n'avez pas eu depuis un an, ma chère amie, les riches couleurs que je vous vois.

JULIETTE.

C'est que j'ai dormi en venant, et cela fait monter le sang à la tête. Au revoir, monsieur.

(Elle entre dans la maison.)

M. DE MARSAN, LE DOCTEUR.

M. DE MARSAN, *prenant le bras du docteur et l'entraînant vers le jardin.*

Eh bien, rival généreux, il paraît qu'elle s'est endormie; ce n'est pas poli pour toi, mon bon, mais ça me fait plaisir.

LE DOCTEUR.

C'est toi qu'on endort, mon président.

M. DE MARSAN.

Je comprends que ton amour-propre en gémisse; mais le fait est qu'elle a dormi. Eh ! eh !

(Il se frotte les mains.)

LE DOCTEUR.

Eh ! eh ! oüi, elle a dormi. C'est convenu.

M. DE MARSAN.

Et avoue qu'au fond tu n'en as pas été fâché, parce que cela te sauvait les difficultés de la situation.

LE DOCTEUR.

Je l'avoue.

M. DE MARSAN.

Car de quoi, diantre! auriez-vous pu causer pendant quinze lieues de tête-à-tête?

LE DOCTEUR.

Puisqu'elle a dormi.

M. DE MARSAN.

Oui ; mais que lui as-tu dit dans les intervalles? car je suppose qu'elle n'a pas dormi continuellement.

LE DOCTEUR.

Continuellement.

M. DE MARSAN, *s'arrêtant tout à coup.*

Oui-da ! en sommes-nous là, Pierre? Te fais-tu un jeu maintenant de ce désespoir que tu as ce matin entrepris de guérir ? A-t-elle dormi, oui ou non?

LE DOCTEUR.

Pas une seconde.

M. DE MARSAN, *après une pause.*

Et dois-je en conclure, Pierre, que le mot amour ait été prononcé entre vous?

LE DOCTEUR.

Pour le mot lui-même, je n'affirmerais pas qu'il soit sorti de notre bouche : quant à la chose, il en a été fort question;

mais je te ferai observer, mon ami, que mon emploi, déjà très-délicat, deviendra tout à fait désagréable et même impossible à tenir, si tu t'arroges le droit d'inquisition sur chacun de mes gestes.

M. DE MARSAN.

J'en conviens. Je suppose toutefois que je puis te demander si tu as reconnu la justesse de nos conjectures touchant l'état moral de Juliette.

LE DOCTEUR.

Qu'il te suffise de savoir que ma conviction à ce sujet s'est affermie.

M. DE MARSAN.

Et puisque cette maladie consiste, pour parler net, à chercher un amant, votre voyage a-t-il donné à Juliette, que tu saches, des motifs suffisants de croire qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherche ?

LE DOCTEUR.

J'ai fait mon possible pour qu'elle ne l'ignorât pas.

M. DE MARSAN, *amèrement.*

Il ne me reste plus qu'à apprendre, Pierre, que tu as transgressé l'article trois.

LE DOCTEUR.

L'article trois ?

M. DE MARSAN.

Le malheureux l'a oublié !

LE DOCTEUR.

Si je ne me trompe, c'est l'article par lequel je me suis engagé à te prévenir une heure à l'avance... Écoute, de Marsan, entre nous, le mieux serait de l'effacer, cet article-là, car il est absurde.

M. DE MARSAN.

Absurde, soit; mais j'y tiens. Veux-tu me permettre de te rappeler qu'il s'agit de me rendre ma femme et non de me la prendre ? car, en vérité, on dirait, à t'entendre, que

ton triomphe personnel est maintenant le seul intérêt que tu envisages dans l'affaire.

LE DOCTEUR.

Eh! non, président; seulement, tu connais les femmes; avec elles, tout est caprice et improvisation: l'heure du berger peut venir tellement imprévue et en même temps tellement impérieuse... Eh bien, je suppose qu'en pareil cas tu te trouves absent, toi?

M. DE MARSAN

Je ne m'absenterai pas, sois tranquille.

LE DOCTEUR.

Tu ne prétends pas sans doute être toujours là, planté comme un mur, entre ta femme et moi!

M. DE MARSAN.

Non; mais je ne m'écarterai jamais assez pour que tu ne puisses exécuter l'article trois; j'ai ta parole et j'y compte. Une dernière question, Pierre, que tu pardonneras à l'horreur de ma position: quelle était la cause réelle du vif coloris qui éclatait sur le visage de Juliette quand elle est descendue de voiture?

LE DOCTEUR.

La cause réelle, c'était l'indignation.

M. DE MARSAN.

L'indignation! lui aurais-tu manqué de respect?

LE DOCTEUR.

Peut-être.

M. DE MARSAN, *très-sérieux.*

Ce serait du moins une folle bravade que de me l'avouer en face.

LE DOCTEUR.

Eh bien, cette folle bravade, je la commets: je ne sache point qu'il y ait d'article trois qui m'empêche de manquer de respect à ta femme!

M. DE MARSAN.

Non; mais il y a une loi de convenance qui devrait t'interdire de me le confier. Il y a une loi d'honneur qui interdit à un mari de souffrir de pareilles confessions.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi les demandes-tu, mordieu?

M. DE MARSAN.

Parce que...., eh! parce que je commence à y voir plus clair que je ne voudrais! Tu aimes ma femme!

LE DOCTEUR.

Belle découverte! c'est moi qui te l'ai dit. Au reste, je lui ai fait la cour, d'après ton invitation formelle, pour te rendre service; ce service te devenant une charge, je t'en délivre. Un autre le reprendra en sous-œuvre, et il est fort probable qu'il te demandera tes conditions!

M. DE MARSAN.

Quand je t'ai prié de faire la cour à ma femme, je pensais que tu la lui ferais honnêtement, avec décence, comme il se pratique entre gens de bon ton. Je n'allais pas imaginer que tu aurais recours à je ne sais quels procédés d'une galanterie de bas étage, que tu emprunterais tes expédients aux mœurs de corps de garde!

LE DOCTEUR.

Et à quelle heure, s'il vous plaît, mon président, passe le prochain convoi?

M. DE MARSAN.

Dans dix minutes. Tiens, promets-moi seulement d'être convenable avec elle, et reste.

LE DOCTEUR.

Lie-moi les jambes et dis-moi de danser! Convenable! à combien de centimètres dois-je me tenir de sa robe? Convenable! insensé président! Et le premier amoureux

déchaîné qui viendra se jeter aux pieds de Juliette, le sera-t-il? Convenable! mais, en le demandant, tu vas directement contre ton but, qui est de révolter la délicatesse de ta femme par la crudité même de l'amour! Tartufe est-il convenable avec Elmire; et, s'il l'était, Elmire cacherait-elle Orgon sous la table? Voyons, de quel côté est la gare de ton chemin de fer?

(On entend le son d'une cloche).

M. DE MARSAN.

Reste, Pierre; ne m'abandonne pas. On sonne le dîner. Je vais donner des ordres pour ton appartement. Va la rejoindre, bourreau; mais, auparavant, reprête un peu serment à l'article trois.

LE DOCTEUR.

Je le jure.

(Ils se serrent la main et se séparent.)

Journal de Juliette.

« 25 mai. — Une amie d'enfance me confessait, il y a deux ans, qu'elle écrivait chaque soir ses impressions de la journée; je lui dis: Mon Dieu! tu n'aimes donc plus ton mari, ma pauvre Louise? — Ou il ne m'aime plus, répondit-elle.

« Je fus convaincue alors, que nous avions nommé les deux seules occasions où une femme puisse être tentée de prendre une plume à minuit, d'entr'ouvrir son secrétaire, et de griffonner furtivement.

« Je me trompais. Sans trahison d'aucune part, me

voici à minuit devant un de mes vieux cahiers de pension, recueillant mes idées, et tremblante, Dieu sait! Je n'ose me regarder, tant je suis pâle.

« La vérité est qu'on a des pensées qu'on ne peut ni confier ni garder, et on les écrit pour en faire quelque chose. De ces pensées, il en est de bonnes, et d'autres qui sont extraordinaires; mais j'aurais autant de répugnance à dire les bonnes. Il n'existe pas dans l'amitié, ni même dans le mariage, une intimité qui puisse faire à ces pensées un lit assez doux pour les attirer. On les écrit, et encore pas toutes.

« J'ignore si les dévotes le sont au point de livrer à leur directeur toutes les clefs de chez elles, sans en excepter une seule petite; quant à moi, je n'ai jamais dit à mon confesseur que ce qu'il me paraissait en état de comprendre, n'étant point chargée de compléter son éducation, et croyant d'ailleurs fermement qu'il y a des coins du cœur qu'il faut réserver pour Dieu tout seul.

« Et puis, la langue fait défaut; nous ne pouvons le plus souvent nous parler à nous-mêmes nos pensées; comment les dire aux autres? Ce sont des fantômes qui passent si vite, qu'on n'a pas le temps d'en faire le portrait. C'est heureux. Quel nom donner, par exemple, à ce malaise moral, à ce dégoût de mes habitudes, à cette inquiétude sans but, à ce mécontentement de moi et des autres, que j'éprouve depuis quelques mois?

« Mon mari est certainement le meilleur des hommes, il a de l'esprit par-dessus le marché; mais quand il a dit: Elle s'ennuie, il croit avoir dit une merveille, et il s'en va tranquillement à son tribunal. Le fait est que je ne m'ennuie pas; je suis simplement malheureuse. Je ne me retrouve plus: ce n'est plus moi, je m'irrite d'un rien. J'aime mon mari, Dieu merci, autant que l'an passé; eh bien, il ne peut rien dire ni faire que je n'y trouve un

sujet d'humeur. Ne me suis-je pas avisée de prendre en grippe les breloques de sa montre! Nous avons vécu en paix, ces breloques et moi, pendant dix ans, et puis, je ne sais pourquoi, un beau jour nous voilà brouillées. Quand j'entends de loin leur petit cliquetis, c'est fait de moi. Justement mon mari a l'habitude de les faire sauter quand il parle, ce qui produit un carillon affreux. Hier, je n'ai pu y tenir; je lui ai dit : Pour Dieu, laissez là vos breloques! Mon pauvre mari a paru tout consterné de ce coup d'État, il s'est observé pendant la journée : mais dès le soir les breloques ont repris le dessus. J'y renonce.

« Pendant que j'écris, j'entends M. de Marsan remonter sa montre dans sa chambre, et sautez, breloques!

« Une autre manie qu'il a, c'est de prendre des deux mains les revers de son habit, et de leur imprimer une saccade de bas en haut pour remettre le collet d'aplomb; l'innocence de ce geste, la bonhomie avec laquelle il s'y adonne chaque fois qu'il va sortir, ne peuvent me calmer. Je souffre de ces misères, et, d'un autre côté, je m'en applaudis, car je vois dans cette naïveté d'allures la quiétude d'un homme qui, arrivé à un état heureux selon son gré, dépose toutes prétentions, et s'en tient à sa conquête; mais c'est l'erreur des conquérants de se croire rois légitimes, et et de désarmer.

« Un contraste saisissant à cette sécurité démonstrative, c'est la manière d'être de ce M. Pierre. Celui-là n'a point d'habitudes prises; il les prend à mesure qu'il s'aperçoit qu'elles peuvent plaire. Il ne fait pas un pas avant d'avoir jeté la sonde. Il a toutes les armes du monde, offensives, et défensives, et toujours fourbies et luisantes pour la parade et pour la bataille, au gré des tenants. Je l'ai mis dans ma boîte en venant à la campagne, parce que j'étais curieuse d'étudier sur le vif l'espèce d'animal qu'on appelle un homme dangereux. Il paraît décidé à se laisser faire.

C'est aimable de sa part. Il doit cependant arriver un moment où ce prudent nageur se hasarde à perdre pied. C'est là que je l'attends.

« Encore M. de Marsan qui se promène ! à une heure du matin ! C'est une maladie. Grand bien lui fasse ! Moi, je vais dormir. Bonsoir, madame.

« 26 mai. — C'est un homme à pendre que ce M. Pierre, et à ne pas dépendre. Je crois qu'il m'a jugée. Il regarde, avec assez de tact, ma maison comme un palais enchanté où tout ce qui lui arrive est mystification. Une ou deux fois, comme je lui donnais des répliques dont il fallait toute ma bonne conscience pour me sauver la honte, il m'a regardée en souriant d'un air qui signifiait : « Non, non, vous avez beau faire ; je vois bien que vous ne mettez pas au jeu, et je ne veux pas jouer à ce compte-là. »

« Et d'abord, dès le matin, je l'ai promené dans tout le parc ; je l'ai égaré loin du monde connu ; j'ai été jusqu'à feindre de ne pouvoir retrouver mon chemin, et rien n'a fondu les sept sceaux dont sa langue est scellée. Je l'ai mené au vieux château, et je l'ai prié de me conter la légende de ces ruines ; il m'a improvisé sur-le-champ une légende très-amusante, c'est-à-dire très-horrible, mais sans y introduire la moindre allusion ni à moi, ni à lui.

« De retour au château, je me suis mise au piano (car on s'acharne vraiment) ; et comme mon bracelet clapotait sur les touches (j'ai aussi mes breloques), je l'ai prié de m'aider à le défaire. J'ai une bague qui a pour chaton une perle de toute beauté et assez incommode par parenthèse : il l'a remarquée ; pour qu'il la vît mieux, je la lui ai mise sous le nez et ma main avec (je voulais en finir) : il n'a vu là qu'un prétexte à une histoire sur la pêche des perles, que je n'ai pas écoutée, mais qu'il a dû très-bien dire ; car c'est son talent, non pas de pêcher des perles, mais de conter des histoires.

« Je l'avais bien décidément pris en haine; car tant de frais perdus, c'est mort d'homme. Je l'ai donc épinglé de toutes mes forces pendant le dîner, ce qui a paru divertir beaucoup M. de Marsan.

« Ce soir, j'ai saisi une minute de tête-à-tête pour lui dire : Ah çà! confiez-moi la raison qui vous fait appeler par ces dames un homme dangereux, car je vois bien que jamais je ne la découvrirai toute seule. — C'est que je n'avais jamais rencontré de femme qui fût dangereuse, m'a-t-il répondu brutalement, et il s'est remis à ses échecs avec mon mari, qui rentrait à point nommé pour me tirer du plus grand embarras où je me sois trouvée en toute ma vie; car, bien que la riposte méritât une verte semonce, je l'avais aussi poussé un peu trop.

« Je ne le lui dirai pas; mais j'entrevois à quels titres il mérite quasi sa sotte réputation : c'est un respect chevaleresque, entrecoupé d'impertinences qui lui donnent du relief; une préoccupation de plaire qui vous flatte, mêlée d'une sûreté de jugement qu'on redoute; une certaine hauteur de pensée qui vous domine, avec un reste d'enfantillage dans le cœur qui vous rassure; c'est un homme de sang-froid, expérimenté, craignant le ridicule plus que la peste, maître de lui jusqu'au miracle; et plus il est tout cela, plus on doit être tentée de le croire vrai, quand il descend de sa réserve souveraine pour s'humilier par un aveu.

« Je crois que j'en sais assez sur lui, et que je le renverrai demain.

« 27, deux heures après midi. — Je voulais lui donner congé dès l'aurore, c'est-à-dire en me levant; mais son courage, défaillant hier soir, s'était retrempé durant la nuit à un degré qui m'a déplu. Ce genre d'homme ne m'inspire aucune compassion. J'étais bien résolue à le renvoyer, mais vaincu. A cette heure, il a tout ce qu'il faut pour se mettre en route.

« Donc, c'était par une belle matinée de printemps, et nous allions par les charmilles, cherchant le frais, lui herborisant à la Jean-Jacques, et moi secouant sur sa tête des gouttes de rosée du bout de mon ombrelle, par mégarde, bien entendu. A propos de simples, je l'interrogeai sur sa médecine... y croyait-il? C'était une illusion de sa jeunesse; il avait eu à ses débuts une fougue plaisante; il en riait, et il me fit rire en me contant combien il fut mortifié la première fois que, venant voir un malade, il le trouva mort. Là-dessus résolution de se faire trappiste; puis retour à des sentiments moins inhumains. Il avait oublié toutes ses études de l'école, pour en faire de nouvelles plus intelligentes et moins meurtrières. Dans un siècle sans croyances religieuses, le médecin a charge d'âmes, comme autrefois le directeur. Il entre partout; on le laisse pénétrer au fond de toute intimité, toute alcôve devient pour lui confessionnal; tout le bien que cette position unique permet de faire ou de tenter, les consolations qu'il trouvait dans ce rôle contre les déceptions de son art, le charme de certains souvenirs opposé à l'amertume de certaines cures, voilà ce qu'il me développa avec une telle élévation d'idées et de termes, que, de surprise, je m'écriai : Et comment un homme de votre talent, monsieur, s'abaisse-t-il aux niaiseries dont ces dames se plaignent? — Et dont vous avez daigné vouloir les venger, dit-il entre sourire et grimace. — Il est inutile d'en parler, ai-je repris de bonne foi, puisque je n'ai pas réussi. — Au contraire, parlons-en : puisqu'il est dit que vous avez fait une mauvaise action en votre vie, qu'il soit dit aussi que vous avez su vous en repentir. — J'ai demandé à moitié une explication qu'il m'a donnée tout à fait. Il m'a conté qu'un sentiment d'étrange scrupule le tenait éloigné de moi depuis des années, appuyant ce récit de détails dont je ne pouvais nier l'apparence. Puis, après m'avoir laissé entendre qu'il

n'y avait ni grand mérite ni grande générosité à tourner la tête d'un homme chez qui c'était une affaire faite tout naturellement dès longtemps, il a tout à coup quitté ce ton de légèreté pour en prendre un avec lequel il n'y avait plus moyen de marchander. — Savez-vous une chose? lui ai-je dit de fort haut; M. de Marsan vous croit son ami. — Il a pâli et a murmuré avec une expression inexplicable : Je le sais, oh ! je le sais. En même temps j'ai vu poindre entre ses cils quelque chose comme une larme, en vérité. Le malheureux la sentait venir. Pendant une minute, il s'est tenu immobile, espérant que je ne l'avais pas vue, cette larme, et qu'elle ne tomberait pas; mais soudain elle s'est échappée et a glissé en triomphe le long de sa joue. Alors il s'est détourné par un mouvement brusque, comme ébloui par le soleil; mais il était trop tard : il n'y avait rien gagné.

« ..... N'y avait-il rien gagné?

« Minuit. — Jamais je n'ai passé une si cruelle soirée. Je voulais fermement lui signifier un congé devenu nécessaire; mais M. de Marsan, qui est toujours absent quand il devrait être là, a eu ce soir, par un heureux à-propos, un accès de jalousie, et n'a pas bougé de mes côtés. C'était spirituel.

« 28 mai, cinq heures. — Je suis plus tranquille. J'ai trouvé un moyen, je crois, d'arranger tout. Ce matin, en l'abordant, j'ai vu à sa mine qu'il essayait de s'affermir contre une catastrophe; mais pas du tout : — Monsieur Pierre, lui ai-je dit, restez l'ami de mon mari et soyez le mien. — Il a pris vivement la main que je lui tendais, et je ne pense pas que jamais cadeau de reine à sujet ait été reçu de meilleure grâce. Nous voilà donc bons amis ; nous avons vécu sur ce pied-là toute la journée : la gêne enlevée, nous avons été fort aimables tous deux. Allons, c'est une heureuse inspiration que j'ai eue.

« Minuit. — Ce qui me stupéfie, c'est M. de Marsan. A quoi pense-t-il ? Il va, il vient, il ouvre les portes, il entre et il sort, voilà sa vie. Il a un travail pressant et difficile, je le veux bien ; mais alors pourquoi ne pas s'y mettre ou ne pas y renoncer ? Et puis, ne s'avise-t-il pas d'acheter une meute ! Une meute ! je vous demande un peu ! pour chasser quoi ? N'a-t-il pas fait invasion dans mon boudoir avec tous ses chiens à la remorque pour m'en demander mon avis ? Je lui ai dit qu'il était ridicule, et c'était vrai. La seule chose qu'il n'ait garde de remarquer, c'est que son ami est de trop ici, et que c'est à lui, après tout, de le renvoyer. Je suis à bout d'expédients, quant à moi.

« Que la nuit tombante est mauvaise conseillère ! Avec le soir viennent les lâches pensers, l'amollissement de l'âme, et je ne sais quelle énervante langueur où se noie toute la force d'une femme. Le soir, on ne hait plus qu'à moitié, et on n'aime pas à demi. O Desdémone ! c'était le soir, n'est-ce pas, que le More te faisait ses ardents récits de batailles et de tempêtes ?

« 29 : — Malheureuse que je suis ! qu'ai-je fait ? quelle sera la fin ? Quand mon mari m'a embrassée ce soir, j'ai cru que mon cœur s'arrêtait ; j'ai eu froid dans les os. Oh ! ces femmes qui ont l'habitude de trahir, de quelle boue glacée sont-elles faites ! Mon Dieu ! je n'ai plus le droit, je n'ai plus même le droit de les mépriser !

« Mes enfants sont arrivés de chez leur grand'mère. Ils m'ont sauté au cou, et j'ai couru pleurer dans un coin. Il n'en sait rien, il ne se doute pas de ce que je souffre, car il est bon, et il s'en irait. Nous sommes retournés à cet endroit du parc où je lui tendis la main hier. Que m'a-t-il dit ? que lui ai-je répondu ? Je ne sais plus ; mais, en me quittant, ses lèvres ont touché mes cheveux. Le petit Jules est venu, et a sauté sur le banc près de moi ; j'ai vu ses yeux se fixer avec une attention singulière sur ma tête, sur la

place où une minute auparavant... J'ai cru qu'il en voyait la trace!... Quelle honte et quelle folle peur! C'était une fleur de lilas qui était tombée dans mes cheveux et qu'il a ôtée. Pauvre enfant!

« Mon Dieu! Dieu bon! ce n'est qu'une étourderie, et c'est la première. Mon Dieu! donnez-moi la force d'une résolution!

« 30 mai. — Je ne pense plus, je n'existe plus; je fais un rêve terrible et sans réveil. Je vois passer vaguement des formes connues, autrefois, hélas! bien-aimées, mon mari, mes enfants, comme si j'étais déjà morte et dans un pays de visions lugubres. Oh! ce bonheur que j'imaginais, quels rares, quels courts moments! et au bout toujours une honte. Cet après-midi, j'ai sonné trois fois sans que personne vînt; enfin Justine est arrivée sans se hâter. — Mademoiselle, ai-je dit, voilà trois fois que je sonne. — Elle m'a regardée en face: — C'est que j'aidais John, le domestique de M. Dessoles, a-t-elle répondu, et j'ai pensé que madame me pardonnerait. — Cette misérable fille! je n'ai pas osé la comprendre. Je suis au pilori, et le premier passant peut me jeter son insulte. Et l'aimer! l'aimer malgré tout cela! Ne pouvoir lui dire: Partez! Ai-je bu un philtre? Il doit venir cette nuit sous ma fenêtre; je lui ai promis ce bouquet que j'ai porté tout le jour. Je suis abandonnée de tout le monde. M. de Marsan ne voit rien. — Cette glace me fait peur.

« Le lendemain. — Je ne sais plus le jour, ni le mois, ni rien. Peu m'importe, au reste. Ce matin, j'ai rencontré le jardinier dans la cour; ma conscience est toujours inquiète: je l'ai fait causer. — Et où allez-vous comme cela, Jérôme? — Voir si on peut parler à monsieur, parce que la plate-bande est toute foulée, et le mur comme égratigné sous les fenêtres de madame; et comme il y a de mauvais gas dans le pays, je vais avertir monsieur. — C'est

inutile, je ferai votre commission. — Ah ! c est différent, a repris ce garçon ; si madame ne veut pas qu'on le dise à monsieur, on ne lui dira pas. — J'ai feint de ne pas l'avoir entendu, et je lui ai mis de l'argent dans la main...

« Mais il y aura une expiation, et prochaine, je ne sais laquelle encore ; ma tête est en feu ; mais, certainement, il y aura une expiation. Il faudra laver tout cela. Je ne suis pas encore la dernière des femmes, pourtant, non ! Mais quel fond puis-je faire sur moi à présent ? Il est sept heures ; il m'a suppliée de le recevoir ici, dans ma chambre, qui est celle que j'habitais avant d'être mariée ; je n'y ai pas vu de mal, pas plus de mal du moins qu'à tout le reste. M. de Marsan est à la ferme, et n'en doit revenir qu'à dix heures.

« Cela ne peut durer. J'ai comme un pressentiment que cette ligne est la dernière que j'écrirai... »

Dans le jardin : il est nuit.

PIERRE se promène la tête penchée. M. DE MARSAN survient, et lui touche l'épaule.

M. DE MARSAN, *à demi-voix avec tristesse.*

Tu me trompes, dis ?

LE DOCTEUR.

Non.

M. DE MARSAN.

Tu médites de me tromper ?

LE DOCTEUR.

C'est vrai ! quand tu es arrivé j'y pensais.

M. DE MARSAN.

Tu l'aimes donc étrangement, si ta fière intelligence a pu comploter un instant les moyens de ruser avec l'honneur et la foi jurée. Pierre, nous avons été fous, et voilà le châtiment; mais, quoi que tu en puisses penser dans ce moment de passion, je suis de beaucoup le plus malheureux, et ce n'est que justice, ayant été le plus coupable. Je dis malheureux, je n'ai pas d'autre mot; tu ne peux savoir, mon ami, non, tu ne peux soupçonner ce qui se passe là! (Il se frappe le front.) car elle t'aime, et au point de ne pouvoir le cacher, même à moi.

LE DOCTEUR.

Écoute, de Marsan : cette minute est solennelle dans ma vie; jamais je n'ai été si près de quelque résolution infâme. Si tu m'avais abordé la menace à la bouche, et je t'avoue que je m'y attendais, que je l'espérais peut-être, le mal l'emportait; mais les âmes comme la tienne s'épurent, au lieu de s'aigrir, par la douleur. Tu es venu en ami, tu m'as parlé un langage plein d'équité et de bonté; eh bien, tu m'as donné la force de tenir une parole que j'aurais voulu dégager au prix de mon sang, au prix d'un crime. Tiéns. (Il lui remet une lettre.)

M. DE MARSAN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE DOCTEUR.

Ça, c'est l'article trois.

(Il s'éloigne.)

Dans la chambre de Juliette.

JULIETTE, PIERRE.

JULIETTE.

N'est-ce pas vous qui m'avez dit : L'œil de la femme qu'on aime est la source d'où tombe sur notre âme toute joie et toute tristesse; s'il sourit, nous sourions; s'il se voile, tout se fait sombre? Eh bien, je souris, et je suis heureuse. Ainsi, qu'avez-vous?

PIERRE.

Juliette, vous n'êtes pas heureuse; vous ne le serez plus jamais. Ici, dans cette chambre où vous avez dormi votre innocent sommeil de jeune fille, ici vous n'aurez plus, oh ! je vous connais, que de pâles insomnies jusqu'à la mort; ici, je sens combien moi, qui suis venu lâchement poser ce fantôme à votre chevet, combien je suis indigne de votre pardon et de la pitié du ciel.

JULIETTE.

Mais qu'est-ce donc? Ne m'aimez-vous pas?

PIERRE.

Ah ! plût à Dieu!

JULIETTE.

Et si j'aime plus cet amour que je ne crains l'insomnie et la mort, qu'avez-vous à dire?

PIERRE, *il la regarde.*

Ange! ange de beauté! Encore un mot pourtant : vous vous croyez perdue, pauvre enfant; vous croyez qu'il n'y a plus de remède, plus de retour possible; vous fermez les yeux, et vous vous abandonnez à l'abîme. Mais je vous le

dis, quoi qu'il m'en coûte, vous pouvez encore retrouver la paix de l'âme. Le voulez-vous? je pars.

JULIETTE.

Malheureux! que me forcez-vous à dire! Je ne veux rien que ta présence et ton amour!

PIERRE, *à genoux.*

Ne pleure pas! Que cette heure, que suivront tant d'heures troublées, que cette heure soit sans trouble du moins. Ne pleure pas!

(On entend marcher dans le vestibule.

JULIETTE, *dressant la tête avec anxiété.*

C'est le pas de mon... c'est le pas de M. de Marsan!

PIERRE.

Faut-il sortir?

JULIETTE.

Mais il vient, vous dis-je! Vous allez le rencontrer! (Elle ouvre la porte d'un cabinet.) La seconde porte donne dans le salon: allez! Fermée! fermée en dehors! Restez là, dans ce cabinet.

(Elle repousse vivement la porte, s'arrête devant la glace, passe la main sur ses cheveux, et s'assied près du feu. Entre M. de Marsan.)

M. DE MARSAN, JULIETTE.

M. DE MARSAN.

Seule? Je croyais trouver Pierre ici.

JULIETTE.

Ici? Y songez-vous!

M. DE MARSAN, *simplement.*

Pourquoi pas? Permettez-moi de me chauffer les pieds.

(Il s'assied vis-à-vis d'elle.)

JULIETTE.

Il n'est que huit heures. Vous n'avez donc fait qu'aller et revenir?

M. DE MARSAN.

Mon Dieu! oui. Le fermier était parti pour la ville. Et encore, je suis revenu par le plus long, par le bord de l'eau. Avec un peu de lune qu'il y a, c'est délicieux.

JULIETTE.

Devenez-vous poëte, par hasard?

M. DE MARSAN.

Je n'ai garde de vous chagriner à ce point-là; mais vous savez que j'ai toujours aimé à rêvasser par les chemins et à bayer aux astres.

JULIETTE.

Je sais, moi? Je sais que je n'en sais rien. Et que leur dites-vous, aux astres?

M. DE MARSAN.

Des niaiseries; et, comme ils ont l'habitude d'en entendre, ils ne m'en font pas moins bonne mine.

JULIETTE.

Vous choisissez des confidents discrets.

M. DE MARSAN.

Je n'ai pas de confidences à faire; mais on rêve à tout âge.

JULIETTE.

Je trouve qu'il est poli, quand on est marié, de rêver haut.

M. DE MARSAN.

Et le faites-vous, vous, madame?

JULIETTE.

Ni haut ni bas, moi.

M. DE MARSAN.

Non, vous ne le faites pas, et vous avez raison; il faut être pour cela plus liés que nous ne le sommes.

JULIETTE.

Plus liés que nous ne le sommes... est plaisant.

M. DE MARSAN.

Et plus vrai encore que plaisant.

JULIETTE.

Voyons cela. A quoi pensiez-vous au bord de l'eau?

M. DE MARSAN.

Et vous, à quoi pensiez-vous au coin de votre feu?

JULIETTE, *après un peu d'hésitation.*

Mais pas à la même chose que vous probablement.

M. DE MARSAN.

Qui sait? — Ce qu'il y a de sûr, c'est que je vous dérange, que vous vous étiez accommodée pour passer la soirée à votre guise, et qu'à votre avis, mes pieds mettent bien du temps à se réchauffer.

JULIETTE, *troublée.*

Non, je vous assure; j'étais là... fort... fort seule.

M. DE MARSAN.

Précisément, — et combien de fois ne m'est-il pas arrivé à moi-même ce qui vous arrive!

JULIETTE.

Eh mais!... quoi donc?

M. DE MARSAN.

De m'être établi dans mon fauteuil, les pieds sur les chenets; de m'être préparé une bonne heure de solitude, puis de voir entrer un importun et de le maudire. Tenez,

je vous en demande pardon, mais plus d'une fois c'est vous qui étiez l'importun. Eh bien, je dis qu'il n'en aurait pas été ainsi, si nous avions été plus liés que nous ne le sommes, si nous avions confondu nos deux existences de telle sorte que nous eussions eu besoin l'un de l'autre pour compléter notre solitude.

(Un moment de silence, après lequel il se lève.)

JULIETTE.

A quoi rêviez-vous au bord de l'eau?

M. DE MARSAN.

J'essayais de recueillir mille pensées que j'ai semées à la même place, il y a un peu plus de dix ans.

JULIETTE.

Avant notre mariage?

M. DE MARSAN.

Deux jours avant. Il est étrange combien ce souvenir m'est présent. Je me promenais là en attendant que vous fussiez levées, vous et votre mère. Je vous aimais, Juliette, et de telle sorte que toute votre famille en prenait à mes yeux un caractère sacré et charmant. J'adorais votre mère. Vos sœurs me semblaient si belles et si aimables, que vous auriez pu en être jalouse, si vous ne leur aviez, vous seule, prêté tout ce charme. Je ne pense pas que jamais homme ait envisagé une circonstance aussi vulgaire que le mariage avec tant d'espoir et d'attendrissement que moi. J'avais eu, vous l'ai-je dit? une ou deux maîtresses, et j'avais cru les aimer; mais quand je songeais à vous, à cette beauté élégante et pure, à ce jeune front rougissant qui allait se rapprocher du mien sous la bénédiction de Dieu et d'une mère, à ce cœur que j'allais bientôt, sans témoins, sentir battre contre le mien, j'étais ébloui, j'étais troublé au fond de l'âme, je sentais que je n'avais jamais aimé personne, et que je vous aimais.

JULIETTE.

Monsieur!...

M. DE MARSAN, *souriant.*

Vous voyez que le souvenir seul m'en fait perdre le sens. C'était donc mon rêve de cette matinée dont je vous parle. Il n'y avait pas loin de là à m'étonner du discrédit où est tombé le mariage dans le monde amoureux et poétique, et à me demander le pourquoi; car, si l'amour tout seul est déjà chose douce et sainte, comment le nommer quand viennent s'y joindre la consécration religieuse, la sanction maternelle et le respect public? Je pensais bien que le contact des détails matériels du ménage pouvait l'offenser, mais pas au point qu'on le disait, et je le pense encore. La seule explication qui me parût suffisante, c'était que, la plupart des maris ayant laissé leur cœur par lambeaux aux broussailles de jeunesse, le mariage se trouvait, sur ce terrain ingrat, frappé d'une stérilité éternelle, ou ne portait plus que la trahison. Quant à être trahi, je n'y pensais guère en ce moment-là, et ma seule inquiétude était que vous ne fussiez malheureuse...

JULIETTE, *balbutiant.*

Je vous écoute; mais, vraiment, je ne sais...

M. DE MARSAN.

J'essaye de rêver haut une fois, d'après votre conseil. Si cela ne vous ennuie pas trop, je continue. Je voulais, Juliette, vous rendre heureuse; et, me sentant si près d'être heureux moi-même, je ne doutais pas que ce ne me fût une œuvre facile. Voilà le cœur des hommes, et d'un jeune homme surtout. J'avais vu des séductions dans le monde: par quels arguments arrache-t-on d'ordinaire une femme à son devoir? Les roués eux-mêmes sont contraints d'affecter pour cette tâche une poésie d'imagination et un luxe de sensibilité qui semblent promettre les plus étroites inti-

mités où deux âmes puissent se fondre. C'est ce qui vous attire. Pourquoi voit-on tous les jours, la main dans la main, le cœur dans le cœur, impossible à distraire l'un de l'autre, deux vieillards qui furent amis de collége? et pourquoi est-on si souvent le bienvenu quand on interrompt le tête-à-tête soucieux d'un mari et de sa femme? C'est que ces derniers sont unis, enchaînés, mais non amis. Eh bien, me disais-je encore, je veux que nous soyons l'un pour l'autre des confidents si faciles et si chers, que ni ami de collége ni amie de pension ne puissent être regrettés. Je veux déplier toute son âme pli à pli, avec la patience et l'amour d'un antiquaire qui développe un manuscrit cinérisé de Pompéi. Je veux lui conter toute ma vie passée et qu'elle me conte toute la sienne, afin que tous les fils de notre existence s'enlacent dans le même réseau, tressaillent aux mêmes contacts, et se brisent du même coup! Et alors, qu'on vienne lui parler poésie ou tendresse, elle ne comprendra pas; elle sera à moi, bien à moi!... Je vous aimais, Juliette.

JULIETTE, *émue, à demi-voix.*

Oui, oui, monsieur.

M. DE MARSAN.

Puis, passant en esprit de nos premières années de mariage, que je n'avais pas de peine à remplir ainsi, passant à une époque moins riante en apparence, à l'âge dont nous approchons enfin, je me disais, j'espérais que la transition des jeunes amours à une affection plus grave, plus séante avec des cheveux gris, serait douce et presque insensible, surtout si la voix de nos petits enfants aidait à couvrir celle de nos regrets. La route ne serait pas changée, seulement nos pas se seraient un peu ralentis. J'espérais que les soirées se passeraient sans ennui, sinon sans douceur, entre tant de souvenirs communs et ces espérances vivantes, nos enfants. Je voyais notre vieillesse feuilleter

en souriant le livre unique de notre double existence près de se fermer, et dont toutes les pages étaient bonnes à lire. J'avais tout prévu, Juliette, tout, excepté le vraisemblable qui, malheureusement, est arrivé.

JULIETTE.

Le vraisemblable?...

M. DE MARSAN.

Le vraisemblable, c'était qu'aussitôt marié, et sans vous aimer moins pour cela, je deviendrais fatalement un mari comme tous les autres.

JULIETTE.

Pardon, mais je vous avoue que je suis un peu surprise et un peu troublée... Nous nous sommes mal connus, vous avez raison... Mais qui accusez-vous, vous ou moi?

M. DE MARSAN. (*Il se promène à travers la chambre.*)

Un peu tous deux : moi, pour n'avoir pas persévéré ; vous, pour n'avoir vu que le maître dans le mari.

JULIETTE.

Oui, c'est vrai, et je vous demande... Je ne sais trop ce que je dis, excusez-moi... Est-il trop tard?

M. DE MARSAN, *brusquement.*

Trop tard? Pourquoi faire?

JULIETTE.

Je m'exprime mal sans doute. Je voulais vous demander s'il ne dépendait pas toujours un peu d'un mari de ramener, de sauver sa femme?

M. DE MARSAN.

C'est à vous que je le demanderai.

JULIETTE.

Combien de femmes n'auraient jamais eu une pensée

d'infidélité, si leur mari avait eu la patience de les aimer de la façon que vous dites! Mais une femme a aussi sa fierté : les trois quarts du temps, un mari ne daigne pas même s'apercevoir qu'on nous fait la cour, ni se donner la peine d'une petite lutte pour la garde de ce trésor qu'il tient de Dieu et d'une mère. Ce sont vos paroles.

M. DE MARSAN.

Vous ne songez pas, Juliette, à l'impossibilité de faire honnêtement ce métier de jaloux. Non, si une femme, à défaut de liaison plus étroite, n'est pas suffisamment retenue par des années d'habitude affectueuse, par sa propre dignité, par cet honneur dont elle a accepté le dépôt à la face du ciel, et que des enfants lui rendent doublement inviolable, il faut désespérer d'elle. Que voulez-vous? Des grilles, des verrous, des muets, un espion? Voulez-vous dégrader votre mari, afin d'avoir un prétexte de plus pour le trahir?

JULIETTE, *avec tristesse.*

Je ne leur voudrais, aux maris, qu'un peu de votre bonne justice de tout à l'heure, et, par suite, un peu plus d'indulgence.

M. DE MARSAN, *grave.*

Quant à être indulgent pour des fautes de cette nature, c'est ce qu'il ne faut pas demander à un homme.

JULIETTE.

Oh! vous du moins, monsieur, j'en suis sûre, vous le seriez.

M. DE MARSAN.

C'est en quoi vous me connaissez mal : je le serais moins qu'un autre. Non-seulement je ne pardonnerais pas, mais je me vengerais de mon mieux.

JULIETTE.

Je ne vous crois pas... et comment?

M. DE MARSAN.

Vous en rirez très-certainement ; je mettrais une sorte d'orgueil avant que de partir...

JULIETTE.

Vous partiriez ?

M. DE MARSAN.

Oui, comme vous allez le voir bientôt, mais pas avant d'avoir fait mon possible pour être regretté ; ce serait mon orgueil, vous dis-je, que d'exposer tout entière sous les yeux de la femme coupable cette âme qu'elle aurait brisée, de combattre mon heureux rival avec ses propres armes, courtoisement, et de le vaincre peut-être.

JULIETTE.

Oh ! oui... mais ensuite, ensuite ?

M. DE MARSAN.

Ensuite...

(Il s'interrompt et paraît écouter.)

JULIETTE.

Ce sont des chevaux dans la cour... un bruit de voiture...

M. DE MARSAN.

Ah ! j'avais oublié de vous le dire... on est venu chercher Pierre de la part du marquis de Salle, qui se meurt dans son château à deux ou trois lieues d'ici. Jean courait à la poste, quand je suis monté. (Juliette se lève lentement et paraît interroger avec effroi le visage de son mari qui continue.) Ensuite, madame, je lui reprocherais, à ma femme... Tenez, je ne lui reprocherais rien, et je la laisserais à sa conscience ; puis, je partirais.

JULIETTE, *incertaine.*

Vous !... c'est vous !...

M. DE MARSAN.

Oui, c'est moi qui partirais, lui épargnant cette peine ; je partirais avec ses enfants, si elle en avait...

JULIETTE, *s'appuyant toute tremblante sur la cheminée.*

Oh ! monsieur !

M. DE MARSAN, *avec une émotion profonde.*

Ses enfants, la chair de sa chair, le sang de son cœur, je les emmènerais. Je n'attendrais pas la loi ! Je n'attendrais pas le bénéfice d'un scandaleux procès où cette femme oserait encore peut-être me disputer ma dernière consolation ! Non ! j'irais vivre au loin avec eux ; elle enverrait son amant me les redemander, si elle voulait ! Je leur apprendrais, pauvres enfants, à oublier leur mère ! Je laverais sur leur front, jusqu'à la fin de mes jours, la tache de leur naissance !... (Il s'arrête et regarde Juliette, qui est comme privée de sentiment.) Vous n'osez me renvoyer ; mais je vois que vous êtes fatiguée. (Il s'approche et la baise au front.) Bonne nuit.

(Il sort. Juliette remue les lèvres, balbutie quelques paroles, et tombe sur son fauteuil.)

JULIETTE, *à demi-voix.*

Mon Dieu !... mon Dieu (Prise d'une idée subite, elle se relève, court à la porte du cabinet, et met le verrou.) Je ne veux pas le voir ! Je ne veux pas !... (On entend le bruit d'une voiture qui part au galop des chevaux. Juliette tombe à genoux au milieu de la chambre, en poussant un cri.) Ah ! sans pitié ! sans pitié ! comme il l'a dit. (Elle sanglote.) Que vais-je devenir ! mais que vais-je devenir, moi, à présent ! Si je pouvais mourir là !... (On frappe à la porte du cabinet.) Non ! non ! je ne puis !... Restez !... Je ne veux pas, je ne peux pas vous voir maintenant !

UNE VOIX D'ENFANT, *dans le cabinet.*

Ouvre donc, mère.

(Juliette demeure un instant immobile, égarée, prêtant l'oreille.

UNE VOIX.

Ouvre donc, mère, c'est moi et Jules.

JULIETTE, *joignant les mains avec exaltation.*

O Dieu de bonté! (Elle ouvre la porte et se jette sur ses enfants qui lui apportent d'énormes bouquets.)

LES ENFANTS.

C'est ta fête demain. Nous t'avons joliment surprise, hein? C'est papa qui a eu cette idée-là. (Juliette les couvre de baisers sans parler.)

M. DE MARSAN, *qui est entré à la suite des enfants.*

Une bête d'idée, ma chère, puisqu'elle vous a effrayée; mais nous allons souper là en famille, au coin du feu, et cela vous remettra.

JULIETTE, *lui sautant au cou.*

Oh! vous êtes bon comme le bon Dieu!

RÉDEMPTION

Personnages.

MADELEINE.
MAURICE.
L'ABBÉ MILLER, curé de Saint-Étienne.
LE JUIF ISAAC ZAPHARA.
LE COMTE JEAN.
LE DUC D'ESTIVAL.
LORD SHAFIELD.
LE PRINCE ERLOFF.
ROSETTE, comédienne.
BERTHA, enfant de huit ans, fille de Rosette.
UNE HABILLEUSE.
UN SACRISTAIN.

La scène se passe à Vienne, de nos jours.

RÉDEMPTION.

I.

Cinq heures du soir, en hiver, dans l'église Saint-Étienne.

L'église est déserte ; quelques cierges brûlent au fond des chapelles. Maurice est debout pres d'un pilier ; il se retourne au bruit des pas de Madeleine, qui s'avance lentement et avec incertitude. Se voyant observée, elle baisse son voile. Maurice mouille son doigt dans un bénitier et le présente à Madeleine en s'inclinant et en souriant.

MAURICE.

A l'espagnole, madame.

MADELEINE, *gaiement.*

Mille grâces, seigneur cavalier. (Elle retire tout à coup sa main sans avoir touché celle du jeune homme, et reprend d'un ton sérieux :) Pourriez-vous, monsieur, me guider jusqu'à la sacristie? On m'a dit que j'y trouverais à cette heure le curé de Saint-Étienne, M. l'abbé Miller, à qui je désire parler.

MAURICE.

Il est là, madame, dans ce confessionnal ; vous l'en verrez bientôt sortir.

MADELEINE.

Je vous suis obligée, monsieur.

(Elle s'accoude sur une chaise.)

MAURICE, *après un silence.*

Mon Dieu! madame, vous allez me trouver bien indiscret... Veuillez vous en prendre à l'obscurité plutôt qu'à mon naturel. Oserais-je vous demander.....

MADELEINE, *l'interrompant.*

Monsieur, permettez : ce n'est pas un métier honnête que de se planter à côté des bénitiers pour faire la cour aux dames. Ces galanteries de sacristain ont quelque chose de ridicule, sinon d'odieux. Je vous dis tout de suite ma façon de voir sur cette matière, afin de vous épargner des frais d'esprit qui, si peu qu'ils doivent vous coûter, vous rapporteront encore moins.

MAURICE.

Avant de se mettre sur une si rude défense, une femme devrait peut-être se bien assurer qu'on l'attaque; autrement elle s'expose à montrer plus d'impatience que de modestie, et plus de pruderie que de réelle vertu. Votre jeunesse, madame, que révèlent fort gracieusement votre démarche et le son de votre voix, m'enhardit à vous parler comme je parlerais à ma sœur. Veuillez m'excuser.

MADELEINE.

De grand cœur, si j'ai eu tort, monsieur..... Vous alliez m'adresser une question, une demande, quoi donc?

MAURICE.

J'apportais à M. l'abbé Miller deux souverains pour ses pauvres. Je voulais vous prier de les lui remettre de ma part.

MADELEINE.

Moi? Pourquoi? Me connaissez-vous?

MAURICE, *riant.*

J'en serais bien fâché.

MADELEINE.

Ah !... Comment cela ?

MAURICE.

C'est que j'ai assez vécu déjà pour être instruit du respect qu'on doit dans le monde aux voiles, aux rêves et aux mystères. La manie qu'on a d'en faire des réalités est ce qui gâte principalement la vie.

MADELEINE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MAURICE.

Il ne manque pas de gens de mon âge, madame, qui, vous voyant seule et vous devinant belle, essayeraient de vous suivre et de vous connaître. Quant à moi, je serais désolé de savoir le nom humain et positif de cette vision délicate qui m'est apparue glissant dans l'ombre sous les arcades sacrées, et que ma main a failli dissiper en la touchant. Voilà le seul souvenir que je veuille garder de cet instant ; mais vous y ajouterez, madame, une douceur de plus, si vous daignez vous charger de ma légère aumône.

MADELEINE.

Donnez. (Elle prend les deux pièces d'or.) Mais si vous vivez de poésie, monsieur, vous devez faire assez maigre chère, entre nous ; car la poésie ne court point les chemins, que je sache.

MAURICE.

Madame, je vous assure que c'est une erreur. Permettez-moi de vous rappeler le vœu que tout le monde fait de vivre une heure dans certain épisode d'un roman favori, de prendre place parmi les personnages de qeulque tableau préféré,

et de respirer un moment le souffle idéal que le poëte ou le peintre ont répandu sur leur création. Eh bien, Dieu accomplit ce vœu chaque jour pour ceux qui s'y prêtent avec simplicité ; il sème à pleines mains, sous leurs pas, des détails d'un charme poétique et comme surnaturel... Et tenez, madame, au milieu du cadre religieux et mystique qui nous enveloppe, votre attitude pensive contre ce pilier à demi éclairé, et même cet entretien fugitif avec un inconnu, ne vous semblent-ils point des traits empruntés au monde de l'imagination ? Il y a ainsi, en dehors du réel et du banal, qui sont à tout le monde et que l'habitude nous rend d'ailleurs indifférents, il y a dans la vie mille coins mystérieux dont les sages font leur domaine et leur refuge, et où ils vivent en bénissant Dieu.

MADELEINE.

Vous me semblez fort jeune, pour un sage.

MAURICE.

C'est que j'ai été fou de bonne heure. — Voici M. l'abbé Miller que vous cherchez. (L'abbé Miller sort du confessionnal et s'agenouille sur les marches d'une chapelle.)

MADELEINE.

Il a, n'est-ce pas, la réputation d'un esprit élevé et d'un noble cœur ?

MAURICE.

Et il la mérite. C'est lui qui refusa si énergiquement de suivre l'étrange mode qu'on a partout de fermer les églises le soir. Il sait que, le soir, tout courage est plus faible et toute passion plus forte. A ces heures de doute et de tentation, quand les tavernes et les théâtres allument leurs péristyles provoquants, ce bon vieillard entr'ouvre la porte de son église et demande, au nom de Dieu, la charité sur le seuil, à ceux-ci un remords, à ceux-là une prière, à tous une sérieuse pensée. (L'abbé se lève et paraît se disposer à partir.)

Mon Dieu ! madame, je suis tout honteux de vous avoir si longtemps importunée... cela est d'un goût médiocre pour le moins... mais c'est un enchantement si rare que de trouver la bonté unie à la grâce d'une femme ! Que Dieu vous rende la douce émotion que j'emporte au fond du cœur. (Il la salue et va s'éloigner.)

MADELEINE.

Un seul mot, monsieur. Ne puis-je savoir...? (Elle hésite et paraît réfléchir ; tout à coup, ôtant son gant et offrant de l'eau bénite à Maurice :) Adieu. (Elle s'avance rapidement vers l'abbé Miller. Maurice la suit des yeux. Après quelques paroles échangées avec le vieux prêtre, Madeleine disparaît à sa suite dans la profondeur de l'église.)

Un petit parloir décoré de quelques tableaux religieux, dans l'église.

LE CURÉ, MADELEINE.

LE CURÉ, *s'asseyant et donnant une chaise à Madeleine.*

Chauffez-vous, mon enfant, chauffez-vous. Le froid est bien vif ce soir, n'est-ce pas ? Pauvre petite ! elle a marché dans la neige ; chauffez bien vos pieds.

MADELEINE, *embarrassée.*

Monsieur le curé, je vous apporte cinq cents florins pour vos pauvres.

LE CURÉ.

De quelle part, ma fille ?

MADELEINE.

De la mienne.

LE CURÉ.

Vous êtes bien jeune, mon enfant, pour disposer d'une somme aussi considérable.

MADELEINE.

Monsieur le curé, je suis Madeleine du théâtre impérial.

LE CURÉ, *prenant les billets.*

Donnez, mademoiselle. Je m'en charge de grand cœur.

MADELEINE.

Merci. N'en parlez point, monsieur le curé, je vous prie.

LE CURÉ.

Non, non, mademoiselle. Ce sera une petite bonne fortune à nous deux.

MADELEINE.

Oui, s'il vous plaît. J'ai aussi à vous remettre dans la même intention deux souverains de la part d'un jeune homme que je ne connais pas et qui se trouvait dans l'église quand je suis arrivée. Eh bien, où sont donc ces deux souverains?... N'importe... en voici deux autres, si cela vous est égal. (Elle prend deux pièces d'or dans sa bourse.) Vous le connaissez peut-être, vous, monsieur le curé, ce jeune homme?

LE CURÉ, *souriant.*

Je ne l'ai pas aperçu. Je connais d'ailleurs très-peu de jeunes gens. Ils s'adressent plus volontiers à vous qu'à moi, ma belle demoiselle.

MADELEINE.

ır le curé, on en dit plus qu'il n'y en

LE CURÉ.

is. (Il la regarde avec attention. Madeleine, ne sachant que dire, se lève brusquement.) demoiselle, beaucoup de talent; c'est loit savoir gré à une jolie personne

comme vous. Vous jouez ce soir une pièce nouvelle, si je ne me trompe?

MADELEINE.

Comment! monsieur, vous savez ces misères?

LE CURÉ.

Je vais vous donner de moi une mauvaise opinion, mademoiselle Madeleine.

MADELEINE.

Oh! monsieur le curé!

LE CURÉ.

Tant que je suis de ce monde, mon enfant, je tiens à savoir ce qui s'y passe : c'est à moitié une curiosité que j'ai, à moitié un devoir que je m'impose. Je lis les journaux tous les matins; je n'attache point de préférence, comme vous pensez bien, aux articles de théâtre, mais je ne puis prendre sur moi de n'y pas jeter les yeux. Le théâtre a été de tout temps mon côté damnable; c'est par où le diable m'a toujours tenté avec le plus d'apparence de succès : il est si fin!

MADELEINE.

Monsieur le curé, le diable est un sot, selon moi; mais vous êtes bien aimable et bien bon, vous.

LE CURÉ.

Eh! mon enfant, la bonté est le seul charme qui soit permis aux vieillards; c'est la coquetterie des cheveux blancs. — Voyons, ma fille, vous m'avez donné une commission pour les pauvres; n'en auriez-vous pas une aussi pour le maître de cette maison? Je m'en chargerais avec plus de joie encore.

MADELEINE.

Ah! monsieur l'abbé, vous y venez! Voilà ce que je craignais. Voilà pourquoi je voulais m'en aller. Hélas! je n'ai pour répondre à votre délicate charité que ma franchise

bohème, ma seule vertu au monde... Monsieur le curé, je ne viens point me confesser ; je ne crois ni à Dieu ni à diable ; je crois aux pauvres parce que j'en vois, et je leur apporte cinq cents florins dont je n'ai que faire. Ne prêtez point d'autre sens à ma démarche. C'est un caprice d'imagination qui m'a passé ce soir, voilà tout.

LE CURÉ, *secouant la tête.*

Oh ! oh ! mademoiselle Madeleine !

MADELEINE.

Oh ! oh ! monsieur le curé, c'est comme cela. Ne cherchez point là le doigt de Dieu ; il n'y est pas.

LE CURÉ.

Oh ! si fait, mademoiselle ; c'est que vous ne vous y connaissez pas comme moi. Tenez, je gage que vous êtes venue à pied ?

MADELEINE.

A pied ? oui.

LE CURÉ.

Voyez-vous !

MADELEINE, *éclatant de rire.*

Eh bien, où est le miracle ?

LE CURÉ.

Vous riez d'or, mademoiselle Madeleine ; mais le malade qui se sourit dans son miroir pour se trouver bonne mine s'abuse lui-même sans tromper l'œil de son vieux médecin. Je vais mettre le doigt sur votre plaie, mon enfant ; ne criez point. Vous vous ennuyez.

MADELEINE.

Je m'ennuie, moi ! Ah ! Seigneur ! à qui dites-vous cela ? Savez-vous que je défie l'ennui de trouver la moindre issue par où il se puisse faufiler dans ma vie ? Savez-vous ce que c'est, monsieur le curé, que Madeleine du théâtre impérial ? — C'est une fille de vingt-deux ans, libre comme l'air,

et faite d'une certaine façon qui plaît sans qu'elle s'en mêle. Le soleil riait en plein midi quand elle est née; le soir de son début, le public, avant qu'elle eût parlé, l'applaudissait follement sur la simple garantie de ses dents blanches et de sa jeunesse; les fleurs poussent le matin sur son tapis de pied, et pleuvent sur sa tête le soir; elle a sa cour comme les rois, et on ne lui parle qu'en vers comme aux dieux. Sa présence anime toute fête, et il semble, quand elle s'en va, que les flambeaux s'éteignent; c'est une créature aimée de la fortune, heureuse de vivre, et promenant à travers le monde ébloui et amoureux sa gaieté sans trêve, son insouciance éternelle. La nature m'a faite pour étinceler aux yeux, comme une pierre précieuse; et cela est si vrai, que, quand je suis sérieuse une minute seulement, je fais la grimace. (Elle rit.) Aussi, à ma première ride, pour être fidèle à ma destinée, je saurai que je dois mourir, et de bonne grâce je mourrai, les lèvres épanouies et toutes mes dents au vent, comme j'aurai vécu! Voilà comme je m'ennuie, monsieur le curé!

LE CURÉ.

Vous me jugerez entêté, mademoiselle; mais j'en suis pour ce que j'ai dit.

MADELEINE, *se rasseyant brusquement.*

Eh bien, ma foi, vous avez raison; avec tout cela, je m'ennuie miraculeusement depuis six mois. C'est pourquoi je me mets en marche, comme une princesse des contes de fées, avec la résolution d'aller de rivage en rivage, de désert en désert, à la recherche des sages, des ermites et des derviches en réputation; je leur veux conter mon cas, et en avoir l'explication; j'irai, s'il le faut, au fond des cavernes tracer des ronds et évoquer le diable; j'irai jusqu'à ce que je sache le nom du mal étrange qui me ronge au milieu de ma gloire et de ma beauté.

LE CURÉ, *plus grave.*

Ce mal est le suprême bien, ma fille; et son nom, c'est l'âme

MADELEINE.

L'âme? qu'est-ce que c'est que ça? Voyons, monsieur le curé, raisonnons un peu tous deux : j'ai, à n'en point douter, un corps et un esprit; mais je vous confesse que ma métaphysique s'arrête là, et que ce corps et cet esprit me paraissent constituer à eux seuls tout ce que j'ai l'honneur d'être. Quant à l'âme, je lui tire ma révérence, et je lui dis : *Nescio vos.*

LE CURÉ.

Et d'où vient donc votre ennui? d'où vient la souffrance qui vous amène ici tout éperdue, Madeleine? Si vous n'êtes faite que de chair et d'intelligence, que vous manque-t-il pour être heureuse? Cette vie brillante que vous me décriviez tout à l'heure, quelle caresse refuse-t-elle à vos sens délicats, quelle satisfaction ou quel triomphe à votre esprit? Si ces deux éléments font à eux seuls tout votre être, encore une fois, lequel des deux peut éprouver une amertume et proférer une plainte? Non, ils se taisent l'un et l'autre; ils sont contents : le gémissement qui vous trouble au milieu de votre ivresse, enfant, c'est la voix de votre âme immortelle que vous méconnaissez et qui proteste, de votre âme à qui toutes les joies de la terre importent peu, et qui réclame sa nourriture. Ne me dites pas, ma fille, que vous ne me comprenez point; vos yeux vous ont démentie par avance.

MADELEINE.

Mettons donc que je vous comprenne, monsieur le curé: mais faites comme si je ne vous comprenais pas, et expliquez-moi ma maladie un peu plus au point de vue du monde, je vous prie.

LE CURÉ.

Ma fille, la supériorité empreinte sur votre front a sans

doute suppléé aux années et vous a mûrie avant le temps, car le mal qui vous tourmente n'est pas d'ordinaire aussi précoce ; mais il attend inévitablement au crépuscule de la jeunesse tout être humain qui n'a donné d'autre but à sa vie que les plaisirs équivoques dont le monde dispose. Quand vient à s'apaiser le bruit étourdissant que notre jeunesse fait en nous-mêmes, il y a pour tous ceux qui ont uniquement vécu de vanités profanes une heure de silence solennel ; le principe divin se réveille dans ce silence et leur parle ; un éclair subit leur montre dans toute sa profondeur le vide de leur passé, et le vide plus effrayant de leur avenir. Un morne dégoût les éloigne de leurs habitudes les plus chères, et une curiosité bizarre les pousse vers les émotions les plus étrangères à leur vie passée. Les mots et les images qui étaient l'objet de leur indifférence ou de leur risée, devoir, piété, honneur, sacrifice, leur apparaissent tout à coup pleins d'un attrait irrésistible. Les uns, épouvantés et faibles, se sauvent de cette lumière en se replongeant plus avant dans le gouffre, et ils parviennent, les misérables, à étouffer de nouveau la voix de leur âme jusqu'au jour de son réveil éternel ; les autres, plus forts, obéissent, avec des chances diverses, à cette tentation de vertu que Dieu leur envoie comme un sursis. C'est l'heure où les libertins et les courtisanes rôdent furtivement autour de la vertu, n'osant l'approcher et voulant la connaître ; c'est l'heure des superstitions singulières, des retraites inexpliquées, des dévouements, et parfois des suicides qui éclatent par intervalles dans le monde où vous vivez ; c'est l'heure, ma fille, où les reines de beauté, ôtant leurs diamants avec pudeur, et se couvrant en cachette de leurs robes les plus simples, s'échappent de leur cour splendide pour venir à pied dans la neige faire visite aux pauvres.

MADELEINE.

Prenez garde, monsieur le curé, vous prêchez contre

votre saint. Je ne sais pas au juste si le vague sentiment d'ennui que j'éprouve a les causes que vous dites, j'y réfléchirai ; mais, en le supposant, quelle idée voulez-vous que je prenne de ce Dieu qui m'aurait jetée seule, sans guide, avant l'âge de raison, dans une vie irréparable, ne me laissant au bout d'autre ressource que le désespoir du suicide ou du couvent, — un crime ou une sottise, passez-moi le mot ?

LE CURÉ.

Plaignez-vous de cette iniquité, ma fille, au monde, et non à Dieu. Dieu n'a pas créé l'amour maternel pour que les enfants fussent abandonnés aux hasards de leur inexpérience ; mais à ceux que les vices du monde ont déshérités de ce bienfait providentiel, la justice d'en haut tient en réserve plus d'un moyen de salut, et celui qu'elle vous destine est, je l'espère, le plus doux et le plus puissant de tous.

MADELEINE.

De quoi parlez-vous ?

LE CURÉ.

D'un sentiment, Madeleine, qui peut vous donner toutes les joies et toutes les douleurs inconnues et saintes dont la curiosité vous tourmente, qui contient à lui seul tous les devoirs et toutes les vertus, qui expie et console à la fois. — Que je regarde encore votre front, mon enfant ; non, je ne me trompe pas, vous n'avez pas aimé, et, je vous le dis, votre premier cri d'amour sera une prière vers Dieu, qui vous répondra par un pardon.

MADELEINE.

Monsieur le curé, je ne suis pas tendre de mon naturel, j'ai quelque répugnance à vous l'avouer, car j'enlève ainsi toute excuse à mes fautes ; mais, écoutez-moi bien, jamais amour n'est entré ni n'entrera dans ce sein de marbre.

LE CURÉ.

Ce marbre est fait pour ne recevoir qu'une empreinte, mais profonde.

MADELEINE.

Monsieur, croyez ce que je vous dis, il n'est pas de souffle humain qui puisse faire jaillir une étincelle de cet amas de cendres que j'ai à la place du cœur.

LE CURÉ, *souriant.*

La foudre enflamme jusqu'aux cendres, Madeleine, et vous serez frappée de la foudre. Allez en paix, mon enfant.

MADELEINE, *se levant.*

Un seul mot, monsieur le curé : de quel amour me parlez-vous? Y a-t-il donc un amour qui puisse être béni de votre Dieu, s'il n'est conforme à la morale du monde et appuyé sur la sanction religieuse? ou bien pensez-vous que je puisse aimer jamais un homme qui aurait la lâcheté de m'épouser?

LE CURÉ.

C'est me presser beaucoup, ma fille ; je vous répondrai pourtant, et que la faute retombe sur moi seul, si je me trompe.—Les âmes que le monde a égarées en violant les lois de Dieu, Dieu les retire à lui, s'il lui plaît, en dehors des lois du monde.

MADELEINE.

Mon père, si un sentiment profondément éprouvé pouvait me donner la foi, le respect que vous m'inspirez eût fait ce miracle.

LE CURÉ.

Quand vous inspirerez vous-même ce respect à un honnête homme que vous aimerez, alors, Madeleine, je vous reverrai consolée et croyante.

MADELEINE.

Jamais, mon père. Adieu. (Elle sort.)

Dans l'église.

Madeleine traverse la nef lentement ; arrivée près du bénitier, elle s'arrête et jette autour d'elle des regards curieux et inquiets. Un sacristain allume les cierges d'un autel voisin ; elle va à lui.

MADELEINE.

Mon ami, n'avez-vous point vu, il y a une demi-heure environ, un jeune homme qui était là, près de ce pilier?

LE SACRISTAIN, *d'une voix faible et dolente.*

Quel pilier?

MADELEINE.

Ce pilier que voilà.

LE SACRISTAIN

Un jeune homme!

MADELEINE.

Oui.

LE SACRISTAIN.

Comment s'appelle-t-il ?

MADELEINE.

Il ne s'appelle pas, pour moi du moins... Enfin, l'avez-vous vu, oui ou non?

LE SACRISTAIN.

Attendez,... attendez donc :... c'était peut-être M. le curé;... mais il n'est pas jeune, ma bonne dame... Il est encore bien vif pour son âge, M. le curé, c'est vrai,... mais il n'est pas jeune.

MADELEINE.

Je ne vous parle pas du curé : je vous parle d'un jeune homme, en noir, qui était là, et qui devait m'attendre, à ce que je croyais.

LE SACRISTAIN.

Ah ! oui,... oui,... un jeune homme qui était là ?... Il est parti.

MADELEINE.

Parti? depuis longtemps?

LE SACRISTAIN.

Voilà une bonne heure... Et,... attendez donc,... oui,... c'est lui qui m'a dit en partant... Comment avais-je oublié cela? Est-ce que je perdrais la mémoire à mon âge, Seigneur!... Enfin, que la sainte volonté de Dieu soit faite en toutes choses!... n'est-ce pas, madame?

MADELEINE.

Qu'est-ce qu'il vous a dit en partant?

LE SACRISTAIN.

Il m'a dit : Voilà un rude froid, mon vieux... oui, il m'a dit: Voilà un rude froid, mon vieux. Ce cher jeune homme!... (Il rit avec béatitude.)

MADELEINE.

Vous êtes bien le sacristain le plus inepte qu'on puisse voir, l'ami.

(Elle s'en va. Le sacristain demeure étonné.)

Le laboratoire d'Isaac Zaphara.

Sur l'un des côtés, deux portes, dont une est percée d'un guichet à treillage de fer. Un fourneau chargé de cornues et d'alambics. Les murs et le plafond sont tapissés d'animaux et de reliques bizarres. A travers le vitrage d'un bahut, on voit des fioles de formes variées : deux têtes de mort grimacent sur le bahut. Un télescope près de la fenêtre. Un gros chat dort dans un coin.

ZAPHARA, vêtu d'une robe de chambre feuille morte, est penché sur son fourneau et surveille un appareil chimique.

Allons, petit poison mignon, allons, mon fils, çà, çà, ne nous amusons pas! Nous touchons au port; encore un

coup de brise, et tout est dit. (Il souffle le feu.) Ah! fumée d'enfer! (Il tousse.) Hum! hum! Nous voulons donc tuer papa, mon garçon? (Il consulte un vieux manuscrit.) Soixante heures et un quart, — c'est cela; — encore une minute, et je vous tiens, petit ingrat, petit serpent..... Laisser refroidir au clair de lune... superstition! Bah! qui sait? Ne négligeons rien. (Il va ouvrir la fenêtre, revient prendre la cornue avec une pince et la pose avec précaution sur le rebord extérieur. On frappe à la porte; Isaac regarde par le guichet avant d'ouvrir.) Ah! c'est le favori de mon cœur! Entre, mon bijou.

(Entre MAURICE. Zaphara veut l'embrasser.)

Ne me touche pas, vieux maudit! Pouah! quel parfum damné! Retrò, te dis-je, morbleu!

ISAAC.

Vous m'affligez sensiblement, Maurice: refuser mon accolade, c'est me donner quasiment à croire que vous ne m'aimez plus.

MAURICE, *riant.*

Laisse-moi te regarder, Isaac: tu es beau dans ton attendrissement. Ne plus t'aimer, dis-tu? ne plus aimer ce morceau vivant de poésie gothique que j'ai eu la chance incroyable de découvrir en plein dix-neuvième siècle! Ne plus aimer ce squelette d'alchimiste qui trottine à mes yeux ébahis et qui me transporte tout à coup dans le monde aventureux et fantasque du moyen âge! Ne me semble-t-il pas à tout instant que de cette petite porte mystérieuse va s'élancer une femme vêtue à l'orientale, avec des tresses noires reliées d'or, ta fille, juif, ou ta captive, sorcier infâme! Que parles-tu d'aimer, Isaac? je t'adore tout simplement. Au reste, que t'importe! Tu ne prétends pas sans doute me faire croire qu'il y ait un cœur sous ta robe de chambre feuille morte?

ISAAC.

Eh! eh! mon enfant, on est fait de chair après tout, et

tu m'as sauvé la vie. J'étais certainement en train de me noyer, quand tu me retiras du Danube.

MAURICE.

Il ne faut pas m'en savoir gré, bonhomme. Dans une intention qui m'échappe, tu nageais la tête en bas, et je ne pus te reconnaître ; autrement je serais allé consulter quelque personne de poids avant de procéder à ton sauvetage. En vérité, Isaac, si j'ai commis dans le cours de ma jeunesse une action d'une moralité équivoque, c'est celle-là. Il m'en prend quelquefois des remords, et je ne te conseille pas de venir jamais te promener avec moi au bord de l'eau.

ISAAC.

Eh ! eh ! nous sommes en gaieté, ce soir, mon cher enfant... Mais quelle idée te fais-tu donc de moi, petit fripon, petit folâtre?

MAURICE.

Tu n'oserais nier toi-même, Zaphara, que tu sois aussi haïssable que pittoresque.

ISAAC.

En ! fillot, j'ai toujours respecté la loi. A qui ai-je jamais fait du mal dans le monde?

MAURICE.

Et à qui as-tu jamais fait du bien, vase d'iniquité, et qui plus que toi en pourrait faire, si tu le voulais? Tu as des monceaux d'or, et jamais une obole n'a passé de ta main dans celle d'un pauvre ; tu es plein de jours et d'expérience, et jamais un bon conseil n'est sorti de tes lèvres ; jamais tu n'as versé dans une âme souffrante que l'amertume du doute. Tu es un savant chimiste, et tu n'as jamais soulagé une douleur. Si tu trouves un remède aux maux de l'humanité, tu le dissimules ; tu n'appliques ta science qu'aux découvertes malsaines et perverses; philtres effrayants, poisons subtils, substances destructives de toutes sortes,

voilà les conquêtes que tu poursuis. Tu as reçu tous les dons. et tu les emploies tous pour le mal. Tu es un scélérat. Si tu n avais pas peur de la justice des hommes, tu aurais déjà fait sauter Vienne, et, le jour de ta mort, j'irai à la campagne.

ISAAC, *trottant avec désespoir par la chambre.*

Dieu d'Abraham, Dieu de Jacob! me payer ainsi de ma tendresse? la seule affection de ma vie! Traiter ainsi un vieillard qui a toujours respecté la loi avec scrupule, un pauvre vieillard qui aura cent ans, vienne la Pâque prochaine.

MAURICE.

Si véritablement tu ressens quelque tendresse pour moi, tant mieux; je serai ton expiation. Il y a un Dieu, Zaphara, bien que tu m'en aies fait douter quelquefois; car je ne puis deviner pourquoi il t'a créé ni à quoi tu es bon sur la terre, si ce n'est à me distraire quand je sors de mon bureau. Calme-toi, donne-moi un cigare, et puis tu me diras la vérité sur la planète Leverrier, car je ne sais plus du tout à quoi m'en tenir.

ISAAC.

Va, va, je te pardonne, méchant enfant. Eh! eh! je suis bien aise de te voir si guilleret... Tu es gai comme pinson, ce soir, mon cher fils... Tu as peut-être dîné chez M. de Metternich?

MAURICE.

Non; mais j'ai eu une aventure charmante dans une église, et je suis enchanté de voir chaque jour la vérité de mon système confirmée par l'expérience. Tu sais, vieux père, qu'après m'être fort ennuyé, je me suis aperçu dernièrement que l'ennui était la maladie des paresseux et des sots.

ISAAC.

Et tu as bâti un système là-dessus, mon garçon?

MAURICE.

Un système qui consiste spécialement à ne pas chercher midi à quatorze heures. Il faut se soumettre avec simplicité à sa nature, voilà tout. La première loi de la vie humaine, c'est le travail. Je me suis mis à travailler. Restent les loisirs. Eh bien, je dis que la sensibilité et l'imagination la plus vive peuvent trouver une source suffisante d'émotions et de joies dans la contemplation de l'œuvre de Dieu d'abord, et ensuite dans les hasards merveilleux, dans les combinaisons infinies que présente le mouvement de la vie sociale autour de nous. A chaque coin de buisson, il y a une idylle; à chaque bout de rue, il y a un poëme ou un roman qui se promènent.

ISAAC.

Eh! eh! bon pour l'esprit cela; mais le cœur, le cœur?

MAURICE.

Qu'appelles-tu le cœur? Veux-tu parler des passions factices qu'invente le désœuvrement du monde?

ISAAC.

Je parle des femmes, mon petit philosophe, des bergères, des bergeronnettes.

MAURICE.

Ah! ah! Eh bien, j'ai encore découvert que, dans la pensée de Dieu, il n'y a que deux femmes qui doivent se trouver mêlées à la vie de chaque homme, pour son bonheur: sa mère et la mère de ses enfants. Hors de ces deux amours légitimes, entre ces deux créatures sacrées, il n'y a qu'agitations vaines, qu'illusions douloureuses et ridicules.

ISAAC.

Enfant! petit enfant! tu n'es pas si détaché que tu le crois de ces illusions-là.

MAURICE.

Je vous atteste, vieux criminel, que je n'y tiens plus que

par un fil, et un fil qui sera bientôt rompu, car j'y emploie toute ma force.

ISAAC.

Ce fil, c'est un amour?

MAURICE.

Ma foi, non! c'est une haine.

(On frappe à la porte.)

ISAAC, *entr'ouvrant le guichet.*

Tiens, fort bizarre cela.

MAURICE, *regardant par-dessus l'épaule d'Isaac.*

Une femme!... Dieu juste! ma vision de l'église Saint-Étienne! Est-ce que tu la reconnais?

ISAAC.

Parfaitement, malgré son voile. Est-ce qu'il y a dans Vienne deux tournures pareilles? C'est la Madeleine du théâtre impérial.

MAURICE.

Madeleine!

ISAAC.

Eh! eh! Qu'est-ce que c'est? Tu as rougi, mon Benjamin? Qu'est-ce que c'est donc, mon Benoni? Veux-tu la recevoir pour moi?

MAURICE.

Tais-toi, et oublie que je suis là.

(Il entre dans un cabinet. Isaac ouvre la porte à Madeleine.)

ISAAC, MADELEINE.

MADELEINE.

Monsieur Zaphara?

ISAAC, *avec galanterie.*

Il est sous vos yeux, charmante dame. C'est le vieillard en déshabillé qui vous parle. Daignez excuser, gracieuse personne, cette toilette de cabinet.

MADELEINE, *riant.*

Comment? mais elle me ravit, monsieur Zaphara. Elle vous donne tout à fait la mine d'un gentilhomme dont j'ai toujours désiré faire la connaissance.

ISAAC.

Eh! eh! d'un gentilhomme; oui, d'un vieux gentilhomme issu de haut lieu! Je vous comprends, délicieuse enfant; et, me prêtant à votre plaisanterie, je vous avouerai que je le crois un peu mon parent.

MADELEINE.

Ignorant l'adresse de votre parent, monsieur Zaphara, vous me pardonnerez de m'être présentée chez vous.

ISAAC.

Pardonner! Oh! oh! pardonner est fort! Un jeune palmier dans le jardin d'une veuve! une source vive dans le désert! une flamme qui petille à mon vieux foyer! Pourquoi suis-je pauvre, fillette! chaque minute de ton aimable présence te serait soldée en perles fines. Assieds-toi du moins sur cet escabeau, le seul que la nécessité ne m'ait pas réduit à brûler.

MADELEINE, *s'asseyant.*

J'accepte, généreux vieillard. C'est moi, du reste, qui compte vous payer vos précieux instants. Dites-moi, mon père, si je ne m'abuse, vous êtes physicien et nécromant; vous vendez des produits chimiques, et vous dites la bonne aventure?

ISAAC.

Permets, mon enfant; je donne des conseils. La sorcellerie est un métier que la raison et la loi réprouvent également.

MADELEINE.

Soit. Eh bien,... (*levant les yeux sur le bahut*) ce sont des têtes de mort, ces deux choses là-haut?

ISAAC.

Des têtes de mort, deux anciens amis à moi ; oui, ma fille.

MADELEINE. (*Elle se lève et va voir les têtes de près.*)

Croiriez-vous que je n'en ai jamais vu ? On est comme cela quand on est mort ? On n'est pas beau. (Touchant un des crânes.) C'est là dedans qu'est logée la cervelle, n'est-ce pas ?

ISAAC.

Oui, oui, la cervelle ; le ressort de la montre, ce qui fait que l'on rit et que l'on pleure, que l'on pense et que l'on sent ; l'âme immortelle ; eh ! eh ! tu comprends, fillette ? J'ai vu dernièrement quelque chose de curieux : c'était un homme, très-vivant d'ailleurs, à qui un éclat d'obus avait enlevé un morceau du crâne, à cette place-ci ; par le trou, on voyait battre la cervelle : j'y mis la main.....

MADELEINE.

Fi ! l'horreur !

ISAAC.

A chaque pression de ma main sur la matière cérébrale, l'homme devenait idiot. C'était l'âme que je tenais. Eh ! eh ! tu comprends, petite ? l'âme immortelle !

MADELEINE.

Bref, vous ne croyez pas à l'âme, vous !

ISAAC.

Eh ! eh ! comment n'y croirais-je pas, Dieu bon ! puisque je l'ai touchée du doigt.

MADELEINE.

Vous êtes bien le conseiller qu'il me faut, à présent.

(Elle se rassied.)

ISAAC.

Tu as besoin d'un conseil ; parle, ma fille : les années m'ont mis en fonds de sagesse... C'est, hélas ! ma seule richesse .. Si j'étais... hum ! si j'étais seulement dans l'ai-

sance, mon plaisir favori serait, il me semble, de donner des conseils gratuits à tout venant, sous l'ombrage d'un chêne.

MADELEINE.

Vous me connaissez, Zaphara?

ISAAC.

Si je te connais, mignonne! Jeunesse, beauté et talent; éclat de rire sonore et doux comme une cascade en juillet; joie des yeux, tourment des cœurs! Oui, Madeleine, je te connais.

MADELEINE.

Eh bien, ma vie, toute fêtée et applaudie qu'elle est, m'ennuie. Il me semble que je me suis trompée de chemin, que j'aimerais mieux autour de moi moins d'adoration et plus de respect.

ISAAC.

Bon, bon! n'en dis pas davantage. Je connais ton mal. Tu as de l'esprit, et cependant le bruit que fait le préjugé dans le monde a fini par troubler ton jugement. Te sens-tu faible? épouse un sot, et fais-toi dévote! Tu t'ennuieras toujours, mais tu t'affaisseras peu à peu dans une imbécillité qui te tiendra lieu de bonheur. Te sens-tu forte? je vais t'initier au grand arcane de la vie, et tu seras réellement aussi heureuse qu'une créature humaine peut l'être.

MADELEINE.

Voyons le grand arcane.

ISAAC.

Ma fille, si tu veux en croire un vieillard qui aura cent ans à la verdure prochaine, il n'y a de bonheur au monde que dans le sentiment de la force uni à celui de la puissance. Quiconque dirige ses recherches d'un autre côté perd ses peines et ne trouve que le vide. Quiconque ne peut s'élever à la hauteur de ces sentiments n'est à mes yeux qu'un être vil et digne de sa misère. Or, mignonne,

avoir la force, c'est dédaigner toutes les conventions devant lesquelles l'espèce humaine se prosterne dans sa stupidité, ne se souvenant pas que ces fétiches sont l'œuvre de ses mains; avoir la puissance, c'est se rendre maître du maître des hommes : l'argent.

MADELEINE.

Et par quels moyens, s'il vous plaît, religieux vieillard?

ISAAC.

Par le libre développement des dons naturels que nous tenons du hasard, par leur usage débarrassé de toutes les entraves des préjugés, et ne s'arrêtant qu'aux limites fixées par les lois positives; car il faut respecter la loi. Rien n'est respectable comme un fait. Mais, à côté de la loi, il y a de la marge; et, à moins d'avoir pratiqué comme moi la raison durant près d'un siècle, eh! eh! on ne se doute pas, ma fille, de tout ce qu'on peut faire sans être pendu.

MADELEINE.

Et je suppose, docteur, que vous placez Dieu, la vertu et l'honneur parmi les conventions dont il faut au préalable secouer le joug?

ISAAC.

Les hommes, fillette, ont baptisé du nom de Dieu la peur qu'ils ont de leur ombre; et la peur qu'ils ont, à bon droit, les uns des autres, les vilains! leur a fait inventer l'honneur et la morale. La loi seule est respectable, parce que c'est un fait, comprends-tu?... Il est certain qu'on peut gagner une fluxion de poitrine en se mouillant les pieds, et qu'on peut se faire pendre en violant la loi. Eh! eh! le respect de la loi, c'est de l'hygiène.

MADELEINE.

Le mépris, qui n'est pas écrit dans la loi, n'est-il pas un fait aussi, mon père, et un fait qui peut peser bien lourdement sur une tête?

ISAAC.

Le mépris ! Qu'est-ce que le mépris, sinon l'envie que le faible porte au fort, l'esclave à son maître ? Le mépris de qui ? Connais-tu les hommes ? De tous ceux qui se mettent aux portes, quand je passe, pour crier : Fi ! le juif ! le sorcier ! l'avare !... en est-il un, minette, qui ne me fît un pont de son corps sur le ruisseau de la rue, si j'entr'ouvrais seulement un des sacs entassés dans ma cave ?

MADELEINE.

Ah ! vous avez des sacs dans votre cave ?

ISAAC, *avec force.*

Dans ma cave, il y a des tonnes d'or... Je te le dis avec cynisme : peu m'importe qu'on le sache, puisqu'on ne saura jamais où est ma cave. Je n'en suis pas moins nécessiteux, m'étant fait une loi de ne jamais entamer mon capital ; et comme je n'essaye point de lui faire porter d'intérêts, à cause de la mauvaise foi des hommes et des éventualités du commerce, tu conçois que ma pauvreté est grande ; mais grande aussi est la puissance que je tiens suspendue sur le monde.

MADELEINE.

Et vous êtes heureux ?

ISAAC.

Heureux ? (Il s'exalte peu à peu en parlant.) De quelle boue immonde est pétri ton cerveau, si tu peux en douter ? Se sentir placé par son seul ouvrage à une hauteur où rien d'humain ne vous atteint, et d'où l'on peut verser sur l'humanité joie ou misère, bien ou mal à volonté ! Ne devoir sa force qu'à soi-même, et non à de factices combinaisons sociales qu'un jour détruit ! Si je suis heureux ? demande-le à l'histoire, demande-le à cette race toujours maudite, toujours persécutée et toujours triomphante, dont je descends ! Au-dessus de tous les pouvoirs, plus haut que le

roi, plus haut que le prêtre, que vois-tu, toujours et partout? Le juif! le juif, libre des préjugés aux grands noms sonores, dégagé des superstitions qui enchaînent l'intelligence humaine; le juif, marchant d'un pas ferme à la conquête de l'or, à la conquête du monde. Les bûchers, les chevalets et les bourreaux se sont lassés; le juif, non! Les rois et les prêtres s'en vont, mais non le juif, — jamais le juif! Penses-tu que je voulusse échanger ce galetas contre le palais impérial? Quand la banqueroute, avant-courrière des révolutions, entr'ouvre le sol d'un empire, ignores-tu que, si le juif ne jette son or dans le gouffre, le trône y tombe?... Mais tu sais assez ce que l'or peut faire, et tu sais que j'en ai : joins-y la science que j'ai de même, et calcule la somme de mon orgueil. Tu me vois faible de corps; le souffle d'un enfant me renverserait... Eh bien, cette main débile... cette main-là... peut contenir la destruction d'une armée, d'une flotte, d'une ville, à ma fantaisie! Toutes les ondes du Danube n'éteindraient pas l'incendie que cette main pourrait allumer dans Vienne, si elle daignait un seul instant s'ouvrir avec colère. (D'une voix calme et brève.) Mais la conscience de ce que je puis me suffit. Être fort et se sentir puissant, te dis-je, voilà tout. Tu m'as demandé un refuge contre l'ennui de vivre, je te l'indique; il n'est accessible qu'aux créatures favorisées du hasard, et tu es de celles-là : tu as ta supériorité comme j'ai la mienne; j'ai la science... tu as la beauté.

MADELEINE, *après un silence.*

Vous pouvez avoir raison... Mais, dites-moi, si, arrivé sur ce fier sommet, on s'aperçoit qu'on méprise trop les hommes, pour avoir le moindre plaisir à les dominer?

ISAAC.

Eh! eh! alors... que veux-tu, mignonnette? On s'en va. -- On s'en va, la ri-ette, on s'en va, la rira... Eh! eh! (Tout en chantonnant, il va prendre la corne sur la fenêtre, emplit

une petite fiole d'une liqueur noirâtre, puis verse une goutte de cette liqueur dans un verre d'eau.) On s'en va, la rira, où le monde à la ronde, où tout le monde va. (Il appelle son chat.) Ici, mimi, ici, Bélotte... viens, mon minet..... viens, fidèle compagne du vieux ténébreux; approche, modèle des dévouements mal récompensés.

(Le chat s'avance avec une certaine hésitation.)

MADELEINE, *se levant.*

Vous ne voulez pas sans doute empoisonner cette pauvre bête, monsieur?

ISAAC.

Bélotte m'est chère, madame. Voilà dix ans et plus qu'elle mêle ses ronflements à mes travaux... C'est un lien, cela... Une habitude, madame, est toujours un lien... Faites voir votre jolie langue rose à votre vieux maître... Bélotte m'est chère, dis-je (il pose sur la langue du chat un tube qu'il a trempé dans le verre : le chat tombe foudroyé); mais la science m'est plus chère que ne me l'était Bélotte. (Se frottant les mains, et se parlant à lui-même.) C'est réussi.

MADELEINE.

Voyez vous, vous ne me persuaderez pas que ce soit bien, ce que vous venez de faire là.

ISAAC.

Eh! eh! la loi n'a rien à y voir. (Présentant la fiole à Madeleine.) Cinquante ducats.

MADELEINE, *tirant sa bourse.*

Les voici. (Elle prend la fiole.) Je vous remercie. Adieu.

ISAAC

Adieu, jeune fille. Celui qui t'aimera d'amour sincère sera un drôle bienheureux... eh! eh! un bienheureux drôle.

(Madeleine sort.)

II.

Le même soir. — Au théâtre, dans la loge de Madeleine.

Madeleine, sortant de la scène, rentre dans sa loge, suivie d'une habilleuse : elle est en grande toilette de fantaisie. Des garçons de théâtre apportent d'énormes bouquets qu'on vient de lui jeter ; les siéges et le tapis de la loge en sont jonchés.

MADELEINE.

Merci, merci ; mettez tout ça là. (Les domestiques s'en vont.) Ils sont tous fous, ma parole !

L'HABILLEUSE.

C'est qu'aussi mademoiselle a joué comme un ange, ce soir.

MADELEINE.

Voyons, ma bonne, est-ce que je ne joue pas toujours comme un ange, par hasard ?

L'HABILLEUSE.

Oh ! si fait.

MADELEINE.

Eh bien, alors, qu'est-ce que tu chantes ?... Enlève-moi ces épingles, et puis va-t'en : je vais m'arranger les cheveux et ôter mon rouge, et tu reviendras me défaire dans vingt minutes. (On frappe.) Vois qui est là.

L'HABILLEUSE.

Mademoiselle, il y a lord Shefield, le duc d'Estival et le prince Erloff.

MADELEINE.

Entrez, entrez, messieurs. (L'habilleuse sort. Lord Shefield, d'Estival et Erloff entrent en frappant des mains, et en disant : Ah ! charmante ! éblouissante ! divine !)

MADELEINE.

Bon! bon! venez, qu'on vous gronde... Vous êtes trois traîtres... Pour Dieu! prince Erloff, contenez votre grand sabre... Je vous avais prié de le faire couper en deux... Vous accrochez tout... Oui, trois traîtres que je dénonce les uns aux autres... Et d'abord, vous, Shefield, reprenez votre projectile... Le bouquet suffisait sans ce bracelet... Savez-vous ce que vous avez fait, malheureux, avec votre bracelet?

LORD SHEFIELD. *Gravité imperturbable; léger accent anglais.*

J'ai fait? quoi?

MADELEINE.

Vous avez tué le souffleur, milord, tout bonnement.

LORD SHEFIELD.

Oh! vrai? le souffleur? Je n'ai pas vu, il était marié?

MADELEINE, *imitant l'accent de Shefield.*

Oh! pourquoi?

LORD SHEFIELD.

Je ferais une pension... Mais, mademoiselle, vous plaisantez peut-être?

MADELEINE.

Oui, peut-être;... mais je ne plaisante pas en vous disant de reprendre ce bracelet, milord; et vous, d'Estival, vos émeraudes; et vous, Erloff, vos verroteries, assez proprettes d'ailleurs, il faut être juste.

TOUS TROIS, *se récriant.*

Ah! mademoiselle! ah!

MADELEINE. *Elle leur tourne le dos, et s'arrange devant la glace pendant toute la scène.*

Je ne comprends pas ces réclamations. Voulez-vous me faire le plaisir de me dire quels sont les termes de notre traité? Aussi bien, je crois que voici le moment de se recorder là-dessus. D'Estival, votre bouche en cœur a la parole.

D'ESTIVAL.

Mademoiselle Madeleine, il y a juste un an, au souper de Noël, comme nous étions sur le point de nous entre-tuer, ces deux messieurs, le comte Jean et moi, à propos de vos beaux yeux, vous daignâtes jeter entre nous votre gant parfumé, avec ces paroles que j'ai recueillies : « Messieurs, ce massacre serait sans objet ; pour cause de désenchantement, je désire demeurer quelque temps libre de ma personne, afin de reprendre haleine ; mais, à la prochaine nuit de Noël, si je conserve toujours ma liberté, je vous réunirai tous quatre à souper chez moi ; et, comme vous êtes, après tout, ce qu'il y a de plus galant et de plus huppé dans Vienne... »

MADELEINE.

Huppé? Ai-je dit huppé?

D'ESTIVAL.

Le mot fut dit.

MADELEINE.

Je le trouve sans façon. Continuez, duc.

D'ESTIVAL.

« ... et de plus huppé dans Vienne, je vous promets de distinguer l'un de vous. Promettez-moi, en retour, de rester bons amis, quoi qu'il arrive. » Nous sommes restés bons amis, mademoiselle, et nous sommes à la nuit de Noël.

MADELEINE.

Ne pourriez-vous, messieurs, me renouveler ce billet pour un an?

TOUS TROIS, *avec énergie.*

Ah! ah!

MADELEINE.

Eh bien, vous êtes des juifs! Mais vous avez oublié une de nos conventions : c'est que, durant tout le temps de votre candidature, vous ne pouvez m'offrir aucun présent, les fleurs exceptées. Je ne dois pas être suspecte de céder à une autre influence qu'à celle de votre mérite personnel.

Débarrassez-moi donc de ces historiettes-là, s'il vous plaît. — Votre bouquet est d'un très-joli goût, d'Estival : ça vient de Paris, ça?

D'ESTIVAL.

Du Palais-Royal, par le télégraphe, mademoiselle.

MADELEINE.

Et le vôtre, milord?

LORD SHEFIELD.

Oh! moi... Avez-vous remarqué la fleur qui a une racine?

MADELEINE.

Ma foi, non; ça veut dire quelque chose, la fleur qui a une racine?

LORD SHEFIELD.

Oh! rien... Seulement il n'y en avait qu'une, a dit cet homme, en Europe; et, puisque la voilà, il n'y en a plus. J'en suis bien aise, si cela vous est agréable.

MADELEINE.

Comment donc, milord! vous permettez que je constate la racine? Tiens! c'est vrai! O la belle racine! — Et vous, Erloff, ou votre grand sabre a-t-il coupé ces fleurs des tropiques?

ERLOFF.

Moi, charmante, je les ai fait voler, la nuit passée, dans le jardin botanique par quatre paysans à moi. Je m'étais dit : Les gardiens m'en assommeront deux; mais, pendant ce temps-là, les deux autres feront le coup. C'est précisément ce qui est arrivé.

MADELEINE.

C'est très-fin, ce calcul, avec une nuance cosaque; mais le comte Jean a fait encore mieux que vous trois, messieurs...

D'ESTIVAL.

Ah! le comte Jean! Parbleu! il a des serres magnifiques!

MADELEINE.

Eh bien, justement, je n'ai rien vu de sa façon... il ne m'a pas jeté une pâquerette, pas la queue d'une... il s'est même sauvé avant la fin de la pièce... Ah! comme il va avoir peu d'agrément, quand il va se présenter, celui-là! (Un grand bruit de voix dans la rue.) Qu'est-ce que c'est que ça? Voyez donc, messieurs.

D'ESTIVAL, *regardant par la fenêtre.*

En verité, je ne sais. Je ne vois que la neige qui poudroie, quelque chose d'indistinct qui verdoie, et une grande foule qui se coudoie...

(On entend des rires dans le couloir.)

MADELEINE.

C'est la voix du comte!... Entrez! (Entre le comte Jean.) Bonjour, Jean de Nivelle, qui s'en va quand on l'appelle..... Qu'est-ce qui se passe donc, monseigneur? Est-ce une émeute,... un incendie,... quoi?

LE COMTE JEAN, *riant.*

Ah! ah! c'est votre bouquet, votre petit bouquet, mon enfant! Ah! que vous êtes belle! Seigneur Dieu! messieurs, qu'elle est belle!

MADELEINE.

Comment! c'est mon bouquet qui fait tout ce tapage?

LE COMTE JEAN.

Eh! oui; vous savez que j'avais des serres fort vastes, où le touriste venait admirer les flores des cinq parties du monde... Eh bien, tout cela, cèdres du Liban et palmiers du Nil, plantes de l'Inde et de la Chine, arbres et arbustes, feuilles, fleurs et fruits, tout a été mis bas, égrené, émietté, et j'en ai fait litière pour vos chevaux, ma reine; la rue en est émaillée, du théâtre jusqu'à votre porte. Ça n'est pas très-joli, mais ça sent bon.

MADELEINE.

Allons ! touchez là, comte... C'est absurde !

LE COMTE, *se laissant tomber en riant sur un divan.*

Non ; mais ce qu'il y a de contrariant, c'est que, voyant ça, mon jardinier s'est pendu.

MADELEINE.

Bon ! voilà milord qui fera une pension. N'est-ce pas, milord ?

LORD SHEFIELD, *soucieux.*

Moi ? Oh ! non. Je suis vexé.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Une lettre pressée pour monsieur le comte.

LE COMTE JEAN.

Pour moi ? donne.

(Il lit la lettre dans un coin.)

ERLOFF.

Pardieu ! si j'avais su, moi, j'aurais fait venir mes vingt-cinq mille paysans avec chacun un sapin dans la main.

MADELEINE.

On le fait, mon prince, et on ne le dit pas.

D'ESTIVAL.

Moi, j'ai envie de faire comme le jardinier de M. le comte.

MADELEINE.

Bah ! d'Estival, attendez la fin du souper. Les choses tournent quelquefois à l'envers de ce qu'on croit. (Elle regarde avec dépit le comte Jean, qui paraît tout absorbé par la lecture de sa lettre.) Maintenant, vous allez me laisser... Ah ! nous aurons ma camarade Rosette, à propos...

ERLOFF.

Ah ! pourquoi ? elle est stupide.

MADELEINE.

Je ne le conteste point ; mais je l'invite toujours à cause

de sa petite fille, Bertha, qui est un Amour... Partez, messieurs; à bientôt... Deux mots, comte Jean, s'il vous plaît.

(Erloff, Shefield et d'Estival sortent.)

MADELEINE, LE COMTE JEAN.

MADELEINE.

Vous êtes impoli, vous! Qu'est-ce que c'est que cette lettre qui vous occupe tant?

LE COMTE JEAN.

Rien... Une affaire... une niaiserie...

MADELEINE.

Une niaiserie qui vous fait passer par toutes les couleurs du prisme en cinq minutes est une niaiserie que je serais curieuse de connaître.

LE COMTE JEAN.

Vous plaisantez, Madeleine?

MADELEINE.

Jamais, quand je parle sérieusement. Ça me regarde, cette lettre?

LE COMTE JEAN.

Pas le moins du monde.

MADELEINE.

Votre parole?

LE COMTE JEAN.

Pourquoi diantre voulez-vous que cette lettre vous regarde?

MADELEINE.

Vous m'ennuyez. Montrez-la-moi.

LE COMTE JEAN.

Vous y tenez?

MADELEINE.

Vous voyez bien que non. Donnez, donnez donc!

(Elle frappe du pied avec colère.)

LE COMTE JEAN.

Vous n'y comprendrez rien. Laissez-moi au moins vous en faire la préface. Cette lettre est d'un cousin à moi dont je vous ai parlé autrefois, vous savez, celui que je n'ai jamais pu vous amener... Il y a trois ans, je me trouvai avec lui en Silésie, entre deux montagnes, dans un vieux château où se mourait ma grand'tante, qui m'avait élevé et que j'aimais tendrement. Je passai là deux mois à peu près seul avec ce garçon; nous courions les bois ensemble, divaguant sur des sujets intimes. Pour être juste, il me plut.

MADELEINE.

C'est bon. La lettre?

LE COMTE JEAN.

Nous étions fort liés, enfin... Depuis, il m'a tout à fait planté là.

MADELEINE.

La lettre!

LE COMTE JEAN.

Il n'était qu'original dans ce temps-là... Il paraît, comme vous allez le voir, qu'il y a aujourd'hui quelque chose de plus... Il est fou...

MADELEINE, *lui arrachant la lettre et lisant :*

« COMTE JEAN, MON CHER COUSIN,

« Le temps me presse; je suis forcé de vous écrire à la hâte cette lettre, dont chaque terme aurait besoin d'être pesé avec recueillement. Nous sommes demeurés depuis deux ans si étrangers l'un à l'autre, que je sais à peine quel est l'homme qui va me lire. Il faut, comte Jean, je vous en prie, que cet homme soit celui que j'ai connu il y a trois ans, celui qu'un sentiment de piété commune me fit rencontrer près d'un lit de mort, l'homme avec qui j'ai vécu, pensé, souffert pendant deux mois, la main dans la main, au fond des solitudes. Je place ma lettre sous l'in-

vocation de ces souvenirs, en priant Dieu qu'ils vous soient présents et chers comme à moi-même.

« Mon antipathie pour votre actrice favorite m'est expliquée ; c'était un pressentiment. On répète dans Vienne que vous soupez ce soir chez elle avec trois de vos amis, et qu'elle doit choisir l'un de vous pour amant. Soyez heureux, comte ! c'est vous qu'elle choisira, non pas seulement parce que vous êtes le plus riche, mais parce que vous êtes bon et que vous avez à vous seul plus d'âme et d'intelligence que les trois autres, parce que le ver attache au meilleur fruit de l'arbre sa piqûre empoisonnée, parce que c'est l'instinct féroce de ces créatures. Vous m'avez dit autrefois, mon cousin, qu'à l'heure d'un danger, si grave qu'il fût, vous ne voudriez prendre conseil que de moi, de ma raison que vous jugiez droite, de mon expérience que vous jugiez au-dessus de mon âge. Je vous rappelle cette parole ; le danger est venu, et voici le conseil : Je connais Madeleine : elle est le type complet d'une espèce de femmes que j'ai étudiées toute ma vie avec effroi ; elle résume en elle toutes leurs séductions et toutes leurs perversités ; elle les pousse jusqu'à l'extrême, jusqu'au génie. Je la connais : le hasard m'a servi ; j'ai pu voir à nu, sous cette enveloppe de jeunesse et de grâce, la cervelle décrépite et le cœur pétrifié d'un vieillard qui aurait mal vécu. Je ne vous dis pas qu'elle vous ruinera, quoique ce soit la vérité ; mais sa beauté vaut bien trois millions quand on les a. Soit. Je vous dis que si vous laissez ce vampire appliquer sa lèvre glacée sur votre sein, il ne s'arrêtera pas qu'il n'en ait retiré et qu'il n'ait flétri tous les dons que Dieu y a versés avec plénitude ; il ne s'arrêtera pas qu'il n'ait fait en vous le vide et le désert qui sont en lui.

« Comte Jean, c'est moi qui me suis éloigné de vous : ma pauvreté relative ne me permettait point de vous

suivre dans votre tourbillon. C'est la première fois que ma pauvreté m'a été amère, car je n'ai jamais compris l'amitié que par vous : je m'étais attaché à vous avec enthousiasme, comme à un chevalier des anciens temps, dont vous aviez la générosité, la franchise, l'éclat, la tendresse ; j'aimais vos vertus ; j'adorais vos défauts. Quand je songe à ce que vous êtes et à ce que vous serez en sortant des mains de cette femme, à tous les germes du bonheur, de dignité, d'avenir, qu'un caprice de volupté va étouffer en vous, j'éprouve une douleur qui est plus puissante que ma crainte de vous offenser. Je vous envoie donc cette lettre ; et je vous atteste, comte, que jamais devoir d'amitié, jamais sacrifice de dévouement n'a coûté à un cœur d'ami ce que me coûte cette offense. Adieu.

« MAURICE. »

LE COMTE JEAN.

Eh bien ?

MADELEINE.

Eh bien, c'est étonnant. — Il est fou, ou il est jaloux. Qu'allez-vous faire ?

LE COMTE JEAN.

L'enfermer, s'il est fou ; le tuer, s'il ne l'est pas.

MADELEINE, *qui s'est mise à écrire.*

Bah ! amenez-le plutôt souper. Je me charge de le convertir, ou de me venger. Faites-lui remettre ça.

LE COMTE JEAN, *riant.*

Bon ! vous croyez qu'il viendra ?

MADELEINE, *haussant les épaules.*

Parbleu !

(Le comte Jean sort en riant.)

Chez Madeleine.

Une salle étincelante de lumière; une table richement servie et chargée de fleurs.

MADELEINE, ROSETTE; BERTHA, petite fille de huit ans; LE COMTE JEAN, LE PRINCE ERLOFF, LE DUC D'ESTIVAL, LORD SHEFIELD. (Ils commencent à souper.)

MADELEINE.

(A Shefield.) Vous êtes trop bon, milord; j'en ferai part à mon cuisinier. (A Erloff.) Oui, mon prince, ce sont des mauviettes... ou des ortolans... ou des rossignols, je ne vous dirai pas au juste; mais, pour sûr, ça vole quand c'est vivant. — Comte Jean, il me semble que vous négligez Rosette.

LE COMTE JEAN.

Pas du tout; mais je ne sais ce qu'elle a, mademoiselle Rosette... Elle pousse des soupirs au lieu de manger tranquillement et beaucoup, comme à son ordinaire... Aurions-nous un cœur, ce soir, Rosette?... Qu'est-ce que c'est que ça, donc?

ROSETTE.

Non; voyez-vous, c'est que j'ai avalé quelque chose qui m'est resté dans le gosier.... Ah! mon Dieu! je vais étouffer!... Non, c'est parti.

LE COMTE JEAN.

Ah! tant mieux!... ma foi, tant mieux! Je puis vous dire maintenant, Rosette, que vous m'avez diantrement inquiété.... Enfin, puisque c'est parti, n'en parlons plus.

MADELEINE.

Qui est-ce donc qui se cache et qui ne dit rien der-

rière cette colline de fleurs?... Ah ! c'est vous, d'Estival... comment ça va-t-il, mon ami?

D'ESTIVAL.

Eh ! eh ! merci ; je vivote... j'ai une faim de naufragé.

MADELEINE.

C'est l'amour, duc... Je vous recommande Bertha, votre petite voisine.

D'ESTIVAL.

La jolie enfant avec ses yeux vert de mer! C'est votre fille, Rosette?

ROSETTE, *avec une grave bonhomie.*

Oui, monsieur le duc ; je le pense du moins : car, vous savez, on ne peut jamais être sûre de rien ; les hommes sont si traîtres ! (On rit.)

SHEFIELD.

Oh ! comment?

LE COMTE JEAN.

Laissez-le rire, Rosette... vous avez bien raison de vous méfier, allez... Tenez, moi, j'ai connu une femme qui avait une fille dont elle crut être la mère jusqu'à l'âge de quarante ans... et puis, un beau jour, paff! elle découvrit que c'était une autre... comprenez-vous ça?

ROSETTE.

Quant à moi, une pareille découverte me tuerait.

D'ESTIVAL.

Je le crois bien. Buvez donc, Rosette ; noyons ces idées-là, mon enfant. — Ah çà, comte Jean, et votre cousin, à propos?

LE COMTE JEAN.

Je l'ai bien dit, il ne viendra pas.

MADELEINE.

S'il ne vient pas, après que j'ai pris la peine de lui

écrire de ma patte blanche, c'est un cuistre, voilà tout.

ERLOFF.

Mais quelle idée, mon cher comte, de nous empêtrer de ce cousin-là! Je ne l'ai vu qu'une fois, votre cousin, et il m'a furieusement déplu... Qu'est-ce donc qu'il a dit qui m'a tant déplu? Attendez....

MADELEINE.

Qu'est-ce que cela nous fait, mon prince? D'abord, je ne permets à personne d'intervenir dans ma querelle avec ce jeune sauvage. Je désire me charger seule de son éducation... Pour commencer, je lui ai marqué sa place à côté de la petite Bertha; ils s'amuseront tous deux à tirer des pétards, puis il s'instruira à lire les devises; et, trouvant ainsi dans ma maison l'utile brochant sur l'agréable, je ne doute pas qu'il ne me rende toute son estime.

(Un domestique annonce M. Maurice Erckler.)

MADELEINE.

Bravo! il est venu! — Faites entrer.

LE COMTE JEAN.

Un peu de miséricorde à cause de moi, Madeleine, je vous prie.

MADELEINE.

Ah! vous me la baillez bonne, vous, messire Jean, avec votre miséricorde! Je vais lui chauffer vertement son entrée, je vous en réponds... Eh bien, qu'est-ce qu'il fait? Est-ce qu'il refuse le combat? Ici, mon lion! à moi, mon lionceau! et emplissez tous vos verres. (Elle se lève. Entre Maurice.) Ah! parbleu, notre beau cousin... (Reconnaissant Maurice, elle se rassied lentement sans ajouter un mot. Tous les convives la regardent avec surprise.)

MAURICE.

Veuillez m'excuser, mademoiselle; j'ai reçu un peu

tard votre invitation. Je ne sais comment vous remercier d'une grâce que je n'avais aucun droit d'espérer.

MADELEINE.

Mon Dieu! monsieur, c'est le comte Jean qui... Asseyez-vous donc, je vous prie.

(Maurice s'assied entre Bertha et Shefield.)

LE COMTE JEAN.

Est-ce que vous souffrez, Madeleine?

MADELEINE, *éclatant de rire.*

Répétez-moi ça en face.

LE COMTE JEAN.

Dame! sans doute: il vous est certainement arrivé quelque chose.

MADELEINE.

Quelque chose est modeste!... Il m'écrase quelque chose comme trois doigts avec le pied de sa chaise, et puis il me demande comment je me porte..... Mais pas bien, comte Jean. Et vous? n'êtes-vous pas blessé?... Ah çà! voyons, ce n'est pas tout que de se divertir... qu'est-ce qu'on fait, quand on est écrasé? car voilà ma position dans le monde actuellement, grâce à monseigneur... C'est bon, comte, c'est bon... je comprends votre pantomime... vous ne l'avez pas fait exprès... c'est encore heureux. Servez votre cousin, au moins... N'est-ce pas qu'elle est gentille la petite Bertha, monsieur Maurice?

ROSETTE.

Dans ce cas-là, ma chère, le mieux est de bassiner avec de l'eau et du sel.

MADELEINE.

Eh bien, tu y mets le temps, toi... Comment! monsieur Maurice, vous en êtes déjà aux confidences, Bertha et vous? Qu'est-ce qu'elle vous conte dans l'oreille?

MAURICE, *riant.*

Elle me conte, mademoiselle, que, d'après vos intentions, nous devons tirer des pétards nous deux ; elle s'en réjouit, et moi aussi. Tirer des pétards avec les petites demoiselles, en buvant du vin de Champagne, c'est mon plaisir favori, et je vous sais bon gré de l'avoir deviné.

MADELEINE.

Monsieur Maurice, je vous jure que c'est le comte Jean...

LE COMTE JEAN.

Ah ! que diable ! Madeleine, permettez. C'est le comte Jean... c'est le comte Jean !

MADELEINE.

Ne m'interrompez pas, vous... Écrasez-moi l'autre pied si vous voulez, mais ne m'interrompez pas... Il est étrange, sur ma parole, que, pour quelques souches rabougries dont vous avez débarrassé votre serre et embarrassé ma route, pour quelques rogatons épineux qui ont écloppé mes chevaux, vous vous croyiez le droit d'interrompre et d'écraser ici à tort et à travers !... Allons, touchez là, comte Jean... ce n'est pas sérieux... (Elle se renverse sur sa chaise.) Ouf ! que je suis lasse ! en ai-je dit de ces paroles inutiles dans ma vie, grand Dieu !... Ce qui me console, c'est que je ne suis pas la seule... Ce n'est pas pour vous que je dis ça, d'Estival... non ; mais, quand on pense que, si on pouvait recueillir et piler dans un mortier tout ce que nous disons depuis six bonnes années que nous nous connaissons, on n'en tirerait pas une idée, pas la queue d'une, rien, mais, là, rien ! Serions-nous des brutes, mes gentilshommes ? A propos, qui est-ce qui croit à l'immortalité de l'âme par ici ? Oserais-je vous demander, prince Erloff, le fond de votre pensée sur cette grave question ?

ERLOFF.

Une belle bataille et une belle femme sont deux belles choses.

MADELEINE.

Vous n'êtes, mon prince, qu'un avaleur de sabres sans moralité. Et vous, milord, avez-vous là-dessus quelque idée qui vaille la peine d'être émise en public ?

SHEFIELD.

Oh ! j'attendrai.

MADELEINE.

Profond comme le tombeau, milord. Et ce petit duc?

D'ESTIVAL.

Moi, je crois volontiers au ciel quand vous me souriez, et à l'enfer quand vous souriez au comte Jean.

MADELEINE.

Qu'on ouvre les fenêtres ! ce traître de Français a du patchouli sur lui !... Révérence parler, messieurs, vous êtes tous des bêtes. Comment ! je vous fais servir dans une salle chaude et parfumée un souper royal, je vous verse à flots des rubis et des diamants fondus aux plus généreux soleils du monde, j'y joins ma présence et l'espoir de mon amour, et il n'y a pas un de vous dont la tête parte, dont la langue se délie, dont la pensée se répande en quelque extravagance digne de l'atmosphère idéale où je vous place !... Vous me demandez le nom des plats, la date des vins, vous y ajoutez quelques madrigaux vulgaires ou de mesquines épigrammes contre le voisin, et c'est tout ! Un peu plus, et vous causeriez de la rente ! Qu'est-ce donc qui vous empêche d'être sublimes ou tout au moins absurdes ? Quelle convenance vous retient ? A quoi vous sert d'être ici et non dans vos salons ? Est-ce cette enfant qui vous gêne ? Entre la banalité ou la grossièreté n'y a-t-il rien pour vous ?... Est-ce ainsi que vous me payez de la libre arène que je vous ouvre, à mes risques, presque à ma honte, par le ciel ! en foulant aux pieds tous les préjugés de votre monde impérieux ?

Qu'on ne m'interrompe pas, sarpejeu ! je suis en train. Je dis que, si vous n'avez chez moi ni plus de raison ni plus de folie que chez mesdames vos épouses, j'en dois conclure que j'ai tort, moi, d'être une courtisane plutôt qu'une ménagère... On sait ce que j'y perds, et je ne vois pas ce que j'y gagne. Ai-je seulement le plaisir et la gloire de donner l'essor à vos intelligences captives ? prouvez-le-moi donc ! Ton empereur n'est pas là, Erloff.... car je sais que tu as peur de ton empereur, malgré ton grand sabre, mon bon ! Shefield, d'Estival, comte Jean, vos nobles collègues, vos nobles familles, vos maîtres et vos esclaves sont loin d'ici.... Profitez-en ! lancez-vous ! envolez-vous ! soyez bouffons ou éloquents ! ayez de l'esprit ou du génie à votre aise ! Donnez-moi raison contre le monde et gagnez vos éperons, mes chevaliers !

LE COMTE JEAN.

La peste ! mon enfant, votre langue n'est-elle point dépendue ?

MADELEINE.

Ne m'appelle pas enfant, comte Jean, c'est toi qui l'es. Donne-moi à boire. (Elle rit aux éclats.) Comme ils ont tous l'air effaré !... Allons ! rassurez-vous, mes amis, vous avez tous de l'esprit, et moi aussi. Seulement, ça n'est pas amusant à la longue. Le cercle est étroit ; et quand je songe que nous y tournons depuis des années et que nous y tournerons jusqu'à la sépulture, et que c'est la vie cela !... Lord Shefield, votre seigneurie veut-elle me faire la politesse de s'empoisonner avec moi ?

SHEFIELD.

Non, parce que, si j'acceptais, je le ferais, et je ne veux pas. Et pourtant... mais, si je vous prends au mot, qui sera embarrassé ?

MADELEINE.

Vous, milord ; car je prierai Votre Grâce de commencer,

et voici de quoi tuer un escadron, hommes et chevaux. (Elle montre la fiole de Zaphara.)

SHEFIELD.

Voyons. (Il avance la main par-dessus la table et prend la fiole.)

MAURICE.

Voulez-vous me permettre, milord? Je me connais un peu en chimie, et je voudrais savoir... (En prenant la fiole des mains de Shefield, il la laisse tomber.) Ah! pardon!

MADELEINE.

Gare! sauve qui peut! Si la fiole est brisée, nous sommes tous fanés dans notre printemps.

(Rosette se lève en poussant un cri.)

MAURICE.

Où a-t-elle roulé?... Ma foi! elle est intacte, malheureusement... (Il ramasse la fiole, et la rend à Madeleine.) Je vous avoue, mademoiselle, que je l'avais laissée tomber exprès... J'avais espéré qu'elle se casserait... C'est pitié que de voir en de si belles mains une drogue si meurtrière!

MADELEINE.

Merci de l'intention. Vous me voyez charmée, monsieur, d'une circonstance qui vous enlève à l'entretien de Bertha, et qui vous rend enfin au nôtre.

ERLOFF.

Ah! ah! Bertha, nous avons donc trouvé un petit mari pour nos étrennes?

BERTHA, *à Maurice.*

Pourquoi est-il prince celui-là, et que tu ne l'es pas, toi, mon ami? Tu es plus gentil que lui, je trouve.

ROSETTE.

Elle est bête, ma fille.

LE COMTE JEAN.

Prenez garde, Rosette : au train dont vont les choses, mon cousin Maurice pourrait bien vous l'escroquer, votre fille. Il est coutumier du fait, je vous en avertis.

MAURICE.

Comte Jean!

MADELEINE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE COMTE JEAN.

Parbleu! vous qui demandez une extravagance, Maurice a votre affaire toute rôtie... Voyons, cousin, ne vous fâchez pas ;... vous avez fort négligé ces dames jusqu'à ce moment,... vous leur devez une réparation; souffrez que je les régale de l'anecdote.

MAURICE; *sérieux.*

Comte Jean, je vous supplie...

MADELEINE.

Ne l'écoutez pas, comte, car je vous écoute.

LE COMTE JEAN.

Tant il y a qu'un soir mon cousin Maurice, promenant sa mélancolie sous les ombrages du Prater, entendit tout à coup des sanglots au pied d'un arbre : — des sanglots au pied d'un arbre, se dit Maurice, j'ai vu cela dans des romans... Un voyageur passe dans une forêt... une femme, belle encore malgré sa pâleur, est attachée au tronc d'un bouleau... des bandits ricanent à alentour... Enflammé par ces souvenirs, Maurice s'approche, que dis-je ? il s'élance, il vole... Etes-vous content de moi, Maurice? La mise en scène vous convient-elle ?

MAURICE

Parfaitement, comte.

LE COMTE JEAN.

Au pied de l'arbre était un petit paquet de linge sale

qui pleurait ; Maurice l'interroge : l'enfant, — chacun a deviné que c'était un enfant, — l'enfant déclare être du sexe féminin et appartenir à des parents goguenards, qui ont jugé plaisant de l'abandonner sur la voie publique. Maurice, naturellement, maudit les parents, bénit l'enfant, la prend par la main, et les voilà partis. Nous ne les suivrons pas, mesdames, à travers le dédale des rues de Vienne ; il vous suffira de savoir que, depuis quelque temps, mon jeune cousin, qui a le goût des enfants, comme j'ai, moi, celui des perroquets, rêvait aux moyens de se monter peu à peu une famille : le destin avait donc positivement joué dans son jeu en le favorisant de cette rencontre. Bref, après avoir pris l'avis d'un bourgmestre et avoir fait décrasser la petite fille, il l'adopta, la baptisa du doux nom de Marguerite, et lui apprit l'alphabet et la musique. Il y a trois ans de cela ; l'enfant doit en avoir neuf aujourd'hui. Dans quelques années d'ici, comme elle est jolie et d'une vive intelligence, Maurice, l'ayant pétrie de ses mains et formée selon son cœur, voudra en faire sa femme : c'est alors qu'elle s'enfuira avec un garçon perruquier.

ERLOFF, *riant, à Maurice.*

Monsieur, mon compliment ; saint Vincent de Paul n'a qu'à se bien tenir là-haut !

D'ESTIVAL, *un peu gris.*

Vous damez le pion, monsieur, à madame ma mère, qui s'était vouée à l'éducation des sarcelles. Je bois à votre brud'homie.

MADELEINE.

Madame votre mère élevait aussi des oies, monsieur le duc. — Quant à vous, monsieur Maurice, croyez-en une femme qui a fait toutes ses études, méfiez-vous du dénoûment prédit par le comte Jean.

MAURICE.

Nous nous sommes un peu perdus de vue, le comte Jean et moi, depuis deux ans; il ne connaît pas la fin de l'histoire.

MADELEINE, *élevant la voix.*

La fin de l'histoire ! Silence, là-bas ! Maurice et Marguerite. ou l'orpheline du Prater, seconde partie. (Elle s'accoude sur la table, la tête dans sa main.) Allez, jeune homme !

MAURICE.

Mais je n'ai pas du tout l'intention de vous raconter...

MADELEINE.

Moi, j'ai celle de vous entendre. La fin de l'histoire!... ou je casse pour dix mille francs de porcelaine!... Allez, jeune homme.

MAURICE.

Soit; mais si le récit vous paraît manquer d'intérêt comme d'à-propos, souvenez-vous que vous l'avez exigé. Mon noble parent n'a dit que la vérité, selon sa coutume; seulement ce fut moins la générosité que l'ennui qui me jeta dans cette bizarrerie, dont je ne me dissimule pas le côté grotesque. J'avais vingt-cinq ans ; la première fougue de l'âge était amortie, et j'éprouvais ce sentiment de lassitude qui est comme un temps d'arrêt au milieu de la jeunesse, et qui marque la transition de l'étourderie au vice.

LE COMTE JEAN.

Tâchez de profiter, Rosette.

ERLOFF.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

MAURICE, *riant.*

Ma foi, messieurs, laissez-moi conter à ma manière, comme faisait Sancho avant moi, ou nous en aurons jusqu'au jour. J'étais, vous dis-je, comme est tout homme

qui pense, dans cette saison de la vie, un peu désenchanté pour le moment de ce qu'on nomme le plaisir, et vivement sollicité par un ordre d'illusions tout opposé, par des fantaisies de bonheur calme, reposé, — pastoral, si vous voulez ; bref, je songeais à me marier, quand la rencontre que je fis de cette enfant vint donner un autre cours à mes idées.

ERLOFF.

Mais, par le diable! monsieur, vous recommencez?

MAURICE.

En effet, monsieur.

MADELEINE.

Ne faites pas attention, Maurice, le prince est dans les vignes...

MAURICE.

Sous le paquet de linge sale dont vous a parlé le comte Jean, je trouvai une petite fille aux yeux noirs, aux traits délicats, mais fatigués de misère, au front bombé. Quand je la vis mieux, je fus surpris de la distinction intelligente qui régnait sur ce front à peine développé et déjà pâli. Ses parents, me dit-elle, étaient des mendiants de passage qui devaient avoir quitté Vienne depuis le matin. Je vous avoue que je songeai à Mignon, et que j'eus bâti un roman en moins de rien. Je lui demandai si elle voulait que je fusse son père ; elle essuya ses yeux, se leva et me suivit tranquillement. Le soir même, je pris chez moi une vieille femme de charge de ma mère pour me seconder dans mes projets d'éducation. Après m'avoir conseillé sans succès de mettre l'enfant dans un hôpital, elle se résigna en me riant au nez et en haussant les épaules. Quelques jours après, comme je lui parlais à mon tour de faire entrer Marguerite dans un pensionnat, la bonne femme m'appela sans cœur et me dit que j'étais indigne du cadeau que le bon Dieu m'avait fait.

ERLOFF.

J'aime ces détails simples, et je propose un toast à cette maîtresse.

MADELEINE.

Je vous propose, moi, de vous taire ou de vous en aller.

MAURICE.

Marguerite continua de vivre entre nous deux ; vrai cadeau du bon Dieu, en effet ! c'était un singulier caractère d'enfant, plein de fierté et de douceur, d'intelligence emportée et de tendresse muette. Jamais elle ne me dit un mot de remercîment ; mais, à la fin des leçons de toute sorte que je lui donnais de mon mieux, elle me payait d'un regard profond et rapide qui me laissait tout attendri. Je passai ainsi près de cette chère créature deux années auxquelles je ne puis rien comparer dans ma

qui attend l'un de vous, mes-

ELD.

RICE.

nté de Marguerite s'altéra ; sa
ses grands yeux paraissaient
affrait point, mais elle s'affai-
me conseilla de lui faire pren-
ai à Aix-la-Chapelle. J'eus le
ume médecin qui nous prit en
i. La voyage l'avait fatiguée ;
t ; elle avait le délire, et m'ap-
nnaître. L'idée me vint alors
e pouvais la perdre. Le méde-
il me dit que la maladie avait
tère aigu, et qu'on pouvait es-
rs le dixième jour. Ce dixième
dormi une heure ni versé une

larme; vers le soir, elle me reconnut, et, voyant la fenêtre ouverte, elle demanda à se lever, disant qu'elle se sentait ressuscitée. Le médecin, notre ami, qui ne nous quittait pas, m'aida à la porter sur le balcon. Je n'oublierai jamais cette soirée : c'était à la fin de juillet ; des fenêtres de l'hôtel que nous habitions, on voit une haute colline chargée de riants bosquets ; le soleil s'éteignait peu à peu derrière les vignes ; des groupes d'étudiants et de jeunes femmes gravissaient les sentiers verts ou étaient assis sous les tonnelles ; leurs chants de fête et d'amour s'élevaient et mouraient au loin. Je tenais la main de Marguerite dans les miennes, et je l'entendais murmurer faiblement les refrains que la brise nous apportait par intervalles. Alors mon cœur se fondit dans une faiblesse de bonheur, et je demeurai longtemps sans voix et sans pensée, pleurant comme un enfant. Tout à coup le jeune médecin, qui était à mes côtés, tressaillit et posa doucement sa main sur mon épaule; je le regardai : il était livide; je regardai Marguerite : elle souriait, les lèvres entr'ouvertes et le regard fixe : la pauvre petite était morte ; j'avais perdu son dernier soupir dans la dernière chanson.

(Bertha pousse un cri, se jette au cou de Maurice, et l'embrasse en sanglotant.)

MAURICE.

Chère enfant ! Voyons, voyons, bonne petite âme !

ROSETTE.

Bertha, finirez-vous? Je vous demande un peu qu'est-ce qui lui prend. Tu vas friper le col de monsieur, petite sotte! C'est bon, je vais t'emmener coucher.... Tu permets, n'est-ce pas, Madeleine? J'ai une répétition demain de bonne heure.... et puis je dors à moitié.

MADELEINE.

A ton aise. Viens m'embrasser, Bertha. Bonsoir, mon enfant.

ROSETTE.

Bonne chance, messieurs.

(Elle emmène Bertha en la grondant.)

LE COMTE JEAN.

Cousin, vous pouvez croire que je n'aurais pas entamé l'aventure, si j'avais soupçonné seulement le malheur qui l'a terminée.

MAURICE.

Je le crois, comte Jean. Maintenant j'ai à m'excuser, mademoiselle, auprès de tous vos convives du peu d'opportunité de ce récit; je puis assurer que personne n'a éprouvé à l'entendre l'ennui que j'ai eu à le faire. Il n'a pas plus dépendu de moi de vous l'épargner que de le rendre plaisant; mais le rôle de trouble-fête, que j'ai pris ici bien involontairement, me pèse; je sens qu'il y aurait plus que de la gaucherie à le prolonger, et je vous demanderai, comme mademoiselle Rosette, la permission....

MADELEINE.

Du tout; restez, monsieur Maurice. Votre présence est plus nécessaire que vous ne pensez. Milord et messieurs, je suis femme de parole; je vous ai dit que je distinguerais l'un de vous cette nuit dans le cas où mon cœur serait encore libre.... (Vives rumeurs.) Or, mon cœur est libre comme ma pantoufle..... (Elle lance sa pantoufle en l'air; applaudissements.) Mais, comme je ne pourrais consciencieusement faire un choix entre quatre gentlemen d'un mérite si accompli et si égal, j'ai résolu de m'en remettre à vous-mêmes. Voici du papier et de l'encre; allez voter au scrutin secret; l'élu de la majorité sera celui de mon cœur.

(Mouvements divers.)

D'ESTIVAL.

Je demande la parole.

MADELEINE.

On va me dire que, selon toute apparence, chacun se

croyant le plus digne et se donnant sa voix, l'opération électorale peut durer jusqu'au jugement dernier. J'ai prévu l'objection : je confère à M. Maurice le droit de voter..... (Tumulte et réclamations.) Silence! M. Maurice est électeur, dis-je, mais il n'est pas éligible. (A la bonne heure!) Maintenant, messieurs, les convenances me faisant une loi de m'éclipser pendant le scrutin, je m'éclipse. Salut à tous, et bon accueil au vainqueur!

(Elle sort en chantant; tous les convives se lèvent, et entourent Maurice; le comte Jean seul demeure à l'écart.)

ERLOFF, *à Maurice.*

Monsieur, je suis loin de prétendre influencer votre opinion; mais vous avez dû remarquer que j'étais muet depuis un instant. C'est qu'il n'y a point de parti pris, monsieur, et je vous avoue que j'en avais un contre vous; mais il n'y en a point qui puisse tenir contre l'expression de sentiments aussi élevés et aussi dignes que les vôtres.

(Maurice s'incline.)

SHEFIELD, *ricanant.*

Monsieur, je ne suis pas un Grec du Bas-Empire; je vais à mon but sans détours et sans voiles.

ERLOFF.

Vous me rendrez raison de vos paroles, milord.

SHEFIELD.

Certainement (A Maurice.) Je vous demande de voter pour moi; mais que vous le fassiez ou non, vous êtes un garçon original; vous me plaisez; mes cigares, mes chevaux et le reste à votre service dès à présent. (Maurice s'incline.)

D'ESTIVAL.

Monsieur, je ne suis pas de ceux qui achètent des votes.....

SHEFIELD.

Oh! oh! nous reparlerons de ceci, monsieur le duc.

D'ESTIVAL.

Très-volontiers... Qui achètent des votes, dis-je. Je vous prie sincèrement, monsieur, de ne pas voter pour moi, car j'ai l'intention de vous tirer dès demain des bureaux de la chancellerie pour vous faire nommer au secrétariat de votre légation en France, et je serais désespéré qu'on pût attribuer ma démarche à un autre motif qu'à l'estime dont vous m'avez pénétré. (Maurice le salue.)

LE COMTE JEAN, *à Maurice, à demi-voix.*

Un seul mot, Maurice : je l'aime. (Haut.) Voici les bulletins préparés, messieurs.

(Chacun écrit son bulletin et le dépose sur une assiette.)

MAURICE.

C'est à moi, je crois, de faire le dépouillement ? Voici le résultat. (Il ouvre les billets.) Lord Shefield, 1 ; le duc d'Estival, 1 ; le prince Erloff, 1 ; le comte Jean, 2.

LE COMTE JEAN, *serrant la main à Maurice.*

Merci, cousin. A charge de revanche.

(Le comte sort d'un côté, Maurice de l'autre.)

ERLOFF, *partant d'un éclat de rire.*

Je comprends à présent l'intermède du petit cousin. C'était bel et bien un guet-apens.

D'ESTIVAL.

Si vous m'en croyez, nous allons faire un temps de galop jusqu'à Schœnbrunn, après quoi nous déjeunerons, ou nous nous couperons la gorge, selon que le cœur nous en dira.

SHEFIELD

Tope ! (Ils sortent.)

Le boudoir de Madeleine.

Madeleine est assise sur une causeuse, la tête dans sa main. Le comte Jean entre et s'approche sans qu'elle lève les yeux; arrivé devant la causeuse, il incline le genou jusque sur le tapis, et reste dans cette posture sans parler.

MADELEINE, *soulevant la tête.*

Tiens ! c'est vous ?

LE COMTE JEAN.

Qu'un mot, qu'un geste me fasse entendre que vous espériez voir un autre que moi, et je sors sans une plainte.

MADELEINE.

Je sais ce que je fais, généralement. Si mon calcul avait pu se trouver en défaut, si un autre visage que le vôtre, que votre loyal visage, monsieur le comte, se fût présenté à mes yeux, ma première parole l'eût fait pâlir de honte. Si un regard peut tuer, tout autre que vous ne serait pas sorti vivant de cette chambre. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il en serait sorti, et tôt.

LE COMTE JEAN, *lui prenant la main.*

Madeleine !

MADELEINE.

Eh bien, quoi ?

LE COMTE JEAN.

Que vous êtes belle !... Que je vous aime !... que je vous aime !

MADELEINE.

Comte Jean, vous êtes un homme d'usage et un homme d'esprit; mais vous êtes un homme, et, sur le terrain délicat où vous voilà placé vis-à-vis de moi, on peut observer que tous les hommes sont d'une égalité désespérante. Ainsi, avec votre intelligence supérieure et votre goût exquis,

vous en êtes réduit à me dire exactement ce que le premier venu, en pareil cas, ce qu'un écolier, un enfant, un sot me dirait. Remarquez cela, comte, en passant.

LE COMTE JEAN.

Hélas! Madeleine, c'est que je vous aime comme un écolier, comme un enfant et comme un sot. Si vous m'aimiez, ou si je ne vous aimais pas, j'aurais tout l'esprit du monde.

MADELEINE.

C'est encore une chose qui se dit aux femmes. Je ne sais pas si c'est vrai, mais c'est commode.... Une bonne girouette que votre cousin, à propos! Il vous donne sa voix après sa lettre de tantôt. (Elle rit.)

LE COMTE JEAN.

Il a sans doute pris de vous une opinion meilleure et plus juste.

MADELEINE.

Avec ça que je lui en ai donné lieu pendant le souper!

LE COMTE JEAN.

Sous votre surface légère et brillante, il a pu deviner, comme moi, une tristesse sérieuse que tout l'orgueil d'un homme serait de consoler, une passion sourde qui n'attend qu'une étincelle. Madeleine, si mon amour, plus vrai, plus ardent que vous ne pouvez croire...

MADELEINE.

Qu'est-ce que ça peut faire dans le monde, un garçon pareil? Il fait des vers, hein?

LE COMTE JEAN.

Pas que je sache. Il travaille à la chancellerie.

MADELEINE.

Dans un bureau, pouah!... Vous disiez, comte?

LE COMTE JEAN.

Je vous disais que mon amour...

MADELEINE.

Il est donc pauvre, ce Maurice?

LE COMTE JEAN.

Ni pauvre, ni riche. Il ne faisait rien autrefois que s'occuper de musique. Il voulait être compositeur, et je crois qu'il aurait réussi : il a du talent, je vous le ferai entendre un de ces jours ; mais il eut besoin d'argent à cause de cette petite fille qu'il avait adoptée, et il entra à la chancellerie. Êtes-vous satisfaite? De quoi riez-vous ?

MADELEINE.

Je ris de vous voir à genoux me conter gravement ces affaires-là.

(Le comte se lève avec un mouvement d'humeur ; il s'assied près de Madeleine.)

LE COMTE JEAN.

Vous ne voulez pas entendre parler d'amour, soit. Je ne vous aime donc pas. Appelez du nom qu'il vous plaira le feu dont votre regard brûle mon sang, l'étourdissement qui me fait chanceler quand ma main touche la vôtre...

MADELEINE.

Quel âge a-t-il, votre cousin ?

LE COMTE JEAN, *se levant brusquement.*

Voulez-vous que j'aille vous le chercher?

MADELEINE.

Franchement, vous me ferez plaisir.

(Le comte prend son chapeau et se dirige vers la porte.)

MADELEINE, *allant à lui.*

Votre main, comte Jean. Aujourd'hui, je vous demande pardon ; plus tard, vous me remercierez.

(Le comte lui abandonne sa main et sort sans répondre.)

MADELEINE, seule. (*Elle se promène avec agitation.*)

Qu'y faire? je ne l'aime pas. Je n'ai pas besoin d'une infamie de plus..... Quelle fatigue! quelle fatigue!..... Il est au moins deux heures du matin... Je rêve tout debout. J'ai le délire, ma foi! Je vois des prêtres et des juifs dans l'air... Il avait raison, le prêtre... c'est lui qui est le sorcier... Je suis frappée! Qu'est-ce qui va arriver à présent? Il ne faut pas s'abuser.... Je joue un jeu de vie ou de mort... Quant à recommencer maintenant comme hier, comme avant-hier, il n'y a plus moyen, je suis à bout. Tant mieux! mon parti est pris... Qu'il vienne ou non, ce sera certainement la même chose. N'importe! je voudrais le voir. (Elle continue de marcher silencieusement pendant quelques minutes, puis elle s'approche d'une table, prend une feuille de papier et écrit.) « Ceci est mon testament. » (Elle rit.) C'est bête, mais c'est comme cela. (Écrivant.) « Je donne aux pauvres tout mon bien, laissant à mes exécuteurs testamentaires le soin d'en tirer le meilleur parti possible dans cette intention. Je désire que l'on réserve seulement ce qu'il faudra pour continuer les pensions que je fais à quelques parents de ma mère. On trouvera leurs noms dans le cahier bleu qui est sur mon bureau. » Est-il sur mon bureau? Oui. Bon.

« Je mets sous ce pli deux souverains qui devront faire seuls les frais de mon enterrement. Qu'on s'arrange pour cela.

« Je nomme pour mes exécuteurs testamentaires M. Maurice Erckler et M. le curé de Saint-Étienne. » (Elle signe, ferme le testament et y appose son cachet.) — Voilà l'histoire. — Vont-ils bavarder demain au théâtre!

UN DOMESTIQUE, *ouvrant la porte.*

Mousieur Maurice, madame.

MADELEINE.

Ah! — Qu'il entre.

MADELEINE, MAURICE.

MADELEINE, *riant.*

Vrai, vous voilà ?

MAURICE.

En personne.

MADELEINE.

C'est aimable. J'avoue que l'heure était indue. Savez-vous de quoi il retourne ?

MAURICE, *riant.*

Cœur !

MADELEINE.

Ah ! non, par exemple ! je n'ai pas de cette couleur-là dans mon jeu. — La vérité est qu'on m'a gâtée, et que je ne sais plus résister à un caprice. On m'a dit que vous étiez musicien, et j'ai eu envie de vous entendre... Voulez-vous vous mettre au piano ?

MAURICE.

Très-volontiers.

MADELEINE.

Eh bien, non, ce n'est pas ça ; et puisque ce n'est pas ça, je vous demande un peu ce que ça peut être. Asseyez-vous là. (Elle lui montre un fauteuil en face d'elle au coin du feu.) Répondez-moi.

MAURICE.

Vous m'embarrassez beaucoup.

MADELEINE, *éclatant de rire et laissant tomber sa main sur son genou.*

Je mettrais ma main au feu qu'il me croit amoureuse de lui !

MAURICE.

Je ne comprendrais absolument rien à un événement semblable ; mais il faut avouer que toutes les apparences y sont.

MADELEINE.

Bon!... alors vous êtes arrivé à votre but?

MAURICE.

A mon but?

MADELEINE.

Me prenez-vous pour une idiote, par hasard? Voulez-vous que je vous dévide fil par fil toute votre trame? Voilà longtemps, je ne dirai pas que vous m'aimez, mais que vous me faites l'honneur de souhaiter ma conquête. Votre vanité, qui n'est pas mince, se serait accommodée de ce colifichet. Or... faire la conquête d'une femme comme moi, quand on n'est ni un grand homme, ni un homme riche, ni un bel homme... car vous n'êtes pas beau....

MAURICE.

Ma foi, non.

MADELEINE.

Vous n'êtes pas mal; mais vous n'êtes pas beau.... Faire ma conquête, dis-je, quand on compte pour rivaux les noms les plus illustres de la cour et de la ville, quand on n'a pour soi qu'une bizarrerie d'esprit voisine de l'égarement et un talent de croque-note qui reste à démontrer... c'était une entreprise non petite, sur ma parole! mais quoi! la ruse supplée à la force: on n'est pas lion, on se fait renard; n'étant point de taille pour un assaut, on creuse une mine... on va partout diffamant l'objet de ses vœux; on affecte d'éviter celle que tout le monde recherche; on colporte ses vices, on nie son talent; on l'appelle vampire; on fait à grand fracas le dédaigneux et le puritain, espérant qu'à la fin la fatigue, la curiosité, l'agacement, nous serviront mieux que notre mérite, et qu'un jour viendra où la dame pourra dire entre deux bâillements: « Ah çà, qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur? »

MAURICE, *saluant*.

Et ce jour est venu?

MADELEINE.

Ce jour est venu, oui, monsieur. Le système était donc excellent, vous ne vous êtes mépris que sur la nature du sentiment qu'il vous devait rapporter. J'espère que vous me comprenez, et que désormais vous m'accorderez au moins une vertu, la générosité? La leçon que je vous donne ici, il n'a tenu qu'à moi de vous la donner publiquement, et je ne l'ai pas fait, voulant moins vous traiter comme un homme dont on se venge que comme un enfant hargneux et mal appris qui est encore d'âge à se corriger.

MAURICE.

Je voudrais être capable de la persévérance héroïque que vous me prêtez; seulement, je l'appliquerais à un but... différent.

MADELEINE.

Outrager n'est pas répondre; et outrager une femme, en tout cas, n'est pas répondre en brave.

MAURICE, *se levant.*

Mon Dieu, mademoiselle, recevez toutes mes excuses: rien n'est plus loin de ma pensée que de vous offenser; mais peut-être aussi faut-il pardonner un peu d'humeur à un homme qu'on vient réveiller sur les trois heures du matin pour lui faire subir une exécution aussi mortifiante qu'inexplicable.

MADELEINE.

Inexplicable! Est-ce vrai, oui ou non, ce que j'ai dit? M'avez-vous décriée? m'avez-vous appelée vampire, m'avez-vous évitée?... Évitée! pourquoi? Est-ce de votre âge? est-ce naturel?. Pourquoi vous occupiez-vous de moi, d'ailleurs? Qui vous en priait? Allons donc! soyez franc! vous m'aimiez, et vous espériez vous faire aimer à coups de singularités!

MAURICE.

Je serai franc, puisqu'il vous plaît ainsi. Je ne vous ac-

cuse point, mademoiselle Madeleine : vous êtes sans doute ce que des circonstances indépendantes de votre volonté vous ont faite ; mais, telle que vous êtes, le plus grand malheur qui puisse arriver à un honnête homme, selon moi, c'est de vous aimer. J'ai tâché de garer de ce malheur les deux êtres qui m'intéressent le plus au monde, à savoir : le comte Jean et moi. Voilà tout ce qu'il y a de vrai dans mon prétendu système. J'ai cherché à éloigner le comte de vous; et moi, je vous ai évitée, n'ayant pas encore vécu et souffert assez dans ce temps-là pour être sûr de moi comme je le suis aujourd'hui.

MADELEINE.

Ah ! ah ! vous étiez donc amoureux de moi, définitivement ?

MAURICE.

Non, mais j'avais peur de le devenir.

MADELEINE.

Ça ne signifie rien, cette distinction... On est amoureux, ou on ne l'est pas !

MAURICE.

Il en est de l'amour comme du choléra ; le tout est de le prendre à temps.

MADELEINE.

Excusez ma curiosité; mais je ne conçois pas ce qu'un homme comme vous aurait pu aimer en moi.

MAURICE.

Suis-je aveugle ou stupide ? Jamais créature humaine fut-elle, comme vous, douée, sans réserve, sans mesure, de tous les enchantements qui peuvent troubler et ravir un cœur ? Est-il une grâce qui vous manque ? un détail de votre visage qui ne semble modelé par la main complaisante et délicate d'une mère ? Si l'éternelle jeunesse, déesse du ourire et de la beauté, prenait une forme mortelle, Made-

leine, vous auriez une sœur, mais non une rivale... Ce que j'aurais pu aimer en vous! le voilà... et voilà aussi ce que j'ai maudit souvent... Était-ce du dépit, de la jalousie? je ne sais; mais, en face de cette création si parfaite et si ingrate, si divine et si déchue, en voyant gaspillés, flétris, jetés au vent sans pitié tant de bienfaits qui ne vous servaient qu'à offenser celui dont vous les tenez... j'ai éprouvé quelquefois pour vous un sentiment qui ressemblait à de la haine. S'il m'est échappé, à votre sujet, quelques paroles amères, en voilà le secret.

MADELEINE.

Est-ce que vous êtes dévot?

MAURICE.

Comme il vous plaira. Je suis religieux et je crois au devoir.

MADELEINE.

M'avez-vous reconnue ce soir dans l'église?

MAURICE.

Pas dans le moment; mais, depuis, j'ai su que c'était vous.

MADELEINE.

Et qu'avez-vous pensé que j'allais faire là?

MAURICE.

Rien. Changer d'air.

MADELEINE.

Changer d'air, en effet. (Elle se lève et marche par la chambre. Après un silence:) Et si je voulais changer de vie, que diriez-vous?

MAURICE.

Je ne serais pas surpris que la pensée vous en fût venue. Il arrive un âge où les honnêtes femmes sont tentées par le mal: en revanche, les autres ont leurs crises de vertu; mais se perdre est plus facile que se sauver, et ces

caprices d'honnêteté ne sont guère que des comédies qu'on se joue à soi-même pour se divertir un moment. On se met sur le visage un masque de vertu pour savoir quelle mine cela vous fait, et on s'en tient là.

MADELEINE, *s'arrêtant brusquement près de lui.*

Et si je vous aimais, Maurice? Comédie encore, n'est-ce pas?

MAURICE.

Peut-être bien.

MADELEINE.

Et si vous me voyiez brisée de regret et de honte pour des fautes bien moins graves et bien moins nombreuses que vous ne l'imaginez, Maurice, allez, — comédie toujours, dites?

MAURICE, *d'une voix basse et triste.*

Je ne sais.

MADELEINE.

Vous êtes injuste, vous êtes dur... (Elle s'appuie sur le dos du fauteuil où Maurice est assis.) Vous n'avez aucune idée de ma vie; il n'y a pas grand mérite, voyez-vous, à être une femme de bien quand on a été élevée dans une famille de braves gens..... par une bonne mère..... La mienne était bohème, mais une vraie bohème, une égyptienne qui jouait la comédie dans les granges de village.... Elle était jalouse de moi et me battait quand j'étais plus applaudie qu'elle: voilà les premières leçons de morale que j'ai reçues; je vous passe les autres, qui sont à l'avenant..... Je suis née sur les planches ; on ne m'a jamais mis entre les mains que des livres de théâtre : ni grammaire ni catéchisme, d'ailleurs.... Si je ne suis pas la dernière des ignorantes et des filles perdues, c'est bien à moi seule que je le dois, à la fierté de mon âme... J'ai appris peu à peu, à force de patience et de courage, tout ce que je sais..... car, du jour où j'ai vu clair dans la vie, Maurice, j'ai senti

que, pour échapper au désespoir, je n'aurais qu'un refuge, le talent, la réputation, la gloire peut-être... Je croyais que cela suffirait, que cela pourrait remplacer tous ces biens qui sont le patrimoine commun des plus misérables, et que le hasard m'a refusés à moi, l'intimité de la famille, les douces habitudes du foyer, les douleurs bénies des mères..... Maurice, je m'étais trompée; rien..... rien ne remplace cela..... Vous ne pouvez savoir, mon ami, ce que je sens là, quand je rencontre une mère qui conduit son enfant par la main; et quand je vois les passants leur sourire avec respect....

MAURICE.

Si c'est votre cœur qui parle, Madeleine, j'ai été injuste, c'est vrai, et je vous prie de me pardonner.

MADELEINE.

Si c'est mon cœur! hélas! en doutez-vous? Ne voyez-vous pas que je suis rendue? Il y a longtemps déjà que cet orage gronde et me menace..... Il a éclaté enfin..... Je suis foudroyée..... Oui, il y a longtemps..... mais je continuais de vivre par routine.... A présent, je ne puis plus.

(Elle se rassied.)

MAURICE.

Madeleine, ce n'est qu'une crise qui passera, croyez-moi.

MADELEINE.

Non, non, il faut que je m'arrête ici, n'importe comment..... Ne comprenez-vous pas que je serais forcée de mériter l'opinion que vous vous étiez faite sur mon compte, de combler à force de folies, d'étourdissements, d'infamies, le vide qui est béant devant moi!... J'ai plus d'intelligence qu'il ne m'en faudrait, voyez-vous..... Si un honnête homme ne me tend pas la main, c'en est fait; de quelque côté que je me tourne, c'est l'abîme; je suis bien véritablement perdue! Je n'ai plus à dissimuler avec vous,

Maurice; répondez-moi avec loyauté. Voulez-vous me sauver? Pouvez-vous m'aimer?

MAURICE.

Cela est sérieux, Madeleine, n'est-ce pas?

MADELEINE.

Pardié! si c'est sérieux!

MAURICE.

Écoutez-moi donc: l'idée de ramener au bien une femme égarée et digne d'amour est, de toutes les illusions que votre sexe fait naître, la plus commune peut-être, la plus généreuse et la plus décevante. L'entreprise en a été souvent tentée, et à peu près aussi souvent rompue par un éclat de rire. Je comprends l'inutilité de ces efforts, parce que je sais combien de conditions rares devraient se rencontrer à la fois pour les faire réussir; je sais tout ce qu'il faudrait dans un cœur d'homme de tendresse, de courage, de bonté, tout ce qu'il faudrait en même temps chez une femme de résolution persévérante, de grandeur d'âme et d'humilité d'esprit pour mener à bien un amour de rédemption. Je ne m'abuse donc pas: c'est un rêve; c'est presque l'impossible. Écoutez encore: je suis égoïste, j'ai acheté mon égoïsme assez cher pour y tenir; je l'ai payé de tant de nuits troublées, de tant d'amertumes, de tant de sanglots, que j'ai le droit de m'y envelopper désormais avec une sorte d'orgueil, et de ne m'en dépouiller en faveur de personne. Or, vous aimer, ce serait m'abandonner de nouveau pour longtemps, pour toujours peut-être, aux agitations et aux orages dont je suis sorti à peine, et sorti brisé.... Eh bien, Madeleine, pour sauver ou seulement pour empêcher de se dégrader davantage cette âme d'élite dont votre front est illuminé, pour la conserver digne de cette forme charmante, adorable, qui est devant moi, j'affronterais l'impossible, j'affronterais la souf-

france.... Je me donnerais à cette œuvre d'amour avec enthousiasme; je consacrerais à ce devoir.... que dis-je ! à cette passion, chacune de mes pensées, chaque battement de mon cœur... Oui, Dieu m'est témoin que rien ne m'arrêterait, que rien ne me ferait hésiter ni pâlir au seuil de cette voie, douloureuse peut-être, mais sublime, si je n'y devais être suivi pas à pas par un éternel fantôme : — la défiance !

MADELEINE.

Grand Dieu ! vous ne me croyez pas?

MAURICE.

Je ne vous crois pas, non ; et, à cause de cela, je ne puis vous aimer.

MADELEINE.

Après ce que je lui ai dit ! Mais quel intérêt me supposez-vous à vous tromper? que puis-je espérer de vous, moi ?

MAURICE.

Que sais-je? Je vous résiste, vous voulez que je vous cède : c'est une tentation comme une autre. Enfin, vous avez eu des amants.... que leur disiez-vous ?

MADELEINE.

Rien de ce que je vous ai dit, certes.

MAURICE.

J'ai entendu répéter à un homme qui a été votre amant que vous étiez, vous la belle rieuse, fort sentimentale dans le tête-à-tête. Que lui disiez-vous donc à celui-là ?

MADELEINE.

Avouez, avouez que, si je vous aime, je dois bien souffrir.

MAURICE.

Oui.

MADELEINE, *accablée.*

Je n'ai rien fait pour mériter cela, vous avez beau dire....

(Après un silence.) Que je voudrais être la Marguerite que vous avez aimée, et qui est morte, pleurée de vous!... Ainsi, vous ne me croirez jamais ? Ah ! Maurice, s'il y a réellement une autre vie, et si nous nous y rencontrons, vous vous repentirez... Vous saurez alors si je disais vrai.

MAURICE.

Vous avez raison, pauvre fille. Quand la mort aura passé sur nous, alors seulement il n'y aura plus de doute possible, ni sur votre amour, ni sur le reste. (Il se lève.) Que cette scène soit jouée ou non, elle vous fait mal comme à moi.

MADELEINE, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! Ma foi, monsieur, vous êtes un roc. C'est superbe ! je ne l'aurais pas cru. Eh bien, maintenant que c'est fini, je vous dirai que vous avez été fort avisé. Là-dessus, bonsoir, ou plutôt bonjour, car, si je ne me trompe, voici l'aurore qui se lève là-bas.... *Quand on a le cœur vertueux*.... C'est votre affaire, ça.... Ouf, j'ai le gosier en feu ! Voilà douze heures que je n'ai déparlé. Dieu ! que j'ai soif !

(Elle s'approche d'un guéridon, y prend un verre et l'emplit d'eau. Maurice tourne les pages d'un livre posé sur la cheminée ; il voit Madeleine dans la glace. Elle tire de son sein la fiole de Zaphara, la vide dans le verre, puis la cache avec précipitation ; elle se retourne alors vers Maurice le verre à la main.)

MADELEINE.

Voulez-vous boire, Maurice ?

MAURICE, *faisant un pas vers elle.*

Oui. Donnez.

MADELEINE, *riant, et approchant le verre de ses lèvres.*

Eh non, vous êtes sot ! Je vais vous faire apporter de l'eau sucrée. — Ceci est une drogue pour les comédiennes. (Elle vide le verre d'un trait. Maurice court à elle, lui saisit la main et la regarde dans les yeux. Elle ajoute en souriant d'un air égaré :) C'est la

mort que je viens de boire.... Me crois-tu maintenant?

MAURICE.

Ce n'est pas la mort! c'est la vie! c'est l'amour, c'est le salut! Je te crois... je t'aime! (Madeleine, les yeux fixes, le regarde sans comprendre.) J'étais chez le Juif... j'ai tout vu... j'ai pris le poison pendant le souper... ce que tu as bu n'est rien.

MADELEINE, *poussant un cri.*

Ah!... Maurice!... sauvée!... (Elle tombe défaillante sur un fauteuil.)

MAURICE, *penché sur elle.*

Oui, je te crois! oui, je t'aime! J'unis pour jamais ma main à ta main, mon âme à ton âme. Ne regrette rien.... jamais épouse ne reçut d'un homme, au pied d'un autel, plus de foi et plus de respect que ton amant ne t'en consacre à la face du ciel. (Les traits de Madeleine s'altèrent de plus en plus.) Remets-toi, chère enfant!... Madeleine!

MADELEINE, *d'une voix faible.*

Non, non... Marguerite! ta Marguerite! (Elle s'évanouit.)

La toile tombe.

LETTRE.

« *A M. l'abbé Miller, curé de Saint-Étienne.*

« Le matin de Noël.

« Mon cher curé, je crois en Dieu.

« MADELEINE. »

LE POUR ET LE CONTRE

Personnages.

LE MARQUIS.
LA MARQUISE.
LOUISON, femme de chambre.

LE POUR ET LE CONTRE.

Un boudoir élégant. — Le soir.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, *sur une causeuse, au coin de la cheminée : elle tricote.*

Décidément, c'est une chose ennuyeuse que de tricoter; mais cela vaut mieux que de faire un petit chien en tapisserie, comme la fille de ma portière. (Elle lève les yeux sur la cheminée.) Tiens! mon journal, déjà! Par où est-il entré? Je ne me souviens pas du tout... Ce tricot vous absorbe, c'est effrayant! (Elle ouvre le journal.) Nous sommes toujours en république, à ce qu'il paraît... Ça me contrarie, à cause de ma mère, car moi, ça m'est bien égal.... Comment! il y a deux empereurs d'Allemagne à présent!... Ils se mangeront... « L'épée de la France!... » On parle beaucoup de l'épée de la France... Allons, travaillons, et ne pensons à rien, si c'est possible... On devrait bien inventer pour les femmes une sorte d'occupation convenable qui empêchât la pensée de trotter... car voilà notre infortune capitale... (Entre Louison.) Qu'est-ce que c'est?

LOUISON.

Une lettre pour madame la marquise.

LA MARQUISE.

Donnez. (Louison sort. Déposant son ouvrage.) Qu'est-ce que c'est que ça ? Quelle est l'aimable personne à qui je dois d'avoir un prétexte de paresser encore un instant ? Une lettre qui vous arrive quand vous êtes seule, le soir, au coin du feu, c'est toute une aventure, un petit mystère charmant, qui, comme tous les mystères charmants, se termine en déception... Voyons. (Elle ouvre la lettre.) Je ne connais pas l'écriture... (Lisant.) « Madame, un ami sincère prend la liberté de vous prévenir que M. le marquis, votre mari, a ce soir un rendez-vous avec madame de Rioja; elle l'attend chez elle, rue de Choiseul, à neuf heures. » Et pas de signature... Quelle infamie ! (Elle jette la lettre au feu.) Cette madame de Rioja, une Péruvienne, une Mexicaine, je ne sais quoi, tombée on ne sait d'où, veuve d'on ne sait qui ! On reçoit cela ! Ces étrangers, c'est comme la garde nationale, ça entre partout ! C'est une femme perdue d'ailleurs, et avec laquelle on ne compte plus. Je croyais meilleur goût à ce marquis. Elle est laide, ou du moins je suis plus jolie qu'elle : il n'y a que lui pour ne pas le voir, avec ses yeux de mari ! (Elle reprend son ouvrage.) Le marquis n'est ni plus ni moins que tous les hommes, mon Dieu, non ! Je suis sa femme, c'est tout ce qu'il lui faut; je l'aime, c'est un luxe dont il se passerait. Il entend dire qu'il est heureux d'être mon mari, et c'est de l'entendre dire qu'il est heureux... (Après un silence.) Si j'avais des enfants, ma vie serait moins triste, je ne me plaindrais pas... La belle gloire, vraiment, quand il aura placardé cette Péruvienne ! une femme jaune, enfin !... c'est gentil, si on veut... Mais, après tout, quelle foi ajouter à ce misérable anonyme ? Ce rendez-vous serait à neuf heures ; il est déjà huit heures et demi, et je sais que mon mari travaille fort

tranquillement chez lui. (On frappe.) Ah! mon Dieu! le voici! (Elle tricote avec contention.)

SCENE II.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, en grande toilette.

LE MARQUIS.

Restez, restez, ma chère, c'est moi. (Il s'approche de la cheminée, se chauffe les pieds, et reprend avec une galanterie distraite :) Qu'est-ce que c'est que ce joli petit ouvrage que vous faites là ?

LA MARQUISE.

Regardez-le donc, ce joli petit ouvrage, avant que d'en parler.

LE MARQUIS.

Mais c'est précisément parce que je l'ai regardé que je vous demande ce que c'est, chère belle !

LA MARQUISE.

Du tout : vous êtes fort occupé à vous admirer dans cette glace, sans quoi vous auriez vu tout de suite que cette vilaine grosse cravate que je tricote pour mon cocher n'est pas un joli petit ouvrage.

LE MARQUIS, *gaiement.*

Quelle chicane me cherchez-vous là ? Ce sera très-laid autour du cou de votre cocher, et c'est très-joli entre vos mains, voilà tout.

LA MARQUISE.

C'est charmant, ce que vous dites là !

LE MARQUIS.

Je dis ce que je pense. Mais quelle idée vous a prise de faire cette galanterie à Jean ?

LA MARQUISE.

Le pauvre garçon a un rhume perpétuel ; comme je n'ai rien de mieux à faire, je lui tricote ce petit objet de votre admiration : est-ce que cela vous contrarie ?

LE MARQUIS.

Que vous soyez toute bonne, comme vous êtes toute belle ? Non, en vérité.

LA MARQUISE.

J'en suis ravie au fond de l'âme.

LE MARQUIS.

Seulement, vous vous fatiguez les yeux avec vos bonnes œuvres, et je vous prie de les ménager, madame, si ce n'est pour vous, du moins pour moi, qui les regarde souvent, et qui en rêve toujours.

LA MARQUISE.

Vous êtes ce soir d'une humeur agréable, à ce que je vois.

LE MARQUIS.

Hélas ! je suis ce soir, comme toujours, amoureux de vous, malgré le ridicule que l'on voit à ces sortes de choses

LA MARQUISE.

N'en mourrez-vous point ?

LE MARQUIS.

Vous êtes surprenante. Pourquoi ne serais-je pas amoureux de vous, voyons ? N'êtes-vous point la plus jolie du monde ?

LA MARQUISE.

Je ne vous dis pas le contraire ; mais j'ai l'honneur d'être

votre femme, et c'est là, à vos yeux du moins, un inconvénient fort capable d'annuler toutes mes belles qualités.

LE MARQUIS.

Oh ! oh ! Et la raison de cette déraison que vous me prêtez ?

LA MARQUISE.

Bah ! on s'habitue à tout ; et c'est, je suppose, pour que je ne m'y habitue point que vous êtes si sobre à l'ordinaire des choses gracieuses que vous me prodiguez ce soir. Mais où allez-vous donc, sans indiscrétion, avec cette toilette écrasante ?

LE MARQUIS.

Je vais à mon cercle. Mais, pour en revenir à vos provocations...

LA MARQUISE.

A votre cercle ? Vous n'avez pas coutume d'y aller en si brillant équipage.

LE MARQUIS.

C'est une tenue de rigueur aujourd'hui ; on nous présente un grand seigneur étranger, un petit souverain de je ne sais quel pays.

LA MARQUISE.

Péruvien peut-être ?

LE MARQUIS.

Pourquoi Péruvien ?

LA MARQUISE.

Parce que, lorsqu'on vient de si loin, il est fort commode de se faire passer pour ce qu'on veut. Personne n'est tenté d'y aller voir. — Est-il marié, ce cacique ?

LE MARQUIS.

Vous y tenez. Marié ? Je ne sais. Pourquoi cette question ?

LA MARQUISE.

C'est que je ne recevrais pas sa femme, je vous en aver-

tis. Je suis fatiguée des étrangers en général, et en particulier des étrangères. Ne pensez-vous pas comme moi qu'il ne nous vient pas grand' chose de bon de ces régions-là ? A quelle heure faut-il que vous soyez à ce cercle ?

LE MARQUIS.

Mon Dieu, vers neuf heures, je pense. Est-ce que vous me renvoyez ?

LA MARQUISE.

Comme vous voudrez.

LE MARQUIS.

Avouez au moins que c'est mal reconnaître mes frais d'amabilité.

LA MARQUISE.

Ne vous mettez pas en dépense sur cette matière : cela deviendrait inquiétant. Je finirais par croire que si vous me jetez aux yeux tant de poudre d'or, c'est qu'il vous paraît urgent de m'aveugler.

LE MARQUIS.

Bon Dieu ! me feriez-vous la grâce extrême d'être un peu jalouse ?

LA MARQUISE.

Si je l'étais, je ne vous le dirais pas, je vous le prouverais.

LE MARQUIS.

Et de quelle façon, s'il vous plaît ?

LA MARQUISE.

Mais en vous donnant, s'il vous plaît, d'excellentes raisons d'être jaloux de votre côté.

LE MARQUIS.

D'excellentes raisons, madame ?

LA MARQUISE.

D'excellentes raisons, monsieur ; des raisons qui seraient les meilleures du monde.

LE MARQUIS.

Permettez-moi de dire que cela serait injuste.

LA MARQUISE.

Injuste? Je n'ai pas l'avantage de vous comprendre.

LE MARQUIS.

Il ne peut échapper à un esprit supérieur comme le vôtre que l'infidélité d'une femme ne saurait jamais être la revanche légitime, la contre-partie équitable de l'infidélité de son mari, par exemple.

LA MARQUISE.

Croyez-vous? Le mot devoir est donc un mot à double entente, dites-moi, une sorte de dieu mystérieux à deux visages, qui nous regarde, nous autres, d'un œil implacable, tandis qu'il vous sourit avec aménité? C'est donc, ce mot devoir, un terme ambigu qui, dans votre franc-maçonnerie conjugale, vous réserve l'infidélité comme un droit, et ne nous laisse que les bénéfices outrageants d'une contrebande criminelle?

LE MARQUIS.

Permettez...

LA MARQUISE.

Je ne permets pas, justement. Ainsi, vous n'oseriez en honneur violer les conventions arrêtées entre vous et votre valet de chambre; mais la foi jurée à votre femme, l'échange de serments fait entre elle et vous au pied de l'autel, à la bonne heure, cela! Pour tout dire, vous nous faites, — et cela en temps de république, notez bien, — le sort des ci-devant nègres qui vous devaient tout et à qui l'on ne devait rien!

LE MARQUIS.

Pardon, je n'ai pas dit cela et même je ne le pense pas. Un homme qui se permet de trahir sa femme me paraît

commettre une assez méchante action, une faute très-répréhensible.

LA MARQUISE.

Oui, j'entends, — une espièglerie.

LE MARQUIS.

Un crime, si vous voulez, mais avec des circonstances atténuantes qu'on ne peut invoquer pour la faute d'une femme.

LA MARQUISE.

Cela est décisif.

LE MARQUIS.

Cela est certain. Et remarquez que si je voulais parler comme la loi...

LA MARQUISE.

Ah ! la loi ! joli !

LE MARQUIS.

Je dirais que l'infidélité d'une femme peut avoir pour la famille, pour la société, des conséquences désastreuses que n'a point celle d'un mari... Je ne veux pas voir ce côté positif de la question... Je l'envisage à un point de vue plus digne de nous deux... Mais encore cela est-il très-délicat à dire, et je vous demanderai de me deviner beaucoup plus que de me comprendre.

LA MARQUISE.

Je crois, en effet, que cela ne me paraîtra pas clair.

LE MARQUIS.

Peut-être. Croyez-vous, madame, qu'une femme de quelque valeur, bien entendu, je ne parle que de celles-là, qu'une femme puisse avoir un amour, en dehors de son ménage, sans s'y donner tout entière et sans être coupable de trahison à tous les chefs envers son mari? Un homme, mon Dieu ! un homme dépensera, dans une intrigue passagère, un peu d'esprit, s'il en a, et ce sera tout...

LA MARQUISE.

Et s'il n'en a pas?

LE MARQUIS.

Mais une femme ne se donne pas pour si peu : je le dis à votre honneur, à l'honneur de votre sexe, vous ne sauriez avoir un amour sans y placer toute votre âme, tout votre être, sans passer à l'ennemi corps et biens : quand nous ne faisons que détourner quelques-uns de nos loisirs de l'existence conjugale, vous la désertez tout à fait ; vous vous créez une vie nouvelle et complète à côté de celle que vous aviez promis de vivre pour nous. Nos erreurs sont des manques d'égards qui peuvent causer un moment de désordre dans le ménage ; les vôtres sont une ruine absolue et irremédiable... C'est pourquoi la peine du talion ne me semble pas applicable en pareille matière. Du reste, il est possible que je m'explique mal, ou que vous n'ayez pas toute l'impartialité nécessaire pour prononcer dans cette cause, quoique, Dieu merci, elle ne concerne ni vous ni moi.

LA MARQUISE.

Avez-vous fini ? Eh bien, c'est ce que je disais : quand vous nous trompez, vous êtes des espiègles qui méritez le fouet; et quand nous vous trompons, nous méritons la question ordinaire et extraordinaire. C'est plein d'équité et de galanterie. Bonsoir; allez à votre cercle : il est neuf heures.

LE MARQUIS.

Remarquez, ma chère, que vous me mettez à la porte.

LA MARQUISE.

Cela vous arrange assez, j'imagine. Moi de même. Bonsoir.

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

Songez un peu à mes théories; vous verrez qu'il y a du vrai.

LA MARQUISE.

Vous auriez tort cependant d'en venir à la pratique, je vous jure.

LE MARQUIS, *en s'en allant.*

Oh ! c'est tout bonnement un exercice oratoire. Demain, si vous voulez, je plaiderai le contraire. Bonne nuit.

(Il sort.)

SCENE III

LA MARQUISE, seule.

(Elle dépose son ouvrage, se lève, et se promène en parlant.)

Ceci est de l'effronterie, ou je ne m'y connais pas ! J'ai vu l'instant où il allait tenter de me convaincre que je lui devais de la reconnaissance... Il faut que ce soit une tentation bien forte que de parler de ce qui nous occupe l'esprit, pour qu'un homme qui va voir sa maîtresse ne puisse s'empêcher d'en parler à sa femme !... C'est un fort méchant homme, celui-là... vicieux par principe, par raison démonstrative... Ce qu'il y a d'abominable, c'est qu'assurément il s'en va la conscience plus tranquille après ce demi-aveu et cette sournoise apologie ! Il ne songeait même pas à moi, à mes appréhensions, à ma jalousie, en soutenant sa thèse ridicule ; il n'y cherchait qu'une satisfaction pour lui-même et une sorte d'encouragement... (Après un silence.) Cette créature, avec ses deux grands yeux qui lui mangent tout le visage, est bête comme une tulipe. Allons, je leur souhaite beaucoup de joie... Cela est sim-

plement méprisable. (Elle se rassied, pose ses pieds sur le garde-cendres et croise ses bras) Il serait trop plaisant qu'une honnête femme se mît à pleurer à propos de madame de Rioja!.... C'est triste pourtant, bien triste, vrai!.... Je donnerais un de mes bras, dans ce moment, pour avoir un petit enfant, gros comme rien, à embrasser.

(Elle s'essuie les yeux. Entre Louison.)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LOUISON.

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il encore?

LOUISON.

Un monsieur vient d'apporter cette lettre pour madame.

LA MARQUISE.

Comment! un monsieur? Un monsieur qui fait des commissions, vous voulez dire?

LOUISON.

Non, madame, c'est un monsieur.

LA MARQUISE.

Un monsieur vieux?

LOUISON.

Oh non! madame.

LA MARQUISE.

Enfin, qu'est-ce qu'il veut?

LOUISON.

Il apportait cette lettre pour madame.

LA MARQUISE.

Dites-le donc. (Elle prend la lettre. Louison sort)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, seule.

(Elle ouvre la lettre et pousse un cri de joie.) Ah! d'Armand! Il n'est pas mort, quel bonheur! (Elle lit avec précipitation.) Revenu de ce matin.... Il me fera sa visite demain... Demain, quelle sottise! Pourquoi pas ce soir? Pauvre garçon! il a des délicatesses à lui..... Il paraît qu'il est méconnaissable..... Ce n'est pas étonnant, depuis quatre ans qu'il voyage à travers toutes sortes de pays affreux... depuis quatre ans, depuis mon mariage... Quel cœur que le sien et quel amour! Eh bien, pourtant il paraît qu'il est guéri, puisqu'il revient. (Elle reprend son ouvrage.) Oh! certainement, nous pouvons maintenant nous revoir sans danger, je suis presque une vieille femme et lui tout à fait un vieillard, à ce qu'il dit... Moi, je crois que son teint aura un peu bruni, tout bonnement. Je suis sûre qu'il a mille aventures effrayantes à me conter..... Cela vient à point pour me faire cet hiver un coin du feu supportable....! (Elle écoute.) Comment! c'est impossible! déjà la voiture. En vérité, si, c'est le marquis! (Elle éclate de rire.) Ah! quelle catastrophe! elle ne se sera pas trouvée chez elle. La malheureuse aura fait quelque confusion.... Le voici.

(Elle tricote avec ardeur.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *soucieux.*

Il faudra absolument, ma chère, qu'une bonne fois vous vous décidiez à faire éclairer votre antichambre ; on reste là une heure à tâtonner avant de trouver la porte. Si vous croyez que votre lumignon de l'escalier suffit, vous vous trompez fort.

LA MARQUISE.

Comment ! il y a une heure que vous êtes là à tâtonner, vraiment?

LE MARQUIS.

Eh ! sans doute. (Il s'assied d'un air bourru ; après un moment de silence il reprend :) Ah çà ! décidément, quelle est cette horreur que vous faites là?

LA MARQUISE.

C'est ce joli petit ouvrage dont vous me faisiez compliment tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Je l'avais mal regardé, en ce cas ; on dirait une paire de bas vue au microscope. — Ne pourriez-vous faire des mailles plus petites? Ceci a l'air d'un filet à prendre du poisson.

LA MARQUISE, *sans lever les yeux*

Comme ce n'est point pour vous que je travaille, je me passerai de votre approbation. Et puis je ne tricote point de bas, mon cher monsieur ; j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que c'était une cravate.

LE MARQUIS.

Ah! si c'est une cravate, c'est différent.

LA MARQUISE.

Il est certain qu'une cravate n'est pas la même chose qu'une paire de bas... Je vous ferai observer, marquis, que c'est mon peloton que vous vous amusez à faire rouler sous votre botte si joliment.

LE MARQUIS.

Ah! pardon.

LA MARQUISE.

Si vous n'y tenez pas trop, voulez-vous avoir l'obligeance de me le rendre?

LE MARQUIS.

Soyez tranquille: je n'y toucherai plus.

LA MARQUISE.

Sérieusement, refusez-vous de me le ramasser?

LE MARQUIS.

Pas du tout; quelle plaisanterie! Je croyais que vous aviez coutume de le laisser sur le tapis.

LA MARQUISE.

C'est une erreur des plus graves. A propos, quel homme est-ce que votre seigneur étranger, autrement dit le cacique?

LE MARQUIS.

Je ne sais; il n'est pas venu.

LA MARQUISE.

Ah! voilà tous vos frais de toilette perdus: comme je vous connais, vous devez être passablement contrarié.

LE MARQUIS.

Est-ce une façon de m'apprendre que vous me trouvez maussade?

LA MARQUISE.

Je vous trouve charmant, au contraire. Ainsi vous voyez: vous pouviez jouer toute la nuit à votre cercle, et vous ve-

nez passer votre soirée près de votre femme... Un bienfait n'est jamais perdu avec moi, marquis; et, en échange de votre sacrifice, je vais vous apprendre une bonne nouvelle.

LE MARQUIS.

Ah ! quoi donc?

LA MARQUISE.

Je puis me tromper cependant : dites-moi, n'avez-vous pas beaucoup connu autrefois M. Armand de Villiers?

LE MARQUIS.

En effet; mais je l'ai perdu de vue depuis quelques années. Il doit être quelque part en Chine, à ce qu'on dit.

LA MARQUISE.

Il n'est pas en Chine ; réjouissez-vous.

LE MARQUIS.

Soit.

LA MARQUISE.

Et non-seulement il n'est pas en Chine, mais encore vous le verrez demain ; il m'a fait demander si je pourrais le recevoir... Êtes-vous content ?

LE MARQUIS.

Enchanté... Ne vous a-t-il pas fait un peu la cour avant votre mariage?

LA MARQUISE.

Eh !

LE MARQUIS.

Oui, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Il y a bien eu quelque chose à peu près comme cela.

LE MARQUIS.

Il fut même question de vous marier tous deux, si je ne me trompe.

LA MARQUISE.

Le bruit en avait peut-être couru ; mais vous vous êtes présenté, marquis (elle s'incline), vous vous êtes présenté : — c'est tout dire.

LE MARQUIS.

Vous ne l'aimiez donc pas?

LA MARQUISE.

Je ne sais: je n'étais qu'une enfant, et je ne me rendais guère compte de ce que j'éprouvais dans ce temps-là.

LE MARQUIS.

Dois-je penser, madame, que vous faisiez profession à mon égard de cette même ignorance naïve, de cet insouciant éclectisme?

LA MARQUISE.

Vous me demandez des choses de l'autre monde; comment voulez-vous que je me souvienne de ce que je pensais il y a quatre ans!

LE MARQUIS.

En tout cas, vous n'aimiez pas Armand, à coup sûr?

LA MARQUISE.

Il ne faut pas dire à coup sûr: je ne l'aimais pas plus qu'un autre, voilà tout.

LE MARQUIS.

Vous l'aimiez donc un peu?

LA MARQUISE.

Un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout, — comme il vous plaira. — Quelle est cette jalousie rétrospective, mon cher marquis?

LE MARQUIS, *ricanant.*

Jaloux, moi? à quoi pensez-vous?

LA MARQUISE.

Je ne demande pas que vous le soyez, bien qu'il fût au moins poli de le paraître; mais si, pour ne l'être point, vous vous fondez sur l'effet que vous pensez avoir produit tantôt avec votre homélie des cas de conscience, j'ose vous

assurer que j'en ai mal profité. J'ai là-dessus des idées qui sont de mon sexe, probablement comme vos idées sont du vôtre; gardez-les, mais je suis trop loyale pour ne pas vous avertir que je garderai les miennes.

LE MARQUIS.

Est-ce une menace?

LA MARQUISE.

Pas plus que votre éloquent plaidoyer de tantôt n'était une excuse, je suppose.

LE MARQUIS.

Allons! vous avez bien vu que je plaisantais.

LE MARQUIS.

Eh bien, je plaisante à mon tour. — Les vents ont changé, berger, comme dit ma mère.

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! si vous y tenez, je suis prêt à convenir qu'en matière d'infidélité les torts d'un mari sont égaux à ceux d'une femme. Là, peut-on être plus raisonnable?

LA MARQUISE.

Je soutiens, moi, que la faute d'un mari est deux fois plus grave que celle d'une femme.

LE MARQUIS.

Je vous dirai, comme M. Trissotin : « Le paradoxe est fort. »

LA MARQUISE.

D'abord, marquis, avouez que le plus souvent vous placez votre femme dans l'alternative de vous tromper ou de mourir d'ennui. Une vertu, si solide qu'on la suppose, a besoin de quelque encouragement et d'un peu de soutien; — vous lui refusez l'un et l'autre.

LE MARQUIS.

Moi, ma chère ?

LA MARQUISE.

Qui parle de vous, à moins que ce ne soit votre conscience? Je parle de tous les maris de la terre. Les hommes ont mille façons de passer le temps, d'occuper leur esprit, d'appliquer leur activité; ils n'ont que le choix des distractions; si, avec cela, ils vont chercher les émotions de l'infidélité, convenez que c'est uniquement pour mal faire

LE MARQUIS.

Oh! quant à moi...

LA MARQUISE.

Quant à vous, vous êtes un saint, c'est reconnu. De plus, quand vous vous mariez, messieurs, vous êtes des gens parfaitement de sang-froid : les séductions des sens, comme les entraînements du cœur, vous trouvent fort instruits, — pour ne pas dire usés, — et fort insensibles, — pour ne pas dire blasés.

LE MARQUIS.

Oh! madame, en vérité...

LA MARQUISE.

Si c'était un effet de votre complaisance de ne pas m'interrompre? — C'est donc par corruption pure, par dévergondage réfléchi, que vous manquez à vos devoirs. Nous autres, — hélas! marquis, — c'est différent : nous commençons la vie, et vous la finissez. Contre tous les dangers, toutes les tentations, toutes les surprises, nous n'avons d'autre cuirasse que notre pauvre instinct, tandis que vous êtes armés de pied en cap d'une magnifique expérience. Ce n'est pas tout : vos trahisons ont un caractère d'initiative et de spontanéité que n'ont point les nôtres : vous attaquez, et nous ne faisons que nous défendre : que nous soyons en faute quand nous nous laissons vaincre, je le veux bien; mais, en vérité, que dirai-je de vous, qui nécessairement préméditez vos forfaits, et qui vous mettez en campagne de

propos délibéré!... Aussi êtes-vous coupables, même en cas d'échec, — même en cas d'échec, vous entendez?... L'intention qui vous a mis en mouvement fait le crime. Bref, nous avons sur vous la supériorité morale du gibier sur le chasseur. Je n'ajouterai qu'un mot, c'est que le plus souvent l'infidélité entre dans votre maison par la porte que vous laissez ouverte en courant chez votre maîtresse.

LE MARQUIS.

Tout cela peut être fort subtil ; mais l'opinion de tous les temps, écrite dans toutes les lois du monde...

LA MARQUISE.

Eh! laissez-moi donc avec vos lois! Ne sait-on pas bien que c'est vous qui les faites? Si l'infidélité d'une femme met le trouble dans sa famille, vos infidélités, à vous, ne mettent-elles pas le désordre dans la famille des autres? La société n'y gagne rien, ce me semble.

LE MARQUIS.

Ce qui me paraît le plus évident, c'est que vous êtes fort belle quand vous vous échauffez un peu à parler.

LA MARQUISE.

Me voilà bien avancée, si c'est tout ce que je vous ai démontré!

LE MARQUIS.

Mais dites-moi, où avez-vous pris tous ces beaux raisonnements que vous venez de me faire?

LA MARQUISE.

Vous êtes superbe. Vous me preniez pour une sotte, à ce que je vois.

LE MARQUIS.

Non pas, certes... mais...

LA MARQUISE.

Mais pour quelque chose d'approchant. J'ai remarqué

qu'en général vous avez, vous autres hommes, une si petite opinion des femmes, que vous tombez de votre haut si vous leur entendez dire un mot qui ait le sens commun. (Elle roule son ouvrage autour de ses longues aiguilles.) Eh bien, marquis, vous aviez voulu tantôt me faire passer je ne sais quelle pièce de mauvais aloi; je vous en ai rendu la monnaie. (Elle se lève.) Bonsoir.

LE MARQUIS.

Comment! Vous retirez-vous sitôt?

LA MARQUISE.

A onze heures régulièrement tous les soirs; je suis bien aise de vous l'apprendre.

LE MARQUIS.

Vous ne m'apprenez rien; mais je ne croyais pas qu'il fût si tard.

LA MARQUISE.

Très-gracieux... Faites-moi donc le plaisir de me dire bonsoir et de vous en aller.

LE MARQUIS.

Est-ce que je vous gêne ici?

LA MARQUISE.

Mon Dieu! non... Au fait... (Elle ôte quelques épingles, qu'elle pose sur la cheminée; puis elle dénoue ses cheveux, qui tombent en désordre.)

LE MARQUIS.

Est-ce que vous n'avez pas besoin de Louison pour tout cela?

LA MARQUISE, *devant la glace, tournant le dos au marquis.*

Non; je vous dirai que je ne me sers de mes domestiques que quand je ne puis pas faire autrement. Tous les soirs, je m'arrange comme vous voyez, dans mon boudoir, après quoi je passe dans ma chambre de mon pied léger.

LE MARQUIS.

Ah ! vous vous défaites vous-même?

LA MARQUISE.

Vous dites ?

LE MARQUIS.

Vous vous défaites vous-même ?

LA MARQUISE, *arrangeant ses cheveux.*

Personnellement... mon Dieu ! oui.

LE MARQUIS.

Vous avez une chevelure éblouissante.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bon.

LE MARQUIS.

Vous êtes trop jolie pour être ma femme, savez-vous ?

LA MARQUISE.

C'est possible. Mettons donc que je ne la sois pas.

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'on ne peut aimer comme sa femme quelqu'un qui vous ressemble : on l'aime davantage.

LA MARQUISE.

On a de la peine à s'y décider toutefois.

LE MARQUIS.

S'il y a un amour qui ait quelque valeur, ne pensez-vous pas que c'est celui qui naît avec connaissance de cause ?

LA MARQUISE.

Voulez-vous recommencer votre métaphysique ? Allons, bonsoir, bonsoir.

LE MARQUIS.

Vous êtes miraculeusement jolie, et je suis... ma foi, je suis indigne de mon bonheur. (Il se lève et prend un flambeau.)

Permettez-vous à votre mari de vous éclairer jusque chez vous, madame?

LA MARQUISE.

Mais êtes-vous en état de grâce, dites-moi?

LE MARQUIS.

Comment l'entendez-vous?

LA MARQUISE.

Votre conscience est-elle suffisamment tranquille, et n'avez-vous pas à vous confesser de quelque chose par le monde?...

LE MARQUIS.

En vérité, ma chère, je ne...

LA MARQUISE.

Ne voyez-vous pas que je sais tout?

LE MARQUIS.

Si vous savez tout, je n'ai plus qu'à vous demander humblement l'absolution.

LA MARQUISE.

Vous verrez qu'il n'avouera point, dans l'espoir de sauver quelque chose! Mais avouez... avouez donc..

LE MARQUIS.

Que mon aveuglement et ma sottise ont presque été jusqu'à la folie!...

LA MARQUISE.

Jusqu'au crime, monsieur, jusqu'au crime!

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

Jusqu'au crime.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas tout. Et que madame... eh?...

LE MARQUIS, *avec feu.*

Et que madame de Rioja est une coquette éhontée!

LA MARQUISE.

Ah! mon Dieu! n'y mettez pas de colère, ou je croirais que vous l'aimez encore.

LE MARQUIS.

De grâce, épargnez-moi.

LA MARQUISE *le regarde un instant sans parler, puis elle hausse légèrement les épaules, pousse un grand soupir, et, prenant le bras de son mari :*

Allons!... venez en paix, et ne péchez plus.

ALIX

Personnages.

OTTOCAR D'ALTENA, comte de Franconie.
ULRIC, jeune étudiant.
ALIX, sa maîtresse.
MANSFELD, SALADO, HEINRICH FRITZLAR, RANUCE DE BYZANCE, conjurés.
MUNIUS, juif.
MUZEDDIN, envoyé de la Porte

CONJURÉS, CONDOTTIERI, PAGES.

ALIX.

I.

La scène se passe à Nuremberg chez Ulric. Une petite chambre avec deux fenêtres dont les parois extérieures sont tapissées de pampres. Au fond, à droite, un sombre escalier en spirale qui se perd dans le plafond. Alix travaille près d'une fenêtre. Entre Ulric.

ALIX, *se levant*.

Eh bien?

ULRIC.

Eh bien, chère conjurée, ce sera bientôt.

ALIX.

Quand?

ULRIC.

Bientôt.

ALIX.

Oui, l'éternelle réponse. (Elle se rassied et reprend son ouvrage.)

ULRIC.

T'ai-je dit que j'attends ce soir Mansfeld?

ALIX.

Je ne sais.

ULRIC.

Il revient de Prague. Quoique tu ne le connaisses pas, fais-lui bon accueil, Alix. C'est mon meilleur ami. C'est

une âme austère et bonne, une âme antique avec la tendresse chrétienne

ALIX.

Il suffit. S'il apporte du courage, il est le bien venu: j'aime le nouveau.

ULRIC, *souriant.*

Tu me boudes, Alix, depuis quelques jours. Tu es une enfant. Il s'agit d'une affaire de vie et de mort pour toute une ville, pour tout un peuple, et cette jolie fille trouve là un sujet de bouderie.

ALIX.

Oui, je boude, parce tous tes conjurés sont des lâches. Cette ville de Nuremberg est peuplée de valets. Il n'y a dans toute la Franconie qu'un homme, et c'est le comte, qui a osé vous juger à votre valeur, qui vous a asservis avec une poignée de bandits italiens, et qui vous fait courber la tête jusqu'au ruisseau quand il vous regarde. Voilà dix ans enfin que vous souffrez cela, dix ans qu'il vous conduit comme sa meute avec un fouet et un sifflet. Je ne sais comment ces hommes sont faits. Moi, quand je l'entends seulement passer chantant et sifflant au milieu de la foule qui se tait et fait place, j'étouffe de honte. Non, je ne sais pas comment vous êtes faits. N'y a-t-il pas un an que vous conspirez, et que tu rentres chaque jour avec ce refrain sur les lèvres: Bientôt? Des hommes! Vraiment, oui! Si tu m'avais laissée conspirer seule à ma guise, il y a un an que vous auriez tous été affranchis par la main de cette jolie fille qui boude.

ULRIC.

Vraiment?

ALIX.

Je l'aurais attendu en bas, devant la porte, à son retour de la chasse; d'une main j'aurais pris la bride de son cheval, et je lui aurais mis de l'autre un couteau dans le cœur. Un de ces jours, l'ennui et le dégoût me prendront si fort,

que je ferai ce que j'aurais dû faire, et ce ne sera pas plus tard que demain, Ulric, si tu souris encore.

ULRIC.

Soit. Mais réfléchis un peu. Tu n'as jamais voulu voir le comte; je suppose qu'au moment de le frapper l'air de son visage te surprenne, ou que tu sois saisie de pitié au regard tendre ou fier de ses yeux. Songes-tu à cela? Comme toutes les femmes, tu te représentes l'objet de ta haine sous quelque aspect étrange et hideux : je gage que seulement en voyant au comte des traits humains, en trouvant un homme bien fait à la place du monstre que tu imagines, tu sentirais l'attendrissement te gagner et ta belle main trembler.

ALIX.

Tu crois cela? Tu verras.

ULRIC.

Ainsi, Alix, tu hais le comte; voilà tout le fond de ton cœur. Pourvu que le comte meure, tout est bien. Tu ne m'aimes plus?

ALIX.

Je t'aime encore, Ulric; mais je me sens à la veille de te mépriser, et c'est pourquoi je voudrais mourir ce soir. Mais toi qui parles, où est ton amour? As-tu seulement de la pitié pour moi? Que la honte de ton pays et ta propre honte ne te touchent pas; que tu voies sans colère ce comte infâme porter une main dédaigneuse sur l'honneur, sur les libertés, sur les têtes de ses concitoyens, je crois que je te le pardonnerais encore : mais ce comte a fait mourir mes deux frères; mais j'ai trompé, j'ai quitté pour toi ma mère en deuil de ses fils, et elle est morte en me maudissant. Venge mes frères, ma mère me pardonnera, c'est tout ce que je veux. Tu me l'as promis d'ailleurs; sans cela, est-ce que je vivrais? As-tu de la mémoire au moins? Il y a un an, le jour où ma mère est morte du chagrin que je lui avais

fait, j'ai bien compris que je n'avais plus de repos à espérer en ce monde ni dans l'autre; alors la pensée m'est venue de tuer le meurtrier de mes frères, et de rendre du même coup la Franconie libre. Je connaissais ma mère; elle aurait tout pardonné à qui aurait vengé ses fils, et puis c'était une noble femme qui ne pouvait souffrir la honte ni dans sa maison ni dans son pays. Je me souvenais qu'elle avait elle-même armé les mains de ses fils pour la révolte... Oui, je suis sûre que son âme aurait volé au-devant de la mienne, si j'avais accompli ce que je méditai ce jour-là!... Mais tu me dis que tu t'en chargeais, toi, qu'il fallait des hommes pour une œuvre semblable; tu parus comme inspiré d'une révélation soudaine. Ton œil étincelait, tes lèvres tremblaient en prononçant de grandes paroles. Je te crus. Je consentis à vivre, à remettre en tes mains, bien aimées alors, le soin de délivrer ma patrie de sa misère et moi de mes remords. Il y a un an de cela, Ulric. Eh bien, il semble que ton ardeur, au lieu de s'accroître, s'éteigne de jour en jour; depuis un mois, je n'ose même plus t'interroger, tant j'ai peur de trouver un lâche ou un traître dans mon amant.

ULRIC, *souriant.*

Patience, belle enfant.

ALIX.

Toujours ce mot! Encore ce sourire!... Tiens, je n'ai plus qu'une chose à te dire, ensuite ce sera fini.

ULRIC.

Parle, parle.

ALIX.

Le comte m'a écrit.

ULRIC.

A toi? le comte? quelle histoire!

ALIX.

Il y a deux heures, comme il passait sur la place, j'étais

assise où je suis ; une bourse pleine de florins est tombée à mes pieds avec ce billet. Lis.

ULRIC, *lisant le billet.*

« Ma gracieuse fille, s'il vous plaisait d'être comtesse suzeraine une couple d'heures, je suis votre homme. — Ottocar. » C'est d'un cœur à la fois respectueux et bien épris. Lui as-tu répondu?

ALIX.

Mais, voyons ! es-tu fou? Je ne t'ai jamais vu ainsi.... Jamais je ne t'ai vu ce calme et ce sourire.

(Sept heures sonnent à une église voisine. Ulric paraît compter les coups de la cloche ; après le septième, il se lève.)

ULRIC, *prenant la main d'Alix.*

Je suis calme et je souris, mon amour, parce que l'aurore de demain blanchira sur la tombe du comte ou sur la mienne.

ALIX.

Quoi ! que dis-tu?

ULRIC.

J'ai voulu, chère enfant, te sauver les inquiétudes d'un pareil instant. J'ai voulu, pour toi comme pour moi, qu'il fût aussi court que possible. Nous avons une demi-heure à nous. A sept heures et demie, je vais rejoindre mes amis. Demain, nous serons libres. Cette nuit, je tue le comte.

ALIX.

Mon Dieu !... mon Dieu !... ne t'es-tu pas trop pressé? Es-tu sûr de tes amis? Cette nuit? mais elle vient déjà, la nuit. C'est donc tout de suite?

ULRIC.

Sois tranquille, Alix. Tous sont prêts et fidèles. Il ne s'agissait pas seulement de tuer un homme, mais bien de soulever un peuple. C'est ce qui a pris du temps. Toutes les villes où le comte a des baillis, Furth, Bamberg, Wurtz-

bourg, Anspach, feront chez elles, à l'heure dite, ce que nous allons faire chez nous. Demain, la Franconie se réveillera libre dans son lit d'esclave; ma patrie morte ressuscitera à la lumière du ciel en secouant sa chaîne brisée. Ceux qui verront cela seront heureux! Si je conçois, Alix, deux spectacles également splendides et faits pour l'œil de Dieu, c'est la création d'un monde et le réveil d'un peuple.

ALIX, *l'embrassant.*

Je t'aime, mon Ulric. (Elle le force de s'asseoir, et se met à ses pieds.) Quand j'y pense, tu es leur chef, toi, le plus jeune! Sans toi, rien ne se ferait... Que je suis heureuse! Écoute, je vais te dire quelque chose en secret: — Tu es beau comme un roi, tu es grand comme un empereur...; mais voici ce qui va arriver : demain, tu seras connu et admiré de tous, des femmes aussi. Il n'y aura personne qui ne te répète ce que je te dis seule aujourd'hui. Souviens-toi que je te l'ai dit avant elles, moi, avant tout le monde; n'est-ce pas, Ulric?

ULRIC.

Oui, oui, enfant.

ALIX.

D'abord, si tu en aimais une autre, elle te tromperait, et très-aisément. Tu as étudié les hommes, Ulric; tu es digne d'être le chef d'une nation, tu es un savant et un philosophe; mais les femmes, vois-tu, tu ne connais rien aux femmes; elles te tromperaient très-aisément.

ULRIC, *riant.*

Qu'en savez-vous? Vous m'avez donc trompé?

ALIX.

Certainement. Par exemple, je te trompe en ce moment, car je ris; cela te fait sourire, et tu ne vois pas que j'ai envie de pleurer... Je parle, je parle pour m'étourdir; mais, si tu n'étais pas là, je ne ferais que pleurer.

ULRIC.

Alix, n'as-tu pas appelé de tous tes vœux l'heure où nous sommes?

ALIX.

Malheureuse que je suis! Cela est vrai! (Elle pleure.) Pardonne-moi, pardonne-moi.

ULRIC.

Que je te pardonne, chère enfant?

ALIX.

Si tu meurs, je t'aurai tué. C'est moi, c'est ma folle haine qui t'a jeté dans cette entreprise terrible.

ULRIC.

Je t'en remercie, ma bien-aimée. Il est vrai, et je m'en accuse, qu'avant d'être éclairé par ta généreuse colère, je n'osais élever ma pensée jusqu'à cette sainte conjuration. Maintenant, que je vive ou que je meure, je laisserai, grâce à toi, un nom que les opprimés prononceront tout bas avec attendrissement, et les tyrans avec pâleur. Merci, mon Alix. Ne te trouble pas, au reste, plus que de raison : j'ai bon espoir de survivre au comte.

ALIX.

L'espères-tu un peu?... Non, tu me trompes, tu ne l'espères pas... O Dieu, si j'avais pu l'oublier!... Il y a dans les faubourgs, sur le bord de l'eau, il y a de petites maisons solitaires au fond des jardins; nous aurions pu vivre là heureux pendant des siècles sans savoir seulement s'il y avait des tyrans dans le monde... Le mal, c'est que nous ayons demeuré ici, sur cette place, sur son passage... Cette idée se représentait chaque jour; j'avais la tête en feu; mon pauvre cœur est plein de tempêtes. Ulric, j'ai des pensées effrayantes; je ne sais si toutes les femmes sont tourmentées comme moi... Je ne puis te dire toutes mes

pensées; j'en ai de terribles... Toutes les femmes aussi n'ont pas été maudites par leurs mères.

ULRIC.

Assez, je t'en prie.

ALIX.

Causons gaiement. Te souviens-tu de la soirée où nous nous vîmes pour la première fois?

ULRIC.

Je m'en souviens. C'était sur les bords du petit lac qu'on appelle la Mare aux Hérons. Le soleil se couchait à droite, derrière le coteau de la Werra. Tu descendais du coteau, donnant le bras à ta mère.

ALIX.

Je descendais donnant le bras à ma mère, et toi tu montais dans le même sentier. Comme tu te rangeais dans les vignes pour nous laisser passer, ma mère dit: Voilà un jeune homme qui a du respect pour les vieilles gens; il aura une bonne vieillesse.

ULRIC.

Oui; ensuite je m'assis à la place où je vous avais rencontrées, et j'y restai jusqu'à la nuit. Le lendemain, j'eus soin d'y revenir à la même heure. Je vous y trouvai encore. Ta mère me reconnut et me salua; mais, toi, tu n'eus pas l'air de me reconnaître.

ALIX.

Je n'eus pas l'air de te reconnaître, parce que je t'aimais.

(On frappe à la porte; Alix va ouvrir; entre Mansfeld.)

ULRIC.

Mansfeld! Que Dieu soit loué qui t'amène à temps! C'est pour cette nuit.

MANSFELD.

Que Dieu soit loué! (Alix s'est remise au travail.) Quelle est cette jeune fille?

ULRIC.

C'est Alix. N'as-tu pas reçu les lettres où je te parlais d'elle?

MANSFELD.

Je ne l'imaginais pas si jeune.

ULRIC.

Elle a le courage d'un lion. Ses yeux bleus éclairent comme le feu du ciel quand elle parle de ses frères.

MANSFELD.

Elle est ta femme, n'est-ce pas? Sa mère demeure avec vous?

ULRIC.

Sa mère est morte.

MANSFELD.

La jeune fille eût mieux fait de rester près de sa mère.

ULRIC.

Mansfeld!

MANSFELD.

Elle eût mieux fait de rester près de sa mère et de ne pas venger ses frères.

ULRIC.

Mansfeld, regarde-la.

MANSFELD.

Oui, elle a la grâce et la force; mais je n'aime pas à côté de celui qui marche au martyre une image si douce de la vie.

ALIX, *s'approchant vivement.*

Cela serait bon à dire, maître, si je ne devais pas le suivre.

MANSFELD.

Bien répondu, ma fille. Votre main. Quel est ce bruit?

(Tumulte d'une foule sur la place. Approche d'une cavalcade. Le bruit cesse tout à coup, et au milieu du silence on entend un homme siffler une ariette.)

ULRIC.

C'est le comte qui revient de la chasse.

MANSFELD.

En est-il venu là? Dans sa patrie, dans sa ville natale! Le misérable soufflète sa mère! Et pas une fenêtre ne s'ouvre pour répondre à son défi de palefrenier! Ulric, tu t'es trompé. Il est trop tard, ou il n'est pas temps encore.

ULRIC.

Les nuées se recueillent avant de lancer la foudre. Patience. (La cavalcade passe devant la maison. Alix s'élance à la fenêtre.) Que fais-tu là, Alix? N'as-tu pas juré d'éviter la vue de cet homme?

ALIX.

Je puis le regarder maintenant, puisqu'il va mourir. Je veux le voir une fois.

ULRIC.

Lève-t-il les yeux? Dis-moi s'il lève les yeux sur toi?

ALIX, *à la fenêtre.*

Comme il est pâle! On dirait la statue de son tombeau. Se peut-il qu'il soit si jeune encore! Il y a si longtemps qu'il fait le mal! Non, il ne lève pas les yeux; il joue avec son lévrier; il se retourne sur son cheval... Sainte Vierge! quel regard! (Elle se retire de la fenêtre toute tremblante et tombe sur une chaise.)

ULRIC.

Chère enfant, cette vue t'a fait mal?

ALIX.

Ce n'est rien. J'avais les yeux fixés sur sa housse couleur de sang, quand tout à coup j'ai senti son regard sur moi.

ULRIC.

Le regard avec le billet, Alix, il payera tout à la fois.

MANSFELD, *qui est demeuré pensif.*

Ulric, malheur aux peuples qui ne pratiquent pas l'ingratitude! Le père de cet homme avait bien mérité de son pays. Il n'était, comme chacun de nous, que le citoyen d'une ville libre, le plus riche seulement. Dans une année de disette, il épuisa sa fortune à nourrir Nuremberg et toute la Franconie. Sans lui, nos pères à nous seraient morts de faim. Il vendit toutes les terres qu'il avait en Souabe et en Livonie. Nos pères furent reconnaissants; ils lui donnèrent des priviléges. Ils lui bâtirent ce château d'où le fils exige violemment aujourd'hui tout l'arriéré de notre dette. La reconnaissance des peuples, ami, est un crime envers la liberté. La race des grands citoyens devrait être vouée à l'exil comme celle des criminels. *Summa injuria, summum jus.* Ce ne sont pas, j'espère, des gens du pays qui servent de courtisans à ce traître?

ULRIC.

La plupart sont des Italiens, des capitaines de sa garde.

MANSFELD.

Oui, ce qui l'a perdu, c'est l'Italie. Il a séjourné plus de six ans au milieu de ces pirates beaux-esprits et de ces féroces comédiens que les Italiens appellent leurs princes. Je me souviens de l'avoir vu avant son voyage, quoique je fusse bien jeune alors. Il rougissait comme une jeune fille en nous adressant des paroles gracieuses. Il était frêle et maladif. Un jour il sauva, au péril de sa vie, un enfant qui se noyait dans la Pegnitz; et, comme la mère lui embrassait les mains sans pouvoir dire un mot, il éclata en sanglots et se sauva en grande hâte. Cela me frappa. C'était une jeunesse qui promettait.

ULRIC.

Maintenant il fait pleurer les mères et rougir les filles. Quant à lui, c'est un impassible visage que le sang ne tache

pas et que la débauche ne peut rider. Je ne sais si l'éclair même d'une dague menaçant sa gorge pourrait creuser un pli sur son masque italien. C'est ce que je verrai, du reste, avant peu.

MANSFELD.

C'est toi qui le frappe?

ULRIC.

C'est moi. Tous nos amis l'ignorent encore. J'ai voulu garder ce secret jusqu'au dernier moment. A sept heures et demie, ils nous attendent dans les ruines de Saint-Étienne pour convenir des mesures suprêmes.

MANSFELD.

Le comte est soupçonneux et bien gardé.

ULRIC.

Je le sais. Je sais aussi que son pourpoint est doublé de lames d'acier; mais je garde là-haut, dans une cassette, comme un joyau sans égal, un talisman devant lequel tomberont tous les obstacles. C'est une lettre de notre ancien maître, le docteur Staumer, adressée au comte. Staumer était mourant à Vienne, il y a cinq mois, quand le comte le fit demander instamment. Le comte souffre d'un mal intérieur qui lui ronge la poitrine, et dont son père à été guéri par Staumer. Staumer était un dieu pour lui. J'ai reçu en même temps la nouvelle de la mort du docteur et une lettre par laquelle il me recommande au comte comme le meilleur de ses élèves. Devant le médecin, tu conçois que le pourpoint aux lames d'acier s'ouvrira. Du même coup, je le guérirai de ses maux, et nous des nôtres.

MANSFELD.

C'est bien, la nuit tombe; n'est-ce pas le moment de votre rendez-vous?

ULRIC.

Oui, partons. (Il se retourne vers Alix, qui dort la tête dans ses

mains). Cette émotion l'a brisée. Hélas ! je ne la verrai plus ni dormir ni veiller.

MANSFELD.

Viens.

ULRIC, *regardant Alix avec émotion.*

Je rentrerai pour prendre la lettre.

MANSFELD.

Tu ferais mieux de la prendre maintenant.

ULRIC.

Non, je rentrerai, c'est plus sûr. Allons. (Ils sortent.)

II.

Une salle souterraine dans les ruines du couvent de Saint-Étienne. Plusieurs rangs de stalles en pierre, une chaire adossée au mur en face des stalles. Au-dessus de la chaire un christ sculpté en demi-relief sur la muraille. Des torches brûlent dans des anneaux de fer scellés aux parois. Une vingtaine de conjurés, quelques-uns masqués, occupent une partie des stalles. Il en arrive de nouveaux, qui prennent place silencieusement après avoir donné le mot d'ordre à un homme qui se tient sur le seuil, une épée nue à la main. Entrent Ulric et Mansfeld.

MANSFELD.

Quels sont les trois qui ont des capuces blancs comme le tien ? Les autres chefs ?

ULRIC.

Oui. Celui qui est le plus près de nous, le plus gros, est le syndic de la corporation des drapiers, maître Heinrich Fritzlar. Nous tenons par lui la bourgeoisie. Il est riche, et il a deux filles d'une grande beauté : à ces deux titres, il est l'ennemi du comte.

MANSFELD.

Et celui qui se tient courbé en deux dans sa stalle?

ULRIC.

C'est le banquier Munius.

MANSFELD.

Un juif?

ULRIC.

Oui, un juif ; mais il hait le comte, son maître en usure. Il nous donne tout le quartier des juifs. Le troisième, ce grand maigre, est une espèce d'aventurier qui traîne à sa suite tous les fainéants de mauvaises mœurs. Nous l'avons pour qu'il ne soit pas contre nous. C'est un homme de sac et de corde, bon pour un coup de main. J'espère qu'il se fera tuer avec la plus grande partie de sa bande. Il se nomme Ranuce de Byzance.

MANSFELD.

De Byzance ? Je n'aime point cela. Et quel est ce personnage qui se tient à l'écart et qui a sur les talons deux spectres immobiles ?

ULRIC.

Salado, un étudiant, tête à l'évent, mais cœur loyal. Je ne connais pas ses deux acolytes.

(Tous les conjurés sont entrés. La porte est fermée.)

ULRIC, *montant à la chaire.*

Amis, s'il y en a parmi vous qui sentent en face de l'heure décisive la faiblesse entrer dans leur cœur, ou le scrupule leur venir à l'esprit, qu'ils le disent ; je jure que leur vie sera respectée. Jusqu'à demain seulement ils seront tenus prisonniers dans cette salle. Il vaut mieux être faible que traître ; qu'ils y songent : j'attends. (Silence.) Maintenant, au nom de vous tous, moi, votre chef librement élu, je déclare traître quiconque de nous, au moment du danger, parlerait ou n'agirait point, et je donne pouvoir à chacun de nous de le frapper de mort comme traître.

LES CONJURÉS.

Ainsi soit-il.

ULRIC.

Vous savez que nos frères de Furth, de Wurtzbourg, de Bamberg, comptant sur notre foi, se lèveront cette nuit et chasseront de leurs villes les baillis du comte. Si nous différions d'un seul jour, nous les livrerions lâchement à la mort. Nous allons donc accomplir cette nuit l'acte pour lequel nous nous sommes fraternellement conjurés.

TOUS.

Ainsi soit-il.

ULRIC.

Que chacun des chefs dise maintenant ce qu'il a résolu de faire. Je parlerai ensuite pour les étudiants et pour moi. (Heinrich Fritzlar monte à la chaire et se recueille, les mains croisées sur son ventre.)

SALADO, *bruyamment.*

Ah ! ah ! on n'entend pas ! plus haut !

FRITZLAR, *dédaigneux et solennel.*

Dignes frères...

SALADO.

Très bien !

FRITZLAR.

Tout le monde sait que maître Salado, autrement dit vide-bouteille, me poursuit de ses impertinences, depuis qu'il a rôdé six mois durant sous les fenêtres de mes filles, sans pouvoir obtenir d'elles la plus légère faveur.

SALADO.

Un mot vous confondra, bonhomme. Vos aimables filles, d'un père charmant rejetons plus charmants encore, comme dit Flaccus, m'ont jeté un soir, je ne dirai pas un bouquet mais tout un arbuste en fleurs; ah !

FRITZLAR.

Oui, avec le pot ! Vous oubliez le pot, mon jeune ami.

SALADO.

Un arbuste ne croît pas dans le creux de la main : en disant arbuste, je croyais suffisamment dire pot. Le pot était une faveur de plus.

ULRIC.

Messieurs !

FRITZLAR.

Je ferai, quant à moi, ce que j'ai promis. Aussitôt que les portes du château seront forcées, pas une minute avant, le beffroi sonnera. Les corps de métiers en armes se réuniront sur la place du marché, et les syndics dans la grand'salle. Nous rédigerons une adresse à l'empereur pour implorer sa protection et reconnaître sa suzeraineté, moyennant la conservation de nos priviléges.

SALADO.

Excellent, mais contradictoire.

FRITZLAR, *s'animant.*

Toutefois, je crois devoir le dire, si Heinrich Fritzlar conserve voix au chapitre, la commune de Nuremberg décrétera sa première loi de police contre cette classe turbulente de jeunes insolents, qui, sous prétexte de se livrer à des études dont l'importance est loin d'équivaloir à l'inconvénient que le séjour... (Murmures sur une partie des stalles.)

SALADO.

Laissez ! laissez ! je le défie de finir sa phrase ; continue, puits de science. (Fritzlar descend de la chaire au milieu des rires.)

MUNIUS, *de sa place humblement.*

Dignes maîtres, j'ai si peu de chose à dire...

SALADO.

A la chaire !

MUNIUS.

Je n'ai que deux paroles...

SALADO.

C'est trop d'une. A la chaire!

MUNIUS *monte à la chaire.*

Je n'ai qu'un mot à dire.

SALADO.

Dites-le.

MUNIUS.

Qu'il me tombe un œil de la tête à chaque mensonge que je dirai! Nous marcherons, mes frères et moi, au secours des braves étudiants et des braves corps de métiers de la respectable ville de Nuremberg. Mais, que je meure à l'instant et plutôt deux fois qu'une, si la pure vérité ne sort pas de mes lèvres : nous sommes de pauvres gens qui mourrons de faim avec nos pauvres enfants, si on vient à piller nos pauvres maisons.

SALADO.

Thesaurus linguæ, trésor d'éloquence! *et veritatis*, et de vérité! Poursuivez, vierge de Sion.

MUNIUS.

C'est pourquoi nous voudrions être assurs d'une bonne protection pour nos logis pendant notre absence.

RANUCE DE BYZANCE, *d'une voix de stentor.*

Je m'en charge! (Il s'élance vers la chaire. Munius en descend précipitamment. Ranuce continue dans la chaire.) Je me charge, dis-je, de veiller avec mes hommes sur les demeures des juifs. Je compte, du reste, veiller un peu partout. J'ai l'intention de me couvrir de gloire, des pieds à la tête, d'ici au lever du soleil. Mon plan est fort simple ; le voici. — Je place cent de mes drôles sur les derrières du château ; à peine s'aperçoivent-ils que le tumulte est au comble dans l'intérieur, ils s'élancent, achèvent la garnison et renversent les murailles dans les fossés. Cent autres de mes pendards,

répandus avec discipline dans le quartier des juifs, se présenteront tour à tour sur le seuil de chaque porte, qu'on aura pris soin de laisser ouverte. Ils parcourront les maisons au pas militaire pour s'assurer que tout est tranquille, et principalement que les femmes obtiennent tous les égards désirables. Pendant ce temps, je fonds moi-même, à la tête de deux cents moustaches de choix, sur les quatre coins de la ville, une torche d'une main et de l'autre cette épée. Ayant un peu guerroyé çà et là dans ma vie et ayant assisté à mainte prise de ville, où, pour ainsi dire, nous avions, hommes et chevaux, du sang jusqu'aux genoux, il n'est pas à craindre que je manque de résolution. Il faut écumer le pot qui bout. C'était l'avis de ma grand'mère, c'est aussi le mien. Ennemis ou amis, je ne reconnais personne. Est-ce celui-ci ou celui-là? Je ne sais. Se nomme-t-il de tel nom ou de tel autre? Je l'ignore. En de tels instants, on n'est plus un homme, on est le tranchant d'une lame. Le feu à ce toit! un coup de pique à ce bourgeois! Çà! çà! à moi! Ranuce! Ranuce! tue! pille! à sac! à sac!

VOIX NOMBREUSES.

A bas le soudard!

RANUCE, *s'essuyant le front.*

Quoi? que disent ces marchands?

LES CONJURÉS.

Allez au diable avec vos moustaches de choix!

RANUCE.

Ah çà! mes maîtres, je ne vous comprends pas! Va-t-on se battre, oui ou non? Se bat-on d'usage avec des édredons et des coiffes de vieille femme? Moi, j'ai cru qu'on allait se battre.

ULRIC.

Messieurs, Ranuce est un soldat : il s'est mal expliqué.

Il a voulu dire seulement qu'il serait sans pitié pour les partisans du comte.

RANUCE.

Sans doute.

MUNIUS.

Si les gens du capitaine Ranuce entrent dans notre quartier, nous y resterons pour défendre nos femmes et nos biens.

RANUCE.

Juif, c'est m'insulter que d'insulter mes hommes.

MUNIUS.

C'est un pillard, mes bons seigneurs. Il me doit deux cents florins qu'il m'a empruntés sur de fausses hypothèques.

RANUCE.

Juif, tu es un traître félon.

MUNIUS.

Il vole dans les rues, la nuit.

RANUCE.

On avouera que ceci est insupportable.

(Il dégaîne sa longue épée et saute à bas de la chaire.)

ULRIC, *se jetant au-devant de lui.*

Ranuce, et toi, juif, voulez-vous nous perdre par vos misérables querelles? Avez-vous une âme? Songez-vous à l'heure où nous sommes? Juif, ne crains rien. Je te réponds de tes biens sur mon honneur. Tu entends, Ranuce. Il y a plus d'une façon de trahir, camarade. La plus grande trahison envers la liberté, c'est un crime commis en son nom, une lâcheté couverte de son égide. Ranuce, embrasse le juif.

RANUCE.

Oublions tout, digne Munius. (Il l'embrasse.)

MUNIUS.

A l'aide! il m'étouffe!

RANUCE.

Vous vous trompez, Munius, sur le sens de mon étreinte.

MANSFELD, *bas à Ulric.*

Crois-moi, nous ferions mieux de partir et d'aller vivre loin d'ici.

ULRIC.

Il est trop tard. Sois sûr, ami, que toutes ces mesquines discussions céderont tout à l'heure au sentiment d'un devoir commun et d'un danger présent.

SALADO, *de sa place.*

Messieurs et frères!

FRITZLAR.

A la chaire!

SALADO.

C'est inutile. Je n'ai que quelques paroles d'encouragement à vous adresser.

FRITZLAR.

A la chaire! à la chaire!

SALADO.

Volontiers. (Il monte dans la chaire, suivi des deux masques qui n'ont pas quitté ses côtés durant toute la séance.) Frères! si quelque chose est capable de troubler un esprit vaillant, c'est sans doute l'image d'un trépas prochain, surtout quand ce trépas se présente avec l'appareil d'une torture raffinée. Ma faible chair frémit malgré moi, lorsqu'en vous considérant tous tant que vous êtes, je me dis : Ainsi donc ces visages, dont la plupart me sont familiers, les uns ovales, les autres ronds, tous animés des couleurs de la santé, seront tous dans quelques instants des masques également livides, tous également contractés par la surprise d'une mort violente. (Murmures.) Voici donc des êtres vivants et bien conformés qui viennent de souper paisiblement en famille, qui mar-

chent et qui digèrent, dont tous les organes enfin jouent d'un jeu sain et régulier, et qui, demain matin, seront uniformément couchés sur la poudre, masses inertes et pénibles à voir même pour les yeux de leurs proches. (Murmures plus violents.) En un tour de main, toutes ces têtes auront quitté toutes ces épaules. (Assez ! assez !) Les dents serrées, les lèvres hideusement béantes, les muscles retirés, les yeux ternes ou injectés de sang, elles auront roulé pêle-mêle avec des corps agités d'effroyables convulsions, sur l'herbe humide de la rosée nocturne, au chant matinal des oiseaux. La sensibilité survit-elle à la décollation?... (Tempête de cris : A bas ! à bas !)

MANSFELD.

Monsieur, perdez-vous la tête?

SALADO.

Non, monsieur ; mais je la perdrai dans peu, ainsi que vous la vôtre. Je conçois, au reste, l'impatience des braves qui m'interrompent, et je leur pardonne de s'être mépris sur mes intentions. J'étais à peine au tiers de mon exorde. Après avoir fait allusion au sort qui nous attend, je comptais, par une transition brusque, démontrer la grandeur de l'homme qui sait dompter ses instincts les plus vifs, et les museler en quelque façon par le frein des sentiments généreux. J'avais cru devoir présenter sous de fortes couleurs le tableau de nos dangers, afin de relever d'autant plus le courage de ceux qui les affrontent. C'était un plan comme un autre. On ne veut pas m'écouter, n'en parlons plus.

FRITZLAR.

C'est un traître! les deux inconnus qui l'accompagnent sont des espions du comte!

SALADO.

Je vous attendais là, syndic rancunier. Ces deux hommes sont en effet des recrues de ma façon. Depuis longtemps il

me paraissait désirable qu'il y eût dans notre société deux membres au moins dont la fidélité ne fût point douteuse. Je les ai trouvés, frères, et je vous les présente. On tirerait ces deux cavaliers à quatre chevaux, qu'on ne saurait leur arracher un fétu touchant la conspiration. Je n'hésite pas à dire que je suis plus sûr d'eux que d'aucun de vous et de moi-même. Ils ont l'avantage discret d'être sourds et muets de naissance.

(Hilarité et murmures. Salado descend triomphalement de la chaire. Ulric y monte à sa place.)

ULRIC.

Est-ce ici une assemblée d'hommes qui préparent la liberté à leur pays sous l'œil du Dieu vivant? ou sommes-nous dans l'antichambre du tyran au milieu de bouffons qui raillent et de valets qui se disputent? Il y en a un ici devant qui nous devons tous rougir: car, par pitié pour nous, par pitié pour nos mères, pour nos sœurs, pour nos enfants, il a résolu de se dévouer seul; de prendre pour lui l'acte décisif de la lutte, la mort du comte, ne laissant aux autres que le danger médiocre de massacrer ou de recevoir à merci des hommes privés de leur chef. Celui-là seul, que sa main le trahisse ou le serve bien, celui-là doit mourir. Autant que vous, plus que vous peut-être, il tenait à la vie par des liens doux et puissants; eh bien, voilà l'encouragement que nous lui donnons à son heure suprême! Pour épargner un déchirement à nos cœurs, il déchire le sien de sa main, et voilà notre adieu à cette victime! Celui-là, amis, je le connais, j'étais près de lui tout à l'heure; je tenais sa main, je l'ai sentie trembler. Avait-il peur? Non, il doutait, son âme était navrée; en entendant à pareil moment vos indignes débats, il doutait de votre cause sacrée, il doutait de son sang, qu'il va répandre pour elle... Osez-vous blasphémer autour d'un ami mourant?... Vous êtes au pied de son lit d'agonie; il vous tend la main, il vous dit

par ma voix : mes amis, détournez de mes lèvres cette coupe trop amère; prenez mon âme en miséricorde, rendez-lui la foi. Ne me laissez pas mourir en désespéré, mourir incrédule aux noms pour lesquels je meurs, incrédule à la patrie, à la liberté, à la sainte fraternité humaine !... Amis, frères, exauçons cette voix que nous n'entendrons plus; si vous avez un cœur, tous tant que vous êtes, je vous en adjure à genoux, demandons pardon à Dieu d'avoir jeté à cette heure solennelle des doutes si impies dans l'âme d'un martyr ! (Il s'agenouille.)

LES CONJURÉS, *tombant à genoux.*

Vive Ulric ! à mort le comte ! vive la patrie !

ULRIC.

Merci, merci pour lui. Voici l'heure; n'avons-nous pas un prêtre ici ? (Un conjuré s'avance entre la chaire et les stalles.) Mon père, cette nuit, va mourir le comte Ottocar d'Altena, se disant faussement comte suzerain de Franconie. Il nous a dépouillés par la violence de la liberté que Dieu nous avait donnée; au nom de Dieu, nous lui reprendrons notre bien par la violence. Votre place, mon père, n'est pas dans le combat. Vous prierez toute la nuit devant ce Christ pour l'âme du comte. Il y a impiété à se laisser dépouiller de la sainte liberté qu'on tient du ciel; mais la vie aussi est chose sainte, et il faut se mettre à genoux devant Dieu quand on tue, même un tyran. Vous prierez en même temps, mon père, pour celui qui doit frapper le comte.

LE PRÊTRE.

Son nom, mon fils ?

(Frémissement et murmures parmi les conjurés.

ULRIC *s'agenouille et semble prier; se relevant :*

C'est moi.

SALADO

Bravo !

ULRIC.

Mes amis entoureront le château, et, au premier cri d'alarme, ils forceront la garde. Il serait bon qu'un de vous eût le courage d'entrer à ma suite pour donner le signal du dedans. Qui me suivra?

MANSFELD.

Moi.

SALADO.

Monsieur, je vous salue.

ULRIC.

Maintenant, amis, à vos postes. Dans un quart d'heure, si je ne suis pas au château, appelez-moi traître. Viens, Mansfeld. (Les conjurés se séparent.)

SALADO, *courant après lui.*

Tu m'as traité de haut en bas dans ta philippique; c'est égal, permets-moi de t'embrasser.

ULRIC.

Laisse-moi. (Il le repousse.

SALADO.

Eh bien, tu t'en repentiras; tu t'en mordras les pouces singulièrement. (Il s'en va.)

III.

Chez Ulric. Entrent Ulric et Mansfeld. Alix se lève vivement et demeure debout toute tremblante, la main appuyée sur le dossier d'un fauteuil. Ulric s'approche d'elle, la regarde un moment en silence, puis l'embrasse sur le front avec émotion.

ALIX.

C'est maintenant?

ULRIC.

Mansfeld vient avec moi. Nous nous aiderons; Dieu nous aidera. Ne crains rien.

ALIX.

A quelle heure?

ULRIC.

Tout de suite. Allons! allons! veux-tu que ma main soit ferme? ne tremble pas. (A Mansfeld.) Je vais chercher la lettre de Staumer là-haut.

(Il monte l'escalier en spirale et disparaît.)

MANSFELD.

Jeune fille, soyez ferme, au nom de Dieu. Dans une seule larme de femme, il y a souvent, ma fille, l'honneur d'un homme, et quelquefois la destinée d'un peuple.

(Alix prend sans répondre la main de Mansfeld. Au même instant, on entend un cri dans la chambre au-dessus. Ulric descend l'escalier en courant, pâle et les cheveux en désordre.)

ALIX.

Mon Dieu! qu'y a-t-il donc?... Ulric, qu'as-tu?

ULRIC.

La lettre! la lettre n'y est plus! la cassette est vide!.... Alix, on est entré ici. Quelqu'un est venu? dis; tu as laissé la porte ouverte en sortant, malheureuse!

ALIX.

Est-ce possible?... Mais non,... je ne me souviens pas,... et puis, dans quel intérêt ce vol? N'as-tu pas caché à tout le monde l'existence de cette lettre?... qui l'aurait prise?... As-tu bien cherché?

ULRIC.

Cherché! je te dis que la cassette est vide! Miséricorde! c'est un malheur irréparable. Comment approcher du comte maintenant? quel prétexte? quel moyen? Il me re-

cevrait au milieu de sa garde, sa cuirasse sur la poitrine. C'est impossible! Je suis perdu!

MANSFELD.

Où était la clef de la cassette?

ULRIC.

A mon cou, à cette chaîne; la serrure est forcée!

MANSFELD.

C'est étrange. Et tu n'avais confié à personne le secret de cette lettre?

ULRIC.

A personne! jamais. Alix, es-tu sortie ce soir?

ALIX.

Quelques minutes seulement; le temps d'aller à Sainte-Claire, d'allumer un cierge et de revenir. Je suis sûre d'avoir fermé la porte.

ULRIC.

Dieu! mon Dieu!... (Il court à une des fenêtres.) Qui a brisé cette vitre? Est-ce toi?

ALIX.

Une vitre brisée! je ne l'avais pas vue... Non, ce n'est pas moi, j'en suis certaine.

MANSFELD.

Et voici au dehors des branches de vignes rompues. Quelqu'un est venu, ou s'en est allé par là.

ULRIC.

Oui! c'est cela! pendant son absence!... Oh! Seigneur! et moi qui ai promis, qui ai juré... Certainement, ils ne me croiront pas; ils diront que j'ai faussé ma parole, forfait à mon serment, que j'ai eu peur... Que faire? que faire maintenant? (Il se tord les mains avec désespoir.)

MANSFELD.

Une seule chose: avertir les conjurés sans perdre un instant. Sauvons au moins leurs têtes.

ULRIC.

Et ceux de Bamberg? et ceux de Wurtzbourg, et toute la Franconie, vas-tu l'avertir aussi? Le comte vivant, leur révolte n'aura servi qu'à lui désigner des victimes... Ils ont cru à ma parole, eh bien! ils mourront à cause de cela! Oh! misérable!... et, c'est vrai, je les trahis; j'aurais dû avoir plusieurs moyens... Dieu,... mon Dieu!... j'ai livré, j'ai livré mes frères... Ce n'est pas Brutus qu'on t'appellera, pauvre garçon, c'est Judas! (Il cache sa tête dans ses mains.) Voilà comme je te venge, mon Alix... Tu avais bien raison de me mépriser, va... Qui est-ce qui saura même si elle a jamais existé cette lettre?... J'ai menti, mes amis, il n'y a jamais eu de lettre... Tiens, Mansfeld, va-t'en. Dis-leur ce que tu voudras... Il faut que j'en finisse avec ce tourbillon que j'ai dans la tête.

(Il tire violemment son poignard.)

ALIX, *lui arrêtant la main.*

Donne-le-moi, rejoins tes amis, et tiens-toi prêt. Je vais tuer le comte.

ULRIC.

Tu es folle, Alix.

LIX.

Tu serais déshonoré, tu l'as dit; tu serais infâme. Je ne le veux pas, et je veux que mes frères soient vengés. J'ai ouvert ta Bible tout à l'heure. Dieu m'a mis sous les yeux l'histoire de Judith. Ce qu'elle fit pour son peuple, je vais le faire pour le mien. Le billet que le comte m'a jeté tantôt me suffira pour entrer.

ULRIC.

Non, non, je ne puis souffrir cette pensée.

ALIX.

Qu'y a-t-il de changé? Croyais-tu m'avoir trompée? Tu ne pouvais survivre à ton dévouement, je le savais. Ne

devions-nous pas mourir tous deux cette nuit ? Qu'importe le reste ? Laisse-moi partir, mon bien-aimé.

ULRIC.

Hélas ! c'est une affreuse pensée ! Mansfeld, est-ce que je dois le souffrir ?

MANSFELD.

Tu le dois.

ULRIC.

Eh bien, Alix... Oh ! pourquoi t'ai-je connue ? pourquoi t'ai-je aimée ?...

ALIX.

L'heure avance ; laisse-moi dégager ta foi.

ULRIC.

Est-il bien vrai, mon Dieu ! qu'il n'y ait pas d'autre moyen ?

MANSFELD.

Il n'y en a pas.

ULRIC.

Eh bien, qu'elle parte... Une minute seulement, donnez-moi une minute. Si je retrouvais cette lettre... Je ne vous demande qu'une minute.

(Il monte précipitamment les degrés de l'escalier.)

MANSFELD.

Tout à l'heure j'ai douté de vous, jeune fille ; je vous demande pardon. Si vous m'en croyez, partez sans le revoir.

ALIX

Oui, maître, oui, vous avez raison... mais il faudrait cependant... Je suis tout en désordre... Il faut que ce comte me trouve belle. Ah ! je connais près d'ici une vieille juive qui fait commerce de parures... Je vais entrer un moment chez elle... Adieu.

MANSFELD *s'incline et baise la main d'Alix.*

Adieu. (Elle sort.) Je voudrais être mort avant qu'il revienne. (Ulric redescend.)

ULRIC.

Rien, rien. Où est Alix ?

MANSFELD.

Elle est partie.

ULRIC.

Partie ? Comment ! tu l'as laissée partir ?

MANSFELD.

Je l'en ai priée.

ULRIC.

Certes, l'idée ne lui en serait pas venue... Mais tu as eu tort, Mansfeld. Je veux lui parler, je veux la revoir.

MANSFELD.

Ulric, sois homme.

ULRIC.

Je ne veux pas l'arrêter, mais je veux la revoir... Quel chemin a-t-elle pris ? Dis-le-moi, bon Mansfeld.

MANSFELD.

Je ne sais.

ULRIC.

Prends garde ; je suis résolu à la revoir. Je vais courir jusqu'au château, et j'attendrai devant la porte.

MANSFELD.

Tu ne feras pas cela.

ULRIC.

Je le ferai, sur mon honneur ! Tu n'as donc jamais rien aimé ? Tu crois qu'il est possible que je me sépare d'elle ainsi ? Il faut que tu l'aies jetée dehors par violence !... Mais, Dieu merci ! elle n'aura pas le courage... Elle va revenir.

MANSFELD.

Non.

ULRIC.

Eh bien, je vais la retrouver.

MANSFELD.

Ulric, c'est maintenant que tu vas devenir vraiment un traître.

ULRIC.

Tu te trompes, te dis-je. Tu crois que je veux la retenir.... je ne veux que la voir et l'embrasser une dernière fois... Tu ne comprends rien.

MANSFELD.

Si tu la revois, tu ne la laisseras pas achever.

ULRIC.

En bien, c'est vrai; je la frapperai, je me frapperai ensuite, et il arrivera ce qui pourra. Je ne veux pas que le comte la possède. Je suis un traître! peu m'importe. Je l'aime, je suis son amant. Je serais un misérable si je la livrais à un autre. Laisse-moi passer.

MANSFELD.

Ulric, quand tu parlais de liberté et de patrie, tu mentais donc impudemment?

ULRIC

Tu es cruel! tu es cruel! Tu sais bien que j'étais décidé à mourir et à la perdre; mais la jeter dans les bras d'un autre, c'est ce qui dépasse mes forces... Quand j'y pense seulement, il me semble que mon cœur va s'arrêter. Je ne puis pas t'expliquer comment je l'aime; tout le sang de mes veines est plein d'elle, comprends cela! il me semble que son haleine ardente court dans mes os et les embrase. Je l'aime! Laisse-moi passer!

MANSFELD.

Non.

ULRIC.

Sang du Christ! laisse-moi passer, Mansfeld!

MANSFELD.

Non! (Il tire son épée.)

ULRIC, *saisissant son épée sur la table.*

Ah! c'est ainsi! ah! tu le veux!

MANSFELD.

La trahison ne passera pas ce seuil tant que je serai vivant.

ULRIC.

Meurs donc!

(Ils se battent. Mansfeld tombe la poitrine traversée et meurt. Ulric repousse le cadavre du pied et s'élance hors de la chambre.)

IV.

Une salle du château du Richsveste, résidence du comte. Au milieu de la salle, une table chargée de vaisselle d'or. Le comte achève de souper.

OTTOCAR D'ALTENA, MUZEDDIN, ENVOYÉ DE LA PORTE, PAGES, UN CAPITAINE DE LA GARDE ITALIENNE.

OTTOCAR.

Sans compliment, vous parlez l'allemand en puriste, seigneur. Ainsi, vous retournez à Constantinople? Si vous avez par là un médecin qui se connaisse aux maladies de poitrine, envoyez-le-moi. J'en avais un très-savant dont mon père s'était bien trouvé; mais on dit qu'il est mort, ce qui m'ôte toute confiance en lui.

MUZEDDIN.

Je le conçois.

OTTOCAR.

Vous le concevez? Il y a de la finesse dans votre réponse. Un autre eût dit: Sans doute, puisqu'il est mort. Vous, vous dites: Je le conçois. C'est une finesse, une nuance. Vous possédez fort bien l'allemand, je le répète.

MUZEDDIN.

Votre Altesse est trop bonne.

OTTOCAR.

Non pas, non pas. Ainsi l'empereur vous a fait un accueil distingué?

MUZEDDIN.

Assez distingué.

OTTOCAR.

Assez distingué seulement? Encore une nuance! La diplomatie ne vit que de nuances, seigneur. Une nuance vaut un coup de canon en politique. Pour une nuance mal saisie ou mal rendue, le monde s'ébranle et les peuples s'égorgent.

MUZEDDIN.

Dieu est grand.

OTTOCAR.

Et les hommes sont petits. J'achève votre pensée, vous permettez? Je nourris ma conversation des miettes de la vôtre. Il faut bien vous avouer que voici le plus agréable souper dont j'aie mémoire. Vous avez eu une idée charmante de vous détourner un peu de votre chemin pour venir me voir. Je vis fort solitaire, à cause de la disette des gens d'esprit qui se fait remarquer depuis quelques années; aussi me voyez-vous la bouche béante quand vous parlez, comme si j'entendais un cygne. Croiriez-vous, seigneur, que j'ai été jadis sur le point de prendre le turban?

MUZEDDIN.

Le turban?

OTTOCAR.

Le turban. Non pas précisément à cause du turban en lui-même, mais à cause des femmes. Combien avez-vous de femmes, mon cher seigneur?

MUZEDDIN.

Soixante, Altesse.

OTTOCAR.

Soixante seulement ? Salomon en avait, si je ne me trompe, onze cents. C'était un sage. On le serait à moins.

MUZEDDIN.

Ainsi Votre Altesse a véritablement failli prendre le turban ?

OTTOCAR.

Il n'a tenu à rien, seigneur Muzeddin. Je me faisais une image délicieuse de vos harems. Je me représentais, sous un ciel toujours pur et au milieu de jardins aromatiques, de grandes volières en treillage de fil d'or pleines d'oiseaux chantants, de fontaines murmurantes et de femmes paresseuses aux yeux grands comme des portes. Je me voyais moi-même court vêtu, je veux dire légèrement habillé, au sein de cet agréable chaos. Vous offrirai-je un sorbet ?

MUZEDDIN.

Et comment ce tableau, si vif, qu'il me transporte sur le Bosphore comme si j'y étais, ne vous décida-t-il pas, seigneur comte ?

OTTOCAR.

J'ai réfléchi. J'aurais été malheureux ; j'aurais passé ma vie à convoiter les harems de mes voisins, je me serais fait des affaires. Nous avons en ce pays un précepte qui dit : Il faut aimer ce qu'on a et se passer de ce qu'on n'a pas. Je le pratique sens dessus dessous. Je me passe volontiers de ce que j'ai, mais ce que je n'ai point est pour moi le nécessaire.

MUZEDDIN.

Ah ! ah ! ah !

OTTOCAR.

Vous riez ? Je m'en félicite. Quand on parvient à dérider un homme d'esprit, il y a apparence qu'on n'est pas soi-même une bête.

MUZEDDIN.

Sans doute.

OTTOCAR.

Vous me comblez. Il y a quelque chose en vous qui rappelle le Grec du Bas-Empire : vous savez flatter avec adresse. Je compare les flatteurs délicats aux rosiers qui vous caressent naturellement de leurs parfums, sans avoir l'air d'y penser.

MUZEDDIN.

En effet, en effet.

OTTOCAR.

N'est-ce pas ? Je passe ma vie, seigneur, à formuler ainsi en maximes plus ou moins heureuses toutes les choses que j'ai observées. Vous paraissez surpris ! Je vois que vous vous faisiez de moi l'idée d'un tyran brutal et point lettré. Je vous dirai que j'exerce la tyrannie par une raison philosophique. J'ai trouvé partout dans la nature une loi immuable, à savoir le droit du fort sur le faible. Les grands arbres étouffent les petits, le lion règne dans les forêts par le droit de sa griffe et de ses muscles sans égaux. La nature dit aux forts : A vous l'empire ; celui qui se sent fort, et qui ne le prend pas, est un sot. Le dernier des marmitons qui se plaignent de mon despotisme écrase, à chacun de ses pas, des milliers d'êtres vivants qui font retentir leurs imperceptibles royaumes de cris de détresse et de malédiction contre cet infâme marmiton qui est leur tyran. Il y a, soyez-en sûr, dans les archives de la moindre taupinière qu'on voit à fleur de terre, des piles de volumes constatant que, telle année de la fondation de ladite taupinière, la moitié d'un peuple libre a péri par l'invasion d'un despote inconnu, et cette année n'est que la minute où le pied d'un laveur de vaisselle s'est appuyé là par mégarde. Tel est l'ordre de la nature, seigneur. Chaque degré de l'échelle infinie des êtres pèse sur le degré qui suit. Remarquez bien, Muzeddin : où commence l'oppression, où finit-elle ? M'avoir créé, sans me laisser le choix d'être ou de n'être pas, voilà qui constitue déjà un abus de pouvoir

inouï. L'oppression, c'est le conseil que nous donnent toutes les voix de l'univers, c'est l'exhortation que les victimes se transmettent d'échelon en échelon. Si demain un plus fort que moi me renversait de mon fauteuil souverain et y prenait ma place, mon dernier mot serait que le drôle a raison. Qu'avez-vous à dire à cela, seigneur?

MUZEDDIN.

Rien, sur ma foi.

OTTOCAR.

Eh bien, sur ma foi, il y a cependant beaucoup de choses qu'on pourrait riposter, sans être un prodige de science; mais vous aimeriez mieux, je le vois bien, passer toute votre vie pour un âne, que de manquer un seul instant de courtoisie. (A un page qui entre:) Qu'y a-t-il là ?

LE PAGE.

Monseigneur, ce sont quatre inconnus, se disant habitants de Nuremberg, qui demandent à révéler à Votre Altesse des secrets de vie et de mort.

OTTOCAR.

Que le plus âgé entre d'abord. (Le page sort.) Seigneur étranger, vous pouvez demeurer; votre esprit curieux et observateur trouvera peut-être ici de quoi butiner.

(Entre Heinrich Fritzlar, pâle et tremblant.)

OTTOCAR.

Il me semble que je connais ce visage. Qui êtes-vous ?

FRITZLAR.

Noble comte, je me nomme Heinrich Fritzlar.

OTTOCAR.

C'est cela. Vous avez deux filles. Je vous en fais compliment. Que me voulez-vous ?

FRITZLAR.

Seigneur comte, je viens me jeter à vos genoux miséri-

cordieux. Vos jours sont menacés. Une conspiration tramée contre votre personne sacrée doit éclater cette nuit même. Les rebelles s'assemblent déjà aux portes de la ville. Tous vos baillis vont être attaqués dans vos forteresses.

OTTOCAR.

Oui-da. Êtes-vous certain de ce que vous dites, bonhomme?

FRITZLAR.

J'en réponds sur ma tête, seigneur.

OTTOCAR.

Écoute, Azo. (Il parle bas au capitaine de garde, qui sort aussitôt.) Maintenant, maître, me direz-vous de quelle espèce de pendards se compose la bande?

FRITZLAR.

En majeure partie, d'étudiants, monseigneur. Leurs deux chefs principaux sont Salado et Ulric, deux vauriens, le premier surtout.

OTTOCAR.

Ulric? Je ne suis pas surpris de celui-là. Le nom des autres chefs?

FRITZLAR.

Les chefs secondaires sont Ranuce de Byzance et le juif Munius.

OTTOCAR.

Comment êtes-vous si bien instruit, maître syndic?

FRITZLAR.

Je baise humblement les pieds de Votre Altesse. Qu'elle daigne conserver un père aux deux enfants qu'elle a eu la bonté royale de remarquer.

OTTOCAR.

Ah! ah! c'est bon. Allez-vous-en. Vous demeurez en face de Saint-Ægidius, n'est-il pas vrai? J'irai goûter votre

bière un de ces jours. Laissez ma main, laissez ma main, monsieur. Bonsoir à ces demoiselles

(Fritzlar sort avec le page.)

MUZEDDIN, *joignant les mains.*

Allah!

OTTOCAR.

Vous vous étonnez pour peu, seigneur.

(Entre Munius, conduit par le page.)

MUNIUS.

Noble prince, sérénissime burgrave, je tombe à vos pieds.

OTTOCAR.

Ah! vraiment, c'est ce fidèle Munius!

MUNIUS.

On conspire contre Votre Altesse.

OTTOCAR.

Je sais cela. Le nom des chefs seulement?

MUNIUS.

Le premier, le plus acharné de tous, est le capitaine Ranuce. En seconde ligne viennent l'étudiant Ulric et le drapier Fritzlar.

OTTOCAR.

Vous êtes modeste, Munius, vous n'aimez pas à parler de vous. Combien estimez-vous votre tête, entre nous, mon ami?

MUNIUS.

Ma tête, seigneur? par Abraham et tous les saints patriarches! c'est le hasard seul qui m'a appris... Ma tête? je ne saurais vous dire.

OTTOCAR.

Pure modestie de votre part. Je l'estime, moi, trois cent mille florins de bon or. Holà! qu'on garde précieusement ces trois cent mille florins, je veux dire cet excellent Munius. (Des gardes emmènent le juif.)

MUZEDDIN.

Allah ! Allah !

OTTOCAR.

N'arrachez pas un seul poil de votre barbe à ce propos, mon cher Muzeddin, ou je croirai que les choses les plus simples vous abasourdissent ; en d'autres termes, que vous êtes étranger à la connaissance du cœur humain, dont je vous jugeais si profondément imbu. (Entre Ranuce de Byzance.) Quel est ce grand corps ?

RANUCE.

Altesse, je baise la semelle auguste de vos pantoufles.

OTTOCAR.

Mes pantoufles vous le rendent, monsieur. Le fils de votre père ne se nomme-t-il pas Ranuce ?

RANUCE.

De Byzance. Se peut-il que j'aie l'agrément honorifique d'être connu de Votre Altesse ?

OTTOCAR.

L'agrément est pour moi, seigneur Ranuce, et l'honneur est partagé. J'aime les gens d'épée et m'honore de leur commerce.

RANUCE.

Seigneur, je craignais que le juif Munius ne m'eût desservi auprès de vous.

OTTOCAR.

C'est une erreur, seigneur cavalier.

RANUCE.

Seigneur, c'est qu'il est mon ennemi. Ce mécréant, secondé par deux fous, l'étudiant Ulric et le bourgeois Fritzlar, devait cette nuit assassiner Votre Altesse et brûler Nuremberg.

OTTOCAR.

En vérité, je vous sais gré de m'en prévenir. Vous êtes un bon serviteur.

RANUCE.

Non pas, je suis un grand coupable.

OTTOCAR.

Est-il possible ? A qui se fier désormais ? Si la franchise qui respire sur ce visage militaire n'est que mensonge, si les lignes loyales de cette main musculeuse ne sont que duperie, je vous dis, Ranuce, que toute science d'observation est vaine, et que ma main gauche doit se méfier de ma main droite.

RANUCE.

Seigneur, j'étais un des chefs du complot.

OTTOCAR.

Non, non, par la croix sainte ! Vous vous jouez de ma crédulité ! ou, si cela est, je n'ai plus qu'à me couvrir la face de mon manteau, comme l'empereur César, et à dire : *Tu quoque.*

RANUCE.

Seigneur, j'ai un défaut : j'aime le danger.

OTTOCAR.

C'est le défaut du lion, camarade.

RANUCE.

Quand gronde l'orage, je choisirai de préférence pour abri ces arbres élevés dont la cime est plus voisine de la foudre. Tel est mon tempérament. Aussi, lorsque d'autres ne voyaient dans la conspiration qu'un moyen de se gorger de butin, j'y voyais uniquement, moi, l'occasion de braver mille fois la mort en peu d'instants.

OTTOCAR.

Voilà véritablement un vaillant.

RANUCE.

C'était à moi, seigneur, qu'on avait réservé naturellement les épreuves les plus périlleuses de l'entreprise. Ainsi,

je devais soutenir le choc de vos gardes, m'engager de ma personne au plus fort de la mêlée, et, si j'ose le dire, m'y mesurer avec Votre Altesse elle-même.

OTTOCAR.

Par ma foi, vous allez me donner d'amers regrets. Et par quelle singularité, frère, avez-vous, à l'heure du danger, courbé vos impétueux instincts sous la loi du devoir?

RANUCE.

Seigneur, j'ai d'abord rougi de marcher à l'ordre d'un impur juif contre le plus noble prince de la chrétienté. Puis, venant tout à coup à me représenter le deuil où j'allais plonger cette ville, le sang coulant à flots dans les rues, les cris des femmes et des enfants, et en général toutes les horreurs qui allaient sortir de cette nouvelle boîte de Pandore, à savoir le fourreau de mon épée, j'ai senti mon cœur s'émouvoir. Peut-être verrez-vous là de la faiblesse.

OTTOCAR.

Point. Je n'y vois qu'une mâle générosité.

RANUCE.

Je suis venu alors vers Votre Altesse, seul et désarmé.

OTTOCAR.

Cette confiance achève de vous peindre.

RANUCE.

Je crois n'avoir fait que mon devoir. Aussi ne demanderai-je rien en retour, si ce n'est un tiers dans la confiscation des biens du juif Munius et de ses complices.

OTTOCAR.

Un tiers vous suffira?

RANUCE.

J'ai des goûts simples. Je tiens à la disposition de Votre Altesse, en échange de ce don, une liste sur laquelle j'ai

inscrit depuis le premier jusqu'au dernier les noms des rebelles.

MUZEDDIN.

Allah ! Allah ! Allah !

OTTOCAR.

Êtes-vous né d'hier, bon Muzeddin ? (A Ranuce.) Mon ami, est-ce bien tout ce que vous avez à me demander ? Ne me cachez rien ; je suis, comme vous le voyez de reste, un homme naïf ; je prends les choses comme on me les donne, sans y chercher finesse. Si vous vous attendez à me voir voler au-devant de vos désirs secrets, vous êtes loin de votre compte. Ainsi, mettez de côté toute délicatesse et expliquez-vous librement.

RANUCE.

Seigneur, je ne veux pas une épingle de plus.

OTTOCAR.

Vous entendez Muzeddin ? Peut-être vous imaginiez-vous que le ciel, en distribuant à Ranuce tant d'éminentes qualités, avait omis le désintéressement ? Point du tout. Ce trésor de vertus est au complet. C'est pourquoi, bon Muzeddin, comme il est d'usage qu'un prince fasse à son hôte un présent rare et inestimable, comme vous êtes mon hôte et comme enfin je ne connais pas d'objet plus précieux sur mon domaine ni même sur la terre que ce modèle de perfections qui a nom Ranuce, je vous le donne, seigneur.

RANUCE.

Miséricorde ! (Il s'agenouille.)

OTTOCAR.

Je le réintègre avec votre aide dans son fief de Byzance, et n'y mets qu'une condition : c'est qu'aussitôt arrivée votre seigneurie voudra bien le faire empaler, non en sa qualité de double traître, mais en sa qualité de mauvais plaisant qui semble croire depuis un quart d'heure qu'il a affaire à une oie, quand il me parle. Qu'on ôte de ma vue ce misé-

rable. (On entraîne Ranuce évanoui.) Remettez-vous, bon Muzeddin. Le labeur presque ignominieux de certaines expériences ne décourage point un véritable amant de la science. L'homme d'étude se penche sans dégoût sur le vase fétide au fond duquel s'élabore une vérité ; il cherche sans horreur, dans les entrailles des plus impurs reptiles, les secrets que la nature se laisse arracher par le génie. C'est pourquoi, en notre double qualité d'hommes d'État et de philosophes, continuons courageusement de déchiffrer sur ces pâles faces humaines le grimoire de l'humaine perversité. Comptons en souriant l'infinie variété des masques que peut revêtir la trahison pour tromper les autres et se tromper elle-même.

MUZEDDIN.

A quoi bon, seigneur, une science qui attriste l'homme et le rend pire ?

OTTOCAR.

C'est parler en Père de l'Église, seigneur turc ; mais vous oubliez qu'il faut vivre au milieu de cette canaille-là. (Entre Salado.) Voyez celui-ci : qui ne s'y tromperait ? Il est à peine dans l'âge où l'on se défie des hommes, et déjà il les trahit. Oui, c'est à peine si à cet âge on trompe les femmes, et lui trompe des hommes. Quel âge as-tu, jeune maître ?

SALADO.

Vingt-cinq ans, monseigneur.

OTTOCAR.

Que viens-tu faire ici ?

SALADO.

Noble seigneur, souffrez que je m'approche en suppliant...

OTTOCAR.

Je sais ce que tu vas me dire. Retire-toi. Cette salle pue la trahison. Assez. As-tu une mère ? va la retrouver. Tu as le visage d'un enfant. Je te traite en enfant. Mais pas un

mot de trahison, ou je te traite en homme. Voyons : tu es un débauché. Tu as des dettes, n'est-ce pas ? Tu voulais tuer tes créanciers pendant l'émeute, hé ? Et puis, au moment, le cœur t'a manqué, et maintenant tu viens dénoncer tes amis pour que je paye tes créanciers?

SALADO.

Seigneur, j'ai des créanciers, il est vrai ; mais je ne les hais pas assez pour les tuer, ni ne les aime assez pour les payer : — ils me sont indifférents. Voici mon histoire : M'étant fourvoyé d'aventure au milieu de l'assemblée des conjurés, je feignis, pour n'être pas mis à mort, de m'attacher à leur cause. Je viens livrer aux mains de Votre Altesse tous les fils de cet exécrable écheveau.

OTTOCAR.

C'est bon ; va-t'en ; je sais tout.

SALADO.

Je ne crois pas, monseigneur. Certains détails sont connus d'un très-petit nombre d'entre nous, et, par exemple, la façon dont Votre Altesse doit être assassinée.

OTTOCAR.

N'est-ce pas au milieu du combat ?

SALADO.

Point du tout. Un des conjurés a imaginé un expédient pour frapper votre seigneurie dans son fauteuil ; ce sera le signal de l'attaque.

OTTOCAR.

Un des conjurés ?

SALADO.

Un étudiant.

OTTOCAR.

Ulric ?

SALADO.

Non, Salado.

OTTOCAR.

Je connais déjà ce nom, et comment s'y doit-il prendre ?

SALADO.

Comme cela.

(Il frappe violemment le comte à la poitrine. On voit un stylet planté dans le pourpoint. Le comte tombe renversé, mais il se relève aussitôt. Le stylet glisse à terre. Muzeddin, les gardes et les pages se sont jetés sur Salado.)

OTTOCAR.

Ne lui faites pas de mal.

SALADO.

Comment, diable, monsieur! vous êtes vivant? Vous avez donc un matelas de curé sur l'estomac?

OTTOCAR.

Ne lui faites pas de mal. Qu'on le garde seulement. Allez.

SALADO.

Vous pouvez vous vanter d'être plus difficile à percer qu'une poutre. Si Ulric est pris, qu'on lui dise ce que j'ai fait. Je ne demande rien de plus, et bonsoir.

(On l'emmène.)

MUZEDDIN.

Que pense de celui-là Votre Altesse?

OTTOCAR.

Hum!

MUZEDDIN.

Qu'en ferez-vous, seigneur?

OTTOCAR.

Je le ferai décapiter demain matin. Ne vous y trompez pas, au reste, Muzeddin, je me connais en physionomies Ce garçon a celle d'un brave débauché que l'ennui pousse à la recherche d'émotions extraordinaires. Son action est plutôt la gageure d'un fou blasé que le dévouement d'un citoyen. Il a voulu me tuer pour ne pas se suicider. De ce que la vertu est une folie, il ne s'ensuit pas que la folie soit une vertu. Je souhaiterais de pouvoir vous montrer,

comme terme de comparaison, cet Ulric dont nos trois traîtres ont prononcé le nom en hésitant. Vous verriez un honnête visage d'homme; j'ai rencontré maintes fois son regard sur mon passage, un regard plein d'une colère franche et loyale qui ne prenait pas la peine de se cacher. Je n'ai pu m'empêcher de demander le nom du compagnon. Je suis moi-même, seigneur Muzeddin, un homme difficile à amuser, pour avoir épuisé beaucoup de plaisirs : j'ai des instants d'ennui; vous n'êtes pas toujours là. J'ai, dis-je, des instants de lassitude, où je souhaiterais à ce peuple de Franconie moins de résignation et à mon fauteuil une assiette moins paisible. Eh bien, quand le dégoût de ne sentir qu'un cadavre inerte sous mon pied me saisit trop fort, j'évoque l'image de mon Ulric, et il me semble alors qu'un cœur frémit dans la poitrine du cadavre, que ce cadavre remue, et qu'il va se ranimer terriblement; cela me distrait.

UN PAGE, *entrant.*

L'étudiant Ulric demande à révéler sans retard à Votre Altesse le secret d'un complot.

MUZEDDIN.

Allah Kerim!

OTTOCAR.

Ulric? Ulric? Ne te trompes-tu pas, enfant?

LE PAGE.

Il est là.

MUZEDDIN.

Votre Altesse est soucieuse?

OTTOCAR.

Il doit avoir une arme cachée. L'a-t-on fouillé?

ULRIC, *se précipitant dans la salle.*

Non, je n'ai pas d'armes, monseigneur! Ne craignez rien. Laissez-moi vous parler sans témoins. Sur mon honneur, sur mon âme, je n'ai pas de mauvais desseins.

OTTOCAR.

De ma vie je n'éprouvai pareille surprise. Laissez-nous, messieurs. Vous le voyez, Muzeddin : quand il s'agit des hommes, le mépris et le doute sont toujours trop timides. A demain, mon cher seigneur.

(Muzeddin, les gardes et les pages se retirent.)

OTTOCAR, ULRIC.

OTTOCAR.

Parle maintenant, jeune homme, parle ; donne à ce visage sur lequel ont dû s'arrêter tant de fois en rêvant les doux regards des mères, des sœurs et des vierges qui passaient, donne à ce visage, et à celui qui l'a fait, un audacieux démenti ; parle, trompe, trahis, renie : je t'écoute.

ULRIC.

Seigneur, je ne viens trahir que moi : je me mets à genoux devant vous ; je suis votre mortel ennemi. Depuis un an, j'ai conspiré nuit et jour votre ruine et votre mort. Prenez ma vie, monseigneur, mais ne prenez que ma vie, et mes dernières paroles salueront en vous un ennemi généreux.

OTTOCAR.

Ne fais pas le magnanime ; avoue que tu es un lâche.

ULRIC.

Je n'avouerai pas cela, seigneur. Si Dieu ne m'avait imposé une épreuve plus douloureuse que les tortures du corps, ni vous ni moi ne serions vivants à cette heure. Seigneur, prenez ma vie, mais soyez généreux. S'il faut m'avilir plus encore, s'il faut vous livrer un à un tous mes complices, je le ferai ; mais ne prenez que ma vie, épargnez mon âme. Si vous vous souvenez, monseigneur,

d'avoir aimé un être vivant, fût-ce un chien, ayez pitié de moi

OTTOCAR.

Il y a une femme dans l'affaire? Le jour où l'amour entre dans un cœur, l'honneur fait ses paquets. Il y a une femme? dis.

ULRIC.

Écoutez, Altesse. J'avais une lettre du docteur Staumer, qui me recommandait à vous comme le plus habile de ses élèves. Je devais me présenter ce soir au château, cette lettre à la main; vous auriez ouvert votre cuirasse pour laisser à nu sous l'oreille du médecin votre poitrine malade, et je vous aurais frappé au cœur.

OTTOCAR.

Infaillible remède.

ULRIC.

Cette lettre m'a été volée ce soir même. Je n'avais plus aucun moyen de pénétrer jusqu'à vous; j'allais manquer à la foi jurée. Une femme s'est offerte à ma place : dans le mouvement irréfléchi de mon désespoir, j'ai accepté son dévouement.

OTTOCAR

Une femme?

ULRIC.

Une femme à qui vous avez écrit deux mots d'amour. Cette nuit, elle doit se livrer à vous et vous tuer.

OTTOCAR.

Est-ce une fille brune que j'aperçois quelquefois de loin à une fenêtre sur la place du marché?

ULRIC.

C'est Alix, oui, seigneur.

OTTOCAR.

Elle est ta maîtresse? Tu l'aimes?

ULRIC.

Seigneur, vous voyez.

OTTOCAR.

Et tu t'es repenti de ton sacrifice?

ULRIC.

J'ai couru dans toute la ville sans pouvoir la retrouver.

OTTOCAR.

Et te voilà. Que demandes-tu?

ULRIC.

Pour moi justice, et respect pour elle.

OTTOCAR.

Ulric, sais-tu bien ce que tu fais? Tu étais le chef du complot, c'est toi qui as allumé cet incendie, et tu viens me livrer le sang dans lequel je vais l'éteindre.

ULRIC.

Seigneur, ayez pitié de moi, respectez-la.

OTTOCAR.

Est-ce ton premier amour?

ULRIC.

Dès le premier jour que je l'ai vue, il m'a semblé que j'avais bu un philtre; je ne me suis plus appartenu. J'ai cru aimer mon pays, c'était elle que j'aimais; j'ai cru vous haïr, je l'aimais.

OTTOCAR.

Non, sur mon honneur, tu ne t'abusais pas, tu étais né vertueux; mais il y a un moment de la vie, Ulric, où tout ce qu'on a dans le cœur de futur héroïsme s'appelle amour et appartient à une femme. C'est ton premier amour? avoue-le.

ULRIC.

Oui, seigneur, oui, je n'ai pas envie de le nier. Quand

sa main touche la mienne, je crois sentir la foudre traverser mon corps.

OTTOCAR.

Et t'aime-t-elle de même?

ULRIC.

Elle a quitté pour moi sa mère.

OTTOCAR.

Ah! tu n'as jamais été trompé? dis.

ULRIC.

Non, jamais. La trahison est un art que personne ne m'a appris, quoique je le pratique si bien. Je l'avais naturellement dans l'âme. (Il cache sa tête dans ses mains et pleure.) Excusez-moi, monseigneur, je suis brisé.

OTTOCAR.

A propos, où était cette lettre de Staumer?

ULRIC.

Dans une cassette, chez moi. Quelqu'un est entré par la fenêtre et a forcé la serrure pendant qu'Alix était à Sainte-Claire. La vigne était froissée au dehors et il y avait une vitre en morceaux; c'est ce qui m'a fait découvrir le vol.

OTTOCAR.

Voilà qui est bien inventé.

ULRIC.

Seigneur, je n'invente rien.

OTTOCAR.

Je ne dis pas cela. (A un page qui entre.) Qu'y a-t-il?

LE PAGE.

Une jeune fille est là qui fait remettre ce billet à Son Altesse.

ULRIC.

C'est elle, monseigneur. Épargnez-moi.

OTTOCAR.

Faites venir la jeune fille. Ulric, place-toi derrière cette portière. (Il lui désigne une tapisserie qui recouvre une porte derrière lui.) As-tu une arme ?

ULRIC.

Non. Pourquoi ? Monseigneur, que méditez-vous ?

OTTOCAR.

Prends ma dague. Tiens, cela peut servir. Va.

(Ulric soulève la portière et disparaît. Entre Alix.)

OTTOCAR.

Approchez, ma belle fille. Regardez-moi en face. De quelle couleur sont vos yeux ? Hé ! vraiment, mademoiselle, je n'y vois que du feu !

ALIX.

Monseigneur, ne me traitez pas avec mépris; je ne suis pas ce que vous croyez.

OTTOCAR.

Ma foi, je le croyais. Si je me suis trompé, tant pis, car vous êtes singulièrement belle. Tant mieux d'un autre côté ; car, en vous voyant entrer, je m'étais dit : Voilà des yeux qui vont fondre en lingots tout mon service de table.

ALIX.

Ce n'est pas là ce que je veux de vous.

OTTOCAR.

Que voulez-vous donc ? car, en vérité, ma vaisselle est ce que j'ai de mieux. Vous ne l'avez peut-être pas bien regardée.

ALIX.

Je veux que vous m'écoutiez sans dérision ; car ce que j'ai à vous dire peut exciter la pitié ou l'horreur, mais point le dédain.

OTTOCAR.

Je vous écoute comme si j'avais l'honneur dangereux d'être votre confesseur.

ALIX.

Il y a longtemps, monseigneur, que votre nom a commencé de jeter le désordre dans mon esprit. Tous les miens vous ont haï mortellement. Chaque jour je vous entendais nommer avec terreur; je me signais quand on parlait de vous. Il y a deux ans, mes frères ont péri par votre ordre. Ma pensée, à partir de ce moment, a été plus invinciblement attachée sur vous : vous étiez le souci de mes veilles, le rêve de mes nuits; votre image odieuse troublait toutes les heures de ma vie. Je n'avais jamais voulu vous regarder, de peur d'accroître encore l'importunité de cette vision. Enfin ma haine devint si forte, que je résolus de vous perdre. Je versai toute ma colère dans le cœur d'un jeune homme qui m'aimait. C'est un étudiant nommé Ulric. Poussé sans relâche par moi, il a réuni contre vous les fils d'une puissante conspiration dont vous deviez être victime cette nuit. Ulric devait s'introduire près de vous au moyen d'une lettre du docteur Staumer et vous frapper. Eh bien, ce soir j'ai volé honteusement cette lettre, et je me suis proposée pour remplacer mon amant. Comprenez-vous, Altesse ?

OTTOCAR.

Assurément : je comprends que, voyant la mort d'Ulric non moins sûre que la mienne, tu as mieux aimé sauver ton amant que de me perdre, et tu viens me demander sa grâce.

ALIX.

Non, monseigneur, non ! C'est qu'en vous voyant passer tantôt j'ai reconnu une étrange vérité ; j'ai eu le secret de tous les orages de mon âme : j'ai reconnu que, si vous mouriez, je ne pouvais plus vivre ; et que depuis des années,

avec toute l'ardeur de ma prétendue haine, seigneur comte, je vous aimais.

(On entend derrière la portière un cri étouffé, puis le bruit sourd d'un corps qui tombe sur le parquet.)

OTTOCAR.

Voyez donc, mon enfant, ce qui se passe derrière cette tapisserie. (Alix soulève la portière et voit Ulric baigné dans son sang. Elle tombe évanouie.) Holà ! (Entrent des gardes.) Emportez dans un des caveaux de ma chapelle ce cadavre et cette femme évanouie ; déposez-les côte à côte et murez la porte.

LA PARTIE DE DAMES

Personnages.

MADAME D'ERMEL (soixante-deux ans).
MONSIEUR JACOBUS, médecin (soixante-dix).
VICTOIRE, femme de chambre.

(La scène se passe au fond d'une campagne de Normandie.)

LA

PARTIE DE DAMES.

Chez Mme d'Ermel. — Un petit boudoir attenant à une chambre à coucher. — Devant la cheminée, une table avec un damier. — Près de la table un guéridon sur lequel est posé un plateau contenant deux tasses et un sucrier. — Une cafetière murmure devant le feu.

MADAME D'ERMEL, seule, consultant la pendule.

Sept heures et quart, ou peu s'en faut... C'est un fait avéré désormais pour moi que Jacobus retarde en moyenne de cinq minutes sur l'an passé... Jusqu'à la Saint-Michel dernière, dix minutes lui suffisaient pour toucher barres à ma porte. Son pas s'est ralenti... je n'aime pas cela... Qu'il continue du moins à ne pas s'en douter... (Elle fait rétrograder de quelques minutes l'aiguille de la pendule.)

VICTOIRE, *ouvrant la porte.*

Monsieur Jacobus ! (Victoire se retire quand Jacobus est entré.)

MADAME D'ERMEL.

Bonjour, mon ami.

JACOBUS, *lui baisant la main.*

La main fraîche, j'en suis sûr... le cœur brûlant, je l'espère !... Bonjour, belle dame.

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes gelé, mon brave homme. Quel temps fait-il donc ce soir ?

JACOBUS.

Un vrai temps de printemps... vent, pluie et grêle. — Avec votre permission, je déposerai ma canne dans cet angle.

MADAME D'ERMEL.

Faites. Ne vous refusez donc rien, je vous en prie.

JACOBUS.

Et mon chapeau sur cette console. (En ôtant ses gants.) Étrange empire, ma vieille amie, que celui des habitudes! Si, durant le cours d'une seule soirée, ma canne reposait autre part que dans cet angle, et mon chapeau ailleurs que sur cette console, je n'aurais plus la liberté de ma pensée.

MADAME D'ERMEL.

Tous les astres, docteur, ont des évolutions fixes.

JACOBUS.

Vous en savez quelque chose, ma déesse !... Pardon! (Il regarde la pendule.) C'est extraordinaire !

MADAME D'ERMEL.

Quoi donc ?

JACOBUS.

Votre pendule va bien ?

MADAME D'ERMEL.

Comme un ange.

JACOBUS.

Il faut avouer que j'étais construit carrément! Croiriez-vous que je suis parti de chez moi à sept heures trois, de sorte qu'à soixante-dix ans je me permets de faire en sept minutes un trajet d'un kilomètre ?

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes un être mystérieux. Les années vous caressent plutôt qu'elles ne vous touchent... Donnez-moi votre tasse, mon jeune ami.

JACOBUS, *présentant sa tasse.*

Breuvage digne des dieux, — tant par son arome que par la main qui le verse!...

MADAME D'ERMEL.

Sucrez-vous, Jupiter.

JACOBUS, *s'accommodant dans un fauteuil et agitant doucement sa cuillère dans sa tasse.*

Que le nocher au cœur trois fois bronze affronte sur son frêle esquif la vague adriatique!... Je suis bien ici quant à moi, et j'y reste. — A propos, ma chère dame, je vais fort vous surprendre. Il y a du nouveau dans Landerneau. Vous rappelez-vous ces deux orphelins maladifs, ces deux arbustes désespérés que vous daignâtes confier, il y a deux mois, à ma science et à mon amitié?

MADAME D'ERMEL.

Mon camélia et mon cactus? Ils sont morts, je parie?

JACOBUS, *triomphant.*

Ils sont si peu morts, qu'ils sont en fleur, comme vous-même.

MADAME D'ERMEL.

Bah!... Voilà de ces choses qui vous bouleversent... Et quand pourrai-je voir ce miracle de mes yeux?

JACOBUS.

Dès demain matin, si vous le voulez : je viendrai vous prendre, et en passant nous entrerons chez Jeanne Nicot, qui est au lit avec une fièvre de la nature la plus dangereuse... Quand je ne puis promettre la guérison à mes malades, vous savez que je leur promets votre présence. On

raconte d'Hippocrate qu'arrivé à la fin de sa longue carrière il n'avait plus qu'un seul médicament auquel il eût confiance; par malheur, le secret s'en était perdu, mais je l'ai retrouvé : c'est la bonté d'une femme.

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes un cajoleux! N'importe : j'irai chez Jeanne Nicot. Mais buvez, et dites-moi si ma petite cuisine a réussi ce soir.

(Comme le docteur porte la tasse à ses lèvres, la porte s'ouvre.)

VICTOIRE.

M. le curé demande s'il peut parler à madame.

(Le docteur se lève d'un air sombre, et pose sa tasse sur la cheminée.)

MADAME D'ERMEL.

Certainement. Priez-le de monter. (Victoire sort.)

JACOBUS.

Encore ce curé!

MADAME D'ERMEL, *riant.*

Encore ce curé! est charmant. Depuis huit mois qu'il est dans la paroisse, il est venu passer ici une soirée, une seule; il a vu qu'il vous gênait... car, Dieu merci, il n'y avait pas moyen de se méprendre à la belle mine que vous lui fîtes... Depuis ce temps, il a la discrétion de ne pas franchir mon seuil après sept heures du soir; quand il dîne chez moi, il se retire en sortant de table, et le prix de toutes ses délicatesses, le voilà en trois mots : Encore ce curé!

JACOBUS.

Bah! bah! vous voyez qu'il se ravise. Je vous prédis qu'il va s'établir ici pour la soirée, le dos au feu, la soutane en éventail...

VICTOIRE, *rentrant.*

M. le curé n'a que deux mots à dire à madame; il ne veut pas monter.

MADAME D'ERMEL.

Je descends. — Entendez cela, docteur; entendez cela, et mourez de honte. (Elle sort.)

JACOBUS, seul.

(Il se promène quelques instants en silence, puis il laisse échapper de vagues murmures qui se formulent plus distinctement à mesure que son impatience s'accroît :)

Hein! hem!... peuh!... oui-da! deux mots! il va la retenir une heure dans le vestibule, entre quatre vents! Oh! que je reconnais bien là l'esprit égoïste et accapareur de la robe noire!... Ah! ah! bravo! l'entretien se prolonge! Langue de prêtre, langue de femme, autant en vaut l'aune! Bonne besogne pour le diable! Est-il séant, est-il convenable, je le demande, qu'un prêtre coure les champs à l'heure qu'il est, pour venir commérer dans une antichambre? Je suppose qu'un malheureux à l'agonie réclame soudain le ministère sacré de cet homme, il faudra donc courir du presbytère ici, et recourir d'ici au presbytère, tandis que l'infortuné, dans les angoisses d'une conscience tourmentée... Mais quoi! il a pris son café, lui! et qu'importe le reste?

MADAME D'ERMEL, *rentrant.*

Brrr! ce vestibule est une glacière... C'était pour mon banc de l'église; j'avais exprimé le désir de le faire rembourrer, et, comme on est en train de réparer la nef, ce bon curé a eu la complaisance... (Elle remarque la tasse du docteur sur la cheminée.) Tiens! vous n'avez pas pris votre café?

JACOBUS.

Non, madame, je n'ai pas pris mon café. Vous savez que nous avons coutume de le prendre en même temps l'un et l'autre, et ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes.

MADAME D'ERMEL.

Mais il va être froid.

JACOBUS.

Cela est fort probable, madame. Il a eu le temps de refroidir du moins, et au delà.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, vous le boirez bouillant demain! Qu'est-ce que cela signifie donc à la fin? (Jacobus boit en silence; après un moment, madame d'Ermel reprend :) Ah! votre front s'éclaircit, docteur... Il est donc encore potable, ce café?

JACOBUS, *souriant.*

Il est vrai. Je ne l'aurais pas cru. Où en est la cause? C'est qu'en votre absence le temps se traîne comme un podagre... il semble que vous emportiez ses ailes!

MADAME D'ERMEL.

Ciel! qu'il devient tendre!... Appellerai-je ma femme de chambre? Non, car il se rassoit... c'est heureux! (Elle est assise en face de Jacobus; la table les sépare : ils rangent les pions sur le damier et commencent à jouer, causant par intervalles.) J'ai plus d'une revanche à prendre, je crois, docteur?

JACOBUS.

Eh! mon Dieu! ne les prenez-vous pas suffisamment à des jeux plus inhumains, madame?

MADAME D'ERMEL.

Qu'est-ce qu'il me chante là?... Ah! vous débutez par les coins aujourd'hui? Gare à vous! — Mais écoutez donc quelle méchante vie fait le vent là dehors... Et mon pauvre curé qui est par les chemins! Quand j'y songe...

JACOBUS.

Oui, oui, je pourrais lui dire en cet instant :
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.

MADAME D'ERMEL.

Le mot ne serait pas charitable. — Mettez-vous donc dans cette lunette, si vous l'osez.

JACOBUS, *après une longue méditation.*

Est-ce que c'est un piége, cette lunette? Je ne vois pas.

MADAME D'ERMEL.

Allez toujours. Ah! Jacobus, je vous en prépare de cruelles, mon ami!

JACOBUS.

Piége ou non, m'y voilà.

MADAME D'ERMEL.

C'est joué?

JACOBUS.

Oui.

MADAME D'ERMEL.

Vous vous y tenez?

JACOBUS.

Attendez donc... (Il médite.) Oui, je m'y tiens.

MADAME D'ERMEL.

Le malheureux!... Prenez par là, s'il vous plaît, et puis par ici. A moi maintenant... une, deux, trois, quatre; que dites-vous de cette rafle?

JACOBUS.

C'est inconcevable! où avais-je l'esprit? je n'en sais rien.

MADAME D'ERMEL.

Ni moi... Entendez-vous le bruit de la grêle sur le vitrage de ma serre? C'est une chose, docteur, dont on ne remercie pas assez Dieu, que d'être en un lieu clos, dans un vêtement ouaté, et en bonne compagnie, par un temps pareil. Généralement, on est très-ingrat envers Dieu.

JACOBUS.

Hon! hon!

MADAME D'ERMEL.

Est-ce que vous niez cela, monsieur?

JACOBUS.

Eh non, madame, je ne le nie pas... je n'y songe même pas... je suis à mon jeu.

MADAME D'ERMEL.

A la bonne heure; mais, puisque vous êtes à votre jeu, tâchez donc de me débusquer de là, vous ne ferez pas mal. — Quand vous avez la tête appuyée comme cela sur vos deux mains, la pression de vos doigts relevant les extrémités de vos sourcils vous prête un faux air du diable.

JACOBUS, *redressant brusquement la tête.*

L'avez-vous vu ?

MADAME D'ERMEL.

Non, Dieu merci.

JACOBUS, *reprenant sa pose méditative.*

Eh bien, alors, pourquoi en parlez-vous?

MADAME D'ERMEL.

J'ai eu tort. Remettez-vous.

JACOBUS.

Je n'ai pas besoin de me remettre, madame... je suis tout remis : seulement je ne conçois pas que l'on puisse causer comme un moulin, quand on joue un jeu sérieux. C'est à vous, madame.

MADAME D'ERMEL.

Vous le faites exprès, hein?... une, deux, trois, et à dame!

JACOBUS.

C'est inouï!... Au surplus, quand on se fait une affaire de conscience de distraire, de troubler l'esprit de son partner!...

MADAME D'ERMEL.

Attrape, mon infante!... (Elle chantonne, en étudiant le damier :)

Petits oiseaux, troupe amoureuse,
Ah! par pitié, ne chantez pas!
Celui qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats!

Voyons, qu'est-ce que je vais faire de ma dame à pré-

sent? Ce n'est pas le tout que d'avoir une dame... le difficile est de la garder... N'est-il pas vrai, monsieur Jacobus?... Je la mets là... — A propos, pourquoi vous appelez-vous Jacobus? voilà un temps infini que je veux vous demander cela... Jacobus! ce n'est pas du français, hein?

JACOBUS.

Je vous ai dit, plutôt vingt fois qu'une, que ma famille était d'origine hollandaise.

MADAME D'ERMEL.

Ah! c'est donc du hollandais, Jacobus?

JACOBUS.

Non, madame : c'est du latin.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, mais alors... ça ne me satisfait pas du tout, votre explication... il y a plus : ça m'embrouille... Voulez-vous jouer néanmoins?

JACOBUS.

A quoi bon? Je suis perdu.

MADAME D'ERMEL.

Qui sait? la fortune est femme, docteur... elle me traite trop bien pour n'être pas tout près de me trahir.

JACOBUS.

Non, non! je suis perdu (Il joue.)

MADAME D'ERMEL.

Pour cette fois, oui, vous êtes perdu... Tenez! je vous en laisse deux pour graine.

JACOBUS.

Vous avez gagné... attendez cependant... ne pourrais-je pas, en mettant là?... Non, non, vous avez gagné; — j'ai perdu...

MADAME D'ERMEL.

Par conséquent, voulez-vous votre revanche.

JACOBUS.

Non, je vous remercie. Vous voyez que je joue ce soir comme une carpe. Je suis en disposition malheureuse. (Il tousse.) J'aurai eu froid en venant.

MADAME D'ERMEL.

Prenez mon chauffe-pied.

JACOBUS.

Le feu me suffit. Je vous suis obligé. Hem! (Un silence.)

MADAME D'ERMEL.

Est-ce qu'elle est gravement malade, Jeanne Nicot?

JACOBUS.

Elle va mourir un de ces matins. Bah! c'est ce que les pauvres ont de mieux à faire... Hem! hem! (Madame d'Ermel ne répond pas, et se met à tisonner. Jacobus reprend un moment après:) Et qu'est-ce que vous avez décidé pour votre banc, madame?

MADAME D'ERMEL.

J'ai décidé que je ne le ferais pas rembourrer, pour ne point causer de scandale. — C'est le conseil de mon curé.

JACOBUS, *d'une voix lente et saccadée.*

Votre curé, que le scandale effarouche si fort quand il s'agit des aises d'autrui, réserve, pour sauvegarder les siennes, des maximes plus accommodantes. Ce serait sans doute une terrible pierre d'achoppement qu'un siége rembourré dans une église! Mais que l'on voie, durant tout le cours de la sainte journée, M. l'abbé méditer sous les ombrages d'un parc, en tête-à-tête avec sa paroissienne, comme un berger antique, cela n'est rien; on jasera, on en causera, c'est vrai... mais, après tout, l'Église a ses priviléges, et honni soit qui mal y pense!

MADAME D'ERMEL, *riant.*

Ah! voilà du nouveau, cela! Et quand je passerais la nuit dans mon parc avec mon curé, au lieu du jour, quel mal me feriez-vous la grâce d'y voir?

JACOBUS.

Eh! madame, un curé... un curé est un homme après tout; et celui-ci est un jeune homme, qui pis est.

MADAME D'ERMEL.

Il est vrai qu'il n'a pas encore atteint la soixantaine, quoiqu'il en approche beaucoup; mais, par compensation, je l'ai dépassée, moi; et entre deux personnes de cette expérience, si incomplète qu'elle soit, un tête-à-tête prend je ne sais quel air vénérable qui me paraissait de nature à satisfaire la morale et à décourager l'envie. Je me suis trompée; j'aviserai.

JACOBUS.

Pour cesser de plaisanter, madame, le genre d'agrément que peut vous offrir l'entretien soutenu de cet ecclésiastique est pour moi un problème que je me déclare incapable de résoudre sans le secours de votre obligeance.

MADAME D'ERMEL.

Cet ecclésiastique n'est pas un puits de science, docteur, je le confesse; mais une femme — je ne parle pas des hommes! qui sans doute ont de plus hautes destinées —, une femme, dis-je, à tout âge et surtout au mien, a besoin de foi plus que de science. Or, dans l'âme simple et sincère de ce vieillard, je vois Dieu aussi clairement que je vois le ciel dans une source vierge. Voilà l'agrément que j'y trouve. Il a la naïveté d'un enfant et les lumières d'un prophète; c'est un bonhomme, et c'est un saint; il me divertit, et il me fortifie. Il vous parle de l'autre monde comme s'il en revenait, et de celui-ci avec une moue si plaisante, qu'on en rit... Hier, il me parlait de sainte Cécile

avec des détails tels, que je crois fermement qu'il l'a connue... Tel est mon curé, et je dis qu'il est aimable... Mais vous ne l'aimez pas : il faut le tuer.

JACOBUS.

Je ne l'aime pas, non ; car je n'aime pas les cagots.

MADAME D'ERMEL.

Dites tout de suite que vous êtes socialiste, et n'en parlons plus.

JACOBUS.

Eh bien, madame, si cet extrême est le seul refuge qui soit ouvert aux esprits d'un certain ordre contre l'empire imbécile de la cléricature,... oui,... mille fois oui,... je suis socialiste.

MADAME D'ERMEL.

Vous avez donc, à votre avis, monsieur Jacobus, un esprit d'un certain ordre? Et de quel ordre, s'il vous plaît? car, quant à moi, qui ne me crois pas une bête non plus, j'en suis à me demander quels sont les esprits supérieurs et réellement forts,... ceux qui doutent ou ceux qui croient. La foi de ce cagot, par exemple, cette vue si nette et si ferme du but mystérieux où chaque instant de la vie nous entraîne, est-ce simplicité ou génie? En vérité, je l'ignore; mais je sais que j'aime, que je recherche la compagnie de ce vieillard, comme dans les ténèbres d'une catacombe on se serre contre celui qui porte le flambeau.

JACOBUS.

Parbleu! voilà un homme canonisé à peu de frais, et, sur ce pied-là, nous ne manquerons pas de saints dans la commune! Mais comme il m'est impossible de voir plus longtemps l'obscurité d'intelligence...

MADAME D'ERMEL.

L'obscurantisme, s'il vous plaît.

JACOBUS.

L'obscurité d'intelligence et la brute ignorance se pavaner sous des titres respectables, je veux sans retard, pour l'édification de la paroisse, tâter le pouls à cette foi solide et à ce beau génie. Dès demain, j'invite à ma table ce nouveau Père de l'Église, je l'entreprends sur le dogme entre la poire et le fromage, et je vous le renvoie à son presbytère chantant des hymnes bachiques et prenant le menton des jeunes villageoises.

MADAME D'ERMEL.

Savez-vous ce qu'il vous faut pour le quart d'heure? C'est votre bonnet de nuit.

JACOBUS.

Oh! oh! madame, si j'eusse pu me figurer que ce jeune prêtre vous tînt si fortement au cœur...

MADAME D'ERMEL, *avec émotion.*

Ce jeune prêtre de cinquante-neuf ans perdrait vingt parties de dames, monsieur, sans en prendre prétexte pour outrager un absent, affliger une vieille amie et désoler le bon Dieu enfin.

JACOBUS, *ricanant.*

Eh! eh! le bon Dieu!

MADAME D'ERMEL, *sévèrement.*

J'ai dit le bon Dieu. N'allez-vous pas lui chercher noise à celui-là, par-dessus le marché?

JACOBUS, *se levant et marchant à travers le boudoir, les bras croisés sur la poitrine.*

Le bon Dieu! il est plaisant qu'on s'obstine à l'appeler ainsi!

MADAME D'ERMEL.

Jacobus, prenez garde, je vous prie!

JACOBUS.

Eh! madame, puisqu'il est décidé qu'un ami de vingt ans doit céder la place à un fanatique échappé du séminaire...

MADAME D'ERMEL.

Hélas!

JACOBUS.

Le dernier mot que prononcera cet ami dans votre maison sera du moins une protestation contre les sottes idoles qui l'en viennent chasser. Le bon Dieu! parbleu, pourquoi pas? Les anciens, sous la terreur d'une superstition semblable, ne caressaient-ils point du nom de bonnes déesses les mégères infernales?... Le bon Dieu? certes, je comprends que, dans l'épanouissement de l'adolescence, en présence des riants fantômes qui gardent le seuil de la vie, quand l'avenir nous présente l'image d'un océan sans bornes semé d'îles fortunées, quand surtout le contact rapide d'une main jeune comme la nôtre fait passer dans nos veines je ne sais quels frissons magiques, — alors, oui, le cœur enflé d'espoirs infinis, le regard perdu dans les yeux d'une femme triomphante et captive, — alors je comprends qu'on rêve une divinité bienveillante et protectrice, qu'on répande sur son autel la coupe d'or de la jeunesse!

MADAME D'ERMEL.

La peste! il parle bien!

JACOBUS.

Mais, par le ciel! madame, à notre âge, et faits comme nous le sommes...

MADAME D'ERMEL.

Vous êtes trop aimable, vraiment!

JACOBUS.

Je ne parle que pour moi, madame... Voyons, de quelle bonté providentielle ce vieillard que vous avez sous

les yeux est-il le vivant témoignage ! Regardez-moi et répondez.

MADAME D'ERMEL.

Regardez-vous vous-même : voilà une glace.

JACOBUS, *très-exalté.*

J'y consens... je me regarde... Que vois-je ! une image dont chaque trait déplorable atteste une victime et dénonce un bourreau !... Je vois la vieillesse, la vieillesse hideuse à elle-même et aux autres, caricature douloureuse, trouble-fête ridicule et sinistre, spectre tremblant que la vie importune et que la mort épouvante ! Mais ce que je ne puis voir dans votre glace, madame, c'est le sombre cortége de chagrins et de misères qui se cache au fond de ces rides, comme une troupe d'oiseaux funèbres dans une ruine. Ce sont les infirmités sans remède, sans espoir, unique distraction du vieillard dans sa veille sans trêve ! Parlez donc, madame ! dans lequel des attributs de son âge ce paria hénira-t-il le doigt d'une Providence ? Il est seul ; la terre qu'il foule est pleine des dépouilles de tout ce qui lui fut cher ; il traîne son fardeau à travers des tombes, cherchant la sienne et frémissant de la trouver ! La nature pour lui n'a plus que des aspects flétris, des soleils sans chaleur, des printemps meurtriers. Encore une fois, madame, de quoi remercierons-nous Dieu dans l'état où nous voilà, grâce à sa bonté ? Est-ce de nous avoir épargné des enfants ? Soit ! nous ne verrons pas du moins des fils bien-aimés épier à notre chevet le travail de la mort et presser du regard sa main trop tardive... dernière couronne réservée à ce long martyre, coup de grâce habituel qui termine ce châtiment révoltant d'un crime inconnu... la vie humaine !

MADAME D'ERMEL.

Et après ? est-ce tout ? Mais non, vous ne laisserez pas

à moitié une œuvre si généreuse; n'êtes-vous pas mon ami? eh bien, prouvez-le donc tout à fait! Achevez de démontrer à une femme qu'elle a égaré ses pas dans les sentiers étroits, qu'elle a perdu toutes ses larmes dans ce laborieux pèlerinage dont son pied touche le terme! Croyez-vous qu'il suffise de si peu de paroles pour décourager cinquante ans de lutte, de douleur, d'espérance? Non! Non! achevez... ou plutôt, tenez, Jacobus, faites mieux, demandez-moi pardon, et prenez ma main.

JACOBUS, *sèchement.*

Quand vous m'aurez mieux fait comprendre, madame, mon crime ou mon erreur...

MADAME D'ERMEL, *se levant.*

Ah! ce mouvement de fierté vient à point pour me rappeler que jamais faiblesse de femme ne fut payée d'autre monnaie que d'ingratitude. Maintenant je vous donne ma parole que vous ne repasserez jamais, moi vivante, le seuil de cette maison, si avant d'en sortir vous ne me demandez pardon, et j'ajoute à genoux.

JACOBUS.

C'est me pousser dehors par les épaules, madame. (Il prend son chapeau et sa canne. — Madame d'Ermel tire le cordon d'une sonnette. Victoire entre.)

MADAME D'ERMEL.

Le domestique du docteur est-il arrivé?

VICTOIRE.

Ah! grand Dieu! nenni, madame.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, dites à Jean d'allumer sa lanterne et de reconduire monsieur.

VICTOIRE.

Eh, Seigneur! madame!

MADAME D'ERMEL.

Qu'est-ce qui vous prend, vous ?

VICTOIRE.

Mais madame n'entend donc pas le temps qu'il fait dehors ? C'est le déluge universel.

MADAME D'ERMEL.

Et à quoi servent les parapluies, selon vous ?

VICTOIRE.

Ce n'est pas un parapluie, madame, c'est un bateau qu'il faudrait à monsieur. Le ruisseau du moulin est débordé ; Jean, qui en arrive, a vu passer le chien du meunier avec sa niche, et un tas de bûches derrière ; tout ça s'en allant à la mer, sans doute, car on n'a jamais vu chose pareille.

JACOBUS.

Il n'importe, il n'importe. Je traverserai de manière ou d'autre.

MADAME D'ERMEL.

C'est une folie. Il est inutile de vous noyer, surtout dans les belles dispositions où vous êtes. (A Victoire.)— C'est bien : je vous rappellerai. (Victoire sort. A Jacobus.) — Quand la pluie aura cessé, vous sonnerez Victoire ; Jean vous accompagnera. Je vous laisse. Je suis fatiguée, je vais me mettre au lit. (Elle sort brusquement par la petite porte qui communique avec sa chambre à coucher.)

Dans la chambre à coucher. — La chambre est petite, fraîche, élégante. Une veilleuse l'éclaire à demi. Le pied du lit est voisin de la porte du boudoir.

MADAME D'ERMEL, la tête appuyée contre une des colonnettes du lit.

Les hommes sont mauvais... qu'ils sont mauvais !... J'ai

peut-être aussi trop exige... mais ce n'était pas mon seul pardon que je lui voulais faire acheter !... s'il n'eût offensé que moi !... (Elle fait quelques pas dans la chambre.) Mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai donc? Ces choses-là sont étranges à mon âge... mais la vérité est que tant que le cœur bat, il peut souffrir... qu'il a de façons de s'y prendre pour cela ! — Il m'est arrivé, quand j'étais jeune femme, d'aspirer à la saison de la vie où l'on suppose toutes les passions éteintes dans les veines glacées... je me figurais qu'alors je n'aurais plus rien à combattre... mais, sans qu'on s'en doute, on n'a jamais à vingt-cinq ans l'imagination suffisamment honnête... et spirituelle : hélas ! on prête malgré soi aux anges eux-mêmes de beaux yeux et de charmants visages, pour avoir plus de commodité à les aimer et plus de plaisir à être aimé d'eux ; on ne peut s'élever au-dessus des séductions visibles de la jeunesse, et il semble qu'une fois qu'elles seront dissipées le devoir ira tout seul... Eh bien, on se juge trop mal ! la nature humaine est moins terrestre qu'on ne croit... Les âmes toutes seules, dégagées du reste, ont aussi leurs penchants, leurs attraits... Elles ont comme les fleurs, leurs sexes différents et sympathiques, et la vieillesse nous fait mieux comprendre les attachements du ciel. — Pourtant, là, voyons, est-ce que j'aimais ce vieux médecin? Je n'en sais rien... cela est si ridicule... que véritablement je n'en sais rien... (Elle porte son mouchoir à ses yeux.) Je devais ce sacrifice à ma foi outragée, à ma piété ; je le fais, ce sera le dernier qui me coûtera avant celui de la vie... (Elle s'agenouille sur un prie-Dieu et reste un instant prosternée. — Se relevant :) Je n'entends plus aucun bruit de l'autre côté... il est parti... tant mieux ! (Elle essaye de détacher les agrafes de sa robe.) Je ne peux pas... je n'ai pas le courage de me défaire... je vais me jeter sur mon lit comme je suis... (Elle se couche.) Ah ! que le matin sera le bienvenu !... La nuit

est un surcroît à toutes les douleurs... elle met du noir sur du noir... (La porte du boudoir s'entr'ouvre doucement.)

JACOBUS, *du dehors.*

Madame, je m'en vais.

MADAME D'ERMEL, *vivement à part.*

Il est encore là ! (Haut.) Vous dites ?

JACOBUS.

Je n'entre pas, madame. Vous êtes couchée, sans doute ?

MADAME D'ERMEL.

J'ai tout lieu de le croire. N'entrez pas ; mais vous pouvez ouvrir la porte tout à fait. Que me disiez-vous ?

JACOBUS, *s'adossant près de la porte, à l'angle du mur, en dehors de la chambre.*

Que la pluie a cessé, madame, et que je m'en vais.

MADAME D'ERMEL.

Est-ce que nous ne nous reverrons plus, mon ami ?

JACOBUS.

Il ne tient qu'à vous, madame.

MADAME D'ERMEL.

Bon ! Mettez-vous un peu à genoux en ce cas-là ; je vous verrai fort bien d'ici.

JACOBUS.

Madame, c'est impossible.

MADAME D'ERMEL.

Pourquoi ?

JACOBUS.

C'est une chose que je ne ferai pas.

MADAME D'ERMEL.

Il faut donc nous dire adieu, car je tiendrai ma parole.

JACOBUS.

Adieu, madame. (Il fait deux pas et revient dans son coin.) Vous seriez la première à en rire.

MADAME D'ERMEL.

Il se peut. Essayez.

JACOBUS, *frappant le parquet de sa canne.*

Jamais, madame, jamais!

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, fermez ma porte. Je me demande même pourquoi vous l'avez ouverte, à moins que ce ne fût pour m'offenser de nouveau.

JACOBUS.

Quant à vous offenser, c'est un trait dont je suis incapable, même en rêve, vous le savez bien.

MADAME D'ERMEL.

Bah ! Quand vous me donniez à entendre, il n'y a qu'un instant, que Dieu était le diable et que j'étais hideuse, pensiez-vous faire votre cour à une femme et à une chrétienne ?

JACOBUS.

J'ai prétendu dire simplement que la vieillesse était un âge maudit et que j'étais laid, et je m'y tiens.

MADAME D'ERMEL.

Moi, je dis que la vieillesse est un âge qui en vaut un autre, et que vous êtes beau.

JACOBUS.

Si vous ne me retenez, madame, que pour m'accabler sous le feu de vos railleries...

MADAME D'ERMEL.

D'abord, je ne vous retiens pas; ensuite, je ne raille point : je vous trouve beau. Je sens bien qu'il n'est pas

dans la bienséance ordinaire qu'une personne de mon sexe avantage aussi directement un individu du vôtre; mais la considération que cet entretien doit être le dernier entre nous fait taire des scrupules que j'eusse tenus autrement pour obligatoires... Je vous trouve beau, dis-je, malgré ma glace, qui, en vous montrant tout à l'heure vos traits défigurés par des mouvements indignes de votre âge, vous a calomnié votre vieillesse... J'aime à croire, sur votre parole, que vous avez été charmant autrefois... mais je doute qu'aucune des grâces de votre adolescence ait valu ce caractère qu'impriment aujourd'hui sur votre front les cicatrices du combat de la vie et le reflet de l'immortalité prochaine : si vous n'avez pas conscience de cette beauté, pourquoi, je vous prie, portez-vous si haut votre tête blanche ? Osez donc me dire que vous ne trouvez pas plaisir et gloire à exercer ce patronage incontesté d'une vieillesse honorée, cette dignité naturelle qui récompense la vie d'un homme de bien ! Osez me dire que votre âme est faite de telle façon qu'il vous plût d'échanger à cette heure le murmure du respect public, l'estime, la confiance, la vénération qui vous entourent contre des chuchotements de boudoir et des succès d'alcôve !

JACOBUS.

Je ne sais en vérité, madame, de quel côté je dois prendre un propos si particulièrement flatteur.

MADAME D'ERMEL.

Il n'y a pas deux côtés... c'est une déclaration que j'ai l'honneur de vous faire. Comme elle n'aura pas de lendemain, je n'y vois pas d'inconvénient. En même temps, puisqu'en tirant vos principaux griefs contre la Providence des inconvénients de la vieillesse vous aviez paru touché plus sensiblement de sa laideur, il m'a convenu de vous

rétorquer votre argument sur le visage. Je me sens en état de briser avec autant de facilité toutes les armes que vous avez ramassées dans le même arsenal. Quoiqu'on n'ait jamais fait tant de théologie à propos d'une partie de dames perdue ou gagnée, je me donnerais pourtant le travers de pousser à bout ma tentative de conversion, s'il ne vous manquait la plus indispensable vertu du néophyte, — la sincérité.

JACOBUS.

Pour ce qui est de la sincérité, madame, je vous atteste...

MADAME D'ERMEL.

Souffrez que je vous rappelle à la pudeur... Est-ce être sincère, voyons, que de juger absolument les choses par leur revers et la vie par sa face douloureuse?... J'ai senti comme vous, monsieur, le fardeau de vivre... comme vous, plus que vous peut-être, j'ai senti *l'épreuve*; mais que d'allégements m'ont révélé la main paternelle qui nous l'imposa! Hélas! si j'osais élever un reproche contre Dieu, je l'accuserais plutôt d'avoir mis trop de grâces à côté de ses rigueurs et d'avoir trop enchanté cette prison, puisque enfin il nous la faut quitter.

JACOBUS.

Encore une fois, madame, j'aurais compris, j'aurais partagé ces regrets, lorsque, dans la fleur de ma jeunesse...

MADAME D'ERMEL.

Vous me feriez rire avec la fleur de votre jeunesse, si ce pouvait être un moment plaisant que celui où l'on perd sa dernière illusion et son dernier ami... Eh bien, j'ai eu, comme vous, monsieur Jacobus, une jeunesse plus ou moins fleurie... mais il y a des fleurs de toutes sortes, voyez-vous... Celles qui croissent au penchant des tombes

ont leur charme aussi, dont je ne me suis pas peut-être assez défendue...

JACOBUS.

Madame...

MADAME D'ERMEL.

Je suis si lasse, que je parle en dormant, je crois... Oui, je voudrais avoir été plus insensible aux derniers parfums de cette soirée qui s'achève. Dieu ne l'a pas voulu : ce cœur, tel qu'il l'avait fait, ne devait rester étranger à aucun de ses dons... Les joies charmantes des premières années, les enivrements de la jeunesse l'avaient rempli tour à tour, et ne l'avaient point usé; il lui fallait encore ressentir la sérénité d'une vie qui se repose à l'ombre des jours passés, l'émotion douce et profonde des vieilles amitiés, la magie des longues habitudes... Vous-même, qui n'êtes pas tendre, ne laisserez-vous rien ici qui vous fût cher ?... Je ne parle pas de moi, mais de ce fauteuil qui est au coin de ma cheminée, et d'où vous avez écouté passer vos hivers adoucis; je parle de cette pendule, de cette console, de cette tenture familière, de ce malheureux damier lui-même, de tout ce petit monde habituel qui vous connaissait, qui vous aimait, qui vous choyait... de tous ces riens enfin qui, simplement, parce qu'ils se renouvellent chaque jour, prennent sur le cœur une puissance infinie... Allez, demain ne vous vengera que trop, le bon Dieu et moi; demain, vous sentirez qu'il vous restait encore du bonheur à perdre. (Elle s'arrête comme épuisée.) Ah ! que je suis lasse !... que je suis brisée, mon Dieu ! (Elle bâille.)

JACOBUS.

Vous ne souffrez pas, madame?

MADAME D'ERMEL, *d'une voix de plus en plus faible.*

Il ein?... Non,... c'est la fatigue... le sommeil. (Elle laisse

retomber sa tête sur l'oreiller.) Dieu merci, je vais dormir... Vous savez, vous, ce qui vous reste à faire... Que je ne vous retrouve plus... puisque... je suis bien aise... cela m'épargnera... la fin.

(Elle murmure encore quelques mots, que le docteur essaye en vain d'entendre. Après qu'elle s'est tue, Jacobus reste immobile pendant quelques minutes, la tête dans sa main; puis il s'avance sans bruit dans le cadre de la porte, prêtant l'oreille à la respiration calme et régulière de madame d'Ermel.)

JACOBUS.

Elle s'est endormie. (Il fait deux pas vers le lit et reprend d'une voix basse et émue :) Ses derniers sommeils sont des sommeils d'enfant !... Son lit de vieillesse a retenu la paix de son berceau !... Honnête et douce créature ! âme toute prête pour le ciel !... Le Dieu de justice et de bonté a déjà fermé la blessure dont je l'avais frappée; mais celle que j'ai ouverte du même coup dans mon cœur saignera jusqu'à ce que la mort l'ait cicatrisée... Ainsi je payerai bien cher la triste victoire de mon orgueil... Adieu, adieu, madame !... Que le bon ange de vos nuits vous répète les vœux de l'ami que vous n'entendrez plus !

(Il fléchit le genou et pose ses lèvres sur la frange des rideaux.)

MADAME D'ERMEL, *se soulevant un peu et lui mettant la main sur la tête.*

Courbe-toi, vieux Sicambre, et adore ce que tu as brûlé!

JACOBUS, *éperdu.*

Eh quoi ! vous ne dormiez pas, madame !

MADAME D'ERMEL.

Je n'avais garde. M'en voulez-vous ? (Après un peu d'hésitation, Jacobus baise la main de madame d'Ermel. Elle reprend :) Bien répondu... Ah çà ! maintenant songeons qu'il est fort tard, que je suis quasiment au lit, et que, de même que mon curé, vous êtes un homme après tout... Nigaud !... Demain,

à neuf heures, je serai chez vous; vous me mènerez chez votre malade.

JACOBUS.

Et s'il vous plaît, madame, vous me mènerez ensuite au presbytère.

(Madame d'Ermel le remercie d'un signe de tête; il sort en fredonnant.)

LA CLEF D'OR

Personnages.

RAOUL D'ATHOL.
SUZANNE, sa femme.
LE BARON, grand-père de Suzanne.
GEORGE DE VERNON, officier aux chasseurs de Vincennes.
JEANNETTE, vieille domestique, favorite de Suzanne
L'HERMITE, valet de chambre de M. d'Athol.
UN CHEF DE CUISINE.
UN MARMITON.

(La scène se passe en province.)

LA CLEF D'OR.

Les Coulisses.

Chez le grand-père de Suzanne. — Le vestibule d'un hôtel élégant : beaucoup de lumières, d'arbustes et de fleurs. Un perron à double rampe descend dans un jardin dont l'avenue principale est illuminée. — Il est une heure après minuit.

LE CHEF DE CUISINE, LE MARMITON. (Ils prennent le frais, accoudés sur la rampe du perron.)

LE MARMITON.

Ainsi vous pensez, monsieur Robert, que le marié est un peu sur sa bouche?

LE CHEF, *ventru et gigantesque : mine importante et honnête.*

Je ne te dis pas qu'il soit sur sa bouche; je te dis que c'est un homme qui sait ce qu'il mange, et qui a pour sa bouche des égards notables. Il m'a fait demander la recette de mon coulis *au Sacramento*. Je crois que mademoiselle sera heureuse avec lui.

LE MARMITON.

Mademoiselle n'était pas une forte mangeuse.

LE CHEF.

Mademoiselle, comme la plupart des femmes, mange ce qu'on lui donne, sans ombre de discernement. Je l'ai

rue déjeuner avec un artichaut à la poivrade et des fruits verts... Voilà les femmes ! Ce qui n'empêche pas que nous perdons une bonne maîtresse.

LE MARMITON.

Enfin, si vous croyez qu'elle sera heureuse, monsieur Robert ?

LE CHEF.

Je le crois. D'abord, il est rare qu'un mari qui a un bon estomac ne rende pas sa femme heureuse : je te pose cela en principe. Ensuite, tout ce que je connais de monsieur m'autorise à me figurer avec plaisir que mademoiselle a fait un choix des dieux. C'est ce que je me suis permis, au reste, de dire à mademoiselle quand elle m'a consulté sur ce sujet.

LE MARMITON, *se découvrant.*

Elle vous a consulté, maître Robert ?

LE CHEF.

C'est une attention qu'elle a eue, oui, mon garçon. Je venais, il y a cinq ou six jours, de soumettre à M. le baron mon travail relatif au repas de noce. Mademoiselle montait l'escalier comme je sortais du cabinet de son grand-père. Je la saluai. Elle rougit. Telle est, mon ami, la pudeur naturelle des femmes : prends-en une, prends-en deux, prends-en mille... tu les trouveras toutes semblables; — un rien les fait rougir. — Eh bien, Robert, me dit-elle en frappant sa petite bottine avec le bout de son ombrelle, voilà de grandes affaires chez nous ! — Mademoiselle peut être sûre, répondis-je, que j'y consacre tous mes soins. Là-dessus je lui mis sous les yeux le menu que je tenais à la main. Je le faisais par pure condescendance; car, ainsi que je te l'ai dit, mademoiselle, qui est d'ailleurs pourvue de toute l'instruction désirable, n'a jamais distingué une truffe d'une pomme de terre.

LE MARMITON, *riant avec éclat.*

Oh! oh! oh!... Enfin...

LE CHEF, *souriant.*

Que veux-tu ? on n'est point parfait. — Cependant mademoiselle fit semblant de parcourir mon plan avec intérêt, et eut même l'obligeance de me dire en me le rendant : « Ce sera superbe, Robert; superbe, digne de vous! — Mademoiselle est trop bonne, » repris-je aussitôt; et ce fut alors que de fil en aiguille j'en vins à lui dire que selon moi elle avait fait un choix des dieux. Sur ce mot-là j'aurais voulu que tu la visses monter l'escalier quatre à quatre, en me criant de marche en marche avec sa petite voix flûtée : « Merci, Robert, merci! merci! » M. le baron, qui avait entr'ouvert la porte de son cabinet, en riait de tout son cœur.

LE MARMITON.

C'est une aimable demoiselle tout de même.

LE CHEF.

Il n'y a qu'un sauvage qui pût dire le contraire. Mais voici mademoiselle Jeannette ; nous allons avoir des nouvelles. (Jeannette arrive tout essoufflée, tenant son chapeau à la main. Elle se laisse tomber sur un des bancs du vestibule.) Eh bien, mademoiselle, je suppose qu'il faut préparer le thé et le punch ?

JEANNETTE, *vieille fille vive et brusque.*

Et le chocolat, oui, Robert. Vous allez entendre les voitures avant cinq minutes d'ici. (Le chef fait un signe au marmiton qui descend le perron en courant.)

LE CHEF.

Et où les avez-vous laissés, mademoiselle ?

JEANNETTE.

Dans la sacristie. Il y a un registre qu'on signe, vous savez

LE CHEF.

Ainsi tout est fini ?

JEANNETTE.

Je ne sais pas si tout est fini, ou si tout n'est pas fini; mais le maire et le curé ont dit ce qu'ils avaient à dire, voilà le certain.

LE CHEF.

Je me flatte que les choses se sont bien passées ?

JEANNETTE.

Très-bien. — Il n'y a plus à y revenir : ainsi taisons-nous.

LE CHEF.

Vous n'avez pas l'air pleinement satisfait, mademoiselle Jeannette ?

JEANNETTE.

Bah! pourquoi donc pas? M. le baron est satisfait. la mariée est satisfaite, le marié l'est aussi — sans en avoir l'air, — et moi, je suis comme le marié!

LE CHEF.

Est-ce que le marié ne vous plairait pas, mademoiselle?

JEANNETTE.

Allons donc! est-ce qu'il y a moyen de le voir sans le chérir, ce monsieur? — Est-ce qu'il ne vient pas de Paris? Est-ce que vous trouveriez à redire à ce qui vient directement de Paris, vous, Robert, par hasard ?

LE CHEF.

Non, certainement. D'ailleurs, pour être juste, il est bel homme !

JEANNETTE.

Oui. — Un bel insecte !

LE CHEF.

Aurait-il commis quelque inconvenance pendant les cérémonies ?

JEANNETTE.

Ah bien! oui, une inconvenance! Vous avez trouvé votre homme, par exemple! S'il y a seulement un pli de dérangé à sa cravate, je veux bien que le loup me croque!

LE CHEF.

Et mademoiselle, comment s'est-elle comportée dans une conjoncture aussi perplexe?

JEANNETTE.

Pauvre ange! (Elle fond en larmes subitement.) Pauvre cher ange! (Avec énergie.) Allez, c'est une fière infamie que le mariage, mon brave homme!

LE CHEF.

Mais pourquoi?

JEANNETTE.

Ah! pourquoi?... (Le marmiton reparaît tout affairé.)

LE MARMITON.

Mademoiselle Jeannette, voilà un monsieur qui vous demande.

JEANNETTE.

Un monsieur qui me demande... à une heure du matin! Il est donc fou! (Elle se lève; entre un monsieur en habit noir et en cravate blanche: il porte sous le bras un petit paquet enveloppé d'un foulard.)

LE MONSIEUR.

Mademoiselle Jeannette?

JEANNETTE.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

LE MONSIEUR.

C'est bien à mademoiselle Jeannette que j'ai l'honneur de parler?

JEANNETTE.

Et à qui donc? (Le chef et le marmiton s'éloignent.)

LE MONSIEUR, *à demi-voix, d'un air de mystère.*

Je me nomme Lhermite.

JEANNETTE.

Ensuite?

LE MONSIEUR.

Valet de chambre de M. Raoul.

JEANNNETTE.

Ah! du marié? Bon!

LHERMITE, *baissant encore la voix.*

Monsieur m'a dit de m'adresser à vous, mademoiselle, pour savoir où je devais déposer (Il montre le paquet qu'il a sous le bras.) ses petites histoires.

JEANNETTE.

Quelles petites histoires?

LHERMITE.

Mais ses brosses, son pinceau à barbe, ses objets de toilette en un mot.

JEANNETTE.

Ah! voilà ce qui l'occupe dans ce moment-ci, votre maître?

LHERMITE.

Vous comprenez, mademoiselle, combien il lui serait pénible de n'avoir pas demain matin tout ce qui lui est nécessaire et habituel.

JEANNETTE, *avec éclat.*

Mais c'est révoltant, ça, monsieur Lhermite!

LHERMITE.

Comment, mademoiselle?

JEANNETTE.

Je vous dis que c'est révoltant, et que vous pouvez les fourrer où vous voudrez, vos petites histoires! Je n'y toucherai pas du bout du doigt.

L'HERMITE.

Que voyez-vous de révoltant, mademoiselle, à ce que monsieur désire se faire la barbe demain matin ?

JEANNETTE.

N'avez-vous pas son bonnet de nuit aussi, par hasard, pour l'achever de peindre? (On entend le bruit des voitures dans l'avenue.) Voyons, donnez... puisque le vin est tiré... Mais il n'y a que des hommes pour avoir des idées pareilles : c'est ignoble ! (Elle s'éloigne.)

Grand tumulte dans le jardin. Les domestiques et leurs amis se pressent dans le vestibule avec curiosité. Les voitures arrivent au bas du perron. — Suzanne, en toilette de mariage, monte le perron, appuyée sur le bras de son grand-père, petit vieillard alerte et élégant.

SUZANNE.

C'est si joli ! Pourquoi ne vous mariez-vous pas, bon papa ?

LE BARON.

Il y a juste cinquante-cinq ans que ça m'est arrivé, ma petite dame.

SUZANNE.

Je vous assure, bon papa, que vous êtes charmant, et que vous pourriez vous remarier, si vous vouliez.

LE BARON.

Oh ! quant à ça, ma chère, sans aucun inconvénient, — pour toi, du moins. (Ils traversent le vestibule, suivis du cortége.)

La Mariée.

Dans le jardin. Aspect d'un parc anglais : allées tournantes, pelouses, pièces d'eau. Épais bosquets faiblement éclairés par le reflet des lumières lointaines. Air tiède et aromatique d'une nuit d'été.

SUZANNE, *un voile jeté sur la tête, entraîne doucement Jeannette, qu'elle tient par la main.*

Viens ! plus loin... plus loin encore...

JEANNETTE.

Mais, mademoiselle...

SUZANNE.

Ah ! mademoiselle... 'fi donc !

JEANNETTE.

Madame, c'est vrai !... je ne m'y ferai jamais... Mais, mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ? Que me voulez-vous ?

SUZANNE, *s'arrêtant.*

Je veux te dire un secret, Jeannette : écoute ! (Elle lui saisit les deux mains avec passion.) Je suis heureuse !

(Elle l'embrasse, et pleure.)

JEANNETTE.

Que Dieu vous entende, chère innocente, qu'il vous entende !

SUZANNE.

Il fallait que mon cœur éclatât, vois-tu ! j'étouffais... J'allais mourir, si je n'avais pu dire à quelqu'un : Je suis heureuse... bien heureuse !

JEANNETTE.

Mademoiselle !...

SUZANNE.

Et à qui l'aurais-je dit, si ce n'est à toi, Jeannette ?... Que je t'aime ! Jeannette, le sais-tu ?... Je serais bien in-

grate autrement ! Depuis près de vingt ans, ne suis-je pas tout pour toi ? T'ai-je connu sur la terre un autre intérêt, une autre passion que ta Suzanne ? Non, rien.... rien ! Tu m'as portée dans tes bras depuis mon berceau jusqu'à ma chambre nuptiale... Tu as pris à tâche de remplir toi seule ce vide affreux de ma mère absente... Aussi je t'aime, sois tranquille ! et personne que toi ne devait recevoir mon premier aveu d'amour, mon premier secret de bonheur.

JEANNETTE, *avec émotion.*

Ma fille, ma Suzanne chérie... merci... merci !

SUZANNE.

Et cela, j'ai voulu te le dire ici, à cette place, sous ces jasmins, près de ce banc que voici... Sais-tu pourquoi ?... Assieds-toi, voyons... cela t'aidera peut-être... Te souviens-tu ?... — Oh ! elle ne se souvient pas ; il n'y a pas encore un an, pourtant, et à moi il me semble que c'était hier !

JEANNETTE.

Attendez... attendez donc...

SUZANNE.

La nuit tombait ; j'étais comme me voilà, la tête dans ma main, et tellement distraite, que je ne t'avais pas entendue venir. Je tressaillis au son de ta voix. Tu disais : C'est fini ! voilà mon enfant qui m'échappe ! — Je me levai. Tu me fis rasseoir près de toi, et tu repris : Voyons, Suzette, si le cœur t'en dit, ma fille, il faut te marier.

JEANNETTE, *riant.*

Ça vous parut brutal.

SUZANNE.

Je t'avoue que cela me parut un peu brutal ; mais je me demande encore comment tu avais pu deviner ce qui m'occupait l'esprit.

JEANNETTE.

Pardi ! la belle malice !

SUZANNE.

Enfin, je n'y concevais rien, et je demeurais si confuse, que tu me pris les deux mains dans les tiennes pour me rassurer, en me disant : Il n'y a pas grand mal à cela, petite ; mais peut-on savoir le nom de ce monsieur? Est-il brun ? est-il blond ? est-il fils de roi ?... Il n'était pas fils de roi, Jeannette, et il n'avait pas de nom encore : je n'aimais personne... j'aimais, voilà tout. Je ne me reconnaissais plus moi-même. Je n'avais plus de goût à rien qu'à la solitude et à la tristesse. J'avais honte de me trouver semblable aux fades héroïnes dont nous avions ri dans nos lectures de l'hiver. Cependant je m'abandonnais à ce charme, — qui m'humiliait, mais dont j'étais enivrée. — Je suivais, par habitude, le cours ordinaire de ma vie, mais sans rien voir, sans rien entendre de réel.. J'étais sans cesse comme assoupie dans des visions qui me parlaient, et auxquelles je n'osais répondre. Je les venais chercher dans l'ombre de ces retraites... — Quelquefois, comme m'éveillant tout à coup, j'étais saisie d'une douleur sans cause ; je pressais contre mon front brûlant le bouquet que je venais de cueillir, et je l'arrosais de mes larmes.

JEANNETTE.

C'était dangereux, ça, madame. Je me rappelle bien, maintenant. C'est moi qui fixai vos idées.

SUZANNE.

Mon Dieu ! elles étaient bien fixées sans toi, va, ma pauvre Jeannette ! Au reste, je ne te le cachai pas... je te confessai qu'au milieu de ces songes, et parmi ces fantômes dont j'étais assiégée, il en était un que je craignais plus que les autres, et que j'évoquais cependant plus souvent. Ses traits... à quel souvenir ou à quel pressentiment les

avais-je empruntés?... ses traits respiraient une sorte d'orgueil soucieux que ma présence changeait en tendre sourire... ses yeux semblaient promettre tout ce qu'une femme peut souhaiter dans son ami, dans son maître, dans son époux... l'honneur, le génie, la bonté! — En même temps, il semblait, et j'en étais ravie, ressentir quelque amer chagrin, — dont je le pouvais consoler... Il s'approchait... sa main touchait la mienne, et je sentais mon cœur se fondre... mon âme me quitter. — A ce récit, à ce portrait que je te faisais, tu répondis: C'est bien, ma fille; c'est bien! mais prions Dieu maintenant qu'il nous l'envoie tel que tu le rêves! — Eh bien, tel que je le rêvais, Dieu me l'a envoyé! Ce songe divin, ce fantôme adoré, il est là, — vivant! — Il m'aime! il est mon époux!... Voilà ce que je voulais te dire, à toi, et à tous les autres complices de mon rêve, à ces arbres, — à ces fleurs, — à la nuit... aux étoiles.... Oh! que cette nuit est belle! comme le ciel est radieux, regarde!... que de parfums dans l'air! Que Dieu est bon!... et que je t'aime, Jeannette!

JEANNETTE.

Oui... oui... que je t'aime, Jeannette! Me voilà bien fière, ma foi!

SUZANNE.

J'ai une peur, ma fille,—c'est de n'être pas digne de lui.

JEANNETTE.

Allons donc!

SUZANNE.

Il a le cœur d'un lion, Jeannette! Je me suis fait conter son histoire d'Afrique par cet officier qui était à table près de ma tante... M. George de Vernon; c'est ce jeune homme, tu sais, dont monsieur... dont Raoul a sauvé le frère...

JEANNETTE.

A propos, je voulais vous demander. est-ce qu'il a été militaire, M. Raoul?

SUZANNE.

Mais non, justement... voilà ce qu'il y a d'admirable! — Il allait voir en Afrique M. de Vernon, un ami de collége... Il le trouve partant pour une expédition, une razzia, je ne sais quoi... il le suit en amateur, par partie de plaisir... c'est inouï, ce courage des hommes! — Ils arrivent dans les montagnes, et ce fut là qu'ils rencontrèrent les ennemis. — M. de Vernon, blessé et renversé de cheval, voyait son jeune frère — qu'il adore, à ce qu'il paraît — se débattre contre une douzaine d'Arabes, il crie: — A moi, Raoul! Raoul était vingt ou trente pieds plus haut... un talus de rocher presque à pic les séparait... il lance son cheval, et il descend... non, il tombe comme la foudre! La tête vous tourne d'y penser... Enfin, il les sauva tous deux. — Mademoiselle! mademoiselle! — me disait M. de Vernon, — ce jour-là j'ai vu un miracle, — j'ai vu un dieu! — Et quand je songeais, Jeannette, que j'avais là, frôlant ma robe, humblement agenouillé à mes côtés, presque à mes pieds, — cet homme vaillant, — cet homme terrible!... Oui, je l'aime, cela est bien vrai!

JEANNETTE.

Rien de mieux... est-ce que je m'en plains? Seulement, croyez-en votre vieille Jeannette, je vous en supplie, madame, — aimez-le aussi fort qu'il vous plaira, — mais ne le lui dites pas, — au moins comme vous venez de me le dire.

SUZANNE.

Oh! grand Dieu! quelle idée! comment veux-tu que j'ose?... je le connais à peine. Cependant, nous voilà mari et femme... n'est-ce pas un peu singulier, Jeannette? Mais aussi — quelle fête dans cette intimité croissante, qui soulèvera chaque jour un coin de notre voile, nous découvrant peu à peu l'un à l'autre, et nous rapprochant plus étroitement jusqu'à ce que nous n'ayons plus à nous

deux qu'une pensée et qu'une âme!... Pour moi, je suis bien certaine que ce doux avenir, qui commence dès cette heure, ne m'apprendra de lui rien que je n'aie deviné, rien qui ne justifie son triomphe et mon cher esclavage... Lui-même... — ne vas-tu pas me juger bien orgueilleuse? — il me semble que je lui tiens en réserve au fond de mon cœur plus d'une bonne surprise, et qu'en lui ouvrant le livre de mon âme je lui enseignerai à estimer son choix au delà de son attente!...

JEANNETTE.

A la mairie et à l'église, je l'ai trouvé un peu froid.

SUZANNE.

Froid? Tu es étrange, Jeannette. — N'aurais-tu pas voulu qu'il se mît à pleurer comme une femme! — Dis la vérité, tu es jolouse de lui!

JEANNETTE.

Eh bien, oui, — mais... chut! chut! madame!

(On entend un bruit de voix et de pas qui se rapprochent.)

SUZANNE.

Sauvons-nous!... (Elle lui prend le bras.)

UNE VOIX, *à quelque distance.*

Quel âge a-t-elle?

UNE AUTRE VOIX.

Dix-neuf.

SUZANNE, *bas, avec vivacité.*

C'est lui — et M. de Vernon!

JEANNETTE.

Allons-nous-en... venez!

SUZANNE.

Non, non, écoute.

UNE VOIX.

Elle est ravissante.

L'AUTRE.

Oui.

JEANNETTE.

Partons, partons. Ils viennent par ici.

SUZANNE.

Jeannette... ils parlent de moi... peut-être. Oh! que je voudrais!... est-ce qu'il y aurait bien du mal à cela?... c'est mon mari enfin! Je t'en prie... là, derrière ce massif, — suis-moi... (Elle l'entraîne.)

Le Marié.

RAOUL D'ATHOL, GEORGE DE VERNON ; ils marchent lentement, se donnant le bras.

GEORGE.

Mais qu'est-elle donc devenue?

RAOUL.

Je ne sais... comme on a mis des tables de whist, rien ne presse... d'ailleurs j'ai dit à Lhermite de m'avertir dès qu'elle serait rentrée... Ah çà! est-ce par discrétion que tu nous quittes sitôt?

GEORGE.

Par discrétion — et par nécessité. Mon congé expire ce matin. A quelle heure passe le premier convoi?

RAOUL.

A cinq heures. Promets-moi au moins de venir chasser avec moi cet automne, dans deux ou trois mois.

GEORGE.

Cet automne? Je n'aurai garde... Tu me prendrais en grippe. Il n'est pas que tu ne te sois trouvé quelquefois en tiers dans un tête-à-tête amoureux: je te prie de me dire s'il y a dans la vie une situation plus gauche et plus haïssable à la fois.

RAOUL.

Il revient d'Afrique, ce pauvre George! Je te dirai, mon ami, qu'un tête-à-tête de trois mois, dans nos mœurs françaises, passe pour un divertissement suffisant; qu'il tourne même à la monotonie, et qu'un ami ne fait que son devoir en venant l'interrompre.

GEORGE.

Cordieu! moi, si j'avais une femme comme la tienne, je crois que je m'enfermerais avec elle dans une tour!

RAOUL, *gravement.*

Obscure?

GEORGE.

Non, mais inabordable, au moins.

RAOUL.

Ce serait un mode de suicide comme un autre... Assieds-toi un instant... Ça sent bon ici. (Ils prennent place sur le banc.) Eh bien, mon George, tu la trouves donc à ton gré, ma femme?

GEORGE.

Écoute, et ne ris pas de moi: le jour où tu sauvas la vie de mon frère, j'adressai à Dieu une prière, — une prière de soldat, une de ces prières émues, Raoul, qui, plus souvent qu'on ne le croit, jaillissent de notre cœur aux heures de danger et de combat, d'agonie ou de victoire: je suppliai Dieu ardemment de prendre pour lui ma dette et de t'accabler de bonheur.

RAOUL, *lui touchant légèrement la main.*

Tu es jeune, toi.

GEORGE.

Comme nous sommes, nous autres, mauvais juges des vrais biens de monde, je laissais à la Providence le soin de donner un nom précis à l'objet du vœu que je formais pour toi... Eh bien, mon ami, il n'y a qu'un instant, dans cette grande église d'une si religieuse beauté, — lorsque vos deux mains se sont unies à jamais, je ne sais quel trouble extraordinaire m'a soudain pénétré : mes yeux se sont emplis de larmes ; j'ai éprouvé un attendrissement presque surnaturel ; je tremblais de joie ; quelque chose me disait que j'étais exaucé et que ma dette était payée !

RAOUL, *froidement.*

Hon !... tu devrais te marier, sais-tu, avec ces idées-là ?

GEORGE.

Avec ces idées-là, au contraire, je ne dois point me marier, à moins que ta femme n'ait un double quelque part, ce que je n'espère pas.

RAOUL.

Ah çà, mais qu'est-ce qu'elle a donc de si original, ma femme ?... car enfin elle est bien, elle est gentille, cela saute aux yeux ; mais, en vérité, l'enthousiasme est de trop.

GEORGE.

Allons ! pas de fanfaronnade avec moi, Raoul ! avoue, — je trouverai cela tout simple, je t'assure, — avoue que tu adores cette enfant.

RAOUL.

George ! ai-je donné devant toi, cette après-dînée, des signes de folie ?

GEORGE.

Bah ! tu l'aimes, je suppose, puisque tu l'épouses !

RAOUL.

Décidément, d'où sors-tu, toi ? d'où tombes-tu ? de quels

bords ignorés? de quelle région fabuleuse et primitive? car l'Afrique elle-même ne suffit plus à m'expliquer cette confusion d'esprit où je te vois, ces propos bibliques,—ces termes alpestres, — cette morale fossile — dont tu t'obstines depuis un instant à surprendre mon oreille! Que diable! mon cher, l'Arcadie n'est plus! Daphnis est mort!... Quand tu me feras des yeux terribles, George!... ce n'est pas moi qui l'ai tué, mais il est mort.

GEORGE, *avec impatience.*

Enfin, pourquoi t'es-tu marié, si tu n'étais pas amoureux?

RAOUL.

Mais, je me suis marié justement parce que je n'étais pas amoureux, mon cher commandant; parce que je ne dois plus l'être désormais; parce que l'amour, ou ce qu'on nomme ainsi, n'a plus dans son grimoire un mot, un chiffre, une note que je n'aie déchiffrée à satiété; parce qu'enfin j'ai trente ans, et qu'un vieux garçon ne joue pas dans le monde un personnage bienséant... Ne te récrie pas encore... réserve tout ton courage et toutes tes imprécations pour ce qu'il te reste à connaître. Il y a trois mois, je visitai, pour la première fois de ma vie, ma terre de Vouzon, à quelques lieues d'Orléans. Comme nous cheminions, Jean Bailly, mon fermier, et moi, de clos en clos et de pacage en pacage: — Quel est donc, dis-je à Jean Bailly, ce joli château que j'aperçois là-bas? — C'est, me dit-il, le château du Chesny. — Et quel est, repris-je l'instant d'après, ce bois de haute et basse futaie qui enchante mon regard et qui borne ma terre de tous côtés? — C'est, répondit Jean Bailly, le parc du Chesny, et tout ce que monsieur aperçoit à perte de vue appartient de même au château.— Ah! et le château lui-même, dis-je alors, appartient sans doute au marquis de Carabas? — Non, monsieur, riposta gravement Jean Bailly, c'est à mam'zelle Suzanne du

Chesny... Puis il ajouta en fermant une paupière d'un air madré: Il y a là dedans de fameuses chasses, sans compter vingt bonnes mille livres de rentes, nettes comme l'œil... Ah! elle ne mourra pas fille, celle-là, j'en réponds!... Et Jean Bailly, appuyant son index sur son nez, termina par un nouveau jeu de paupière cette discrète insinuation. Tel fut, mon ami, le prologue de ce petit drame pastoral dont tu viens de parapher le dénoûment.

GEORGE.

Tu ne me persuaderas pas qu'en épousant mademoiselle du Chesny tu aies consulté uniquement ces misérables considérations!

RAOUL.

D'abord, mon cher, je songeais à me marier, et mon fermier ne fit que livrer à mes méditations un but déterminé. Ensuite, je te prie de croire que si j'avais trouvé dans mademoiselle du Chesny une fille idiote ou contrefaite, M. Jean Bailly en eût été pour ses frais d'imagination; mais, loin de là, je vis en elle une personne d'une attitude convenable en société, d'une mise décente, d'une élocution supportable, et je sentis qu'il m'était possible de concevoir pour elle l'affection calme et solide qu'un homme d'honneur doit à la mère de ses enfants.

GEORGE.

N'importe! tu l'as trompée... ce n'est pas bien!

RAOUL.

Et en quoi l'ai je trompée, commandant?

GEORGE.

Penses-tu donc que cette enfant — dont tu viens de faire un portrait presque injurieux, par le ciel! cette enfant, modèle charmant de distinction et de simplicité, d'élégance naïve, de gracieux abandon, — penses-tu qu'elle n'attende

de toi rien autre chose que cette solide affection dont tu parles

RAOUL.

Et que veux-tu qu'elle attende, cher ami? Suzanne a été élevée en ménagère de province, et ce n'est pas ce qui m'en plaît le moins. Le mariage pour elle est le mariage ; un chat est un chat, et un mari est un mari, — rien de plus.

GEORGE

Mais elle n'a pas vingt ans cette ménagère ! mais elle a dans les yeux la vive flamme de la jeunesse ! Et quelle est la jeune fille, surtout nourrie dans les loisirs du luxe, qui n'a pas bâti au sein des nuages son palais nuptial !

RAOUL

Et quand cela serait?... Devais-je, moi, à cause de cette perversité que tu prêtes aux demoiselles, consumer mes jours dans un éternel célibat?

GEORGE, *se levant brusquement.*

Ah ! (Raoul, au même instant, se baisse et semble chercher quelque chose avec attention.) Qu'as-tu donc perdu ?

RAOUL.

Rien... rien... Ah ! la voici ! — Tiens ! vois, — si tu peux voir : c'est un bijou microscopique, une petite clef d'or ; ma femme m'a donné ça ce matin en grande cérémonie et en grand mystère... il paraît que c'est très-précieux. Je me serais passé du cadeau. Tout ce qui est niais m'importune.

GEORGE

Tiens, Raoul, je vais te dire adieu

RAOUL

Eh ! de quel ton tu me parles ! Sommes-nous fâchés, George ?

GEORGE.

Non; mais tu me fais souffrir. Voilà quinze ans que tu es le plus cher de mes amis, Raoul... tu as encore resserré cette vieille fraternité par un acte généreux qui t'a rendu maître de ma vie... eh bien, je crois que j'oublierais tout, — oui, ton sang même répandu pour moi, — si je l'entendais plus longtemps traiter les sentiments les plus nobles... que dis-je? l'honneur même de ta jeune épouse, avec cette affectation de belle humeur, avec cette outrecuidance de libertin.

RAOUL, *ricanant.*

Oh! oh!... ces militaires, vraiment, ont de la poudre dans le sang, — et leurs paroles sentent l'acier!

GEORGE.

Adieu!

RAOUL, *le retenant avec force et baissant la voix.*

Avant de partir, George, laisse reposer un moment ta main sur mon cœur; près de cette main loyale, il me semble qu'il va reprendre un peu de chaleur et de jeunesse!

GEORGE.

Que dis-tu?

RAOUL.

Aime-moi toujours. Je suis un malheureux, mais non un infâme. Ce langage, qui t'offense si justement, voilà longtemps déjà qu'il m'est devenu familier et comme naturel, voilà longtemps qu'il sert de masque insolent au désespoir dont ma vie est rongée; mais jamais plus qu'à cette heure je n'eus besoin de feindre, car c'est la mort elle-même qui est là! (Il frappe sa poitrine.)

GEORGE.

Mon Dieu! quel fatal secret me caches-tu donc?

RAOUL, *d'une voix brisée.*

Aucun... rien! J'ai vécu, voilà tout. Je voudrais que

quelque malheur horrible eût fondu sur moi, je lutterais, — je combattrais, — je serais plein de courage!... Mais non : je succombe à un mal sans nom et sans remède; on ne refait point le passé, et c'est le passé qui me tue ! J'ai mené ma jeunesse sans frein à travers un monde sans croyances, — pas davantage, mon ami, et voilà où je suis arrivé.

GEORGE.

Tout cela est singulier pour moi, et j'ai peine à te comprendre!

RAOUL.

Ah ! c'est que, depuis le collége, notre point de départ commun, nous avons suivi deux chemins bien différents : tu as assujetti ta vie à la sainte obligation d'un devoir fixe; d'une discipline — telle quelle... et moi, au contraire... Mais il faut que tu me dises d'abord si tu te souviens de ce que j'étais il y a douze ans.

GEORGE.

Ce que tu étais, Raoul? Tu étais ce que je te retrouve depuis un instant, une noble, une ardente intelligence, — une âme fière, aimante, exaltée, capable de tous les dévouements et digne de toutes les tendresses!...

RAOUL.

Non, non... je ne t'en demandais pas tant... mais ton souvenir, tout partial qu'il est, m'atteste qu'il existait alors en moi des germes heureux, qui, se développant à l'abri d'une règle quelconque, promettaient à mon avenir quelques talents ou quelques vertus... Ce fut l'oisiveté qui s'en empara, et tout fut dispersé, — éparpillé aux quatre vents du ciel ! — Je n'ai pas l'intention, George, de te conter l'histoire triviale d'un débauché, ni de t'apprendre les résultats vulgaires d'une jeunesse inoccupée et dissolue : je voudrais seulement te faire toucher du doigt le caractère particulier — et funeste — qu'imprime à une telle exis

tence l'époque où nous vivons. — Je crois qu'il faudrait remonter jusqu'au chaos confus qui servit de transition aux âges modernes pour rencontrer un temps où l'on ait, comme dans le nôtre, méconnu la loi providentielle qui domine tout notre monde moral et intellectuel : je veux dire l'autorité, le frein, la croyance. Tu l'as remarqué sans doute : les ressorts de notre âme et de notre esprit, pour se tendre jusqu'à la vertu ou jusqu'au génie, ont besoin d'une certaine compression supérieure, qui ne leur a jamais manqué tant qu'aujourd'hui. — Nous avons certes les mêmes facultés qu'avaient nos pères, mais les mobiles nous font défaut. Aucun souffle constant n'enfle nos voiles. Nous courons même fortune qu'un vaisseau abandonné, dont le gouvernail et les agrès, tout entiers encore, cèdent aux caprices changeants et parfois contraires des vagues et du vent. Ainsi ces instruments de force et de salut dont il fut doué ne servent plus qu'à sa perte ; ainsi nous allons également aux mauvaises aventures, — le vaisseau sans pilote, et les hommes sans Dieu ! — C'est la liberté ! dit-on ; soit... mais c'est la liberté d'un aveugle.

GEORGE.

Oui, le crime de ce temps-ci est d'avoir compromis jusqu'à ce nom sacré.

RAOUL.

Sans doute, et je vois que nous nous entendons encore tous deux, George. Va ! je n'ai pas la faiblesse trop commune à présent, de répudier, par haine de la licence, la liberté elle-même et ses mâles bienfaits ; mais je n'ai pas non plus le stupide orgueil, tout aussi commun par malheur, de repousser comme autant de féodales servitudes toute foi, toute règle, toute discipline morale, depuis la croyance en Dieu jusqu'au respect de sa mère ou de sa patrie !... Les fous ! ces sentiments, ces devoirs, ces jougs éternels qu'ils secouent et qu'ils ébranlent, sont les condi-

tions mêmes de notre force, — les leviers élémentaires de la grandeur humaine : ils prétendent briser nos entraves... ils brisent nos racines ! — Tel est enfin ce monde où j'ai vécu ; et, si haut que je le condamne, j'ai vécu de sa vie, je me suis imprégné de ses poisons. Dans ce monde-là, George, il n'y a qu'un moyen de soustraire au tourbillon nos plus nobles facultés, de leur conserver quelque intégrité et quelque énergie : — c'est le travail. Ce devoir individuel qu'on se crée ne remplace pas assurément ces grands devoirs essentiels et communs à tous, dont la contrainte féconde pouvait seule mûrir l'héroïsme ou le génie ; mais encore il fait subir à notre âme et à notre intelligence une concentration salutaire ; et, s'il n'en élève jamais bien haut la puissance, il les préserve au moins d'une décomposition absolue. — Eh bien, aucun devoir, aucun travail n'a sauvegardé ma jeunesse ; et l'oisiveté, mauvaise dans tous les temps, est mortelle dans le nôtre. Voilà ce que j'ai voulu te faire entendre, George ; et, si honteux que je sois de cette longue phraséologie, je ne la regrette point, si elle a pu te donner une idée de ma misère, — une excuse de mon avilissement.

GEORGE.

Tu peux te calomnier à ton aise ; tu sais que je ne te croirai pas. Non ! ce n'est pas une âme énervée qui se juge elle-même avec cette rigueur ! ce n'est pas un cœur perverti qui peut s'élever jusqu'au dévouement surhumain dont tu m'as donné la preuve !

RAOUL.

Tu te méprends : si tu veux me passer cette comparaison épique, je vois, comme l'archange maudit, la profondeur de ma chute ; mais je ne m'en relève pas pour cela. Je me juge, mais je ne m'amende pas. Ton amitié, nos souvenirs de jeunesse, ont provoqué de ma part un accès de franchise ; je t'ai dévoilé ma plaie, mais je la garde toujours

aussi incurable. Passé cet instant, je redeviens ce que j'étais. Mes paroles comme mes actions vont reprendre malgré moi l'empreinte maussade du dégoût, de la lassitude et de l'orgueil. — Quant à ce prétendu trait de dévouement, tu l'estimerais moins si tu savais à quelle période de ma vie il s'attache... Quand je me trouvai au milieu de la pente déplorable de ma jeunesse, j'eus comme un moment de réveil ; c'est une pause, une station habituelle dans les existences les plus dissipées. — J'eus horreur de ma faiblesse, de ma décadence. Je me méprisai. Une sorte de fureur me saisit ; je me sentis capable de remonter le chemin de l'abîme et de me reconquérir moi-même par un effort de désespoir. Je cherchai alors autour de moi quelque action héroïque à entreprendre, quelque grande abnégation à souffrir, quelque martyre à affronter!... Mais le souffle du siècle a desséché toutes les sources vigoureuses où pouvaient se retremper les âmes : quand aucune foi ne survit, le sacrifice ne sait plus où se prendre! les vieilles routes du sublime ne mènent plus qu'au ridicule. C'est ce que je fus contraint de reconnaître après m'être nourri des projets les plus extravagants ; mais j'étais encore possédé de cette folie quand je te rejoignis en Afrique; tu peux comprendre dès lors que mon saut périlleux, dont tu fais tant de bruit, avait tout au plus le mérite des culbutes chevaleresques par lesquelles don Quichotte, sur la Roche-Pauvre, étonnait la pudeur de Sancho.

GEORGE.

Tu fis, quoi que tu en dises, une action magnanime qui dût te remettre en paix avec toi-même.

RAOUL.

Nullement. J'aurais eu besoin, pour me racheter, d'un devoir plus grand, et surtout plus continu. La société ne ne m'en offrit pas l'occasion, ou je ne sus pas la saisir.

Bref, après quelques mois de ces vaines agitations, je m'abandonnai de nouveau. Je descendis avec insouciance les derniers degrés d'une vie de désordre. Maintenant, ces tempêtes qui du moins témoignaient encore d'un reste de force et de vertu, ces combats ont cessé ; toute lave est refroidie; toute flamme est éteinte : — je suis tranquille.
(Il demeure sans parler, le front dans sa main.)

GEORGE, *après un silence.*

Remets-toi... On vient... J'ai entendu marcher.

RAOUL, *se levant.*

On me cherche, je pense... (Il écoute.) Mais non... tu te trompais... Cependant mon absence a été longue... M'oublie-t-on déjà ?... Que m'importe? Encore deux mots, George : je viens de te dire mon histoire et celle de bien d'autres; mais il y manque un trait... Tu m'as demandé pourquoi je me mariais... Eh! mon Dieu! c'est une expérience suprême que j'ai voulu tenter. Le mariage m'est apparu comme un dernier moyen de rajeunissement et de salut. J'ai rêvé le baptême dans une onde vierge; j'ai cru qu'au pur contact d'un cœur innocent je sentirais mon sang se renouveler et mon âme revivre. Pour tout dire enfin, j'ai espéré que des émotions vraies et simples, puisées au sein même de la loi morale, pourraient encore laver mes flétrissures et ressusciter en moi les germes divins.

GEORGE, *avec inquiétude.*

Eh bien ?

RAOUL.

Eh bien, que veux-tu? Suzanne est une honnête enfant, douée de beauté, digne d'amour; mais elle n'a pas, dans sa grâce mortelle, la puissance qu'il eût fallu pour effacer les moindres traces de mon passé... Hélas! loin de là, elle réveille mes plus méchants souvenirs, qui se dressent contre elle-même. Chacun de ses gestes, chacun

de ses traits, chacune de ses expressions familières, — pauvre fille! — me rappellent... qui?... je n'ose le dire, — mais enfin il semble qu'un esprit malfaisant me souffle à l'oreille d'odieuses comparaisons, d'importunes ressemblances, qui ne me laissent plus voir en elle qu'une froide copie empruntée à dix autres... une femme après des femmes... Ah! tu t'indignes de cela?

GEORGE.

N'en parlons plus. Dis-moi seulement si ce mariage enfin, cette union sous l'œil de Dieu, cette cérémonie qui m'a attendri jusqu'aux larmes, n'a produit sur toi aucune impression.

RAOUL, *qui a repris son ton habituel de froid sarcasme.*

Je te demande pardon, mais pas celle que j'attendais. D'abord, quand ce magistrat que l'embonpoint vulgarise a serré nos liens de sa grosse main potelée; plus tard, lorsqu'au pied d'un autel désert, en face d'un sanctuaire vide, ce prêtre, incrédule comme moi, m'a béni de son geste routinier... je t'avoue que je me suis demandé quelle comédie je jouais avec ces messieurs; et que j'ai eu peine à réprimer, sous un air de gravité solennelle, le fou rire qui me tenait à la gorge!... La foi, — mon cher, — la foi n'y est pas! Je n'avais pas réfléchi à cela; j'y renonce. — Allons, George, adieu. Voilà deux heures qui sonnent. Une plus longue disparition ferait jaser les grands parents. Il y a deux ou trois galbes précieux parmi les grands parents, as-tu remarqué?... Voyons, adieu.

GEORGE.

Adieu. Je ne sais lequel de vous deux est le plus à plaindre.

RAOUL.

Franchement, je crois que c'est moi. — Ces horreurs

sont lettres closes pour cette enfant, èt on ne se tourmente pas de ce qu'on ignore.

GEORGE.

Promets-moi de m'écrire la suite de tout ceci; car je t'aime, malgré tout.

RAOUL.

Merci, George. — Mon Dieu! oui, je t'écrirai; mais il n'y aura pas de suite. Quelle suite veux-tu qu'il y ait?... Ça finit là. — Bonsoir!... A Fontainebleau, n'est-ce pas?

(Ils se serrent la main. George disparaît dans l'avenue; Raoul se dirige vers la maison.)

La chambre nuptiale.

Une porte au fond; deux portes latérales. — Suzanne est debout près de la cheminée: sa toilette est entière, moins la couronne et le voile. Une des portes latérales est entr'ouverte. Suzanne sourit et fait de la main un signe d'amitié à quelqu'un qui disparaît par cette porte et la ferme aussitôt. La jeune femme, demeurée seule, cherche dans une coupe, parmi des bijoux suspendus à une châtelaine, une petite croix, qu'elle baise à plusieurs reprises. — Un léger coup frappé à la porte du fond paraît lui causer une certaine alarme qui se trahit par un pli des sourcils. — La porte s'ouvre après un intervalle, et Raoul entre. — Comme il s'avance vers elle, Suzanne, les yeux baissés, recule de quelques pas, comme par un mouvement involontaire. — Raoul s'arrête, et dit avec une douceur suppliante:

Suzanne... me fuyez-vous?... Avez-vous peur de moi?

SUZANNE, *relevant la tête et le regardant*

Non.

RAOUL.

Je le crois... C'est à moi seul de craindre, en effet! Tant de jeunesse m'humilie; tant de beauté m'inquiète! — Je

serai jaloux, Suzanne ! — Comme elle me regarde !... (Il lui prend la main.) Vraiment, vous êtes pâle, et vous tremblez, chère enfant.

SUZANNE.

Ce n'est rien.

(Il la conduit lentement vers un divan qui occupe tout un côté de la chambre ; il s'arrête par intervalles pour lui sourire. Suzanne s'assied ; il se place auprès d'elle.

RAOUL.

Vous êtes ma femme devant Dieu et devant les hommes, Suzanne ; mais, devant votre cœur, suis-je votre époux ? dites-moi.

UZANNE.

Et vous, monsieur, m'aimez-vous ?

RAOUL, *souriant toujours.*

Quoi ! madame !... êtes-vous encore si modeste ou déjà si défiante ? Hélas ! il ne faut qu'un instant pour prendre vos douces chaînes ; mais toute la vie d'un homme s'épuiserait à vouloir les rompre.

SUZANNE.

Cela signifie-t-il que vous m'aimez, cette phrase ?

RAOUL, *la regardant avec un peu de surprise.*

Étrange enfant !... Oui, je vous aime, et plus que je ne le croyais possible.

SUZANNE.

Mais pourquoi ce sourire ?... Ne pouvez-vous me le dire sérieusement ?

RAOUL.

Sérieusement et tendrement, coquette fille, je vous aime !

SUZANNE.

C'est bien. Vous êtes poli, du moins. J'ai voulu voir de quel front un homme savait mentir. — Quittez ma main,

je vous prie. (Raoul se lève lentement, en fixant sur elle un regard de colère; elle reprend :) Ah! voilà votre masque tombé, monsieur, et je ne vous connaissais pas ce visage-là.

RAOUL, *violemment.*

Vous êtes folle?

SUZANNE, *douce et triste.*

Oh! non, rassurez-vous. Jamais je ne fus si raisonnable de ma vie. — Soyez, je vous prie, aussi calme que je m'efforce de l'être. — Raoul, j'ai entendu, il y a une demi-heure, dans le jardin, toute votre conversation avec votre ami. Dieu sait que je ne croyais pas cette indiscrétion aussi grave que l'événement la devait faire. Je ne cherchais point la triste lumière que vous avez fait naître dans mon esprit. Peut-être dois-je regretter de l'avoir acquise; mais enfin il n'est plus en mon pouvoir de la repousser, et rien n'égale le mépris que j'aurais pour moi-même, si ma conduite, après un tel enseignement, ne s'écartait pas de la soumission que je vous avais promise dans mon ignorance.

RAOUL *se promène avec agitation dans la chambre, faisant de temps à autre une pause devant Suzanne.*

Parlez! quels sont vos projets?

SUZANNE.

Je suis peu au courant des lois : veuillez me répondre avec franchise. N'y en a-t-il pas quelqu'une qui puisse défaire des liens aussi légers que le sont les nôtres? et est-il permis d'y recourir sans déshonneur?

RAOUL.

Je suis moi-même fort ignorant là-dessus: tout ce que je puis vous affirmer, c'est que la moindre démarche dans ce sens serait un scandale irréparable.

SUZANNE.

Et cependant ce mariage est une dérision; ce mariage est nul.

RAOUL, *s'arrêtant brusquement devant elle.*

Qui est-ce qui vous a monté la tête? voyons! Qui vous a soufflé ces idées, ces paroles inexplicables?

SUZANNE, *avec la même gravité lente et douce.*

Tenez, Raoul, vous m'avez mal jugée, — en plus d'un point, je crois. Mon cœur est jeune, il est né d'hier, cela est vrai; mais, pour le reste, vous m'appréciez trop bas. — Vous avez beaucoup d'orgueil : votre entretien avec M. de Vernon vous semble d'une nature si supérieure et tellement disproportionné avec l'intelligence d'une femme de mon âge, qu'il faut, à votre avis, qu'un interprète m'en ait fait saisir la hauteur? — Je vous assure que cela n'a pas été nécessaire : j'ai fort bien compris toute seule. — Je ne suis pas non plus si étrangère à la vie et au monde que vous vous le figurez.

RAOUL.

Ah!... et quelle est la fée qui vous a si bien et sitôt instruite?

SUZANNE.

La fée, puisque ce mot vous plaît, — vous l'avez vue souvent près de moi, sans la remarquer probablement.

RAOUL, *dédaigneux.*

Une domestique?

SUZANNE.

Rien de plus. Cette domestique, — que j'estime et que je respecte plus que bien des maîtres, m'a élevée, à défaut de ma mère. Je dois peut-être à son sens droit et à sa rude tendresse plus de maturité et de résolution qu'il ne vous convenait d'en trouver chez moi. — Ensuite, voilà plusieurs années déjà, par malheur, que je suis maîtresse de maison; et, quoique l'on n'apprenne à ce métier-là rien de bien merveilleux, l'esprit d'une fille y contracte cependant des habitudes sérieuses qui le tirent un peu de

ses langes. On réfléchit à travers les rêves de son âge, et on prend des idées vraies sur bien des choses... Vous paraissez étonné de mon langage?... Quelle singulière opinion avez-vous donc de nous?... Il n'y a guère de jeune fille, parmi celles que vous renvoyez si fièrement à leurs chiffons, qui ne fût capable de vous dire ce que je vous dis là, si elle l'osait, — et de souffrir ce que je souffre, — si Dieu le lui infligeait.

RAOUL, *avec plus de douceur.*

Suzanne! raisonnons un peu, je vous prie. A votre âge, on exagère tout. Supposons que dans cette fâcheuse conversation, qu'un hasard très-innocent vous a livrée, supposons que je n'aie moi-même rien exagéré; que l'entraînement des paroles, l'humeur du moment ne m'aient pas jeté bien au delà de ma pensée et de la vérité, — prenant tout au pied de la lettre enfin, — croyez-vous être victime de quelque malheur exceptionnel et monstrueux? Si vous le croyez, cela marque une lacune assez grave dans votre expérience. — Une jeune fille pleine d'illusions et un homme qui n'en a plus sont les deux termes fort ordinaires du mariage, surtout dans la condition où nous sommes nés. On considère même, avec quelque apparence de raison, cette différence d'âge et de sentiments comme une garantie de bon augure; on s'imagine qu'un homme éprouvé et mûri apporte dans la barque d'un jeune ménage un contre-poids utile, une sorte de lest indispensable.

SUZANNE.

Si ces dispositions morales, qui sont les vôtres, ont une valeur si généralement goûtée, pourquoi donc les déploriez-vous, il n'y a pas une heure, avec tant d'amertume?

RAOUL, *avec dépit.*

Vous avez attribué à mes paroles, je vous le répète, une importance qu'elles n'avaient pas... mais l'impression est

produite, et je vois bien que vous la garderez, quoi que je fasse... Je voudrais, au moins, que vous fussiez bien convaincue qu'il ne vous arrive rien de particulier, — que vous n'êtes point tombée dans un piége extraordinaire, et que toutes les jeunes filles de la terre, — toutes vos amies, si vous pouvez avoir des amies avec un caractère comme celui-là, sont exposées au même désastre!... (Suzanne sourit.) Vous riez, madame?

SUZANNE.

Je ris parce que vous vous fâchez... autrement, je n'en ai pas envie, je vous assure.

RAOUL *hausse les épaules d'un air d'humeur, reprend sa promenade, et ajoute:*

Bref, le monde est ainsi fait : vous ne le changerez pas!

SUZANNE.

Je vous demande pardon : en ce qui me concerne, j'y changerai quelque chose.

RAOUL.

Ce n'est pas ce que vous ferez de mieux, permettez-moi de vous le dire... Le bon goût et même le bon sens, familiers à votre sexe, sont ici pour être consultés... Toutes les jeunes mariées qu'il y a ont eu, comme vous, leurs rêves d'enfance : la réalité leur paraît d'abord choquante, comme à vous; mais enfin elles se résignent à redescendre sur la terre, à n'être que d'aimables femmes et de bonnes mères de famille, — et je ne sache pas qu'on les juge maudites ni déshonorées pour cela!

SUZANNE, *se levant courroucée et parlant avec une émotion profonde.*

Mais les autres possèdent-elles la science que je vous dois? Ont-elles entendu ce que vous m'avez fait entendre? Soupçonnent-elles — même la moins cruelle des cruelles vé-

rités qui sont venues coup sur coup me briser le cœur, me confondre le jugement?... Non! elles sont trompées, comme je l'étais moi-même... Hélas! chacune, comme moi, remplit l'âme de son amant avec les trésors de son propre cœur! chacune interprète au gré de son erreur ou de sa passion tout ce qu'elle découvre, — ou tout ce qu'elle suppose dans l'homme qu'elle a choisi! Chacune, sans doute, croit voir, comme moi, la marque d'une sérieuse tendresse dans les pâles sourires évoqués d'un passé suspect, — la trace de quelque noble souci dans le stigmate banal de la débauche!... Je veux croire, — puisque vous me le dites, — que tous les hommes apportent à leurs fiancées la dot que vous m'apportez; mais elles l'ignorent du moins! c'est leur bonheur... c'est leur excuse!... Grand Dieu! quelle lâche créature serait celle — qui, sachant comme je le sais, à quelle décrépitude elle a enchaîné sa vivante jeunesse, — voudrait accepter de cet hymen glacé, de cette union impie, le titre sacré de femme ou de mère!

(En achevant ces mots, Suzanne se laisse retomber sur le divan, pâle et comme épuisée.)

RAOUL, *s'approchant d'elle avec un embarras marqué.*

Vous me désespérez, Suzanne!... Que voulez-vous? que demandez-vous? Daignez vous expliquer... On n'est point préparé à de telles situations, — et je vous serai obligé, quant à moi, de m'indiquer par quelle voie on en sort.

SUZANNE, *d'une voix brisée et avec un peu d'égarement.*

Excusez-moi... je n'ai pas l'habitude de ces emportements... cela ne m'arrivera plus.

RAOUL.

ais enfin, ma pauvre enfant, que voulez-vous que je fasse, moi?... car tout ceci dépasse l'imagination... Voulez-vous que j'appelle?.. Remettez-vous, Suzanne, je vous

en supplie... Parbleu !... il y a remède à tout... hors au trépas !... (A part.) Je suis stupide!

SUZANNE.

Je me trouve mieux !... beaucoup mieux maintenant... Eh bien, monsieur, puisque nous ne pouvons nous séparer sans une honte publique, restons donc unis aux yeux du monde ; mais, à présent que vous me connaissez davantage, Raoul, j'espère que vous croirez à la ferme résolution que j'ai prise de demeurer une étrangère pour vous. Je compte sur votre honneur, — et aussi sur votre orgueil, — pour m'épargner tout signe de doute à cet égard. — (Raoul s incline sans répondre ; Suzanne reprend, en indiquant une des portes latérales :) — Votre chambre est là. — (Raoul s'incline de nouveau, et fait quelques pas vers la porte ; puis il s'arrête et se retourne :)

RAOUL.

Avec toute autre que vous, madame, mon honneur — et mon orgueil — pourraient bien ne pas voir leur avantage formel dans la conduite que vous me tracez ; mais je descendrais encore au-dessous de la faible estime que j'ai de moi, si le moindre soupçon d'artifice ou de coquetterie pouvait s'attacher dans ma pensée à votre innocente fierté. Vous serez obéie avec scrupule. — Toutefois, est-il nécessaire, pour l'acquit de votre conscience, que nos deux existences soient non-seulement distinctes, mais hostiles ? Devant un vaincu, devant un ennemi à terre, vous semble-t-il généreux de vous maintenir sur un pied de guerre impitoyable ?... Puisque nous devons être enfin compagnons de route, ne pouvons-nous du moins nous escorter l'un l'autre tranquillement et avec ces attentions réciproques qui font le charme d'un voyage ?

SUZANNE.

Oh ! de tout mon cœur, cela.

RAOUL, *s'asseyant près d'elle, avec une bonhomie grandiose.*

Et même ne pouvons-nous être amis, Suzanne, bons amis... camarades?... Vous souriez encore; le ciel en soit loué! Me ferez-vous la grâce de toucher ma main en signe de confiance? (Ils se serrent la main.) Voilà qui est dit... Et si un jour, — dans un avenir inconnu... vos idées subissaient une de ces révolutions dont il y a des exemples dans l'histoire du monde... eh bien, mon Dieu! — ah! mon Dieu! vous trouverez en moi un homme sans rancune!

SUZANNE.

C'est ce que nous verrons. — Oui,... c'est ce que nous verrons.

RAOUL.

Quoi! suis-je assez heureux encore dans ma détresse, madame, pour que vous aperceviez dans le lointain un moment, une phase... un concours de circonstances qui puisse me tirer de ces limbes où me voilà plongé?

SUZANNE.

Mais, sans doute. — Si c'est un effet nécessaire du temps et de la vie que d'enlever au cœur ses espérances les plus douces, ses fictions les plus divines, nous sommes, je présume, nous autres femmes, soumises tout comme vous à ce désenchantement naturel. Eh bien, lorsque je l'éprouverai, monsieur, lorsque j'en serai venue à considérer les choses sous cette face morne et dépouillée qui, selon vous, est leur véritable aspect, quand enfin mon expérience personnelle aura comblé l'abîme qui nous sépare aujourd'hui... alors, me voyant digne de vous, pourquoi vous croirais-je indigne de moi?

RAOUL, *très-sérieux.*

Suzanne, prenez garde... C'est toucher d'une main bien légère, sinon bien hardie, un point singulièrement délicat... C'est me faire entrevoir un martyre dont peut-être

les tourments ne dépasseraient pas mon courage, mais dont au moins je refuserais la palme.

SUZANNE.

Pourquoi, monsieur?

RAOUL.

Mais, mon enfant, parce que... Au reste, je suis bien bon de vous répondre sérieusement, car il est évident que vous raillez.

SUZANNE.

Point du tout.

RAOUL.

Tant pis, car vous ne pouvez absolument ignorer que l'honneur d'une femme périt au contact de certaines épreuves qui n'effleurent même pas l'honneur d'un homme.

SUZANNE, *simplement.*

Il est possible que je n'aie point toutes les lumières qu'il faudrait pour vous suivre sur un terrain si nouveau pour moi; mais ce que je comprends de mieux en mieux, c'est votre profond mépris pour notre sexe qui éclate jusque dans vos respects... Dieu sait qu'aucune femme ne fut jamais disposée plus que moi à se contenter du rang modeste, des humbles devoirs que notre conscience nous assigne dans le monde; mais il m'est difficile, monsieur, de nous croire condamnées à n'être qu'une espèce de créatures subalternes dont vous pouvez, à votre fantaisie, refouler, maîtriser, anéantir même tous les instincts, toutes les facultés, toutes les passions. Sommes-nous en pays chrétien? Avons-nous une âme? Qu'est-ce enfin? Voyons!... (Avec une vivacité d'enfant.) Quoi, monsieur! parce qu'il vous a plu de jeter sur ma personne, ou plutôt sur ma terre du Chesny, un coup d'œil favorable, me voilà forcée, moi, d'oublier tout à coup mes sentiments les plus chers, de commander à ma tête de ne plus penser, à mon cœur de ne plus battre! Me voilà réduite à vieillir éternellement dans le port, en vue des brillants horizons où m'emportaient mes songes... à par-

tager votre lassitude, — moi qui n'ai pas voyagé, — et votre mort enfin, — moi qui n'ai pas vécu ! Est-ce juste ? est-ce possible, monsieur ? Je vous le demande, je le demande à votre loyauté !

RAOUL.

Ma loyauté ! Ma loyauté, madame, vous répondra par une chose vulgaire à force d'être vraie : c'est que la vie n'est pas un roman.

SUZANNE, *avec une tristesse soudaine.*

Et l'avez-vous crue, vous, monsieur, cette chose vulgaire, quand des vieillards vous l'ont dite autrefois ? Avez-vous, sur la foi de l'expérience d'autrui, renoncé subitement à toutes les religions de votre jeunesse ? — Avez-vous pu penser que ce Dieu de bonté — dont vous ne doutiez pas alors !... n'avait mis dans votre cœur que fausse monnaie et décevantes promesses ? Oh ! non... car c'est impossible... vous avez cherché.... vous avez eu votre roman.... Il n'a pas été heureux ? Soit ! Peut-être aussi l'aviez-vous cherché trop bas.... Je ne vous demande pas de réponse.... Quant à moi, je n'avais imaginé de roman qu'en vous.... c'est avec vous seul, la main dans votre main, que j'espérais accomplir mon pèlerinage de joie ou de douleur... peu m'importait ! Une affection, telle que j'osais l'attendre de vous, m'eût rendu chères jusqu'aux larmes de mes yeux. Je me flattais cruellement... Je pensais être pour vous... oh ! non pas, soyez-en sûr, tout ce que vous étiez pour moi, Raoul.... mais bien moins encore assurément ce que je suis... une femme après des femmes... et quelles femmes ! (Elle s'arrête très-émue.) Raoul, rendez-moi, je vous prie, la petite clef que je vous avais donnée.

RAOUL.

La voici.

SUZANNE, *troublée, sans la prendre.*

La voici !... Vous ne me demandez pas même à quoi elle peut servir, cette pauvre petite clef.

RAOUL.

Je n'ose rien demander, Suzanne.

SUZANNE.

Vous ne méritez pas de le savoir... vous faites bien. Et puis, cela vous importunerait... Ce n'est qu'une niaiserie de plus. (Elle découvre un peu son poignet et lui montre un cercle d'or qu'elle fait tourner autour de son bras en parlant.) C'est une idée à moi.... Celui qui détachera ceci.... je l'aimerai... et il faudra qu'il m'aime aussi... alors il sera mon maître... Rendez-moi ma petite clef.

RAOUL, *la lui remettant et s'approchant avec tendresse.*

Ainsi, vous ne me la rendrez jamais, — jamais, Suzanne?

SUZANNE, *se levant prestement.*

Quand j'aurai mon roman ! — Il est bien tard, monsieur, et même voici le jour ; je suis brisée de fatigue.

RAOUL, *qui s'est levé, avec colère.*

Je suis las comme vous ; finissons-en donc, madame... Je ne sais où j'avais l'esprit ! Je vous comprends, quoique tardivement. C'est un ménage du temps de Louis XV qu'il vous faut ! Soit ! Veuillez vous souvenir seulement que les dames de ce temps-là, dont tout le savoir n'approchait pas de votre ingénuité, avaient au moins le talent de concilier leur indépendance avec le respect du nom qu'elles portaient. — Dans cette mesure, que vous ne trouverez pas, j'espère, trop rigoureuse, comptez sur mon indifférence la plus souveraine. Cherchez votre roman maintenant, trouvez-le même; je n'attends ma vengeance que de votre succès. (Il se dirige rapidement vers la porte.)

SUZANNE, *d'une voix à peine distincte.*

Est-ce là... la bonne amitié... que vous m'avez promise ?

RAOUL.

Il faut pardonner quelque chose, madame, à un homme qui voit tout à coup son étoile tourner en fusée ridicule.... Désormais, je vous le jure, vous n'aurez plus à vous plaindre de mon humeur. Je vous baise respectueusement les mains; mais tenez ce que j'ai dit pour bien dit.

(Il sort.)

Suzanne, pâle comme une morte, tressaille et étend les bras; sa tête se renverse; ses lèvres s'entr'ouvrent comme pour laisser échapper un cri qu'elle étouffe par un effort suprême. — Jeannette paraît à une des portes latérales : elle se précipite, et reçoit dans ses bras la jeune femme inanimée.

DEUXIEME PARTIE.

LETTRES DE RAOUL A GEORGE

Nous supprimons une première lettre que M. d'Athol dut écrire en sortant de la chambre de Suzanne. La scène que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur y est racontée brièvement et sans commentaire.

LETTRE II.

Du Chesny, 15 juin.

Me voilà à la campagne, George. Je viens, comme autrefois Jacob, garder pendant quatorze ans les troupeaux de mon beau-père, afin de conquérir Rachel.

Tu me remercies de ma confiance ; elle est grande, en effet. Si un autre homme que toi possédait le secret de ma nuit de noce, il faudrait qu'il l'oubliât, ou qu'il m'en fît perdre à jamais la mémoire. Avec toi-même, George, ma confiance eût peut-être hésité, si aux nobles qualités qui te sont naturelles tu ne joignais un titre spécial de foi et d'honneur, celui de la profession que tu exerces. Vous autres militaires, je vous ai jugés autrefois avec légèreté : je m'imaginais que le cercle borné de la discipline devait peu à peu faire subir à votre front même et à votre pensée une sorte de rétrécissement. Je me trompais. Il ne fait qu'empêcher votre vie de s'égarer dans cette *flânerie* sans direction et sans but qui est le caractère commun des existences de ce temps-ci. Autant qu'il se peut, au milieu de la confusion d'idées où nous vivons, vous gardez dans leur sincérité les instincts éternels, les sentiments primitifs et vrais de notre

nature. Vous restez jeunes plus longtemps, vous conservez toujours au fond de l'âme quelque chose de l'enfantillage admirable des héros ; vous êtes ce qui nous reste de meilleur, soit que l'honneur, la seule religion qui survive, obtienne parmi vous un culte plus austère, soit qu'il y ait dans le seul fait de braver librement la mort une sorte de sainteté préservatrice, soit enfin que la vieille image de la patrie, empreinte encore aux plis du drapeau, vous maintienne dans le cœur, comme sous les yeux, un des symboles les plus sacrés du devoir.

Mais surtout, mais avant tout, ce qui vous protége, ce qui vous abrite, ce qui vous sauve, c'est ce que je te disais l'autre jour, c'est la règle, c'est le joug. Tout humaine qu'est la source de cette autorité qui vous domine, il suffit que vous la reconnaissiez pour qu'elle vous soit salutaire ; il suffit que votre âme et votre intelligence rendent cet hommage au principe supérieur qui a fait, jusqu'à un certain degré, de leur assujettissement une condition de leur force.

Oui, par le ciel ! je t'ai tout dit; il y a un homme que j'ai laissé écouter à la porte de ma chambre nuptiale, et entendre des choses qui feraient rire les morts à mes dépens ! — Hum ! George !... Mais ne va pas t'y tromper : je suis aimé. On ne donne pas facilement le change à un mécréant endurci comme moi. Elle m'aime, te dis-je. En conséquence de cette petite vérité, notre aventure, si surprenante au début, est menacée d'un dénoûment prochain et trivial. J'ose te le prédire.

Il était convenu à l'avance que nous viendrions nous installer au Chesny dès le lendemain du mariage. Vers neuf heures, madame d'Athol m'envoya en députation sa vieille fée, que je qualifierais plus volontiers de sorcière, pour me prier de passer chez elle. Je trouvai Suzanne un peu pâle, un peu incertaine, mais souriante : elle a de la vaillance, cette petite femme. Je fus courtois jusqu'à la mi-

gnardise ; j'avais à réparer ma sortie brutale de la nuit. Voyant cela, on devint radieuse, et on accepta mon bras avec une gaieté d'enfant. Nous voilà descendant l'escalier comme deux tourtereaux. Notre grand-père, homme d'étiquette, nous guettait sur le palier d'honneur. Nous tombâmes dans ses bras avec effusion. Il fallut ensuite pénétrer dans le salon, où nous attendaient les débris de la noce, oncles, tantes et cousins : sottes cérémonies que les Anglais épargnent avec raison à leurs jeunes femmes. Nous fûmes accueillis par des mines mystérieuses qui se croyaient profondes. La contenance de Suzanne fut ce qu'elle devait être, tout à fait naturelle et sereine. On admira secrètement cette grâce d'état, qui, dans les conjonctures délicates, met au front des femmes la fermeté de l'airain.

Après déjeuner, nous montâmes tous deux dans une charmante américaine, char de triomphe que j'avais glissé dans la corbeille, et où je ne m'asseyais pas toutefois en victorieux. Suzanne emmenait sa duègne, mon ennemie intime, si mon flair ne me trompe pas : moi, je remorquais Lhermite, un drôle que j'ai, et qui se pique d'être poli comme M. de Talleyrand.

Nous partîmes. Notre postillon, dans l'ardeur d'un zèle qu'il croyait admirable, s'était chamarré de rubans printaniers qui flottaient ridiculement sur toute sa personne. L'attention publique, surexcitée par ces emblèmes, nous prodigua, tout le long de la route, les témoignages d'une niaise bienveillance. Villageois et villageoises, accourant sur leurs portes, ou se montrant par-dessus les haies, échangeaient avec notre animal de postillon des regards d'intelligence, et nous régalaient ensuite d'aimables sourires. Je leur faisais de mon coin une figure terrible et imperturbable. Suzanne rendait sourires pour sourires, et jetait des sous à tous les vagabonds. L'air du temps et l'aspect de la campagne firent les frais de notre insignifiant dialogue. Une ou

deux fois elle me demanda le nom des différentes espèces de cultures qui passaient sous nos yeux ; et comme je répondais par un humble aveu de mon ignorance, elle s'écriait : — Comment ! vrai ? vous ne savez pas ce que c'est que ça ? Mais c'est du froment, et ceci est de l'avoine, et ceci du colza, et ceci du lin ! Après quoi elle se mettait à rire comme une pensionnaire. — Singulière femme que j'ai là !

Quand nous entrâmes dans l'avenue du Chesny, je m'avisai de lui demander, pour dire quelque chose, si le bailli n'allait point nous complimenter à notre arrivée. — Quel bailli ? dit-elle, M. Jean Bailly ? — Je tins bon. — A propos, repris-je en riant, je vous le ferai connaître, si vous le permettez. — Comment donc ! dit-elle plus vivement... mais j'ai fort à le remercier ! — Mon ami, l'esprit des femmes a naturellement une agilité, une souplesse d'évolutions, qui déconcerte notre tactique plus savante, mais moins légère. Il n'y a pas un homme qui ne leur fût inférieur dans la lutte, s'il n'était appuyé de son nom d'homme et de sa prérogative antique : *Mole sud stat !*

Je n'avais jamais vu le Chesny que de loin. Imagine-toi une avenue comme toutes les avenues, un château comme tous les châteaux, et un parc tout autour, voilà le Chesny. — N'as-tu pas entrevu souvent du fond d'un coupé, à travers les grilles qui bordaient un des côtés de la route, quelque blanche villa perdue dans le feuillage ? une pelouse devant un perron, — et sur la pelouse, dans les rayons du soleil couchant, un groupe de jolis enfants et d'élégantes jeunes femmes ? — Cette vision fugitive ne te laissait-elle pas dans l'esprit une vague impression de paix et de bonheur ? Ne te semblait-il pas que tu avais vu passer, comme en songe, un avenir idéal où les pures joies de la famille et le calme domestique s'encadraient à souhait dans une harmonieuse auréole ? — J'ai fait ce rêve. J'en tiens maintenant tous les

éléments, toute la mise en scène. Ce lieu-ci est un charmant théâtre. — Mais j'ai oublié mon rôle. — D'autres, passant devant notre avenue, rêveront de même et aussi juste.

Une foule rustique nous attendait dans la cour. Dès que nous eûmes mis pied à terre, Suzanne s'éclipsa, me laissant au milieu de mes vassaux, assez embarrassé de mon personnage, mais poussant hardiment à droite et à gauche de ces questions populaires à l'usage des monarques en tournée. — Elle revint presque aussitôt, coiffée d'un petit bonnet de grand'mère, qu'elle regarde sans doute comme un porte-respect de nature à m'imposer : — je ne dis pas non; mais il lui va bien. — Dans cet équipage, elle me prit le bras, et nous voilà parcourant le château de la cave au grenier, moi m'ingéniant à faire des remarques obligeantes, elle jasant sur toutes choses, ouvrant les armoires, faisant jouer les vasistas, expliquant les escaliers, démontrant les cheminées : elle avait laissé ceci, elle avait changé cela, — et le pourquoi. — Toutefois il y eut un instant de démonstration muette; ce fut quand nous en vînmes à notre aménagement personnel. Elle s'est réservé une des ailes, — l'aile gauche, — du côté du cœur. Quant à moi, je m'épanouis dans le corps de logis principal. Nous sommes voisins. — Cela est plausible.

Elle me mena ensuite aux écuries, et me planta là tout à coup pour courir à la cuisine, d'où elle revint avec un gros morceau de pain qu'elle fit manger gravement à son cheval. Elle l'appelle Soulouque : c'est un demi-sang, bon sauteur à ce qu'elle dit, mais très-méchant, en ce qu'il fait le diable quand il ne la voit pas tous les jours à son heure. Soulouque fut sommé de dire si cela n'était pas vrai. Il en convint, moyennant une petite tape sur la joue.

En somme, qu'est-ce que c'est donc que cette femme-là, George? — Ah! mon ami, j'ai trop dédaigné ce secret aver-

tissement qui, vis-à-vis de toute jeune fille, me pénétrait jadis d'une terreur prophétique! — Jamais visage de femme ne m'a troublé; mais jamais, dans un salon, je n'ai pu contempler sans une sorte de vertige cet abîme couvert de fleurs, — qu'on nomme une demoiselle. Une demoiselle! L'as-tu remarqué, et n'en as-tu pas frémi?... Elles se ressemblent toutes! — Celles qui ont de l'esprit et celles qui n'en ont pas, celles qui pensent et celles qui végètent, celles qui ont du cœur et celles qui ne valent rien... elles se ressemblent toutes! Les diversités infinies d'humeur, d'intelligence, de sentiments que la nature a répandues entre elles, se fondent et disparaissent dans une teinte uniforme de béate innocence et de pudeur officielle. — Ce qu'elles savent et ce qu'elles ignorent, ce qu'elles se disent dans leurs impénétrables chuchotements, ce qu'elles s'avouent et ce qu'elles se cachent, aucun homme ne le sait! — Si un instinct fatal ne nous poussait, George, qui de nous oserait jamais sonder ce mystère formidable et livrer aussi aveuglément sa vie à l'inconnu! Songe donc! cette effigie monotone, à peine installée sous ton toit, la voilà qui prend soudain, à tes yeux effarés, une existence individuelle, un caractère, une volonté: cette plante, si longtemps comprimée, se déploie tout à coup avec une effrayante énergie dans mille directions imprévues. Cette urne scellée que tu as introduite dans ta maison, — elle s'ouvre, elle éclate, et il en sort, — quoi? La paix ou la guerre, — peut-être le bonheur, peut-être la misère et la honte. Si tu as épousé un ange ou un monstre, tu le sais enfin, mais un peu tard.

Je n'irai pas jusqu'à dire que Suzanne figurât dans la banalité la plus effacée de cette discrète catégorie; mais les nuances légères, qui la pouvaient faire distinguer parmi ses jeunes complices, donnaient-elles la moindre idée de ce caractère à faces multiples, qui, sous l'ombre du voile virginal, s'était armé de toutes pièces, comme un guerrier

sous sa tente? — Ai-je pour femme, à l'heure qu'il est, une lionne irritée ou une colombe plaintive, une créature d'une corruption précoce ou d'une exquise vertu, une grande coquette ou une petite fille, une propriétaire ou un bas bleu? — Je me le demande.

Roulant silencieusement dans ma tête ce torrent d'énigmes funestes, je dînai de grand appétit; car, — écoute-moi ici, George, comme si tu écoutais Salomon, — il n'y a point de crise dans la vie qui doive faire négliger à l'homme son premier devoir envers lui-même, qui est de se nourrir. Loin de là. Plus les circonstances sont graves, plus, à mon avis, il est obligatoire pour le sage de se sustenter essentiellement. Outre qu'on réfléchit en mangeant, on réfléchit mieux quand on a mangé. On peut commettre des crimes après dîner : on ne commet de fautes qu'à jeun.

Ces principes ne semblèrent pas étrangers à M^me^ d'Athol. Je lui reprocherai cependant de confondre les filets de sole avec le blanc de volaille. Il y a là dedans un peu de myopie sans doute; mais il y a aussi de l'indélicatesse.

— Fumez-vous à cheval, Raoul? — Ceci fut dit comme nous sortions de table.

— A cheval comme à pied, madame, et en bateau également, mais jamais devant les femmes.

— Je vous prie de faire exception en ma faveur et de dire qu'on m'amène Soulouque.

Elle revint au bout de dix minutes avec une amazone d'une certaine couleur sombre et fauve à la fois, un petit col blanc, un chapeau de collégien et des gants de mousquetaire. — Hop! partons! et là-dessus un galop désordonné à travers les vieux bois qui prolongent le parc. J'avais conçu une opinion médiocre de ses talents équestres, attendu qu'elle avait toujours refusé de m'en offrir le spécimen; mais c'était encore de la coquetterie, ou je ne sais quoi : car elle monte bien; et, pour être juste, elle a généralement

ment à tout ce qu'elle fait une sorte de grâce enfantine.

Je ne fus pas aussi content de Soulouque. Il faut te dire que le bois a l'avantage d'être coupé en deux par une rivière peu large, mais profondément encaissée. Dans l'intérêt du pittoresque, on a choisi le point le plus escarpé de ses bords pour y jeter un pont peint en blanc et garni de hauts parapets à claire voie. Je pense même qu'on aura creusé de main d'homme au-dessous du pont, afin de précipiter le cours du torrent et d'en accroître la sauvagerie. La vérité est que l'œil plonge de là dans un véritable gouffre en cascade qui fait un vacarme de l'autre monde. — Nous allions le pas, et j'étais demeuré un peu en arrière; mais, voyant Soulouque qui minaudait et dressait les oreilles aux abords du pont, je me rapprochai au petit galop. Soulouque s'était décidé et s'engageait, la tête basse, sur le plancher du pont : tout à coup le démon fait une demi-volte rapide et se cabre violemment de sa hauteur en lançant ses deux pieds de devant par-dessus la rampe du parapet, puis il reste en équilibre dans cette attitude héroïque, comme prêt à se poser dans l'abîme. — J'arrivais alors dans un état d'esprit fort misérable. — N'approchez pas! n'approchez pas! me cria Suzanne, vous voyez bien qu'il a peur! — et la voilà qui prêche à demi-voix cette infâme bête en la caressant comme un mouton. — Cela dura une demi-minute, après quoi l'intéressant Soulouque compléta sa volte et vint retomber sur ses pattes en face de moi. — J'espère que vous vendrez cette brute! dis-je avec une certaine vivacité. — Oh! non, je vous en prie... Il a eu peur, ce pauvre Soulouque... il n'a pas été en Afrique, lui!... mais je vous assure qu'il suffit de lui faire sentir l'obstacle... tenez, vous allez voir maintenant... — et elle tournait bride. — Suzanne! m'écriai-je en faisant sonner les cordes les plus impérieuses de ma voix. Mais déjà Suzanne avait franchi le pont au galop. — Il ne me restait qu'à la suivre, cher ami. Je la suivis.

La nuit tombait quand nous rentrâmes. Le petit bonnet de grand'mère reparut à l'horizon. Je le priai de me jouer une valse. Il en joua deux avec assez de verve. — Adossé contre l'appui d'une des fenêtres qu'on avait ouvertes toutes grandes à cause de la chaleur de la soirée, je marquais la mesure d'un air entendu et satisfait. — Comme il est reconnu que le soir amollit les âmes, et comme il est tout aussi bien reconnu que je suis un fat, j'avais fixé à l'heure où nous étions le moment d'une faiblesse, d'un attendrissement inévitable, qui devait délivrer deux personnes du poids d'une situation fausse. J'eus tout lieu de me croire bon prophète : car, pendant qu'on semblait chercher d'une main nonchalante les notes à demi oubliées d'une troisième valse, je vis le petit bonnet s'incliner légèrement, puis la main demeurer immobile sur le clavier. Le bruit d'une respiration oppressée, d'un soupir ou d'un sanglot caressa mon oreille. Je m'approchai doucement, et, modulant ma voix sur un ton délicat et protecteur à la fois : — Suzanne, dis-je, vous pleurez! — Point de réponse. Je m'approche encore... Tu as compris surabondamment, George, qu'elle dormait.

Je ne me pardonnerai jamais le mouvement d'humeur qui me fit alors repousser bruyamment un des bougeoirs du piano. Elle fut aussitôt sur pied, me regardant d'un air à désarmer un tigre; mais les tigres n'ont point d'amour-propre. — Vous alliez vous incendier, ma chère! lui dis-je très-sèchement. — Mon Dieu! que je suis honteuse! — murmura-t-elle. Y a-t-il longtemps?... je vous avoue que je tombe de sommeil. — Je vous avoue que je vous crois. — Je vis à sa mine qu'elle était incertaine si elle devait rire ou pleurer; et, ne me souciant point qu'elle se décidât, je me hâtai d'ajouter quelques mots sur les fatigues de la journée; puis, allumant une bougie avec indifférence, je lui offris mon bras (à ma femme). Elle le prit sans diffi-

culté; mais au bout de douze ou quinze marches, elle le quitta de même, me fit une belle révérence, et disparut dans son aile (gauche). Quant à moi, je pris à loisir possession de mon superbe appartement, où je trouvai Lhermite, que je mis à la porte.

Écoute : elle aura beau faire; il y a une chose qu'elle ne m'ôtera pas de l'esprit : — elle m'aime.

P. S. Trouveras-tu singulier ou offensant que je te prie de ne pas venir au Chesny avant que cette histoire n'ait pris une tournure déterminée? — Tu es le plus honnête homme que je connaisse; tu es le seul à qui je puisse aujourd'hui donner sans sourire le nom d'ami; mais toi-même, George, penses-tu être d'une solidité à toute épreuve? Ne conçois-tu aucune combinaison de circonstances qui puisse réduire la plus ferme loyauté à se souvenir qu'elle est humaine et qu'elle est mortelle? Si tu ne crains pas de répondre à cette question, jamais je n'aurai mieux jugé de l'étendue de ta bonne foi ou de tes illusions.

III.

Du Chesny, 25 juin.

Tout bonnement! — c'est ce que j'ai voulu dire. — Si, dans cet âge vertueux où nous vivons, on ne peut plus faire allusion à la fragilité de l'amour et à celle de l'amitié sans passer pour un novateur audacieux et pour un pandour, à la bonne heure; mais je dis, moi, et je crois n'outrager personne, que mon arme la plus fidèle peut me traverser la poitrine, si j'ai l'enfantillage d'en attiser la flamme de mon âtre. Je dis qu'il ne faut jamais laisser l'ombre d'une femme se glisser entre un ami et soi. Sans doute je suis un vilain, une âme sans candeur, un cœur momifié; mais

quoi? cela empêche-t-il la vérité sainte de trôner dans son auguste splendeur? Cela empêche-t-il que ta maîtresse ne te trompe, et que si tu en veux la preuve, tu ne la doives chercher généralement dans la poche de ton meilleur ami? — Plus un ami est chose rare et précieuse, plus il y a de folie à le commettre dans une de ces luttes redoutables où l'on voit ployer les âmes les plus fières comme l'acier au feu. J'ai vu succomber au vertige fatal de cette combinaison si commune des hommes inaccessibles à toute autre tentation mortelle.

Voilà la règle. Je ne la sais que parce qu'on me l'a apprise. Maintenant ai-je dit que ton amitié, mise à cette épreuve, dût être vaincue? Point. Je t'ai demandé si tu le pensais. Tu me dis non. C'est bien. Je te crois.

Sais-tu la singularité qui m'arrive? — Je m'ennuie. Le piquant de ma situation s'émousse; ma couronne d'épines tourne au bonnet de nuit. Pour qu'une plaisanterie conservât son sel pendant dix jours pleins, il la faudrait excellente, et celle-ci ne l'est pas. Je m'étais attendu fort naturellement que Suzanne s'appliquerait sans délai à me donner de la jalousie : c'est une manœuvre de l'âge d'or que le simple bon sens indiquait; mais rien de semblable. On dirait que M^me^ d'Athol a trouvé dans le mariage, tel qu'elle l'entend, le dernier terme de la félicité humaine et le but final de son existence. Soit.

Toutefois je ne puis voir sans impatience qu'on ait fait si grand bruit et poussé de si fortes clameurs pour en demeurer là. J'avais apprécié ce qu'il y avait de légitime au fond de sa colère, d'imposant même dans ses reproches. Si l'action eût répondu à la parole, si cette jeune femme eût hardiment, — à ma barbe, — entamé la pratique de ses imaginations, je n'aurais pas été du moins sans rendre justice à la logique et à la vigueur de ce caractère; mais une scène, des pleurs, des phrases, et au bout — rien! Ce n'est plus qu'une bouderie d'enfant et un entêtement sans portée!

Quand je la vois dans son fauteuil, poussant avec calme et méthode son aiguille à broder, l'air tranquille comme une sainte dans sa niche, le teint frais comme un chérubin dans sa gloire, — je sens que je la prendrais en haine, si j'étais encore capable d'une passion. — Que veux-tu que je te dise de notre vie? C'est un tissu d'or et de soie avec des agréments champêtres. Que prétends-tu que je te raconte, George? On ne raconte pas le sommeil de l'innocence. — Je vais m'acheter une flûte, un chalumeau, et en incommoder le voisinage. Voilà ce que je médite. — Aussi bien ne me manque-t-il rien désormais, si j'en excepte la houlette, pour jouer au naturel le rôle de pasteur. Tu sauras que cette propriété est divisée en un assez grand nombre de fermes. Suzanne ne m'a point fait grâce d'une prairie ni d'une étable. Bêtes à cornes, bêtes à laine et autres ont défilé sans interruption devant moi pendant dix jours, je pourrais ajouter pendant dix nuits, — car j'en rêvais, le diable m'emporte! Il me semblait que j'étais l'arche de Noé et que j'engloutissais dans mes flancs élargis tous les échantillons de la nature animale. — Leurs races diverses, leurs mœurs domestiques, leurs délicates habitudes, — je n'ignore plus de rien, mon cher. — Est-ce de la part de M^me^ d'Athol une secrète gageure de pousser à bout ma courtoisie? Est-ce une vengeance?... Quand elle m'interrogea sur l'étendue de mes connaissances en fait de vaches et de moutons, il est vrai que j'eus le tort de lui répondre par cet apologue irrespectueux : On demandait à un ancien cannibale qui s'était converti, et qui était reçu dans le monde, s'il avait connu jadis un missionnaire nommé le père Lheureux : On ne peut davantage, dit-il, j'en ai mangé.

En guise d'intermède, nous poussons dans les colombiers des alentours des visites — qu'on nous rend pour nous achever. Je confesse que la quiétude de Suzanne me paraît mieux justifiée, à mesure que le personnel indigène

se développe sous mes yeux. C'est un spectacle qui calme les sens. — Je suis encore, pour être juste, l'homme le mieux vêtu de la contrée, et celui dont l'apparence est la moins hostile à l'idée qu'on se fait d'un héros de roman. Il faudra bien qu'elle en prenne son parti.

Je venais de fermer ma lettre et de me jeter sur un large divan qui fait, à mon avis, l'ornement principal de ma bibliothèque, et où j'attends la mort pendant les entr'actes, lorsque deux coups frappés à ma porte m'ont remis brusquement sur pied. La porte s'est entr'ouverte, et j'ai vu poindre une tête blonde comme les blés; puis un regard inquiet et presque coupable a glissé sur le mien, et une voix, qui n'était point assurée, m'a dit : — Vous êtes occupé?

C'était la première fois qu'on violait les limites de mon apanage. L'exhaussement subit de mes sourcils et la stupeur un peu affectée de ma pantomime ont fait monter jusqu'au front de la jeune indiscrète les nuances les plus vives de l'aurore.

— Occupé, non... Ébloui, je ne dis pas.

— Est-ce que vous voulez bien m'accorder une audience?

— Madame!

— Est-ce que vous voulez bien m'attendre un petit quart d'heure?

— Madame! — Et elle est partie. — Au diantre ce petit quart d'heure! il gâte tout; mais j'en profite pour te faire part de ce prodigieux incident. Ma vie s'est rapetissée à de si minces proportions, qu'un grain de sable y tient la place d'une montagne.— Je comprends Pélisson. — Paix, George! la voici.

Elle est rentrée portant à grand'peine sous son bras un échafaudage pyramidal de paperasses verdâtres. Elle l'a déposé sur mon bureau, et il s'en est élevé un nuage de poussière qui avait une odeur de sépulcre. — Eh! mon Dieu! ai-je dit, — qu'est-ce que c'est que tout ça? On dirait les mémoires de saint Bonaventure! — On se tromperait, m'a-t-elle répondu en s'asseyant solennellement. Ce sont des titres, des baux, des quittances, et enfin toutes les pièces relatives aux cinq fermes dont se compose notre propriété du Chesny, — y compris les deux moulins. Mon cher grand-père, qui prétendait s'être usé la vue sur ces manuscrits, ne les a pas même époussetés, à ce que je vois. Fi! que c'est sale, et elle frappait ses deux petites mains l'une contre l'autre avec une moue d'horreur. — Il faudrait bien, a-t-elle ajouté, mettre un peu d'ordre dans tout cela. — Pardon, mon enfant... mais si les fermiers payent et si les moulins tournent, il me semble que tout est dans le meilleur ordre possible.

Elle m'a regardé dans les yeux avec un air d'étonnement qui n'était point sans une nuance de dédain. Comment! s'est-elle écriée, vous croyez que cela va tout seul, comme ça?... Vous êtes encore bien de votre Paris, par exemple!... Et qui est-ce donc qui administre votre fortune à vous, sans indiscrétion?

— Mais c'est mon notaire d'abord, et ensuite une espèce d'intendant à qui je vais me hâter d'expédier ces ordures-ci.

— Voilà justement à quoi je m'oppose, monsieur. Si vous avez une répugnance invincible à débrouiller ces affaires et à en suivre le courant, je vous demanderai la permission de m'en charger, quoique j'aie beaucoup à apprendre pour en être capable.

— Et moi donc, ma pauvre enfant! Mais ne puis-je connaître la loi fatale qui nous impose à l'un ou à l'autre cette corvée sans gloire comme sans profit?

Là-dessus l'enfant a commencé une longue histoire dans laquelle j'ai entrevu, à travers mille précautions de pudeur filiale, que feu mon beau-père, le général du Chesny, était comme qui dirait un pendard. Il s'était donné corps et âme à un fripon d'intendant qui lui prêtait à gros intérêts le revenu de ses propres terres, d'où il résulta qu'un matin on eut l'humiliation de voir de pâles faces d'huissiers s'introduire dans l'hôtel du général. Il possédait alors, outre son hôtel de Paris et le Chesny, deux terres en Normandie; mais, grâce au savoir-faire de l'intendant, tout cela se trouva, à un jour donné, si bien grevé et surchargé d'hypothèques, qu'à première vue il sembla qu'on n'en tirerait pas une maille, les dettes payées. Ce brave général ne parlait plus que de se faire sauter la cervelle, et, bien entendu, il en parlait surtout à sa femme, qu'il avait ruinée. M^me^ du Chesny parvint toutefois à calmer l'ardeur homicide de son mari : elle l'emmena, écumant de colère, dans ce château où nous sommes, après avoir vendu l'hôtel et les deux terres de Normandie, pour faire la part du feu. Mon beau-père (*in partibus*, grâce au ciel !) cria qu'on l'assassinait, et qu'on voulait sans doute le réduire à l'hôpital. Elle le laissa geindre et tempêter, fort heureuse de n'être point battue. Au bout d'une dizaine d'années, à force d'industrie patiente, de secrète économie et de génie féminin, elle avait reconquis le domaine du Chesny dans son intégrité la plus liquide : elle avait sauvé l'honneur de la famille, et vingt mille francs de rente par-dessus le marché. Comme elle achevait son œuvre, elle mourut, quinze jours après la naissance de Suzanne. — Pauvre femme ! hein, George?

Quant au général, il serait encore, à l'heure où je te parle, plein de joie et de santé, s'il ne se fût cassé la tête en tombant de cheval. Il est superflu de te dire qu'il avait passé pour un des beaux hommes de son temps... Ma théo-

rie sur les militaires n'est point ébranlée par les déplorables exceptions dont ce personnage est le type.

Quoi qu'il en soit, Mme du Chesny mourante légua sa rancune contre les intendants à sa fille, par l'intermédiaire d'une vieille domestique favorite qui s'est acquittée fidèlement de sa mission. Jusqu'à son mariage, Suzanne avait laissé naturellement le soin de ses intérêts entre les mains de son grand-père et tuteur. Tu as vu ce gracieux vieillard: c'est un enfant dont les cheveux ont blanchi par accident; c'est une sensibilité vive et facile qui s'agite sur un fonds d'égoïsme inaltérable, une activité toujours affairée qui n'est que de l'inconsistance, un esprit lumineux et mobile comme un feu follet, traversant tout et ne se posant sur rien. Il porte un habit bleu à boutons d'or, avec un soupçon de poudre sur le collet. Excellent convive, mais tuteur médiocre, il semble avoir rempli ses devoirs à l'égard de sa pupille avec la légèreté qu'il apporte à toutes choses, sauf au gouvernement de son office. Bref, il s'est contenté de recevoir l'argent des fermiers à des échéances quelconques, et de leur donner des quittances illisibles. Nous sommes tout à fait d'accord, Suzanne et moi, pour accepter aveuglément les comptes approximatifs de ce papillon septuagénaire; mais il paraît urgent à Mme d'Athol d'éclaircir le vague inquiétant où flotte le noyau de sa fortune.

Tel est le travail spirituel dont elle m'a embâté. J'y suis fort propre assurément, autant qu'un Turc à prêcher l'Évangile; mais le moyen, je te prie, de laisser ce fardeau retomber sur les épaules de Suzanne?

Me voilà bien, George, mon enfant. Et si tu te figures qu'elle s'en tiendra là, nenni. Quand elle m'a quitté, me laissant tête à tête avec les mémoires de saint Bonaventure, j'ai vu rayonner dans ses yeux un éclair de satisfaction infernale. Ourdit-elle, dans le secret de son âme, quelque trame vengeresse dont elle vient de serrer le premier

nœud? ou cherche-t-elle simplement, à défaut d'autres émotions, le plaisir, si cher à son sexe, de jouer avec la force, d'usurper l'empire et de mettre la quenouille aux mains d'Hercule? — Ses moulins! quand j'y songe! Allons, tant qu'elle n'exigera pas que j'y porte la farine, je n'ai rien à dire. Bonsoir, commandant.

IV.

Le Chesny, 10 juillet.

Je trouve à peine, mon George, le temps de t'écrire. De bonne foi, je m'étais imaginé, avec l'innocence de la ville, que quelques heures me suffiraient à parfaire la tâche que je m'étais laissé imposer; mais toutes ces affaires de fermages et de moulinages m'étaient, dans leur détail, si complétement étrangères, que j'ai dû, pour éviter la honte d'une abdication, me livrer à un apprentissage qui est loin d'être terminé. J'y ai mis de la fureur, de la rage : j'ai lu les cinq volumes de la *Nouvelle Maison Rustique* avec vignettes ; j'ai refait en partie mon cours de droit; j'ai mandé le notaire du bourg à plusieurs reprises et lui ai parlé sa langue épouvantable. Que n'ai-je pas fait! Dieu du ciel! j'ai poussé jusque chez Jean Bailly, afin de consulter ce prudent laboureur, mon compère. — Le plus pressant était de savoir à quoi s'en tenir sur les redevances actuelles de chaque bail. J'ai déjà atteint ce point. Un de nos cinq fermiers est décidément un voleur, que je crois traiter généreusement en le mettant dehors. Il va donc me rester une ferme vacante à surveiller. Joins à cela les réparations, les coupes d'arbres, les chemins à remettre en état, les moulins qui ne tournent plus par malice et faute d'eau, enfin un monde de drôleries réjouissantes.

Te dirai-je, George, qu'après avoir commencé par rugir

dans ma moustache j'ai pris peu à peu un goût mélancolique à mon ignoble labeur? Il en est ainsi. L'énorme ennui de cette besogne n'équivaut pas encore au poids de mon désœuvrement. — Et puis, mon ami, sous l'écorce du travail le plus grossier, le plus ingrat, la nature, ou Dieu si tu veux, a caché un fruit d'une saveur mystérieuse, que le pauvre connaît mieux que nous. C'est le sentiment vague et doux d'un instinct contenté et d'une loi accomplie. A part même toute application, l'activité pure nous calme et nous réjouit, parce qu'elle nous fait rentrer, si peu que ce soit, dans l'ordre véritable de notre destinée, dans l'harmonie des choses. — Ce castor qui, dans l'enceinte de sa cage, poursuivait son architecture inutile n'était pas un sot, non! — Si Dieu me prête vie, je compte imiter ce sage Mohican, dans la sphère de mes moyens. Si j'achève jamais ma tâche présente, je ferai des paniers de jonc ou des ouvrages de tapisserie, ou j'irai sculpter un pupitre à l'Assemblée législative, je ne saurais préciser; mais je m'occuperai régulièrement, comme régulièrement je dîne, l'instinct du travail me paraissant aussi évident et aussi impérieux chez l'homme que celui de la faim.

Si donc M^me^ d'Athol cédait à une pensée de vengeance en attelant le vieux lion captif à une charrue de village, son but est manqué. Je goûte, au contraire, une sorte de bien-être relatif; mais ce n'est pas le bonheur, comme tu penses, ce n'est pas même l'insouciance. Quoique j'aie cessé de t'en parler, George, tu peux croire que le caractère original de ma situation intime ne laisse point de me revenir fréquemment à l'esprit sous de fâcheuses couleurs. Un homme qui joue vis-à-vis d'une femme un rôle — non classé, et inqualifiable comme est le mien, — à moins qu'il n'en soit arrivé à brouter l'herbe des campagnes, ne peut jouir d'une sérénité parfaite. Ce n'est pas que mon cœur ait discontinué d'être le plus paisible des cœurs; mais il y

a là quelque chose de ridicule, — tranchons le mot.

Au surplus, commandant, Mme d'Athol a des façons divines à mon égard. Il n'est pas d'attentions distinguées qu'elle ne sème sur mes pas et dont elle ne jonche mon assiette. Nous nous voyons peu; mais quand nous nous voyons, ce sont des procédés et des cérémonies qui font du Chesny un petit Versailles. — Et des mots ravissants! — Comme vous voilà délicieuse ce matin!... ou, si c'est le soir : — Comme vous voilà délicieuse ce soir! — Enfin, tous les trésors de la conversation.

Je m'étais trompé : il y a dans le pays trois jeunes gens passablement vêtus, cavaliers intrépides, bons valseurs, et qui mettent des roses à leur boutonnière. On les appelle : Ces messieurs. Mesdemoiselles leurs sœurs ont conçu, à ce qu'il paraît, beaucoup d'affection pour Suzanne; car elles chargent huit fois par semaine messieurs leurs frères de lui apporter des petits messages, des dessins de broderie, de la musique, et toutes les fanfreluches perfides qui ont cours dans ce commerce interlope.

Hier, dans la journée, Suzanne, en toilette de bergère, brodait sur sa causeuse gris perle, devant la fenêtre ouverte de son boudoir. Je revenais, moi, des champs... Je passai brusquement la tête par la fenêtre du boudoir, et : — Bonjour, madame! — Elle tressaillit, et m'honora aussitôt d'une grande révérence en manière de plongeon à travers le parquet : — Eh! mon Dieu! dit-elle en se rasseyant, comme vous voilà fait! Il y a donc beaucoup de poussière? — Ce n'est pas de la poussière, madame, c'est de la farine, sauf votre respect. — C'est pourtant vrai, reprit-elle en fixant sur ma personne ses grands yeux étonnés : vous en avez jusque dans les cheveux! — Et, par un mouvement d'une vivacité naturelle, elle se leva en étendant une main vers moi, comme pour me rendre le petit service que mon état semblait réclamer; mais cette privauté lui parut sans

doute, à la réflexion, dépasser les bornes qu'elle s'est prescrites, car tout à coup elle rougit, et retomba un peu interdite sur sa causeuse.— Il est certain qu'elle est jolie, surtout par une sorte de désinvolture décente qui lui est particulière.

Après une pause : — Et votre roman, mon enfant? — repris-je tout doucement. Je vis l'aiguille à broderie frissonner comme une aiguille aimantée. — Oh! mon Dieu! dit Suzanne, vous êtes donc bien pressé? Moi pas : je l'attends. — Comme elle prononçait ce mot, un bruit de cavalcade se fit entendre derrière moi : c'étaient les trois jeunes gens du pays qui débouchaient de l'avenue, tous trois en front de bataille, piaffant à l'envi et saluant à tour de bras. Après les avoir constatés, je me retournai vivement et regardai Suzanne avec un demi-sourire. Elle rougit encore, et secoua rapidement la tête à plusieurs reprises. Cela voulait dire apparemment : — Leur nombre fait votre force.

Singulier caractère de femme après tout! Si je n'avais toujours présente à l'esprit cette scène orageuse de ma veillée nuptiale ; si cette explosion de paroles amères, violentes, passionnées, ne retentissait encore à mon oreille, je n'imaginerais jamais que la foudre puisse résider dans ce sein d'enfant, que cette surface limpide et riante puisse recéler l'arsenal bouillonnant des tempêtes, — des naufrages peut-être! — George, voici sa vie : Le matin, je la vois de mes fenêtres voyager dans la rosée, de parterre en parterre, d'arbre en arbre, coupant, taillant, arrachant des fleurs, des branchages, des fagots de toutes couleurs, qu'elle apporte ensuite par brassées dans son boudoir et dans son salon. La grande affaire alors, c'est d'introduire tout cela, selon certaines lois d'harmonie, dans les vases, dans les jardinières, et généralement dans toutes les poteries que peut contenir le château. Quand elle a réussi à son gré avec le concours de l'inévitable Jeannette (cette vieille me

déplaît), elle s'installe au sein de son bocage artificiel, et de là, comme la reine des fleurs, elle donne à chacun les instructions de la journée. — Après le déjeuner, vite, qu'on amène Soulouque : elle part avec moi ou sans moi. Au bout d'une heure : hop ! hop ! la voilà qui revient ! tout en tremble. — Allons ! allons ! où est mon aiguille ? ma broderie ? mon dé ? ma robe ?... (car elle fait ses robes quelquefois, je ne sais trop pourquoi, si ce n'est qu'il faut toujours qu'elle fasse quelque chose, et que le monde finirait sans doute, si elle se croisait les bras une seule minute). Je la surpris même, l'autre jour, taillant une veste d'enfant d'un drap grossier ; je ne sais pour qui diable c'était. Ajoute à cela les visites, qui abondent, surtout le soir, la musique, les pratiques religieuses, et enfin des conférences fréquentes et prolongées avec un personnage qui est jusqu'à présent mon seul rival sérieux.

C'est à savoir le curé du bourg, qui a baptisé Suzanne, et qui n'en est pas encore mort. La simplicité de ce bonhomme est extrême. Il dîne avec nous le dimanche, et nous conte des anecdotes, fort plaisantes probablement, car il en rit comme un bienheureux, et Suzanne s'en pâme. Elle s'enferme avec lui pendant des heures, et je le vois sortir ensuite d'un air important, avec une liasse de papiers sous le bras. Je pense qu'il y a des orphelins sous roche.

Je ne puis aimer cette enfant, je ne puis l'aimer ; mais, par le Dieu vivant ! — quoique inconnu — si tout ceci n'est pas une comédie, si elle a vraiment conçu l'intrépide dessein d'éteindre les feux de son âme dans la dévotion et de répandre dans le sein de la charité toute la passion de sa jeunesse, je ne suis point descendu si bas, que je ne puisse l'admirer, — l'estimer profondément. Elle tente l'impossible. N'importe ! je me souviendrai qu'elle l'avait entrepris. Adieu.

P. S. — J'allais oublier une découverte que j'ai faite, et

à l'intérêt de laquelle tu n'es pas étranger. J'étais allé, comme je te l'ai dit, consulter Jean Bailly, le flambeau de la contrée. Je m'apprêtais à repartir, ayant passé trois heures en sa docte compagnie et commençant à me croire changé en bœuf, quand il me déclara qu'il avait à me montrer quelque chose... mais là, quelque chose... *Espérez un brin !* — Et il appela à haute voix, en levant le nez vers une des fenêtres de la ferme : — Hé ! garçon ! descends un peu, sans te commander ! — Le garçon descendit, et j'eus peine à retenir un cri d'étonnement en apercevant un jeune homme qui, au premier abord, me parut être toi-même, George. Il portait l'uniforme de ton corps et de ton grade, ce qui sans doute aida beaucoup à l'illusion ; cependant c'est ta taille, ta coupe de visage, ton geste, tes yeux, tout cela affaibli et alangui par une apparence maladive et une pâleur de mauvais augure. Il est depuis un mois chez son oncle Jean Bailly. A la suite d'une blessure reçue en Afrique, sa poitrine s'était engagée ; je crois qu'il couche dans une étable par hygiène. — Il n'est pas de ton bataillon, et ne te connaît que de nom. J'ai mis à sa disposition mon parc et mes chevaux. Il a refusé les chevaux et accepté le parc. Je lui ai indiqué une clôture aisée à franchir, afin de lui épargner le grand tour. Nous le voyons de temps à autre. Sa conversation me plaît, quoiqu'un peu enthousiaste. Il t'a encore volé cela. Suzanne épuise son éloquence à lui prouver qu'il prend à vue d'œil un embonpoint affligeant ; puis elle le plaisante sur son étable, et bref elle le renvoie toujours plus gaillard qu'il n'est venu. Pauvre diable ! — Suzanne l'avait aperçu à l'église, m'a-t-elle dit, et avait été frappée comme moi de sa ressemblance avec M. George de Vernon ; seulement M. George est mieux, dit encore Suzanne, parce qu'il a une balafre. — Bonsoir, Balafré.

V.

Le Chesny, 27 juillet.

Vive la joie, George, mes foins sont rentrés! — Quoi! tous? — Oui, tous! — J'entends ceux de ma ferme vacante, car les autres ne me regardent pas. — Et quels foins, mon camarade! fleurant comme baume. — Soulouque, qui s'y connaît, ne veut plus entendre parler que de mes foins. — Le drôle! je le crois bien!... C'est le pré de bas, comme tu penses, que nous avons fauché en dernier, à cause du voisinage de la rivière... Quant au pré de haut et au clos de la mare... enfin ils sont rentrés, cher ami... que veux-tu de plus?

Mes deux moulins retournent si bel et si bien, que, ma foi, j'en fais bâtir un troisième.

Voilà pour le dehors. Au dedans, je prolonge quelquefois mes écritures fort avant dans la nuit. Je classe, je collationne, je résume, et je fonds peu à peu dans un registre in-folio la substance de toutes les paperasses que Suzanne m'a remises. Dans ces veilles et dans ma solitude, il me vient à l'esprit certaines réflexions qui m'étonnent de ma part. — George, il est clair que l'oisiveté n'est pas seulement un mauvais calcul d'égoïsme, c'est aussi une ignominie. Une vie toute personnelle, comme a été la mienne, une existence qui s'isole et se concentre en soi, refusant de saisir le moindre bout de câble, et d'aider, selon sa force, à la manœuvre humaine, est une existence hors la loi providentielle; elle usurpe sa place au soleil: si la terre était juste, elle la rejetterait de sa surface, et ne lui prêterait même pas la largeur d'une tombe. — Ce n'est pas, croismoi, sans une honte secrète que j'assiste, spectateur inutile, aux luttes où mon siècle et mon pays se débattent laborieusement; mais où porter la main? où est le vrai pé-

ril? de quel côté penche le monde? Ah! qu'une conviction se dégage de ma pensée désormais plus rassise, et la seconde moitié de ma vie peut encore racheter la première. — En attendant, si je puis faire pousser sur ce coin de terre un épi de plus, ne dût-il nourrir que les oiseaux du ciel, ma conscience sera plus tranquille.

— Et Suzanne? — Je ne sais trop. Sa vie n'a pas sensiblement changé. Malgré les attaques acharnées des trois mousquetaires, ils viennent ensemble trop souvent pour que j'en prenne ombrage. — Je remarque bien, matin et soir, des excursions inexpliquées dans la compagnie suspecte de bonne Jeannette; mais le vieux linge et les petites vestes neuves qu'on emporte en paquet prêtent une innocente physionomie à ces allures romanesques.

Hier soir, vers huit heures, un orage effroyable fondit sur le pays. C'est précisément l'heure où nous avons coutume d'être envahis par le voisinage, car jusqu'ici le triste tête-à-tête de notre première soirée ne s'était point renouvelé. Soit hasard, soit combinaison préméditée, il y a toujours quelque réunion au château ou chez une amie. — Pour cette fois, la violence de l'orage nous condamnait à la réclusion et à la solitude. Cette idée semblait préoccuper Suzanne, qui, le visage collé contre une fenêtre, battait sur les vitres une marche inédite, tandis que je feuilletais un album dont toutes les pages sont d'une entière blancheur, Dieu merci! — On apporta les lampes. Suzanne se retourna résolûment; et, roulant avec fracas son fauteuil devant un guéridon, elle prit son ouvrage. Là-dessus, je me levai, et me rapprochai de la porte, lentement, peu à peu, flairant les jardinières et les vases qui jalonnaient ma route, afin de donner à ma fuite l'apparence d'une insouciante retraite. — Si vous vouliez travailler dans le boudoir, dit Suzanne en se levant à demi, je serais tout aussi bien chez moi, là-haut, je vous assure.

— S'il est absolument nécessaire qu'un de nous deux s'exile là-haut, madame, permettez que ce soit moi.

— Mon Dieu ! c'est qu'il y a des gens qui ne peuvent travailler... écrire en compagnie.

Je répliquai comme il convenait, et, après quelques passes courtoises, je fis descendre mon gros registre ; nous nous établîmes, lui et moi, sur une belle table à incrustations de cuivre, en face du guéridon. — Hon ! George !

Cependant le tonnerre ébranlait le château de ses coups répétés, le vent et la pluie battaient les fenêtres. A chaque grondement et à chaque rafale, nous levions la tête simultanément, Mme d'Athol et moi, nous renvoyant un sourire avec une moue des lèvres, comme pour dire : Oh ! oh ! vraiment, cela devient sérieux.

Elle eut besoin de je ne sais quel objet oublié sur la causeuse, à l'autre bout du salon. En retournant à sa place, elle s'arrêta une seconde derrière ma chaise, et je sentis qu'elle se penchait légèrement au-dessus de moi comme une branche qui ploie sous ses fleurs. Par bonheur, mon gros registre se trouvait ouvert à sa page la mieux ordonnée, à son verso le plus glorieux... Vanité ! j'en fus ravi.

Les instants s'écoulèrent. Tantôt je l'interrogeais sur la destination finale du lambeau d'étoffe dont son dé mignon égalisait les plis, tantôt elle me demandait des nouvelles de la moisson ou de quelque génisse favorite ; puis nous passions à une discussion approfondie sur le génie de Meyerbeer comparé au brio de Rossini, et de là à la théorie des paratonnerres.

Comme il arrive, nous n'avions parlé l'un et l'autre que pour conquérir le droit de nous taire. Dès que le silence eut cessé d'être une gêne, nous le laissâmes régner. Fatigué des courses de la journée, j'avais peine à suivre le fil épais de mon travail : l'odeur concentrée des fleurs et de la verdure me faisait monter au cerveau je ne sais quel

trouble étrange, qu'exaltait sans doute encore l'influence secrète de l'orage. J'éprouvais, il me semble, le malaise agréable d'un homme endormi sous des lauriers-roses. Toutes mes sensations tenaient du rêve. — Je levai mes yeux appesantis, et je regardai Suzanne : elle réparait le temps perdu de toute son ardeur. Je distinguais à peine dans l'ombre la ligne élégante de son cou, mollement incliné comme celui d'un cygne qui plonge; mais la lueur de la lampe éclairait son front penché, et, miroitant sur ses cheveux, semblait parsemer sa tête de blondes étincelles; ses yeux, dont je n'apercevais que les cils droits et serrés comme les pétales d'une marguerite entr'ouverte, suivaient attentivement l'évolution rapide de son aiguille. Cette grave et candide figure, dans sa soumission et dans sa sérénité, exprimait naïvement tous les devoirs et toutes les joies domestiques; elle répandait autour d'elle un air d'honnêteté, de fête et de repos. — Celui qui a encore son âme, et qui, après les travaux du jour, trouve fidèlement une telle image à son foyer, de quoi se plaint-il?... Ce doux tableau d'intérieur, où semblait nous enfermer plus étroitement la tempête du dehors, se complétait d'une façon bizarre dans ma pensée fiévreuse. Je croyais voir passer entre nous deux des formes gracieuses et frêles, allant sans cesse de l'un à l'autre, et formant les anneaux charmants d'une chaîne scellée dans nos deux cœurs... Oui, si quelque chose ressemble au bonheur sur la terre, c'était cette vision. Si Dieu a mis ici-bas une récompense après la peine, une consolation à côté de l'épreuve, l'une et l'autre étaient sous mes yeux.

N'est-il pas singulier, George, que nous méconnaissions si obstinément, dans notre jeunesse, les lois réelles de la vie, qui se présentent à nous cependant avec un caractère si simple, si naturel, si évident? Plus qu'un autre je me suis refusé à cette clarté; j'en suis puni. Le malheur et le

châtiment de ceux qui ont poursuivi dans les mauvais sentiers un faux idéal, c'est de ne pouvoir rentrer dans le chemin véritable, même lorsqu'ils l'aperçoivent. Leur cœur s'est nourri si longtemps de brûlantes chimères, qu'il ne trouve plus de saveur à la vérité. C'est un fruit trop sain pour leur lèvre desséchée. Ils meurent, comme le vieux Moise, en vue de cette terre merveilleuse qu'ils ont cherchée follement dans les déserts.

Plusieurs fois Suzanne, étourdie de mon silence opiniâtre, jeta sur moi des regards furtifs. Ses yeux rencontrant toujours les miens, elle les détournait aussitôt. — Ce rêve maladif, ces pensées me fatiguaient. L'heure était avancée; je me levai. Suzanne fut debout au même instant. Je m'approchai d'elle; je pris une de ses mains, que je sentis trembler, et je lui baisai le front. — Je sortis ensuite, sans dire un seul mot, comme un homme qui est sous l'empire d'un charme magique et qui ne peut ou n'ose le rompre.— La vérité est que ces fleurs m'avaient fait mal, et voilà tout. — Bonsoir, ami.

VI.

Le Chesny, 10 août.

Je reviens du bal; il est trois heures du matin : une assez triste aventure me force d'être sur pied avant cinq heures. Il faut, bon gré, mal gré, que tu m'aides à passer le temps jusque-là.

Donc je reviens du bal. Je te vois sourire à ce mot, George. Ton imagination folâtre se représente tout de suite les détails d'un ballet rustique, les danses sous la coudrette, des ménétriers ivres sur des cuves, une odeur enchanteresse de cuisine en plein vent, des agneaux noircissant sur des broches publiques, un maire, enfin, pavoisé aux couleurs

nationales et promenant au milieu des grâces l'image obèse de la décence... Fi donc, George! sommes-nous des provinciaux? Je te parle d'un bal et non d'une kermesse. — C'était chez la comtesse d'A..., dont le château est situé à six ou sept kilomètres du nôtre. La comtesse d'A... est la mère du comte Frédéric, le plus timide, le moins barbu et le plus dangereux des trois mousquetaires qui ont juré ma perte. Le second de ces messieurs, le seigneur Léopold de Laubriand, puissant chasseur devant l'Éternel, roux comme Nemrod, jarret carrément tendu sous le nankin, est un compagnon décidé et entreprenant, dont l'œil bleu clair ne manque pas d'une certaine fascination énergique. Le troisième, je ne te le nommerai même pas, parce qu'il s'est laissé distancer comme un benêt. Il faut te dire qu'il a voyagé jusqu'au pôle ; et, comme il parlait l'autre soir à Suzanne de la danse des Esquimaux, je ne manquai pas de l'importuner pour qu'il nous en donnât une petite représentation. Il eut la bonhomie d'y consentir. Or, il se trouve que cette danse est tout uniment la danse des ours. Je m'en doutais. Suzanne ne peut plus le voir sans rire aux larmes.

Nous étions arrivés vers dix heures. La fête, au premier abord, offrait l'aspect ordinaire de toutes les réunions de ce genre. La comtesse d'A... est du monde, et tout ce qui avait dépendu d'elle était correct; mais ce qu'elle n'avait pu empêcher, et ce qui saisissait peu à peu douloureusement le flair de l'observateur, c'était le goût de terroir répandu sur les toilettes des femmes. Une, entre autres, m'a frappé. Figure-toi, si tu le peux, une espèce de fourreau de soie noirâtre, uni et luisant comme une chrysalide ou comme la gaîne d'un parapluie, avec une chaîne d'or par-dessus. Cet objet inouï m'a été signalé comme l'épouse d'un conseiller général. Je ne te décrirai d'ailleurs ni les robes en velours d'Utrecht, à corsage montant, dans le style impérial, ni les bariolages de couleurs discordantes,

ni les panaches de tambour-major, ni les turbans à la Staël qu'on voyait ressortir tout le long des banquettes comme des fresques d'auberge ou des tapisseries foraines. Que de turbans surtout, cher ami! — Le jour des Osmanlis est à la fin venu! me disais-je. — Ce qu'il y avait de plaisant, c'était l'air de jalouse concurrence avec lequel se considéraient entre eux ces turbans rivaux. Bref, on se croyait à Bagdad.

Dans ce pêle-mêle criard, Suzanne se distinguait, je le confesse, par l'élégance simple et l'ajustement harmonieux de sa fraîche parure. Je ne sache pas de mortel plus profane que moi en matière de toilette, et au fait cela ne nous regarde pas; pourtant, si je dis à une femme qu'elle est fagotée, bien qu'il me soit impossible de lui dire précisément pourquoi, elle peut tenir pour certain qu'elle est fagotée. — Voilà ma prétention. — De même, quand je vois dans la toilette d'une femme un assortiment de tons si juste, une symétrie et un encadrement si bien adaptés à sa personne, qu'il semble qu'elle ait dû naître et fleurir comme cela, — je dis que cette dame est bien mise, et je le pense, ce qui est plus rare. — Suzanne était bien mise.

Elle aime un peu beaucoup le bal et la valse, cette dévote. Elle y apporte, comme à tout ce qu'elle fait, un goût, une ardeur, un entraînement qui doivent paraître exclusifs à qui ne la connaît pas d'ailleurs. La valse l'enivre. Quand il faut s'arrêter pour reprendre haleine, son petit pied palpite sur le parquet; des frissons d'impatience courent sur ses épaules et les font onduler comme de la moire. — N'importe : c'est une danse *inconséquente* pour une chrétienne. — Celui qui l'inventa n'était point marié. Pour mon compte, je sais que je préfère la danse des Esquimaux.

En général, les nouvelles mariées sont un peu délaissées dans le monde. La lune de miel est une égide qui pétrifie les plus audacieux. On ne voit point d'apparence à supplanter un mari qui est encore un amant; on laisse le jeune

ménage à ses ferveurs printanières, et l'on attend les premiers froids. — Par exception, Suzanne est fort entourée. Il est vrai qu'on n'observe entre elle et moi ni ces empressements passionnés, ni cet échange furtif de clins d'œil et de soupirs, ni ces isolements égoïstes par où se trahit dans la foule un couple bien épris — et mal appris. De la part de Suzanne comme de la mienne, on remarque des égards, mais rien de plus, — et c'est une chose qui les encourage, ces jeunes gens. Ils ont un sentiment confus qu'il y a là une grande infortune à consoler. Chacun le témoigne à sa manière : le comte Frédéric par des attitudes de page rêveur et des respects mystiques, le farouche Léopold par des attentions bruyantes et des galanteries gigantesques, — comme d'apporter un fauteuil à bras tendu par-dessus la tête d'une multitude justement alarmée.—N'est-ce point délicat?

Qu'ils fassent leur devoir. Le mien est de garder la neutralité que j'ai jurée à Suzanne, et je la garderai dans les limites du possible; mais du moins, George, si l'on me prend, ce ne sera pas par surprise. Je suis les tours et les détours de chaque mineur, j'entends le moindre coup de sape. Triste avantage, sans doute, *si rien ne marche après lui!* — Mais encore suis-je bien aise que l'aveuglement traditionnel des maris m'ait épargné.

Un honnête et vraiment aimable garçon, c'est ce jeune officier qui te ressemble, M. Jules Bailly. J'avais été étonné de l'apercevoir en entrant dans le bal. Je savais, il est vrai, qu'il avait dû recevoir une invitation par les bons offices de Suzanne, car nous nous étions consultés elle et moi là-dessus; mais je savais aussi qu'il avait refusé jusqu'à présent toute invitation semblable, en alléguant le prétexte de sa santé. J'ai pensé qu'il se trouvait mieux, et j'en ai été charmé. Cependant je n'ai point tardé à regretter amèrement qu'il fût venu.

Dès l'abord, j'avais entendu commenter à demi-voix, en-

tre turbans, et de la façon la moins obligeante, la parenté de ce jeune homme : tu te rappelles qu'il est le neveu de mon fermier. Je ne te dirai pas que j'avais pris sa défense — car, en vérité, de quoi le défendre? — mais enfin je m'étais empressé de citer quelques traits de sa vie militaire, croyant ainsi apaiser tous les scrupules. — Point du tout. — Nous avions là toute la noblesse du canton. L'aristocratie rurale est ombrageuse... Mon ami, n'étant point noble de ma personne, j'ai coutume d'apprécier avec beaucoup de réserve des prétentions qu'il m'est trop facile de ne pas partager. Toutefois je sens que j'en aurais pu éprouver les faiblesses, mais jamais les vertiges; et quand je vois, dans nos temps troublés, ces prétentions se traduire par des actes de classement exclusif et d'intolérance mortifiante, le ridicule n'est pas le pire reproche qu'elles me semblent encourir. — Passons. — M. Jules Bailly venait de danser avec Suzanne. Une assez jolie personne, mademoiselle Hélène de Laubriand, qui est la propre sœur du centaure Léopold, s'était engagée avec ton Sosie pour la valse suivante : quand il est venu réclamer l'effet d'une promesse qui datait de cinq minutes à peine, mademoiselle Hélène a dit en rougissant que M. Bailly se trompait sans doute, qu'elle ne conservait aucun souvenir de cet engagement, qu'elle avait d'ailleurs promis toutes les valses de la soirée. Sur cette aimable déclaration, notre officier s'évertue ingénument à prouver son droit, à invoquer la vérité. — Le Léopold intervient alors et s'étonne d'une insistance qui semble mettre en doute la bonne foi antique des Laubriand. M. Bailly entrevoit enfin où le bât les blesse. Il tressaille, quitte aussitôt sa posture suppliante ; et, regardant au fond des yeux M. de Laubriand, il lui dit d'une voix sourde, qui se faisait entendre cependant jusqu'à l'extrémité du salon : Vous devez, monsieur, me trouver l'intelligence bien lente; je comprends, quoique tardivement, que je suis indigne de tou-

cher le gant de mademoiselle votre sœur, mais vous ne me refuserez pas, j'espère, l'honneur de toucher le vôtre. — Monsieur, a répliqué froidement Laubriand, je n'ai pas l'avantage de vous connaître... il y aurait peu d'usage à prolonger ce débat entre nous... mais vous avez ici apparemment quelque ami... je suis à sa disposition. — Un murmure approbateur avait accueilli cette réponse, qui doublait l'outrage. Il était évident que la galerie, en immense majorité, tenait pour l'offenseur. — Les yeux du jeune officier erraient autour de lui avec une sorte d'égarement : une véritable agonie agitait tous les traits de son pâle visage. Jamais appel plus éloquent, plus poignant, ne fut adressé par un homme à ses semblables. Personne ne bougeait. Les hommes sont lâches. — Je serais venu plus tôt; mais j'étais loin, et j'avais peine à me dégager de la main de Suzanne, qui s'était, durant cette scène, crispée involontairement sur mon bras. — Voici, monsieur, ai-je dit enfin à Laubriand, voici l'ami que vous demandez. — Monsieur Bailly, ai-je ajouté, je vous supplie de ne pas démentir le titre que j'ose prendre et dont je m'honore profondément. — Ce jeune homme m'a serré la main, et j'ai lu dans ses yeux humides une expression qui m'a rappelé ton regard, George, quand j'eus le bonheur de sauver ton frère.

Nous sommes sortis tous trois, et le comte Frédéric nous a suivis presque aussitôt. — On est convenu d'une rencontre à l'épée pour ce matin. Puis nous sommes tous rentrés dans le bal, en proclamant que les choses s'étaient terminées par une explication pacifique à l'honneur de chacun. Cependant la fête languissait, et nous n'avons pas tardé à nous retirer, Suzanne et moi.

La nuit était si belle, que nous avons tenu la capote de la calèche à moitié relevée. L'air du dehors, le mouvement du voyage, m'ont fait du bien. Nous courions entre des haies chargées d'arbres trapus ou élancés qui prenaient dans

l'ombre des formes de chimères, et qui empruntaient à notre rapide allure une vie fantastique. Quelquefois les deux côtés du chemin s'abaissaient en talus, et notre vue plongeait sur des prairies submergées dans un brouillard d'argent. Un souffle de brise passait sur nous par intervalles, nous apportant la fraîche odeur des bois mêlée aux violents parfums des cultures en fleur. La sérénité, le repos, que respirait la campagne endormie, dissipaient peu à peu les souvenirs et les pressentiments de la scène à laquelle je venais d'assister. Mes pensées ont pris un autre cours, en gardant une teinte de gravité.

Jamais l'éclat du plus beau jour n'a valu pour moi la lueur solennelle et pensive d'une nuit d'été. Je regardais avec émotion l'azur sombre du ciel semé de mille feux qui semblaient marquer le campement nocturne des armées surhumaines de Milton. Je voyais ces étincelles, — qui sont des mondes, — aussi serrées dans l'espace immense que des diamants dans un écrin. Quoi donc, ami! ce spectacle n'est-il que la vaine parure de nos nuits? Est-ce donc un orgueil barbare qui l'étale à nos yeux, comme l'orfévre fait étinceler aux regards du pauvre des richesses que sa main ne touchera jamais? — George, cela confond.

Puis j'ai regardé Suzanne. Ses bras étaient croisés sur son sein, qui trahissait par de faibles battements la fièvre mourante du bal. Elle avait ramené sur sa tête le capuchon de sa mante : dans ce cadre soyeux, son visage resplendissait d'une clarté douce comme l'aube et d'une pâleur céleste; une transparence étrange, une extase mystérieuse, une paix inexprimable, faisaient de cette image le fantôme entrevu d'un monde supérieur. — Ceux qui disent simplement de Suzanne qu'elle est jolie ne disent pas tout.

Quand on approche du Chesny, on voit s'élever sur la droite, au haut d'une colline que le chemin gravit en tournant, la petite église du bourg. Nous montions lentement la

côte, et nous pouvions distinguer déjà, par-dessus la haie de buis, les vieux ifs symboliques et les croix funéraires qui entourent l'église. Suzanne ne passe jamais près de ce modeste cimetière, où sa mère repose, sans marquer une vive émotion. — Elle est tout à coup sortie de sa tranquille rêverie, et je l'ai vue s'agiter avec inquiétude pendant un moment, comme si elle eût voulu me parler. — Ne croyez-vous pas, m'a-t-elle dit enfin, que la nuit, — qu'une nuit comme celle-ci nous rend plus présent le souvenir de ceux qui ne sont plus? — J'ai répondu par un mot d'assentiment, et j'ai ajouté quelques phrases sur la disposition naturelle de notre cœur à ressentir plus fortement tour à tour les impressions les plus distinctes. Une sensibilité plus fraîche jaillit, en effet, du contraste même de nos idées; et, en quittant les frivoles préoccupations du bal, notre esprit se tourne presque irrésistiblement vers de graves pensées. — Si j'osais, a repris Suzanne, je voudrais bien vous demander quelque chose?... — Parlez, mon enfant. — Mais ce désir vous semblera une fantaisie romanesque... déplacée... indigne peut-être... — Et elle me montrait des yeux la triste enceinte du petit cimetière. — J'ai dit qu'on arrêtât. Elle m'a pris le bras. Nous avons monté les degrés d'un escalier à moitié détruit, et je l'ai menée, en écartant les hautes herbes humides de rosée, jusqu'à la tombe qu'elle venait chercher. Elle s'y est agenouillée, et je me suis assis à quelque distance, au pied d'un if séculaire.

Tandis qu'elle priait, je me rappelais comme malgré moi tout ce que j'avais appris et deviné du long martyre enseveli sous ce tombeau. — Je t'ai parlé de la mère de Suzanne. — Eh bien, George, dis-moi, — si son dernier sommeil est tel, que la voix même de son enfant n'en puisse rompre le charme glacé, — ne l'a-t-elle point acheté trop chèrement? Juge : elle souffre pendant dix ans d'un front souriant, d'une humeur inaltérable, la présence brutale du misérable qui

lui prépare la misère par ses trahisons; elle passe dix autres années à effacer de sa main courageuse la trace des désordres dont elle n'a recueilli que les amertumes... puis, lorsque enfin un rayon de joie semble éclairer sa pauvre vie, à peine son premier regard heureux s'est reposé sur le front de sa fille, — il s'éteint; elle meurt. — Si, ce jour-là, tout a été fini pour elle, que veut dire, au nom du ciel! cette idée de justice qui court dans nos veines avec le sang de notre cœur?

J'ai été un des plus incrédules et je demeure encore un des plus sceptiques parmi les enfants de mon siècle; mais du moins je ne prends point pour des traits de vigueur les défaillances de mon esprit : c'est le doute qui est facile et qui est faible, c'est le doute qui est l'impuissance et la puérilité... Tout ce qui dépasse la hauteur ridicule de notre visée et le cercle de notre routine quotidienne est nécessairement absurde et impossible... Voilà qui est bien! Mais nous ne supprimons pas pour cela le problème... ni la terre, ni le ciel, ni la vie, ni la mort, ni rien de ce qui nous gêne; le miracle le plus grand et le plus incroyable de tous persiste dans son évidence écrasante : le radieux firmament continue d'éclairer des berceaux et des tombes... La question demeure impitoyablement posée sous nos yeux, — et en fait de solution, George, à mesure que j'y réfléchis davantage, je n'en aperçois pas qui n'aboutisse à Dieu, à l'âme immortelle... au Christ peut-être.

Suzanne s'est relevée, et, en reprenant mon bras, elle a murmuré : Je vous remercie... vous êtes bon... car je sais que cela n'est pas dans vos idées. — Mes idées, George! — elle me croit une brute, cela est certain. — Vous êtes bon!... Qui ne le serait pour elle?

M. Jules Bailly m'attend à quatre heures et demie devant la grille de l'avenue. — Il faut que je parte. — Que Dieu garde ce jeune homme!

Sept heures.

M. de Laubriand est blessé légèrement à l'épaule. Il s'est montré fort bien : une fois blessé, il a adressé des excuses à M. Bailly avec une franchise qui m'a gagné le cœur. — Peut-être tenait-il beaucoup à se remettre avec le mari de ma femme. En tout cas, il y a réussi. — J'ai ramené M. Bailly au château. Nous avons rencontré Suzanne qui faisait sa moisson matinale. Elle s'est récriée, a frémi comme il convenait, et finalement a invité le vainqueur à déjeuner.

VII.

Le Chesny, 1er septembre.

J'ai reçu tes deux billets. Tu te plains de mon silence. — Monsieur George, si notre vieille amitié ne suffit plus à colorer du plus faible intérêt les pâles détails de mon églogue, il faut me le dire franchement : je serai moins blessé de cet aveu que je ne le suis de la sécheresse de vos réponses, qui semble s'accroître à mesure que le ton de mes lettres devient plus intime.

Ne serait-ce point, George, que tu es un traître goguenard, et que tu jouis secrètement de l'embarras où tu me supposes? Ne serait-ce point qu'il te plairait de voir ma superbe s'humilier d'elle-même, et que tu lui voudrais laisser le mérite d'une abjuration spontanée?... Ce George! il n'en dit rien, — mais gageons qu'il emploie ses loisirs à me tisser de ses doigts candides la robe de lin des néophytes; qu'il me voit déjà, vêtu de blanc comme un jeune lis, offrir le lait et le miel sur un autel de feuillage, avec cette inscription en lacs d'amour : A l'innocence reconquise!...

Vraiment, notre ami, c'est aller vite en besogne!... Par le ciel, George, c'est de la démence! Si tu as pu prendre, en effet, quelques tirades pillées dans mes souvenirs d'enfance, — quelques rêveries d'occasion, — pour les témoignages d'une sérieuse métamorphose et d'une conversion... impossible; — si, en regard de l'abîme de mon passé, quelques semaines du tête-à-tête le plus nul avec une petite fille de province... — Ah! assez!... Que de jargon hypocrite et misérable, et pour ne tromper personne! Assez! George; épargne-moi... Je suis sous tes pieds — et sous ses ailes, et j'adore vos dieux! — Je l'aime. Es-tu content?

Mais pourquoi, — pourquoi ne pas me le demander? Pourquoi ton affection n'a-t-elle pas ménagé à ma chute un penchant plus facile, une secousse moins pénible, un lit plus doux? — Tu as craint, n'est-il pas vrai? d'effaroucher par trop d'empressement ma fierté à peine trompée, — d'intéresser mon orgueil à soutenir plus longtemps sa lutte et son mensonge... Oui, je te comprends; mais mon orgueil n'est plus, George; Dieu l'a confondu en me donnant un enfant pour guide.

Je l'aime... est-ce possible? Avant de t'écrire ce mot, avant d'oser me le dire à moi-même, que de fois j'ai sondé mon cœur! que de troubles! que d'hésitations! que de révoltes! — Avant de le lui dire, — à elle, je veux encore descendre au fond de ma conscience. Il ne faut pas la tromper, mon ami; et si je ne portais dans mon sein une fois de plus que le principe d'une déception fatale, qu'un germe de mort sous les apparences de l'amour et de la vie, j'en garderais le poison pour moi seul. Il ne ferait cette fois qu'une victime.

Mais sois sûr que je l'aime! Je ne retrouve dans mon passé aucun vestige réel de ce que j'éprouve. — Cependant je reconnais quelques impressions de ma première jeunesse : — c'est que le premier regard que nous jetons sur la vie et sur le monde, avant d'en avoir franchi le seuil, n'est pas, quoi

qu'on dise, le moins clairvoyant; il n'est pas encore troublé par le tourbillon que soulève la mêlée humaine. A cet âge, nous avons sur les principaux objets de la vie des notions plutôt exagérées que fausses. L'expérience, qui ne devrait que ramener ces notions dans la mesure du vrai, les égare le plus souvent; elle ne se borne pas à les dégager des amplifications du rêve et du roman, elle en altère la sincérité instinctive; au lieu d'en rectifier simplement la forme enthousiaste, elle s'attaque au fond même et en corrompt l'essence. — Oui, quand nous sortons des bras de notre mère ou des épanchements passionnés d'une amitié adolescente, nous apercevons clairement, quoique sous un jour trop brillant, les grandes lignes de la destinée qui nous attend. Notre vue, encore droite et pure, assigne aux divers éléments dont la vie de l'homme est faite leur place, leur emploi, leur ordre naturel et véritable; il y a moins d'erreur dans les illusions d'un enfant que dans l'expérience hébétée d'un viveur émérite. — Ainsi, George, que m'arrive-t-il aujourd'hui, sinon ce que notre imagination, mise en commun, évoquait, il y a dix ans, du sein de notre avenir entr'ouvert? N'avions-nous pas pressenti avec justesse tout ce que l'amour et la présence d'une femme, tout ce que la force et la tendresse d'un ami peuvent mêler de douceur au mâle sentiment des devoirs de la vie noblement acceptés?... Rends-moi cette justice: tout cela, je l'avais compris comme toi... et si, depuis, des hommes m'ont enseigné à maudire le nom d'ami, si des femmes m'ont arraché du cœur le respect de leur sexe, est-ce la faute de Dieu ou la mienne? N'est-ce point que j'ai pris l'exception pour la règle, et l'écume du vase pour la liqueur elle-même? — Il en est du chemin de la vie comme des routes de ce pays à certains jours de fêtes patronales qu'on nomme des assemblées: — les premières gens qu'on y rencontre, alignés au bord des fossés, sont des aveugles, des bandits et des bohèmes de

toute robe et de tout pelage... Que d'impatients s'en tiennent à cette compagnie, et jugent bravement la fête sur ces ignobles dehors, — le logis sur l'antichambre! Que de prétendues études de mœurs n'ont décrit que celles des laquais!

Je ne me jette pas d'un excès dans un autre, George : en pénétrant au delà de cette couche impure qui fermente à la surface de la vie, je sais qu'on ne trouve point une mine d'or vierge. Les hommes comme toi, les femmes comme Suzanne, sont rares, je le sais, même dans la région du monde réel. Toutefois, si le vice s'y montre trop souvent, il n'y est pas encore indifférent : on l'y contraint toujours de rendre à la vertu l'hommage de l'hypocrisie. Les jugements, l'opinion, les égards n'ont pas cessé de s'y asseoir sur les règles de la conscience chrétienne et de la morale éternelle. C'est au milieu de ces principes et à l'ombre de ces saines traditions que s'élèvent avec rectitude le plus grand nombre des jeunes existences qui doivent un jour s'associer aux nôtres. La mère la plus égarée tient elle-même, et plus qu'aucune autre souvent, à conduire une honnête fille sous le toit nuptial. — Ne semble-t-il pas, d'après cela, que toutes les femmes, les monstres exceptés, doivent apporter au foyer de leur époux un sentiment simple et vrai de la vie et du rôle qu'elles ont à y remplir? N'est-ce point nous, les trois quarts du temps, — par le contact de notre expérience gâtée, par les traits irréfléchis de notre langage, et souvent même par nos sottes vanteries rétrospectives, — qui dégradons et minons peu à peu l'édifice délicat de la mère de famille? N'est-ce point nous, dis-je, qui substituons, dans ces esprits dociles, le désordre et la confusion d'idées à la discipline heureuse et tranquille des préceptes maternels? nous enfin, nous seuls, qui renversons de notre main les digues protectrices qui contenaient la passion de ces jeunes cœurs dans la limite du devoir et de la vérité?

Et cependant, George, je n'imagine pas qu'il y en ait une

autre comme elle dans le monde... une autre qui suive sa voie d'une démarche à la fois si ferme et si gracieuse, si hardie et si modeste. Elle rehausse par un charme naturel de simplicité et d'élégance les détails les plus communs, les phases les plus vulgaires de sa révolution quotidienne; il semble, à la voir accomplir les rites familiers du ménage, que la vie soit une douce religion dont elle est la charmante prêtresse.

La puissante coquetterie que celle de l'honnêteté! On ne peut rendre par des mots les séductions exquises dont un cœur chaste imprègne tout ce qui l'enveloppe, tout ce qui le touche, et jusqu'aux derniers plis d'étoffe qui éprouvent le reflux le plus lointain de ses pulsations. Nous savons cela en général mieux que les femmes : qui de nous, rencontrant en même temps dans quelque lieu public deux femmes également belles, également parées, mais inégalement respectées, n'a mesuré, par la différence de ses impressions et de ses rêves, la distance de la terre au ciel? — Il faut encourager la vertu, George, mon enfant; c'est la seule chose, en effet, qu'on n'ait pas réhabilitée depuis vingt ans et plus.

Il n'en est pas moins vrai que la mienne me décontenance un peu, surtout par les humiliations qu'elle m'inflige... Mais suis-je donc, par la mort Dieu! un bachelier en vacances? suis-je d'âge et de mine à soupirer sous des balcons, à disputer au zéphyr un floquet de soie envolé d'un corsage?... George, tu ne le penses pas! tu n'oserais, de propos délibéré, me faire une injure si capitale!... Et pour ce qui est de ce petit gant paille que tu vois sur ma table à portée de ma main, l'histoire en est simple et honorable. — Il n'est pas rare, assurément, qu'on entre par un jour d'été dans un cimetière de village et qu'on en parcoure les sentiers touffus, en déchiffrant çà et là des inscriptions sous la mousse et en écoutant bourdonner les insectes dans l'herbe; mais il est rare de trouver sur le gazon d'une tombe

un gant de bal encore tout parfumé : et si on le trouve, n'est-il point naturel de le conserver comme une curiosité singulière?

Eh bien, oui! j'amasse des reliques! je m'abandonne aux enfantillages du goût le plus médiocre! oui, jour et nuit, je me repais de colifichets!... et c'est même quasiment ma seule nourriture ; car, pour comble de mortification, j'ai perdu l'appétit. Quoi encore? Je songe... je guette... je la cherche et je la fuis... Si je ne me tenais bien, je ferais des vers... tout cela par la raison, mon cher, qu'il n'y a pas deux façons d'être amoureux, et qu'en tout cas celle-ci est la bonne.

Eh! que m'importe, si je suis heureux et si je me sens meilleur, si mon cœur s'élève et s'élargit pour vous faire à tous deux une place digne de vous?... Écoute, elle enchante à mes yeux la création tout entière ; elle me la révèle... elle me la fait comprendre... elle me la fait bénir!... Je suis son disciple secret et fervent... Je rapprends à ses pieds la langue oubliée du livre de la vie, tel que Dieu l'a gravé... elle en fait ressortir dans ma conscience les caractères effacés... elle me rend à la vérité, à la lumière, au sens divin... — Quand le frôlement de sa robe me vient troubler jusqu'au fond du cœur, quand mes lèvres aspirent à tout ce qu'effleure sa main, il me semble que je l'outrage et que je suis sacrilége. Je l'adore... que veux-tu?

Toi aussi, George, je t'adore.

VIII

Le Chesny, 8 septembre.

J'aurais bien désiré prendre conseil de toi avant d'exécu-

ter l'entreprise désespérée que je médite; mais, grâce aux détours et aux négligences de la poste rurale, il me faudrait, comme d'habitude, attendre trois jours ta réponse, et c'est une patience que je n'ai pas.

Je veux dire à Suzanne que je l'aime, lui faire ma confession franche et entière. Est-ce habile? est-ce opportun? Je ne sais trop; je sais que je ne peux supporter plus longtemps la secrète terreur qui s'est glissée au sein de ma passion. — George, qui m'a jamais dit qu'elle m'aimât, sinon mon imbécile fatuité? — Quelquefois son calme m'épouvante; à d'autres heures, il me semble qu'elle n'est plus la même, que son regard interroge furtivement mon visage, qu'il est plus tendre, — ou moins pur, qu'elle m'aime enfin, — ou qu'elle est coupable... Ces doutes sont affreux. Je veux tout lui dire, et tout savoir, et cela sans délai.

Elle a un lieu de promenade favori : c'est une allée — sombre et embaumée comme une église le soir d'une fête. Il y a, au milieu, un banc demi-circulaire; c'est là qu'elle établit, pendant la chaleur de la journée, son atelier de bienfaisance. Je l'ai vue, il y a une heure, se diriger de ce côté, sa panetière au bras. Sous ce riant soleil, au milieu de ses fleurs, de sa verdure et de tout ce qu'elle aime, elle doit être disposée d'une manière favorable... n'est-il pas vrai? — Mais comment lui dirai-je bien cela, sans trop de gaucherie?... George, jamais je n'ai ressenti une émotion si profonde, si douce, — ni si cruelle. Je te dis que ma vie est suspendue à sa réponse! — Allons!... que vos divinités, dont vous avez fait les miennes, me protégent et m'inspirent!... Allons!

Même jour, quatre heures.

... Où es-tu, George?... où est ta main?... tout m'échappe, — tout me manque... la terre sous mes pieds, — la lumière

à mes yeux!... Tout est flétri, perdu, englouti... Plus rien, — rien que le désert et le chaos. — Il faut être homme, mon ami; je veux l'être. Ce n'est pas le courage qui me fait défaut : c'est la présence d'esprit, l'ordre des idées... Je ne vois plus... je ne sais plus!... Peut-être en te contant ce dernier épisode d'une vie désormais terminée, retrouverai-je un peu de calme et de sang-froid.

J'avais pris pour l'aller rejoindre des sentiers de traverse, de sorte que j'ai pu l'apercevoir de loin sur le banc dont je t'ai parlé, avant qu'elle eût soupçonné mon approche. Elle tenait à la main une lettre ou un billet, je ne sais : je continuais ma marche, quand je l'ai vue porter à plusieurs reprises ce papier à ses lèvres, tandis qu'une pluie de larmes tombait de ses yeux. — Je me suis arrêté soudain : un tourbillon, un vertige, une tempête m'a passé dans le cerveau, et n'y a laissé que des ruines. — Tout était dit. Oui, cet instant ne m'a vraiment rien laissé à apprendre Les noms, les faits précis qui m'ont été livrés depuis n'ont rien ajouté à cette première impression, rapide, lucide et terrible comme la foudre. — Je suis resté là, dans l'ombre d'un massif, regardant toujours Suzanne, mais ne la voyant plus! j'avais devant les yeux une vapeur funèbre. Depuis ce moment, au reste, je suis obsédé d'une sensation singulière qui a toute la réalité d'un mal physique : il me semble que ma vue s'est obscurcie ou que le jour a pâli ; enfin tous les objets, le ciel même m'apparaissent ternes, incolores et comme dépouillés.

Cependant, quand j'ai vu qu'elle avait replié et caché cette lettre, je me suis dirigé vers elle avec une contenance assez ferme ; j'étais plutôt étourdi qu'agité ; il faut la réflexion pour donner à de telles douleurs la plénitude de leur intensité. Je n'avais aucun parti pris ; je marchais à l'encontre du fer, avec la folle stupeur de l'animal blessé à mort. — Suzanne n'a pas encore toutes les vertus de son

sexe : son trouble à mon aspect, la trace encore brûlante de ses larmes, le tremblement de sa voix, m'offraient le prétexte facile d'une explication directe et décisive. — Mais c'est une faiblesse commune que de reculer devant la certitude immédiate du malheur qu'on sent le plus inévitable. — J'ai feint de n'avoir rien remarqué : je me suis extasié sur le temps, sur des chiffons. Suzanne s'est remise. — Pas un mot de la lettre. — J'ai voulu encore, avant de la quitter, épuiser toutes les suppositions où pouvait se cacher un reste d'espoir... « Il me semble, ai-je dit, que nous n'avons point reçu de nouvelles de votre grand-père depuis fort longtemps... Il n'est pas malade? — Non, Dieu merci! M. de Laubriand l'a vu, avant-hier, plus sémillant que jamais. — Bravo !... Ah ! je savais bien que j'avais quelque chose à vous dire..... J'ai toujours oublié de vous demander si vous n'aviez point laissé derrière vous, à Orléans ou à Paris, quelque amie tendrement aimée qu'il vous serait agréable de revoir ? Il faudrait profiter de ce reste de saison et l'engager à s'établir ici pendant quelques semaines? — Je vous remercie bien, m'a-t-elle répondu en me regardant avec un peu de surprise, mais je n'ai d'autres amies que celles que vous me connaissez et que je vois tous les jours. — Je suis parti.

Comme je m'éloignais dans la direction du château, un bruit de pas à l'autre extrémité de l'allée m'a fait tout à coup retourner la tête. — J'ai reconnu M. Jules Bailly. Je me suis arrêté. Lui, de son côté, a fait une pause d'étonnement. Suzanne s'était levée; elle se tenait immobile entre nous deux, pâle et muette comme la statue de l'Épouvante. — M. Bailly arrivait par cette issue secrète dont parce que j'ai eu l'attention de lui indiquer moi-même. Je ne devais pas moins à un homme qui pousse la politesse jusqu'à annoncer ses visites par écrit, afin d'être plus certain de ne déranger personne. — Je suis presque toujours

absent du château à cette heure de la journée. — George, le sang m'aveugle quand je songe à l'opinion que ce misérable a dû prendre de moi en me voyant continuer brusquement mon chemin et lui quitter la place. — Mais que m'importe? Je ne puis croire que les circonstances étranges de mon union avec cette femme ne m'imposent ici que le devoir trivial de tout autre mari trompé et ridicule. Je veux demander du moins à ma pensée plus recueillie s'il n'existe pas, dans une région supérieure au préjugé, quelque refuge moins vulgaire pour mon honneur... Quiconque donnerait à ce beau trait de patience une autre interprétation s'abuserait stupidement, et voilà tout.

En approchant du château, j'ai entendu des éclats de voix dans le vestibule : c'était Lhermite qui se querellait avec la vieille Jeannette. Leur altercation semblait très-animée. Le nom de M. Bailly a frappé mon oreille.— On s'est tu en m'apercevant. — Un instant plus tard, je ne sais quel détail de service a conduit Lhermite chez moi. Je lui ai durement reproché sa mésintelligence habituelle avec Jeannette. Il a voulu se justifier, et, dans l'effusion de sa mauvaise humeur, sans aucune question de ma part, il m'a tout révélé, — tout, depuis leur première rencontre à l'église, il y a deux mois, jusqu'à leurs rendez-vous quotidiens dans l'allée où le hasard me les a fait surprendre aujourd'hui. C'est cette duègne abominable qui les sert : elle reçoit et transmet leurs lettres par l'intermédiaire d'un agent inconnu. — Il y a trois semaines environ, une de ces lettres arriva fort imprudemment par la poste. Lhermite me l'apportait avec mon courrier. Jeannette, toujours aux aguets, arrêta ce garçon ; et comme il s'obstinait, par un pur instinct de la haine qu'il a pour elle, à ne point se dessaisir de cette lettre, elle la lui paya dix louis. — Le comte Frédéric d'A... avait esquissé, il y a quelque temps, sur une page d'album le portrait de Suzanne.

L'hermite l'a trouvé au pied de cette clôture que M. Bailly franchit plusieurs fois chaque jour pour entrer dans le parc. Il me l'a remis. Il est enveloppé dans une adresse au nom de ce jeune homme.

Je t'épargne d'autres incidents tout aussi clairs. Au reste, ceci ne m'a rien appris. Aussitôt le bandeau tombé de mes yeux, j'avais tout vu, tout classé, tout résumé d'un seul regard. C'est ce qui arrive toujours. — Lhermite ne pouvait rester une heure de plus dans ma maison : je l'ai congédié en lui dorant mon ingratitude avec assez de précaution pour être assuré de son silence.

Maintenant, George, que faire ?... Si leur amour s'est jusqu'à présent, comme je le crois, renfermé dans les bornes de l'idylle, tant mieux pour leur repos! Quant à moi, je n'ai pas la sottise puérile et basse de mesurer mon injure et ma ruine au degré matériel de leur faute. — Cela est irréparable. Je n'ai plus que la suprême sollicitude du gladiateur, — tomber avec dignité ; — mais, encore une fois, il faut que j'y pense.

On m'appelle... C'est la voix triomphante de Laubriand. Que Dieu le bénisse! Il dîne ici avec tous les siens, et nous avons du monde le soir. — Je vais les rejoindre. Il faut être homme, te dis-je. — On ne plaint pas assez les comédiens. A revoir. .

Minuit.

Enfin ! — quelle soirée ! — quel siècle ! — quel combat! — George, jamais je n'avais été de si belle humeur. Une seule crainte me troublait, c'était que mon rire ne s'éternisât sur mes lèvres et ne tournât à la contraction de la folie. — Suzanne s'y est trompée ; j'ai vu l'inquiétude méditative de son front se dissiper peu à peu. Elle s'est bien-

tôt figuré qu'elle avait pris l'alarme étourdiment, et que la scène du parc n'avait pas laissé de traces sérieuses dans mon esprit. — Vers dix heures, M. Jules Bailly est entré dans le salon. Il me semble que, si elle m'eût regardé à ce moment, aucune illusion ne lui fût restée; mais elle ne regardait que lui. — Par bonheur, il n'est pas venu, selon sa coutume, me tendre la main; car toute patience eût fini là.

J'étais, suivant l'usage des maris, à une table de whist; j'avais en face de moi une glace dans laquelle je suivais tous leurs mouvements. Il se tenait debout contre le piano: Suzanne, après des marches et des contre-marches affairées qui témoignaient une agitation fébrile, s'est arrêtée devant lui subitement: elle a jeté sur moi un regard rapide, puis elle lui a adressé à demi-voix quelques paroles en lui touchant le bras du bout de son gant. C'était une prière ou un ordre. Il a tressailli, et ses yeux se sont dirigés de mon côté. En même temps, j'ai cru démêler, sous la pâleur singulière de ses traits, un sentiment, — je ne puis dire d'effroi, mais d'indécision au moins et de révolte douloureuse. — Là-dessus, ils se sont quittés. — M. Bailly a rôdé quelques instants autour de la table où j'étais assis, comme s'il eût cherché l'occasion de me parler. — Sans doute elle lui avait recommandé des allures plus politiques vis-à-vis de moi; mais la résolution lui manquant probablement, il est tout à coup sorti du salon. — A l'heure où je t'écris, tout le monde s'est retiré.

George, n'admires-tu pas la naïveté vraiment fatale de mon long aveuglement? J'avais vécu, j'avais vu le monde, j'étais encore plein des enseignements que j'y avais reçus ou donnés... Tant d'exemples si récents ne devaient-ils pas me rendre suspect mon propre entraînement vers ce jeune homme? Mais non... la dérision de ma destinée a voulu me poser, dans mon rôle de mari, comme un modèle de servile attachement à la pure tradition classique.

— Le seul homme, en effet, dont il fût raisonnable de me défier, le seul que son air, son esprit, son humeur dussent me faire justement appréhender, c'est lui que je choisis pour ami, lui que j'amène par la main dans l'intimité de mon foyer, lui que je me complais à élever, à rehausser, à poétiser dans l'esprit de cette jeune femme !... Quand je repasse dans ma pensée tous les soins ingénieux que j'ai apportés à construire l'édifice de ma honte... ce rire infernal me reprend !

..... Je suis troublé bien profondément, George. Cette contrainte horrible a fini par amasser dans mon cœur des flots de colère qui m'effrayent.... J'ai peur que la direction de ma volonté ne m'échappe... Cette malheureuse ne sait pas dans quel jeu dangereux elle s'est engagée... si elle pouvait lire une seule minute...! Il faut que je sorte d'ici, que je respire un autre air. Dans l'état où je suis, un crime est accompli avant d'être médité. . . . . .

La fraîcheur de la nuit, — la fatigue m'ont calmé. J'ai repris possession de moi-même. — George, je suis le seul coupable. — La loi de Dieu n'est pas imprévoyante, grossière et superficielle comme notre pauvre loi écrite. Elle pénètre à la source des méfaits; elle atteint le désordre moral jusque dans les replis de notre âme; elle cache au fond de nos actions un germe de justice qui se développe sourdement avec une logique infaillible. Le jour où j'ai prétendu étouffer sous mes cendres un cœur palpitant de jeunesse, enchaîner la mort à la vie, — j'ai commis un de ces crimes qui échappent à l'imperfection de nos codes humains et dont Dieu s'est réservé la juridiction mystérieuse. — Ce jour-là, j'ai semé la tempête qui m'emporte aujourd'hui.

Qui sait les luttes et les souffrances qu'ils ont endurées l'un et l'autre avant de s'abandonner au penchant de leur âme? Je t'ai dit qu'il te ressemblait. Cela est vrai... et n'ai-

je pas pensé souvent que tu aurais été digne d'elle?... Sois sûr qu'elle ne t'eût pas trompé.

Le moindre souffle de passion devait jeter bas un arbre sans racines et rompre les liens d'une convention factice. — De quoi les punir? de quoi me venger?... sur quel principe de saine morale et d'honneur véritable pourrais-je appuyer ma vengeance? Le droit que me donne la lettre immobile de la loi n'est-il pas démenti, aboli par la voix mieux éclairée de ma conscience?

Ma détermination est arrêtée : je partirai, je les laisserai. — Je voudrais leur cacher mes traces à jamais. — Je vais combiner cela pour le mieux. — Oui, je voudrais emporter leur remords avec le mien.

Le devoir que je m'impose ici, George, est, je le sens, bien au-dessus du courage banal que l'opinion du monde me commanderait... Va, mon ami, le ricanement public est bien le dernier de mes soucis! Ne t'en préoccupe pas plus que moi, je te prie.

George, tu sais que je l'aimais, que peut-être elle m'avait élevé jusqu'à elle; mais comment eût-elle pu se croire capable de ce miracle?... Elle ignorera toujours qu'elle l'eût fait. — Je vais partir, j'irai traîner au bout du monde ce qui me reste de jours; mais quel fardeau que la pensée! Si Dieu m'eût daigné montrer autant de bonté que de justice, il ne m'aurait pas laissé survivre à ce coup.

Si j'étais là, près de sa mère, dans le même asile paisible, peut-être y viendrait-elle, par une nuit semblable à celle qui a ravi trop longtemps mon souvenir... peut-être y viendrait-elle répandre quelques larmes de regret sur une vie qu'elle a mal connue... sur un cœur qu'elle a brisé!... Pourquoi faut-il qu'un crime seul puisse m'ouvrir ce refuge, — m'acheter ce repos! — Un crime!... — Serait-ce donc un crime si grand que de mourir à propos, après avoir vécu sans raison?...

Ne songe pas à ces folies, à ces faiblesses; excuse-les. S'il est vrai que la nuit porte conseil, je te le dirai demain. — Adieu, George; adieu, mon ami. — Adieu, mon George.

Dans l'appartement de M. d'Athol, le lendemain

Il est près de minuit. Raoul, pâle, la tête nue, rentre chez lui à pas précipités. Il laisse les portes ouvertes, et jette un regard de temps à autre du côté de l'escalier qu'on aperçoit au fond. Il s'assied devant son bureau, et écrit rapidement ces lignes :

« J'aurais dû partir hier; il n'est plus temps. Voici ce qui arrive : — La journée, encombrée de visites, avait été indifférente. — A peine retiré chez moi, il y a dix minutes, j'ai entendu, par la fenêtre entr'ouverte de mon antichambre, un bruit de pas sur le sable du jardin; je me suis penché avec précaution, et j'ai vu M. Bailly traverser l'allée sous la conduite de Jeannette. La nuit est si claire, que je l'aurais reconnu, ne l'eussé-je vu qu'une fois auparavant. J'ai distingué chacun de ses traits, chaque détail de son vêtement. La vieille lui a indiqué la porte de l'escalier de service qui mène à la chambre de Suzanne. Il est entré, et elle s'est retirée. — Je suis descendu aussitôt; j'ai fermé cette porte. Il ne peut plus sortir sans que je le voie, sans que je lui parle. Au reste, je vais aller le trouver. — Il faut que je le rencontre face à face... ils m'ont poussé à bout, George!... il n'y a plus ni conscience ni générosité qui tiennent... Ceci dépasse les forces d'un homme.

« On te remettra ce mot, quoi qu'il arrive. La clef que je renferme sous ce pli ouvre le tiroir de mon bureau. Je te prie d'exécuter les instructions que tu trouveras scellées de

mon cachet. — Je te recommande mon souvenir, mon ami. »

(M. d'Athol ferme cette lettre et y met l'adresse ; puis il prend sur une console une boîte de pistolets, et se dirige rapidement vers l'escalier.)

Dans la chambre de Suzanne.

Raoul entre brusquement ; ses yeux se portent aussitôt sur les rideaux de la fenêtre du fond, qui viennent de retomber flottants et agités. Suzanne, debout, dans une attitude inquiète, les traits émus, le regarde et s'incline légèrement.

RAOUL.

M'attendiez-vous ?

SUZANNE, *avec contrainte.*

Non... pourquoi ?... que signifie cela ?... Ce n'est point votre usage... de manquer d'égards envers une femme.

RAOUL.

Oh ! ne craignez rien pour vous.

SUZANNE.

Je n'ai rien à craindre.

RAOUL.

En êtes-vous certaine ?

SUZANNE.

Vous me le dites. — J'ai de vous, d'ailleurs, une parole plus réfléchie, plus solennelle, et qui, seule, me rassure.

RAOUL.

Je vous ai promis votre liberté... et mon indifférence... Est-ce de cette promesse que vous parlez ? Êtes-vous sûre de n'en avoir pas oublié les conditions ?

SUZANNE.

Je ne le crois pas.

RAOUL, *amèrement.*

Suzanne! vous avez tout oublié, et jusqu'à votre franchise : c'est une vertu cependant, croyez-moi, qui sied même sur la ruine de toutes les autres.

SUZANNE.

Que voulez-vous dire?... quelle espèce de franchise exigiez-vous donc? Devais-je vous imposer mes confidences?... Si vous m'aviez interrogée, Raoul, vous m'auriez trouvée, je vous le jure, aussi franche que je l'aie été jamais.

RAOUL.

Si je vous avais interrogée?... Et maintenant, — à cette heure même, — oseriez-vous me répondre?

SUZANNE.

Oui, Raoul.

RAOUL.

Vous l'oseriez ?... Eh bien! — dites, — ces rêves, ces illusions que vous me reprochiez si fort de ne plus partager, en avez-vous approfondi la valeur? Ces émotions, que vous envisagiez d'un œil si prévenu, ont-elles égalé votre attente?... Les estimez-vous toujours au même prix?

SUZANNE, *d'une voix basse et frémissante.*

Oui, toujours!... Laissez-moi parler, Raoul... ne repoussez pas ma franchise, — après l'avoir provoquée... Oui... j'ai parcouru pas à pas ce chemin de mes songes, ce chemin de jeunesse où vous aviez refusé de me guider... J'y ai rencontré toutes les douces réalités des fantômes que vous aviez combattus... Si je m'étais trompée, c'était donc par trop de défiance de la bonté du ciel! Tout ce qu'il peut verser d'ivresse dans une larme, — je ne l'avais pas même pressenti! Oui, j'ai connu les angoisses mortelles, et les espérances infinies, et les courts instants qui laissent de si longs souvenirs... J'ai aimé enfin... j'ai été aimée, et j'ai béni Dieu !

RAOUL.

Je vous ai écoutée... Votre excuse est dans l'égarement de votre esprit et de votre langage... Il suffit. Vous avez enfin le roman que vous cherchiez... Il vous satisfait. C'est bien; — mais, dites-moi, en avez-vous prévu le dénoûment?

SUZANNE.

Le dénoûment?... Je... je ne sais... (Elle tire de son sein la petite clef d'or et la présente à Raoul en hésitant. Raoul fait un geste de stupeur, et demeure les yeux fixés sur ceux de la jeune femme, qui reprend en souriant :) Vous doutez?... Ce roman... il est écrit... Voulez-vous le relire?

(Elle lui montre un paquet de lettres ouvertes sur une table.)

RAOUL.

Qu'est cela?... Mes lettres?... (Il les saisit convulsivement.) Mes lettres à George!,.. Mais qu'y a-t-il donc?... au nom du ciel, parlez! ne me laissez pas ainsi!

SUZANNE.

Celui à qui vous les adressiez me les renvoyait aussitôt reçues. Est-ce qu'il a eu tort, Raoul? Il vous a trahi, cela est vrai... mais j'ai été bien heureuse!... J'écrivais des réponses à chacune de ces lettres, espérant qu'un jour peut-être... — Elles sont là!

RAOUL. *Il écoute Suzanne sans paraître l'entendre. Il est agité et tremblant. Tout à coup il se dirige violemment vers la fenêtre.*

Mais ce qu'ont vu mes yeux enfin! mais ce traître qui est là!

GEORGE, *soulevant le rideau et s'avançant.*

Il n'y a là qu'un ami.

RAOUL.

Toi!... c'est toi!... O Dieu! Dieu de bonté! c'est George! (Il lui prend les mains avec passion.)

GEORGE, *souriant.*

Oui, c'est bien moi.. sois tranquille! — Ta dernière

lettre m'a effrayé. Je suis venu moi-même, craignant les lenteurs de la poste... Tu m'as pris pour M. Bailly, n'est-ce pas?... Un seul mot sur lui. Raoul... ou plutôt (à Suzanne :) daignez répéter à Raoul, madame, ces paroles mystérieuses que vous disiez hier soir à M. Bailly, dans votre salon. — Cela suffira.

SUZANNE, *avec empressement.*

Je lui ai dit : Monsieur, tant que j'ai été seule à entrevoir votre folie et à en souffrir, je me suis résignée; mais aujourd'hui qu'elle trouble un repos plus précieux que le mien, je vous prie sérieusement de vous retirer... — Raoul, de grâce, parlez-moi... dites que vous me croyez. (Raoul est accoudé sur la cheminée, le visage vers la glace, mais abaissé dans ses mains. Il ne répond pas. Suzanne reprend à demi-voix, et d'un ton douloureux, en s'adressant à George :) M. George... il ne me pardonnera jamais... j'ai trop offensé sa fierté... il va me haïr maintenant!...

GEORGE.

(Il s'approche de Raoul et se penche comme pour lui parler. Tout à coup il lui écarte les deux mains avec brusquerie ; et, le forçant à retourner vers Suzanne son visage inondé de larmes, il dit :)

Tourne-toi!... je veux qu'elle te voie comme cela!

SUZANNE.

Il m'aime!

RAOUL, *l'attirant sur sa poitrine.*

Ange!

FIN.

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

Format grand in-18

Scènes et Proverbes	1 vol.
Scènes et Comédies	1 —
Bellah	1 —
La petite Comtesse, le Parc, Onesta	1 —
Le Roman d'un jeune homme pauvre	1 —

Dalila, drame en trois actes et six parties.

Péril en la demeure, comédie en quatre actes.

Le Village, comédie en un acte.

Le Pour et le Contre, comédie en un acte.

La Fée, comédie en un acte.

La Crise, comédie en quatre actes.

Le Roman d'un jeune homme pauvre, comédie en cinq actes.

Corbeil, typographie et stéréotypie de Crété.

SCÈNES

ET

COMÉDIES

PAR

OCTAVE FEUILLET

LE VILLAGE. — LE CHEVEU BLANC. — DALILA.

L'ERMITAGE. — L'URNE. — LA FÉE.

Nouvelle Edition

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

Reproduction et traduction réservées.

LE VILLAGE

Personnages.

GE DUPUIS, ancien notaire, soixante ans, le front chauve, l doux et vif; costume un peu arriéré.

E DUPUIS, sa femme; cinquante-cinq ans, petite, ronde-, active; vêtements noirs.

IAS ROUVIÈRE, soixante ans; élégance d'un vieux vi- r; barbe en éventail; verbe haut, un peu fanfaron.

ANNE, vieille domestique.

— LA SCÈNE SE PASSE DANS UN BOURG DU COTENTIN —

LE VILLAGE

Scènes provinciales

Un salon servant de salle à manger. Ameublement en vieille tapisserie, style Louis XV. Au-dessus d'un canapé, une belle pendule de la même époque, en écaille incrustée de cuivre. Entre deux fenêtres, un baromètre. Quelques portraits de personnages poudrés, tenant une lettre à la main. — Sur la cheminée, une pendule à globe, du plus mauvais style troubadour impérial, deux vases de fausses fleurs. Sur la tablette et sous les globes, nombre de curiosités d'un goût douteux.

Il est six heures du soir en hiver. George Dupuis, Mme Dupuis et Rouvière sont à table devant un bon feu. — Marianne va et vient pour le service. — Une grosse chatte blanche cherche fortune autour de la table.

MADAME DUPUIS.

C'est comme je vous le dis, monsieur Rouvière, je l'ai cru fou, — entièrement fou... A bas, Minette!... Il montait l'escalier quatre à quatre, en criant : C'est Tom ! c'est Tom Rouvière! c'est ce diable de Tom !... Pardon monsieur Rouvière, mais c'est son mot, vous savez ? — Et moi, je le suivais clopin-clopant en me tuant de lui dire que c'était bien plutôt M. du Luc avec sa nouvelle calèche,... car je savais par madame Le Rendu que M. du Luc dînait aujourd'hui à Sémonville, et comme il ne traverse jamais Saint-Sauveur sans nous dire un petit bonjour, j'étais bien fondée à croire...

DUPUIS.

ais, ma bonne amie, qu'est-ce que cela fait à Rouvière, cela ? Il ne connaît pas plus M. du Luc que madame tendu, n'est-ce pas?... D'ailleurs tu sais que M. du Luc chevaux et qu'il ne prend jamais la poste ; ce ne rait être lui par conséquent.

MADAME DUPUIS.

ien, mon ami, j'en étais convaincue, que veux-tu ?

DUPUIS.

lons ! c'est bien, ma chère,.. Prends donc garde à ta te,... elle taquine constamment Rouvière.

MADAME DUPUIS.

bas, Minette ! Qu'est-ce que c'est donc que ça, made-selle ?... Tu m'avoueras toi-même, Dupuis, qu'il était naturel de m'attendre à voir M. du Luc, notre voisin de pagne, que M. Rouvière, que je ne connaissais pas, et tu n'avais pas eu de nouvelles depuis plus de trente .. Là, franchement... j'en fais juge monsieur.

ROUVIÈRE, évidemment impatienté.

ous avez raison, madame, dix mille fois raison !... Mais me pardonne, madame Dupuis, je crois que vos côte-s sont panées !

MADAME DUPUIS.

Hélas ! et c'est moi qui ai recommandé à Jeannette de aner !... J'avais cru faire pour le mieux.

ROUVIÈRE.

est une hérésie capitale, ma chère dame ; on ne pane les côtelettes, — de même qu'on ne porte plus de che à gigot. Comment, diantre ! la Providence vous rde une des substances les plus précieuses que l'on ploie en cuisine, — le pré salé authentique, — le pur lon de Miels, et vous le panez !... vous osez le paner !

Parbleu! j'ai fait le tour du monde, mais il me fallait venir à Saint-Sauveur-le-Vicomte pour voir paner les moutons de Miels!

MADAME DUPUIS.

Que je suis mortifiée! Un peu de sole, monsieur Rouvière? Nous n'avons la poissonnerie qu'une fois la semaine; mais, comme M. Dupuis aime beaucoup le poisson, j'ai fait un marché particulier avec un pêcheur de Portbail; ce qui nous donne un petit plat d'extra tous les mercredis; et comme, Dieu merci, cela se trouvait aujourd'hui mercredi...

DUPUIS.

Allons! Reine, c'est bien! quel intérêt peuvent avoir ces détails pour Rouvière, je te le demande? (Avec expansion) Dis-moi, Tom, où étais-tu, il y a huit jours, à cette heure-ci?

ROUVIÈRE.

Il y a huit jours, mon ami,... j'étais à Dublin.

DUPUIS.

A Dublin? voyez-vous cela!... ce diable de Tom!

ROUVIÈRE.

De Dublin à Londres, de Londres à Jersey, — et me voilà.

DUPUIS.

Et c'est à Jersey que t'est venue cette pensée bienheureuse de relancer au gîte ton vieux compagnon de jeunesse?

ROUVIÈRE.

Hier matin, mon ami. Il y avait dans le vestibule de mon hôtel une carte de Normandie; je la parcourais machinalement en attendant le déjeuner : le nom de ton village, — Saint-Sauveur-le-Vicomte, — a frappé mes yeux... Tiens! me suis-je dit, Saint-Sauveur-le-Vicomte; mais c'était là, si je ne m'abuse, que demeurait autrefois George

Dupuis,... mon ami George! Eh bien! ma foi, s'il vit encore, j'irai lui demander à dîner en passant... (Il promène ses regards sur la table d'un air inquiet.)

MADAME DUPUIS, avec empressement.

Vous cherchez quelque chose, monsieur Rouvière?

ROUVIÈRE.

Ne faites pas attention, je vous en prie... (Élevant la voix.) Marianne! N'est-ce pas Marianne que s'appelle votre domestique? Marianne, ma bonne fille, n'auriez-vous pas un citron? cette sole en réclame.

MADAME DUPUIS, courant à un buffet.

Attendez, attendez en voici un.

ROUVIÈRE.

Ah! mille pardons, madame.

MADAME DUPUIS.

Ainsi voilà trente ans, monsieur Rouvière, que vous êtes toujours par voies et par chemins, comme le véritable juif errant?

ROUVIÈRE.

Positivement, madame.

MADAME DUPUIS.

Dieu, que je n'aimerais pas cela!

ROUVIÈRE.

Sans doute; mais moi, je suis un original, vous voyez.

MADAME DUPUIS.

Vous avez dû, monsieur Rouvière, dans le cours de vos voyages, manger des choses bien étranges?

ROUVIÈRE, mangeant avec suite, tout en parlant.

Des choses inouïes! madame. — Ah! Marianne, ma bonne fille, approchez un peu... Si j'en juge par l'odeur qui se répand ici, on est en train de torréfier le café dans la cuisine: généralement, surtout en province, on le brûle trop, ce qui lui ôte la fleur de son arome... Allez donc vite, Marianne, et dites bien à Jeannette... n'est-ce pas Jeannette

que s'appelle votre camarade?... dites-lui bien que le café veut être roussi seulement, — roussi, vous entendez!

MARIANNE, à demi-voix en sortant.

Hon! il n'aime rien comme un autre, celui-là!

ROUVIÈRE.

Ma chère dame, il est précisément arrivé à votre volaille l'accident que j'appréhendais pour le café de Jeannette : elle est trop cuite ou plutôt cuite trop rapidement. Cela est fâcheux, car la bête est de bonne race.

MADAME DUPUIS, avec désolation.

Tous les malheurs à la fois! Je vous demande bien pardon, monsieur Rouvière... mais votre arrivée a été si imprévue... nous avons eu si peu de temps devant nous... De grâce, accordez-nous quelques jours, et vous serez mieux traité, je vous le promets.

ROUVIÈRE.

Dix mille fois bonne, ma chère dame ; mais à neuf heures ce soir, sans une minute de délai, il faut que je roule... Oui, madame, vous pouvez le dire, j'ai mangé, chemin faisant, des choses inouies! j'ai mangé tour à tour le kouskoussou sous la tente de l'Arabe, — le curry, — l'incendiaire curry sur les bords du Gange, — à Java, le hideux tripang, — qui est le hareng du pays, — en Chine, le fameux nid d'hirondelle à l'huile de ricin...

MADAME DUPUIS.

O ciel!

ROUVIÈRE.

A Panama, j'ai mangé du singe... Bah! il n'y a pas un aliment dans la création qui ne m'ait passé sous la dent!

DUPUIS.

Ce diable de Tom!

ROUVIÈRE.

Aussi, s'il existe sous le firmament un convive sans façon, j'ose me flatter que c'est moi... Les Indiens des Mon-

tagnes-Rocheuses... ces sauvages sont doués véritablement d'une sagacité extraordinaire!... les Indiens, dis-je, m'avaient donné dans leur langue un surnom qui signifiait textuellement « l'estomac de bonne humeur... » Toujours content, — facile à vivre enfin!

DUPUIS.

Ce diable de Tom!

MADAME DUPUIS.

Acceptez-vous une troisième bécassine, monsieur Rouvière? Je vois avec plaisir que vous les aimez.

ROUVIÈRE.

Dix mille grâces, madame. Oui, j'aime les bécassines, je ne m'en défends pas; mais celles-ci ont un défaut, je ne puis vous le cacher : outre qu'elles sont trop fraîchement tuées, vous avez négligé de les faire saupoudrer légèrement de poivre fin, ce qui est quasiment indispensable à ce gibier... Ah çà! excusez ma curiosité, mais rien ne m'a plus intrigué, je crois, dans tout le cours de ma vie que ce plat que voici sur ce réchaud... Au nom du bon Dieu et des saints, qu'est-ce que c'est que cela?

DUPUIS.

Mon ami, je l'ai fait mettre pour toi : c'est du macaroni.

ROUVIÈRE.

Du macaroni, ceci?

MADAME DUPUIS.

Oui, monsieur Tom..., c'est une attention de George..., il m'a rappelé que vous séjourniez souvent en Italie... J'ai envoyé en toute hâte chez l'épicier, qui avait encore par bonheur cette petite provision de macaroni, et, en m'aidant du *Cuisinier royal*, car Jeannette en perdait la tête, j'ai essayé de vous l'arranger à l'italienne.

ROUVIÈRE.

A l'italienne! Mais, ma pauvre chère dame, ça n'a ja-

mais été du macaroni à l'italienne, ça, — jamais, jamais! — Au surplus, c'est peut-être bon tout de même... Voyons.

DUPUIS, après une pause.

Eh bien! mon ami?

ROUVIÈRE, résolument.

Mon ami, autant mâcher des tuyaux d'orgue! Oh! mais c'est prodigieux! Ah çà! c'est donc du macaroni fossile, ossifié,... je ne sais pas quoi! Il faut faire arrêter l'épicier qui vous a vendu cela!... Il doit être affilié à quelque chose!

DUPUIS.

Marianne, vite une assiette à M. Rouvière. Ah! mon ami, quel triste dîner tu fais là!

ROUVIÈRE, froidement.

Tu plaisantes! Ton vin est exquis d'ailleurs.

MADAME DUPUIS.

Moi... je ne sais plus que dire... J'en mourrai de chagrin... Monsieur Rouvière, goûtez au moins mon gâteau de riz, je vous en supplie à mains jointes.

ROUVIÈRE.

Très-volontiers, madame... dès que j'aurai achevé cette conserve de pois, — qui serait parfaite si on y avait un peu plus ménagé le beurre. (On entend le tintement d'une cloche.)

MADAME DUPUIS.

Eh! déjà l'angélus! (Elle se lève.) Pardon, monsieur Rouvière... je vous quitte pour un instant; mais je serai revenue bien avant l'heure de votre départ. (Elle va prendre une mante posée sur un meuble.)

ROUVIÈRE.

Comment! vous sortez, madame, d'un temps pareil! Il y a un pied de neige... Savez-vous cela?

DUPUIS.

Ma femme, mon ami, va tous les soirs à l'église quand

DUPUIS.

Si fait! Que veux-tu? elle n'est jamais sortie de son trou !... Et puis, ton arrivée lui avait monté la tête, je crois... Elle ne savait plus ce qu'elle disait... Elle parlait à tort et à travers, patati patata: c'était un chapelet de commérages à dépendre les oreilles.

ROUVIÈRE.

Mais pas du tout.

DUPUIS.

Si fait, parbleu !... Ne le nie pas... tu en étais agacé! Moi aussi, du reste... Il semblait qu'elle eût fait vœu de se montrer à toi sous ses côtés les plus défavorables... J'enrageais d'autant plus qu'elle en a de bons, — et à l'occasion d'admirables... Pauvre femme!

ROUVIÈRE.

Je n'en doute pas le moins du monde, mon ami... Son riz était excellent, tiens!

DUPUIS, violemment à la chatte.

A bas! Minette. Je ferai noyer cette infâme bête! (A Marianne, qui vient d'entrer.) Emmenez ce chat. S'il rentre ici, je le jette par la fenêtre. — Apportez le café, et vous nous laisserez.

MARIANNE.

Allons! viens-t'en, viens-t'en ma pauvre blanchette, puis que les messieurs de Paris ne veulent pas de toi... (A demi-voix en sortant.) Hom! il bouleverse tout dans la maison, cet Ostrogoth-là!

ROUVIÈRE (Il a pris les pincettes et fourrage dans la cheminée en fredonnant.) *O bell' alma innamorata o bell' alma innamorat* !... Vous n'avez pas de théâtre à Saint-Sauveur, vous autres?

DUPUIS.

De théâtre? Tu es bon là, toi !... Nous avons le théâtre de la foire, tous les ans, à la mi-carême.

y a encore de bons moments dans la vie, Tom, avoue-le!

ROUVIÈRE.

A qui le dis-tu, mon garçon?

DUPUIS.

Au fait, qui le saurait mieux que toi, Joconde? Mais tu as donc signé un pacte avec le diable, Tom! tu n'as pas changé! tu es resté jeune et superbe..... « J'étais jeune et superbe! » te rappelles-tu comme Talma disait cela?... Tu as de la barbe et des moustaches comme un lion de l'Atlas... Tu ressembles à Henri IV... Bois donc, mon ami.

ROUVIÈRE.

Cher vieux George, va. (Posant ses coudes sur la table et prenant un ton confidentiel. Ah çà! quelle idée as tu eue, toi, de t'enterrer dans ce bailliage, voyons?

DUPUIS, sérieux tout à coup.

Tu me trouves rouillé, hein?

ROUVIÈRE.

Non, non; mais qu'elle idée as-tu eue, dis-moi cela, entre nous?

DUPUIS.

Si fait, je suis rouillé, je le sens bien. Ah! mon ami, c'est que la province n'est pas un vain mot! Elle n'a pas volé sa réputation, la misérable!... Je la compare volontiers à ces sources d'eaux thermales qui vous prennent un animal vivant, et vous rendent une pétrification... Quelle idée j'ai eue, dis-tu? Eh! mon Dieu, qu'est-ce que la vie, Tom? Un enchaînement de hasards, un fatal engrenage qui s'empare de vous dès la naissance, et qui vous pousse de filière en filière jusqu'à la tombe!... Voici le rhum, mon ami.

ROUVIÈRE.

As-tu coutume de t'abandonner tous les soirs à des libations aussi prolixes, Georget?

DUPUIS.

Jamais, mon ami. C'est pour te faire honneur.

ROUVIÈRE.

Aussi je me disais... Ceci est le rhum, n'est-ce pas? Bon, continue ton odyssée.

DUPUIS.

A Paris, comme tu sais, j'étais en passe d'un assez bel avenir : j'allais acquérir, aux conditions les plus avantageuses, le cabinet de cet avocat à la cour de cassation chez qui je travaillais. — Je viens ici pour affaires de famille, comptant y rester trois mois au plus;... mais, oui-dà! quand une fois la province vous a mis la main au collet, elle vous tient bien...

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie!

Bref, je me laissai surprendre au charme... grossier sans doute, mais quotidien, mais incessant, de cette existence provinciale ; j'en savourai, à mon insu, le futile bien-être, les molles habitudes, la douce monotonie : sans défiance contre des séductions si minces qu'elles en étaient imperceptibles, je m'en trouvai un beau jour enveloppé comme d'un réseau de fer ; j'y demeurai captif!

ROUVIÈRE.

Oh! oh! madame Dupuis, j'imagine, a bien quelque chose à réclamer dans ce dénoûment-là?

DUPUIS.

Mon ami, tu me croiras ou te ne me croiras pas, mais elle était charmante. De plus, j'avais encore ma vieille mère, et c'était pour elle une vive satisfaction que de me voir me fixer ici. Enfin je me mariai : j'achetai l'étude de mon beau-père, et tout fut dit. — Prends donc un peu de mon kirsch, Tom.

ROUVIÈRE.

Tout à l'heure. Mais, dis-moi, tu n'es pas resté claquemuré depuis trente-cinq ans dans la vicomté de Saint-Sauveur, j'aime à croire? Tu as fait pour le moins ton tour de France? Tu vas quelquefois à Paris?

DUPUIS.

Ne me parle pas de cela. J'ai fait mon tour de France dans mon jardin, et je n'ai pas vu Paris depuis notre embrassade de la rue Montmartre!

ROUVIÈRE.

Comment, diable!... mais tu avais la passion des voyages autrefois?

DUPUIS.

Eh! je l'ai toujours, mon ami; mais qu'y faire? Quand je me mariai, mon projet était de vendre mon étude au bout de quinze ans, après avoir réalisé quelques économies. Je comptais alors mener ma femme à Paris, — et de là aux Pyrénées... C'était ma manie de voir les Pyrénées... et puis voilà une fille qui nous arrive après cinq ans de mariage.

ROUVIÈRE.

Tu as une fille, toi?

DUPUIS.

Pardi! je suis grand-père... Eh bien! il a fallu garder mon étude dix ans de plus pour doter convenablement cette enfant. Quand j'ai eu vendu... peuh! j'étais vieux... je suis resté dans mon fauteuil!... Je te l'ai dit, c'est un enchaînement de fatalités que ma vie. — Si nous faisions un petit punch, mon ami?

ROUVIÈRE.

Va pour le petit punch!... Ah! tu as une fille? Et tu l'as bien mariée, j'espère?

DUPUIS.

Mais fort passablement. Elle a épousé un sous-préfet,

ROUVIÈRE.

Un sous-préfet! mule du pape!... Tu mets trop de citron.

DUPUIS.

Tu crois?... Or çà, Tom, éclaircis-moi un mystère: comment ta modique fortune a-t-elle pu défrayer, pendant près d'un demi-siècle, ce vagabondage grandiose que tu mènes à travers le monde?

ROUVIÈRE, s'échauffant.

Mon ami, j'avais dix mille livres de rentes en terres: je commençai par transmuter mon patrimoine en billets de banque, ce qui doubla mon revenu; puis je plaçai tout à fonds perdu, ce qui le tripla. Affranchi alors de toute considération étroite, de tout lien de famille, de toute entrave sociale, — citoyen de l'univers, — libre comme l'oiseau du ciel, je m'élançai dans l'espace!... Je te porte un toast, ami George. Hop! hop! hourrah!

DUPUIS.

Ce diable de Tom! Eh bien! c'était énergique! c'était grand!

ROUVIÈRE.

Je consacrai ma jeunesse aux aventures lointaines, réservant pour mon âge mûr les moindres fatigues. — Mon pied, ce pied que voilà, ce pied qui touche le tien sur ce tapis, George, a croisé sa trace avec celles du tigre et de l'éléphant sur le sol de l'Inde. J'ai suivi ces rôdeurs formidables dans leurs forêts de bambous, hautes et solennelles comme des cathédrales.

DUPUIS.

C'était vivre cela, morbleu!

ROUVIÈRE.

Deux ans plus tard, j'arrivais à Canton. Quelle arrivée, mon ami! C'était au milieu d'une splendide nuit d'été. On célébrait l'avénement du céleste empereur. Notre canot

avait peine à se frayer passage à travers les jonques et les bateaux de fleurs pavoisés de lanternes innombrables ; des feux de mille couleurs se réfléchissaient dans le fleuve avec les étoiles, et nous apercevions au loin sur les rives miroiter les temples de porcelaine !

DUPUIS.

Spectacle féerique ! Heureux Tom !

ROUVIÈRE.

Je t'épargne les transitions. — De la Chine, je cinglai vers les Amériques. J'y voyageai plusieurs années, descendant du nord au sud, des savanes aux pampas, des grands bois austères du Canada aux riantes forêts du Brésil, tantôt à pied, tantôt à cheval, plus souvent en pirogue. — Mon plus long séjour fut au Pérou. Je ne pouvais m'arracher de cette coquette ville de Lima !... (Avec discrétion.) Hum ! j'avais pour cela des raisons

DUPUIS.

Ah ! traître ! ah ! bandit !

ROUVIÈRE.

Et puis, j'étais devenu joueur. Tu te figurerais difficilement, George, l'attrait d'une table de jeu dans cette patrie des galions. Il semble que l'on ait secoué sur le tapis un de ces arbres merveilleux qui s'épanouissent dans la légende orientale. On y voit peu ou point de monnaie régulière ; mais l'éclat fauve du lingot s'y mêle au scintillement des paillettes d'or, le feu du diamant à la clarté lactée des perles ; tous les trésors, ravis de la veille à l'océan ou à la terre, se heurtent et se combattent sous vos yeux dans un pêle-mêle fulgurant. On demeure là des nuits entières, des nuits qui sont des minutes, le regard fasciné, la cervelle en fusion, passant vingt fois entre deux soleils du trône de Rothschild au fumier de Job : on y devient chauve, on y devient fou, mais on y sent fortement l'existence !

DUPUIS.

Eh! sans doute, voilà... Et moi qui n'ai jamais joué que mon galopin de whist à un sou la fiche... Malédiction! Mais poursuis, Tom, tu m'électrises!

ROUVIÈRE.

Tout finit, comme tu sais. Dans un jour de tristesse, je m'embarquai sur un baleinier américain qui allait faire campagne dans les parages du pôle austral. Je touchai de la main les froides bornes de notre univers; je vis sur leurs socles de glace ces morses à figure humaine, accroupis et rêveurs comme les sphinx de Thèbes. Au milieu de ces limbes silencieux, dont tous les aspects sont étrangers à la vie terrestre, j'éprouvai les sensations d'un monde différent. J'eus l'illusion, en quelque sorte posthume, d'une planète nouvelle. Je vis là, si je ne me trompe, des jours et des nuits comme on en doit voir dans notre pâle satellite. Que te dirai-je, mon ami? Après trois autres années également bien remplies, je me trouvais à Rio-Janeiro, d'où je fis voile pour l'Europe, ayant décrit avec le bout de ma canne toute la circonférence du globe. — Ainsi se passa ma jeunesse.

DUPUIS.

Mon ami, il n'y a pas de roi qui ne doive te l'envier! Et depuis lors, Tom!

ROUVIÈRE.

Depuis lors, je n'ai plus voyagé. Je me suis promené, — d'abord sur la Méditerranée... Bah! il me semblait être sur le bassin des Tuileries! — J'en ai visité tous les rivages. Peu à peu, à mesure que l'âge est arrivé, j'ai restreint mon cercle, et maintenant je réside en Europe, allant de ville en ville, suivant l'attrait du moment; l'Europe, mon cher, mais elle est à moi! c'est ma propriété, mon domaine! Toutes les fêtes qu'y donnent les hommes ou la

nature, c'est à moi qu'ils les donnent ! C'est pour moi que Naples a son golfe et son théâtre Saint-Charles, Paris ses boulevards et Rachel, Madrid son Prado et ses combats de taureaux ! C'est pour moi qu'on vient de faire l'exposition de Londres ! *Evviva la libertà* ! A boire !

DUPUIS.

Tom, tu étais né avec du génie ! Mais tu ne m'as rien dit des femmes, mon ami ? Tu as dû cependant en voir de magnifiques ! A Rome, par exemple ! ce beau type romain, ces brunes moissonneuses de l'*Agro romano* ?

ROUVIÈRE, légèrement.

Oui, oui ; mais dans le Transtévère surtout.

DUPUIS.

Et en Asie ?... A Smyrne ?... Tu es allé à Smyrne ? Ces admirables filles d'Ionie, avec des sequins dans les cheveux... tu les a vues ?

ROUVIÈRE.

Oui, oui ; je leur ai même parlé.

DUPUIS.

Et les monuments, Tom, tu ne m'en as rien dit non plus ? l'Alhambra, le Colisée, le Parthénon ?

ROUVIÈRE.

Bah ! des amis à toi, tout cela ! Je ne t'en dis rien, parce que cela traîne partout. Tout le monde a vu ça. (Un moment de silence.)

DUPUIS, frappant violemment sur la table.

Damnation ! (Il se lève, enfonce ses mains dans ses poches et marche à travers le salon.)

ROUVIÈRE.

Eh bien ! qu'est-ce qui te prend ?

DUPUIS.

Ah ! Tom ! Tom ! la rougeur me monte au front, quand je compare à la destinée que tu as su te faire celle que j'ai

subie ! Tandis que ton cœur comptait chacun de ses battements par quelque noble ou gracieuse émotion, le mien marquait stupidement les heures comme une horloge de cuisine ! (Il s'arrête. Car enfin est-ce que j'ai vécu, moi? Fi donc ! Je suis né, j'ai dormi et j'ai mangé, voilà tout ! Aussi qu'est-il arrivé ? Je me suis éteint, je me suis raccorni ; je suis descendu dans l'échelle des êtres au niveau du crétin des Alpes... du coquillage... du mollusque !

ROUVIÈRE.

Allons ! allons ! tu vas trop loin. Si tu ne possèdes plus tout-à-fait la même verdeur d'imagination, la même vivacité d'esprit que je t'avais connues autrefois....

DUPUIS.

Ah ! ah ! tu l'avoues donc enfin, tu me trouves rouillé !

ROUVIÈRE. (Il se lève, allume un cigare, s'adosse à la cheminée et dit en brossant ses moustaches de la main.)

Écoute, George, je serai franc. — Tu sais que je le fus toujours. — Mon impression, lorsque j'ai mis le pied dans ta demeure, a été sinistre. J'y ai respiré je ne sais quelle vague odeur de nécropole. J'ai cru pénétrer dans une de ces habitations d'un autre âge reconquises sur la mort par la patience de l'antiquaire. — Pendant qu'on était allé t'avertir, je regardais, avec une sorte de curiosité hébétée, ces meubles, ces tableaux, ces tentures, dont la propreté morne semble attendre la vitrine d'un musée : je me rappelais ta délicatesse d'esprit, ton élégance de mœurs, ton goût éclairé des arts, et je ne pouvais absolument concilier cette brillante image qui m'était restée de toi avec l'existence maussade et plate dont les témoignages attristaient mes yeux. Tu es entré alors ; je t'ai vu. — Tu m'as parlé... Ma vue, mon jugement étaient-ils altérés par les préoccupations auxquelles tu me trouvais en proie ? Je ne sais... mais ton langage m'a surpris... ton front même m'a

paru rétréci... j'ai essuyé une larme furtive, — et j'ai murmuré malgré moi, comme j'eusse fait devant ta tombe : Voilà donc tout ce qui reste de mon ami ! — Je ne t'offense pas, George ?

DUPUIS.

Non, Tom, non. J'avais d'ailleurs le sentiment de ma décadence. Je m'en doutais du moins, et ce doute était insupportable. J'aime mieux la certitude.

ROUVIÈRE.

Parlons d'autre chose, mon ami. — Tu as vendu ton étude ? et que comptes-tu faire maintenant ?

DUPUIS.

Que veux-tu que je fasse ? j'achèverai de mourir !

ROUVIÈRE.

Eh ! sangdieu ! ressuscite plutôt ! — Causons sérieusement, George. Tu t'étais, en te mariant, créé des devoirs tu les a remplis jusqu'au bout : c'est très-bien ! — Mais aujourd'hui ta position est faite ; l'avenir de ta femme, celui de ta fille, sont largement assurés.... Qu'est-ce qui t'empêche pendant deux ou trois ans de te replonger dans le courant de ton siècle et d'y retremper tes facultés ? Tu sais de quel air miraculeux on voyage à présent : en deux ans, te dis-je, tu peux parcourir l'Europe et même pousser une pointe en Asie.... Tu peux recouvrer au contact des plus radieuses créations de la nature et des arts toute la fraîcheur et tout le mouvement de ta pensée.... Tu peux assouvir ces regrets qui te rongent le cœur et qui abrègent tes jours ! en deux ans, pas davantage ! Et maintenant, si tu préfères le suicide à outrance, libre à toi !

DUPUIS.

Eh ! mon ami, quelle apparence y a-t-il que j'aille, à mon âge, m'embarquer seul par les chemins comme un écolier ?

ROUVIÈRE, allant à lui.

Est-ce qu'il s'agit de s'embarquer seul ? Ne suis-je pas là ? Est-ce que je ne mets pas à la disposition mon expérience, ma chaise de poste, mon domestique, — tout ce que je possède enfin ?

DUPUIS.

Comment ! Tom, vraiment ? tu m'accompagnerais partout ? (Ils se mettent en marche côte à côte à travers le salon.)

ROUVIÈRE.

Mais je te conduirai par la main, mon garçon ! je t'épargnerai les guides, les ciceroni et toute la vermine familière du touriste. Ne me remercie pas, cela m'enchante. Tes impressions raviveront les miennes. Et puis n'est-il pas délicieux, George, de terminer tous deux la vie comme nous l'avons commencée, confondant nos aventures, nos plaisirs, nos cassettes ? Allons ! c'est entendu, hein ?

DUPUIS.

Je t'avoue, mon ami, que jamais projet ne m'a souri davantage ; mais....

ROUVIÈRE.

Point de mais, c'est entendu ! Nous irons attendre la fin de l'hiver à Paris : pour prendre patience, tu auras les musées, les spectacles... je te mènerai dans les coulisses... tu entendras Alboni, Cruvelli... Tu aimais la musique autrefois ?

DUPUIS.

Je l'aime toujours, mon ami ! je joue même encore de la flûte.

ROUVIÈRE, entraîné.

Eh bien ! tu emporteras ta flûte.... Qu'est-ce que je disais donc ? Ah ! l'hiver à Paris, — c'est convenu ; mais dès les premiers jours du printemps, si tu m'en crois, nous franchirons les Pyrénées : nous passerons trois mois dans

la Péninsule... nous profiterons de l'été pour visiter les capitales de l'Allemagne... et nous redescendrons en Italie par Trieste et Venise.... Que dis-tu de ce plan ?

DUPUIS. (Il s'arrête.)

Je dis... (avec décision) je dis qu'il m'ouvre le ciel!... donne-moi un cigare!.... je dis que tu as raison, — que j'ai assez long-temps vécu pour les autres... que j'ai fait dans ma vie une part suffisante au sacrifice! Eh! morbleu, on a aussi des devoirs envers soi-même ! (Il lance d'énormes bouffées de fumée.) On doit compte à la Providence des dons qu'on en a reçus ! L'intelligence, — l'imagination, — le sentiment du beau, sont des bienfaits qui obligent, Tom ! C'est une honte, c'est un crime digne des sauvages que de laisser périr ces flammes sacrées sous l'éteignoir !

ROUVIÈRE.

Eh ! à la bonne heure! je retrouve mon George!... Ah çà ! mon ami, battons le fer pendant qu'il est chaud.... (Il appelle.) Marianne!

DUPUIS, baissant la voix tout à coup.

Chut ! chut ! qu'est-ce que tu lui veux donc?

ROUVIÈRE.

Mais je veux la prévenir de ton départ, afin qu'elle s'occupe de ton petit bagage.... Marianne !

DUPUIS.

Chut ! chut !... comment, mon ami? est-ce que nous allons partir ce soir ?

ROUVIÈRE.

A neuf heures.... J'ai commandé les chevaux pour neuf heures, tu sais bien.

DUPUIS.

Oui, oui, je le sais... mais la nuit menace d'être diantrement rude... il fait un froid de Sibérie... il me semble que nous pourrions sans inconvénient attendre à demain matin.

ROUVIÈRE.

Oh! écoute, si tu as peur d'une onglée et d'une nuit en voiture, enfonce ton bonnet sur tes deux oreilles, couche-toi et ne me parle plus de voyager!

DUPUIS.

Mon ami, je n'ai peur de rien, ni de personne; mais la vérité est que cette grande hâte me déconcerte un peu. J'avais compté sur deux ou trois jours pour me retourner, — pour faire mes préparatifs...

ROUVIÈRE.

Quels préparatifs? Il te faut une malle et un peu de linge; tu as une heure pour cela, c'est assez. Si tu n'as pas d'argent, j'en ai. Voyons, pas d'enfantillage, George; si tu différes ton départ de deux ou trois jours, il est clair, pour toi comme pour moi, que tu ne partiras pas. Je n'ai pas besoin de te dire quelles influences, quels obstacles amolliront ton courage et ruineront ta résolution. Quoi qu'il en soit, en pareille circonstance, il faut trancher dans le vif ou renoncer...

DUPUIS, après un moment de réflexion.

Tu as encore raison... Touche là, Rouvière; je suis ton homme.

ROUVIÈRE, appelant.

Mar....

DUPUIS, vivement.

Non n'appelle pas Marianne... c'est inutile. Je sais mieux qu'elle ce qui m'est nécessaire. Je ferai ma malle moi-même, sitôt que ma femme sera rentrée. (Il regarde à la pendule.) Huit heures... elle ne peut tarder beaucoup maintenant... Eh bien! quoi? c'est un moment à passer... un triste moment, j'en conviens... mais après tout j'ai ma conscience pour moi... et puis, si ma coupe est pleine d'une généreuse liqueur; qu'importe un peu d'amertume sur les bords?... Ah! Tom, quelle perspective soudaine!

quel horizon ! Grenade, Venise, Naples !... c'est un rêve !... Huit heures cinq... Ah ! je donnerais vingt-cinq louis pour être plus vieux d'une heure... Mon Dieu ! d'un quart d'heure seulement... Je sais bien que c'est une faiblesse, mais...

ROUVIÈRE.

Allons ! veux-tu que je me charge d'avertir ta femme, moi ?

DUPUIS.

Franchement, Tom, tu me rendras service.

ROUVIÈRE.

Eh bien ! c'est arrangé. Va-t'en faire ta malle.

DUPUIS.

Ce n'est pas au moins que je craigne une scène violente ; ce serait méconnaître son caractère.

ROUVIÈRE.

Je verrai bien.

DUPUIS.

Dis-lui surtout que je la prie instamment de garder son calme. Des attendrissements me feraient mal et ne serviraient à rien.

ROUVIÈRE.

Je vais le lui dire. Allons, ta malle !

DUPUIS.

J'y cours. (Revenant). Mon ami, dis-lui cela tout doucement, n'est-ce pas ?

ROUVIÈRE.

Sois tranquille. Mais toi, ne va pas m'abandonner, quand une fois je me serai mis en avant.

DUPUIS.

Fi donc ! déserter pendant le combat. Tu ne me connais plus, Tom !

ROUVIÈRE.

Non... C'est que, dans ce cas-là, je jouerais un fort sot personnage, tu conçois ?

DUPUIS.

Tom Rouvière, j'ai l'honneur de vous affirmer que ma résolution est prise, que ce soir à neuf heures, rescousse ou non rescousse, je pars avec vous, et, s'il vous faut ma parole pour gage, je vous la donne... Es-tu content?

ROUVIÈRE, le prenant par les épaules.

Va faire ta malle! (Dupuis sort.)

ROUVIÈRE, seul; il se frotte les mains.

Ah! ah! c'est donc à nous deux, ma chère madame Dupuis!... Assurément mon principal but en cette affaire est d'obliger George, — de le rendre à lui-même; mais je ne suis pas indifférent non plus au plaisir de lancer la foudre à travers la sérénité de cette matrone ridicule... Voilà une femme, je l'avoue, qui renverse toutes mes notions morales... Je ne suis pas un Turc... j'avais cru fort chrétiennement jusqu'ici que la polygamie était un cas pendable... mais, ma foi! il est décidément impossible qu'un galant homme soit condamné à l'intimité perpétuelle d'une créature aussi parfaitement désagréable que l'est ce vieux pot-au-feu de village! — Avant même d'avoir vu cette femme, je l'avais comprise, je l'avais jugée: elle m'était odieuse! Oui, je l'avais devinée tout entière, depuis ses souliers de castor jusqu'à son bonnet à tuyaux plas, dans l'ordonnance de ce monde mesquin, son œuvre et son image, — dans la béate symétrie qui prête à chacun de ces meubles, savamment distancés, un air de si profond ennui, — dans le méthodisme poupon que respire tout cet intérieur de presbytère... Il n'y a pas jusqu'à ce baromètre, — terni par sa curiosité banale, jusqu'à ces niaises raretés, — ce bengali empaillé... ce nécessaire en coquillages... ce verre filé... ces absurdes cocos sculptés par les prisonniers, qui ne m'eussent donné fidèlement la mesure

de sa personne physique et morale... Cette femme-là, — j'en mettrais ma main au feu, — conserve des pommes dans ses armoires à linge!.. Pauvre George!.. un homme d'esprit cependant!

..... J'en étais fâché à cause de lui... mais je n'ai pas pu y tenir... je l'ai bourrée comme une caronade pendant tout le dîner. J'ai été maussade comme un Kalmouk! au fond, j'en avais honte... mais, ma foi! on n'a pas des nerfs de bronze... M. du Luc! Madame Le Rendu! et sa poissonnerie, — et sa chatte, — et son curé! Que diable! c'était trop fort... Non, je n'imagine pas que l'existence bornée, l'esprit étroit, le langage commun d'une taupinière de province puissent jamais se résumer dans un type plus complet, et réaliser une figure de femelle plus disgracieuse.

Ah! nous allons avoir probablement une chaude explication, car je sais assez quelles âmes de harpie se dérobent sous ces masques débonnaires : j'entrevois la griffe sous le gant ouaté de la dévote... Mais elle va trouver son maître, ou je me trompe fort. J'ai les pleins pouvoirs de George... j'ai sa parole... je sais qu'elle est solide... je ne lâcherai point prise.

Excellent George! que n'a-t-il pas dû souffrir avant de courber sa tête intelligente sous ce joug imbécile! Eh! mon Dieu, je connais cette histoire-là. Il aura lutté bravement d'abord, — et puis peu à peu il aura été dompté comme tant d'autres par l'action continue, dissolvante de cette volonté féminine. — C'est un martyre de trente années! mais pardieu! madame Dupuis, le vengeur est arrivé! (Il rit.) Ça me rappelle ma bataille contre cette mégère indienne à qui j'avais volé son manitou pendant son sommeil... Ah! la méchante drôlesse! C'est une chose extraordinaire comme toutes les vieilles femmes se ressemblent.

(Au bruit de la porte qui s'ouvre, il se pose carrément le dos au feu).

MADAME DUPUIS, parlant à sa chatte, qui essaie de se glisser à sa suite.

Pas du tout! vous vous êtes fait mettre à la porte. — restez-y. (Elle referme la porte.) Oh! Dieu!... oh! les mauvais sujets... ils ont fumé!

ROUVIÈRE.

Avons-nous fumé?... (Il aspire avec bruit.) Dieu me protège, je le crois! Eh bien! voyez jusqu'où peut aller la distraction, madame Dupuis... je ne m'en étais pas aperçu, tant nous étions absorbés, George et moi, dans notre grand projet.

MADAME DUPUIS, se débarrassant de sa mante et de son chapeau.

Quel projet?... Vous nous restez, monsieur Tom?

ROUVIÈRE.

Hum! pas précisément! mais, pour George et pour moi, cela revient au même. Savez-vous deviner les énigmes, madame Dupuis?

MADAME DUPUIS, le regardant fixement.

Vous n'emmenez pas George, par hasard?

ROUVIÈRE.

Mais avec votre permission, madame Dupuis, j'ai positivement cet avantage.

MADAME DUPUIS, souriant avec indécision et l'interrogeant du regard.

Non? non, n'est-ce pas?... Vous me jugerez bien simple, monsieur Rouvière, de répondre sérieusement à une plaisanterie;... mais je n'en suis pas maîtresse,... vous m'avez atteinte à la source de ma vie... Dites-moi... je vous en prie, dites-moi, mon bon monsieur Tom, que vous me laissez mon mari?

ROUVIÈRE.

Je vous laisse son cœur sans contredit, ma très-chère dame; mais la vérité est que je vous enlève momentanément sa personne. En deux mots, George songeait depuis

longtemps à reprendre langue dans le monde des vivants, et il a saisi avec joie l'occasion de ce départ précipité, qui coupe court à tout empêchement subalterne.

MADAME DUPUIS, s'appuyant d'une main sur un fauteuil, les yeux baissés et vagues, murmure à demi-voix:

C'est vrai!

ROUVIÈRE.

Tenez, l'entendez-vous, le forcené? quel tapage il fait là haut avec sa malle! Il la traîne sur le parquet comme un char de triomphe!... Ah çà! il ne vous paraîtra pas merveilleux, j'imagine, madame Dupuis, qu'après avoir séjourné trente années consécutives à Saint-Sauveur-le-Vicomte, un homme de la trempe de George...

MADAME DUPUIS simplement, d'un ton bref.

Oh! ne m'expliquez rien... je comprends. Où l'emmenez-vous?

ROUVIÈRE.

Mais à vous dire vrai, ma chère dame, un peu partout: d'abord...

MADAME DUPUIS.

Pour combien de temps?

ROUVIÈRE.

Oh! pour un an — ou deux tout au plus. Ah! madame Dupuis, quel avenir cela vous fait! Combien va s'enrichir en ce petit nombre de mois votre collection, si brillante déjà, d'objets d'art et de curiosités naturelles! Joignez-y une douzaine de reliquaires authentiques. — et de chapelets bénits de la main du Saint-Père... *propriâ manu!*... Ah! ah! qu'est-ce que vous dites de cela!

MADAME DUPUIS, qui ne l'a pas écouté, se laisse tomber dans le fauteuil et cache son visage dans ses deux mains.

Oh! mon Dieu!... (On entend ses sanglots étouffés.)

ROUVIÈRE, fronçant le sourcil.

(A part). Ah ! cela tourne à l'élégie ! (Haut, après un mouvement.) Allons, ma chère madame Dupuis ! voyons donc ! cela n'est pas raisonnable ! de quoi s'agit-il après tout ? D'un voyage ! Ce n'est pas la mort d'un homme qu'un voyage,... on en revient, j'en suis la preuve... Eh ! comment font donc les femmes des marins, mon Dieu !... Allons, encore !... Ah ! véritablement, ce n'est pas bien ! vous me mettez dans l'embarras, madame Dupuis ! vous me rendez mon ambassade infiniment pénible !

MADAME DUPUIS, d'une voix brisée.

Excusez-moi, monsieurs,... vous voyez,... je... je ne puis... (Elle laisse retomber sa tête dans sa main.)

ROUVIERE. (Il fait un geste d'impatience et commence une rapide promenade : puis s'arrête tout à coup devant madame DUPUIS :)

Voilà justement, madame, — j'ai mission formelle de vous le dire, — ce que George tient par-dessus tout à éviter.

MADAME DUPUIS. se levant à demi avec anxiété.

Est-ce que je ne vais pas le voir ?

ROUVIÈRE.

Vous allez le revoir certainement, si vous reprenez un peu de fermeté : sinon, comme sa détermination est irrévocable; il vaudrait mieux, pour vous et pour lui, en demeurer là.

MADAME DUPUIS.

Eh bien ! je vais être courageuse, je vous le promets... quelques minutes seulement... donnez-moi encore quelques minutes... Je ne puis pas,... comme cela,... tout d'un coup... Oh ! Dieu ! Dieu de bonté ! (Elle pleure

ROUVIÈRE, durement.

Encore une fois, madame, votre désespoir me paraît

tout-à-fait hors de proportion avec l'événement. Que diantre ! je ne le mène pas à la guerre, votre mari.

MADAME DUPUIS, parlant comme un enfant, en essuyant ses larmes.

Non, non,... je sais bien,... il reviendra.

ROUVIÈRE.

Vous avez de la religion, madame Dupuis, voici le moment de vous en souvenir... Ce n'est pas tout que d'aller à l'église,... il ne faut pas songer uniquement à soi en ce monde.

MADAME DUPUIS, parlant avec peine.

Mais,... monsieur Rouvière,... c'est qu'il n'est pas habitué, comme vous, à cette vie de fatigues continuelles ;... sa santé est plus frêle que vous ne le pensez... (Lui prenant les mains avec élan.)Vous aurez bien soin de lui, n'est-ce pas ?

ROUVIÈRE, moins rude.

Hem !... sans doute, madame, sans doute : comptez sur moi,... je m'engage à vous le ramener frais et rose comme une demoiselle... Je m'y engage sur l'honneur, entendez-vous ?... Mais, je vous en prie, plus de larmes, et surtout point de scène d'adieux-

MADAME DUPUIS.

Non , monsieur , vous serez content de moi ; vous verrez : — c'est fini. (Souriant.) Il n'y paraît plus déjà.

ROUVIÈRE.

Allons ! c'est bien, madame Dupuis, c'est bien !... Je fais grand cas, moi, des femmes vaillantes, des épouses sincèrement chrétiennes. — Et maintenant, que nous sommes de sang-froid, permettez-moi de vous répéter que cette immense affliction n'avait réellement pas de raison d'être. Qu'est-ce qu'une année ? Mon Dieu, vous passerez six mois chez votre fille, je suppose ; le reste du temps, vous vivrez ici, gentiment, au milieu de vos habitudes et de celles de George. Il ne sera même qu'à moitié absent,

car tout ici vous parlera de lui; vous le retrouverez à chaque pas.

MADAME DUPUIS secouant la tête.

Prenez garde, monsieur Tom, prenez garde en me cherchant des consolations, d'augmenter une douleur — que vous ne pouvez comprendre.

ROUVIÈRE.

Je vous demande pardon, madame; je la comprends, — et je pensais vous le prouver.

MADAME DUPUIS.

Oh ! monsieur, je n'accuse ni votre intelligence, — ni votre bonté, soyez-en sûr.

ROUVIÈRE.

Madame !

MADAME DUPUIS avec effusion.

Mais enfin il y a des choses qu'on ne devine pas, monsieur Tom... Songez-vous combien votre existence a été différente de la nôtre?... Vous avez été sage, vous,... vous n'avez pas laissé votre cœur se prendre dans ces liens dont on ne sait le nombre et la force que le jour où ils se brisent... Oui, vous le disiez bien, tout ici, — jusqu'aux pierres du foyer, tout fait partie de notre vie commune : — tout unissait nos souvenirs et rapprochait nos pensées,... tout nous aimait et tout nous était cher !... Je le croyais du moins... Il n'y a qu'un instant encore, combien j'attachais de prix à ces objets familiers à tous deux depuis tant d'années, aux moindres traces de nos longues habitudes... à tous ces témoins des projets, des plaisirs, des chagrins partagés !... et maintenant ils ne sont plus, ils ne peuvent plus être pour moi que les ruines d'un bonheur mensonger, — les débris d'une illusion !...

ROUVIÈRE.

Eh ! madame, l'exagération est étrange. En admettant

sue ce voyage jette quelque trouble dans le présent, le passé du moins demeure intact.

MADAME DUPUIS.

Vous vous trompez, monsieur. Ce voyage n'est rien sans doute, mais il répond cruellement à une question que je me suis adressée en secret toute ma vie... George est-il heureux?... Eh bien! non. J'étais seule heureuse,... voilà la vérité! (Avec une vive émotion.) Il était résigné,... mais pas heureux... Hélas! mon cœur pourtant, j'ose le dire, était digne du sien,... mais pour le reste, je lui étais trop inégale; je le sentais amèrement. De quelle ressource pouvait être pour un esprit comme le sien le pauvre entretien d'une fille de province, étrangère à toute chose, et qui ne savait que l'aimer?

ROUVIÈRE.

Vous poussez à l'excès, madame, la défiance de vous-même : pour moi, plus je vous connais, et mieux j'apprécie le choix que George a fait de vous.

MADAME DUPUIS, se levant et souriant.

Vous me flattez, monsieur Rouvière, parce que vous me voyez souffrir;... vous êtes généreux,... je veux l'être aussi, et vous pardonner toutes les peines que vous m'avez causées, car il y a bien longtemps que je vous ai maudit pour la première fois.

ROUVIÈRE.

Moi, madame? comment ai-je pu le mériter?... Mais avant tout, dites-moi, vous êtes mieux, n'est-ce pas? je ne sais à quoi cela tient, mais vous me paraissez rajeunie de dix ans.

MADAME DUPUIS, souriant.

Oui,... je crois que j'ai un peu de fièvre,... c'est ce qu'il faut.

ROUVIÈRE.

Voyons, courage !... Mais enfin à quel titre ai-je figuré d'une façon si pénible dans votre destinée ?

MADAME DUPUIS, un peu exaltée.

Mon Dieu ! monsieur Tom, vous n'ignorez pas que toute femme, dès le lendemain de son mariage, se trouve en présence d'une rivalité bien redoutable, — celle des souvenirs de son mari... C'est une tâche difficile, croyez-moi, que de faire oublier tous les biens qu'on nous a sacrifiés, — que d'apaiser, nous seules, dans le cœur de notre époux, les regrets de son âge d'or, — regrets plus vifs chaque jour, à mesure que le lointain s'accroît et que la jeunesse s'efface !... Quant à moi, je m'aperçus bien vite, monsieur, que votre nom, si souvent invoqué, était pour George le symbole favori des plaisirs perdus,... la plus riante incarnation des fantômes d'autrefois : vous représentiez, dans cette chère pensée, l'indépendance, l'aventure, le temps des courtes douleurs et des espoirs infinis ;... moi, j'étais la vie positive, le terre-à-terre du ménage, le souci de la veille et du lendemain... J'étais... la prose, et vous étiez la poésie ; c'était donc vous qu'il fallait combattre : j'y mis tous mes soins, toute mon âme... Hélas ! j'avais beau faire, vous étiez le plus fort ! Tous les jours, George devenait plus rêveur, et je sentais que chaque moment de tristesse marquait un de vos triomphes... Ah ! que de fois j'ai caché dans l'ombre de ce foyer, — ou sous les saules de ce petit jardin, — mes défaites et mes pleurs !... Mais j'étais jeune alors, — et Dieu aime la jeunesse ;... il me donna ma fille, vous fûtes vaincu. (Douloureusement.) Aujourd'hui... l'ange est parti. — la victoire vous revient.

ROUVIÈRE, d'une voix saccadée.

Qui sait, madame ? Le dernier mot n'en est pas dit. Vous

allez voir George. Parlez-lui. Vous pouvez encore empêcher ce départ.

MADAME DUPUIS, avec douceur.

Je vous l'ai promis, — je n'essaierai pas.

ROUVIÈRE.

Eh ! je vous rends votre promesse; je ne veux pas être votre mauvais génie, moi ! Je suis brusque, madame... personnel quelquefois, — c'est mon métier de vieux garçon; mais je ne suis pas méchant, — daignez le croire.

MADAME DUPUIS.

Je le vois, je le vois; mais je connais George, monsieur : tous mes efforts seraient inutiles; ils l'irriteraient, voilà tout... Et quand même, à force de larmes, je pourrais le retenir, maintenant je ne le voudrais pas... Je n'aurais fait que joindre un regret plus amer et plus récent à tous ceux qui déjà empoisonnaient sa vie. Demain, toujours, son ennui, ses allusions involontaires, son silence même, me reprocheraient mon triste avantage... Non, — il faut qu'il parte.

ROUVIÈRE, après une pause.

Tout cela est juste, — très-juste... Il n'y a pas moyen de le contester,... vous êtes dans le vrai. Comptez du moins, madame, que j'abrégerai autant qu'il sera en moi la durée de son absence.

MADAME DUPUIS.

J'y compte... Merci. (Elle lui tend sa main, que Rouvière baise en s'inclinant profondément. — On entend au dehors un grand bruit suivi d'un tumulte de voix. Madame Dupuis reprend avec effroi :) Mon Dieu ! qu'y a-t-il? ... C'est lui ! je reconnais sa voix. (George Dupuis ouvre la porte avec fracas et entre suivi de Marianne.)

DUPUIS, à Marianne.

Vous êtes une maladroite ! taisez-vous ! Ne dirait-on pas que cette malle pleine de linge est une montagne à porter?

(A sa femme.) Figure-toi, ma chère, que cette sotte fille ne trouve rien de si plaisant que de laisser rouler ma malle au haut en bas de l'escalier !

MARIANNE.

Dame ! monsieur, depuis que vous m'avez dit que vous alliez à Rome, je ne sens plus ni bras ni jambes, moi ! je n'ai plus de forces ! Aller à Rome ! ma foi ! voilà du nouveau... et du beau !

DUPUIS.

Cette fille est folle !... De quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît ?

MARIANNE.

De rien. — Mais c'est une drôle d'idée tout de même qui vous prend de laisser madame toute seule, — à son âge, — pour aller à Rome ! Bien heureux si vous la retrouvez !... je n'en réponds pas...

DUPUIS, se contenant.

Marianne, prenez garde ! vous voyez que je ne suis pas content !

MARIANNE.

Je crois bien... Vous n'êtes pas content des autres, parce que vous n'êtes pas content de vous ; c'est l'usage.

DUPUIS, éclatant.

Je vous chasse, Marianne !

MADAME DUPUIS, sévèrement.

Allez vite en bas, ma fille.

DUPUIS.

Je vous chasse ! Quand ce serait le dernier mot que je dirais dans ma maison, il sera obéi ! je vous chasse ! (Marianne sort.)

DUPUIS, à sa femme.

C'est votre faute aussi, ma chère amie. Vous laissez vos domestiques se mettre vis-à-vis de vous sur le pied d'une

familiarité déplacée, — et voilà ce qui arrive! Vous avez entendu que j'ai chassé cette fille ?

MADAME DUPUIS.

Oui, mon ami. — Je lui ferai son compte demain matin, — si tu ne reviens pas sur ton arrêt.

DUPUIS.

Si je ne reviens pas? Est-ce ma coutume de changer d'avis toutes les cinq minutes ? Suis-je une girouette ? ou me juge-t-on assez affaibli par l'âge pour me laisser faire la leçon chez moi par mes valets?

MADAME DUPUIS.

De grâce, mon ami, pas un mot de plus là-dessus : — elle sortira demain. (Parlant vite.) Mais je voudrais savoir, George, si tu as bien tout ce qu'il te faut... Permets-moi de jeter un coup d'œil sur cette malle, veux-tu ? Les hommes ne sont pas grands connaisseurs en matière de nippes, et il suffit en voyage d'une niaiserie qu'on ne retrouve pas pour vous irriter toute une journée... Je sais bien qu'on peut acheter ce qui manque; mais à quoi bon, si on peut s'en dispenser?... (Gaiement.) Et puis cela vous fera penser à moi le long de la route, vagabond !

DUPUIS.

A ta guise, ma chère... Voici les clefs. (Madame Dupuis sort.)

DUPUIS, ROUVIÈRE.

DUPUIS, changeant de ton et de visage dès que sa femme est sortie.

Dis-moi donc, mon ami, il me semble qu'elle a très-bien pris cela ?

ROUVIÈRE, sérieux.

Parfaitement. — Sais-tu, George, qu'elle a du bon, ta femme?

DUPUIS, le regardant avec attention.

N'est-ce pas?

ROUVIÈRE.

Elle est timide, modeste à l'excès ; cela lui fait tort.

DUPUIS.

Je te le disais bien, mon ami... Elle avait peur de toi... Tiens, je gagerais qu'une fois la glace rompue entre vous deux tu auras eu peine à la reconnaître?

ROUVIÈRE.

C'est la vérité. Sous le coup de l'émotion, — car je ne te cache pas qu'elle a été d'abord vivement émue, — elle a trouvé dans son cœur des accents... qui m'ont surpris.

DUPUIS.

Oh ! pour du cœur, elle en a !

ROUVIÈRE.

Tu pourrais ajouter qu'elle a de l'esprit, et du plus délicat, et du plus élevé, au besoin !

DUPUIS, radieux.

Eh ! mon ami, je le sais bien ! je ne suis pas moi-même une bête, n'est-ce pas? L'aurais-je épousée, je te le demande, si je n'avais pas compris qu'il y avait là quelque chose?... Aussi, ce serait à refaire, je te le dis la main sur la conscience, je le referais,... et non-seulement, Tom, je suis heureux de mon choix, mais j'en suis fier !... Eh ! mon Dieu, elle a des travers... je les vois mieux que personne; mais, de bonne foi, qu'est-ce que c'est qu'un peu de gaucherie, de jargon local, — quelques préoccupations de clocher, — lorsqu'à côté de ces taches on voit éclater chez une femme la tendresse la plus dévouée et la plus ferme, le sens le plus droit et le plus exquis, — la piété la plus ardente, — et en même temps la plus discrète... toutes les vertus enfin qui peuvent captiver un honnête homme.

ROUVIÈRE, riant et lui touchant l'épaule.

Ah ! ah ! l'honnête homme ! Je te vois venir !... Allons... c'est bien.

DUPUIS

Comment ?

ROUVIÈRE.

Bon ! la conclusion de ce discours est assez claire : en songeant mieux, en évaluant plus à loisir tout le prix du trésor qu'on a dans sa maison, — on a perdu le courage de le quitter. Tu me laisses partir seul enfin... Au surplus, je le comprends.

DUPUIS.

Je te jure, mon ami...

ROUVIÈRE.

Assez, assez... je le comprends, te dis-je.

DUPUIS, avec humeur.

Eh ! tu le comprends mal... Je n'ai jamais mis en oubli les qualités de ma femme ; mais, fût-elle dix fois une sainte, il n'en demeure pas moins vrai que j'ai vécu, moi, comme un limaçon ! Eh ! pardié, ses vertus, je n'en jouirai que mieux quand le sentiment de ma dégradation intellectuelle ne se mêlera plus, comme la voix de l'insulteur romain, à mes plus douces émotions !

ROUVIÈRE, haussant les épaules.

Il me fait rire, ma parole, avec sa dégradation intellectuelle !

DUPUIS.

Tu ne riais pas, il n'y a qu'un instant, quand tu me la dépeignais avec des couleurs — dont ton amitié tempérait à peine l'énergie !

ROUVIÈRE.

Comment ! tu n'as pas vu que je plaisantais ?... Tous les gens d'esprit qui habitent la province s'imaginent qu'ils y

deviennent idiots. — Je pressentais chez toi cette manie, et je m'amusais à l'irriter... après boire !

DUPUIS.

Quoi qu'il en soit, je tiens à ce voyage plus que jamais : si j'ai eu un moment d'hésitation, il est passé ; j'ai pu craindre, je l'avoue, l'impression de ce départ sur l'esprit de ma femme ; mais sa contenance vient de dissiper mes derniers scrupules.

ROUVIÈRE.

Écoute, George ; tu te fies trop aux apparences : pour ne pas te contrarier, ta femme affecte une fermeté qui est bien loin de son cœur. Je sais, moi...

DUPUIS, avec colère.

Tu sais, toi !... tu sais que tu as réfléchi, que je te gênerais, et que tu me plantes là, voilà !

ROUVIÈRE.

Mais non, George !... c'est un malentendu, — rien de plus. J'ai cru sincèrement, à ton langage, que tu avais changé de visée... J'ai cru aller au-devant de tes vœux en te rendant ta parole... Dès que tu persistes, il suffit ; j'en suis ravi.

MARIANNE, ouvrant la porte.

Voilà les chevaux ! (Elle referme la porte brusquement.)

ROUVIÈRE.

Hon, elle m'égorgerait, si elle pouvait, cette vieille-là. Or çà, ceignons nos reins. (Il s'enveloppe de son manteau en piaffant sur le parquet.) A propos... diable !... je crois me souvenir que tu ne dors pas en voiture, toi ?

DUPUIS.

Je te demande pardon ! le mieux du monde.

ROUVIÈRE.

Bon, tant mieux... C'est attelé, je pense ?... Cette fenêtre donne-t-elle sur la rue ? (Il l'entr'ouvre et la referme aussitôt.)

Oh ! oh ! quelle bise infernale !... c'est à fendre les pierres !... Ah çà ! j'y songe... j'ai une glace brisée... j'ai peur que tu ne gèles là-dedans, mon pauvre ami ?

DUPUIS, faisant sa toilette de voyage.

Ne crains rien ; je supporte le froid comme un Lapon.

ROUVIÈRE.

Oui ?... Allons, bravo !... (Neuf heures sonnent. Entre madame Dupuis portant un châle.)

MADAME DUPUIS, d'une voix brève et agitée.

Tout est prêt. Voici tes clefs, mon ami. J'ai réparé quelques petits oublis, tu verras, et puis, tiens, je t'ai coupé une moitié de mon vieux cachemire pour t'envelopper le cou.

DUPUIS.

Quelle folie ! couper son cachemire !... Allons, puisque c'est fait, donne ; mais c'est de la folie.

MADAME DUPUIS.

Et voici l'autre moitié pour vous, monsieur Tom.

ROUVIÈRE.

Pour moi ? (Il la regarde fixement.) Merci, madame, merci bien.

MADAME DUPUIS.

Vous vous souviendrez de vos promesses, monsieur, n'est-ce pas ? (Rouvière fait signe que oui, et se détourne avec brusquerie.) Et toi, George, tu écriras à ta fille, surtout ?

DUPUIS.

Souvent, — et à toi aussi. (Il enfonce sa casquette sur ses yeux.)

ROUVIÈRE, il se chauffe les pieds, et consulte avec distraction un calendrier posé sur la cheminée ; tout à coup il s'écrie :

12 janvier !... Comment ! c'est aujourd'hui le 12 janvier !

MADAME DUPUIS.

Oui, — je pense... Quelle date est-ce donc, le 12 janvier ?

ROUVIÈRE.

Oh ! c'est une date qui ne regarde que moi... Il y a cinq ans,

— à pareille époque et presque à pareille heure, — je traversais une épreuve qui sortira difficilement de ma mémoire... (Frappant du pied.) Y sommes-nous, George?

DUPUIS.

Quelle épreuve? Un accident?

ROUVIÈRE.

Non. J'étais malade, tout simplement, — et malade dans une auberge, ce qui n'est pas gai.

DUPUIS, sèchement.

On est malade partout.

ROUVIÈRE.

Évidemment; mais à quel point les impressions de la maladie et de la mort elle-même peuvent être différentes suivant les conditions où elles nous surprennent, voilà ce qu'il faut avoir éprouvé pour le concevoir.

DUPUIS.

Heu! la mort est toujours la mort.

ROUVIÈRE.

Tu crois cela, toi?... J'aurais voulu t'y voir... Tiens c'était à Peschiera, sur le lac de Garda, joli pays d'ailleurs... nous passerons par là... je te montrerai la maison... J'y fus retenu par je ne sais quelle fièvre d'un méchant caractère. Pendant huit jours, tout alla bien, car j'étais dans un délire continuel; mais un beau soir, — dans la soirée du 12 au 13 janvier, justement, — je m'éveillai tout à coup avec un tel sentiment d'anxiété et de faiblesse, et en même temps avec une lucidité d'esprit si bizarre, que je ne doutai pas de ma fin prochaine... Eh bien! George, j'ai affronté dans ma vie bien des scènes d'épouvante, — et je me les rappelle avec une sorte de plaisir; mais, quand je songe à l'instant de mon réveil dans cette misérable chambre d'auberge, — des frissons d'horreur me courent dans les os.

(Marianne entre ; sur un signe de madame Dupuis, elle s'arrête près de la porte.)

DUPUIS, se rapprochant.

Que vis-tu donc dans cette chambre ?

ROUVIÈRE.

Rien d'extraordinaire cependant. — Des gens qui croyaient, comme moi, que j'allais passer ; — une vieille femme et un jeune médecin, qui causaient bas dans un coin, un prêtre agenouillé au pied de mon lit, et pour encadrement à ce tableau d'une banalité funèbre, les rideaux flétris et les meubles dépareillés d'un hôtel garni. Mais ce qui me révolta, ce qui me remua jusqu'au fond de l'âme, ce ne fut ni l'aspect ignoble de cet intérieur, ni même l'appareil de mort qui le remplissait : ce fut l'air d'insouciance et de distraction barbare répandu autour de moi, ce fut l'abandon profond, le vide où je me sentais mourir. — Je ne pouvais parler ; mais... Dieu ! que cette vision m'est demeurée présente !... je regardais comme un suppliant de tous côtés, essayant de rattacher à quelque faible lien la vie qui m'échappait, demandant avec angoisse à ces visages impassibles un signe d'intérêt ou seulement de pitié, interrogeant dans l'ombre les murs même, les meubles, tout... cherchant un seul objet qui me parlât au cœur... un seul souvenir qui me berçât mon dernier sommeil... quelque chose qui m'eût connu et qui me dît adieu ! — Tout m'était étranger.

DUPUIS, sombre et bourru.

Eh ! la mort n'est jamais une circonstance agréable ! En ce moment de crise, l'isolement peut avoir ses tristesses ; mais l'entourage de famille a les siennes, qui ne valent pas mieux.

ROUVIÈRE, avec une mélancolie grave.

Le penses-tu ?... Quant à moi, la mort, telle que Dieu

l'a faite pour tous les hommes, telle que le plus grand nombre la souffre, la mort attendrie et consolée, celle qui est pleurée et qui pleure aussi, m'apparaissait, auprès de mon agonie solitaire, comme une douce fête à peine troublée!... Ah! je fis, cette nuit-là, de singulières réflexions!... (Il se frappe le front de la main.) Voyons, es-tu prêt?

DUPUIS.

Quand tu voudras... Quelles réflexions pouvais-tu faire?

ROUVIÈRE.

Ah! pour te dire vrai, je perdis quelques grains de mon orgueil; je me félicitai moins de l'existence que j'avais choisie hors de l'ornière commune... Pourquoi le nier? Le vrai livre de la vie s'ouvrit tout à coup sous mes yeux, et j'y lus à toutes les pages, écrits d'une main divine, les mots *devoir* et *sacrifice!* Je n'avais pas voulu de cette loi vulgaire; je n'en avais vu que les rigueurs : j'en connus les bienfaits!... j'en avais déserté les entraves pour courir à l'indépendance, et je n'avais trouvé qu'un éternel exil... j'avais pensé conquérir sur la routine humaine des biens inconnus de la foule, je n'avais conquis qu'une jeunesse sans affections, — une vieillesse sans appuis, — une mort sans larmes!... (avec force.) Alors, George, alors je sus à quel prix Dieu nous vend l'égoïsme!

DUPUIS.

Tu fus longtemps dans cet état?

ROUVIÈRE.

Assez pour ne l'oublier jamais... Le jeune médecin, voyant mon regard se fixer sur lui, s'approcha de mon lit, et je sentis sur mon bras le contact de sa main froide, indifférente comme son cœur. Je le repoussai et je fermai les yeux. — J'avais vu mourir mon père; je me rappelai soudain, avec une clarté de souvenir qui m'éblouit comme

une apparition, tous ceux qui l'avaient assisté à cette heure suprême, les serviteurs familiers de la maison, le vieux docteur et le prêtre à cheveux blancs, l'un et l'autre ses amis d'enfance, — ma mère enfin, mon excellente mère, tous penchés vers lui, tous lui souriant à travers leurs pleurs, et lui charmant la mort après lui avoir enchanté la vie ! A cette pensée, à ces images, mon cœur, tout desséché qu'il fût, se fondit en sanglots... (sa voix se brise.) J'étais sauvé. (Il fait quelques pas, madame Dupuis, debout, le coude appuyé sur la cheminée et la tête dans sa main, détourne les yeux)

DUPUIS, troublé.

Ces souvenirs te font mal, mon ami !

BOUVIÈRE, d'une voix rauque.

Ils me font mal, — oui !... c'est que tout ce que je vois ici, dans ce salon même, les réveille... les exalte encore ! (Se parlant à lui-même.) Tous ces logis d'autrefois se ressemblent... j'ai vu tout cela dans ma première... dans ma meilleure jeunesse... Près de la fenêtre, comme ici, était la petite table de travail devant laquelle je retrouvais ma mère chaque année ; au coin du feu, le grand fauteuil d'où mon père se levait pour m'embrasser ; sur les murs, les portraits de famille, gardiens de la paix et de l'honneur domestiques ; partout, comme ici, la trame visible de deux existences étroitement unies... à jamais enlacées !... C'est là que je les ai vus... J'aurais dû m'instruire à leur exemple... et il m'a fallu traîner par toute la terre l'ennui de ma vie déracinée et le remords sans trêve du devoir méconnu — avant de comprendre qu'ils étaient heureux !... Eux-mêmes le savaient-ils ?.. Hélas ! n'ai-je pas entendu mon père envier ces amers plaisirs que je devais goûter ? n'ai-je pas été plus d'une fois le témoin ou le confident de leurs plaintes, de leurs griefs mutuels ? Pauvres vieillards !

et, dès que l'un d'eux eut disparu, l'autre ne put vivre...

DUPUIS.

Mon ami!

ROUVIÈRE, très-ému.

Eh bien ! moi, sitôt que cette maison fut vide, je la vendis!... j'eus ce cœur-là !... La chambre où j'étais né, la fenêtre où travaillait ma mère, où j'avais vu le soleil pour la première fois, toutes les traditions, toutes les fidèles amitiés du sol natal, je vendis tout !... Je fis mieux... j'aliénai mon patrimoine... je rivai à jamais la chaîne de mon égoïsme... si bien qu'aujourd'hui je ne puis plus même assurer à ma vieillesse, par l'appât d'un héritage, le mensonge d'un peu de dévouement.... Hélas ! ce qui m'est plus sensible, je ne puis racheter cette pauvre maison de village, pour y être aimé... au moins par des ombres... pour y vivre moins seul les derniers jours qui me restent pour y mourir !... (Avec violence.) Eh bien ! partirons-nous enfin?

DUPUIS, avec élan, lui saisissant la main.

Oui, Tom, oui, nous allons partir, — si tu refuses d'accepter pour toujours à mon foyer de famille la place d'un ami, — la place d'un frère? (A sa femme.) Et toi, — ne pleure pas... oublie cette heure d'ingratitude... la première de ma vie... la dernière aussi!

MADAME DUPUIS, lui sautant au cou.

Oh ! George ! (Courant à Rouvière, qui les regarde d'un œil humide.) Oh ! monsieur Tom, si ce bonheur que vous venez de nous rendre pouvait vous tenter, avec quelle joie nous vous en ferions votre part!

ROUVIÈRE, hésitant.

Madame!... mes amis!... Ah! George, on ne joue pas avec la vérité... Je me suis pris comme un enfant au piége que je te tendais. (Il s'assied comme près de défaillir : George

et sa femme l'entourent en le suppliant. Il reprend à demi voix :) C'est un doux songe cependant pour un pauvre abandonné comme moi !

MADAME DUPUIS, joignant les mains avec transport.

Il reste !

MARIANNE, qui s'essuie les yeux dans son coin.

Je vas lui faire son lit dans la belle chambre bleue, n'est-ce pas, madame ? (Elle court vers la porte.)

ROUVIÈRE, se levant précipitamment.

Eh ! diable, Marianne !

MARIANNE.

Je vous dis que j'y vas !

ROUVIÈRE.

Eh bien !... oui, c'est bon... mais n'allez pas me mettre les pieds plus haut que la tête, ma toute belle !... Soixante centimètres d'inclinaison, s'il vous plaît ! et puis, Marianne, gardez-vous, sur votre vie... (Il s'interrompt, secoue la tête en souriant et ajoute avec douceur :) Faites comme vous l'entendrez, Marianne, ce sera très-bien. (Marianne sort.) Vous voyez, mes amis, toujours ce maudit égoïsme qui perce... mais vous me déferez de cela, vous autres.... Ah ! je vais donc me reposer un peu ! (Il se rassied.) Faites-moi un grand plaisir, madame Dupuis.... Je connais par expérience les misère, de l'exil... rappelez votre chatte !

LE CHEVEU BLANC

Personnages.

FERNAND DE LUSSAC, quarante-cinq ans.
CLOTILDE, sa femme, trente-cinq ans.

— LA SCÈNE SE PASSE A PARIS. —

LE CHEVEU BLANC

La chambre de Clotilde : intérieur somptueux et élégant. — Porte à droite dans un pan coupé ; porte au fond. — Une cheminée dans un pan coupé à gauche; une lampe allumée et du feu. — Fenêtre à gauche. — Il est une heure du matin. Clotilde, en toilette de bal et en burnous, entre par la porte de droite. M. de Lussac reste au dehors sur le palier, un bougeoir à la main, comme s'apprêtant à monter à l'étage supérieur : il porte par-dessus son costume de bal un paletot dont le collet est relevé.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE, en entrant.

Ouf! bonsoir.

FERNAND, du dehors.

Bonsoir. (Regardant par la porte qui est restée ouverte.) Oh ! quel bon petit brasier vous avez !

CLOTILDE.

Dieu merci... car je tourne au glaçon.

FERNAND, du dehors.

Je vous en offre autant.

CLOTILDE.

Mais vous avez du feu chez vous, je suppose?

FERNAND.

Non, car, suivant ma sotte manie, j'ai emporté la clef de ma chambre... Au surplus, ce n'est que l'affaire d'un instant; je ne vais pas tarder à me...

CLOTILDE, l'interrompant.

Sans m'instruire de vos projets, si vous voulez vous égourdir à mon humble foyer, ne vous gênez pas.

FERNAND, toujours sur le seuil.

Merci, merci bien... Oh! diable!

CLOTILDE.

Comment... diable?

FERNAND.

Je ne veux pas vous compromettre.

CLOTILDE.

Ah! très-bien... En ce cas, fermez-moi ma porte. Quelque charme que m'offre d'ailleurs votre conversation, je vous avoue qu'elle m'enrhume.

FERNAND.

Au reste, puisque vous le permettez. (Il entre.)

CLOTILDE.

Et la porte?

FERNAND.

Ah! pardon. (Il ferme la porte, dépose son bougeoir et son chapeau, et se place le dos au feu.)

CLOTILDE, défaisant ses bijoux et lui poussant un fauteuil.

Voulez-vous vous asseoir?

FERNAND.

Non... non... je vous suis obligé... je ne veux pas faire d'installation..., je veux simplement rétablir la circulation... Tiens! cela rime.

CLOTILDE. (Elle s'appuie, les bras croisés, sur le dos d'un fauteuil, en face de son mari.)

Pourquoi emportez-vous toujours la clef de votre chambre, — comme Barbe-Bleue? Quel est donc ce mystère?

FERNAND.

Peuh! c'est une vieille habitude... dont l'origine est assez plaisante... Vous rappelez-vous Michaud?

CLOTILDE.

Michaud?

FERNAND.

Qui me servait avant notre mariage... Michaud... parbleu! eh! oui, vous avez dû le voir cent fois chez votre mère quand je vous faisais la cour.

CLOTILDE.

Il faut que je perde entièrement la mémoire... car les choses les plus intéressantes m'échappent... Enfin, va pour Michaud... qu'est-ce qu'il a fait?

FERNAND, un peu gêné par la contenance ironique de sa femme.

J'avais en lui une confiance extraordinaire... Quand je sortais de chez moi, je laissais, — comme tout le monde, — les clefs aux portes et même aux meubles... Un soir, justement, j'avais dit à Michaud de m'allumer du feu dans ma chambre pour deux heures après minuit; je ne sais quel hasard fit que je rentrai dès dix heures... Or, il faut que vous sachiez que j'avais à cette époque-là une pipe d'Allemagne, dont je faisais le plus grand cas...

CLOTILDE.

Vous fumiez la pipe?

FERNAND.

Du tout... seulement je fumais celle-là de temps en temps, d'abord en souvenir de l'ami qui me l'avait don-

née... c'était Staubach, vous savez, de Dresde?... et ensuite pour faire honneur à d'excellent tabac turc que Daussy m'avait rapporté de Smyrne... Vous connaissez Daussy?... Bref, pour vous finir mon histoire, j'arrive à l'improviste dès dix heures du soir... une certaine odeur orientale qui se répandait dans les escaliers me donne l'éveil; j'entre sans bruit, je m'avance à pas de loup jusqu'à la porte de ma chambre, qui était entr'ouverte, qu'est-ce que j'aperçois?...

CLOTILDE.

Staubach.

FERNAND.

Bah!

CLOTILDE.

Daussy, alors.

FERNAND, avec un peu d'impatience.

J'aperçois cet animal de Michaud qui s'amusait à lire ma correspondance, en fumant ma pipe.

CLOTILDE, tranquillement.

Horrible! — Et cela ne vous fit pas prendre la vie en dégoût?

FERNAND.

Non, mais cela m'y fit prendre ma pipe — et Michaud. — Et maintenant je vous laisse, en vous remerciant de vos bontés. (Il reprend son bougeoir.)

CLOTILDE.

Vous êtes réchauffé?

FERNAND.

Pas le moins du monde; mais, à part l'attention bienveillante que vous prêtez à mes récits, votre attitude me dit si clairement de m'en aller, que je m'en vais.

CLOTILDE.

Quoi ! est-ce parce que je suis debout ? Me voilà assise. (Elle se jette dans un fauteuil.) Restez encore un instant, ne fût-ce que pour l'édification de ma femme de chambre. — Comment avez-vous trouvé ce bal?... A propos, Fernand. dites-moi donc quel âge vous avez au juste ?

FERNAND.

Quarante-quatre. Pourquoi?

CLOTILDE.

Parce que madame de Liais me le demandait ce soir avec passion, et que j'ai eu le désagrément de ne pouvoir la satisfaire.

FERNAND.

Et en quoi cela intéresse-t-il madame de Liais ?

CLOTILDE.

Ah ! voici... Je me plaignais de ma migraine que la chaleur du bal exaspérait : « Et pourquoi ne vous en allez-vous pas? m'a objecté cette chère Henriette. — Mon Dieu ! ai-je répondu en vous montrant du doigt, parce que. — Comment ! a repris la belle Henriette, M. de Lussac aime encore le bal ! » Là-dessus elle s'est informée de votre âge avec étonnement. — Et voilà mon histoire, qui vaut bien, je pense, celle de Michaud.

FERNAND.

Assurément ; mais, pour ce qui est de madame de Liais, quand on est née le jour de la bataille de Waterloo, on ne devrait point parler d'âge, et, quand on a une bouche comme la sienne, on ne devrait même pas parler du tout. — Pour ce qui est de mon âge, je vais avoir quarante-cinq ans... aux prunes ; je suis vieux comme Mathusalem, je ne l'ignore pas, et c'est ce qui fait que réellement je tombe de

FERNAND.

Permettez, il ne s'agit que de s'entendre : on ne vous a pas remis un billet précisément; mais M. de Vardes vous a demandé une valse; vous lui avez jeté votre carnet en lui disant de s'y inscrire lui-même; il s'est inscrit;... il y a mis un peu de temps;... puis il vous a rendu votre carnet... (Souriant.) Non?... Montrez-moi ce carnet...

CLOTILDE.

Je ne veux pas.

FERNAND, riant.

Ne le montrez donc pas; mais vous conviendrez que c'est tout comme.

CLOTILDE, lui présentant le carnet.

Le voici.

FERNAND, froidement.

Voyons. Point de bravade, Clotilde. Reprenez cela. En ce moment, mieux que jamais, vous pouvez voir que je ne manque ni de parole ni de résolution. Je crois même témoigner ici que je suis maître de moi à un degré peu ordinaire; mais encore y a-t-il des limites jusqu'où il ne faut point pousser un homme.

CLOTILDE. Elle le regarde fixement; puis elle reprend, après un instant, en se rasseyant :

Et quand ce monsieur aurait abusé de mon étourderie pour écrire sur mon carnet quelque fade compliment, en serais-je responsable?

FERNAND.

Ah! ce n'est qu'un compliment. Je me réjouis d'en être quitte à ce prix-là. Vous allez dire que je suis un grossier,... un matérialiste, mais j'avais l'idée qu'il s'agissait d'un rendez-vous.

CLOTILDE.

Pour cette nuit peut-être?

ne fût armée en guerre... et cela lorsque j'étais entré chez vous comme le vieux Nestor, roi des Pyliens, une branche d'olivier à la main et la bouche pleine de paroles de paix... que dis-je? d'amitié... Oui, de bonne foi, je venais expressément pour vous donner un conseil, — le conseil d'un ami et d'un sage, — un conseil qui vaut son pesant d'or.

CLOTILDE.

Donnez-le, à condition que je ne le suivrai pas.

FERNAND.

Je gage que vous le suivrez avec enthousiasme; mais avant de vous le donner, je tiendrais... oui, je tiendrais infiniment à être renseigné sur un point... (Il hésite.) Voyons, vous ne manquez pas de bravoure à votre manière... En avez-vous assez pour répondre nettement et sans biaiser à une question qui n'est pas des moins délicates, — surtout lorsqu'elle est posée par un mari... eh?

CLOTILDE.

Voyons la question d'abord.

FERNAND.

Nous avons vécu depuis huit ou dix ans trop étrangers l'un à l'autre, pour qu'elle ait lieu de vous surprendre. La voici textuellement : N'avez-vous eu jusqu'à ce jour, madame, dans l'ordre moral, aucun reproche — essentiel à vous faire?

CLOTILDE.

Vraiment? pas davantage? Voilà tout ce qu'il vous conviendrait de savoir?

FERNAND.

C'est beaucoup, sans doute; mais enfin je vous atteste, sur l'honneur, qu'il n'y aura pas ici de mari pour vous entendre. Je suis un camarade... pas autre chose. Je vais

loin : je confesse que ma conduite personnelle m. aissé aucun droit de blâme ou de colère vis-à-vis de ... ainsi, j'espère que je joue largement. Au reste, ne vous voudrez ; mais pas de réponse, — pas de il.

CLOTILDE.

st indispensable?

FERNAND.

ut à fait.

CLOTILDE.

mment me demandez-vous cela?

FERNAND.

vous demande si, dans l'ordre moral, vous n'avez vous faire, jusqu'à ce moment, aucun reproche es- el?

CLOTILDE.

sentiel, dites-vous? (Elle pose sa tête dans sa main.)

FERNAND.

! si vous avez besoin d'y réfléchir!

CLOTILDE. Elle le fait un peu attendre, et reprend avec dignité.

n, monsieur, aucun.

FERNAND, respirant malgré lui.

m! (Après une pause.) Eh bien! madame, je vous engage ment à continuer. — Voilà mon conseil.

CLOTILDE.

st une pure escroquerie!

FERNAND.

st un conseil sérieux, Clotilde, malgré les apparences, ui plus est, désintéressé... Vous avez peine à me e... et cependant le ciel sait que je n'ai pas ici l'ombre arrière-pensée égoïste... Je ne vois que vous... je

me figure que je suis, moi, un ermite, un derviche que vous venez consulter dans sa grotte, et je vous dis : Prenez garde, mon enfant, vous êtes à la veille de commettre une faute énorme, — je n'entends pas au point de vue de la morale... vous ririez de moi si je touchais cette corde... elle me grillerait les doigts, — mais uniquement au point de vue du bon sens et de la politique.

CLOTILDE, riant.

Je vous vois venir... vous allez insinuer finement que je suis une vieille femme.

FERNAND.

Moi, grand Dieu! Mais tout au contraire, je déclare que vous êtes à cette heure dans l'épanouissement complet de votre grâce, de votre esprit et de votre beauté! Jamais, quant à moi, je ne vous ai vue plus accomplie; tous vos mérites ont atteint leur perfection. En un mot, vous battez votre plein.

CLOTILDE.

Mais?

FERNAND.

Mais vous avez trente-quatre ans et demi...

CLOTILDE.

Là!

FERNAND.

Vous avez trente-quatre ans et demi. Or toute femme qui se lance, à cet âge-là ou environ, dans une passion, dans une campagne amoureuse, se condamne sûrement à un genre de supplice particulier, et tellement cruel qu'elle y laissera infailliblement son bonheur, et peut-être sa vie.

CLOTILDE.

Bah! c'est un conte de Croquemitaine que vous me faites.

FERNAND.

Non, non, madame; c'est authentique... Eh ! mon Dieu! quoi de plus simple à concevoir? L'existence mondaine, vous le savez, madame, entoure une jolie femme de caresses si enivrantes et de si douces ovations, que la meilleure et la plus sage ne renonce pas, je pense, à son aimable royauté sans quelques larmes furtives... La jeunesse et la beauté sont des couronnes qu'on ne perd point avec insouciance, même quand on les perd avec honneur, — même quand elles vous glissent du front noblement, au pur souffle des années... Mais, madame, quand c'est une main bien-aimée qui vous les arrache avec brutalité, lorsque c'est une voix chère qui vous lit votre arrêt de déchéance... l'épreuve est plus navrante!... Voir sa première ride dans sa glace, cela est dur toujours... mais la voir, la deviner dans le regard glacé et dans le sourire pétrifié d'un amant... cela est mortel !... et, tenez, vous n'avez pas oublié notre petite voisine, madame Lagarde, cette rieuse aux dents roses, cette rieuse éternelle... elle mourut subitement il y a six mois, et il fut convenu que c'était d'un anévrisme... une femme si gaie, disiez-vous!... eh bien! je vous confie entre nous qu'elle s'était planté un couteau dans le cœur... un affreux couteau de cuisine... que son médecin m'a montré, par parenthèse... et cela pourquoi? parce qu'elle avait vu un léger pli de son front se refléter clairement dans l'œil de M. de Vardes... par un phénomène d'optique très-connu.

CLOTILDE, avec une moue d'horreur.

C'est vrai?

FERNAND, froidement.

C'est vrai. Je pourrais vous en citer d'autres... car il n'est pas rare que le dernier sourire d'une coquette soit

une convulsion d'agonie... La plupart cependant, je le sais, prennent la chose moins à cœur... elles se contentent de déserter le monde et de se plonger avec leur désespoir dans l'ombre des églises. Mais enfin c'est toujours là pour une femme un malheur poignant et irréparable... C'est pourquoi je vous avertis. Si vous m'aviez tout à l'heure répondu d'une manière douteuse, si vous étiez une de ces personnes dont on ne compte plus les galants pèlerinages, je n'irais pas à l'encontre de cette justice tardive, mais assurée, qui attend au port les femmes heureuses et légères; je ne vous verrais même pas sans une secrète joie courir à ce suprême écueil; mais vous avez daigné, madame, me conserver jusqu'à ce jour des égards aussi méritoires qu'ils étaient immérités... Je vous offre donc ce bon avis par reconnaissance, et vous laisse d'ailleurs une entière liberté.

CLOTILDE. Elle se lève.

Je crois que votre sermon a eu la puissance d'endormir jusqu'à ma vieille Louison à travers la muraille; car je ne l'entends plus. Prêtez-moi votre bougeoir deux minutes, et je reviens. (Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE DEUXIÈME.

FERNAND, seul, pensif.

Hon... Qu'est-ce que cela veut dire?... Pourquoi prend-elle mon bougeoir pour passer chez Louison? Il n'y a qu'une double porte à traverser... Cela n'est pas naturel. Est-ce un effet de son trouble... une simple distraction? Non... elle est partie résolûment, comme quelqu'un qui se détermine à exécuter un dessein... ténébreux..... Bah! que pourrait-elle faire? (Il écoute.) Il m'a semblé entendre des pas dans l'escalier... il y a une porte dérobée à l'ap-

partement de Louison... (Il s'approche vivement de la porte de droite et prête l'oreille.) Rien... J'avais bien cru cependant... (Il redescend la scène.) Que diable pourrait-elle méditer?... Une fuite... un *escampativos!* Voyant mes soupçons éveillés, jugerait-elle opportun de trancher dans le vif?... Hon! elle a une tête à cela... Peut-être ai-je eu tort de lui conter l'histoire de ce de Vardes avec notre petite voisine... les femmes ne haïssent pas un homme pour qui l'on s'est tué... Oui, j'ai fait là une école... (Prêtant l'oreille.) Qu'est-ce que c'est? un roulement de voiture, il me semble?... Peuh! il passe toute la nuit des fiacres dans la rue... On se monte la tête dans la solitude... Non! c'est qu'évidemment, au train dont cela marche avec ce jeune homme, le dénoûment est proche... A moins qu'elle n'ait voulu me donner de la jalousie?... Mais dans quelle intention?... C'est que j'ai vraiment dans l'idée qu'il se tramait quelque combinaison pour cette nuit... c'est un flair que j'ai pour ces sortes de choses-là... (S'approchant de la cheminée.) Elle n'a pas laissé son carnet... Non! elle n'a eu garde! (Il s'aperçoit dans la glace et se met à rire.) Oh! l'excellente physionomie de mari!... je suis effaré... je suis consterné... je suis ridicule!... Ah! ah! voyons...

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!

Ah çà! (Il regarde à sa montre.) je vais attendre un quart d'heure, et puis je m'informerai... Je pense que cela est suffisamment spartiate... (Il se promène avec une tranquillité affectée, en chantonnant le duettino de *Don Giovanni : La cidarem la mano, tra la la*... Au bout d'une minute, il regarde de nouveau à sa montre.) J'ai encore quatorze minutes... passons-les du moins à notre aise... (Il s'asseoit et se renverse dans un fauteuil.) Charmante petite chambre! Quoi de plus ravissant au monde que la chambre d'une jeune femme distinguée, honnête et un peu co-

quette? Partout l'empreinte d'un goût délicat et d'une main blanche... une atmosphère doucement imprégnée des parfums favoris... quelque chose à la fois de voluptueux et de sacré... je ne sais quel demi-jour de pudeur voilant l'éclat d'un luxe profane... un clair de lune dans une chapelle italienne... Gracieux paradis qu'on rêve à vingt-cinq ans... et qu'on perd à trente... souvent! Enfin! (Frappant sur le bras du fauteuil et se levant.) Oh! pour cette fois, j'ai entendu marcher dans le jardin, c'est positif. (Il s'approche de la fenêtre; au même instant, Clotilde reparaît en robe de chambre: il se retourne avec une nuance d'embarras et dit à part:) Qu'elle est pâle!

SCÈNE TROISIÈME.

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE.

Je disais bien... elle était endormie, cette vieille... Je n'ai pas voulu la réveiller... Pardon si je vous ai fait attendre... Voici votre bougeoir... mille grâces.

FERNAND.

Bonne nuit. Je me sauve.

CLOTILDE.

Vous ne ferez pas mal, car il est trois heures bientôt

FERNAND, souriant.

C'est l'heure des crimes. Je me sauve. (Il sort par la droite.)

SCÈNE QUATRIÈME.

CLOTILDE, seule, agitée, parlant bref.

(Avec une expression de crainte.) L'heure des crimes en effet!... Qu'allait-il faire à cette fenêtre?... Ah! le jardin!... Il y

tient... (Souriant d'un air équivoque.) Le danger ne vient pas de là pourtant... Hélas! que je suis émue!... J'ai trop hasardé, je le crains... Enfin il est trop tard pour se repentir... Il me faut du sang-froid et du calme maintenant... pour achever. J'en tremble... Eh bien! le pis qui puisse m'arriver, c'est d'être encore trompée... ma vie ne sera ni plus ni moins perdue qu'elle ne l'est... ainsi! Qu'est-ce que j'entends? (Elle écoute.) C'est la voix de M. de Lussac?... Mon Dieu!... il parle haut... il appelle... (Elle entr'ouvre sa porte avec anxiété : — on entend la voix de M. de Lussac qui gronde : — Je vous dis que c'est vous... Taisez-vous!) Qu'est-ce qu'il dit? Oh! le cœur me saute!... Il redescend... voyons... du calme! (Parlant par la porte entr'ouverte.) Monsieur... monsieur, qu'est-ce qu'il y a, s'il vous plaît? (Fernand reparaît tenant son bougeoir d'une main et une clef de l'autre).

SCÈNE CINQUIÈME.

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE.

Au nom du ciel, qu'est-ce que vous avez?

FERNAND.

Croiriez-vous qu'il m'est impossible d'ouvrir ma porte?

CLOTILDE.

Comment! ce n'est que cela! (Elle éclate de rire.) Oh! Dieu, que j'ai eu peur! (Elle s'appuie contre un fauteuil, contenant son cœur de sa main et riant.)

FERNAND, à part.

Quel effroi! Décidément il se machine cette nuit quelque chose d'extraordinaire dans cette tête-là... et dans ma maison.

CLOTILDE.

Sérieusement, vous ne pouvez pas ouvrir votre porte?

FERNAND.

Fort sérieusement.

CLOTILDE, le regardant d'un air de soupçon.

En êtes vous bien sûr?

FERNAND.

Je vous l'affirme... Je n'y conçois rien... C'est pourtant bien ma clef! (il souffle dans sa clef.)

CLOTILDE.

Si le fait est vrai, envoyez chercher un serrurier.

FERNAND.

Un serrurier... à trois heures de la nuit... Croyez-vous que ces gens-là ne se couchent pas?... Non... je m'en vais dans le salon... J'ai dit à Jean de m'allumer du feu... Je suis très-contrarié... (Arrivé près de la porte, il se retourne et reprend.) Si nous étions... des époux comme d'autres... le malheur qui m'arrive ne serait pas grand.

CLOTILDE, gravement.

Qu'est-ce que c'est?... Voulez-vous répéter?...

FERNAND.

Vous avez bien entendu.

CLOTILDE.

Des époux comme d'autres?... Mais il n'en manque pas de notre espèce dans le monde, ce me semble; c'est même l'ordinaire.

FERNAND.

Tant pis, madame, tant pis pour le monde, car cela fait des sots ménages et de vilains modèles.

CLOTILDE.

J'en aime la remarque dans votre bouche. Au reste, je ne dis pas non; mais à qui la faute?

FERNAND.

A qui?, Pensez-vous que j'aie oublié ce qui s'est passé dans cette chambre, oui, ici même, il y a dix ans?

CLOTILDE.

Et qu'est-ce qui s'est passé !... Mais auparavant permettez-moi de m'assurer que ma vue ne me trompe pas... Approchez-vous, je vous prie... plus près...

FERNAND, s'approchant, incertain.

Quoi ?

CLOTILDE. Elle monte sur un tabouret et se penche vers son mari.

J'avais bien vu... vous avez un cheveu blanc, sur la tempe gauche.

FERNAND.

Mon Dieu, c'est possible !

CLOTILDE, descendant du tabouret.

Mon Dieu ! c'est sûr... Allez maintenant... Qu'est-ce qui s'est passé dans cette chambre il y a dix ans?

FERNAND. Il joue avec une chaise sur laquelle il s'appuie.

Vous le savez bien. Nous étions mariés depuis deux ans à peine... nous revenions du bal, comme cette nuit... Je ne m'attendais à rien... J'étais assis là tranquillement... comme une bête au bon Dieu... Est-ce exact ?

CLOTILDE.

Parfaitement... Tantôt vous me contiez les mots d'une actrice qui avait été notoirement votre maîtresse, et tantôt vous leviez vos deux bras en bâillant avec bruit... Est-ce exact ?

FERNAND.

Ces détails m'ont échappé.

CLOTILDE.

Pas à moi. Poursuivez.

FERNAND.

Eh bien ! tout à coup je ne sais quelle mouche vous pique... vous m'enjoignez de sortir : ce procédé m'étonne... vous insistez... Sans être, comme vous me fîtes l'honneur de me le dire, un tyran ni un sultan, je n'aime point la bizarrerie... Bref, nous nous brouillons, et le divorce est prononcé... C'est là, madame, je ne l'ignore pas, une scène d'intérieur assez commune dans un certain monde... Je sais par plus d'une confidence que je ne suis pas le seul mari sur la terre dont on ait de la sorte provoqué... les irrégularités..., que vous n'êtes pas la seule femme qui ait sacrifié son bonheur à un futile caprice...

CLOTILDE, grave.

Son bonheur? Vous riez... Epouser un mondain de votre acabit, un mortel superbe et gâté comme vous, atteler à son char nuptial un lion de votre robe... c'est de la gloire, tant qu'il vous plaira ; mais du bonheur... le croyez-vous sincèrement ? Pensez-vous qu'on trompe longtemps une femme qui aime ?... et nous commençons toutes par là... Pensez-vous que nous tardions beaucoup à nous apercevoir que vous avez fait en nous épousant d'étranges réserves, que vous n'avez point abdiqué votre jeunesse conquérante, que vous nourrissez au sein de l'hymen des regrets équivoques et des prétentions suspectes? Certes, ce n'est pas en un jour qu'une jeune femme peut concevoir l'étendue et la rigueur d'une telle déception. (Avec amertume.) Mais peu à peu, quand vous n'avez plus même vis-à-vis d'elle le courage de la politesse et du savoir-vivre... lors que vous vous abandonnez franchement sous ses yeux au sans-façon... au débraillé de votre indifférence...

FERNAND.

Je crois, madame, n'avoir jamais pour mon compte donné lieu...

CLOTILDE, avec feu.

Laissez-moi parler, je vous prie... voilà dix ans que cela me brûle... Il n'y a pas une femme du monde qui ne comprît ce que je vous dis là... pas une qui n'ait la mémoire ulcérée de quelque souvenir pareil à celui que vous osiez évoquer tout à l'heure... On revient du bal : on a vu son mari, durant tout le cours de la soirée, déployer à grands frais tous les agréments de sa personne, toutes les amabilités de son esprit... on se retrouve enfin seule avec lui, dans ce tête-à-tête si ardemment souhaité... Cruelle métamorphose! vous n'avez plus sous les yeux qu'un comédien fatigué qui dépose dans la coulisse ses grâces de parade... un vainqueur morose qui digère ses lauriers... s'il ouvre la bouche, c'est pour vous confier avec une suffisance expansive ses bonnes fortunes d'autrefois, ou vous faire pressentir insolemment celles du lendemain...; son silence respire l'ennui... sa parole la trahison! Alors, Fernand, dans une de ces heures amères, — bien amères, je vous assure, — tout ce qui avait pu survivre jusque-là de nos illusions et de nos songes de quinze ans s'évanouit... on comprend le peu que l'on reçoit pour tout ce que l'on donne... on sent quelle place misérable et mortifiante on tient dans votre vie... et si peu qu'on ait au fond de l'âme de délicatesse et de fierté, on se refuse à cette banalité de tendresse, à ces mensonges d'amour officiel que vous appelez vos droits, et qui sont des injures! Alors... puisqu'il faut souffrir... on veut du moins souffrir avec dignité...; puisqu'on est voué aux larmes, on veut les répandre dans la solitude!

FERNAND, sérieux.

Madame,... Clotilde, si la résolution que vous prîtes alors devait être irrévocable, vous auriez mieux fait de me laisser ignorer toujours quel cœur j'avais perdu.

CLOTILDE.

Non... non; je m'étais bien promis au contraire de vous l'apprendre un jour.... et ce jour devait être celui où je verrais apparaître sur votre front le premier signe de vieillesse...

FERNAND.

Et pourquoi ce jour plutôt qu'un autre? Est-ce par un raffinement de vengeance?

CLOTILDE.

Peut-être... (Avec émotion.) Peut-être aussi avais-je fondé sur ce premier cheveu blanc,... sur cette base si frêle,... quelque secrète et dernière espérance... Quand je fus forcée de reconnaître que votre pensée ne m'appartenait pas, qu'elle demeurait attachée tout entière au monde, à ses succès, à ses triomphes, il fallut bien m'y résigner sans doute... Je vous rendis votre liberté, mais je ne repris point la mienne. J'espérais, — on est folle quand on est jeune, — j'espérais que plus tard vous m'en sauriez gré, qu'en vous donnant dix années d'indépendance, en faisant, comme on dit, la part du feu, je pourrais encore recueillir un jour dans les cendres quelques débris de bonheur... Oui, j'espérais que la première neige des années vous avertirait de retourner la tête vers mon foyer de veuve,... que nos hivers étroitement unis pourraient encore me payer les douces saisons perdues...

FERNAND, ému et hésitant.

Clotilde!...

CLOTILDE, d'une voix tremblante.

Ce pauvre cheveu blanc!... je l'attendais comme un ami; il me semblait qu'il marquerait dans ma vie une date heureuse, — la première, Fernand... Hélas! que je l'aimerais, s'il me tenait tout ce qu'il m'a promis!

FERNAND, posant un genou sur le tabouret qui est aux pieds de sa femme.

Eh bien ! Clotilde...

CLOTILDE. Elle le regarde, se penche comme pour lui baiser le front, et, se relevant tout à coup, elle éclate de rire.

Ah ! ah ! ah ! vous avez trouvé votre maître, monsieur de Lussac !

FERNAND, incertain.

Madame...

CLOTILDE.

Si j'avais pu garder mon sérieux deux minutes de plus, avouez que vous alliez pleurer...

FERNAND, se levant.

Clotilde, en vérité...

CLOTILDE.

Vous alliez pleurer, avouez-le... Ah ! ah ! monsieur,... à votre âge !

FERNAND.

Madame, j'ai pu avoir des torts envers vous ; mais, si graves qu'ils aient été, désormais nous sommes quittes. (Il se dirige vers la porte.)

CLOTILDE, riant.

Où allez-vous ?

FERNAND, d'un ton bref.

Je vais me jeter sur un canapé dans le salon, puisque cette porte maudite...

CLOTILDE.

Comment ! cette plaisanterie de porte dure encore ?... Mais cela est puéril.

FERNAND.

Il n'y a pas là de plaisanterie... Je vous dis que la serrure est brouillée ;... il y a du sable dedans.

CLOTILDE.

Du sable ?... Bah ! du sable !... Et qui voulez-vous qui

a-t-mis du sable dans cette serrure?... A moins que ce ne soit vous...

FERNAND. Il tient la porte pour sortir.

Eh ! non, madame, ce n'est pas moi !... De quoi m'allez-vous soupçonner !

CLOTILDE, riant toujours.

Vous allez voir que ce sera moi !

FERNAND.

Je ne dis pas que ce soit vous.

CLOTILDE, allant à lui délibérément.

Eh bien ! vous avez tort, car c'est moi. (Elle lui tend la main. Fernand la regarde avec hésitation, et elle continue en baissant les yeux.) C'est moi-même pourtant... Sur la foi d'un simple cheveu,... j'ai hasardé, je le crains bien, une faute énorme, — non pas en morale, comme vous le disiez, mais en politique.

FERNAND, l'embrassant.

Je vous jure que non.

DALILA

Personnages.

ANDRÉ ROSWEIN, compositeur et poëte.
LE CHEVALIER CARNIOLI, riche mélomane.
SERTORIUS, violoncelliste et professeur de contre-point.
MARTHE, sa fille.
LÉONORA, PRINCESSE FALCONIERI.
MARIETTA, suivante.
GIULIA, MARQUISE NARNI.
LADY WILSON.
LE PRINCE KALISCH.
LE MARQUIS DE SORA.
MATTÉO, domestique.

— LA SCENE SE PASSE A NAPLES. —

DALILA

I.

Chez Sertorius.

Maisonnette très-simple et d'une apparence à demi rustique, sur une colline, aux environs de Naples, en vue de la mer. Une vigne encadre les fenêtres. Un petit jardin planté d'orangers et de jasmins sépare la maison du chemin qui serpente au pied de la colline.

Dans la chambre de Sertorius : un piano chargé de cahiers de musique. Sur un vieux canapé, une violoncelle dans sa boîte. Quelques poteries antiques pleines de fleurs. Intérieur fort simple et un peu encombré, mais attestant les goûts distingués d'un artiste et les soins délicats d'une femme.

Une vieille domestique achève de servir une petite table que Sertorius et sa fille viennent de quitter. Sertorius est assis dans un grand fauteuil près de la fenêtre, les mains croisées sur son ventre et les yeux mi-clos : il regarde vaguement à l'horizon la mer qui se teint des couleurs du soir. Marthe, accoudée sur l'espagnolette, travaille à un ouvrage de femme ; de temps à autre, elle se penche par-dessus la tête de son père et jette un coup d'œil inquiet sur le chemin dans la direction de Naples.

SERTORIUS.

Tu ne dis rien, ma fille!

MARTHE.

Non. J'ai peur de vous troubler ; vous avez l'air si heureux! L'enfant qui dort dans son berceau n'a pas l'air plus heureux que vous, mon père.

SERTORIUS.

J'aime ta comparaison, petite. S'il y a en effet deux

images qui présentent également la vie humaine sous une face heureuse et touchante, c'est, d'une part, un enfant innocent qui repose sous l'œil de sa mère, et, de l'autre, un vieillard honnête qui digère paisiblement au coucher du soleil.

MARTHE sourit, l'embrasse doucement, et se penchant en dehors :

La belle soirée, et le ravissant tableau !

SERTORIUS.

N'est-ce pas, ma fille ?... Plus je vais et plus je m'applaudis de mon acquisition. Je ne changerais pas cette chaumière modeste contre les plus splendides palais du Bosphore... Je dois dire que je vénère profondément le Romain qui eut la pensée d'élever en ce site délicieux un temple à la Fortune. On suppose que ce fut Lucullus, et l'idée lui en vint, selon toute apparence, par une soirée comme celle-ci... Il me semble que j'assiste à cette scène de noble gratitude... Oui, sur une de ces terrasses dont nous voyons les ruines de marbre à deux pas, couché dans la pourpre de Tyr et couronné de roses de Pœstum, le vainqueur du Parthe achevait sans doute un de ces repas célèbres où il savait allier le faste à la délicatesse ; aspirant doucement, comme moi-même en cet instant, l'haleine parfumée de cette belle terre napolitaine, il suivait de l'œil sur le golfe vermeil, et du rêve jusque sur les mers fabuleuses, les blanches voiles des trirèmes ; le chant lointain des pêcheurs de corail, mêlé aux soupirs de la vague dormante, berçait son extase enchantée... Tout à coup, levant vers l'azur de ce ciel sans égal son regard humide d'une divine volupté : « Je voue, s'écria-t-il, je voue un temple à la Fortune ! » Ainsi, ma fille, n'en doute pas, ainsi eut lieu cette dédicace. Et remarque, mon enfant, je te prie, que vingt siècles écoulés ont encore fécondé ces mer-

veilles depuis le jour où elles charmaient ce délicat épicurien. Combien de souvenirs, combien d'ombres illustres qu'il ne put connaître, peuplent aujourd'hui ce coin radieux du monde, du cap Misène au Vésuve, du tombeau du Pausilippe à la villa dé Sorrente! Je serais donc, à plus d'un titre, pire qu'un païen, si je ne vouais à ma façon mon temple à la Fortune, c'est-à-dire, ma fille, si je ne découvrais mon front pour remercier le Dieu de bonté qui me fait ces loisirs! (Il ôte sa toque; après un moment de méditation, il se recouvre et dit:) Il faut avouer, Marthe, que le ciel m'a comblé de ses faveurs.

MARTHE, distraite.

Certainement.

SERTORIUS.

Me voici arrivé à la vieillesse, c'est-à-dire à un âge où ce grand bienfait de la vie semble perdre pour la plupart des hommes quelque chose de sa valeur; eh bien! moi, jamais je ne l'ai goûté avec plus de plénitude.

MARTHE.

Il y a peu d'hommes qui vous ressemblent, mon père bien-aimé.

SERTORIUS.

Il y en a très-peu, tu dis vrai. Ainsi, n'est-il pas en quelque sorte prodigieux que j'aie conservé à soixante ans la santé d'un athlète! Au surplus, je ne sais, ma fille, si tu l'as remarqué, mais j'ai été doué véritablement d'une constitution extraordinaire. Il semble que la nature, par une grâce spéciale, ait violé en ma personne ses lois les plus constantes, logeant dans l'enveloppe grossière d'un Hercule le génie d'un Athénien... J'entends par ce mot génie, Marthe, tu ne t'y trompes pas, j'entends uniquement ce goût naturel du beau qui distinguait les moindres citoyens de la

ville de Périclès. Je n'ai pas à cet égard de prétentions plus élevées.

MARTHE.

Moi, j'en ai. Je suis la fille d'un grand artiste, et je m'en vante.

SERTORIUS.

Si tu ne veux pas me faire une peine sensible, ma fille, n'accole jamais au nom de ton père ce titre banal d'artiste; tu sais combien je le méprise. Toutefois, puisque tu en parles, je ne le nierai point : le dieu de l'harmonie, pour parler comme un ancien, avait semblé présider à ma naissance. Oui, j'ai vu un temps où, sans être taxé de présomption, je pouvais espérer pour ce pauvre nom de Sertorius, voué maintenant à l'obscurité et au dédain...

MARTHE.

Au dédain, mon père! vous n'y pensez pas. N'ai-je pas entendu dire vingt fois au chevalier Carnioli qu'il vous considère comme le plus fort violoncelliste et le premier compositeur de notre temps ?

SERTORIUS.

Bah!... dit-il cela, ce Carnioli? C'est une espèce de fou, et qui pis est un homme sans mœurs; néanmoins il se connaît à la musique, j'en conviens... Le plus fort violoncelliste... non... c'est une erreur... il faut qu'il n'ait pas entendu Batta... mais où diantre m'a-t-il entendu moi-même? car, depuis vingt ans, je pense ne pas être sorti une seule fois, si ce n'est dans notre tête-à-tête, ma fille, de mon humble rôle de professeur... Eh! si fait cependant; je me souviens qu'un jour, cédant aux importunités de cet enragé, je lui esquissai sur mon violoncelle le thème d'un motet de ma composition... Ah! il se le rappelle donc?

MARTHE.

Il se le rappelle si bien, qu'il a passé, depuis ce temps-là, plus d'une nuit à la belle étoile, dans l'espoir de vous entendre malgré vous. Il prend une veste et un bonnet de pêcheur, et vient se planter sous l'ombre de ce jasmin, comme un amoureux d'Espagne. Nous l'avons fort bien reconnu, Gertrude et moi.

SERTORIUS, souriant.

Ah! le traître! Comment diable! pour un simple motet, le voilà qui bat la campagne! Parbleu! je serais curieux de savoir ce qu'il eût dit ou fait, si je lui avais joué seulement huit mesures de mon chant du *Calvaire*?

MARTHE.

Et quand l'entendrai-je, moi, ce fameux chant du *Calvaire*?

SERTORIUS.

Le soir de ton mariage, mon enfant, comme je te l'ai promis. Tu es dès à présent capable de l'apprécier ; mais je préfère le réserver pour cette solennité. Ah! ce sera un beau moment, petite! Ou je me trompe fort, ou tu verseras bien des larmes.

MARTHE.

Et si je ne me marie pas, je ne l'entendrai pas?

SERTORIUS.

Pourquoi ne te marierais-tu pas? Quelle singulière hypothèse! Que te manque-t-il donc? D'abord tu es gracieuse et jolie, quoique un peu grave pour une jeune fille... Tu es même, selon moi, une beauté... En second lieu, quoique jamais, Dieu merci, tu n'aies eu ni ne doives avoir l'impudeur de te produire en public, ce qui est de la part d'une femme le dernier degré du cynisme, — tu possèdes en musique des talents hors ligne dont tout homme de goût te tiendra

compte. Quant aux qualités morales, tu apporteras au foyer de ton époux, j'en puis répondre, tout le trésor des saintes vertus domestiques. — Joins à ces considérations de premier ordre, mes trois cents écus de rente, le revenu annuel de mes leçons, et enfin cette maisonnette que je compte abandonner à ton jeune ménage...

MARTHE.

Mon père...

SERTORIUS.

En te priant, bien entendu, de m'y garder une petite place,... car sans toi, ma fille, je ne jouirais de rien au monde... Tu es le soleil qui éclaire tout; tu fais le chant dans ma vie!... Mais enfin, avec tout cela, je te demande un peu, de bonne foi, ce qui te manque pour te marier?

MARTHE, souriant et embarrassée.

Mais, mon père, vous me jugez avec trop de complaisance,.. Vous serez trop difficile,... trop ambitieux pour moi?...

SERTORIUS.

Ambitieux, grand Dieu! Et quelle ambition puis-je avoir en ce monde, si ce n'est celle de te voir heureuse? Va, ma fille, qu'un jeune homme te plaise, le premier venu, et je lui ouvre mes deux bras sans marchander.

MARTHE, levant les yeux avec une attention particulière.

Le premier venu?

SERTORIUS.

Le premier venu; telle est ma confiance en ton goût et en ton jugement. Ton choix me répondra des qualités personnelles de mon gendre. Quant à sa profession et à sa condition sociale, peu m'importe; riche ou pauvre, prince ou berger, tout m'est égal, dis-je, — pour peu, bien entendu, qu'il n'appartienne ni de près ni de loin à la caste

détestable des artistes... Choisis donc librement, mon enfant... Et puisque nous en sommes là, voyons, n'aurais-tu pas quelque confidence à me faire? Je l'écouterais avec plaisir, ma fille.

MARTHE.

Aucune. Je n'y pense pas. Ainsi il est inutile d'en parler.

SERTORIUS.

Non?... Et ce petit Crocelli, ce jeune bureaucrate que nous voyons le jeudi chez madame Santa-Fede, et qui me fait si assidûment ma partie d'échecs — en cravate blanche, — tu crois donc, Marthe, qu'il aime sérieusement ce jeune?

MARTHE.

Je l'espère.

SERTORIUS.

Ah! fort bien! — Du reste, je ne savais rien de particulier sur son compte, si ce n'est qu'il passe pour laborieux et qu'il ne porte point de moustaches, ce qui indique chez un jeune homme une dose de bon sens plus qu'ordinaire.

MARTHE.

Je n'ai pas remarqué. — Voyez donc, mon père, cet effet de soleil couchant sur la mer!

SERTORIUS.

Glorieux spectacle!... (Après une pause.) Un poëte dirait que le divin Phœbus,

> Pour descendre aux balcons de leurs palais humides,
> Fait un escalier d'or aux blondes Néréides!

Ce sont ma foi des vers... Gronde-moi, ma fille, gronde ton vieux fou de père! — Toutefois ils sont viables... je les donnerai à Roswein pour son opéra... Peuth! il les trouvera trop classiques, ce jeune homme!

MARTHE.

A propos, mon père, n'est-il pas étrange que nous n'ayons pas vu M. Roswein depuis plus de quinze jours?

SERTORIUS.

Nullement, mon enfant. Il doit être dans le feu de ses répétitions. Poëte et compositeur tout à la fois, ce n'est pas une mince besogne!... Pauvre André! voilà une rude épreuve pour sa santé de demoiselle!

MARTHE.

Vous n'avez pas entendu dire qu'il fût malade?

SERTORIUS.

Du tout,.. au contraire. Le chevalier Carnioli, qui faillit m'écraser hier sur le quai, me cria du haut de son char : Bonjour, maître... André va bien... Puis il ajouta quelques paroles que je n'entendis pas... c'est un tourbillon que ce Carnioli... Mais qu'as-tu donc, ma fille? tu sembles troublée... inquiète?

MARTHE, prenant un journal sur la table.

Vous n'avez pas lu ce journal, mon père? il annonce pour ce soir l'opéra de M. Roswein...

SERTORIUS, vivement.

Pour ce soir?... c'est impossible, Marthe.

MARTHE.

Voyez... cela m'a préoccupée tout le jour.

SERTORIUS, lisant.

« Théâtre Saint-Charles. Ce soir, 15 mai, première représentation de la *Prise de Grenade*, opéra en trois actes, attribué pour les paroles et pour la musique au jeune maestro dalmate André Roswein. La présence de la cour ajoutera à l'éclat de cette fête impatiemment attendue par

le monde entier des dilettanti. On sait que le maestro, déjà connu à Naples par plusieurs compositions transcendantes, est l'élève favori du savant Sertorius. » 15 mai... c'est ce soir en effet... Voilà ce qu'ajoutait Carnioli... Allons ! c'est bien ! (Il rend le journal à sa fille d'une main tremblante.)

MARTHE.

Il est à peine croyable, mon père, que M. André ne vous ait pas même envoyé un billet pour cette représentation?

SERTORIUS, avec amertume.

Pourquoi donc ? est-ce que tu n'as pas entendu ? la cour y sera ! qu'a-t-il besoin de nous ?... (Il reprend le journal.) Ah ! le savant Sertorius ! Oui, cela fait bien dans une réclame !.. mon élève favori !... sans doute ! — et reconnaissant !... cela va sans dire !

MARTHE.

C'est une erreur de ce journal, mon père... un tel excès de négligence vis-à-vis de vous, qui l'avez fait ce qu'il est, serait trop surprenant, trop indigne !

SERTORIUS.

Surprenant? pas du tout. Indigne, c'est différent ! (Avec une émotion croissante.) Oui, que cet enfant, que j'ai enrichi en peu d'années de toute la science d'une longue vie, dont j'ai fécondé le génie au feu le plus ardent de mon âme, à qui j'ai versé pour ainsi dire dans les veines le meilleur sang de mon cœur, que cet enfant, dès sa première heure de triomphe, dédaigne son vieux maître, le père de son esprit ! et le laisse à la porte comme un valet à sa livrée... oui, cela est indigne !... Pardon, ma fille, tu m'as vu supporter en riant bien des ingratitudes... mais celle-ci ne me serait pas plus sensible quand la main d'un fils m'en aurait porté le coup... oui, la main d'un fils ! c'est la pure vérité !

MARTHE, l'embrassant.

Mon père, un peu de patience seulement, et tout s'expliquera pour le mieux, vous verrez.

SERTORIUS.

Tout est expliqué, ma fille. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais cette espèce. (Il se lève et marche avec agitation.) Si les sept péchés capitaux ont besoin d'un blason, je me charge de le leur fournir : une plume et un pinceau, un ébauchoir et un archet! — Il semble véritablement, Marthe, qu'une sorte de malédiction pèse sur ce nom d'artiste dont s'affuble aujourd'hui tout ce qui défriche ou pille, à un titre quelconque, le champ de l'idéal... Voilà ce Roswein : si jamais visage humain porta l'empreinte d'une âme élevée, simple et loyale, c'est le doux et sévère visage de ce jeune homme. Eh bien! tu le vois, il n'a pas fait deux pas dans sa fatale carrière, qu'il se retourne et nous montre le front d'un traître; il faut bon gré mal gré qu'à la première page de sa vie d'artiste il inscrive une lâche action... il faut que l'enfant gagne ses éperons! — Ah! ma fille, il y a eu, tu le sais, dans ma vie un moment terrible : celui où tout près de recueillir dans l'applaudissement public le fruit de mes veilles enthousiastes, je sentis tout à coup mes doigts et mon cerveau même comme frappés de paralysie; cette timidité maladive, pétrifiante, qui me suivit partout où j'essayai, sous quelque forme que ce fût, de répandre au dehors les flots harmonieux qui bouillonnaient dans ma tête, ce mal bizarre et ridicule me plongea dans les derniers abîmes du désespoir... Mais combien de fois depuis j'ai remercié Dieu de sa rigueur paternelle! combien je le bénis surtout aujourd'hui, dans la paix de ma conscience et dans la dignité de ma vieillesse! (Marthe lui a pris le bras et

marche près de lui ; après un silence, il reprend :) Quelle heure est-il donc, mon enfant ?

MARTHE.

Voici l'*Angelus* qui sonne aux Camaldules.

SERTORIUS.

L'*Angelus*... déjà ! — Allons ! il ne peut venir maintenant... tout est dit... pour aujourd'hui et pour toujours, c'est un ingrat ! (André Roswein entre sur ces mots et se jette dans les bras de Sertorius.)

SERTORIUS, ANDRÉ, MARTHE.

ANDRÉ, l'embrassant avec force.

Que vous ai-je fait, voyons ? comment ai-je mérité cela ? qui est-ce qui est injuste ? qui est-ce qui est ingrat ? — Ah ! Dieu ! quel homme !

SERTORIUS.

Allons ! la paix ! la paix ! ne m'étouffe pas, mon garçon... je suis bien aise de te voir, mon ami... je suis enchanté de te voir, j'en conviens. C'est ce journal, cet imbécile de journal qui annonçait ton opéra pour ce soir...

ANDRÉ.

Mais il a raison.

SERTORIUS.

Eh bien ! mon enfant, tu m'avoueras, en ce cas-là, que j'avais quelque droit d'attendre aujourd'hui un message de ta part, et que, voyant approcher la nuit, j'étais fondé en quelque sorte à désespérer...

ANDRÉ.

Certainement, cher maître, j'aurais pu vous envoyer votre loge ce matin ; mais je tenais à vous l'apporter moi-même et à vous embrasser une dernière fois avant la bataille... A ma première minute de liberté, je suis accouru.

SERTORIUS.

Bien, très-bien, André, n'en parlons plus... J'ai eu tort... Ah çà! c'est donc pour ce soir, sérieusement?

ANDRÉ.

Très-sérieusement.

SERTORIUS, se frottant les mains, avec jovialité.

Diantre! oh! oh!... Mais, dis-moi donc, jeune homme... sais-tu que c'est fort grave cela?... Et tu ris, je crois?... Il rit, Marthe, ma parole d'honneur! Ces jeunes gens riraient à la bouche du canon!... Mais, voyons, André, sois franc, quelle est ton impression réelle à l'approche de cette crise? Quel effet ressens-tu intérieurement? Le cœur bat-il un peu la chamade, hein, garçon?

ANDRÉ.

Je suis dans un état singulier. Je m'entends parler et marcher, comme si je marchais et parlais sous une voûte d'une sonorité particulière. Quoique j'aie passé mes trois dernières nuits à refaire mon ouverture, il me semble que de ma vie je n'aurai besoin de dormir. Je me sens la légèreté d'un oiseau, et je ne sais pas pourquoi je ne m'envole pas, car j'ai une belle peur.

SERTORIUS.

Povero! — Mais tu es satisfait cependant, eh? L'exécution est suffisante? Parle-nous-en donc un peu... Ton ténor, ta prima dona, ton orchestre, ça va-t-il un peu, tout ça?

ANDRÉ.

L'orchestre, supérieurement. Ce n'est pas moi qui le conduis, au reste. Le ténor, c'est Chiari, vous savez... Il y a des choses qu'il ne dit pas mal..., par exemple, le chant de Boabdil, à la fin du trois... Quant à la prima donna, c'est une sotte, — et musicienne comme un Anglais, avec

cela... mais elle a un superbe contralto, et en la serinant, elle marche.

SERTORIUS.

Entends-tu cela, Marthe? Il fait marcher les prime donne à présent... Ah çà! comment t'y prends-tu, jeune homme? car cela ne passe pas généralement pour une petite affaire... Quant à moi, lorsque j'essayai dans mon temps de me lancer au théâtre, je ne pus jamais me rompre aux façons de ces créatures-là; elles ont un aplomb infernal! — Je me souviens que dès que j'en rencontrais une dans un couloir (tu sais que les théâtres sont pleins de couloirs), je me collais contre la muraille comme une planche. Ah! les gaillardes! — Or çà, que voulais-je donc te demander encore?.. Ah! — que pensent-ils de ton œuvre, ces gens de théâtre?

ANDRÉ.

Rien. Ils me le diront à minuit. — Ah! cher maître, si vous aviez voulu me faire la grâce d'entendre une seule répétition, je serais plus tranquille; car en vérité c'est vous que je redoute bien plus que le public.

SERTORIUS.

Mon ami, j'ai eu pour me refuser à ton désir plusieurs raisons excellentes. D'abord mon appréciation, portant sur l'ensemble de l'œuvre, sera plus sûre, plus complète, et te sera plus profitable. Ensuite, j'ai pu en toute conscience déclarer à droite et à gauche que je ne connaissais pas une seule note de ton opéra, de sorte que personne n'aura le droit d'associer mon nom au tien, et de dire, je suppose; Sertorius par-ci... Sertorius par-là, ce qui aurait pu te blesser et entamer ta couronne.

ANDRÉ.

Ma couronne! que Dieu vous entende! car, si je tombe, je suis mort!

SERTORIUS.

Allons, Roswein, point de cela ! point de faiblesse, mon enfant ! que diable ! on tombe et on se relève. D'ailleurs, quoi ! mets les choses au pire : t'arrivera-il jamais rien qui approche de ce que j'ai éprouvé, moi qui te parle ?... Figure-toi donc, André, cette immense salle de l'ancien opéra de Vienne remplie jusqu'au comble, et au premier rang la cour impériale d'Autriche, qui vaut bien, je crois, ta petite cour de Naples : j'arrive, mon violoncelle à la main; un silence imposant se fait dans l'assemblée; je m'assieds; je place mon archet... puis je prétends préluder... Oh ! Dieu puissant ! mes doigts sont de fer... mon bras est inerte ! On murmure dans l'assistance... c'était naturel... Je veux parler, et je demeure la bouche béante, immobile, glacé, stupide, pareil à la femme de Loth ! Les huées éclatent, et l'on m'emporte évanoui ! — Voilà, mon garçon, ce qu'on peut appeler une chute, et cependant, tu le vois, je n'en suis pas mort, bien que le seul souvenir de cet instant me fasse perler la sueur à la racine des cheveux.

MARTHE.

Est-ce pour le rassurer, mon père, que vous lui contez cela ?

SERTORIUS, riant.

Sans doute : c'est pour l'aguerrir !... Allons ! (Il le secoue.) courage, grand homme !... Et à quelle heure commence-t-on ?

ANDRÉ.

A neuf heures. Vous avez encore une heure et demie. Tenez, pendant que j'y songe, voici votre loge : il y a une place pour Gertrude.

SERTORIUS.

Ah ! tu as pensé à la vieille Gertrude ? Entends-tu, Mar-

the? il a pensé à la vieille Gertrude... Tu dis à neuf heures, mon ami?

ANDRÉ.

Oui, maître. Je suis venu dans une voiture à trois places dont je vous prie de disposer... car, moi, je dois attendre ici le chevalier Carnioli qui est allé porter un billet dans les environs, — chez la princesse... je ne sais comment, et qui m'a promis de me prendre en revenant.

SERTORIUS.

Ah!... à propos, comment supporte-t-il cette circonstance, ton Carnioli?

ANDRÉ.

Oh! convulsivement: il rit aux éclats, et rugit comme un tigre; il danse, il chante, il interpelle les passants, il invoque le ciel, il menace le public... C'est un drame, une comédie et un ballet tout à la fois... Il a passé ces trois nuits dans ma chambre à copier les parties et à me faire du café, m'appelant tantôt son âme et sa vie, tantôt misérable faquin, suivant le style mélangé que vous lui connaissez... Ah! le terrible protecteur!... mais il a beau faire, je ne puis oublier que, sans lui, je garderais encore, à l'heure qu'il est, des chèvres dans mes montagnes.

SERTORIUS.

Cela est vrai. Tu lui dois beaucoup. Il a tiré le bloc de la carrière. Il s'entend d'ailleurs à la musique, on ne peut le nier, et de plus il use noblement de sa fortune. Pourquoi faut-il qu'aux vertus de Mécène il unisse les mœurs d'un lansquenet?... Ai-je rêvé qu'il était nommé ambassadeur à Madrid?

ANDRÉ.

Non, vous ne l'avez pas rêvé. Il doit même partir cette nuit, dès que mon sort sera décidé.

SERTORIUS, préoccupé.

Ah ! il va en Espagne... Diantre ! mais je ne sais pas trop comment la rigide Espagne... Au reste, ça la regarde.

MARTHE.

Mon père, est-ce que vous n'allez pas vous habiller un peu?

SERTORIUS.

Un peu? Tu pourrais dire beaucoup, Marthe, car, de par le ciel, je compte déployer à cette occasion tout le luxe de l'Orient... Mon jabot de malines est-il en état, ma fille?... oui?... eh bien! va t'apprêter, va te faire belle, ma chère petite. Pour moi, il ne me faudra que deux minutes, et je désire parler à Roswein en particulier. (Marthe sort.)

SERTORIUS, ROSWEIN.

SERTORIUS, avec gravité.

Mon enfant, lorsqu'un élève sort de mes mains, je crois de mon devoir de lui donner quelques conseils que j'adapte, autant qu'il est en moi, à son caractère, à ses talents et à son avenir présumé. Toutefois, et bien que cette leçon suprême soit à mes yeux le couronnement essentiel de ma tâche, je ne l'impose à personne. Je te demande donc, André, s'il te convient de m'écouter, et si tu veux bien encore, pour un instant, me reconnaître vis-à-vis de toi l'autorité d'un maître, d'un vieillard et d'un ami.

ANDRÉ.

L'autorité d'un père, d'un père chéri et respecté, maître Sertorius, et non pour un instant, mais pour toute ma vie.

SERTORIUS.

Je te remercie, jeune homme; mais, sans t'offenser c'est plus que je ne demande, et ma rude expérience me

force d'ajouter : c'est plus que je n'attends. Au surplus, il n'importe. Hem ! assieds-toi, je te prie. Hem ! hem ! (Il lui donne un siége, et se pose en face de lui dans son fauteuil.) — André Roswein, parmi les différentes ramifications de l'art sublime qui a fait depuis sept années l'objet de nos études, tu as choisi, pour y tailler ton chef-d'œuvre, la branche dramatique. — Je ne te le reproche pas : il faut qu'un jeune homme sacrifie à la mode dans une certaine mesure ; mais si tu parviens, comme tes rares talents me donnent tout lieu de l'espérer, à te faire accepter du public sous cette forme populaire, il m'est doux de penser que tu profiteras de ta renommée pour remettre en honneur les fortes et virilles compositions de nos pères. — J'entends par là d'abord la musique sacrée, qui semble renvoyer à Dieu le plus beau de ses dons ; j'entends l'*oratorio*, cette épopée de l'harmonie ; j'entends même la sonate et le *concerto da camera*, autrement dit la musique de chambre, œuvres sévères, nobles récréations du génie, auxquelles la futilité moderne a substitué la fantaisie, l'air varié et la romance, — ces productions de l'impuissance et ces délices des niais. — Défends-toi, comme du péché, des flonflons de la rue et de la musiquette de salon. — Ne flatte le goût de la multitude que pour le redresser peu à peu. Tâche d'amener la foule dans le sanctuaire ; mais surtout n'en sors jamais. — Respecte l'école et les anciens. — Écris hardiment sur ton drapeau ces deux grands mots ou plutôt ces deux grands principes qui font la risée et la terreur de l'ignorance : — Le contre-point et la fugue ! C'est comme si tu y écrivais en toutes lettres : — Palestrina, Pergolèse, Bach, Haydn, ces noms de cent coudées. (Il s'anime.) Le contre-point et la fugue pour toujours ! Et écoute, André : tout homme qui se prétend musicien et qui dédaigne ces deux bases éternelles de l'art, dis-lui de ma part, de

la part de Sertorius, qu'il n'est qu'un ménétrier de carrefour... qu'il n'est qu'un bâtard! et pis qu'un bâtard, — car il ne connaît ni son père ni sa mère! c'est un poëte qui fait fi de sa langue maternelle! c'est un prêtre qui renie la sainte Bible et les saints Évangiles!... (Il s'arrête, et reprend d'une voix calme et basse.) Je terminerai ici, mon ami, la partie en quelque sorte professionnelle de cette instruction. Ce n'est, comme tu le vois, et ce ne pouvait être qu'un bref résumé de l'esprit général qui a dominé mon enseignement. — As-tu quelque objection à m'adresser, mon enfant?

ANDRÉ.

Aucune, maître. Je vous promets de demeurer fidèle, suivant ma force, à la dignité de mon art et aux pures traditions que vous m'avez transmises.

SERTORIUS.

C'est bien. — Maintenant, mon cher André, le maître a parlé : c'est le tour de l'ami et du vieillard. (Il se recueille un instant et reprend :) André Roswein, le ciel t'a doué avec une munificence que j'ai souvent admirée : il t'a fait musicien et poëte, il t'a donné la lyre et la harpe; il a exhaussé ton jeune front pour y placer deux couronnes... Songe, mon fils, que l'ingratitude se mesure au bienfait. Tu n'as qu'une façon de t'acquitter envers Dieu : il t'a prêté le génie, — rends-lui la vertu; — il t'a fait grand : sois honnête! — Et si ce n'est pas assez que ta conscience te le commande, j'ajoute, André, que ton avenir et ta gloire sont à ce prix. Oui, si tu ne veux pas, comme tant d'autres, disparaître de la sphère des arts après une nuit d'éclat, si tu ne veux pas que le souffle te manque au milieu de ta carrière, si tu te soucies de porter jusqu'au sommet ton noble fardeau, — règle ton cœur et ta vie; ceins tes reins en brave, et préserve avec soin ta virile jeunesse. Un corps énervé ne re-

cèle plus qu'un génie fourbu. — Ne pense pas, jeune homme, trouver une inspiration sincère et durable dans les émotions du désordre, dans la fougue des sens et dans l'excitation maladive des passions : le délire n'est point la force. — La contemplation austère et sereine des merveilles de Dieu et des misères de l'homme, — le reflet de l'œuvre divine dans une intelligence élevée, voilà l'éternel et l'unique foyer où s'allume l'inspiration d'un poëte digne de ce nom. — Souviens-toi que les anciens, nos maîtres, appelaient du même nom la vertu et la force, l'ordre et la beauté ! Souviens-toi que, dans leurs profondes allégories, ils faisaient les vestales gardiennes du feu sacré, — les Muses chastes, — et Vénus idiote ! — C'est assez te dire que je n'ignore pas quels dangers t'attendent, quelles tentations assiégent la vie fiévreuse de l'artiste, quels philtres se glissent dans sa veine sans cesse enflammée... Mais, André, lorsque Dieu t'a ouvert dans l'âme ces deux larges sources de jouissances plus qu'humaines : le sentiment du beau et la puissance créatrice, — si tu n'as pas la force de repousser la coupe des ivresses vulgaires, tu es un lâche, et tu es perdu. — Que la mort ou la folie t'enlèvent, comme tant d'autres, à la conscience amère de ta précoce décrépitude, — ou que tu ailles grossir la foule envieuse et ridicule des soupirants de coulisse, des vagabonds d'atelier et des grands hommes de tabagie, — peu importe, — tu es perdu ! — Je te le répète, André : règle ton cœur et règle ta vie ; tout est là. Dans tes nuits de défaillance, évoque à ton aide les ombres des vaillants et des forts, évoque ces illustres bénédictins de notre art, les seuls peut-être qui aient heurté du front les voûtes de l'idéal, Palestrina, notre Moïse, — Beethoven, notre Homère, — Mozart, notre Molière et notre Shakspeare à la fois... Ceux-là n'étaient pas seulement de grands hommes... ils étaient des saints !...

(Avec émotion.) — Et si j'ose me nommer après ces colosses, songe aussi quelquefois, mon ami, à ton vieux maître : du sein de la gloire qui t'attend sans doute, retourne quelquefois ton regard vers mon obscurité. (Sa voix se trouble.) Nous allons nous quitter, mon ami; nous allons rompre la chaîne de nos études communes et de nos enthousiasmes partagés;... c'est un déchirement pour mon cœur, je ne te le cache pas... Jamais je n'ai semé sur un sol plus heureux... jamais moisson plus féconde ne paya les soins de l'humble laboureur... Je te remercie, André, des joies que tu m'as données, et je prie Dieu qu'il t'en récompense!... Et maintenant (Il se lève, très-ému.), maintenant, adieu, mon enfant, adieu, mon disciple bien-aimé... Embrasse-moi!

ANDRÉ, se jetant dans ses bras.

Mon père! (Il pleure.)

SERTORIUS.

Oui, tu es bon, je le sais... mais tu es faible aussi, prends garde à cela. (La porte s'ouvre. Marthe reparaît en toilette de fête, une lumière à la main.)

MARTHE.

Encore ici, mon père... et huit heures passées, y pensez-vous?

SERTORIUS.

Ne me gronde pas, ma chérie. Quelques minutes vont me suffire. Mais que je te voie donc, mon enfant... (Il prend le flambeau des mains de Marthe et la contemple.) Oh! oh! diantre! Eh! signor maestro, — l'homme au chef-d'œuvre, regardez donc un peu par ici, s'il vous plaît.

MARTHE, soufflant la lumière et riant.

Votre barbe n'est pas faite, mon père.

SERTORIUS.

Est-ce une raison pour humilier ce jeune homme, Mar-

the? Tu lui donnes à croire que tu dédaignes son jugement... Qu'est-ce que vous avez donc en ensemble?... Je remarque souvent qu'elle te traite de Turc à Maure, mon garçon... Au reste, ce sont vos affaires... (Se touchant le menton.) Dis-moi, fillette, il me semble, à moi, que cette barbe pourrait fort bien aller.

MARTHE.

Oh! mon père!

SERTORIUS

Au fait, la cour y sera; je ne veux point passer pour un démagogue : je vais me raser. (Il sort.)

ROSWEIN, MARTHE.

La chambre est à demi éclairée par les dernières lueurs du crépuscule. Marthe va s'asseoir sur le bord de la fenêtre; elle regarde au dehors, le coude appuyé sur la balustrade et la tête dans sa main. — Roswein marche à travers la chambre en mettant ses gants.

ROSWEIN, à demi-voix, avec ennui.

Allons!

MARTHE.

Qu'y a-t-il?

ROSWEIN.

Rien... un bouton de mon gant.

MARTHE.

Est-il parti? Attendez. (Elle se lève et va prendre une aiguille dans sa corbeille.) Approchez-vous du jour.

ROSWEIN.

Non, je vous en prie.

MARTHE.

Venez donc. Un gant sans bouton est horrible. Il vous faut une tenue sans reproche ce soir. (Elle lui prend la main.) Ah! si vous tremblez, je pique. — Vous avez mal aux nerfs, eh?

ROSWEIN.

Je suis un peu agité, oui... Quelle ravissante coiffure vous avez !... Ces larges tresses blondes qui encadrent vos joues et couronnent votre front vous donnent l'air d'une jeune reine de vos légendes du Nord.

MARTHE.

Mille fois trop poli. — Allez, c'est fait.

ROSWEIN.

Je vous remercie. — (Après une pause, il ajoute d'une voix émue :) Vous et votre père, vous êtes ce qu'il y a de meilleur au monde !

MARTHE, sèchement.

Vous me rappelez le seigneur Carnioli, à qui je venais de rendre le même service, et qui me dit que j'étais une divinité. (Roswein hausse légèrement les épaules, et fait quelques pas : Marthe revient s'asseoir sur la fenêtre.)

ROSWEIN, se rapprochant d'elle et s'appuyant sur l'espagnolette.

N'était-ce pas l'*Angelus* qui sonnait aux Camaldules pendant que je montais à votre ermitage ?

MARTHE.

Oui.

ROSWEIN.

Toutes ces cloches de village se ressemblent... Ces sons me parlaient au cœur... Ils me parlaient de mon enfance et de ma patrie... En quinze ans à peine, quel changement dans ma vie et dans ma pensée !

MARTHE, avec indifférence.

Il y a quinze ans, à cette heure où nous sommes, qu'est-ce que vous faisiez ?

ROSWEIN.

Je rassemblais mes chèvres sur la lisière des bois, et je

reprenais à leur suite le chemin de la vallée... Les premiers tintements de l'*Angelus* à la petite église de San Jacob nous donnaient chaque soir le signal de la retraite... Je me souviens que je m'arrêtais sur chaque pointe de rocher pour voir s'allumer derrière moi les feux des bûcherons sous les noires arcades des sapins ; — à mes pieds, dans la brume, les fanaux des pêcheurs, — les étoiles sur ma tête. La nuit tombante emplissait l'air de parfums et de rosée. De temps à autre, la voix sauvage de la mer Illyrienne s'élevant comme par bouffées répondait aux graves murmures descendus des forêts... Quelles scènes grandes et tranquilles ! de quelle allégresse elles me pénétraient !... Je ne pouvais m'en détacher... Je demeurais souvent une partie de la nuit accoudé sur ma fenêtre, perdu dans je ne sais quelle extase attendrie, versant des larmes avec des prières... Puis je passais sans en avoir conscience, de cette douce veille au doux sommeil, comme un enfant passe d'un songe à un songe... J'étais heureux !

MARTHE.

Sérieusement, Roswein, et poésie à part, voudriez-vous de ce bonheur-là aujourd'hui ?

ROSWEIN.

Oui, Marthe... oui, si je devais retrouver avec ma misère et mon obscurité la paix... la paix divine de mes premières années !

MARTHE.

La paix est dans le cœur.

ROSWEIN.

Elle n'est pas dans le mien. Ni dans mon cœur, ni dans mon esprit. Jamais !

MARTHE, froidement.

Que voulez-vous que je vous dise mon ami? Tant pis. (Elle se détourne.)

ROSWEIN.

J'ai failli être prêtre, — saviez-vous cela?... Le vieux curé de San Jacob m'avait pris en affection. Il me donnait des souliers et m'apprenait le latin. Il voulait me mettre en état de lui succéder un jour... Il vit encore... Je suis tenté quelquefois d'aller le retrouver... Ce pauvre presbytère, avec sa cour pleine de mousse, son tilleul et sa fontaine, m'apparaît comme un asile enchanté... Pourquoi pas? Je ferais un assez bon prêtre de campagne... Rien ne me manquerait — que la foi!

MARTHE, vivement.

S'il vous plaît de déraisonner en ma présence, signor Roswein, que ce soit sur d'autres sujets, je vous prie.

ROSWEIN.

Ah! de la colère, je crois! de la colère, vous! Il y a donc du sang dans les veines du marbre!... la mer de glace a donc ses tempêtes!

MARTHE, se levant.

Vous désirez être seul apparemment?

ROSWEIN.

Je vous ai offensée... je vous ai offensée... pardon! C'est la première fois de ma vie, ce sera la dernière... Marthe, je sens bien qu'il faut que je vous quitte... Ce rôle doit vous coûter... ce masque de froideur et de dureté que vous portez pour moi seul, je suis sûr qu'il vous pèse... Je vous en délivre... Vous ne me verrez plus. Jamais je ne repasserai le seuil de cette chère maison, je vous le promets... J'aurais dû vous comprendre plus tôt... Je vous compre-

nais,... mais le courage me manquait... Maintenant ma résolution est prise, comptez-y... Seulement, ne nous quittons pas sur un mot de colère, je vous en supplie... votre main,... votre main en signe de bon souvenir, de souvenir fraternel. (Marthe, qui s'est rassise lentement, lui tend la main ; Roswein la porte à ses lèvres, en disant à voix basse :) Adieu ! adieu ! — (Marthe détourne la tête, tandis que le jeune homme rentre dans la partie la moins éclairée de la chambre)

MARTHE, après un moment.

Et mon père, André?

ROSWEIN.

Pauvre vieillard !... au moins, qu'il ne me croie pas ingrat, Marthe, je vous en prie. Dites-lui tout plutôt. Dites-lui la vérité.

MARTHE.

La vérité... Il faut donc que je la devine, André ?

ROSWEIN.

Dites-lui que je vous aimais et que vous ne m'aimiez pas, et tout sera dit.

MARTHE, d'une voix basse.

Je ne vous aimais pas... non... je ne pouvais vous aimer. D'autres sentiments me séparaient de vous à jamais.

ROSWEIN.

D'autres sentiments !... Allons !... c'est le dernier coup... J'espérais que vous n'aimeriez qu'au ciel.

MARTHE.

Je ne pouvais vous aimer, André, et c'est un bonheur, laissez-moi vous le dire, un bonheur pour nous deux, — pour vous surtout. L'existence qui vous est réservée ne veut point d'entraves... elle ne veut point de racines prématurées... Votre avenir se fût trouvé à la gêne dans l'humble rêve de votre jeunesse. Je me serais reproché toujours d'a-

voir enchaîné dans l'ombre d'un ménage votre belle vie d'artiste!

ROSWEIN.

La vie d'artiste m'est odieuse!... Depuis que je la connais, mon amour pour vous a grandi de toute la haine qu'elle m'inspire! Désormais je n'ai plus contre elle ni soutien ni refuge... Elle fera de moi ce qu'elle voudra... soit! mais de grâce au moins ne me la vantez pas.

MARTHE.

Qu'a donc cette vie de si terrible? Je ne puis vous comprendre.

ROSWEIN.

Ah! votre père me comprendrait... Cette belle vie d'artiste, il sait assez, lui, qu'elle ne réside pas sur ces hauteurs idéales où vous la voyez tout entière, comme je l'y voyais moi-même autrefois, — dans des nuages d'or et sous des pluies de fleurs! Il sait dans quels tristes abîmes elle se traîne, entre ces fugitives apothéoses! Ce n'est pas sans raison, Marthe, croyez-moi, qu'il écrase de son mépris tout ce qui hante ces régions malsaines de l'atelier et de la taverne, de la coulisse et du boudoir, — cette tourbe vaniteuse d'âmes flétries, d'imaginations surmenées et de cœurs malades, que dévorent, au bruit des rires éclatants et des pleurs étouffés, la passion sans règle et la pensée sans frein!... Un Érèbe plein de flammes et de ténèbres! un monde hors du vrai, un monde hors la loi, qui révolte — et qui entraîne! Votre père le sait! Il sait quelles ivresses courent dans l'atmosphère d'orgie qu'on y respire... quels monstres enfante ce brûlant chaos, et combien le meilleur d'entre nous a peine à s'en défendre!

MARTHE.

Vous, du moins, vous vous en défendrez, André. Je vous connais.

ROSWEIN.

Vous me connaissez, Marthe... oui... depuis tant d'années que ma vie a été comme la sœur de la vôtre, vous devez me connaître... et vous pensez que j'étais né pour le bien, n'est-il pas vrai ?

MARTHE.

Vous ou personne.

ROSWEIN, avec force.

Oui... vous me rendez justice... Dieu sait que j'aimais le bien comme j'aime la face radieuse de ce firmament !... Aussi de quels amers dégoûts ce monde m'abreuve !... Et cependant il me trouble... il m'imprègne malgré moi de ses poisons... Il mêle aux nobles tourments de l'art et du travail je ne sais quelles fièvres importunes... quelles insomnies perverses ! il m'attache au flanc je ne sais quels lambeaux de la tunique du centaure !... Ah ! ceux de nous qui ont près d'eux une mère, une sœur, une famille, — quelqu'un qui leur rappelle Dieu... ceux-là sont heureux ! ils ont le remède à côté du mal... ils peuvent chaque jour retremper leur âme, leur talent, leur honneur, à la source du devoir et de l'éternelle vérité ! — Pour moi, je suis seul... cette vie factice m'enveloppe et me possède sans relâche. Je ne m'en reposais qu'en vous, chère Marthe, dans le présent comme dans l'avenir... Que de fois votre doux fantôme est venu bénir mes heures éprouvées... m'apportant le courage — ou du moins le remords !... Cette paix que je cherche, je ne la trouvais que dans vos yeux... cette force qui me manque, elle passait dans mon cœur dès que je touchais votre main... même en songe... Dieu ! vivre là, entre votre père et vous, dans la sérénité sainte et recueillie de votre foyer de famille, sous le charme de votre présence... sous l'inspiration de votre beauté... sous

la garde de votre vertu!... vivre là, mourir là! Ah! pourquoi la pensée m'en est-elle jamais venue?

MARTHE.

Cette pensée... soyez juste, André... ai-je rien épargné pour l'éloigner de votre esprit?

ROSWEIN.

Rien... Près de vous, je ne pouvais m'abuser... votre accueil, votre langage, votre silence même — depuis un an, — tout me disait que vous ne m'aimiez pas... mais à peine vous avais-je quittée, j'oubliais tout... je me rattachais aux plus légères ombres d'espérance... je me rappelais un regard moins sévère, une parole plus tendre, échappée à votre pitié, et je vivais là-dessus... — Depuis quelques mois surtout, vous voyant moins souvent, je me faisais de plus faciles illusions... je cherchais à me persuader que votre devoir filial pouvait comprimer vos secrets sentiments, que l'horreur de votre père pour ce nom d'artiste était le seul obstacle qui nous séparât...

MARTHE, baissant les yeux.

Eût-il été le seul, il eût suffi.

ROSWEIN.

Ah! je l'aurais vaincu.

MARTHE.

Jamais, André.

ROSWEIN.

Cette nuit même peut-être... C'était un projet ardemment caressé dans ma tête depuis longtemps... une chimère dont je me repaissais encore il n'y a pas une heure, en venant ici... et que votre premier regard a fait évanouir... Aussi, maintenant, que mon opéra tombe ou qu'il aille aux nues, je vous jure que je m'en soucie peu.

MARTHE, lentement.

Comment?... Pourquoi?... Pensiez-vous que votre succès dût changer les idées de mon père?

ROSWEIN.

Je l'espérais à peine;... cependant, malgré lui, il m'en eût estimé plus haut... Vous savez comme moi, Marthe, à quel point ces succès du théâtre, qui ont été l'ambition de sa jeunesse, l'émeuvent et l'exaltent!... Je me serais armé contre lui de son unique faiblesse... Si j'avais réussi, je me faisais une fête de venir le surprendre dans sa retraite,... au moment même où il m'aurait cru sans doute plus oublieux que jamais... je serais accouru;... oui, je lui aurais offert à genoux ma jeune gloire, toute palpitante... Il eût oublié l'artiste,... il m'eût ouvert ses bras,... il m'en eût appelé son fils!... il m'eût tout accordé...

MARTHE, d'une voix étouffée.

Essayez.

ROSWEIN.

Marthe! que me dites-vous?

MARTHE.

Silence! Voici mon père.

ROSWEIN.

Bonté du ciel!

MARTHE, ROSWEIN, SERTORIUS, entrant. Il est fort paré, il tient un flambeau de chaque main et s'avance comme une châsse.

SERTORIUS.

Or çà, que chacun ici me considère à loisir... Eh bien! où sont-ils donc, ces enfants? — Roswein! — (L'apercevant.) Ah! ah! tu as l'air tout effaré, mon garçon? Tu ne m'avais jamais vu si beau, eh! — J'offre à tes regards en ce moment, mon ami, le costume d'ensemble que je portais à

cette fameuse soirée où je restai court devant mon auguste auditoire... Boucles d'or, jabot de malines, habit tabac d'Espagne et gilet à ramages, — avec des oiseaux sur les poches... Ah çà! comment me trouves-tu, Marthe, en définitive? car vous ne dites rien, tous deux... Est-ce que je suis ridicule, voyons?

MARTHE.

Vous êtes très-bien, mon père.

ROSWEIN, gaiement.

Vous êtes charmant et majestueux... Il faut que je vous embrasse!

SERTORIUS.

Qu'est-ce qu'il a donc?... Est-ce que tu veux dévorer mon jabot? Laisse-moi tranquille. — Admire-moi de loin, si tu veux, et même je t'y engage : tu peux ici te donner une idée exacte de ce qu'était la tenue d'un artiste dans mon temps, jeune homme : — la sévérité mariée discrètement à l'élégance.

ROSWEIN.

Il vous manque de la poudre.

SERTORIUS.

Il ne me manque rien, gamin! — Partons, ma fille, allons siffler ce jeune insolent.

MARTHE.

Partons! Une poignée de main, Roswein, et bon courage! (A demi-voix.) A bientôt!

SERTORIUS, lui serrant les deux mains.

Allons! du calme, du calme. — Fume, si tu veux, en attendant Carnioli : je te permets, vu la gravité de la circonstance, d'empoisonner mon domicile. (Arrivé près de la porte, il se retourne.) Ah çà! si tu as composé de la musique de guinguette, du fredon d'opéra comique, il vaudrait

mieux me le déclarer tout de suite que d'exposer ton vieux maître de sa personne au plus sanglant des affronts, mon garçon?

MARTHE.

Il n'y a pas de fredon; vous verrez, mon père. Venez. (Ils sortent.)

ROSWEIN, seul.

Est-ce vrai? est-ce possible?... Elle m'aimait,... elle m'aime? je suis donc sauvé! Plus de fièvre, plus de vertiges, plus de combats, plus d'enfer! Dieu me reprend! Mon Dieu! je vous remercie, je vous bénis du fond de l'âme! (Il s'approche de la fenêtre, au bruit de la voiture qui emporte Sertorius et Marthe : il la suit de l'œil à travers les ténèbres croissantes.) Elle m'aime! Splendeur du ciel, il me semble que je vous vois pour la première fois! Pure clarté des étoiles, chants des vagues, brises italiennes, je vous retrouve, vous m'inondez le cœur! (Il fait quelques pas dans la chambre.) Son époux! ô chaste vision de mes nuits troublées, tu n'es plus un songe! (Il regarde autour de lui.) J'aime cette chambre, ces objets familiers,... ces meubles que sa main touche à chaque moment... cet air même qu'agite le froissement de sa robe... J'enfermerai ma vie dans ce sanctuaire!... Quelle joie que le travail près d'elle!... Quand je venais sous cette fenêtre, le soir, avec Carnioli, je la voyais là, tantôt penchée sur son aiguille de fée, gracieuse et immobile comme la statue de la vertu domestique, tantôt relevant sa tête, pour mieux écouter son père, sa tête pensive et grave comme celle d'une muse... Il me semblait que j'avais sous les yeux quelque tableau d'un monde supérieur,... d'une vie meilleure que celle des hommes... Et je prendrai ma place entre ces deux créatures de Dieu!... — Elle m'aime!... quel repos profond s'est fait en moi tout à coup. J'avais le cerveau plein de désordre et

d'orages... Le souffle d'un ange a passé sur mon front!... J'éprouve une paix immense,... bienheureuse. (Après un moment.) Tout m'est égal maintenant... (En allumant un cigare.) Si je tombe ce soir à Saint-Charles, ce sera une contrariété sans doute, très-vive même; mais je retrouverai cette occasion perdue... J'ai cent opéras qui me chantent dans la tête!... ce sera un délai; rien de plus... (Il s'assied dans le grand fauteuil de Sertorius.) Ouf! je suis brisé! Je voudrais qu'on me laissât là tranquille toute la soirée... (Il regarde le ciel, rêve et murmure des phrases entrecoupées.) Non; jamais je ne la tromperai, jamais je ne ferai couler une larme de ses yeux,... jamais... Acres séductions, spectres ardents, magiciennes fardées,... je vous défie,... l'ombre de ses ailes vous chassera. — Que je suis las!

UNE VOIX, au dehors.

Roswein! *Andrea mio!* (En récitatif.) *è venuto, il terribil' istante!*

ROSWEIN.

Qui m'appelle?

LA VOIX.

Descends donc, animal?

ROSWEIN.

C'est Carnioli. — Chevalier, je ne conduis pas l'orchestre, vous savez?... Je suis inutile là-bas... Laissez-moi ici, je vous en prie.

CARNIOLI, du dehors.

Poltron! descendras-tu? (En récitatif.) *S'il figlio m'abandonna io son perduto!*

ROSWEIN.

Mon bon chevalier!... Ouf! Diable d'homme!... Allons!...

II.

Sur la route de Pouzzoles à Naples.

ROSWEIN, LE CHEVALIER CARNIOLI. (Ils sont dans une voiture légère que Carnioli conduit lui-même à toute bride.)

CARNIOLI.

Bref, pour appeler la chose par son nom mortel, tu veux te marier?

ROSWEIN.

Je veux me marier.

CARNIOLI.

Bien. Tu prétends épouser la blonde fille de ce vieux fou de génie, de meinherr Sertorius?

ROSWEIN.

Précisément, excellence.

CARNIOLI.

Très-bien. — Et tu t'imagines que je le souffrirai?

ROSWEIN.

Mais que vous importe?

CARNIOLI.

Ce qu'il m'importe, misérable? J'aimerais mieux te verser la tête la première sur ce tas de pavés! (A un passant.) Gare donc, imbécile!... Hop là!

ROSWEIN.

Est-ce que vous aimez cette jeune fille, par hasard?

CARNIOLI.

Je me soucie bien de la jeune fille, nigaud! Je me soucie de ton talent, qui est mon œuvre, qui est mon bonheur et ma gloire, et que tu n'étoufferas pas, moi vivant, sous le couvercle d'un pot-au-feu de ménage! Te marier, triple

idiot! Ignores-tu donc que le mariage est une de ces lois féroces de la nature qui absorbent l'individu pour conserver l'espèce?

ROSWEIN.

Votre excellence me donne-t-elle cette plaisanterie pour un argument?

CARNIOLI.

Ne m'appelle pas excellence et obéis-moi, drôle! Je te dis que ton génie est mon bien, et que je te défends de le placer sous cet ignoble éteignoir du mariage.

ROSWEIN.

Pouvez-vous me faire la grâce de me dire pourquoi le mariage est un éteignoir, chevalier?

CARNIOLI.

Pourquoi?... Parce que l'opium fait dormir,... parce que l'eau éteint le feu,... parce que cela est fatal, entends-tu? Parce qu'il y a dans cet état de torpeur végétative et d'engourdissement béat qu'on appelle le bonheur d'être époux et le bonheur d'être père... il y a, dis-je, une vertu pétrifiante qui vous enduit peu à peu les lobes intellectuels et qui vous cristallise le cerveau comme l'intérieur d'une ruche à miel... Un artiste marié est un artiste fini. Il est époux, il est père, il est citoyen, tout ce que tu voudras; mais le poëte est mort!... Tiens, regarde Rossini, ce grand Rossini! il s'est marié; qu'est-ce qu'il fait maintenant! — Il pêche à la ligne... C'est pourquoi je te dis ceci : puisque tu aimes cette fille, fais-en ta maîtresse, si tu veux;... mais ta femme,... je te le défends!

ROSWEIN.

C'est votre morale? Ce n'est pas la mienne.

CARNIOLI

Qu'est-ce que tu me chantes avec ta morale? Depuis quand la morale est-elle une muse ?... Que je déteste, ô ciel ! cette mode nauséabonde qu'ils ont maintenant de mettre l'honnêteté, le mariage, le bon Dieu et le Code civil en vers, en prose et en musique ! Qu'ils m'agacent, Seigneur, avec leurs cantiques dialogués et leur lyrisme matrimonial ! Est-ce qu'on ne fera pas taire une bonne fois tous ces petits rapsodes de sacristie ?... Ah çà ! voyons, qu'est-ce que tu as de commun avec la morale, toi ? Es-tu marguillier ? es-tu quaker ? es-tu de la société biblique ? Bah !... Es-tu chrétien seulement ? Non, tu ne l'es pas. Tu doutes de Dieu, de la madone et des saints, infâme mécréant ! Tu es un artiste, tu es un poëte, tu es un païen... Ta morale, c'est l'art ; ton dieu, c'est l'art, et l'art, c'est le diable ! Ton élément, c'est le feu... Tant pis si cela te gêne, mais tu péris si tu en sors !

ROSWEIN

J'en sortirai. Je vous l'ai dit, chevalier, que j'ai l'âme trop faible ou trop délicate,... peu importe !... mais je ne suis pas fait pour la vie d'artiste. Vous seriez le premier à me donner la main pour me retirer de ce tourbillon, si vous saviez ce que j'y souffre.

CARNIOLI

Mais, sang du Christ ! tu te plains de ce que la fiancée est trop belle, mon garçon ! C'est l'excès même de ta sensibilité qui te monte au-dessus du vulgaire. Tu as la fièvre, dis-tu ? tant mieux ! tu as les nerfs à fleur de peau,... tu es écorché vif, tant mieux ! tu pleures la nuit ta foi perdue et tes amours trahis, tant mieux encore !... Les ténèbres dans la tête et l'incendie dans le cœur, la tentation effré-

née, l'entraînement et le remords, des transports et des désespoirs inconnus de la foule,... voilà votre lot! voilà votre talent! voilà votre pain de vie !... Chacune de tes larmes est un poëme, est-ce que tu ne sens pas cela?... chacun de tes cris est un opéra en germe. Quand tu souffres, dis-toi : Bravo! c'est de la gloire qui me pousse... Tiens, si l'art est en décadence aujourd'hui, sais-tu pourquoi? C'est parce que vous n'êtes plus assez malheureux, faquins sublimes que vous êtes!... parce que vous ne mourez plus de faim dans un grenier comme autrefois, dans le beau temps des arts, parce qu'on vous paie trop cher et qu'on vous nourrit trop bien...

ROSWEIN.

Il faut nous crever les yeux et nous mettre en cage, ce sera plus simple.

CARNIOLI.

La! la! voyons, mon André; voyons, mon cher cœur,... j'ai été un peu vif, j'en conviens,... car cette épouvantable idée de mariage m'a mis hors de moi; mais tu sais que je t'aime comme mon enfant, comme la prunelle même de mes yeux...

ROSWEIN.

Si vous m'aimez, chevalier, pour Dieu, laissez-moi être heureux à ma façon!

CARNIOLI, exaspéré de plus belle.

A ta façon!... à la façon d'un bonnet de nuit! à la façon d'une courge! à la façon de cet âne de bourgeois qui passe... en redingote bleu clair! (Le bourgeois, qui est accompagné de sa famille, se retourne surpris. Carnioli l'interpelle directement.) Oui, monsieur, vous êtes un âne, vous, votre femme et vos quatre enfants!... Il rit, cette bête-là! Tiens, regarde-le; voilà comme tu seras!

ROSWEIN, riant.

C'est ce que je demande.

CARNIOLI.

Plat coquin que tu es!... Je m'emporte, c'est vrai;... j'ai tort... Ne t'offense pas de mes injures;... elles partent d'un cœur qui t'adore, tu le sais... Raisonnons de sang-froid, mon fils, je ne demande pas mieux... Tu veux être heureux, dis-tu? Si tu devais l'être dans cette vie que tu rêves, je t'aime assez, — oui, je t'aime assez, le diable m'enlève! pour sacrifier mon bonheur au tien;... mais quelle créature au monde peut être heureuse hors de sa voie, hors de sa destinée?... Regarde là-bas ce noble vaisseau,... tu peux l'apercevoir encore,... à la pointe d'Ischia;... il s'en va, les ailes déployées, gagner le libre Océan pour y courir sa carrière magnifique, tantôt sous le soleil, tantôt sous la foudre, un jour déchiré par l'écueil, le lendemain abordant des rives fortunées... Eh bien! suppose qu'une force quelconque le précipite tout à coup dans un étang à canards, dans un vil marécage communal, et l'y condamne à croupir éternellement comme une épave fossile;... suppose cela et suppose-lui une âme, à ce vaisseau... Sera-t-il heureux? Le crois-tu?

ROSWEIN.

Qu'est-ce que cela me fait? Moi, je le serai.

CARNIOLI.

Tu ne le seras pas, traître, je t'en défie! Tu auras tout juste le bonheur de ces mauvais moines qu'une fausse vocation a jetés dans le cloître et qui meurent de consomption en mordant les barreaux de leur cellule!

ROSWEIN.

Bah! des phrases!

CARNIOLI.

Des phrases, maraud impertinent!... Mais c'est dit, je ne veux point me fâcher contre toi dans cette glorieuse soirée, quand même tu m'insulterais avec une grossièreté inouïe... Non, mon ami, ce ne sont point des phrases... Ta prétendue vocation pour le calme de la vie de famille n'est qu'une bluette de circonstance... Tu es en ce moment épuisé de travail, d'émotions et d'inquiétudes; tu éprouves un de ces dégoûts passagers qui vous font rêver la campagne le lendemain d'une orgie ou la veille d'une bataille... Pas autre chose, crois-moi... Ne te prépare pas d'amers regrets;... ne te plonge pas à la fleur de ton âge dans ces froids limbes de l'hymen... Comment, diable! y as-tu réfléchi?... Tu prétends ployer dans une boîte à marmotte l'imagination d'un poëte,... cloîtrer dans la prison d'un nain les passions d'un géant,... et tu te flattes de goûter le bonheur d'un bourgeois, parce que tu en habiteras la carapace!... Crois-tu donc, en comprimant les forces expansives de ton sang et de ton esprit, crois-tu les anéantir? Non! elles te dévoreront sur place!... Tu seras, — passe-moi la comparaison, — comme une locomotive déraillée que sa propre vapeur consume stérilement au fond d'un tunnel;..... tu sentiras tes ailes coupées s'étendre douloureusement vers l'espace, comme ces mutilés qui souffrent encore aux membres qu'ils n'ont plus!... Tu parles des misères de la vie d'artiste: elles sont fécondes du moins! Oses-tu les comparer à ces tortures d'autant plus poignantes qu'elles sont inutiles?... Et d'ailleurs la connais-tu, la vie d'artiste?... Tu prends à peine ton essor;... tu n'en as éprouvé jusqu'ici que les ennuis... Attends donc, avant de la juger, qu'elle t'ait donné ce qu'elle promet à un génie comme le tien, et alors, quand tu auras de l'or comme un Juif, des femmes,...

comme un Turc, de la gloire comme un dieu,... alors je te permettrai d'épouser les onze mille vierges, si le cœur t'en dit... — Ah ! malheureux ! si tu savais en quels termes me parlait de toi, il n'y a pas vingt minutes, la plus belle femme de l'Italie !

ROSWEIN.

Qui cela ? votre princesse ?

CARNIOLI.

Ce n'est pas ma princesse, singe irrespectueux. C'est la veuve la plus noble et la plus vertueuse comme la mieux tournée de ce globe. La princesse Leonora Falconieri... qui est alliée aux Colonna de Rome, aux Doria de Gênes, aux Zustiniani de Venise, et à la maison d'Este par-dessus le marché... entends-tu, rapin ?... Mais au reste, tu l'as vue à ce bal où je t'ai conduit lundi dernier chez l'ambassadeur d'Espagne.

ROSWEIN.

Est-ce cette dame avec qui vous avez valsé ?... Une trentaine d'années... un peu grande... des cheveux noirs comme les ailes du corbeau... un teint d'orage... et des épaules antiques qui ondoient comme un marbre liquide quand elle les replace dans sa robe ?

CARNIOLI.

Ah ! parfait ! tu as remarqué cela, et tu veux te marier, mon petit ami ? Pardieu ! tu les verras plus d'une fois entre ta femme et toi, ces épaules-là, je t'en réponds !... Eh bien ! cette magnifique personne me parlait de toi tout à l'heure.

ROSWEIN.

Et elle vous disait ?

CARNIOLI.

Elle me disait, écoute bien ceci,.. une femme hautaine dont on n'approche qu'à genoux !... elle me disait : Mon

cher ambassadeur, est-ce que vous ne me présenterez pas un jour cet éminent jeune homme?

ROSWEIN, riant.

C'est tout?

CARNIOLI.

Et qu'est-ce qu'il te faut de plus, bandit sans vergogne? Ne voudrais-tu pas qu'elle débutât par venir se loger dans ton garni?

ROSWEIN.

Parlons de choses sérieuses, chevalier, car nous arrivons. — Ce serait une vive contrariété pour moi de ne pas vous avoir à mon mariage... Est-ce que vous partez toujours demain pour Madrid?

CARNIOLI.

Je te brûlerai la cervelle avant de partir!... Non, ma parole, tu es fou!... Si encore je te voyais épouser quelque torche italienne!... ce serait de la vie au moins... Mais non, la fille de Sertorius... une fille rose! une espèce de Hollandaise qui cultivera des tulipes dans ton cœur — et qui te fera flegmatiquement des légions d'enfants, comme on fait des bulles de savon!

ROSWEIN.

Je l'espère bien. Quand vous reviendrez d'Espagne, chevalier, ils vous tireront les moustaches. Cela vous réjouira. — Bah! vous les aimerez!

CARNIOLI.

Je leur tordrai le cou! (Ils arrivent devant le péristyle du théâtre Saint-Charles; deux laquais en livrée prennent les rênes. Carnioli saute à terre.) Ah çà, Roswein, jure-moi de ne pas donner de suite à cette fantaisie de goîtreux, ou je vais de ce pas te préparer une cabale effroyable, quand cela devrait me coûter cent mille écus!

ROSWEIN.

A votre aise, excellence.

CARNIOLI.

Ingrat! va-nu-pieds!... Eh bien! est-ce que tu n'entres pas?

ROSWEIN.

Ma foi! non, je n'ai que faire là-dedans, moi... je vais me promener sur la place et fumer des cigares jusqu'à ce que mort s'ensuive.

CARNIOLI, tirant son porte-cigares.

Tiens, en voilà, des cigares.., comme tu n'en as jamais fumé, truand! Mais c'est égal, va... ton opéra est flambé, tu peux être tranquille. (Il entre au théâtre.)

La salle du théâtre Saint-Charles. Mouvement, animation, éclat d'une première représentation. La toile se baisse sur la fin du deuxième acte, au milieu d'acclamations enthousiastes. Dans la loge de la princesse Falconieri: la loge s'encombre de visites pendant l'entr'acte.

LEONORA PRINCESSE FALCONIERI, GIULIA MARQUISE NARNI, toutes deux assises sur le devant. — LADY WILSON. — LE PRINCE KALISCH. — LE MARQUIS DE SORA. FEMMES ET JEUNES GENS.

LEONORA.

Mais c'est un rêve du ciel que cette musique!

LE MARQUIS DE SORA.

Vous savez que le poëme est également l'œuvre du jeune maestro?

VOIX DIVERSES.

Le Tasse... Mercadante... Metastase... Rossini! Début de géant!

LA MARQUISE NARNI.

Très-beau, si l'on veut, mais trop savant pour moi.

LE PRINCE KALISCH.

Et pour moi.. Poûh!

LEONORA.

Vous, prince Kalisch, je vous soupçonne d'apprécier principalement, en fait de musique, le son martial du tambour. Ciel! vous voilà plus rouge qu'une fraise des Alpes, chère marquise... vous n'êtes pas indisposée?

LA MARQUISE, sèchement.

Non. — Vous connaissez sans doute particulièrement l'auteur de ce charivari flamand, ma belle?

LEONORA.

Je le connais si peu particulièrement, ma belle, que j'ai entendu ce soir son nom pour la première fois, et c'est de votre bouche... Il est même bizarre, quand j'y songe, que le chevalier Carnioli ne m'ait jamais parlé de ce Rogwein, puisque c'est lui qui l'a inventé, à ce qu'on dit.

LA MARQUISE.

Le chevalier avait à vous entretenir apparemment de quelque objet plus intéressant, ma toute belle.

LEONORA.

Apparemment, ma mignonne. — Prince Kalisch, est-il vrai que vous ayez eu, dans le Caucase, les deux oreilles emportées par un boulet de canon?... Cela m'expliquerait, jusqu'à un certain point, votre goût musical.

LE PRINCE KALISCH.

Ce sont des histoires composées à plaisir, princesse. Il ne m'est jamais arrivé rien de pareil, je vous le jure.

LEONORA.

Ah! si vous me le jurez!... Comment, Giulia, est-ce que vous nous quittez?

LA MARQUISE.

Oui, cette musique batave m'est insupportable. Un acte de plus me tuerait... Prince Kalisch, pouvez-vous m'offrir votre bras jusqu'à ma voiture?

LEONORA.

Certainement, et même jusqu'en Sibérie, n'est-ce pas, prince charmant!... Adieu, chère enfant bien-aimée.

LA MARQUISE.

Adieu, ma belle chérie. (La marquise se drape et sort, suivie du prince Kalisch.)

LEONORA.

On ne saurait jouir d'une plus belle paire de favoris que ce prince Kalisch.

LE MARQUIS DE SORA.

Vous l'avez ce soir fortement endommagé, madame.

LEONORA.

Mon Dieu, c'est uniquement par amitié pour ma petite Narni!... mais il paraît qu'il n'y a pas moyen...

CARNIOLI, paraissant à l'entrée de la loge.

Eh bien! mon cygne dalmate, qu'en pense-t-on par ici? (Tous battent des mains, et crient : bravo! bravo!).

LE MARQUIS DE SORA.

C'est un succès de rage... Vous êtes heureux, j'espère?

CARNIOLI.

Heureux, mon ami? Je suis exaspéré!... Mon cygne est une poule mouillée, un oison!... Mais quel génie, hein?... Le fat! j'ai failli l'étrangler de mes mains tout à l'heure.

LEONORA.

Bah!... Et à quel propos?

CARNIOLI.

Ne m'en parlez pas, je vous en prie... Un poëte!... un niais! mais quel génie, hein?... Est-ce du génie, cela, voyons, princesse?

LEONORA.

Mais cela y ressemble beaucoup... Et où est-il donc, votre astre? On l'appelle à tout rompre... pourquoi ne paraît-il pas?

CARNIOLI.

Peuh! est-ce que je sais? Il vague par les rues comme un insensé, tous les machinistes courent après lui; c'est comique. — Petit misérable, va!... Ah çà! qu'est devenue la marquise Giulia? Je croyais l'avoir aperçue à côté de vous?

LEONORA.

Elle vient de s'en aller.

CARNIOLI.

Ah! *barbara!* elle est donc malade?

LEONORA.

Non. Elle trouve cela trop savant, et elle est partie avec le prince Kalisch, qui ne lui offre pas le même inconvénient. Mais, dites-moi, chevalier, où avez-vous déniché votre prodige? Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout ce qu'on raconte?

CARNIOLI, exalté.

Je ne sais ce qu'on raconte, mais voici la vérité. J'avais été chargé d'une mission en Turquie, il y a une douzaine d'années, pour les lieux saints... J'eus la fantaisie de revenir par terre en côtoyant l'Adriatique,... une inspiration! — Je traversai la Dalmatie de part en part;... un pays superbe, plus beau que celui-ci, — le climat de l'île de Calypso, et un peuple taillé comme les bas-reliefs de Ninive;

mais, par malheur, une musique de Hottentots... Ils n'ont qu'un instrument par là, figurez-vous, et cet instrument n'a qu'une corde, notez bien... Ils appellent cela une *guzla*. — Quand on en joue, c'est comme si on éternuait dans un chaudron... Voilà où ils en sont... La serinette est de la civilisation auprès de ça! — D'abord j'essayai d'en rire; je suis un voyageur assez accommodant... j'ai mangé du fromage en Suisse... Mais, ma foi! entendre la même note... sur la même corde,... du même instrument, pendant cent quatre-vingts lieues de poste, c'était trop fort! Je tombai dès le second jour de ce régime dans une mélancolie qui dégénéra bientôt en marasme... et le moment arriva où la plus lointaine vibration de cette guimbarde nationale m'arrachait des sanglots plaintifs... Les postillons me prenaient pour un orphelin... d'un certain âge...

LEONORA.

Il est bête, ce Carnioli!

CARNIOLI.

J'en étais là, princesse, quand un soir, — c'était quelques lieues avant Fiume, dans un petit village frais et coquet, assis sous l'ombrage des tilleuls, entre les montagnes et la mer, comme une jeune nymphe qui se baigne les pieds... — je relayais en me bouchant les oreilles... Tout à coup je crois saisir dans l'air les échos d'une harpe, d'un piano,... je ne sais quoi,... des sons humains, au moins... Je me précipite hors de ma voiture,... c'était un violon... un simple violon tourmenté par une main ignorante, mais inspirée,... une harmonie sauvage, fantasque, admirable,... des traits inouïs courant comme des farfadets sur un océan de tierces, de quintes, d'accords éoliens... Je me demande si l'âme de Paganini revient dans cette bourgade... J'interroge un vieillard biblique, à longue barbe blanche, qui prenait

le frais sur le seuil de sa porte... Il me montre du doigt une espèce d'œil-de-bœuf.... un trou pratiqué dans l'argile de sa grange, — et là j'aperçois un petit bonhomme en haillons, — attelé à un violon de quatre sous, dont il s'escrimait avec l'ardeur frénétique d'un écureuil qui fait tourner sa roue.

LEONORA.

Pauvre innocent!

CARNIOLI.

Le curé du hameau passait par là... Je le presse de questions... L'enfant n'avait plus ni père ni mère... on le nourrissait par charité dans cette ferme, où il était employé à garder les chèvres.

LEONORA.

Apollon parmi les bergers.

CARNIOLI.

Tout juste; ce brave curé lui avait appris tout ce qu'il savait lui-même, un peu de latin et de musique. Il me parla des progrès surprenants de son élève avec une sorte d'épouvante: Il n'était pas loin de le croire possédé. — Sur ces entrefaites, Apollon était descendu de son grenier, et pour m'achever, il me chanta, en s'accompagnant de sa pochette, — devinez quoi? — La cinquième églogue de Virgile, la mort de Daphnis... *Cur non, Mopse, boni*... Un opéra en latin!... Je n'y tins pas,... je lui sautai au cou. Mais tu as du génie, galopin, lui dis-je; viens avec moi, et dans quinze ans tu seras un grand homme, je t'en donne ma parole d'honneur!...

LEONORA.

Et il vous suivit, comme cela?

CARNIOLI.

Il hésitait, s'il vous plaît... Tantôt il me saluait jusqu'à

terre en riant aux éclats, tantôt il secouait la tête d'un air pensif, en répétant à demi-voix : Non, non,... Sylvia,... Sylvia !... Au nom de Sylvia, je supposai naturellement une amourette arcadienne éclose ayant le temps dans ce cœur de poëte... Eh bien ! qu'est-ce que c'est que ta Sylvia? lui dis-je ; je l'adopte,... je l'emmène ;... je l'élèverai avec toi, et tu l'épouseras... Va me la chercher. Là-dessus, il disparut d'un bond, et revint la minute d'après portant dans ses bras une petite chèvre blanche et noire ; c'était Sylvia.

LADY WILSON.

Oh ! très-gracieux.

CARNIOLI.

Je la marchandai aussitôt. Le vieillard biblique, son maître, qui, par parenthèse, manquait tout à fait de délicatesse, en demandait le poids en or. Pendant mes négociations avec ce vénérable escroc, je voyais se former peu à peu autour de ma voiture des groupes menaçants, — ameutés, je crois, par ce brave curé, — qui, au fond, n'était pas non plus une fameuse pièce... Furieux de perdre son phénomène, d'autant plus qu'il lui servait la messe tous les matins...

LEONORA.

Pauvre bonhomme ! il aimait cet enfant, tout bêtement !

CARNIOLI.

Si vous voulez... En tout cas, ce n'était pas une raison pour déchaîner contre moi les superstitions les moins orthodoxes du pays... Grâce à ses bons soins, en effet, le mot de vampire commençait à circuler dans la foule... Bref, voyant l'état des choses, je me hâtai de conclure mon marché avec la barbe blanche, qui définitivement reçut de sa chèvre le prix d'un bœuf, — et je me sauvai au galop avec

ma proie, non pas sans avoir recueilli préalablement, sous la forme d'une grêle de pierres, les bénédictions de ce peuple pasteur... Princesse, voilà l'histoire.

LEONORA.

C'est un roman. — Eh bien ! vous avez tenu parole à l'enfant : le voilà un grand homme.

CARNIOLI.

Je m'en flatte.

LEONORA.

Comment est-il fait de sa personne, ce ci-devant sauvage ?

CARNIOLI.

Il est fait d'un habit noir et d'une paire de gants paille, comme vous et moi.

LADY WILSON.

Et Sylvia, chevalier ? Je m'intéresse à cette bête. Croyez-vous que le maestro voulût la vendre ?

CARNIOLI.

Sylvia, milady, mourut de nostalgie pendant la route... et ce qu'il y eut de plaisant, c'est que j'arrosai sa tombe de mes larmes... Imaginez-vous que pour plaire à mon jeune Dalmate, j'eus l'attention de faire inhumer sa favorite sous les bosquets d'un joli parc que j'ai aux environs de Mantoue. J'avais mené le deuil moi-même avec toute la componction désirable. Toutefois j'eus peine à tenir ma gravité, quand, l'opération terminée, je vis mon drôle se placer solennellement, son violon à la main, sur le tertre tumulaire ; mais là, ma foi ! il exécuta une élégie en *la* mineur d'une expression si déchirante, que bon gré mal gré mon envie de rire se fondit en eau,.. Et mon grand flandrin de Joseph, qui avait fait l'office de fossoyeur, pleurait comme

une vigne, de son côté... J'augmentai ses gages de cinquante écus à cette occasion... C'est ce même Joseph, — le croiriez-vous, mesdames? ce sensible Joseph qui a été depuis condamné aux galères pour avoir assommé son père... en combat singulier,... ce qui prouve une fois de plus que l'art et la nature, cela fait deux...

LEONORA.

Que vous êtes bavard ce soir, Carnioli! Est-ce que vous êtes gris?

CARNIOLI.

Non, princesse, je suis ivre. (On entend frapper trois coups sur le théâtre.) Ah! on va commencer le troisième acte... Mesdames, en rentrant dans vos loges, fermez vos portes tout doucement, — et ne remuez pas vos tabourets, je vous en conjure par tout ce que vous avez de sacré,... tant sur la terre que dans le ciel... Vous allez entendre au lever du rideau le chœur des jeunes Grenadines... (Chantant plaintivement.) La, la, la, la, la... — Des adieux à l'Alhambra, vous comprenez?... Et ensuite le ballet triomphal des jeunes Espagnoles. (Vivement.) Tradéri, tradéri, tradéri... Mais ce que je vous recommande surtout, c'est le chant de Boabdil à la fin tout à fait... *O patria, dolc' è crudel mio tesoro!*... Là, il faut se prosterner et adorer en silence,... ou l'on est classé pour le reste de ses jours parmi les madrépores,... (Tout en parlant, il salue les femmes, et serre la main aux jeunes gens qui sortent de la loge.) Au reste, le public se comporte très-bien... Je suis content de lui... S'il avait sifflé, j'incendiais la salle... j'y étais décidé... Vous n'avez pas de commissions pour Madrid, mesdames!... Hélas! oui! je pars demain,... cette nuit même... (Il chantonne.) *O patria, dolc' è crudel mio tesoro!*... Je vous recommande cela, milady. (La loge se vide peu à peu; Carnioli reste seul avec Leonora.)

LEONORA, CARNIOLI.

LEONORA, promenant sa lorgnette dans la salle.

Pourquoi, Carnioli, ne m'aviez-vous jamais soufflé mot de ce jeune homme?

CARNIOLI, lorgnant de son côté.

Je voulais vous en faire la surprise complète, ma princesse.

LEONORA.

Vous êtes singulier. — Il a bien du talent!

CARNIOLI.

Il en est injecté des pieds à la tête, — le lâche ingrat!

LEONORA.

Est-ce qu'il est ingrat?

CARNIOLI.

Parbleu!... Chut! de grâce, écoutez-moi cela! (Le rideau se lève, l'orchestre joue; Carnioli bat la mesure du pouce et de l'index; le chœur des jeunes Grenadines est couvert d'applaudissements.) Suave mélancolie!... Et vous, vous ne dites rien?... Une larme! vous pleurez! Merci du ciel! vous avez une belle âme, princesse! je vais décidément vous confier mes douleurs... Nous perdrons le ballet, mais peu importe... Cette soirée triomphale a été cruellement empoisonnée pour moi, ma chère princesse... Le glorieux édifice de ma vie s'écroule, si vous ne venez à mon aide... C'est en sortant de chez vous que j'ai appris cette effroyable nouvelle, qui a changé subitement mon allégresse en deuil, mes lauriers en cyprès... Mon poëte me porte un coup d'une perversité atroce... le traître veut se marier!

LEONORA.

Et où est le mal?

CARNIOLI.

Où est le mal, princesse?... Cela n'est pas sérieux! vous vous riez de votre serviteur... Ah! ah!... où est le mal— est délicieux!

LEONORA.

Non, vraiment, je ne comprends pas.

CARNIOLI, riant.

Allons donc! Et qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse quand il sera marié?... du jardinage?... Ce qu'il faut au poëte, c'est l'air libre et le désordre des éléments! Si nous laissons cette organisation fougueuse s'ensevelir dans la léthargie du bonheur domestique, ne voyez-vous pas qu'elle tombe fatalement au rang de ces génies privés, de ces talents bourgeois, qui dévident entre leurs repas des opéras de famille et des romans d'éducation!... Vous allez me citer Byron, qui se maria et qui n'en devint que plus enragé? Sans doute, parce qu'il eut la chance énorme d'être très-malheureux en ménage. S'il ne l'eût pas été, si sa femme avait su le prendre, je vous déclare qu'il aurait passé sa vie à chasser le renard et à drainer ses terres! Le monde ignorerait son nom!

LEONORA.

Et qui vous dit que votre jeune homme sera heureux?

CARNIOLI.

Qui me le dit? Il épouse une sainte, ma pauvre princesse! Il n'y en a qu'une sur la terre pour le quart d'heure, et il faut que cet animal-là l'épouse! C'est à se briser la tête contre les murailles, vous m'avouerez!

LEONORA.

Quelle est donc cette rare personne?

CARNIOLI.

Martine Sertorius, la fille de ce vieux musicien allemand qui est votre voisin de campagne... Tenez, vous pouvez la voir là-bas, dans la loge en face, une fille blonde, diaphane, des yeux bleus... On la regarde beaucoup.

LEONORA, forgeant.

Elle est drôlement fagotée, pauvre fille!

CARNIOLI

Possible... mais le physique est bien.

LEONORA.

Et il l'aime fort?

CARNIOLI.

A deux genoux!

LEONORA.

Eh bien! que voulez-vous que j'y fasse?

CARNIOLI, riant.

Princesse, ce lien funeste que je n'ai pu briser, ni par menaces ni par prières, un seul de vos regards suffirait à le éduire en cendres.

LEONORA.

Vous perdez la tête, Carnioli?

CARNIOLI.

Pourquoi? parce que j'ose vous supplier de rendre à l'univers civilisé en général, et à moi en particulier, un service immense — qui vous coûterait à peine un sourire..., un sourire, princesse, l'ombre d'une apparence, une fanfreluche de coquetterie, un rien... Vous voyez la position: c'est un grand homme qui se noie; pour le conserver à lui-même, à son art, à son siècle, je sacrifierais sans marchander un de mes bras tout à l'heure... Ne pouvez-vous sacrifier un sourire! Voilà la question.

LEONORA.

Vous êtes absurde. Voilà la réponse.

CARNIOLI.

Eh bien! je suis fâché de vous le dire, mais vous n'aimez pas la musique!

LEONORA.

Pas à ce point-là, j'en conviens.

CARNIOLI.

Vous ne l'aimez pas! On aime comme un criminel ou l'on n'aime point... Silence! écoutez bien cela... la cavatine d'Isabel... *La croce trionfa*... (Battant vivement une marche.) Ratapantapan... pam... pam... (Bravos dans la salle: Roswein! Roswein!) Vous avez entendu? Et penser que cette aurore superbe n'aura point de midi! Quoi! divine princesse, cette idée ne vous fend pas le cœur!... Voyons, vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à souper chez vous ce soir..., permettez-moi de vous amener mon jeune lauréat, c'est tout ce que je vous demande... Vous lui direz deux mots de politesse, et la petite Sertorius ne sera plus de ce monde!... Je ne vois pas en vertu de quoi vous me refuseriez une chose si parfaitement simple et convenable.

LEONORA, riant.

Comment! vous venez me conter que ce garçon est éperdument amoureux de cette fille, et sur deux mots de politesse que je lui dirais, vous vous figurez qu'il la planterait là?

CARNIOLI.

Mais c'est un artiste, ma chère princesse! Vous ne connaissez pas cette race puissante et débile, séduisante et perfide!... Des imaginations plus ardentes et plus mobiles que la flamme!... Des cœurs vaniteux, faibles, passionnés

et sensuels!... Un attrait irrésistible vers tout ce qui brille, vers tous ce qui caresse l'orgueil, vers tout ce qui flatte l'aristocratie naturelle et voluptueuse de leurs instincts!... L'or, le luxe, la soie, le velours, les fleurs, les mains blanches et l'hermine parfumée des duchesses! voilà ce qui les fascine, voilà ce qui les damne, ces pauvres enfants!... Que le mien ait une fois l'œil ouvert sur ces horizons-là, je le tiens. — Ah! çà, je vais vous le présenter, eh? (Il se lève.)

LEONORA.

Est-ce que je veux tremper dans vos manigances diaboliques?... Vous êtes ridicule.

CARNIOLI.

Allons! soit, j'y renonce. (Il se rasseoit, et lorgne en parlant avec distraction.) Aussi bien, je crois que vous avez raison, ce serait peine peine perdue... J'ai déjà essayé, chemin faisant, de vous mettre en avant, — discrètement, comme cela, — et pour dire la vérité, cela ne m'a pas réussi.

LEONORA.

J'aime à croire que vous plaisantez?

CARNIOLI.

Non, princesse. Je vous en adresse toutes mes excuses; mais, me trouvant à bout d'arguments et ne sachant plus à quel saint me vouer pour détourner ce malheureux de sa ruine, j'ai tenté de l'éblouir en lui présentant, — vaguement, bien entendu, — dans un chaste nuage, le prestige de votre haute sympathie.

LEONORA.

Mais cela n'a pas de nom!

CARNIOLI.

C'est abominable!... Je vous en demande pardon à

mains jointes. Mais vous me connaissez, dès que l'art est en jeu, je n'ai plus rien de sacré... Cela m'est échappé au vol de la conversation. Au surplus, je n'ai pas insisté...

LEONORA.

C'est heureux.

CARNIOLI.

Surtout quand j'ai vu le peu de cas qu'il faisait de mon insinuation. J'en ai été mortifié... L'enfant a le cœur plus engagé et la tête plus solide que je ne l'aurais cru.

LEONORA.

Enfin, que lui avez vous dit? Jusqu'où m'avez-vous compromise vis-à-vis de ce monsieur? je veux le savoir.

CARNIOLI.

Bon! compromise! voilà de l'exagération, princesse! Je lui ai laissé entendre tout uniment que vous m'aviez parlé de lui avec une nuance d'intérêt, — que vous aviez daigné m'exprimer le désir de le voir un instant... de l'entendre sur le piano, et deux ou trois babioles dans le même genre.

LEONORA.

Bien obligée, en vérité... et il a répondu comme autrefois : Sylvia! Sylvia!

CARNIOLI.

Sylvia *for ever!* mon Dieu oui!

LEONORA.

Bref, vous m'avez exposée en effigie aux dédains de ce petit jeune homme?

CARNIOLI.

Ah! — n'allez-vous pas vous piquer d'une miserere pareille? (Leonora hausse les épaules et se retourne vers la salle.) Ah! diantre! Boabdil va chanter son grand air... Attention, je

vous en supplie, c'est le diamant de l'ouvrage, (Boabdil chante son air, qui est accueilli par des transports frénétiques; toute la salle se lève et trépigne d'enthousiasme.) Si vous voulez, princesse, contempler une expression de visage véritablement surhumaine, regardez la fiancée du poëte : elle est admirablement belle et heureuse, elle nage dans sa gloire et dans son amour; c'est un archange en extase devant le Seigneur !

LEONORA, lorgnant.

Elle doit être poitrinaire, cette fille-là. (L'opéra s'achève; on appelle le maestro avec fureur.) Ah çà, est-ce qu'il ne va pas paraître, à la fin ?

CARNIOLI, se levant et se penchant hors de la loge.

Le voilà. Bravo ! bravo, mon fils ! (Roswein s'avance sur le théâtre en saluant. Les bravos éclatent avec plus de force ; une pluie de bouquets tombe sur la scène ; les femmes, debout dans leurs loges, applaudissent en agitant leurs mouchoirs. On rappelle Roswin à plusieurs reprises.) Voyez, princesse, je vous en prie, quels regards il échange avec la Sertoria... Le ciel va les foudroyer bien certainement... c'est plus de bonheur que la terre n'en comporte !... C'est égal, il faut avouer qu'ils sont gentils tous deux... Ma foi ! après tout, qu'ils s'aiment, qu'ils s'épousent... il y aurait effectivement quelque chose de monstrueux à troubler la pure félicité de ces deux âmes charmantes ! — Vous ne lui jetez pas votre bouquet ?

LEONORA.

Si ça peut vous être agréable. (Elle lance son bouquet sur le théâtre ; sensation dans la salle ; murmures d'étonnement ; tous les regards se dirigent vers Leonora, qui se renverse brusquement dans son fauteuil en éclatant de rire.)

CARNIOLI.

Qu'est-ce qui arrive donc ?

LEONORA, riant.

Oh! Dieu! mon Dieu! Carnioli! mon mouchoir qui est parti avec le bouquet!

CARNIOLI.

C'est une inadvertance.

LEONORA.

J'avais enveloppé la queue de mon bouquet dans mon mouchoir... vous comprenez?

CARNIOLI.

Je comprends très-bien. (La toile se baisse.)

LEONORA, se levant.

Oh! sauvons-nous. (Elle rit.) Oh! mon Dieu quelle aventure! un mouchoir magnifique, s'il vous plaît. (Prenant le bras de Carnioli, elle sort.) Est-ce qu'il rapporte, votre poëte? (Elle rit aux éclats.)

III.

Sur la route de Pouzzoles.

La même nuit. Clair de lune.

ROSWEIN, marchant lentement.

...Etrange regard!... Je l'avais déjà remarqué à ce bal... un incendie dans la nuit! sa noire prunelle roule dans ses profondeurs de chaudes effluves et des parcelles d'or, comme une mer sombre incrustée d'étoiles...— Quelles pensées mystérieuses s'agitent dans cette tête hautaine, sous ce front pâle et ennuyé?... Bah! qui plongerait dans l'abîme de cette poétique mélancolie n'y trouverait que le vide et le néant! — Les préoccupations banales d'une femme, la routine mondaine! le souvenir d'une valse ou la conception d'une coiffure!... Notre imagination, avide d'idéal, édifie tous les jours sur de vaines apparences ces prétendues types

romanesques, qui se dissipent, dès qu'on les touche, en éléments vulgaires ! — Rien de plus semblable sous le soleil qu'une femme — et une femme ! — Elles sont rares celles dont l'âme ne dément pas les rêves doux ou profonds qu'a fait naître leur beauté... (Avec émotion.) Chère Marthe !... chère vérité !... (Il marche quelque temps en silence.) Une distraction... c'est évident... elle a été la première à en rire... et cependant, au moment où son bouquet quittait sa main, je la regardais ; son œil s'est ouvert soudain comme un nuage qui lance la foudre... elle m'a couvert de flammes !... (Avec colère.) Ah ! que m'importe !... (Il fait quelques pas.) Ce misérable chiffon de dentelle me brûle la poitrine !... (Il tire de son sein le mouchoir de Lhomond et le jette.) Va-t-en ! (Un souffle de vent le ramène à ses pieds ; il le relève et s'arrête appuyé contre un arbre du chemin.) Ce sont les parfums mortels de l'Orient... elle l'a trempé dans le poison comme un poignard indien ! Que me veut cette femme ? elle a su ce qu'elle faisait, j'en suis certain !... Que me veut-elle ? quel divertissement barbare s'est-elle proposé ? jusqu'où l'eût-elle conduit ?... Ah ! pourquoi supposer le mal ?... Une rêveuse enthousiaste peut-être, toute grande dame qu'elle est ! une pauvre âme éprise de chimères, qui berce dans des songes d'enfant ses loisirs éternels !... Ce monde m'est étranger... que de fois j'ai souhaité de pénétrer dans le sanctuaire d'une de ces oisivetés olympiennes... d'étudier sur un de ces cœurs blasonnés un idiome inconnu de la langue des passions !... Prestige invincible dont nous éblouissent ces fières patriciennes ! Il semble que leur beauté, plus pure et plus exquise, se soit peu à peu divinisée dans les raffinements de leur luxe héréditaire... il semble que leurs corps superbes soient pétris d'une substance immortelle... et que le seul contact de leur main vous doive saisir de cette volupté terrible, qui pétrifiait les bergers antiques visités par les

déesses amoureuses!... Illusion ridicule!... une heure... un instant me suffirait pour éteindre cette dernière curiosité de ma jeunesse... je serais plus tranquille ensuite, ne laissant derrière moi aucune séduction vivante, aucune tentation debout... cet idéal, vu de près tomberait en poussière comme tous les autres... — Elle demeure près d'ici... oui, un instant me suffirait... je pourrais, sans trahir ma parole... Ah! honte sur moi! lâche cœur, je te briserais plutôt de ma main! sang maudit, je te répandrais plutôt hors de mes veines! (Il s'éloigne à pas précipités.)

IV.

Un boudoir de la villa Falconieri.

Intérieur d'une somptueuse élégance.

LEONORA, plongée dans les coussins d'un divan. LE CHEVALIER CARNIOLI, debout, jouant avec une chaîne.

CARNIOLI.

Ainsi je puis espérer de vous voir à Madrid vers le milieu de juin?

LEONORA.

Oui.

CARNIOLI.

Votre conversation est celle d'une personne qui s'ennuie, princesse. — Si pour rompre le cours de vos idées nous soupions, qu'en pensez-vous?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI.

Voulez-vous que je m'en aille?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI, touchant le clavier d'un piano.

Voulez-vous que je vous joue le chant de Boabdil ?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI.

Voulez-vous que je vous dise ce que vous voulez ?

LEONORA.

Dites.

CARNIOLI.

Vous voulez voir le signor André Roswein.

LEONORA, tranquillement.

Vous êtes un insolent, Carnioli; mais cela m'est bien égal. Je me soucie de vous, mon ami, et du monde entier, comme d'une pièce de cinq francs.

CARNIOLI.

Du monde entier, excepté du petit André Roswein.

LEONORA.

Bien entendu.

CARNIOLI.

Un peu de patience. Il va venir, allez.

LEONORA, avec la même nonchalance.

S'il avait cette incroyable effronterie, osez-vous me dire en face que je le recevrais ?

CARNIOLI.

Permettez, princesse : vous le recevriez mal, vous le passeriez au laminoir de vos plus écrasants mépris, et vous le renverriez tout éclopé à sa demoiselle : cela n'est pas douteux... mais enfin vous vous en donneriez l'émotion.

On n'a pas tous les jours un poëte à se mettre sous la dent.

LEONORA.

Dites tout de suite que je lui ai jeté mon mouchoir volontairement, et n'en parlons plus.

CARNIOLI.

Je ne dis pas cela.

LEONORA, se dressant sur le divan, avec violence.

Vous le pensez ! Est-ce que je ne vois pas clairement que vous le pensez ? Soyez franc une fois en votre vie ! Vous avez cru que j'obéissais servilement, comme une esclave de harem, aux odieuses suggestions dont vous m'aviez circonvenue toute la soirée !... Vous êtes un misérable !... Ah ! certes, j'en suis fâchée pour ce jeune homme, qui est bien innocent de toutes vos manœuvres... mais s'il vient, malheur à lui ! Je le ferai souffleter par un valet !... J'écraserai sur sa joue vos indignes soupçons !

MATTEO, entrant.

Un jeune homme est là qui insiste pour qu'on remette cette carte à madame la princesse. (Léonora prend la carte, y jette les yeux et se met à rire.)

LEONORA.

Sortez, Matteo; je vous rappellerai. (Matteo sort,— à Carnioli.) C'est lui. Que me conseillez-vous?

CARNIOLI, très-grave.

Princesse, il est dangereux de rire avec vous : je viens de vous entendre qualifier avec une étrange sévérité quelques plaisanteries dont le goût pouvait être équivoque, mais dont l'intention assurément ne l'était pas. Il est humiliant pour moi d'avoir à vous apprendre que mon idolâtrie artistique ne va point jusqu'à immoler sur les autels de mon

félicite les sentiments les plus inviolables de l'amitié et de l'honneur. — Pour ne pas m'exposer deux fois à de telles méprises, je ferai une réponse sérieuse à une question qui, je pense, ne l'est guère ; il ne faut point, madame, recevoir ce jeune homme.

LEONORA.

Pourquoi ?

CARNIOLI.

Parce que ce serait un scandale. Cela crève les yeux.

LEONORA.

Ne vouliez-vous pas vous-même tantôt que je l'invitasse à souper ?

CARNIOLI.

Sans doute ; mais autre chose est, madame, de recevoir un homme à titre d'invité ou en qualité de galant castillan qui s'aventure dans les maisons sur la foi d'un bouquet et d'un mouchoir tombés à ses pieds. La distraction que vous avez eue cesserait d'en être une aux yeux du monde, si vous alliez justifier en quelque sorte la manière avantageuse dont ce garçon semble l'avoir interprétée.

LEONORA.

Et ne m'avez-vous pas suppliée, dans l'intérêt de l'art et de l'univers civilisé, de me mettre en frais de coquetterie vis-à-vis du jeune maestro ?

CARNIOLI.

Je vous ai demandé quelques légères amorces de coquetterie, soit, mais non pas un coup de filet comme celui-là !

LEONORA.

Il fallait vous expliquer, mon ami.

CARNIOLI.

Je m'explique, princesse. Il en est temps encore. Perdre

son mouchoir n'est rien ; mais accueillir chez soi, au beau milieu de la nuit, celui qui l'a trouvé, cela devient quelque chose. — J'ajoute que ce serait trop présumer de ma belle humeur que de me croire disposé à égayer de ma présence une entrevue de ce genre-là.

LEONORA.

A quelle heure partez-vous pour l'Espagne ?

CARNIOLI.

Dès que vous m'aurez donné à souper, ou que vous m'aurez mis à la porte.

LEONORA.

Eh bien ! partez.

CARNIOLI, (Il prend son chapeau, salue profondément Leonora, et se dirige vers la porte. Au moment de sortir, il murmure en riant dans sa barbe :)

Allons, je n'ai pas mal joué cela ! (Il sort.)

LEONORA.

Matteo ! (Matteo rentre.) Faites entrer ce monsieur. — Ah ! Matteo veillez à ce que je vous ai dit. (Matteo sort.)

LEONORA, seule un instant. Elle se soulève, jette un regard dans une glace placée derrière elle, et se rasseoit. Elle demeure pensive, la tête dans sa main. — ROSWEIN entre : ses traits sont altérés.

LEONORA, d'une voix onctueuse.

Monsieur Roswein... (Elle le regarde un moment.) j'ai entendu dire que vous alliez vous marier... Vous venez apparemment m'inviter à votre noce ?

ROSWEIN, troublé.

Ma démarche, madame, je le sais...

LEONORA.

Votre démarche, monsieur, m'honore beaucoup. Com-

ment ne serais-je pas flattée jusqu'au fond de l'âme des sentiments de considération particulière pour ma personne qui vous l'ont évidemment inspirée ? Il est vrai qu'à la rigueur je pourrais me plaindre de l'heure que vous avez choïsie pour effectuer votre politesse ; mais ce n'est là qu'une vétille, et l'on ne regarde pas aux formalités quand on est une paire d'amis comme nous sommes, vous et moi, monsieur Roswein, n'est-il pas vrai ?... (Changeant de ton.) Eh bien ! est-ce que vous vous trouvez mal, monsieur ? Vous êtes d'une pâleur effrayante.

ROSWEIN, d'une voix faible.

Je me retire... J'étais venu simplement pour vous remettre... ce mouchoir... qui, m'a-t-on dit, vous appartient...

LEONORA, prenant le mouchoir et se levant.

Mais vous vous trouvez mal, cela est certain... Je vais sonner. (Elle se lève.)

ROSWEIN.

Non... de grâce ! Je me retire. (Il se dirige vers la porte d'un pas chancelant.)

LEONORA, avec le même ton de sécheresse et de froide réserve.

Vous allez tomber... Asseyez-vous jusqu'à ce que vous soyez mieux. Je vous laisse, vous serez plus libre. (Elle soulève une portière et entr'ouvre une porte latérale ; puis elle se retourne, et voyant Roswein qui s'appuie d'une main tremblante sur un meuble :) Mon Dieu ! mais c'est un enfant tout à fait... Asseyez-vous donc !... et ne vous brouillez pas la cervelle plus longtemps... C'est une affaire terminée. (Elle revient et ajoute avec une vivacité impérieuse :) Voyons ! Asseyez-vous ! (Roswein tombe sur un fauteuil, le front dans sa main. Leonora hausse les épaules et se rejette sur le divan.) Vous êtes, à ce que je vois, monsieur André, un de ces nécromanciens à cœur tendre qui s'évanouissent devant l'apparition qu'ils ont évoquée ?

ROSWEIN, d'une voix basse.

C'est la fatigue,... madame,... une fatigue excessive... Veuillez m'excuser.

LEONORA.

En de telles entreprises, ce n'est pas la défaillance qui a besoin d'excuse. — Causons de votre opéra. — Allez-vous le publier bientôt ?

ROSWEIN.

Oui, madame.

LEONORA.

Ne comptez-vous pas arranger pour une voix seule le motif du chœur des Grenadines ?

ROSWEIN.

Oui, madame, c'est mon intention.

LEONORA.

J'en serai bien aise pour ma part.

ROSWEIN.

Vous chantez, madame ?

LEONORA.

Oui, mais pas de duos. — Pianotez-moi quelque chose pour achever de vous remettre. Avez-vous de la voix ?... Oui,... une voix de compositeur... Allons, je vous écoute.

Roswein se met au piano. Après quelques préludes, il chante une mélodie d'un rhythme lent et religieux, soutenue par un accompagnement qui s'anime et s'exalte peu à peu. Leonora se lève pendant la sérénade et s'approche doucement d'une haute fenêtre à balcon qui est ouverte au niveau du parquet, et qui laisse voir, noyés dans une clarté boréale, les escaliers, les bosquets et les statues d'un parc italien. Elle se tient immobile, le coude appuyé sur une de ses mains, tandis que l'autre coupe le pur ovale de son visage d'une gracieuse et sévère étreinte. Par intervalle, elle se détourne pour jeter un coup d'œil rapide sur Roswein. Quand le jeune homme cesse de chanter, Leonora demeure plongée dans sa contemplation. Sa silhouette élégante se dessine, dans le cadre de la fenêtre, sur la blancheur du ciel et sur les arabesques à jour du balcon. Roswein la regarde en silence.

LEONORA, se retournant brusquement.

Eh bien?

ROSWEIN.

Madame?

LEONORA.

C'est fini!... Ah! c'est bien. Vous voilà avec un visage présentable. Vous pouvez partir maintenant; votre fiancée ne s'apercevra de rien. Allez, mon enfant.

ROSWEIN, suppliant.

Vous me pardonnez, madame?

LEONORA.

Permettez, monsieur Roswein : pas de méprise, s'il vous plaît. Vous êtes tombé malade chez moi, et je vous ai traité en malade ; mais ne m'en demandez pas davantage! Ce serait véritablement un peu trop méconnaître, pour un poëte, les ressorts les plus élémentaires du cœur d'une femme. (Elle se rassied en riant.) Car enfin, c'est inouï! vous n'êtes pas même amoureux de moi!... Cette banale excuse dont se couvrent généralement les témérités du genre de la vôtre, et la seule dont une femme soit disposée à se payer plus ou moins, vous ne pouvez pas même l'invoquer! Vous venez chez moi, parce que cela vous convient, uniquement! parce que c'est une fantaisie que vous avez!... Vous entrez dans ma chambre comme dans un bal-public,... comme dans une loge de comédienne; vous dérobez une heure de vos loisirs à votre maîtresse, et vous me faites la grâce de m'en favoriser!... En bonne consience, monsieur André, ces sortes de gentillesses s'adressant à une femme qui n'y est pas accoutumée... (Elle rit.) Au reste, tenez, je vous pardonne de grand cœur. Travaillez bien, monsieur Roswein : voilà le principal. Donnez-nous dans un an un bel opéra comme

la Prise de Grenade, et soyez sûr que j'irai vous applaudir de toutes mes forces, en ayant soin seulement de mieux tenir mon mouchoir, afin de ne plus vous déranger de vos occupations. Je vous salue, monsieur. (Roswein s'incline, et s'en va : quand il est près de la porte, Leonora reprend avec plus de douceur.) Vous ne m'en voulez pas?

ROSWEIN.

Je n'en veux qu'à moi, madame... La leçon toutefois est amère, elle est sans pitié;... du moins, qu'elle soit complète : ne me laissez pas croire, madame, je vous en prie, qu'il ne m'ait manqué qu'un peu d'audace pour acheter votre pardon et votre meilleur souvenir;... que moins de respect eût obtenu plus de merci;... que quelques mots d'amour m'eussent servi près de vous mieux que mon silence et ma confusion.

LEONORA.

Vous êtes un jeune homme très-prudent, monsieur André : vous tâtez l'eau, comme on dit. Vous ne refuseriez pas absolument de me dire quelques mots d'amour, si je vous en priais bien fort, n'est-ce pas? mais encore voudriez-vous être bien assuré, par-devant notaire probablement, qu'on vous en tiendrait compte, et que vous n'en seriez pas pour vos avances... Par malheur, je ne puis rien vous garantir de bien positif à cet égard (riant), attendu que je suis une femme un peu singulière, et que je me décide quelquefois d'inspiration.

ROSWEIN.

Je n'ai point de paroles d'amour à vous dire, madame;... vous l'avez compris, et vous m'en savez gré... Je ne vous aime pas... Vous m'êtes apparue... J'ai suivi, comme dans un rêve sacrilége, la trace lumineuse de vos

regards,... et je suis venu m'éveiller à vos pieds... sur les marches du temple où règne votre beauté! Voilà mon crime: ne le jugez pas, je vous en supplie, selon les lois d'un monde que je connais mal, je l'avoue... Vous avez châtié l'homme qui ne sait pas vivre... Maintenant ne voudrez-vous pas pardonner au poëte,... à celui qui vous a fait sourire,... qui vous a fait pleurer!... S'il n'était pas un fou, il n'aurait pas cette douce puissance... Même quand elle s'égare, madame, même quand elle vous offense, daignez absoudre cette folie qui vous donne vos fêtes préférées, — cette ivresse qui vous verse vos plaisirs!... Daignez me comprendre,... je vous en prie... Nous sommes tous, comme le sculpteur grec, douloureusement épris de l'œuvre de nos mains... Ce monde de la fiction, ce monde supérieur dont la vision fugitive au milieu des nimbes d'un théâtre vous exalte un moment, il nous possède,... il nous tente,... il nous ravit toujours;... nous en poursuivons la chimère dans un rêve sans fin... Nous voulons habiter ces nuages... et aimer ces ombres! Mon excuse, madame, si j'en ai une, la voilà!... c'est ce monde magique dont j'ai vu... dont j'ai cru voir dans vos yeux le prestige surhumain;... c'est ce monde dont je suis venu chercher près de vous,... dans la splendeur sacrée de votre palais,... fût-ce pour un instant,... fût-ce au prix du remords et de la honte,... l'éblouissante réalité!

LEONORA, simplement.

Et l'avez-vous trouvée?

ROSWEIN.

Oui!.... oui,... quand vous étiez là, il n'y a qu'un moment, près de cette fenêtre, laissant peut-être vous-même surprendre votre pensée aux songes des nuits d'été, n'ai-je

pas vu de mes yeux le demi-jour diaphane d'une aurore immortelle baigner le balcon de Juliette?... N'ai-je pas senti frissonner à mes côtés la robe blanche de la pâle Desdémone?... Oui, madame, j'ai vu s'animer dans le rayonnement de votre présence tous les fantômes charmants qui peuplent la rêverie humaine;... j'ai vécu un instant de leur vie surnaturelle;... j'ai respiré l'air qu'ils respirent;... j'ai désaltéré ma lèvre vivante à la coupe divine de l'idéal,... et c'est votre main qui me l'a présentée... Vous ne l'avez pas voulu, et cependant je vous remercie!...

LEONORA.

Vous parlez comme un livre... Mais en définitive, quel est le fond de tout cela?... Une bonne raison vaut mieux que cent mauvaises... M'aimez-vous?

ROSWEIN, essayant de sourire.

Je vous ai dit que non, madame.

LEONORA, impérieuse.

Répondez-moi donc, monsieur! Il me semble qu'une pareille question, quand je la fais, mérite une réponse!

ROSWEIN, très-ému.

Madame,... il y a si peu de temps que j'ai dit à une autre que je l'aimais. (Il se frappe le front avec angoisse.)

LEONORA, d'une voix lente, avec une amère ironie.

Monsieur Roswein, j'ai grande envie de vous mortifier un peu... Vous êtes un poëte;... l'amour est votre science en quelque sorte officielle... Je suis tentée de vous prouver qu'une pauvre femme,... dont le métier n'est pas de soutenir thèse sur la matière,... peut cependant à l'occasion... simplement parce qu'elle est femme et parce qu'elle a une âme,... s'y connaître mieux que vous... Ainsi vous êtes

amoureux, dites-vous?... de qui? je l'ignore, — et vous aussi, je crois;... mais enfin vous êtes amoureux,... et vous tremblez,... vous avez peur,... peur de la souffrance,... du remords,... de la honte,... que sais-je? peur de tout! Eh bien! moi, monsieur, si j'avais aimé jamais,... si une passion véritable était jamais entrée... non dans ma tête, comme un vain rêve de poëte,... mais dans mon cœur et dans le sang de mes veines,... je vous atteste que je n'aurais eu peur de rien!... J'aurais été coupable peut-être;... mais certainement je n'aurais pas été lâche!

ROSWEIN.

Madame!

LEONORA.

J'aurais bravement regardé le spectre les yeux dans les yeux;... j'aurais senti dès la première vue que je lui appartenais tout entière,... et je me serais abandonnée sans faiblesse, sans hypocrites réserves... à sa mortelle étreinte! (Elle se lève, s'avance vers lui d'un pas, et poursuit d'une voix sombre et ardente.) J'aurais fait plus, monsieur Rosvein... Il m'eût fallu un nom respecté, un honneur sans tache, une illustre destinée à déchirer, à sacrifier en même temps que ma vie et mon âme sous les pieds de celui que j'aurais aimé... Il m'eût fallu quelque occasion solennelle pour rehausser l'éclat,... le scandale d'une honte qui m'eût été chère... J'aurais voulu jeter mon gant publiquement,... en plein théâtre,... à l'estime du monde, afin de ne plus laisser rien d'entier, rien de possible dans ma vie que mon amour...

ROSWEIN.

Madame!... par le ciel!... je vous en conjure,... ne jouez pas avec ma raison! (On entend le bruit d'une voiture qui s'arrête sous les fenêtres.)

LEONORA, baissant la voix avec une expression de tendresse douloureuse.

Et si j'avais été dédaignée, Roswein,... ce qui n'est pas manqué,... car de tels amours, il y en a rarement deux sur terre à la même heure, eh bien! j'aurais trouvé... oui, j'aurais trouvé un étrange plaisir dans l'excès même de mon humiliation... Je serais allée seule... seule à jamais... dans quelque coin ignoré du monde, heureuse et souriante comme vous me voyez, m'ensevelir dans mes flammes... et mourir de ma blessure!... (Sa voix est à peine distincte.) Adieu... et maintenant faites des sonnets sur l'amour... vous saurez au moins de quoi vous parlez... (Elle se dirige vers la porte; Roswein tombe sur le divan, la regardant d'un œil égaré; elle revient tout à coup sur ses pas, saisit vivement de ses deux mains la tête du jeune homme, et lui baise le front.) Adieu! (Elle sort à la hâte.)

V.

Dans la chambre de Sertorius, même nuit.

Une petite table, servie pour le souper, au milieu de la chambre. — La fenêtre est ouverte.

SERTORIUS, MARTHE, assis devant la table en vis-à-vis.

SERTORIUS. (Le bout de sa serviette est passé dans son gilet.)

Eh bien! petite, la faim ne vient donc pas?

MARTHE.

Je mange, mon père, vous voyez.

SERTORIUS.

Des miettes de pain sec, arrosées d'eau claire... Tu me désoles, mon enfant... Tu ne souffres pas?

MARTHE.

Oh! pas du tout, mon père. (Elle boit un verre d'eau.)

SERTORIUS.

Comment ! ce petit aileron doré n'a pas, ma chérie ? Il faut donc que je le prenne... vois ce que c'est ! tu es encore à Grenade, — en plein cœur des Lions ? Qui... ton o... traite et tes regards perdus me la disent assez ; ton ... rage encore au gré des brises harmonieuses, sous les arcades mauresques et sur la cime aérienne des palmiers... C'est un tort, mon enfant. Nous ne sommes pas de purs esprits. L'âme, malgré sa suprématie incontestable, ne doit pas empiéter sur les droits de l'humble matière. Il faut nous appliquer, quoi qu'il en coûte, à maintenir entre ces deux éléments de notre être l'équilibre que commandent également l'hygiène et la morale. J'ai ceci d'excellent, moi, que les plus vives impressions de ma vie intellectuelle ne sauraient entraver le jeu régulier de mes facultés physiques : je serais assis à la table des neuf Muses, que je n'en perdrais pas un coup de dent !... Au reste, il est rare, je le sais, que la machine humaine fonctionne dans la jeunesse avec cette parfaite pondération ; il faut toujours qu'elle penche d'un côté ou de l'autre. — Encore de l'eau ! tu vas te noyer !

MARIE.

Cette nuit est brûlante. On étouffe...

SERTORIUS.

Où prends-tu qu'on étouffe ? Ah ! tu es à Grenade, — je l'oubliais ! — Admire, ma fille, la puissance du poète ! Qu'est-ce qu'un théâtre ? Un vil plancher, entouré de paravents malpropres, sur lequel s'agitent, à la triste lueur d'une lampe infecte, quelques femmes sans mœurs et quelques jeunes gens sans beauté... Eh bien ! un poète vient qui exhale un souffle de sa poitrine sur ce tréteau et sur ces marionnettes, — et soudain nous voilà, devant

cette scène vulgaire, devant ce groupe ignoble, ravis en extase, comme si un pan du ciel s'était entr'ouvert sous nos yeux !... Le tréteau se fait nuage... le gaz lumineux répand un jour d'apothéose sur des palais fantastiques... les marionnettes grandissent à la taille des Génies, — et parlent entre elles je ne sais quel langage surhumain ! Ah ! si jamais un homme peut sentir son cœur se gonfler d'un juste orgueil, c'est quand il opère, d'un coup de baguette, à la face d'une foule captivée, une de ces sublimes transfigurations, — c'est quand il apparaît lui-même, semblable à un dieu, dans l'auréole de ce monde radieux qu'il a tiré du néant !... — Ce jeune Roswein est heureux ! Au surplus il le mérite... Je bois à sa santé ce verre de lacryma-christi... cette larme du soleil ! Je me promets d'aller demain lui souhaiter le bonjour au saut du lit : je suis curieux de savoir quel accueil il me fera ; penses-tu qu'il soit homme à me mépriser désormais, Marthe ?

MARTHE, se levant et s'approchant de la fenêtre.

Ce serait bien prompt.

SENTORIUS

Il aurait tort, car, si je ne me trompe, nous avons lui et moi un talent du même ordre ; seulement le sien est plus en dehors et le mien plus en dedans ; voilà la seule différence que j'y verrais. — Son chant de Boabdil est taillé sur le même patron que mon chant du Calvaire : cela est très-remarquable, ma fille.

MARTHE

Il est naturel que votre élève ait pris votre manière.

SENTORIUS.

Ce n'est pas ma manière, à proprement parler, Marthe... (Il boit.) C'est la grande manière. — J'ai été bien aise de voir

que le public y revienne peu à peu. — Ma foi ! j'ai passé une soirée fort agréable !... si j'en excepte ce malheureux pas de six, qui s'en ira tout droit aux orgues de Barbarie, l'enfant a fait un vrai *Capo d'opéra*... Encore une fois je bois à lui, à son génie, à sa fortune... (Il boit.) Je n'ajoute point à ses amours, Marthe... ah ! ah ! pardonne-moi cette plaisanterie, ma fille... mais je craindrais d'engager ma conscience, vu que les amours d'artistes ne sont pas en général dignes des encouragements d'un père de famille. (Il se lève.) Que considères-tu donc si attentivement par la fenêtre, petite ? (Il s'approche de la fenêtre.) Quel beau clair de lune ! on y voit comme en plein jour.

MARTHE.

On dirait qu'il y a de la neige là-bas sur les ruines.

SERTORIUS.

C'est, ma foi, vrai ! si nous étions en Allemagne, je jurerais que c'est de la neige !

MARTHE.

Ne regrettez-vous jamais l'Allemagne, mon père ?

SERTORIUS, sérieux tout à coup.

Jamais.

MARTHE.

On dit cependant que l'attrait de la terre natale devient irrésistible pour le cœur d'un vieillard... et quant à moi, je vous y suivrais avec joie... l'Allemagne, c'est le pays dont je rêve.

SERTORIUS.

Enfant ! enfant gâté ! L'univers entier rêve l'Italie... elle rêve l'Allemagne !... Ah ! tu es bien femme de ce côté-là, ma fille !

MARTHE.

C'est ma patrie. — Si longtemps que j'aie vécu sous ce

beau ciel italien, je m'y sens toujours exilée... mon visage même me rappelle que j'y suis étrai
cherchent sans cesse un nuage dans c
Je n'étais point née pour l'éclat de cette v
Cette agitation, ce langage turbulent, ces
et factices du Midi m'importunent... J'a
au silence... Je serais heureuse d'enfer
la vôtre dans une vieille maison flamar
glise,... dans un de ces intérieurs au
qu'on voit dans les tableaux, et qu'
bonnes figures de voisins allemands à
la douce lueur du foyer... J'aimerais c
d'hiver qu'on passe sous le manteau d'une antique cheminée, continuant le travail et la causerie de la veille, tandis que la neige s'amasse au dehors sur les toits gothiques,... et que la bise murmure à la porte les légendes de Noël... Voilà mon Allemagne.

SERTORIUS.

Je te remercie bien... c'est la Russie, ton Allemagne!

MARTHE.

Vous m'avez pourtant promis, mon père, de m'y conduire un jour.

SERTORIUS, grave.

Oui, nous irons, ma fille, nous irons accomplir un triste et pieux pèlerinage...

MARTHE.

Et nous n'y resterons pas?

SERTORIUS, vivement.

Non... oh! non... grand Dieu! tu ressembles trop à la mère!... (Il fait quelques pas.) Je n'ai pas oublié le jour où je quittai à la hâte ma sombre patrie, emportant dans mes

bras tout ce qui me restait au monde... une pauvre enfant vêtue de noir qui souriait à mes larmes!

MARTHE.

Vous allez me gronder, mon père chéri;... mais il y a une pensée qui me tourmente, et je veux vous la dire une fois, pour n'en plus parler jamais... Je ne mourrais pas tranquille, si vous ne me promettiez que je reposerai sous le même gazon que ma pauvre mère.

SERTORIUS.

Tais-toi! deviens-tu folle? tais-toi!

MARTHE.

Je suis pleine de vie et de force, mon père... je le sens... ne craignez rien.... ce n'est qu'une faiblesse de mon esprit;... mais puisque j'ai eu le courage de vous la confier, ôtez-m'en le souci,... faites-moi la promesse que je vous demande.

SERTORIUS.

Tais-toi donc, malheureuse enfant!

MARTHE.

Mon père, promettez-le-moi.

SERTORIUS.

Je vous le promets. — Mais c'est mal, ma fille.... Je n'aime point ces accès romanesques d'une sensibilité inutile. Je suis mécontent.

MARTHE, l'arrêtant par la main et riant.

Non!... c'est fini... Vous me pardonnez? Dites-moi que vous me pardonnez.

SERTORIUS.

Oui. (Il marche.)

MARTHE.

Vous ne le dites pas de bon cœur.

SERTORIUS.

Si fait.

MARTHE, riant toujours.

Prouvez-le... Jouez-moi le chant du Calvaire... Je vous promets de pleurer.

SERTORIUS.

Impossible... petite!... J'en ai fait le vœu... le jour de ton mariage, pas une minute avant! (Marthe se retourne vivement au bruit d'une voiture qui passe sous la fenêtre; elle se penche au dehors, pousse un cri terrible, et s'affaisse sur le parquet.)

SERTORIUS, accourant.

Ciel! qu'as-tu donc? (En la soutenant d'une main, il regarde sur la route et distingue dans une calèche découverte emportée par des chevaux de poste Rotwein assis près de Leonora; le vieillard se frappe violemment le front, et crie:) Misérable! il m'a pris mon enfant! il m'emporte mon enfant! Oh! misérable!... oh! Dieu bon! Dieu juste! Dieu vengeur!... Gertrude!... à moi! à moi! ma pauvre Gertrude! (Il enlève dans ses bras sa fille évanouie.)

VI.

Deux ans plus tard.

Villa Falconieri. Un riche boudoir d'artiste. Piano, étagères, bibliothèque, divan. Porte au fond, porte à gauche. Deux fenêtres s'ouvrant sur un balcon.

Il est huit heures du soir en automne; Marietta entre dans le boudoir et va prendre sur une console deux vases antiques qu'elle emporte. Au moment de sortir, elle s'arrête effrayée, entendant du bruit sur le balcon. Un homme pousse du dehors une des fenêtres entr'ouvertes.

MARIETTA, jetant un cri.

Ah!... au voleur!

CARNIOLI, entrant.

Paix, Marietta. C'est moi.

MARIETTA.

Son excellence!

CARNIOLI, tranquillement.

Mon excellence. (Il brosse de la main les gants de son habit.)

MARIETTA.

Par la fenêtre!

CARNIOLI.

Par la fenêtre. Ta maîtresse, à ce qu'il paraît, m'a consigné à sa porte. Précaution fantasque vis-à-vis d'un homme qui revient d'Espagne! Je ne fais autre chose depuis deux ans, Marietta, que d'escalader des balcons — comme un lierre. Tu dois me trouver maigri. Approche, mon enfant. (Il la regarde fixement.) Ah, çà! en deux mots, comment cela va-t-il?

MARIETTA.

Votre excellence a trop de bonté. Comme vous voyez.

CARNIOLI.

T'imagines-tu que je reviens d'Espagne pour m'informer de ta santé, toi? Je te demande comment cela va dans la maison. Tu sais où je t'apprends que je porte un intérêt particulier au jeune et célèbre maestro qui est depuis deux ans l'hôte et le commensal de ta belle maîtresse.

MARIETTA.

C'est un bon jeune homme, excellence.

CARNIOLI.

Soit. Mais ce bon jeune homme, qui me doit tout, sans aucune exception, a cessé de m'écrire depuis plus d'un an. Peu m'importerait sa négligence, si je pouvais l'attribuer à ses occupations artistiques; mais on n'annonce de lui aucune œuvre nouvelle. J'ai su par Donati, l'impresario de Saint-Charles, qu'il n'avait pas encore livré une seule scène de son second opéra, *Torquato Tasso*, bien qu'il en ait reçu le prix à l'avance. Cela m'étonne et m'inquiète.

Je viens expressément pour connaître la raison de cette déraison. — Te voilà au courant. Maintenant, Marietta, admire ceci. (Il tire de sa poche une poignée de pièces d'or qu'il empile sur le coin de la table.) Ces vingt-cinq pistoles que je te prie d'accepter ne sont nullement un moyen détourné de capter ta confiance et de t'éloigner de ton devoir : je sais que tu es fidèle à ta maîtresse. Ce sont quelques curiosités espagnoles que je t'ai collectionnées, connaissant ton goût. Voilà tout. — Tu ris ? allons, tant mieux ! — A propos, tu es toujours bien ici ?... Je suis un peu ton mère, tu sais.

MARIETTA.

Très-bien, monseigneur. Cependant il y a une place que je rêve, et si monseigneur voulait m'aider à l'obtenir...

CARNIOLI.

Quelle place, Marietta ?

MARIETTA.

Une place d'institutrice dans quelque famille anglaise.

CARNIOLI.

Bon ! et à quoi cela te mènerait-il ?

MARIETTA.

Monseigneur, j'épouserais le fils.

CARNIOLI.

Tu as emprunté à ta maîtresse, Marietta, une manière de plaisanter qui donne le frisson. — Au reste j'y songerai, je te le promets ; je n'aime pas les Anglais ; je ne serai pas fâché que tu en épouses un... Venons à mes affaires... et d'abord où sont-ils en ce moment ?

MARIETTA.

Ils achèvent de dîner. —

CARNIOLI.

Bien. Et ceci est l'appartement du maestro, n'est-ce pas?

MARIETTA.

Oui, monseigneur.

CARNIOLI.

Et d'où vient que je t'y trouve, toi, entre chien et loup? Cela n'est pas dans l'ordre. Il n'y a point de détail insignifiant, quand on étudie une situation. Chasserais-tu par hasard sur les terres de ta maîtresse, fine mouche?

MARIETTA.

Ah! fi! — monseigneur connaît mes principes.

CARNIOLI.

Oui, Marietta, je les connais : tu n'en as pas.

MARIETTA.

Je suis une honnête fille, Dieu merci, excellence.

CARNIOLI.

Et moi je suis un honnête homme, Marietta : ainsi embrassons-nous. (Il l'embrasse légèrement, et poursuit.) Réponds-moi... que venais-tu faire ici?

MARIETTA.

Je venais par ordre de madame, pendant que le maestro n'y est pas, chercher ces deux vases qui seront d'un bon effet, dit-elle, dans la niche du grand escalier. Hier je suis venue enlever un guéridon que madame a eu la fantaisie de mettre dans son salon d'été. Avant-hier je décrochais un tableau...

CARNIOLI.

C'est un déménagement donc?

MARIETTA.

Ma foi ! excellence, je ne sais pas ce que c'est.

CARNIOLI.

Tu mens, Marietta, suivant ta funeste habitude. Tu sais ce que c'est. C'est la fin. Ta maîtresse démolit aujourd'hui d'une patte distraite l'édifice qu'élevaient hier ses mains amoureuses... Le temple est inutile où l'idole n'est plus... Et que dit le maestro de ce procédé ?

MARIETTA.

Je doute qu'il s'en aperçoive, excellence. Son esprit est ailleurs.

CARNIOLI, vivement.

Ah ! ah ! bravo ! Il travaille, Marietta ?

MARIETTA.

Il fume, excellence. Il passe des jours entiers la tête en bas et les jambes en l'air, à fumer en regardant le ciel.

CARNIOLI.

Le lâche paresseux !... Oui, c'est là ce que j'avais présumé... Il est à Capoue ! il se prélasse dans la mollesse ! il s'assoupit dans la volupté ! il engraisse !

MARIETTA.

Quant à cela, non, excellence.

CARNIOLI.

Il n'engraisse pas, Marietta ? c'est déjà quelque chose. Mais comment ta maîtresse ne le pousse-t-elle pas au travail ? Y a-t-il du bon sens à laisser en jachère, pendant deux siècles de jeunesse, une intelligence de cette force ? Elle aimait pourtant la musique autrefois !...

MARIETTA.

Elle l'aime toujours, excellence ; elle en fait même assez

souvent, depuis quelque temps, avec le signor Paolo Maria, un jeune ténor beau comme le jour, qui vient de débuter avec beaucoup d'éclat dans l'opéra du maestro.

CARNIOLI.

Ah ! et le maestro les accompagne au piano, cela va sans dire ? Il a la confiance enfantine et l'orgueil naïf du génie... Il ne supposera jamais qu'on le trompe, encore moins qu'on lui préfère un histrion. Et cependant le vent souffle de là, eh ?

MARIETTA.

Je ne sais, excellence : on ne sait jamais ce que pense madame.

CARNIOLI.

Le sot ! L'occasion est belle pourtant de se mettre martel en tête ! Si la jalousie lui mordait le cœur, cela lui donnerait du ton, il travaillerait !... (Il feuillette rapidement quelques cahiers de papier à musique répandus sur le piano et sur la table.) Rien !... Comment, pas une ligne, pas une note en vingt mois !... N'y a-t-il pas vingt mois qu'ils sont revenus de leur voyage ?

MARIETTA.

Oui, monseigneur ; mais sur ces vingt mois vous devez d'abord en rabattre six, car il n'en a pas fallu moins au maestro pour se rétablir de son coup d'épée.

CARNIOLI, tremblant de colère.

Son coup d'épée ! quel coup d'épée ? Enfer ! qui a osé le frapper ? Je jure par mon Dieu que j'aurai le sang et la vie de celui qui a fait cela ! — Dis-moi son nom.

MARIETTA.

Pas si haut, monseigneur ! — C'est le marquis de Sora.

CARNIOLI.

Eh bien! Sora est un homme mort aussi vrai que j'existe. — Vite, conte-moi tout, Marietta.

MARIETTA.

Comment -t-elle ignoré cette aventure?... L'ins Roswein chez madame fit beaucoup de Le marquis de Sora en particulier tint d — et fort injustes, excellence, car le senti à venir loger au palais qu'à la condition, — monseigneur va rire, — de payer tous les ans à madame la princesse une grosse somme que madame donne aux pauvres.

CARNIOLI.

Ne voulait-il pas me payer pension à moi-même dès qu'il a pu gagner un sou; l'absurde imbécille!... (Changeant de ton.) Mon pauvre André!... Continue. — La vérité devait être connue à Naples; pourquoi l'enfant n'a-t-il pas méprisé ces calomnies?

MARIETTA.

Il s'y serait décidé, je crois, si madame... (Elle hésite.)

CARNIOLI.

Si madame?... Tempête du ciel! achève.

MARIETTA.

Mon Dieu! excellence, madame lui conseillait de ne pas se battre; mais peut-être s'y prit-elle mal. — Si vous étiez militaire de votre métier, lui dit-elle, à la bonne heure...: mais vous êtes un poëte... Naturellement, les poëtes n'ont pas grand goût pour la bataille... Ainsi, dès qu'il n'y a pas nécessité absolue, tenez-vous tranquille.

CARNIOLI, à demi-voix.

Vipère!

MARIETTA.

Là-dessus, le maestro prit son chapeau et s'en alla brusquement. Deux heures après, on nous le rapportait avec une lame d'épée rompue dans la poitrine.

CARNIOLI, sombre.

Et ta maîtresse, que fit-elle?

MARIETTA.

Pour être juste, madame la princesse fut admirable, monseigneur. Elle passa dix nuits debout au chevet du blessé, les mains dans le sang et dans les drogues, comme une vraie religieuse d'hôpital.

CARNIOLI.

Parbleu! du roman..., du drame..., du sang! la bonne aubaine!... — Et combien y a-t-il que ce malheur est arrivé?

MARIETTA.

Dix-huit mois, excellence.

CARNIOLI.

Mais il est bien remis, n'est-ce pas?

MARIETTA.

Depuis un an, monseigneur, il mange et il boit comme tout le monde.

CARNIOLI.

Eh! s'il mange et boit, il peut travailler, quand le diable y serait! Je reviens à ce que je disais: son bonheur l'engourdit... Tu hoches la tête... Est-ce qu'il a des chagrins, Marietta? — Parle!

MARIETTA.

Il aime madame.

CARNIOLI, souriant.

Tu n'y entends rien: s'il avait des chagrins, il travaille-

rait. J'ai mon système là-dessus. Je te dis qu'il est trop heureux.

MARIETTA.

Il n'en a pas la mine.

CARNIOLI.

Quelle mine a-t-il donc? Parle net. Tu me fais griller à petit feu, méchante bestiole! — Tu m'as donc trompé? Il souffre encore de sa blessure?

MARIETTA.

Il n'est plus question de sa blessure. Et cependant il a la mine d'un homme qui se meurt.

CARNIOLI.

Sang du diable! et de quel mal?

MARIETTA.

C'est un jeune homme à qui il faudrait une vie tranquille.

CARNIOLI.

Idiote! une vie tranquille convient aux bergers et non aux artistes. — Qui se meurt! Bon! pour quelques soucis d'amour, n'est-ce pas? Voilà mes pécores qui s'imaginent qu'elles tiennent la vie d'un homme au bout de leurs caprices! Quand on ne meurt que de ce mal-là, on meurt de vieillesse, entends-tu? Je suis mort dix fois d'amour, moi, et je me porte bien.

MARIETTA,

Le jeune homme n'est pas fait de la même pâte que votre excellence.

CARNIOLI.

Tu es une créature stupide! tais-toi!...

MARIETTA, prêtant l'oreille.

Excellence, ils viennent, sauvez-vous. (On entend des éclats de rire dans l'escalier.)

CARNIOLI.

C'est sa voix! Ah! il paraît qu'il se meurt assez gaiement, dis-moi?

MARIETTA.

Cela ne va pas durer.

CARNIOLI.

Pas un mot, toi, tu entends? (Il se retire sur le balcon. Marietta sort par la gauche.)

ROSWEIN, LEONORA. (Ils entrent par le fond. Un laquais apporte des bougies et sort aussitôt.)

LEONORA, riant.

Comment! dans un couvent de moines, — Carnioli!

ROSWEIN, riant.

De capucins, s'il vous plaît!

LEONORA.

Bah! contez-moi donc cela. (Elle se jette sur un fauteuil.) Ce bon chevalier!

ROSWEIN, riant toujours.

S'il m'avait soupçonné, il me tuait. — Au reste, c'était un tour infâme;... mais j'étais très-jeune, et je ne réfléchissais guère aux conséquences des choses... Nous étions alors à Rome, où je l'avais précédé de quelques semaines. Il me traita un jour si brutalement, que je jurai de me venger... Je lui écrivis, avec l'assistance d'un ami, une lettre datée d'un prétendu couvent de Santa-Eufrasia, mont Esquilin, rue Saint-Onufre, lequel n'était autre que ce fameux couvent de capucins. Cette lettre lui assignait un rendez-vous pour la nuit dans le jardin de l'établissement: on lui indiquait, avec des détails minutieux, les moyens d'escalader les murs avec sécurité, et une fois dans la place, il devait recevoir d'une jeune novice, qui passait pour n'être point sans beauté, la confidence d'un secret important. Cette vive épître était signée de deux ini-

tiales, et suivie d'un post-scriptum où l'on se recommandait à la discrétion et à l'honneur d'un gentilhomme.

LEONORA.

Et il y fut pris? Carnioli!

ROSWEIN.

D'autant plus aisément qu'il se reprochait, comme une tache dans sa vie, de n'avoir jamais eu de ces aventures de couvent, qui, disait-il, sont l'idéal du genre. Je connaissais son faible. — Le soir, en dînant...

LEONORA.

Fumez donc.

ROSWEIN, allumant un cigare.

En dînant, il me laissa voir une gaieté plus qu'ordinaire. Quant à moi, je me sentais assez mal à l'aise. André, me dit-il tout à coup, comme je m'y étais attendu, tu es à Rome depuis quelque temps... Connaîtrais-tu par hasard ici près, dans nos environs, le couvent de Santa-Eufrasia? — Je me mis à réfléchir. — Santa-Eufrasia? ici près? c'est apparemment ce couvent qui est rue Saint-Onufre, mont Esquilin. — C'est cela même, mon ami, reprit Carnioli. Quartier isolé. Fort bien... Tu sauras, mon garçon, que je suis au comble de mes vœux. Je suis mandé dans ce couvent pour y donner mon avis sur un cas de conscience des plus épineux. — Et il se frottait les mains. En le voyant si gaillard, le cœur me manqua, car au fond je l'aimais, et je lui dis avec une étourderie qui eût dû cent fois lui ouvrir les yeux : Croyez-moi, chevalier, n'y allez pas; ces moines n'entendent pas toujours raillerie... Comment! des moines, reprit Carnioli... Parbleu! la naïveté est trop forte! Je vais donc voir des moines, à ton compte!... Et il me fit lire, en se rengorgeant, la lettre que j'avais eu l'honneur de lui écrire.

LEONORA, riant.

Oh! la la!

ROSWEIN.

Je le félicitai de mon mieux; puis, comme la soirée s'avançait, et que le rendez-vous était pour onze heures il me quitta plein d'allégresse, après s'être muni d'une échelle de soie et s'être couvert d'aromates... Dès qu'il fut parti, je tombai dans des angoisses mortelles... Une heure s'écoula, et j'allais courir à sa recherche, n'en pouvant plus d'inquiétude et de repentir, quand je l'entendis monter l'escalier à pas lents; je me précipitai sur ma porte pendant qu'il traversait le vestibule; il me sembla qu'il marchait un peu courbé, et qu'il évitait mon regard; je ne l'en tins pas quitte. — Eh bien! chevalier, lui dis-je, la signora? — Charmante, mon ami, charmante!... répondit-il en passant rapidement devant moi, charmante!... (Leonora rit.) Arrivé au bout du couloir, il se retourna et reprit : A propos, André, es-tu bien sûr que ce soit le couvent de Santa-Eufrasia, cet édifice qui est rue Saint-Onufre? — Mais vous me l'avez dit, chevalier... Est-ce que vous n'avez pas trouvé?... — Si fait, mon ami, si fait, parbleu! charmante! charmante! — Et il s'enfonça dans sa chambre à la hâte. (Il rit.)

LEONORA, riant.

Oh! Seigneur! Mais est-ce possible? Carnioli! avec tout son esprit! Au reste, un homme d'esprit, quand il se fourvoie, s'en met jusque-là : c'est la règle... Et qu'est-ce qui lui était arrivé?

ROSWEIN.

Je ne l'ai jamais su exactement. C'était une corde que nous n'étions pressés d'attaquer ni l'un ni l'autre... Seulement, quelques jours après, comme on discutait, dans un atelier, sur l'existence de cette chimère adorée du rapin,

qu'on appelle la femme à la barbe, il prit un air sérieux, et nous affirma sur l'honneur qu'il l'avait connue, et que même il lui avait fait la cour...

LEONORA, riant.

C'est probable, myope comme il est... Mais enfin l'avait-on battu?

ROSWEIN.

Je le crains, car, à dater de cette soirée néfaste, il ne sortit plus qu'armé d'un poignard, prétendant qu'il avait à Rome des ennemis secrets, qu'il en était certain; et quand nous venions à rencontrer des moines sur notre route, il ne manquait jamais de murmurer entre ses dents: — Vile engeance! Fourbes hypocrites! Farceurs de bas aloi! Brutes!... D'où je conclus... Voulez-vous une cigarette?

LEONORA.

Grande comme ça, invisible.

ROSWEIN, continuant.

Que les capucins n'avaient pas pris sa démarche en bonne part. (Ils rient tous deux.) Cher Carmioni!... j'en ris... mais c'est un de mes remords...

LEONORA.

Par exemple, vous êtes bien bon! Rien de moins intéressant sur la terre qu'un fat étrille... (Elle allume sa cigarette.) Avez-vous eu de ses nouvelles depuis peu?

ROSWEIN.

Je ne lui répondais pas; il ne m'écrit plus. — Ah! je suis un fier ingrat! Il y a longtemps qu'on me l'a dit!... (Il s'assombrit.)

LEONORA.

Voilà les diables bleus qui arrivent; gare!

ROSWEIN.

Non. (Il fait quelques pas, s'arrête devant elle.) Vous êtes belle ce soir, Leonora?

LEONORA, fumant.

Toujours.

ROSWEIN.

C'est vrai. Mais vous êtes en toilette de cérémonie, il me semble... Est-ce que vous allez sortir?

LEONORA.

Non.

ROSWEIN.

Tant mieux! Je vous en remercie. Nos soirées en tête-à-tête sont si rares maintenant.

LEONORA.

Si c'est un reproche, il est plaisant. Ne m'avez-vous pas engagée vous-même à revoir un peu le monde, puisque le monde voulait encore de moi?

ROSWEIN.

Je ne vous reproche rien. Seulement nous sommes un peu loin, qu'en dites-vous, de cette solitude à deux, où vous aviez résolu d'enfermer votre vie, ne concevant plus d'autre fête ni d'autre gloire sous le ciel que d'aimer votre amant, et de recueillir la première sur ses lèvres la chanson fraîche éclose?

LEONORA.

Mais, mon ami, faites-en, des chansons, je les recueillerai; vous n'en faites pas!

ROSWEIN.

La vérité est que je vous ennuie.

LEONORA.

Bah! quelle idée! Pourquoi m'ennuieriez-vous? vous pas très-aimable?

ROSWEIN.

Non, je ne le suis pas, je le sais. Quand je vous vois, quand je respire près de vous, ma vie est suspendue, et mon esprit captif. Votre présence me plonge dans la douce langueur des enchantements et des rêves... Je suis heureux, — mais je ne suis pas aimable... Ah! du moins je vous aime bien véritablement... Si j'ose encore quelquefois élever vers Dieu une pensée,... une prière, c'est qu'au fond même de ma faute et dans l'abîme où je suis descendu,... il peut voir un dévouement digne d'un martyr, une tendresse digne du ciel! Non, vous ne saurez jamais, Léonora, tout ce qu'il y a eu d'amour pour vous dans ce pauvre cœur tourmenté... ou si vous le savez un jour, — car on dit qu'il se fait de soudaines lumières dans l'esprit sur les choses qui ne sont plus,... il sera trop tard pour me serrer la main, et me dire : merci!

LEONORA.

Allons, nous y voilà : Frère, il faut mourir.

ROSWEIN.

J'ai tort. Pardon. Je me sens mieux ce soir, je me sens très-bien... Je vais travailler. — Laissez-moi baiser votre main, ô reine des muses! — Mettez-vous là... que je vous voie bien... (Il dérange un peu le fauteuil de Léonora ; la regardant.) Vous avez la beauté pure et terrible d'une bacchante au repos.

LEONORA.

Est-ce un compliment

ROSWEIN.

Vous avez dormi longtemps, Léonora, n'est-il pas vrai, dans un des palais ensevelis de Pompéi, et vous vous êtes éveillée sur votre lit d'ivoire, toute pâle encore de l'orgie romaine interrompue par le volcan?

LEONORA.

Oui.

ROSWEIN, se mettant au piano.

Où en suis-je donc ? A Sorrente... Le Tasse, seul... il rêve, en *si bémol* mineur... *Amor, senza posa*... C'est fini, cela... Puis l'orage... La princesse entre avec sa suite... *Ah! che vedo!*... Il lui offre une chaise... Queue d'orage dans l'orchestre... chœur en sourdine, et la voix du Tasse brochant sur le tout... Bon! — Puisque vous daignez me tenir compagnie, je fais serment d'achever mon acte ce soir. (Il frappe des accords.)

LEONORA.

Mais, mon ami, ne vous ai-je pas dit que j'allais sortir?

ROSWEIN, se retournant brusquement.

Comment? Vous venez de me dire tout le contraire!

LEONORA.

C'est donc par distraction, car j'ai pris dès longtemps, pour ce soir, un sérieux engagement auquel je ne puis manquer.

ROSWEIN, se levant.

Ah! c'est odieux!

LEONORA.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là? Est-ce à moi que vous parlez? Qu'est-ce qui est odieux?

ROSWEIN.

Vous me tuez à coups d'épingle, Leonora; mais vous me tuez aussi sûrement que si vous me mettiez un couteau dans le cœur.

LEONORA, avec le même accent tranquille.

Mon ami, vous êtes insupportable. Je vous dis cela entre nous... Je prononce par inadvertance un non au lieu

d'un oui; je fais un pas à droite au lieu de le faire à gauche... une mouche vous effleure la peau, et vous criez: Au meurtre! Franchement, c'est pousser un peu loin la sensibilité poétique. Certes, je ne me pique point de ces dévouements de martyr que le ciel, à vous en croire, regarde d'un œil de complaisance; mais mon amitié, convenez-en, doit être faite, en sa petite manière, d'un métal assez solide, si deux années remplies de ces exigences et de ces irritations puériles n'ont pu en altérer la trempe.

ROSWEIN.

Puisque je souffre de ces misères, puisque vous le savez, et puisque vous m'aimez, pourquoi ne pas me les épargner? Voilà ce que je ne comprends pas. Vous avez de grandes qualités, Leonora, mais vous manquez de bonté... Au reste, je n'ai jamais prétendu gêner votre liberté... Où allez-vous donc ce soir?

LEONORA.

Venez avec moi, si vous voulez.

ROSWEIN.

Non, je n'aime pas le monde. D'ailleurs je ne le puis pas. Il faut que je travaille. Donati m'a payé d'avance ce malheureux *Torquato*, et il n'y a pas encore deux scènes de faites... C'est un poids horrible que j'ai sur l'esprit... Ah! j'ai eu grand tort d'accepter ce marché... L'argent gâte tout... Les muses sont fières, et ne veulent pas de chaînes, fussent-elles d'or... Mais où donc allez-vous?

LEONORA.

Je vais passer quelques instants d'abord au concert de paolo Maria.

ROSWEIN.

Ah! — Et ensuite?

LEONORA.

C'est tout ; mais j'y tiens, parce que je lui ai promis à ce garçon.

ROSWEIN.

Et voilà ce sérieux engagement que vous ne pouviez me sacrifier ?.. C'est une dérision outrageante, Léonora !

LEONORA.

Ah ! mon Dieu ! que d'affaires ! — Eh bien ! je n'irai pas ; je n'irai pas, calmez-vous. (Elle prend un livre.) Je vais lire. Travaillez. (Roswein lui baise des cheveux.) Vous avez quinze ans, mon ami. — Allez au piano, voyons !

ROSWEIN, au piano.

Le Tasse à la princesse... *Quando l'aurora nascente*... La situation est poétique, il me semble...

LEONORA.

Etonnamment.

ROSWEIN. (Il essaie plusieurs chants. — S'interrompant tout à coup, et portant la main à sa poitrine, à demi-voix.)

Aïe !... qu'est-ce que j'ai donc là ! (Il reprend. — Après avoir arrêté une mélodie qu'il répète deux ou trois fois, il se retourne vers Léonora.) Vous avez entendu ?... Est-ce bon, cela ?

LEONORA.

Pas trop.

ROSWEIN.

Vous avez de l'humeur, Léonora.

LEONORA.

Pas l'ombre. Vous me demandez mon avis ; je vous le donne ; mais il faudrait toujours vous flatter pour vous plaire.

ROSWEIN.

Il faudrait, dès que j'ai une lueur de courage, ne pas l'éteindre d'un revers de main, voilà tout.

LEONORA.

Si vous le trouvez fol et neuf, ce chant, gardez-le.

RÖSWEIN.

Non. Il ne vaut rien, vous avez raison! (il frappe violemment du poing sur le clavier et se lève.)

LEONORA.

Vous y renoncez? Vous faites bien; vous n'êtes pas en verve ce soir.

RÖSWEIN, s'exaltant.

Ni ce soir ni jamais. — Mon talent est mort; toutes les cordes de mon cerveau sont flétries, desséchées, comme si la flamme y avait passé. Vous ne me l'apprenez pas, — mes nuits sans sommeil le savent assez!... Mais est-ce à vous de me le reprocher?... à vous qui avez usé dans des luttes stériles, dans de misérables agitations, dans de mesquines douleurs, toute la force de mon esprit?... Oh! Dieu, en si peu de temps un tel changement! Hier encore les meilleurs dons du ciel, la riante poésie et la féconde jeunesse chantant tous leurs hymnes à l'espérance;... aujourd'hui, le vide, le silence et le froid de la tombe, voilà mon âme!... Ah! s'il est, comme on le dit, des créatures de Dieu que leur faute ait déshéritées d'une splendeur et d'une puissance divines, — je sais ce qu'elles souffrent dans leur dégradation! J'ai le secret des amertumes qui rongent éternellement leur pensée... Que ne pouvez-vous un seul instant, vous aussi, connaître ces angoisses!... du moins vous ne les insulteriez pas!... Mais vous les connaîtrez, Leonora;... oui,.. le jour où le premier souffle de la vieillesse vous jettera bas de votre trône, désarmée à jamais de votre pouvoir, déchue pour toujours de votre beauté... ce jour-là... je serai vengé!...

LEONORA.

Délicieux intérieur!

ROSWEIN.

Laissez-moi. Allez à ce concert, et dites à ce jeune homme, à ce chanteur, qu'il peut se dispenser de venir mendier plus longtemps à ma porte,... que je n'ai rien à lui donner, que ma tête est désormais aussi pauvre,... aussi nulle que la sienne! (Il se laisse tomber sur un divan.)

LEONORA.

Pensez-vous m'affliger beaucoup? Vous figurez-vous par hasard que je sois éprise de ce garçon?

ROSWEIN.

On le dit à Naples.

LEONORA.

C'est parfaitement vrai. Je l'adore.

ROSWEIN.

Ah! de grâce, Leonora, une minute de repos!... Je ne suis plus de force à supporter cela... Je ne vous demande qu'un peu de charité. Aimez qui vous voudrez. Dites un mot, et je m'en irai, si vous n'avez pas la patience d'attendre qu'on m'emporte.

LEONORA.

Comme c'est gai, ceci! — Je vous dirai, Roswein, qu'il n'y a pas plus de courage que de bon goût à prendre ainsi à tout propos des attitudes d'agonisant et à faire étalage de votre suaire devant les dames, — surtout quand vous n'avez d'autre maladie, à ma connaissance, qu'un rhume de cerveau.

ROSWEIN, jetant aux pieds de Leonora un mouchoir qu'il a porté à sa bouche, et qui est teint de sang.

Tenez!

LÉONORA.

Tous les artistes crachent le sang.

ROSWEIN.

Vous êtes une malheureuse ! (Il éclate en sanglots et cache sa tête dans ses mains.)

LÉONORA.

Je n'aime pas les hommes qui pleurent. Bonsoir. (Elle se lève et sort.)

ROSWEIN, CARNIOLI, se montrant hors du balcon dès que Léonora est sortie.

CARNIOLI.

André !

ROSWEIN, se levant.

Carnioli !

CARNIOLI, lui prenant le bras.

Viens-t'en.

ROSWEIN.

Comment ? pourquoi ?... Où voulez-vous que j'aille ?

CARNIOLI.

Sortons d'ici, te dis-je ! Je ne veux pas que tu restes une minute de plus dans cet enfer.

ROSWEIN.

Qui m'y a jeté, Carnioli ?

CARNIOLI, frappant du pied.

C'est moi, mille diables ! Ne me le répète pas ; je me le suis dit assez. (Il le regarde.) Tu es bien changé, mon pauvre enfant... (Il l'embrasse.) Allons, viens !

ROSWEIN.

Je ne puis. — Ah ! Carnioli, pourquoi m'avez-vous précipité dans ces abîmes !

CARNIOLI.

Encore ! Je m'en repens, te dis-je ! Que te faut-il de plus? Pourquoi m'as-tu envoyé recevoir une volée de coups de bâton chez les capucins, toi? Il me semble que chacun a ses torts en ce monde.... Moi, du moins, je croyais te rendre service,... oui, sur mon âme, je le croyais sincèrement!... En thèse générale, j'avais raison ; mais ton tempérament individuel a déjoué mes calculs... Pouvais-je prévoir, bon Dieu ! que tu prendrais avec un sérieux tragique la moindre aventure galante qui tenterait ta fantaisie? Avais-je l'idée d'un amoureux de ton espèce? Etait-il vraisemblable qu'un homme de ton mérite fût d'humeur à jouer entre les mains de la première femelle venue le rôle d'un pantin au bout d'un fil? Non ; il m'a fallu, pour le croire, assister de ma personne à cette scène burlesque et lugubre où je t'ai vu exécuter docilement tous les exercices d'un jeune acrobate sous le fouet d'une coquette impitoyable. Sang de mes veines ! à quoi te sert donc cette cravache que voilà? (Il prend une cravache suspendue au mur, en cingle deux coups sur les meubles et la jette sur le parquet.) Viens-t'en !

ROSWEIN.

Non, Carnioli, je suis entré dans un chemin mauvais, mais j'y veux marcher droit. Ma vie est scellée pour jamais dans cet amour qui fut ma faute : mon propre mépris m'étoufferait, si je n'avais pas le cœur de rester fidèle à ma trahison. Que m'importe la souffrance ! Je ne souffre pas assez,... mon crime ne sera jamais aussi cruel pour moi qu'il le fut pour d'autres... (Vivement.) Ne me parlez pas d'eux,... je ne sais ce qu'ils sont devenus,... je ne veux pas le savoir... Mais ce ne sera pas du moins un entraînement passager, un futile caprice qui m'aura fait commettre cette lâche action que vous savez : ce sera une grande et irrépa-

rable passion dont j'épuiserai le calice jusqu'à la lie,... jusqu'à la mort!... C'est le seul devoir qui me reste,... je le garde : c'est la seule vertu qui me sauve de l'extrême désespoir... Laissez-la-moi!

CARNIOLI.

Penses-tu m'abuser avec ce jargon mystique? espères-tu t'abuser toi-même? Qu'ont de commun le devoir et la vertu avec la vie abjecte que tu mènes ici? Ose dire la vérité! cette femme, qui te tient sous son talon, qui te roule et te déchire en riant dans la poussière et dans la fange de ses pas, tu l'aimes!

ROSWEIN.

Eh bien! oui, je l'aime! Je ne pourrais vivre loin d'elle : il n'y a pas au monde un sentiment, un spectacle, un triomphe dont je puisse jouir, si elle ne le partage, si sa présence ne l'éclaire. Où elle n'est pas, il n'y a ni cieux, ni soleil... Le jour se lève dans ses yeux,... mon cœur n'est plus que l'écho de son cœur,... ma vie n'est plus que l'ombre de la sienne... Je l'aime! vous l'avez dit.

CARNIOLI.

Misérable enfant! as-tu perdu l'honneur avec le reste? Attendras-tu qu'elle te jette hors de chez elle par les épaules? Ne comprends-tu pas que ta place n'est plus chez cette femme, dès que tu n'y es plus aimé?

ROSWEIN.

Vous la connaissez mal, Carnioli : c'est une âme orageuse et troublée, mais loyale. Quand elle ne m'aimera plus, elle me le dira. Ne lui ai-je pas offert cent fois de la quitter? Pourquoi me retient-elle, si elle ne m'aime pas?

CARNIOLI.

Pourquoi? — Sur ma parole, c'est une naïveté qui ferait

vive un mois. Pourquoi le tigre a-t-il les mœurs du tigre? Pourquoi joue-t-il avec sa victime avant de lui donner le coup de dent suprême? Dis-moi cela, mon garçon! — Et n'est-ce rien d'ailleurs que de s'entendre répéter tout le long des jours, en langage poétique, qu'on est belle et qu'on est adorée? Et n'est-ce rien encore pour ces palais blasés que la saveur raffinée d'un amour en partie double? N'est-ce rien pour ces consciences mortes que le plaisir de tromper? N'y a-t-il pas un égal divertissement pour l'esprit et pour le cœur dans les âcres émotions et dans la stratégie savante de la trahison? Je te dis qu'elle aime ce Paolo Maria, et je suis prêt à le jurer, si tu le veux.

ROSWEIN.

Encore une fois, Carnioli, vous la connaissez mal : elle serait capable d'un crime peut-être, mais non d'une basse infamie!

CARNIOLI.

Mon ami, elle est capable de tout, comme toute femme qui n'a d'autre principe de conduite que la passion. L'as-tu jamais vue mettre le pied dans une église? Non. Eh bien! méfie-toi également des femmes qui ne sortent pas des églises et de celles qui n'y entrent jamais : ce sont deux espèces venimeuses. — Hors du cercle chrétien, André, je connais des hommes honnêtes, mais pas une honnête femme. Outre que les passions d'un homme ne sont pas soumises à des règles aussi sévères, elles sont moins violentes, elles s'affaiblissent d'ailleurs en se disperdant : l'honneur humain peut suffire à les dompter! Mais les passions d'une femme, à la fois plus fougueuses et plus exclusives, veulent le sein religieux. — Il n'y a que Dieu contre ce torrent. — Ta maîtresse est un esprit fort; il ne m'en faut pas davantage. Je vais te conter son histoire : elle a eu des

amants, elle en a eu, elle en aura. C'est là tout ce que réduit dans la pratique toute la philosophie des sexes : toute femme qui n'est pas au Christ est à Vénus.

ROSWEIN.

Je ne m'en irai pas, Carnioli : ainsi vous perdez vos peines et vos calomnies.

CARNIOLI, s'accoudant sur le dossier d'un fauteuil, et parlant sur le ton d'une ironie amère, mais contenue.

Mes calomnies, jeune homme !... Ah ! je vois ce que c'est... Après t'avoir enlevé par un coup de main de courtisane, il fallait raffermir ton estime ébranlée... C'est la manie de ces femmes que de vouloir être estimées... Il fallait aussi bien t'édifier sur le passé pour mieux t'aveugler sur le présent et sur l'avenir... Alors on s'est drapé dans sa robe d'innocence,... on a pris à tes pieds des poses virginales,... l'oiseau de proie a modulé des soupirs de colombe. La lionne a bêlé ! et tandis que tu palpitais sous sa griffe, elle t'a persuadé que tu étais son vainqueur. Tu as demandé pardon au ciel d'avoir mis à mal une si pure victime, et tu as juré de consacrer ta vie à réparer cet énorme forfait !

ROSWEIN.

Assez !

CARNIOLI.

Tu vois que je la connais. — Par un juste retour, après t'avoir apitoyé sur son sort, cette généreuse personne se sera, je n'en doute pas, attendrie sur le tien. — Enfant que vous êtes, t'aura-t-elle dit pendant que sa blanche main rivait ta chaîne, fuyez ! Mon amour est fatal ! J'ai fait vœu de ne jamais aimer ! Tout ce que j'aime souffre et meurt. — Et alors elle t'a parlé de son mari, qu'elle aimait et qui est mort, — de ses fleurs préférées, qui sont mortes ; que sais-je ? de son épagneul favori, qui est mort ; et après cette

énumération funèbre, elle t'a engagé de plus belle, en t'enlaçant de ses bras magnifiques, à fuir la malédiction qui pesait sur ta tête... Ah ! ce sont de douces heures dans la vie, je ne le nie pas !... Et lorsque enfin elle a eu bien solidement doublé et triplé sur tes yeux le bandeau classique, lorsqu'elle t'a vu convaincu bien à fond que tu étais son premier amant et que tu serais le dernier, elle en a pris bravement un sixième !

ROSWEIN.

Vous mentez !

CARNIOLI.

Tu ne crois pas au sixième ? eh ! morbleu ! tu croiras du moins au quatrième,... car c'était moi

ROSWEIN, violemment, lui saisissant le bras.

Toi encore ! (Léonora se précipite dans la chambre.)

LES MÊMES, LÉONORA.

LÉONORA, prenant les deux mains de Roswein.

Merci, André, merci, mon amour !... Mais il ne fallait pas lui répondre ! il n'y a pas de termes de mépris qui ne glissent sur son front. — Monsieur Carnioli, je n'ai rien à vous dire. Sortez de chez moi.

CARNIOLI, grave.

Madame, je suis très-fâché de vous voir. Je n'aime pas les scènes de ce genre-ci ; mais enfin vous voilà. Eh bien ! si jamais vous avez su ce qu'il en coûte de perdre ses plus chères illusions, ne prolongez pas l'agonie de ce jeune homme : puisque j'ai été forcé de lui briser le cœur pour vous en arracher, rendez-lui le service du coup de grâce ; attestez que j'ai dit la vérité.

LEONORA.

J'atteste que vous mentez.

CARNIOLI.

Princesse, je ne sais véritablement pas où vous voulez en venir : vous avez la tête forte, j'en conviens ; mais vous n'ignorez pas que je vous tiens dans ma main, et que j'ai la main ferme. Je me demande par quelle issue vous espérez m'échapper, cela me passe.

LEONORA.

Comment ! le misérable ne veut pas sortir !... André, il vous a reproché, je crois, de ne pas savoir manier cette cravache... donnez-la-moi donc !

CARNIOLI, hors de lui.

Ah ! mille serpents à sonnettes ! elle veut que nous nous coupions la gorge l'enfant et moi ! voilà son plan ! j'aurais dû le deviner dès qu'elle est entrée... Pas un mot, pas un geste, André, ou tu t'en repentiras le reste de tes jours !... J'ai chez moi un paquet de ses lettres ; dans vingt minutes, je te le rapporte !

ROSWEIN.

Leonora, que dit-il donc ?

LEONORA.

Il ment.

CARNIOLI.

Attends-moi vingt minutes, si tu es un homme. (Il sort.)

ROSWEIN, LEONORA. (Dès que Carnioli est sorti, Léonora s'affaisse sur ses genoux, la tête dans ses mains, et éclate en sanglots.)

ROSWEIN.

Leonora !... pourquoi ces larmes ?... je ne le crois pas !

LEONORA, d'une voix étouffée.

Tuez-moi! tuez-moi avant qu'il ne revienne!

ROSWEIN.

Ciel puissant! c'est donc vrai! (Leonora sanglote sans répondre; ses cheveux inondent ses épaules.) Oh! Dieu juste! (Il marche à travers la chambre. Moment de silence. Revenant près d'elle, il reprend d'une voix sourde:) Pourquoi m'avez-vous trompé? A quoi bon? Ne vous aurais-je pas tout pardonné?

LEONORA, toujours prosternée sur le parquet et sanglotant.

Et m'auriez-vous aimée?... aimée de cette pure tendresse, — de ce noble amour d'enfant dont j'étais si indigne, André, — mais par lequel j'étais si heureuse!... Hélas! que de fois l'aveu de mon infamie a failli s'échapper malgré moi d'un cœur qui débordait!... car c'était un bonheur bien troublé que le mien, André... je vous avais trompé!... l'amertume de cette pensée se mêlait à toutes mes joies... elle empoisonnait ma vie... mes paroles... mon humeur... c'était la source unique de ces mauvais caprices dont je vous torturais, pauvre enfant!... Que de fois j'ai fléchi sous le fardeau! que de fois j'ai été près de vous dire: Ne touchez pas mon front... il souille vos lèvres!... et puis le courage me manquait... je ne pouvais... je ne pouvais!... (Elle pleure.) Je vous aimais... vous me croirez peut-être maintenant que tout est fini, Roswein... je vous ai bien aimé!

ROSWEIN.

Je ne vous crois pas.

LEONORA.

Non... je ne puis m'en plaindre, j'ai tué la confiance... tout est fini, je le sais bien... (Elle se lève et va tomber épuisée sur le divan.) Je ne vous demande rien... rien... Ah! je serais la pre-

mière à vous mépriser, si vous restiez;... mais ne me jugez pas du moins plus sévèrement que je ne le mérite!... je vous en supplie... Ne croyez pas à tout ce qu'a dit Carnioli,... à tout ce qu'il vous dira... Je ne vaux rien, mais il vaut moins que moi... J'ai été sa maîtresse,... voilà ce qu'il y a de vrai,... et c'est assez pour la honte de toute ma vie; mais tout le reste est faux, et il le sait bien,... ces lettres même dont il se vante, ces lettres vous le prouveront!

ROSWEIN.

Je ne vous crois pas. Taisez-vous.

LEONORA, suppliante.

Ah! pourquoi me traiter si durement, Roswein!... Quand je serais, comme il vous l'a dit, une créature, une courtisane, tout ce qu'il y a de plus vil,... ne vous ai-je pas aimé — et aimé fidèlement? Qu'aurait pu faire de plus pour vous le cœur le plus pur!... Je suis sous vos pieds... épargnez-moi... (Elle pleure.) Si vous aviez la patience de m'entendre, je vous dirais ma vie tout entière;... mais vous ne me croiriez pas encore,... et cependant la dernière des femmes a encore ses moments de sincérité et de vertu,... et vous voyez bien du moins que je suis dans un de ces moments-là, André!... Oui... il n'y a qu'une faute dans ma vie,... c'est Carnioli! Jusque-là j'étais au niveau des plus irréprochables, sinon des meilleures;... ce monde au milieu duquel j'avais été abandonnée toute jeune... presque enfant... ne m'avait même pas effleurée de sa corruption;... j'en aimais avec ardeur le mouvement, les plaisirs, la vie factice et brillante;... il me prodiguait aussi des adulations qui m'enivraient;... ma pensée s'absorbait tout entière dans l'espoir — ou dans le souvenir de ses fêtes — et de mes frivoles triomphes. Ce fut toute la passion de ma jeu-

nesse!... vous pouvez me croire, André; je n'attends, je ne veux plus rien de vous qu'un peu de justice et de pitié... Ah! si je vous avais rencontré alors,... j'aurais pu vous aimer en repos, grand Dieu!... Enfin... les années étaient venues,... mon esprit était las de tant de futilité,... mon cœur s'agitait dans le vide,... j'étais seule... malheureuse;... j'aurais donné, pour m'appuyer sur une main amie, mon nom, ma richesse, mon sang!... je fis plus... Je me donnai!...

ROSWEIN.

A Carnioli!... Tout autre,... je l'aurais compris, peut-être... Mais Carnioli!... Étrange début pour une honnête femme!

LEONORA, sévèrement.

Oui,... n'est-ce pas?... Je le pensai comme vous, quand je le pus connaître, quand, sous ces formes chevaleresques, sous ce langage enthousiaste, qui m'avaient séduite,... je ne trouvai que l'égoïsme glacé d'un fat,... la sécheresse et la décrépitude d'une âme de libertin vulgaire... Ah! c'est lui qui me reproche de vous avoir trompé,... d'avoir surpris votre amour,... de m'être faite meilleure que je n'étais... Lui! il est hardi!... Mais il avait de l'esprit du moins, et Dieu sait comme il en usa! Certes il n'a pas tenu à lui que je ne sois devenue telle qu'il me dépeignait à vos yeux tout à l'heure, telle qu'il me croit peut-être,... car je n'épargnais aucun soin pour soustraire à son insolente ironie tous les songes de jeunesse et de vertu... que ses leçons,... que son contact flétrissant avaient refoulés,... mais non étouffés au fond de mon cœur!... Je vous gardais, André, quoi qu'il en puisse dire, cet humble, ce pur trésor de mon âme... Mon âme! comment l'aurait-il souillée? Il ne l'a pas connue. C'est vous qui me l'avez révélée, je ne la dois qu'à vous; elle s'est éveillée sous votre

souffle... Allez, mon ami, elle vous survivra pour vous venger!... (Elle cache sa tête dans les carreaux du divan; Roswein, debout, la regarde en silence. Elle se lève tout à coup et va à lui.) Partez!... qu'il ne vous retrouve pas ici,... que je n'aie pas à rougir devant lui... Encore cette grâce,... partez! (Elle lui prend une main, qu'elle baise en s'inclinant, et poursuit d'une voix entrecoupée de larmes:) Je ne vous aimais pas, André, puisque vous ne voulez point me croire,... je vous respectais,... je vous adorais... Cela est bien vrai,... vous étiez pour moi plus qu'un amant bien-aimé,... vous étiez ma religion,... ma prière,... mon lien avec le ciel... Vous osiez me parler de Dieu!... je n'osais vous répondre,... mais je comprenais... Tout ce que j'avais de bon et d'honnête,... tout ce qui me consolait de moi-même,... vous emportez tout!... tout va s'éteindre avec le cher regard de vos yeux... André! mon André! adieu!... (Elle tombe à genoux, lui baisant les mains.) Merci de m'avoir aimée!...

ROSWEIN.

Leonora, vous êtes plus coupable que des paroles ne peuvent le dire, si vous dépensez tant de larmes et de serments pour tromper un être aussi confiant que moi. — Relevez-vous : je vous aime.

LEONORA, se relevant, et le regardant avec anxiété.

Non... André!... si c'est une raillerie,... si cette joie entrée en mon cœur doit en sortir,... je vous jure que le châtiment sera plus grand que la faute.

ROSWEIN.

Je ne raille point. Je t'aime. (Il la serre dans ses bras et la porte défaillante sur le divan.)

LEONORA, ouvrant les yeux et le regardant.

Il y a des anges!... Mais que suis-je, moi? que suis-je,... mon Dieu! (Elle cache son visage.)

ROSWEIN.

N'y pensez plus. Oubliez comme j'oublie. La souffrance vous a rachetée. (Il se lève.) Mais je ne veux pas que cet homme rentre ici. Je vais le prévenir. Je vais à Naples. — Vous êtes brisée. Allez prendre du repos. Dormez en paix. A demain.

LEONORA, se levant et l'interrogeant des yeux.

André... je ne vous reverrai plus?

ROSWEIN.

Demain, au point du jour, si vous n'êtes point trop lasse,... nous irons comme autrefois, comme au printemps de notre amour, courir sur les rochers, fouiller les ruines et moissonner dans la rosée. Me croyez-vous?

LEONORA.

Je vous crois, je vous crois. (Elle lui baise les mains, André la conduit jusqu'à la porte de gauche.) A bientôt!... (Elle lui envoie un baiser de la main, et sort.)

ROSWEIN, seul.

Oui,... ce sont des accents de vérité,... ou la lumière même du jour n'est que mensonge et ténèbres! — Que va-t-il dire, lui? Il va encore charger ses accusations... Mais j'ai un mot à lui répondre : Celui qui a le cœur de pousser dans les bras d'un autre la femme qu'il a aimée, — celui qui, pour servir ses desseins, fait de la beauté de sa maîtresse une enseigne et un piége, celui-là peut prétendre à tout dans le monde, — hormis à la confiance d'un honnête homme. Il y a un quart d'heure à peine qu'il est parti;... en me hâtant, je le trouverai encore à Naples,... ou du moins je le rencontrerai sur le chemin... (Carnioli ouvre la porte du fond.) Lui!... Déjà!

CARNIOLI.

Déjà, Ah! tu es seul? tant mieux! — Je ne suis pas allé à Naples, j'y ai envoyé Beppo, que j'avais laissé devant la grille avec mon cheval. Dans un instant il sera ici avec les lettres, et tu pourras te convaincre, mon ami...

ROSWEIN.

C'est inutile. Elle m'a tout avoué.

CARNIOLI.

Ah!... Je m'en doutais. — Or çà, fais ton paquet, et partons.

ROSWEIN.

Non.

CARNIOLI, vivement, le regardant.

Non?... Eh bien! je suis fâché de te le dire, mon garçon, mais tu es...

ROSWEIN.

Un lâche, c'est entendu. Écoutez, Carnioli : vous avez été, à votre façon, mon bienfaiteur. Je m'en suis souvenu jusqu'ici; mais en voilà assez, croyez-moi. Un mot de plus dépasserait tout ce que la reconnaissance humaine peut supporter.

CARNIOLI. (Il se promène un moment en silence, le front soucieux; puis il reprend d'une voix brève et agitée.)

Mon cher, — tu seras cause que je terminerai mes jours dans un couvent, toi, vois-tu! — J'ai trop aimé la musique, tu as trop aimé une femme... Nous expions tous deux. — Chaque homme reçoit une certaine dose de sensibilité, une certaine faculté d'aimer et de se dévouer qu'une loi supérieure lui ordonne apparemment de répandre autour de lui dans des proportions réglées, — en attribuant une part au donateur, une autre à la famille, une autre à la patrie,

à ce qu'on nomme le devoir enfin, — et réservant le surplus pour les distractions et pour les loisirs de la vie. Nous avons tous deux violé cette loi, nous avons concentré toute notre puissance d'affection sur un seul objet, et ce qu'il y a de pis, sur un objet de luxe : moi sur la musique, toi sur une femme. Nous sommes maudits à cause de cela, mon garçon. — Ma passion, à moi, est frappée au cœur par les ressorts mêmes qu'elle avait tendus. Je perds l'œuvre de ma vie par les combinaisons que j'avais méditées pour la sauvegarder; — à la secrète rougeur de mon front, et, pour tout achever, je vois une main que j'ai emplie de bienfaits prête à se lever contre mon visage. Cela est dur! — Toi, tu assistes, comme un témoin désespéré, mais impuissant, à la ruine de ton corps, de ton âme et de ton génie! Cela n'est pas gai non plus. — Il y a un Dieu, Roswein, positivement.

ROSWEIN.

Je le sais.

CARNIOLI, dont l'agitation augmente.

Ah! cette femme!... Comment ai-je pu oublier qu'il a suffi en tout temps d'un de ces fragiles écueils pour briser toute force humaine? Un enfant le sait!... Omphale, Circé, Dalila! Ces noms de magiciennes qui flamboient comme des phares dans la tradition du monde, comment ne m'ont-ils pas éclairé?... Mais ce qui peut être sauvé encore de ton naufrage, je le sauverai!... oui, — à tout prix! S'il te reste un lambeau de cœur dans la poitrine, je te tirerai de ce harem, — quand je devrais, comme Ulysse, te mettre devant les yeux un miroir d'acier, — quand tu devrais en sentir le reflet jusque dans la moelle de tes os!... Aussi bien il le faut... Seulement j'aurais voulu t'y préparer... Il n'est plus temps. Écoute.

ROSWEIN.

Non... Laissez-moi!

CARNIOLI.

Ah! pour une fois en ma vie que je parle sérieusement, tu daigneras m'écouter!... — Je ne suis pas revenu d'Espagne directement. Une affaire d'intérêt m'appelait en Sicile, et avant de toucher à Naples, je suis allé passer une semaine dans une villa que j'ai entre Palerme et Monreale. — Je ne savais que faire de mes soirées, et je les employais à courir la campagne, qui est fort belle par là, — un coin de l'Éden oublié par le déluge... Jamais personne, je m'en vante, ne fut moins que moi enclin à la mélancolie... Et cependant je ne saurais dire par quelle bizarrerie j'éprouvais, durant ces promenades solitaires, la pesanteur d'une âme repliée sur elle-même, — et le vague abattement d'un esprit qui se nourrit, comme un fiévreux, de sa propre substance... Était-ce fatigue du voyage, était-ce pressentiment?... Quoi qu'il en soit, un soir, — c'était jeudi dernier... (Il hésite.) Donne-moi un verre d'eau.

(Roswein lui verse de l'eau. Carnioli boit une gorgée, pose le verre près de lui, s'assoit et poursuit.) Au déclin du jour, je traversais un étroit vallon que de hautes collines préservent des vents de la mer; et qui est renommé dans le pays pour la salubrité de l'air qu'on y respire. Parmi les ignobles masures éparses dans ce vallon, je remarquai une petite habitation d'une propreté britannique..., une espèce de cottage; — ces Anglais se fourrent partout! — Comme je m'en approchais, poussé par une curiosité banale, — j'entendis tout à coup s'élever du fond d'un verger attenant à la maisonnette les sons graves et veloutés d'un violoncelle.

ROSWEIN.

Carnioli!

CARNIOLI.

Je reconnus l'archet... je reconnus la main!

ROSWEIN.

De grâce, Carnioli!

CARNIOLI.

Crois-tu que ce récit m'amuse? — Un homme de moyen âge, à face carrée et à favoris roux, se tenait sur le seuil du logis. Il vint à moi, croyant lire sur mes traits l'expression d'une souffrance subite... Je l'interrogeai... Il avait dans sa ferme depuis un an deux hôtes — qu'il me nomma... Ma raison me disait de fuir ce lieu... Mais le violoncelle chantait toujours, et ma passion musicale, se joignant à un sentiment que je ne pourrais définir, m'attirait jusqu'au fond de cet abîme d'amertume, — sur le bord duquel le hasard m'avait amené.

ROSWEIN.

Le hasard, Carnioli?

CARNIOLI. (Sa voix devient plus brève.)

Comme tu voudras... J'entrai dans le verger... Je me glissai sans bruit derrière les arbres, et je pus voir un groupe de trois personnes que le feuillage d'un figuier protégeait contre les rayons du soleil couchant... Une d'elles m'était inconnue... mais je compris que c'était un médecin...

ROSWEIN.

Oh! Dieu!

CARNIOLI.

Quant aux deux autres, je les connaissais, et tu les connais. — Le vieillard seul me parut changé... Les traits de la jeune fille me semblèrent à peine altérés, et cependant son attitude, le fauteuil garni d'oreillers où elle était à demi couchée, l'éclat singulier de son regard, tout m'annonçait

que le médecin venait pour elle... Comme j'arrivais,... il n'y a pas un détail de cette scène qui ne me restât présent, quand je vivrais dix mille ans !... (Il frappe le parquet du pied.) son père déposa son archet, et lui demanda comment elle se trouvait... Mieux, dit-elle en souriant, de mieux en mieux ; mais l'Allemagne seule me guérira tout à fait... Puis elle ferma les yeux, et murmura quelques mots indistincts... Je ne pus entendre que ton nom...

ROSWEIN.

Par pitié, Carnioli !

CARNIOLI.

Mon enfant, dit alors le vieillard, confie-moi tout... Ce secret que tu t'obstines à garder, il double ton mal... Confie-moi tout, je t'en prie ; je te promets de ne pas le maudire... Il t'a trompée, n'est-ce pas ? — Elle rouvrit les yeux : — Non, non, reprit-elle,... je me suis trompée moi-même, moi seule... Il n'y a d'autre coupable que moi ; aimez-le toujours. — Puis, dès que sa paupière se refermait, comme si le délire la reprenait subitement, elle changeait de langage,... elle t'accusait,... elle répétait tes paroles d'amour,... elle priait son père,... elle priait Dieu de te pardonner.

ROSWEIN.

Oh ! malheur ! Carnioli, si vous m'avez aimé jamais !...

CARNIOLI. (Sa voix s'altère.)

Pendant ce temps-là, les doigts du vieillard posés sur les cordes du violoncelle en tiraient par saccade des sons,... des plaintes, qui m'entraient dans l'âme... La jeune fille se réveilla et dit : Mon père, j'ai deux grâces à vous demander... Souriez-moi d'abord ; — il essaya de sourire. — Merci, reprit-elle ; et maintenant jouez-moi *le Chant du Calvaire*... — Non, non, dit le bonhomme avec l'accent d'une

gaieté poignante, le jour de ton mariage, fillette... L'enfant sourit en le regardant fixement : il baissa les yeux sans répliquer. D'un geste plein de douleur, il secoua ses cheveux blancs sur son front plus pâle que le marbre, et prit son archet... J'entendis alors *le Chant du Calvaire*... *Le Chant du Calvaire*, oui! (Sa voix s'étrangle.) Pendant qu'il jouait, je voyais de grosses larmes tomber une à une sur ses pauvres mains amaigries et tremblantes... Il pleurait! Le bois et le cuivre pleuraient!... Le médecin détournait les yeux,... et moi!... L'enfant seule ne pleurait pas... Elle n'avait plus de larmes!... (Il se lève vivement, ému, et fait quelques pas.)

ROSWEIN.

Assez! assez! O Dieu miséricordieux! Dieu! (Il tombe sur un siége.)

CARNIOLI, brusque.

C'est fini. Calme-toi. — Je sortis. J'attendis le médecin à la porte. Je lui demandai s'il lui restait quelque espérance. Il me montra le ciel. Mais, lui dis-je, si celui qu'elle aime lui était rendu?... Alors, répondit-il, quoiqu'il soit bien tard,... peut-être!

ROSWEIN, se levant.

Partons. Partons vite!

CARNIOLI.

Partons.

ROSWEIN.

Carnioli, je vous jure que je vais vous suivre; mais il faut que je revoie une fois encore celle que je quitte à jamais. Il le faut. Je ne lui parlerai pas. Elle ne me verra pas. Je jetterai un dernier regard sur son visage, et je vous suivrai.

CARNIOLI.

Tu faiblis déjà?

ROSWEIN.

Non. Accompagnez-moi, venez. Je ne l'éveillerai pas.

CARNIOLI.

Viens donc, et finissons.

Ils sortent par la porte de gauche, traversent une galerie, et arrivent dans la pièce qui précède la chambre à coucher de la princesse; une lampe d'albâtre éclaire à demi cette antichambre. Marietta sommeille dans un fauteuil. A l'entrée des deux hommes, elle se lève effrayée.

ROSWEIN, à demi-voix, à Marietta.

Elle dort?

MARIETTA.

Oui. Parlez bas.

ROSWEIN.

Je reviens. Attendez-moi là. (Il se dirige vers la chambre.)

MARIETTA, l'arrêtant.

Madame la princesse a recommandé qu'on ne la troublât sous aucun prétexte. Elle était souffrante.

ROSWEIN.

Laisse. Je ne l'éveillerai pas. Je veux la voir seulement.

MARIETTA.

Monsieur, pardon; mais je serais chassée.

ROSWEIN.

Elle ne me verra pas. Retire-toi. Pourquoi trembles-tu, sotte?

MARIETTA.

Monsieur, n'entrez pas, je vous en supplie.

CARNIOLI, d'une voix éclatante.

Elle n'y est pas! Je parie ma tête qu'elle n'y est pas! — Ah! voilà pour couronner l'œuvre! (Il rit.) — Tu peux entrer, va : tu ne réveilleras personne.

ROSWEIN, repoussant Marietta éperdue.

Ote-toi ! (Il ouvre violemment la porte; la chambre est vide; se frappant le front.) Elle me trompait donc! Elle mentait encore! Non! quand un ange de Dieu me l'eût dit, je ne l'aurais pas cru! (Apercevant une lettre sur la table.) Ah ! une lettre d'elle! (Il l'ouvre et lit.) « Mon cher maestro, je quitte quand il me plaît; mais on ne me quitte pas. Adieu. Leonora. » — (Il reste un instant immobile, appuyant fortement une main sur sa poitrine.)

CARNIOLI.

Eh bien! il faut la remercier. Tu en auras l'esprit plus libre. Viens-t'en.

ROSWEIN, saisissant le bras de Marietta.

Ecoute, toi, et réponds-moi avec vérité, ou ne te tiens pas une heure de plus à portée de ma main; car, sur ma vie, tu paierais pour tous : — elle est partie avec ce chanteur, n'est-ce pas?

MARIETTA, à Carnioli.

Au secours, monseigneur!

CARNIOLI.

Réponds-lui.

MARIETTA.

Avec le chanteur,... oui.

ROSWEIN.

Où sont-ils?

MARIETTA.

A Gaëte.

ROSWEIN.

A Gaëte! — Suivez-moi, chevalier. Beppo doit être revenu. Nous trouverons vos chevaux à la grille.

CARNIOLI.

Mais que vas-tu faire?

ROSWEIN.

Vous verrez bien. Venez.

CARNIOLI.

Est-ce que je veux m'embarquer dans ton algarade? tu es fou!

ROSWEIN.

Ne venez donc pas. Bonsoir. (Il s'en va.)

CARNIOLI.

Arrête, mort-dieu! je te suis... Je serai destitué,... mais cela m'est égal!

ROSWEIN.

Passons chez moi. Il nous faut des armes. (Ils sortent.)

Minuit. — Une rampe escarpée sur le chemin de Gaëte. — A droite, des collines chargées de bois et plongées dans l'ombre. A gauche, la mer, plus lumineuse, battant le pied d'une falaise, que la route gravit en tournant.

ROSWEIN, CARNIOLI, tous deux à cheval, montant la rampe au galop.

CARNIOLI.

Cette route est déserte comme le Sahara. La Marietta nous a trompés. Du train que nous marchons, nous les aurions rejoints nécessairement, s'ils suivaient cette direction... Peut-être aussi vont-ils par mer... Retournons, crois-moi.

ROSWEIN.

Retourne si tu veux! — Hop! hop là!

CARNIOLI.

Pense à la Sicile, André,... pense au chant du Calvaire.

ROSWEIN

Je le chante, le chant du Calvaire!

CARNIOLI.

Pas si vite, que diantre! — Voilà une horrible nuit... Il y a des moments où ma raison me quitte... Si je croyais à l'enfer, je croirais y être!... Nous perdons notre temps, te dis-je.

ROSWEIN.

Avançons! Je vois un point sombre là-haut... n'est-ce pas une voiture?

CARNIOLI.

Le ciel nous en préserve! — Moi, je ne vois rien... La nuit est noire comme la face du diable... Je vais d'une minute à l'autre tomber à la mer avec mon cheval, — et j'en rirai, — tant je suis gai!

ROSWEIN.

J'ai entendu le bruit d'un fouet, j'en suis certain. Hop là! (Il presse son cheval écumant.) Ah! saints du ciel! que va-t-il se passer?

CARNIOLI.

Donne-moi tes pistolets, André! tu n'es pas maître de toi!... Je veux bien te servir de témoin contre ce jeune homme... mais si tu prétends me faire assister au meurtre d'une femme... corps du Sauveur! je n'en suis plus!

ROSWEIN.

Une femme! est-ce que c'est une femme?... et puis que m'importe?... Comment! on fera ce qu'elle a fait... on fera litière sous ses pieds de tout ce qu'il y a de sacré et d'inviolable, on fera vingt fois le jour de la parole un mensonge, du sourire et des larmes une comédie, — de l'âme d'un homme un hochet, — du nom même du ciel une lâche trahison,... et on en sera quitte pour dire: Je suis une femme!... Non, de par Dieu! — Ah! les vois-tu, maintenant!... Arrête là-bas! (On aperçoit une voiture qui gravit la côte.)

CARNIOLI.

Donne-moi tes pistolets, malheureux enfant!... Je te jure que je te les rendrai pour tout combat digne de toi.

ROSWEIN.

Halte-là, postillon!... Arrête, ou je te brûle!

Il saute à bas de cheval. Carnioli l'imite aussitôt. Tous deux s'approchent en courant de la voiture, qui est arrêtée.

CARNIOLI.

C'est une méprise!... André, prends garde!... Cette voiture n'est pas la sienne!

ROSWEIN.

Nous allons voir.

Ils arrivent près de la voiture. Roswein ouvre violemment la portière; il aperçoit le vieux Sertorius assis près d'une bière couverte d'un drap blanc et semée de fleurs. Il recule en poussant un cri terrible. — Carnioli l'éloigne de la main et se place devant lui comme pour lui cacher ce spectacle.

SERTORIUS, d'une voix sourde et tremblante.

Qu'y a-t-il?... Que voulez-vous, messieurs? — Je l'emporte en Allemagne, elle l'a désiré. — C'est ma fille, messieurs,... (Sa voix se brise.) ma fille unique, mon unique enfant! — Que voulez-vous de moi?

CARNIOLI.

Monsieur, n'ayez aucune crainte.

SERTORIUS.

Je ne crains rien... Vous êtes des voleurs, — des bandits;... vous n'êtes pas des artistes. Je ne crains que les artistes, messieurs. C'est un artiste qui a tué ma fille. Un de vous en aurait eu pitié... un tigre l'eût épargnée...

CARNIOLI.

Passez en paix, monsieur! passez en paix.

SERTORIUS.

Merci, messieurs, merci. — Je l'emporte en Allemagne, elle l'a désiré.

CARNIOLI.

Oui, monsieur, allez en paix. Que Dieu vous soit en aide! (Il ferme la portière. La voiture se remet en marche et disparaît peu à peu dans l'obscurité. Carnioli se retourne.) André,... où es-tu, mon André? (Il aperçoit le jeune homme assis sur le bord de la falaise; il court à lui.) Souffres-tu, mon enfant?... Comme tu es pâle!.. Donne-moi ton pouls... Ah! miséricorde!...

ROSWEIN

Écoutez!

On entend un bruit de chants et de musique sur la mer : une barque pavoisée de feux apparaît, doublant la pointe de la falaise. Les sons deviennent plus distincts; la voix de Leonora s'élève, chantant les adieux à Grenade. Roswein pousse un gémissement étouffé et s'affaisse sur le rocher.

CARNIOLI, se dressant sur le bord de la falaise, sans quitter sa main de Roswein, et criant d'une voix tonnante :

Le cygne dalmate expire, et tu chantes... canaglia! (La barque s'éloigne, Carnioli tombe sur ses genoux et pose sa main sur le cœur du jeune homme.) Plus rien!... Pauvre enfant!... pauvre enfant!... (Il l'embrasse et sanglote.) Ah! prie pour moi! (Les chants s'éteignent dans le lointain.)

L'ERMITAGE

[illegible]

Personnages.

LA BARONNE D'ORTHEZ, cinquante ans.
LE GÉNÉRAL DU KERDIC, soixante ans.
HÉLÈNE, vingt-deux ans.
PAUL, trente-quatre ans.

LA SCÈNE SE PASSE AUX BAINS DE B..., EN NORMANDIE.

L'ERMITAGE

Un parc dans une vallée; les reflets d'un lac à travers les clairières. A droite, la lisière d'une forêt. Soirée d'été. — La baronne traverse une pelouse à la hâte pour gagner une allée.

LA BARONNE.

Une heureuse inspiration que j'ai eue de prendre par là!... c'est un marécage!... Mes bottines sont en compote.. ces choses-là n'arrivent qu'à moi!... (Elle se trouve subitement arrêtée par un mouton qui lui barre le passage.) Bon! voilà mieux! (Elle agite son mouchoir devant les yeux du mouton.) Pst! pst! Va-t-en! je n'aime pas ces animaux qu'on ne connaît pas... (Le mouton tourne autour d'elle en bêlant.) Veux-tu t'en aller tout de suite... Qu'est-ce qu'il me veut, je vous demande un peu, ce monstre-là! (Elle s'empêtre dans la corde qui fixe le mouton à un piquet.) Il me tient! mon Dieu! mon Dieu! mais c'est qu'il me tient vraiment! Au secours! au secours!...

LE GÉNÉRAL DU KERDIC, accourant.

Ne craignez rien, madame.

LA BARONNE, hors d'elle-même.

Au secours! monsieur! je vous en prie en grâce! c'est un mouton enragé qui me dévore!

LE GÉNÉRAL.

Mais c'est vous qui l'étranglez au contraire! (Il l'aide à se dépêtrer.)

LA BARONNE.

Ah! monsieur, vous venez de me rendre là un service, voyez-vous!

LE GÉNÉRAL, qui l'a regardée avec attention.

Ah çà! mais je ne me trompe pas! Non, ma foi! (Il saisit la baronne, et l'embrasse avec une énergie militaire.)

LA BARONNE, se débattant.

Quoi! comment! qu'est-ce que c'est?... Dites-moi donc... lâchez-moi, jeune homme! Vous êtes fou! C'est un fou, ça ne fait pas de doute! Au secours!...

LE GÉNÉRAL.

Mais, morbleu! regardez-moi donc en face?...

LA BARONNE.

Tiens!... c'est vous, général!... Que le bon Dieu vous patafiole, par exemple!

LE GÉNÉRAL, riant.

Eh! eh!... lâchez-moi, jeune homme!... eh! eh!... Comment ça va-t-il, ma vieille amie?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que ça vous fait? Si ça vous intéressait beaucoup, vous auriez bien pu me demander de mes nouvelles depuis dix ans que je vous fais l'honneur de demander des vôtres à tous les Bretons que je rencontre!... D'où sortez-

vous, voyons?... Je croyais ne vous revoir qu'en paradis, et je vous trouve ici frais comme une rose... Le vilain personnage que vous faites, allez!

LE GÉNÉRAL.

La, la! aimeriez-vous mieux que je fusse mort?

LA BARONNE.

Ce serait plus poli.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! ma parole d'honneur! vous êtes une ingrate, car j'ai été vingt fois sur le point de vous écrire...; mais je me suis dit : Bah! elle aura oublié le vieux Breton, le vieux soldat laboureur... imitons-la!

LA BARONNE.

C'est fièrement bien raisonné!... Mais enfin d'où venez-vous?

LE GÉNÉRAL.

Parbleu! d'où voulez-vous que je vienne? Je viens de mon donjon, de mes forêts. Je vis comme un coquillage... J'ai une ferme-modèle dans les Côtes-du-Nord.

LA BARONNE.

Et qu'est-ce que vous venez faire à ces eaux?

LE GÉNÉRAL.

Rien du tout. Mon fils avait envie de chasser l'écureuil. Je me suis laissé persuader, comme un imbécile, que je ne digérais pas; le fait est que je digère comme un bœuf. Je suis si faible avec ce gamin-là!... Enfin voilà huit jours que je suis ici à m'en... rhumer! Hum!

LA BARONNE, lui prenant le bras et continuant sa promenade.

Ah çà! il doit commencer à marcher sans lisières; votre gamin, dites-moi, général?

LE GÉNÉRAL.

Mais oui, il se fait, il se débrouille. Savez-vous qu'il va avoir trente-quatre ans? C'est un rêve, ma parole d'honneur!... Quel âge avez-vous, vous, baronne?

LA BARONNE.

J'avais quarante ans la dernière fois que je vous vis à Paris. — Comptez.

LE GÉNÉRAL.

Hon! hon! diable! (Il fait claquer sa langue.) N'importe, vous êtes comme moi : vous êtes bon teint. Eh! eh! il n'y a que ceux de notre temps, ma chère amie! Le diable m'emporte si je ne suis pas enchanté de vous revoir, moi! — Et la petite Hélène, j'espère qu'elle est ici, l'espiègle?

LA BARONNE.

Certainement. Vous pensez bien qu'elle ne m'a pas quittée depuis son malheur!

LE GÉNÉRAL.

Quel malheur?

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas, j'imagine, sans avoir appris l'histoire de mon gendre?

LE GÉNÉRAL.

Comment! votre gendre? La petite Hélène est mariée? Elle a donc bien grandi depuis que je ne l'ai vue? Elle était haute comme ça! (Il montre un brin d'herbe avec sa canne.)

LA BARONNE, indiquant une tige élancée.

Eh bien! maintenant elle est haute comme ceci, et de plus fort agréable à voir.

LE GÉNÉRAL.

Bah!... c'est extraordinaire!... et elle est mariée par-dessus le marché?

LA BARONNE.

Mais pas du tout... c'est-à-dire elle est veuve... si on veut. — Est-il possible que vous n'ayez pas su cette histoire-là?

LE GÉNÉRAL.

Comment diable l'aurais-je sue? Je sors de mon trou... Je vis comme une plante... je suis un ours!

LA BARONNE.

Pour ça, c'est vrai. — Figurez-vous donc, mon pauvre général, qu'au commencement de 1848... Vous savez toujours bien qu'il y a eu une révolution cette année-là?

LE GÉNÉRAL.

Parbleu!

LA BARONNE.

Ce n'est pas malheureux!

LE GÉNÉRAL.

J'aimerais autant ne pas le savoir!

LA BARONNE.

Vous m'étonnez. — Pour en revenir à ma fille, elle entrait alors dans sa vingtième année...

LE GÉNÉRAL.

Pas possible?

LA BARONNE.

Laissez-moi donc parler un peu, voulez-vous? — Je vous dirai en passant, général, que vous ne vous êtes pas formé aux belles manières dans votre ferme-modèle. Pour être juste, il est impossible d'avoir plus mauvais ton que vous ne l'avez. Vous n'étiez déjà pas une merveille en ce genre; mais à présent il n'y a pas moyen d'y tenir. Il ne vous manque plus qu'un fouet et une charrette; je vous conseille cela.

LE GÉNÉRAL.

Merci bien.

LA BARONNE.

Ma fille avait donc vingt ans, et il s'était déjà présenté plus de quinze partis pour elle. Elle les avait tous refusés: celui-ci pour ses moustaches, celui-là parce qu'il n'en avait pas, un autre pour ses gants, un autre pour sa manière de saluer... J'étais dans la désolation, car vous saurez que j'ai pour principe de marier les filles avant qu'elles aient eu le temps de se reconnaître. Passé vingt ans, elles veulent choisir ; elles deviennent de plus en plus difficiles, jusqu'à ce qu'elles arrivent au pied du mur, et qu'elles se jettent à la tête du premier venu.

LE GÉNÉRAL.

C'est très-juste ; ça me rappelle ma voisine de campagne, mademoiselle Méridez, qui a fini par épouser un véritable serrurier.

LA BARONNE.

Vous voyez bien ! — C'est ce que je disais à Hélène. De plus, je me sentais tout à fait malade dans ce temps-là ; je me croyais tout près de quitter ce monde, et je passais des nuits à faire pitié, je vous assure, en songeant à l'abandon où j'allais laisser ma fille ; enfin, n'en pouvant plus, je me décidai à lui ouvrir la source de mes douleurs ; — ce que je me serais bien gardée de faire, par parenthèse, si j'avais pu prévoir le bel état où cela nous mit toutes deux. Jamais vous n'avez vu rien de pareil. C'était une scène du déluge. Vous connaissez Hélène : elle a l'air d'une rieuse sempiternelle, et on croirait qu'elle n'aime rien sur terre. Eh bien ! fiez-vous-y ! Pauvre fillette !... (Elle s'essuie les yeux.)

LE GÉNÉRAL.

Ça ne m'étonne pas que vous ayez une bonne fille, parce que vous êtes une brave femme.

LA BARONNE.

Eh! j'ai mes défauts. — Tant il y a que, dès le lendemain, Mayran se présenta et fut accepté d'emblée.

LE GÉNÉRAL.

Mayran? Qui ça, Mayran?

LA BARONNE.

Je vous dis Mavran... c'est Mayran!

LE GÉNÉRAL.

C'est que j'ai connu un Mayran, moi.

LA BARONNE.

Je ne m'y oppose pas; mais laissez-moi finir, je vous en prie, et ne venez pas me brouiller vos histoires dans les miennes. — M. de Mayran, le nôtre, était officier d'ordonnance du roi...

LE GÉNÉRAL.

Bon! c'est un autre alors.

LA BARONNE.

Probablement. — Le mariage fut fixé au 22 février. Des paperasses qu'on attendait le firent ajourner au lendemain 23. Comme nous sortions de la mairie pour nous rendre à Saint-Thomas-d'Aquin, on appelle mon gendre au château. Il part au galop comme un désespéré. On le charge de porter un ordre à la Bastille, et, comme il passait devant la porte Saint-Denis, voilà un de ces animaux-là qui lui lâche son coup de fusil.

LE GÉNÉRAL.

Ah! sacrédié!

LA BARONNE.

Trois jours apres, ma fille était veuve Est-ce du guignon?

LE GÉNÉRAL.

Numéro un! — L'odeur du tabac ne vous incommode pas, je crois?

LA BARONNE.

Je l'adore en plein air.

LE GÉNÉRAL, allumant un cigare.

Vous avez toutes les vertus. — Et vous n'avez pas pu la déterminer à se remarier, votre fille?

LA BARONNE.

Eh! non. D'abord, à la suite de toutes ces secousses, ma santé s'est rétablie, et mon meilleur argument m'a manqué. Ensuite, figurez-vous que ma fille est tombée dans une superstition; elle prétend qu'elle serait malheureuse en ménage, que le ciel a daigné l'en avertir par une espèce de miracle... comme c'est avantageux pour ce pauvre Mayran, dites-moi?... et qu'à moins d'un autre miracle dans le sens contraire, elle ne déveuvera de sa vie.

LE GÉNÉRAL.

Après tout, si vous ne désiriez pour elle qu'une position, elle l'a.

LA BARONNE.

Quelle position? Jolie position! Une jeune veuve, c'est pire qu'une demoiselle. — Si elle avait des enfants, ce serait différent.

LE GÉNÉRAL.

Ah! elle n'a pas d'enfants?

LA BARONNE.

Pardi! où voulez-vous qu'elle en ait eu? Je vous dis qu'ils n'ont pas été à l'église!...

LE GÉNÉRAL.

C'est juste. Je vous demande pardon. (Après un silence.) De cette façon-là, vous n'avez pas de petits-enfants, vous?

LA BARONNE.

Apparemment. — Mais je dois vous prévenir que si vous touchez cette corde-là, vous allez avoir le vilain spectacle d'une vieille femme en pleurs.

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est plaisant!

LA BARONNE.

Comment! c'est plaisant?

LE GÉNÉRAL.

Sans doute. A votre âge, on a besoin surtout de tranquillité; que feriez-vous d'une couvée de tapageurs qui mettraient votre maison au pillage?

LA BARONNE.

Ce que j'en ferais? Mais je les aimerais, je les gâterais, je les mangerais!... Écoutez bien ceci, général : je n'ai jamais cherché midi à quatorze heures, moi; j'ai demandé à chaque âge de la vie les fruits qu'il porte naturellement, et point d'autres. J'ai commencé par rêver un bon mari; je l'ai eu, Dieu merci! Ensuite j'ai rêvé des enfants, — comme c'était mon droit, — et ma jolie fille m'a menée tout doucement jusqu'au seuil de la vieillesse... Maintenant, que m'arrive-t-il? je chôme, je suis en grève... Vous peut-il entrer dans l'esprit, dites-moi, que Dieu, dans sa bienveillante sagesse, ait voulu déshériter de toute consolation l'âge qui en a le plus grand besoin, et ne pensez-vous pas qu'il a ménagé aux vieillards dans leurs petits-enfants l'occasion de nouvelles tendresses, de chers sacrifices et de

suprêmes amours? Quant à moi, privée de ce bien, il me semble que ma vie n'est pas complète, que je n'ai pas assez aimé, ni peut-être assez souffert, — car c'est tout un, — et qu'enfin je mourrai avec un côté du cœur tout neuf et gonflé de soupirs... Mais je suis bien bonne de conter mes secrets à un vieux bloc de granit comme vous!

LE GÉNÉRAL, s'arrêtant et lui saisissant le bras.

Pas du tout, pas du tout. Personne ne nous écoute, n'est-ce pas?... Eh bien! je suis aussi bête que vous.

LA BARONNE.

Comment dites-vous ça?

LE GÉNÉRAL, avec énergie.

Je vous dis que je suis aussi bête que vous, est-ce clair?

LA BARONNE.

Bah! vous voudriez aussi avoir un petit-fils?

LE GÉNÉRAL.

Non pas! une petite-fille! — Au reste, ça m'est égal; mais j'aimerais mieux une fille, parce que c'est plus gentil... Vous ne pouvez vous imaginer tous les sacrifices dont je me sens capable pour cette enfant-là?... D'abord je donnerais un de mes bras tout à l'heure... Qu'est-ce que ça me fait? Je serais manchot!... ça ne m'empêcherait pas de la faire danser sur mes genoux, n'est-ce pas?... Ensuite je l'habillerais en point d'Angleterre; je lui couvrirais son bourrelet de diamants et ses souliers de perles fines. Ma ferme-modèle y passerait. Vous n'allez pas me croire? J'ai deux moutons monstrueux, chimériques, des Dishley perfectionnés par moi, et qui font l'admiration du monde entier; des animaux que j'élève comme des princes, dans du coton... eh bien! je vous donne ma parole d'honneur sa-

crée que je comptais les atteler à la carriole de ma petite-fille! C'est une pure folie, comme vous voyez; mais je crois, le diable m'emporte, que je m'y serais attelé moi-même! — J'avais encore mille projets du même genre dont je me berçais agréablement depuis dix ans; c'était tout mon avenir, toute la joie de mes vieux jours... Mais ouah!... Tenez, n'en parlons plus... Nous sommes logés à la même enseigne, ma vieille amie; voilà toute l'histoire.

LA BARONNE.

Mais, général, votre garçon?

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! quoi, mon garçon? Il est comme votre fille.

LA BARONNE.

Et pourquoi ne veut-il pas se marier, lui?

LE GÉNÉRAL, s'animant.

Parce que... parce que ce n'est plus la mode, vous savez bien! parce que chacun, du petit au grand, s'est mis à philosopher et à raffiner sur les choses les plus simples, sur les notions les plus élémentaires et les mieux établies... parce qu'on a découvert, par exemple, depuis trente ans, que la condition la plus glorieuse pour un homme était celle de bâtard, et l'état le plus honorable pour une femme, celui de gourgandine et de Gothon de théâtre! Nos pères, qui préféraient les enfants légitimes et les honnêtes femmes, se sont trompés en cela comme en tout; car il paraît, ma chère amie, que depuis cinq mille ans le monde tournait à gauche au lieu de tourner à droite... Ce que c'est que de prendre un mauvais pli! Un de ces jours, on reconnaîtra que nous étions faits pour marcher sur la tête, vous verrez! C'est une peste d'orgueil et de sottise qui court la terre et

dont tous les esprits sont infectés plus ou moins. Croyez-vous que votre fille unique ait échappé à la contagion? Pas plus que mon fils. Tous deux, sans s'en douter, obéissent au vertige commun, au paradoxe régnant, à la haine de la loi et du devoir, à la rébellion générale contre le bon sens, l'évidence et la vieille lumière du soleil!...

LA BARONNE.

Il est possible que ma fille fasse de la prose sans le savoir;..., mais c'est avant tout une petite personne délicate comme une hermine, fière comme une infante et sérieuse au fond comme un quaker; elle a la singularité de ne pas trouver charmante la galanterie bottée et luronne que vos mœurs de club ont transportée de l'estaminet dans nos salons;... en un mot, elle nourrit sur les hommes cette idée extraordinaire, que ce sont tous des grossiers.

LE GÉNÉRAL.

Vous voyez bien qu'elle raffine! C'est une petite protestation sociale à sa manière... Est-ce que nos mères s'avisaient de trouver les hommes grossiers? Laissez-moi donc tranquille! C'est comme mon fils! Vous figurez-vous par hasard qu'il ait une haute opinion de votre sexe?

LA BARONNE.

Il serait le seul du sien qui eût ce bon goût-là! — Voyons, qu'est-ce qu'il lui reproche à notre sexe, ce monsieur? De manquer généralement de vertu, n'est-il pas vrai? Et sa pauvre défunte mère, qu'en pense-t-il? Il fait exception pour elle, n'est-ce pas? Ils font tous exception pour leur mère, et ils ne s'aperçoivent pas qu'à ce compte-là l'exception devient la règle. — Ça fait pitié!

LE GÉNÉRAL.

Vous avouerez peut-être bien qu'il y a des femmes qui se conduisent mal par-ci, par-là?

LA BARONNE.

Ça se peut. Vous pouvez ajouter que ce sont celles-là que vos jeunes gens connaissent le mieux, ou plutôt les seules qu'ils connaissent. Ajoutez encore que c'est avec ces espèces qu'on fabrique les héroïnes de roman et de théâtre, et qu'on gâte l'opinion. Une femme de bien ne livre point les secrets de sa pensée et la nudité de son âme à l'anatomie littéraire, pas plus qu'elle ne va poser dans les ateliers; le scalpel des poëtes, comme ils disent, ne fouille que dans des cœurs pervertis et ne dévoile que des âmes malsaines. Il en résulte dans l'imagination publique un certain type fabuleux du sexe féminin qui ressemble, j'y consens, aux demoiselles de ces messieurs, mais pas à moi, j'en réponds. Tenez, j'ai connu un petit jeune homme qui était fort glorieux d'avoir mis à mal deux ou trois servantes d'auberge, mais qui se plaignait toutefois que les femmes eussent en général comme une odeur de torchon; il ne voulait pas se marier à cause de cela. Contez donc cette historiette à monsieur votre fils.

LE GÉNÉRAL, riant.

Je n'y manquerai pas, quoique elle ne soit pas précisément à son adresse; car, pour lui, il admet en principe un assez bon nombre d'honnêtes femmes....

LA BARONNE.

Ah! c'est un original dans ce cas.

LE GÉNÉRAL.

Mais ce qui l'arrête... je sais par cœur toutes ses rai-

tises, vous comprenez bien... c'est la pensée, l'effroi d'associer sa vie et de confier son honneur à une inconnue, car, selon lui, la femme qu'on épouse est toujours une inconnue à cause de la comédie perpétuelle que les filles jouent dans le monde... Aussi ne voudrait-il épouser jamais, dit-il, qu'une femme qu'il aurait pu étudier dans une circonstance anormale, dans une de ces crises qui mettent à nu un caractère, le jettent en dehors de la routine mondaine et lui rendent, malgré lui, sa direction authentique... une femme, par exemple, avec laquelle il aurait eu la chance rare de faire naufrage sur un rocher ou de voyager solitairement dans des forêts vierges....

LA BARONNE.

Alors... qu'il épouse une femme sauvage!

LE GÉNÉRAL.

C'est ce que je lui ai dit. — Épouse Atala! Le diable m'emporte si je ne le lui ai pas dit. — Eh bien! que voulez-vous que je fasse avec un gaillard comme ça, voyons?

LA BARONNE.

Avec un gaillard comme ça vous aurez de la peine à être grand-père, voilà ce qu'il y a de positif. Néanmoins, vous allez me le présenter: je suis curieuse de le voir. Où est-il pour le quart d'heure?

LE GÉNÉRAL.

Il chasse l'écureuil dans ces bois qui sont par là. Et la belle Hélène, ne peut-on lui présenter son respect?

LA BARONNE.

La belle Hélène dessine sous un sapin tout là-bas. Nous la rejoindrons dès que j'aurai terminé l'expédition que je médite. — Venez un peu par ici.

LE GÉNÉRAL.

Au fait, où me menez-vous donc par ces voies détournées?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous supposez bien que cela puisse être, cette maisonnette à beffroi en face de nous?

LE GÉNÉRAL.

Mais je ne sais. On dirait une chapelle,... assez laide, une sorte de marabout.

LA BARONNE.

Marabout vous-même! — Fi! c'est là qu'est enterrée sainte Marcelle.

LE GÉNÉRAL.

Ah! j'en suis bien aise.

LA BARONNE.

Est-ce que vous n'en avez pas entendu parler, vraiment?

LE GÉNÉRAL.

Jamais de ma vie... Sainte Marcelle!... (Il réfléchit.) Jamais de ma vie. Quelle sainte est-ce là?

LA BARONNE.

C'est une sainte qui fait des miracles.

LE GÉNÉRAL.

Hon! en êtes-vous sûre? — Quelle espèce de miracles fait-elle?

LA BARONNE.

Sainte Marcelle, général, était une bergère d'avant la révolution, qui, par la seule puissance de ses charmes et de sa vertu, devint l'épouse légitime d'un prince normand. Depuis ce temps-là, on invoque cette sainte princesse

quand il s'agit de réaliser un mariage qui rencontre, soit du côté des parents, soit de la part des jeunes gens, quelque difficulté considérable.

LE GÉNÉRAL.

Et comment s'y prend-on pour cela?

LA BARONNE.

Autrefois la chapelle était au milieu de la forêt, sur les ruines de la cabane qu'avait habitée cette merveilleuse bergère; on y venait en pèlerinage de cent lieues à la ronde: il y avait des ermites qui desservaient la chapelle et qui avaient tous une belle barbe blanche de père en fils...

LE GÉNÉRAL.

Comment diable! de père en fils! elle est mignonne, votre légende!

LA BARONNE, consternée.

Ah, grand Dieu! quelle atrocité! je suis indigne... je ne sais où j'avais l'esprit... Je voulais dire qu'on ne mettait là que des vieillards très-âgés et très-respectables... afin d'éviter les propos, parce qu'il y venait beaucoup de jeunes filles en cachette: on y amenait aussi des enfants qu'on fiançait dès le berceau, et qui plus tard s'aimaient miraculeusement. Depuis la révolution, les reliques ont été transportées dans ce vallon, et tout le pèlerinage consiste maintenant à mettre un cierge au tombeau de la sainte. Seulement l'ancien ermitage a conservé une vertu mystérieuse et sympathique, et jamais une fille et un garçon ne s'y trouvent ensemble impunément: il faut bien vite les marier, ou gare!

LE GÉNÉRAL.

Vous n'êtes pas venue de Paris, je présume, sur ces belles imaginations-là?

LA BARONNE.

Vous m'excuserez. Ma fille ne s'en doute pas, bien entendu. Je l'ai entraînée sous le prétexte de ma santé; mais la vérité est que j'ai lu dernièrement cette légende, et qu'elle a caressé mes tristes yeux d'un rayon d'espoir. Je vais, de ce pas, sournoisement mettre mon cierge à cette chère sainte, et un de ces jours, quand je connaîtrai un peu mieux la société qu'il y a ici, je comploterai une rencontre à l'ermitage entre ma fille et le premier jeune homme qui me conviendra. Nous verrons ensuite comment cela tournera. — Si j'ai un conseil à vous donner, par parenthèse, c'est de faire comme moi.

LE GÉNÉRAL.

Bien obligé! Je ne suis pas pour les remèdes de bonne femme.

LA BARONNE.

Qu'est-ce qu'il vous en coûtera d'essayer?

LE GÉNÉRAL.

Je n'adore pas les fétiches!

LA BARONNE.

Eh! mais, vous qui prêchez si fort contre l'orgueil humain, vous en avez votre petite dose, à ce qu'il paraît!

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi cela? parce que je ne crois pas qu'il soit de la dignité de Dieu d'intervenir dans nos petites affaires de famille, — et que je crois encore moins qu'on puisse acheter cette intervention moyennant le maigre cadeau d'un cierge?

LA BARONNE.

Ah! vous philosophez aussi, vous? Vous tranchez comme cela les questions avec votre grand sabre, — en deux coups: *vlan! vlan!* et vous croyez qu'on va vous laisser faire? Dites-moi donc un peu ce que c'est au juste que la dignité de Dieu? Vous l'a-t-il donnée à garder? La dignité de Dieu, mon général, comme sa bonté, est chose très-délicate à définir et à limiter: Croyez bien qu'il sait maintenir l'une, comme il exerce l'autre, sans notre concours officieux. — Et puis, qu'appelez-vous « nos petites affaires de famille? » Pensez-vous que Dieu, de sa hauteur, ne voie pas toutes nos affaires humaines sur le même plan, celles que vous jugez grandes et celles que vous appelez petites: le malheur d'un peuple et le chagrin d'une mère? Je n'ai pas, quant à moi, de lumières suffisantes pour établir ces savantes distinctions entre les prières qui sont dignes de l'attention divine et celles qui en sont indignes: j'aime à me persuader que la prière est bonne toujours, et que la plus mesquine offense moins Dieu que vos orgueilleux respects. Voilà pour les petites affaires de famille... Reste le cierge, qui émeut principalement votre bile voltairienne. Or j'avoue que c'est un maigre cadeau, en tant que cierge; mais, si Dieu veut bien le prendre, comme je le lui offre, pour un témoignage de foi, de simplicité d'esprit et d'humilité de cœur, j'espère très-sincèrement qu'il en sera touché.

LE GÉNÉRAL.

Je ne dis pas de mal de la prière, madame la baronne, entendez-vous? J'ai prié moi-même dans les batailles, avant de charger. — Tout homme qui ne prie jamais est un gredin ou une huître. — Mais vos saints, vos saintes et vos légendes, ce sont des momeries idolâtres, et rien de

plus! Est-ce que je ne connais pas ça?... mon pays en est farci!... Je connais ça parfaitement... peuh!

LA BARONNE.

Vous ne connaissez rien, général : dès que l'on croit à une autre vie, rien n'est plus raisonnable, ni plus doux que de croire à la puissance intermédiaire et au bienveillant patronage des âmes justes et heureuses; c'est leur récompense et leur magistrature là-haut. — Quoi qu'il en soit, je ne fais point métier de convertir les gens sous la rusée... Je vais accomplir mon vœu. Vous m'attendez ici?

LE GÉNÉRAL.

Oui, allez.

LA BARONNE, sous le porche, se retournant au moment d'entrer.

Vos ancêtres, général, avaient le courage du clerge, comme celui de la lance. Vous n'êtes pas aussi carré!

LE GÉNÉRAL.

Carré ou non, je vous dis que j'ai horreur des capucinades.

LA BARONNE.

Capucinades? — Faible argument! — Mais puisque nous en venons aux gros mots, je me sauve.

LE GÉNÉRAL, brusquement.

Ça vous fait-il bien plaisir?

LA BARONNE.

Beaucoup, beaucoup, parce que j'ai mon idée au fond.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! marchez, je vous suis; mais il est bien entendu que c'est pour vous obliger, car je n'y crois pas.

(Ils entrent dans la chapelle. — Cinq minutes s'écoulent. La baronne et le général reparaissent.)

LA BARONNE.

Eh bien! en êtes-vous mort?

LE GÉNÉRAL, sombre.

Je n'en suis pas mort; mais nous verrons si cela réussira.

LA BARONNE.

Nous verrons.

LE GÉNÉRAL.

Et si cela ne réussit pas, vous pouvez bien être sûre que je ne vous pardonnerai de ma vie.

LA BARONNE.

Ah! j'aime bien cela : comme si je pouvais vous répondre de rien!..

LE GÉNÉRAL, s'arrêtant indigné.

Comment! vous ne me répondez de rien!... Vous me faites faire une démarche pareille, et vous ne me répondez de rien!...

LA BARONNE.

Qu'est-ce qui vous prend? Qu'est-ce que cela signifie? Ne faudrait-il pas vous signer un papier timbré comme quoi... Mais ça n'a pas le sens commun! (Elle rit aux éclats.)

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai, c'est absurde; mais je suis furieux: — Allons, venez-vous-en.

LA BARONNE, riant plus fort.

Non... laissez-moi rire tout mon soûl... aussi bien on n'a jamais vu de mine si plaisante que la vôtre au moment où vous faisiez... cette démarche, comme vous dites... J'ai pensé involontairement au diable dans le bénitier... (Elle rit.)

LE GÉNÉRAL.

Faites-moi l'amitié de vous taire, ou je vous donne ma

parole d'honneur que je rentre et que je retire mon cierge.

LA BARONNE, grave.

Moi vivante, vous n'en viendrez pas à cette extrémité. (Elle l'emmène.)

L'Intérieur d'une Forêt.

HÉLÈNE, un petit album sous le bras : elle marche rapidement d'un air affairé et inquiet.

C'est exactement l'histoire du Petit-Poucet, — moins l'ogre.... jusqu'à présent du moins. Voilà bien une espèce de chemin, mais où mène-t-il? Un chemin qui ne dit pas où il mène ne mène à rien... C'est mal organisé, cette forêt... (Elle s'arrête et s'appuie contre un arbre.) Ouf! je suis brisée... J'entends battre mon cœur comme un moulin... Je dois avoir fait cent lieues, tant en long qu'en large... Voyons, tâchons de nous orienter. Premièrement, la forêt est à droite de la maison des bains; donc j'ai d'abord pris à droite. Secondement, j'ai suivi un sentier sur ma gauche, le sentier où j'ai rencontré la couleuvre, — après quoi j'ai fait un crochet, à gauche encore, en traversant le taillis. Ensuite... ensuite j'ai tournoyé en rêvassant, c'est ce qui m'a perdue... Rêvasser ne vaut rien... Ça m'apprendra! — Je ne sais plus du tout quelle heure il peut être. Si la nuit allait me surprendre ici... Allons, il ne s'agit pas de perdre la tête... Cette forêt d'ailleurs paraît être assez bonne personne. Le pis qui puisse m'y arriver, c'est de retourner à l'état sauvage.. N'importe, c'est triste, et si je ne bavardais constamment comme une pie, il me semble que je me trouverais mal. (Elle tressaille tout à coup.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça qui respire si fort! (Elle écarte avec précaution les branches d'un buisson qui cache une clairière, puis recule rapidement en poussant un cri étouffé.) C'est un homme!...

Seigneur Dieu! que j'ai eu peur! (Elle rit.) Eh bien! c'est un homme, voilà tout! Est-ce que je croyais n'en plus revoir!... Il y a mieux, c'est que je vais l'utiliser, celui-là. (Elle écarte de nouveau les branches.) Il dort; c'est un chasseur, voilà son fusil près de lui... Il dort en toute innocence. J'en suis assurément bien fâchée, mais... (Elle entre résolûment dans la clairière, puis s'arrête avec hésitation.) Le réveillerai-je? car ce jeune homme, est-ce que je sais moi? Hon! oh le nez grec et les mains blanches... Bah! tant pis! je le réveille! (Elle tousse.) Hem! hem!... Rien. Est-ce qu'il est enchanté? Flattons-le. (Elle courbe une branche dont l'extrémité vient caresser le front du dormeur.)

PAUL, s'éveillant et se levant brusquement.

Voilà!... Qu'est-ce que c'est? Hum! hum!... Qu'est-ce qu'il y a donc?... Ah! madame, je vous demande mille fois pardon!

HÉLÈNE.

Mais c'est moi, monsieur, qui vous prie d'agréer toutes mes excuses; je vous interromps... Vous chassiez, je crois?

PAUL.

Oui, madame, dans le pays des songes... Je crois même y être encore.

HÉLÈNE.

Vous êtes bien heureux. Moi je me trouve dans la plus plate réalité du monde : je me suis lancée étourdiment dans cette forêt sans la connaître, et je m'y suis égarée...

PAUL.

Mon Dieu, madame!

HÉLÈNE.

Mon Dieu, oui. J'ai quitté les bains vers cinq heures...

PAUL.

Vous demeurez aux bains, madame?

HÉLÈNE.

Depuis ce matin, avec ma famille! Voilà donc près de deux heures, je pense, que je fais le sauvage dans ce labyrinthe, et je vous supplie de vouloir bien m'indiquer le chemin le plus court et le plus direct pour regagner la vallée.

PAUL.

Veuillez accepter mon bras, madame.

HÉLÈNE.

Non, non, je vous remercie. Indiquez-moi le chemin seulement.

PAUL.

Ayez l'obligeance d'accepter mon bras. La route est longue et très-compliquée...

HÉLÈNE.

Oh ! j'ai fort bonne mémoire... Une simple indication me suffira.

PAUL.

En conscience, madame, ne suis-je pas assez confus déjà de m'être laissé surprendre dans une occupation peu digne d'intérêt, — dans une posture sans gloire, et y a-t-il de l'humanité à m'achever par une méfiance que rien n'autorise?

HÉLÈNE.

Je n'éprouve aucune méfiance, mais je préfère retourner seule, et...

PAUL.

Madame, vous me mortifiez cruellement.... Est-ce mon incognito qui vous inquiète? Souffrez que je reprenne ma responsabilité : je me nomme Paul du Kerdic...

HÉLÈNE.

Ah !

PAUL.

Fils du lieutenant général de ce nom, oui, madame; voici, madame, mon port d'armes.

HÉLÈNE, riant.

Oh ! c'est bien inutile.

PAUL.

Est-ce inutile ? Cependant je lis encore un peu d'indécision dans vos regards, et j'ose dire que j'en connais la cause : vous craignez que chemin faisant, je n'aborde comme malgré moi le genre d'entretien que votre présence est si bien faite pour inspirer ? Si, contre ces appréhensions, madame, la parole d'un étranger vous paraît une trop faible garantie, permettez-moi d'y ajouter celle de ma position exceptionnelle : elle est de nature à m'interdire l'ombre d'une prétention auprès d'une femme ; en un mot, je vais me marier. — J'espère, madame, que je brûle mes vaisseaux ? Daignerez-vous prendre mon bras ?

HÉLÈNE.

Mais si réellement cela ne vous dérange pas trop ?...

PAUL, riant.

J'en étais sûr.... C'est par ici, madame, s'il vous plaît... (Ils se mettent en marche.) Oui, je savais que l'homme publiquement voué à un prochain hyménée revêt immédiatement aux yeux de votre sexe un caractère spécial d'innocence, — ou plutôt d'innocuité : il n'est plus de la terre et n'éveille plus aucune passion mortelle ; c'est une créature indifférente, déclassée, neutre....

HÉLÈNE.

Dites sacrée.

PAUL.

Sacrée, soit. La robe du fiancé a effectivement un faux

air de soutane; mais on sait que la plus honnête jeune femme fait peu de cas d'un prêtre dans un salon.

HÉLÈNE.

Et pourquoi cela?

PAUL.

Eh! mon Dieu, madame, c'est que l'amour....

HÉLÈNE.

Oh! l'amour!

PAUL.

Je l'ai nommé.... C'est que l'amour, visible ou caché, alimente seul les légers commerces du monde et seul leur donne le mouvement et la vie. Il forme, entre vous, et nous autres, la trame subtile et inaperçue des dialogues les plus irréprochables: supprimez-le, tout intérêt s'affaisse et toute conversation tombe. On cause de toute autre chose; on le croit bien loin: il est là cependant, et si, par exception, il n'y est pas et ne peut y être, on meurt d'ennui.

HÉLÈNE.

On ne saurait dire plus discrètement que nous sommes toutes des coquettes déterminées.

PAUL.

On n'est point coquette pour cela, madame. On aime la vertu, mais on veut en avoir le mérite, et cela est très-juste: il n'y a pas plus d'honneur que de plaisir à se sauver, s'il n'existe aucune chance de se perdre. On ne veut assurément ni faillir soi-même ni mettre à mal son interlocuteur, mais il est insupportable que cela soit impossible.

HÉLÈNE.

Vanité des vanités! Il ne vous entre pas dans l'esprit qu'une femme puisse s'occuper avec plaisir, si elle ne s'occupe de vous! C'est une erreur, monsieur du Kerdic,

je vous assure. Je suis mondaine au premier chef, et je vous déclare que le monde nous offre une variété infinie de divertissements auxquels l'amour demeure parfaitement étranger.

PAUL.

Je vous serai obligé, madame, de me dire lesquels.

HÉLÈNE.

Par exemple, moi, je passe mes jours à me faire belle pour le soir... Pensez-vous que ce ne soit pas une fête continuelle, je ne dis pas d'être belle, mais d'y travailler?... Vous fronçez le sourcil, monsieur du Kerdic? Je devine sur vos lèvres un mot que votre courtoisie retient à grand'peine... un mot terrible où les hommes résument tout ce qu'ils peuvent concevoir pour notre sexe de mépris, d'indignation et de pitié.... Chiffons! disent-ils, et tout est dit sur notre compte. Pauvres gens! Savent-ils seulement ce que c'est qu'un chiffon? Ils savent ce que cela coûte, et voilà tout! Mais ce que c'est en réalité, je vais vous le dire à vous, monsieur, qui me paraissez être un homme sérieux et réfléchi... C'est la dentelle qui frissonne, le velours qui miroite, le satin qui craque sous le doigt; ce sont mille tissus légers comme l'air, gracieux comme les fleurs, brillants comme les astres, que notre main tourmente, ploie et assouplit à sa fantaisie. Dites tant que vous voudrez que cela est frivole, mais avouez que cela est charmant.

PAUL.

C'est une source d'émotions qui m'était inconnue, mais que vous faites jaillir à mes yeux d'une façon éblouissante et irrésistible.... Je demeure dès ce moment convaincu que toute la destinée d'une femme est écrite dans ce joli mot : Chiffons! et que l'esprit et le cœur n'ont rien à voir au delà.

HÉLÈNE.

Ah! voilà un homme raisonnable à la fin!... Je pars de là pour prédire une félicité sans bornes à la jeune personne que vous allez épouser.... Puis-je vous demander si elle est de ce pays?

PAUL.

Il est possible qu'elle en soit, madame, mais je ne puis vous l'affirmer, n'ayant pas encore l'avantage de la connaître.

HÉLÈNE.

Comment! votre choix n'est donc pas arrêté?

PAUL.

Pas encore, madame. C'est le seul obstacle qui s'oppose à mon bonheur.

HÉLÈNE.

Mais, s'il en est ainsi, vous avez surpris ma confiance? (Elle s'arrête.)

PAUL.

Permettez, madame, mon choix n'importe point à votre sécurité. Il doit vous suffire que je me marie, que ce soit mon dessein irrévocable et que je vous l'aie déclaré. En déployant ce drapeau inoffensif, j'ai abjuré, ce me semble, tous les droits des belligérants, et vous ne sauriez désirer de meilleure sauvegarde pour les courtes relations que le hasard vous impose et dont il me favorise.

HÉLÈNE, se remettant gaiement en marche.

A la bonne heure, si toutefois ce mariage est un projet sérieux, et non une plaisanterie de circonstance.

PAUL.

Ce projet est tellement sérieux, madame, et il absorbe à tel point toutes mes facultés, que je ne saurais vous parler d'autre chose, quand même je le voudrais. Déterminé à le

réalisé d'ici à fort peu de temps, j'en parle tout haut, j'en subis sans relâche et j'en fais subir sans pitié aux personnes obligeantes les fiévreuses préoccupations.

HÉLÈNE.

Parlez-m'en donc, monsieur de Kerdic, et ne me parlez que de cela : j'en serai bien aise tout à fait. C'est un terrain sur lequel vous ne pouvez vous égarer.

PAUL.

Quoi ! madame !... et si j'osais invoquer, pour guider ma vue dans l'abîme qui m'attire, l'assistance de vos lumières...

HÉLÈNE.

Des conseils ? encore mieux ! supposez que je suis votre grand'tante. C'est ce que je demande. Je ne suis pas fière. Ainsi, allez !

PAUL.

Eh bien ! madame, je commence.

HÉLÈNE.

C'est ça, commencez.

PAUL.

Je suis, madame, dans une perplexité extraordinaire ! je veux me marier...

HÉLÈNE.

C'est convenu !

PAUL.

Je le veux, en peu parce que c'est ma propre inclination d'en venir là, et beaucoup parce que c'est celle de mon père de m'y voir venir.

HÉLÈNE.

Cela est d'un bon fils.

PAUL.

Or, madame, je m'étais donné trois ou quatre ans pour

méditer à fond cette résolution suprême. me voici arrivé à la limite d'âge que je m'étais posée, et toutes mes méditations n'auront abouti qu'à un mariage de désespoir.

HÉLÈNE.

Vous me faites frémir.

PAUL, s'échappant avec énergie.

J'épouserai une laideron abominable et stupide! et elle me trompera, encore: vous verrez cela!

HÉLÈNE.

Je ne verrai rien, mais vous le mériterez. Pourquoi faire de propos délibéré un mauvais choix?

PAUL, avec brusquerie.

Et le moyen d'en faire un bon, madame?

HÉLÈNE.

Ne vous fâchez pas, je vous en conjure. Je ne suis pas cause de ce qui vous arrive, moi, monsieur du Kerdic. Voyons, raisonnons tranquillement. Puisque vous jouissez encore de toute votre liberté, qu'est-ce qu'il vous en coûtera de prendre une femme agréable au lieu d'un monstre?

PAUL.

Madame, dans ma première jeunesse, quand j'étais au bal, j'invitais à danser de préférence ces fagots abandonnés qui semblent fixés à demeure sur les banquettes: ce n'était pas que j'eusse naturellement le goût des objets hideux; non: mais ma timide courtoisie appréhendait mortellement les dédains, ou seulement la glaciale indifférence des beautés trop sûres d'elles-mêmes. Je voulais qu'on me sût gré de mon choix, et je prétendais faire des heureuses. C'est un sentiment analogue qui me pousse aujourd'hui à chercher la main de quelque fille de compa-

gne disgraciée. Il me semble qu'à défaut d'autre vertu, je pourrai compter sur sa reconnaissance.

HÉLÈNE.

Mais pas du tout. Pour apprécier le mérite de votre abnégation, il faudrait d'abord que votre fille de campagne eût conscience de ses disgrâces, et vous n'en rencontrerez aucune de ce caractère, pas plus à la campagne qu'à la ville; c'est moi qui vous le dis.

PAUL.

Vous conviendrez au moins, madame, qu'en épousant une femme sans aveux d'aucune sorte, je m'assure une sorte de garantie matérielle contre ces soucis vulgaires, ces inquiétudes, ces soupçons, pour ne pas dire ces catastrophes risibles, qui empoisonnent l'existence de la plupart des maris.

HÉLÈNE.

Bon, soit! supposons que les choses tournent à votre gré de ce côté-là, que vous ayez, monsieur du Kerdic, cet avantage, si flatteur pour une âme délicate, de voir votre femme suivre le droit chemin, non point par attachement à votre personne ni à ses devoirs, mais par l'impossibilité d'en sortir et de trouver votre égal en courage... croyez-vous qu'en moins de six mois vous ne serez pas mort de honte, d'ennui et de haine comprimée, au bras de votre affreuse et fidèle compagne?

PAUL.

Eh! madame, je ne demanderais pas mieux que de guider mon choix par des raisons plus spirituelles; mais, au nom du bon Dieu, comment pénétrer ce voile naturel de dissimulation que la pratique du monde épaissit encore sur le front des jeunes filles? Les plus belles années de ma jeunesse se sont consumées à tenter la conquête de

cette terre promise.... et vous le voyez, madame, quelques cheveux argentés, une vieillesse précoce, voilà les seuls fruits de mon opiniâtre labeur.

HÉLÈNE, gravement.

Ils sont amers! — Mais, monsieur du Kerdic, si vous avez tant de peur des jeunes filles, que n'en prenez-vous une vieille?... Les vieilles sont plus communicatives.

PAUL, d'un ton bourru.

Elles le sont trop!

HÉLÈNE.

J'ai une grande idée... Si vous preniez une veuve?

PAUL, vivement.

Oh! pour cela, non!

HÉLÈNE, riant.

Hon!... Vous ne savez pas ce que vous refusez... (Elle s'arrête brusquement en face d'une clairière qui s'ouvre au détour du sentier.) Qu'est-ce que j'aperçois là?... une ruine!... Une ruine dans les bois.... effet de soleil couchant.., Oh! que c'est joli!.., Comment appelez-vous cette ruine?

PAUL, avec humeur.

Je l'appelle une vieille cabane de charbonnier.

HÉLÈNE, s'avançant dans la clairière.

Une cabane de charbonnier avec des gargouilles, des colonnettes, des ogives d'un pur gothique flamboyant! c'est curieux et rare... il faut voir cela de près. (Elle rôde à travers les débris, grattant la mousse et soulevant le tapis de lierre qui recouvre le vieux mur. — Une croix en granit, élevée sur deux marches, est restée debout au milieu de l'enceinte. — Hélène appelant Paul tout à coup :) Monsieur du Kerdic, venez donc à mon secours! voici comme des lettres au-dessus de la porte... mais je crains que ce ne soit du sanscrit...

PAUL, qui s'est approché.

Il me semble que c'est tout bonnement un nom... en latin.

HÉLÈNE.

Le nom du charbonnier probablement. Pouvez-vous lire?

PAUL, grimpant sur un pan de muraille.

Permettez... ça fait comme *Sara*... je ne sais trop.

HÉLÈNE.

Mais savez-vous le latin d'abord? car si vous ne le savez pas, il est inutile de vous donner une entorse.

PAUL, toujours sur le mur.

Non, ce n'est pas *Sara*, c'est *sancta*!

HÉLÈNE.

En effet, c'est plus plausible... Et ensuite?

PAUL.

Ensuite, il y a... attendez... il y a Ma... Marc... eh! saint Marc, parbleu! (Il saute à terre d'un air satisfait.)

HÉLÈNE.

Saint Marc et la madone! c'est possible... mais moi je croirais plutôt, si ma vue ne me trompe pas, qu'il y a *Marcella*, d'autant plus que ça s'accorderait mieux avec *sancta* qui est féminin... (Elle rit.) Au reste, c'est toujours de la même famille, n'est-ce pas, monsieur du Kerdic?

PAUL.

Ma foi! vous avez raison... *Marcella*... Je voyais bien qu'il y avait encore des lettres après *Marc*... mais je croyais que c'était le paraphe.

HÉLÈNE.

Les antiquaires n'en font jamais d'autres... Serait-ce abuser de votre complaisance que de vous demander cinq

minutes de halte dans cette oasis?... Je serais heureuse de charbonner... cette charbonnerie...

PAUL.

Je suis absolument à vos ordres, madame. (Hélène s'assied sur les marches de la croix, en face des ruines de la chapelle, et se met à dessiner. Paul, assis à quelque distance, remue des feuilles mortes avec son pied. Moment de silence.)

HÉLÈNE.

Dormez-vous, monsieur du Kerdic?

PAUL.

Non, madame.

HÉLÈNE, grossissant sa voix.

Non, madame! (De sa voix naturelle.) Ça n'empêche pas que je sais mieux le latin que vous quoique je ne l'aie jamais appris que dans les litanies des saints... Je vous avertis que, pour votre mariage, on vous fera dire des prières en latin... Ainsi arrangez-vous de sorte... Mais, à propos de cela, puis-je vous faire une question indiscrète?

PAUL, souriant.

Je vous en prie.

HÉLÈNE.

Quelle espèce d'homme êtes-vous, là, franchement?

PAUL.

Mon Dieu, vous m'embarrassez beaucoup... Je suis un homme comme tous les autres.

HÉLÈNE.

Tant pis.

PAUL.

Je suis un peu brusque, mais point méchant... voilà pour le cœur. Quant à mon esprit... dame! j'ai beaucoup de mémoire... j'ai fait mes études au collége Louis-le-Grand.

HÉLÈNE.

Êtes-vous reçu bachelier?

PAUL.

Oui, oui.

HÉLÈNE.

Eh bien! mais, vous pouvez faire un très-beau mariage avec tout cela!

PAUL.

Vous êtes trop bonne. (Il se lève et bien regarder le dessin d'Hélène.) Comment, madame! vous dessinez comme M. Ingres!... le gothique flamboyant est surtout parfaitement rendu... On dirait le Parthénon!

HÉLÈNE, sérieuse.

N'est-ce pas? (Paul s'incline et fait lentement quelques pas à travers les décombres. Hélène reprend après un intervalle.) Monsieur du Kerdic, comment comptez-vous vous conduire avec votre femme?

PAUL.

Mais, madame, en galant homme.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que c'est que ça, en galant homme?... L'aimerez-vous?

PAUL.

C'est mon intention. Je n'irai pas, vous pensez bien, prendre une guitare et me planter sous ses fenêtres comme un Espagnol; mais tous les égards d'un cœur mûri par l'expérience lui seront exclusivement consacrés.

HÉLÈNE.

Ça la flattera, soyez-en sûr... C'est assez gentil, tenez, cette petite chose que je mets là?

PAUL, regardant le dessin.

Ravissant... Qu'est-ce que cela représente?

HÉLÈNE, après une pause.

Un éléphant! (Paul s'incline, retourne s'asseoir et paraît se plonger dans de profondes réflexions. Au bout d'un instant, Hélène jette sur lui un regard furtif et se met à rire.)

PAUL.

Peut-on savoir ce qu'il y a, madame?

HÉLÈNE, continuant à dessiner et sans lever les yeux.

Il y a que je ne puis m'empêcher de rire de toute la peine que vous vous donnez... Je parie que vous pensez encore à votre mariage; mon Dieu, à quoi cela vous sert-il, toutes ces méditations, ces défiances, ces calculs? Je veux bien vous dire, quoique vous soyez très-injustement fâché contre moi...

PAUL.

Non, madame, en vérité.

HÉLÈNE.

Si fait. — Quoique vous me boudiez, quoique vous cherchiez à jeter du discrédit sur mes petits talents, et tout cela à propos de saint Marc...

PAUL.

Mais, madame, je vous jure que non.

HÉLÈNE.

Je vous jure que si. Toutefois, je veux bien vous dire que vous perdez complétement votre temps, que vous cherchez le secret de votre avenir dans des éléments qui ne le contiennent pas. C'est de vous-même, de votre conscience, de vos qualités ou de vos défauts que vous pouvez dégager l'inconnu qui vous épouvante si fort et tirer votre horoscope conjugal. J'essayais de le faire tout à l'heure, quand vous m'avez découragée par vos réponses dérisoires.

PAUL.

Mais, madame, quand je serais moi-même un assemblage inouï de perfections, si j'épouse à mon insu les sept péchés capitaux, vous avouerez bien qu'ils m'étoufferont plutôt que je ne les étouffe.

HÉLÈNE.

Laissez donc. Est-ce qu'on épouse à son insu les sept péchés capitaux? N'exagérez donc rien. Les filles qui font pleurer leur mère et qui battent leur femme de chambre sont rares d'abord, et ensuite on les montre au doigt... ce sont des scandales publics. Quand on les épouse, c'est qu'on le veut bien. A part ces exceptions qui crèvent les yeux et qu'il est facile d'éviter, il y a peu de filles honnêtement nées, bien peu, croyez-moi, quelles que soient les nuances incertaines de leur caractère, qui n'aient au fond de l'âme tout ce qu'il faut pour honorer le nom d'un homme et bénir son foyer.

PAUL.

Sur ma parole, madame, si je le croyais...

HÉLÈNE.

Eh! vous le croyez, vous le savez comme moi, car cela est évident; mais vous savez aussi que ces bons germes ne se développeront pas tout seuls, que la meilleure mère ne peut que vous préparer l'éducation de votre jeune femme... et c'est cette tâche qui effraie votre conscience et qui gêne votre paresse. Oh! je vous comprends très-bien... ce que vous voudriez, ce que vous poursuivez, c'est une femme d'une vertu assez supérieure pour compenser le défaut de la vôtre, une femme si heureusement douée que ses dispositions au bien se soutiennent sans appui et mûrissent sans culture, une femme enfin si solide en ses principes qu'elle accomplisse sa destinée avec l'inflexible précision

des astres, caressant de ses rayons ou protégeant de son ombre votre indolente sécurité. Eh bien! cette femme-là, monsieur du Kerdic, cette femme-là, vous ne la trouverez ni ici, ni ailleurs, ni en Chine, car elle n'existe pas. Ainsi ne cherchez plus... c'est inutile. (Elle ferme son châle et se lève; le jour décroît sensiblement.)

PAUL.

Hélas! madame, êtes-vous sûre de faire à la justice, à la vérité, toute leur part légitime dans une apologie aussi libérale de votre sexe, dans une condamnation si rigoureuse du nôtre? Je connais le monde; il y a de mauvais maris, il y en a beaucoup; mais il en est de bons aussi. Sont-ils payés suivant leur mérite? en êtes-vous certaine? L'honneur le plus loyal suffit-il toujours, ou même habituellement, à chasser du cœur d'une femme la mobilité, l'astuce, la trahison et tout cet héritage fatal de la première épouse et de la première coupable?

HÉLÈNE.

D'abord, ne me donnez pas pour arguments ces pauvres banalités poétiques, ces profanations pitoyables des choses saintes; ne me parlez pas d'héritage fatal... cela est puéril. Notre sang serait aussi pur que le vôtre, vous ne pouvez l'ignorer, si vous ne le troubliez par vos enseignements, si vous ne vous attachiez incessamment, dans le commerce du monde, à éveiller en nous, au profit de vos passions, de vos plaisirs, ces mauvais instincts qui sont le mélange inévitable, mais non le fond de notre nature; et puis, vous criez anathème, vous parlez de corruption originelle, quand ces vices, que vous avez fait naître, se retournent contre vous, quand vous êtes victime de ces flammes que vous avez attisées, quand vous vous blessez à ces tristes jouets qui sont l'œuvre de vos mains! Puisque vous aimez la vérité, la voilà!...

PAUL.

Oh! je ne tiens pas à l'héritage fatal; je tiens à établir qu'un bon mari, tout aussi souvent qu'un mauvais...

HÉLÈNE. (Elle est debout sur les marches de la croix, et parle avec une énergie enthousiaste.)

Qu'appelez-vous un bon mari? Le mariage est donc, à votre avis, une de ces transactions, une de ces affaires purement humaines où il suffit d'apporter le facile honneur, les qualités superficielles qui font un galant homme, comme vous dites? Oui, vous le pensez; mais c'est une profonde méprise, monsieur du Kerdic... et ne cherchez pas ailleurs la cause de vos déceptions et de nos égarements. Vous vous mariez, comme les prêtres de certaines religions barbares accomplissent les rites de leurs ancêtres, dont le sens est perdu pour eux; vous vous mariez pour obéir à la vague influence de l'exemple, de la tradition, de la routine... Vous enfermez toute la vie d'une femme dans un épisode indifférent de la vôtre, et voilà le mariage! Mais, dites-moi, sur quelle étrange divination, sur quel miracle comptez-vous pour nous apprendre les vertus de notre état nouveau? Votre légèreté d'idées, vos principes flottants, votre insouciant scepticisme, auront-ils le don de nous inspirer le respect, la gravité, la sainteté de l'épouse? Ces sentiments, qui sont au-dessus de l'honneur mondain autant que le mariage est supérieur à une intrigue vulgaire, s'ils ne sont pas dans votre cœur.... et ils n'y sont pas..... pensez vous que le cœur de votre femme les concevra de lui-même?... Jamais, jamais, entendez-le bien!... Et, tenez, monsieur du Kerdic, le conseil que vous me demandiez, je vais vous le donner avec une franchise qui vous déplaira peut-être... vous devez sentir pourtant que je vous traite en ami plus qu'en étranger... je ne sais

pourquoi, et j'ai tort sans doute... n'importe! — eh bien! ne vous mariez pas! Vous avez, je le crois sincèrement, beaucoup de loyauté, et même de bonté... vous seriez un bon mari, à votre compte, — mais pas au mien, pas au nôtre... Je vous le prédis, vous seriez, comme tant d'autres, malheureux, jaloux à bon droit, trompé peut-être, parce qu'il vous manque, comme aux autres, l'intelligence sérieuse, élevée, morale... et, laissez-moi vous le dire, la main sur cette croix que vous oubliez trop..., la pensée religieuse de ce que vous faites, de l'acte où vous vous engagez, parce que vous formez trop légèrement ces liens que vous voulez si solides, et qui ne tiennent à rien quand ils ne tiennent pas au ciel; parce que vous manquez de foi, comprenez-moi bien, de foi en vous-même, en nous et en Dieu!...

PAUL.

C'est un langage bien sévère, madame, et j'y sens respirer cependant une bienveillance si sérieuse, que j'en suis confus. Chacune de vos paroles, en me pénétrant du respect que je vous dois, me fait sentir amèrement combien peu je vous l'ai témoigné.

HÉLÈNE, qui est descendue près de lui.

Oh! mon Dieu, monsieur du Kerdic, une femme qui commet en plein dix-neuvième siècle la grave inconséquence de s'égarer dans les bois, ne doit pas se montrer bien scrupuleuse sur l'étiquette. J'ai même, relativement à la chevalerie moderne, des idées assez exactes pour m'estimer heureuse de vous avoir rencontré plutôt qu'un autre, et, malgré quelques nuances douteuses de votre entretien, je vous sais gré tant de ce que vous m'avez dit que de ce vous m'avez épargné. Non, je ne me plains pas; je craindrais plutôt, et je vous en demande pardon, d'avoir laissé

trop éclater, dans un sujet si essentiel au cœur d'une femme, l'ardeur de mon âge et de mes convictions...

PAUL.

Madame, je croyais entendre une jeune prophétesse, et je vous aurais écoutée toute la nuit avec un plaisir extrême.

HÉLÈNE.

Toute la nuit, ce serait un peu beaucoup, pour votre agrément et pour mon honneur. Heureusement j'ai fini. Allons-nous-en bien vite.

PAUL

Allons! (Il va reprendre son fusil sur la pierre où il s'est assis, et revient lentement vers Hélène en promenant attentivement ses regards autour de lui.)

HÉLÈNE.

Que regardez-vous donc?

PAUL.

Je voudrais, madame, imprimer dans ma mémoire chaque détail de ce rêve qui m'échappe, — ce cadre mystérieux des bois, ce beau jour qui s'éteint, votre image délicate et respectée au milieu de ces ruines et de ces ombres, — au pied de cette croix.... les moindres traits d'un tableau qui sera le dernier, le plus précieux souvenir de ma jeunesse, et que vous aurez oublié demain.

HÉLÈNE.

Non, monsieur. Mais venez. (Elle veut s'éloigner.)

PAUL.

Vous l'aurez oublié. Quel attrait y ramènerait votre pensée? Sans la vie enchantée que votre parole, votre bonté, votre âme épanchée tout entière, viennent de prêter à ce coin perdu du monde, que serait-il pour moi-même, sinon un poétique hasard de promenade, qui traverse et qui

n'est plus? Vous emporterez d'ici, madame, un dessin dans un album : en le revoyant, vous vous souviendrez quelquefois de la vieille chapelle, des arbres, des pierres, mais jamais de moi; car rien de moi ne s'est mêlé à vos impressions, pas un rayon de ma vie, pas une goutte de mon cœur, — rien ! Vous avez rencontré un étranger, et c'est un étranger que vous allez quitter.

HÉLÈNE.

Non... pas au point que vous le dites..... mais la nuit nous gagne, et je vous supplie...

PAUL.

Pourquoi ce souci dont je vous importune? Qu'êtes-vous, que pouvez-vous être pour moi? Je ne vous connais pas... Nous sommes séparés sans doute à jamais et de toute façon. Que m'importe une place dans votre souvenir? Et d'où vient le chagrin que j'éprouve en songeant que je ne l'ai point conquise? Non.., je ne puis... je ne puis demeurer sous le coup de ce conseil que vous dictait le mépris... De grâce, madame, n'en croyez pas cet orgueil misérable, cette lâche pudeur du bien qui retient sur mes lèvres, qui pervertit en railleries, mes sentiments les plus vrais, les meilleurs, les plus dignes d'être avoués...

HÉLÈNE, à demi-voix.

Oh ! que c'est vrai !

PAUL, avec chaleur.

Cet orgueil, ce masque, je le brise à vos pieds. Jamais, je veux vous le confesser, jamais aucun espoir humain, jamais aucun mot d'amour ou d'ambition ne fut caressé dans un cœur, comme l'a été dans le mien ce mot presque ridicule, — ce mot de mariage !... Ma jeunesse, toute ma jeunesse s'était comme ajournée à cette date mystérieuse pour se payer de ses douleurs et réparer ses faiblesses,

pour répandre enfin dans une source pure toutes ses vertus, souvent refoulées, jamais taries, jamais souillées! Affection bénie, tendre protection, confiante intimité, chères visions du foyer domestique, que de fois je vous ai invoquées, et avec quelle ferveur, avec quel attendrissement! Dieu m'en est témoin... Et ce Dieu, puisque je l'ai nommé, pouvez-vous croire que je l'oublie au moment même où je tends les mains vers la loi la plus sacrée, la plus douce qu'il nous ait faite? Ma religion, madame, n'est pas sans doute aussi précise, aussi heureuse que la vôtre; mais telle qu'elle est, elle domine toute mon intelligence; elle n'est absente d'aucune de mes pensées. Comment me laisserait-elle méconnaître le sens austère, le sens divin que Dieu a caché dans chaque loi de notre vie, et qui prolonge au delà de la terre la chaîne de nos devoirs, de nos tendresses, de nos espérances?... Non, non..... je n'apportais point à l'acte le plus grave, le plus décisif de la destinée d'un homme, cette légèreté, cette insouciance, cette froideur que votre juste colère a flétries, que votre dédaigneux conseil a châtiées!... Et cependant ce conseil, je le suivrai, je vous le promets!

HÉLÈNE, d'une voix basse.

Oubliez-le, je vous prie; oubliez-le.

PAUL, très-ému.

Je ne le puis maintenant; je ne puis promettre désormais à aucune femme une fidélité exempte de trouble, d'amertume... pure de regret.

HÉLÈNE.

Je ne sais, monsieur du Kerdic, si je vous comprends.... mais ceci n'est qu'une chimère indigne de nous deux... Dans une heure, vous n'y penserez plus... Voici la nuit tout à fait... J'ai été bien imprudente... Vous

allez me conduire encore quelques pas, et puis vous me laisserez... — Monsieur du Kerdic, croyez-moi, prenez hardiment la main d'une gentille petite femme, qui sera honnête, pieuse et fidèle; en attendant, prenez la mienne en signe d'adieu, — de bon souvenir, — d'amitié! (Paul saisit la main qu'Helene lui offre.)

UNE VOIX DE TONNERRE, sortant du bois.

Sur la joue, mon garçon! sur les deux joues! ou tu n'es qu'une poule mouillée!

(Au même instant le général se précipite dans la clairière, la baronne le suit en courant et en criant.)

LA BARONNE.

Non pas, s'il vous plaît!... Méchante fillette, que tu m'as inquiétée!

HÉLÈNE, l'embrassant avec effusion.

Ma mère!

LE GÉNÉRAL, ouvrant ses bras.

Et votre père, ma mignonne! est-ce qu'on n'embrasse pas son vieux père! (Hélène, interdite et hésitante, interroge sa mère du regard.) Je vous dis que je suis le père de ce bavard-là... Ainsi embrassez-moi, que diable! (Il la serre sur son cœur, Hélène s'échappe tout effarouchée.)

LA BARONNE.

Vous allez tout faire manquer, vous, vous alliez voir, avec vos jolies façons!... Pauvre petite, comme elle tremble!... Allons, tu n'es pas raisonnable... Nous avons tout entendu, le général et moi.... Vous êtes deux grands enfants, voilà tout!... Venez-vous, messieurs? (Elle prend le bras d'Hélène, et l'emmène en continuant de lui parler.) Je ne puis cependant me dispenser, ma fille, de vous faire remarquer qu'une forêt, surtout à la nuit tombante, n'est pas un séjour convenable pour une jeune personne... (Elles s'éloignent.)

LE GÉNÉRAL, à Paul.

Et toi, te voilà resté là comme un mât de cocagne! Suivons la piste, morbleu! (Il lui prend le bras.) Et ne viens pas me dire que tu ne veux pas l'épouser, après l'avoir compromise indignement... Sinon je répare tes torts, et je l'épouse, moi, net!

PAUL.

Mais, mon père, dites-moi au moins qui j'épouse... et, avant tout, est-ce une demoiselle, une veuve, quoi?

LE GÉNÉRAL.

Chut! mon garçon! elle est veuve, — mais avec des circonstances... qui te feront plaisir. Je te conterai cela. (Ils disparaissent dans le bois.)

L'URNE

Personnages.

LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

LOUISON, femme de chambre.

L'URNE

Pastel

— LA SCÈNE SE PASSE DU TEMPS DES JUPES A PANIERS, DE LA POUDRE ET DES MOUCHES —

Une pelouse devant un château. Belle matinée de printemps. Les fenêtres du château sont ouvertes et aspirent le soleil. En face du perron, une avenue; derrière les arbres en éventail qui encadrent la cour, on aperçoit à droite les bosquets d'un parc baignés dans les vapeurs du matin, des statues dans leurs niches de charmilles, des eaux jaillissantes dans les clairières.

Lisette arrange des fleurs dans des vases de Chine. Un négrillon en livrée rouge et or se tient près d'elle, coupant les branches et enlevant les fleurs fanées.

LISETTE chante à demi-voix, en pomponnant ses fleurs.

Hé! la fille au fin corsage,
Dit l'passeux du gué,
L'beau passeux du gué;
Pour passer sur mon passage,
O gué!
Sur mon passag' pour passer,
Morgué!

tra deri dera, deri dera! (Regardant du côté de l'avenue.) Eh! que vois-je là-bas? Moricaud, quel est ce chapeau galonné qui

nous arrive dans l'avenue en ébranchant les arbres à coups de fouet?.... N'est-ce point monseigneur?

LE NÈGRE.

Oui, c'est le maître.

LISETTE.

Le maître? vil esclave! Qu'est-ce que c'est qu'un maître? Un animal de ton pays sans doute? Ah! vraiment oui, un maître à nous autres!... Mais c'est bien en effet M. le marquis... Et d'où revient-il à huit heures du matin, ce gentilhomme? De compter avec ses fermières, apparemment? Ma foi! il faut être juste : M. le comte, le premier époux de madame, pouvait avoir ses défauts; mais, ayant une femme adorable comme madame, il ne poussait pas la furie jusqu'à se lever avec l'aurore pour couronner des rosières. — ô gué — il attendait le soir, morgué! (Le marquis, à cheval entre en piaffant dans la cour. Lisette, faisant des mines effarouchées.) Ah! mon Dieu! à l'aide! au secours!

LE MARQUIS, faisant volter et pirouetter son cheval. — Il parle lentement et du bout des lèvres.

Comment! c'est toi, Lisette? Déjà éveillée, — et bien éveillée, sur ma parole! (A son cheval.) Tau! tau! allons! — Ne crains rien, Lisette. — Tau! tau! çà! — Que fais-tu donc là, mignonne? Un bouquet, je crois?... Eh! tu as l'air toi-même, dans ta jupe à treillis, d'une corbeille de primeurs, sais-tu cela? — Ici, Boabdil! (Il jette la bride au nègre et saute à bas de cheval.) Et qu'en dit ta maîtresse, ce matin, mon enfant?

LISETTE.

Ma maîtresse, monseigneur, joue avec sa perruche couleur de feu, et attend pour se lever que la fantaisie lui en vienne. — Monseigneur était en campagne de bonne heure aujourd'hui?

LE MARQUIS.

Oui, Lisette. J'ai fait un temps de galop jusqu'à la ville pour promener un peu ma mélancolie.

LISETTE.

Hon ! j'ai grand'peur d'une chose, moi !

LE MARQUIS.

Toi ! de quelle chose as-tu peur ? Cela doit être une affaire d'importance, car tu n'es point fille à t'effrayer d'une bagatelle, Lisette. (Il l'embrasse légèrement.)

LISETTE.

J'ai grand'peur que monseigneur ne se dérange.

LE MARQUIS.

Eh ! non, non. Si cela était, tu en aurais directement des nouvelles, mon enfant. Sois tranquille. Non, te dis-je. Je suis réellement en proie à une mélancolie des mieux conditionnées. Tu es une trop fine mouche, Lisette, pour que j'aie à t'apprendre que ta maîtresse en est la cause. Mais, voyons, dis-moi, ma mie, tu as connu le comte, mon prédécesseur ? Là, entre nous, est-ce que vraiment cet homme-là méritait de son vivant tout le cas qu'on fait de lui depuis sa mort ? Est-ce qu'il justifiait cette manie qu'on a de me le jeter aux jambes à tout propos et dans toutes les circonstances du monde ?

LISETTE.

Dame ! monseigneur, il ne m'appartient pas de faire de comparaisons ; mais, à vous dire vrai, c'était un homme que nous aimions beaucoup. — Monseigneur a-t-il vu le petit travail que madame vient de faire ériger dans le parc ?

LE MARQUIS.

Non. — Mais encore quel phénix était-ce donc que ce comte ? Car, pour moi, je ne passe point pour être, de ma

personne, plus désagréable qu'un autre; de plus, il n'y a pas de tendres soins, d'inventions délicates, que je ne prodigue chaque jour depuis six mois, pour éteindre ce deuil opiniâtre et m'attirer un peu de retour,.... Eh bien! au bout de tout cela, néant! — Je,... ne puis pas entrer avec toi, Lisette, dans le détail des choses; mais, — si je le pouvais, — tu serais surprise, assurément, de l'excès de mon infortune : — cela dépasse l'imagination.

LISETTE.

Que voulez-vous, monseigneur? il y a du haut et du bas dans la vie.

LE MARQUIS.

Il n'y a pas de haut pour moi, Lisette, je t'assure. Je suis dans les limbes. — Mais toi, mon enfant, qui n'as pas le cœur taillé dans le même rocher que ta maîtresse, je pense, est-ce que tu peux voir d'un œil sec l'état où tu me réduis mon pauvre Lafleur! Ce garçon-là fait pitié. Si tu n'y prends garde, nous le trouverons, un de ces matins, changé en fontaine...

LISETTE.

Oui, en fontaine de vin.

LE MARQUIS.

Non, là, vraiment, tu es injuste, Lisette. Ce matin encore il pleurait en me coiffant. Si tu n'en veux pas, je le mettrai à la porte. Que diable! je ne puis pas garder un valet qui me pleure sur la tête — comme un saule! — Voyons, Lisette, est-ce que tu ne peux pas l'aimer seulement assez pour l'épouser — Ce n'est pas te demander de la lune, je crois!

LISETTE.

Ah! monseigneur, si peu que ce soit, c'est encore trop pour un cœur où règne le souvenir de l'illustre et malheureux Frontin.

LE MARQUIS.

Frontin! qui ça? le valet du comte, il me semble?

LISETTE.

Hélas! oui, monseigneur, celui qui accompagna M. le comte, il y a deux ans, aux noces de l'infante d'Espagne et qui périt si glorieusement à ses côtés dans cette fatale rencontre avec ce corsaire d'Alger. (Elle s'attendrit.) Ah! pauvre corsaire!... barbare Frontin!

LE MARQUIS.

La douleur l'égare, Lisette. Mais qui t'a dit qu'il fut mort? Si j'ai bonne mémoire, il n'était pas question de Frontin dans les pièces authentiques qui nous ont attesté le décès du comte?

LISETTE.

Oh! si fait, monseigneur, il est bien mort, allez... Ah! si c'eût été tout aussi bien un poltron ou un ivrogne comme Lafleur, il se serait caché pour boire pendant le combat, et il vivrait... Mais non, il était sobre, il était vaillant, il avait toutes les vertus... et il est mort... aïe! (Elle s'essuie les yeux.)

LE MARQUIS.

De sorte que nous voilà logés à la même enseigne, mons Lafleur et moi. Ma foi! il ne nous reste qu'à nous pendre tous deux à la même branche, pour être canonisés à notre tour... Allons! ne pleure pas, Lisette, car tu me fais rire! (Il s'éloigne.)

LISETTE.

Monseigneur ne va pas voir le petit travail que madame a fait ériger dans le parc?

LE MARQUIS.

Plus tard, plus tard. (Il revient.) Dis-moi, ma fille, peut-être aussi m'y suis-je mal pris avec ta maîtresse?

LISETTE.

Peut-être bien, monseigneur.

LE MARQUIS.

Peut-être aurais-je dû faire moins d'étalage de mon amour, me moins préoccuper de ses rigueurs, prendre en apparence mon parti là-dessus, lui mettre enfin, — par des mines indifférentes et cavalières, — la puce à l'oreille, comme on dit?

LISETTE.

Eh! on ne sait pas.

LE MARQUIS.

Oui. Cela serait bon, si je ne l'aimais pas; — mais je l'aime, voilà le diantre!

LISETTE.

Le voilà!

LE MARQUIS.

Par où est-ce, Lisette, ce petit travail dont tu me parlais?

LISETTE.

Parici, monseigneur, au détour de l'allée de charmilles.

LE MARQUIS. (Il fait quelques pas, en rêvant, dans la direction que lui indique Lisette, puis revient.)

Ta maîtresse n'est pas encore levée, dis-tu? J'ai envie de pousser une pointe de ce côté-là. Quelquefois, le matin, au rêve qu'on a fait, nous laisse le cœur tiède encore et l'âme attendrie. En outre, cette brise du printemps, ce beau soleil, cette jeune verdure et ces fleurs nouvelles, tout cela humanise les tigres eux-mêmes dans les forêts. Si l'heure du berger sonne jamais pour quelqu'un, ce doit être par une matinée de cet acabit-là. — Que dis-tu, Lisette?

LISETTE.

Hon!

LE MARQUIS.

Eh bien! tu as raison, tiens, j'y vais. (Il gagne le perron.)

LISETTE, le regardant s'éloigner.

Et voilà nos maîtres!

Dans la chambre de la marquise.

LA MARQUISE, couchée, en demi-toilette du matin, égrène un épi de maïs qu'elle fait manger à sa perruche.

Vous êtes ma consolation, vous, vous êtes ma joie; vous êtes mon amour et mon oiseau chéri... et vous faites la gracieuse et la coquette, voyant cela! Ah! la pauvre Fiammette! j'ai bien raison de t'aimer, va! ne sommes-nous pas nées sous le même astre et sous les mêmes cieux? Toutes deux, nous sommes veuves... Quand tu replies la tête sous ton aile, tu rêves, comme moi, des pays d'or où le rubis et l'émeraude fleurissent au soleil! où ton époux t'attend... Ton époux! ton bien-aimé! un fils de roi enchanté sous un plumage radieux comme le tien! celui qu'on adore et qu'on ne voit jamais, ma pauvre Fiammette!... oui... mais tu n'en perds pas un coup de bec, gourmande!... Et moi... (On frappe à la porte de la chambre.) Entrez!... Qui est là, grand Dieu!

LE MARQUIS, entrant et s'arrêtant comme ébahi.

Ah! charmant spectacle!... Véritablement, marquise, et sans l'ombre de flatterie, vous composez là, avec la petite Fiammette, un tableau...

LA MARQUISE.

Vous allez me faire le plaisir, monsieur, de sortir à l'instant de cette chambre!

LE MARQUIS, s'avançant à petits pas.

Après que je suis entré? Eh! madame, cela n'est pas vraisemblable!

LA MARQUISE.

Mais enfin, monsieur, qu'est-ce qui vous arrive? êtes-vous égaré?... Vous envahissez brusquement ma chambre

particulière avec un fouet à la main et des bottes jusqu'à la ceinture, comme s'il s'agissait d'un chenil? Sommes-nous en France, à deux lieues de Versailles?... ou bien... que sais-je, moi?... à Tombouctou... aux derniers confins de la civilisation et de la pudeur?

LE MARQUIS.

En conscience, madame, vous vous insurgez là un peu hors de saison. J'ai cru vous être agréable, moi, en venant vous offrir mes respects dès le matin.

LA MARQUISE.

Et avez-vous cru également m'être agréable en embrassant Lisette — dès le matin?

LE MARQUIS, tombant des nues.

Embrassé Lisette? qui ça!

LA MARQUISE.

Fort bien! niez-le... Niez-le, je vous en supplie, vis-à-vis de cette glace qui ne me laisse rien perdre de ce qui se passe sur la pelouse.

LE MARQUIS, insouciant.

Au reste, il est possible; j'ai pu embrasser Lisette en passant, comme j'ai pu cueillir une marguerite sur le pré. — Mais je n'en vois point, pour moi, la conséquence.

LA MARQUISE.

La conséquence, c'est que je vous prie de sortir de mon appartement.

LE MARQUIS.

Quoi! pour une distraction, marquise! pour une bluette! pour une pure inadvertance!... (Il fait des agaceries à l'oiseau qui est perché sur la main de la marquise.) Ta, ta, ta! petite! psit!

LA MARQUISE.

Bon! le voilà qui cherche querelle à ma perruche maintenant!

LE MARQUIS.

A vous dire vrai, madame, je n'en veux pas tant à la perruche qu'au perchoir !

LA MARQUISE, riant.

Vous allez vous faire mordre, et j'en serai ravie. — Mords-le, Fiammette !

LE MARQUIS, se reculant.

Décidément, qu'est-ce que je vous ai fait, marquise ? Contez-moi cela. Hier, vous me signaliez comme une proie sortable à l'attention de votre bon ami Médor, qui ne l'a pas oublié, par parenthèse, car il a failli m'étrangler tout à l'heure... aujourd'hui, vous me recommandez aux gentillesses de Fiammette ! Demain, ce sera sans doute à quelque appétit plus considérable. Bref, il vous faut de mon sang, — il vous en faut ! et tout cela pourquoi ? Non pas, — soyez franche, madame, — parce qu'il existe céans une Lisette dont vous ne vous souciez pas plus que moi, — mais parce que je vous aime, parce que je vous l'ai dit, et que me voilà tout prêt à vous le dire encore !

LA MARQUISE.

Une chose que je persiste à ne pas comprendre, c'est la circonstance de cette visite dont vous m'honorez ce matin. Il y a là quelque chose qui m'échappe, car vous avez eu une idée, je suppose, en venant ici... Vous ne vous êtes pas ingénié d'une démarche si neuve et si peu convenable sans être muni d'un prétexte plausible ?... J'ai cru d'abord, moi, que vous alliez m'apprendre une nouvelle d'État, — me conter tout au moins quelque fait intéressant... Mais point du tout ! vous êtes là, depuis trois quarts d'heure, planté devant mon soleil, à me tenir des discours qui n'ont ni queue, ni tête, ni pantoufles... Enfin qu'est-ce que vous voulez ?

LE MARQUIS, piqué.

Bien, madame.

LA MARQUISE.

Eh bien ! allez-vous-en. (Le marquis fait un geste de bras et se dirige vers la porte, puis il s'arrête, se retourne et reprend d'un ton sérieux :)

LE MARQUIS.

De bonne foi, madame, pensez-vous que ceci puisse durer éternellement ?

LA MARQUISE.

Quoi ?

LE MARQUIS.

Il y en a bon nombre, madame, qui, à ma place, le prendraient moins gaiement que je ne veux bien le prendre.

LA MARQUISE.

Il y a bon nombre de sots dans le monde.

LE MARQUIS.

Soit ; mais enfin les termes où nous voilà, étant mariés l'un à l'autre depuis six mois, sont d'une singularité véritablement fort extraordinaire. Vous m'avouerez bien cela, marquise.

LA MARQUISE.

Volontiers. Je vous l'avouerai.

LE MARQUIS, se rapprochant.

Eh bien ! en ce cas... tenez, chère marquise, je voudrais pour beaucoup que la pensée vous fût venue, comme à moi, ce matin, de faire une petite excursion dans la campagne.

LA MARQUISE.

Pourquoi ce vœu ?

LE MARQUIS.

Parce qu'il y a au fond de votre âme, j'en suis certain, des cordes endormies qui se fussent éveillées à l'impression de cette belle journée naissante, et qui auraient chanté soudain comme des oiseaux. On découvre vraiment sous un

ciel printanier, et parmi cette poussière lumineuse que soulève le char du soleil, des aspects qui entr'ouvrent le cœur, malgré lui et le disposent à la bonté. — Moi, qui ne suis pas suspect d'humeur pastorale, je me défendais à peine contre ces enchantements... J'attachais un regard ravi sur le lointain bleuâtre et doré des horizons, sur les diamants que la nuit laisse au sein des prairies, — sur la fraîche verdure des parcs que je côtoyais çà et là, en effleurant de la tête les grappes humides des cytises et les gerbes parfumées des lilas... Tous mes sens étaient doucement captivés... J'écoutais en rêvant, au petit pas de mon cheval, ce gai babillage et ces confuses rumeurs qu'une riante matinée fait éclater à toutes les fenêtres et sous chaque brin d'herbe. La vie, l'espérance et la joie sont partout, — et partout l'amour! Pas un visage que n'embellisse un sourire, pas un verger qui n'ait sa chanson, — pas une fille qui n'ait un corset blanc!... Moi seul, madame, je me sentais étranger dans ce paradis; moi seul, je n'étais point de la fête!

LA MARQUISE.

Vous n'aviez pas de corset blanc, du moins!

LE MARQUIS, s'animant peu à peu.

Ma tristesse était sincère, marquise; elle était profonde. J'étais accablé de la solitude où je me trouvais et de celle qui m'attendait au retour. — Que me manque-t-il, me disais-je, pour être à ma place parmi tous ces heureux et pour mêler ma voix à cette harmonie, — à cet hymne de reconnaissance qui s'élève de toutes parts vers le ciel bienveillant?... Une main, — une main chérie dont l'émotion réponde à la mienne, — un seul mot de tendresse, un écho de bonheur murmuré à mon oreille, — un cœur, jeune comme le mien, qu'une commune pensée fasse pal-

piter dans le même instant, qui se berce aux mêmes illusions et se fonde aux mêmes ardeurs! oh! Louise! je songeais à vous; à votre éblouissante jeunesse, à votre beauté qui me trouble, à cette grâce mystérieuse qui vous entoure comme l'auréole d'un ange, — et je ne pouvais croire qu'une image si accomplie du bonheur n'en voulût être à jamais que la statue inanimée... Il me semblait même alors, tant mon cœur me donnait de folle confiance, que si j'étais près de vous, je trouverais dans mon âme des accents, dans mes yeux une étincelle, — une flamme peut-être, dont vous seriez touchée!... (Il fléchit le genou.) Me suis-je trompé, marquise? — dites-le-moi.

LA MARQUISE, après l'avoir regardé un moment en clignant les yeux.

Mais... cela fait bien des affaires. — Je vais toujours me lever. Voulez-vous avoir l'obligeance de m'envoyer ma camériste, — je dis ma camériste... cette jolie fille en corset blanc... vous la connaissez bien?

LE MARQUIS, se relevant brusquement.

Oui, madame, oui. (Il la salue et sort.)

LA MARQUISE, après un silence.

Mon Dieu!... que je souffre! que je suis malheureuse! (Elle fond en larmes.) Et ne pas savoir ce que j'ai, seulement! Il est étrange qu'on me laisse périr comme cela sans secours... Mon médecin est une bête... A l'entendre, je n'ai rien de dangereux... et le marquis s'empresse de le croire... c'est un débarras. — Non, non, je n'ai rien... Eh bien! on verra, — on verra! Je me sens bien, moi... j'éprouve au cerveau — et au cœur des choses dont on n'a pas l'idée... J'ai des veines rompues intérieurement, j'en suis sûre. Je deviendrai folle ou je mourrai... Jeune comme je suis!... car je ne suis pour ainsi dire qu'une enfant... Mon Dieu, ayez pitié de moi, car, vous le voyez,

mon Dieu, je suis abandonnée de l'univers entier!... Allons! un peu de courage, ma pauvre petite marquise; *marchesina mia!* allons! (Elle se lève tout doucement, chasse ses pantoufles, et passe un élégant peignoir. Entre Lisette.) — Ah! c'est vous, mademoiselle?

LISETTE.

Madame la marquise a été témoin des importunités de monseigneur à mon égard?

LA MARQUISE.

Cela vous regarde.

LISETTE.

Ce sont de ces politesses dont une fille de bien se passerait fort, si elle était consultée.

LA MARQUISE.

Que veux-tu que j'y fasse, Lisette? Voilà les hommes. Telle est leur grossièreté native. (Elle s'assied devant sa toilette.) Propose à leur admiration, Lisette, toutes les perfections morales; découvre à leurs yeux tous les trésors, tous les raffinements d'une âme délicate, la constance la plus rare, la passion survivant à son objet par-delà le tombeau, tout ce qui semble le mieux fait en un mot pour séduire un honnête esprit, tu ne les verras pas s'émouvoir plus qu'un marbre; mais montre-leur un bout d'épaule à peu près blanc ou une main passable, — eh! mon Dieu! les voilà tout de flamme!... Je sais tout cela mieux qu'une autre, ma fille... Qui est-ce qui part à cheval, là-bas, et qui va si grand train?

LISETTE.

C'est Lafleur, madame.

LA MARQUISE.

Lafleur? Il a quelque mine, ce garçon. Est-ce qu'il ne te fait pas la cour?

LISETTE.

Non, madame ; il la fait à monseigneur, qui me la refait à moi.

LA MARQUISE.

Par ricochet. — Regarde donc un peu, Lisette, si tu n'aperçois pas le marquis quelque part.

LISETTE, à la fenêtre.

Non, madame.... Ah ! si fait, le voici. Dois-je l'appeler, madame ?

LA MARQUISE.

Garde-t'en bien, sur la tête ! — A quoi passe-t-il son temps ?

LISETTE.

Madame, il est adossé contre un marronnier, il a les bras croisés, et semble réfléchir.

LA MARQUISE.

L'homme singulier ! l'inexplicable personnage !

LISETTE.

Ah ! il se met en marche... il prend l'allée de charmilles, et se dirige d'aventure vers le petit travail que madame... Il faut même qu'il l'ait aperçu, car il double le pas.

LA MARQUISE.

Vraiment ! Reste là, ma fille, et observe bien tous ses mouvements.

LISETTE.

Madame, il y arrive... il y est !

LA MARQUISE.

Et quelle est son attitude, Lisette ?

LISETTE.

Eh ! elle n'est pas bonne, madame, pas bonne du tout. Il lève les bras au ciel ; il frappe du pied ; on dirait qu'il pérore. (Criant tout à coup et se rejetant dans la chambre.) Oh ! ciel !

LA MARQUISE, se levant.

Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il donc?

LISETTE, à demi-voix.

Il revient, madame, il revient à grandes enjambées et d'un air furieux, en portant quelque chose dans ses bras... Tenez! l'entendez-vous monter?

LA MARQUISE, avec agitation.

Ah! Dieu! il va me tuer, Lisette!... Pose-moi cette mouche promptement, là, au coin du sourcil... et ne m'abandonne pas, ma pauvre Lisette, car ceci devient terrible. (On frappe à la porte.) Entrez. (Elle se rassied.) Que tous les anges nous protégent et nous pardonnent nos péchés, Lisette!

(Le marquis entre portant une urne funéraire. Moment de silence.)

LE MARQUIS, sombre et grave.

Madame, qu'est-ce que c'est que cette urne?

LA MARQUISE.

Cette urne?

LE MARQUIS.

Oui, madame, cette urne!

LA MARQUISE, baissant les yeux.

Mais... c'est du porphyre, je crois. (Lisette rit.)

LE MARQUIS.

Sortez, Lisette. (Lisette sort. Il dépose l'urne sur un meuble.) Je vous demande fort sérieusement, madame, ce que c'est que cette urne, et quel est le sens de la belle inscription qu'on lit sur la base?

LA MARQUISE.

Une inscription!

LE MARQUIS.

Oui, madame, ceci : (Il lit.)

A la mémoire d'un homme excellent
Il n'est qu'un défaut,
Ce lui d'être mortel!

Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

LA MARQUISE.

Cela me paraît assez bien rédigé.

LE MARQUIS.

Vous croyez apparemment, madame, ma patience inépuisable! — A la vérité, je vous en ai donné une grande idée, lorsque je me suis résigné sans conteste au caprice inouï par lequel vous avez cru devoir inaugurer vos bizarreries... Je n'en parle qu'en passant, madame. Ce qui est fait est fait. Toutefois vous savez si alors — et depuis,.... puisque, Dieu merci ! vous vous l'êtes mis en tête... je me suis montré, — malgré la stupeur profonde où ces sortes de catastrophes vous plongent un homme, — surtout, madame, lorsqu'elles se prolongent à l'infini...

LA MARQUISE.

Voilà une phrase qui tourne à la catastrophe, marquis, prenez garde, — et remerciez-moi d'interrompre cette exposition de vos griefs où le manque de mémoire le dispute au défaut de générosité. — Quand vous eûtes, monsieur, la condescendance de rechercher ma main, est-ce que je vous fis mystère de l'état de mon cœur? La perte, toute récente encore, de l'homme que qui fut mon premier époux, — les circonstances profondément douloureuses qui l'avaient marquée, me laissaient un souvenir difficile à effacer. Je ne vous le cachai point ; je réclamai, pour tous les scrupules d'une affliction si légitime, — vos égards et vos respects. Vous me les promîtes, marquis, — vous me les promîtes, dis-je, et ce serait le fait d'une délicatesse ordinaire que de m'épargner le soin de vous le rappeler.

LE MARQUIS.

Eh ! madame, j'ai promis,... j'ai promis ! A la bonne

heure. — Mais, outre qu'on s'explique rarement à fond sur ces matières, et que j'ai bien pu ne pas saisir toute l'étendue des obligations que je prenais, — ne devais-je pas me flatter que le temps ferait ici son office habituel, qu'il m'aiderait à venir à bout de cet amour posthume?... Au lieu de cela, et au rebours de toute prévision, cette douleur étrange ne fait que croître et s'épanouir, et se compliquer chaque jour... On multiplie les anniversaires,... on invente des dates,... on compose des épitaphes,... on me transforme mon parc en cimetière!... Madame, ceci n'est plus du deuil, c'est de la dérision! Eh! morbleu! la femme du roi Mausole, — qui s'y connaissait, je crois, — quand elle eut avalé les cendres de son mari, jusqu'à la dernière pincée,... elle se tint tranquille,... elle n'en parla plus!

LA MARQUISE.

Vous êtes un brutal, marquis, — et de plus vous ignorez l'histoire: cette reine infortunée mourut au bout d'un an de veuvage.

LE MARQUIS.

C'est encore mieux, madame! Eh! pardié, tandis que vous y êtes, que ne l'imitez-vous jusqu'au bout?... Mourez... mourez de chagrin, — pour achever de me tourner en ridicule!

LA MARQUISE.

Ah! le ridicule!... Le mot est dit: voilà ce qui vous touche!

LE MARQUIS.

Eh! sans doute, madame, cela me touche! Pensez-vous que l'équivoque de notre situation soit pour échapper à la malignité de nos gens? et un homme de ma sorte est-il bien aise d'être pendu aux langues de ses valets? Pensez-vous même que cela s'arrête à notre intérieur? Non, madame, non; le régal est trop friand pour que le public n'en

ait point sa part un jour ou l'autre... Eh ! donnez-moi cent fois plutôt, madame, un rival en chair et en os... Par le sang du Christ ! je m'y prendrai de façon qu'on ne rira pas !... Mais celui-ci est mort... il a beau jeu !

LA MARQUISE.

Ah ! cette insinuation contre la mémoire d'un homme qui fut notoirement un héros, vous couvre de gloire !... Il a beau jeu ! Voyons, qu'entendez-vous par là ?

LE MARQUIS, violent.

J'entends, madame, que, puisqu'il est au diable, je ne puis l'y envoyer. — Dont j'enrage !

LA MARQUISE.

Il suffit. Lorsqu'une femme se voit en butte à une telle démence d'emportement et à un tel cynisme de langage, le parti du silence est le seul qui lui reste. — Tirez votre épée et percez-moi le cœur, je ne bougerai pas. (Elle s'enveloppe dans ses dentelles avec dignité.)

LE MARQUIS.

Non, madame, je ne tirerai pas mon épée, et je ne vous percerai point le cœur : cela n'est pas dans mes mœurs. Mais chacun a sa vocation en ce monde : la mienne n'est pas, malheureusement, pour les mariages en peinture. Je vais plus loin, et puisque la communauté d'existence n'est bien résolûment entre nous deux qu'une chimère importune, j'ose vous proposer humblement d'y mettre un terme.

LA MARQUISE.

Si je vous dois, monsieur, la liberté de pleurer désormais à loisir et dans la solitude celui qu'on a pris à tâche de me rendre plus regrettable de jour en jour, comptez, à défaut d'un sentiment plus vif, sur ma reconnaissance.

LE MARQUIS.

Eh bien ! madame, vous avez, chez M. votre père, un

retraite ouverte, un asile honorable : aussitôt que vous en manifesterez le désir...

LA MARQUISE, se levant.

Je le manifeste, monsieur.

LE MARQUIS.

Soit ! Partez, madame, — partez dès à présent, et je n'y mets qu'une condition, — c'est que vous emporterez cette urne !

LA MARQUISE, saisissant l'urne.

O triste et doux souvenir de tout ce que j'ai aimé ! froide et chère image d'une tombe qui renferme ma vie, mon cœur, ma jeunesse et mes amours ! Précieux symbole !...

(La porte s'ouvre. Lisette entre avec précipitation.)

LISETTE, essoufflée.

Ah ! madame la marquise ! ah ! madame ! quel coup de foudre !... je veux dire quel coup du ciel !

LA MARQUISE.

Quoi donc, Lisette ?

LISETTE.

Frontin, madame ! Frontin, qui est revenu !

LA MARQUISE.

Frontin ! le valet du comte ! Mais il est mort, Lisette !

LISETTE.

Non, madame... Il a survécu, à ce qu'il dit... Et, tout menteur qu'il est, il faut bien le croire, puisqu'il est là... Ah ! madame ! quel événement ! Les yeux m'en sortent de la tête.

LA MARQUISE.

Mais c'est à n'y pas croire en effet... Et il est là, dis-tu ?

LE MARQUIS.

Quelque intrigant, vous allez voir.

LISETTE.

Un intrigant! On ne connaît pas son Frontin peut-être?... Oui, madame, il est là,... il me suit,... il demande à voir madame.

LA MARQUISE.

Qu'il entre, qu'il entre, Lisette!

LISETTE, allant à la porte.

Pstt! pstt! — Le voici, madame. (Le marquis s'assied dans un coin en faisant un geste d'humeur. Frontin entre d'un air penaud et effaré:)

LA MARQUISE.

Est-il possible? Comment! mon pauvre Frontin, c'est toi?

FRONTIN, d'une voix faible et dolente.

Oui, madame, c'est moi; c'est moi-même, grâce à Dieu!

LA MARQUISE.

Il se soutient à peine! Donne-lui vite une chaise, Lisette.

FRONTIN, s'asseyant. —

Madame la comtesse est mille fois charitable.

LA MARQUISE.

Madame la comtesse!... Hélas! Lisette, il ignore donc... Chut! mon enfant. — Et d'où viens-tu, mon ami?

FRONTIN.

D'Alger, madame, d'Alger en Turquie.

LA MARQUISE.

D'Alger... Bonté du ciel! Et comment as-tu fait la route?

FRONTIN.

A pied, madame, directement.

LE MARQUIS, avec éclat, de son coin.

Tu veux dire à la nage, sans doute, maraud?

FRONTIN.

A pied depuis Toulon, je dis.

LA MARQUISE.

Cela s'entend. — Vois donc, Lisette, comme il est maigre et défait... Tu as beaucoup souffert, n'est-ce pas, mon ami?

FRONTIN.

Oh! oui, madame, beaucoup, — surtout de soif.

LA MARQUISE.

Je le crois bien, — dans les pays chauds! — Je suis sûre qu'il est mort de besoin. Lisette, donne-lui des biscuits et du vin de Chypre, en attendant qu'on lui ait préparé à déjeuner. — Tiens, Frontin, prends. (Frontin, entouré et choyé par les deux jeunes femmes, trempe des biscuits dans un verre que Lisette lui emplit à plusieurs reprises.) Eh bien! cela revient-il un peu, hon?

FRONTIN, éclaircissant sa voix.

Oui, madame, oui, cela revient.

LA MARQUISE.

Il sourit, Lisette; — c'est à fendre le cœur. — Maintenant, dis-moi, mon ami, ne crains point de m'affliger. Ma douleur est de celles qui se plaisent dans leur excès même. Conte-moi tout. Ne m'épargne aucun détail de cette cruelle aventure à laquelle tu parais avoir échappé miraculeusement.

FRONTIN.

Si madame la comtesse me l'ordonne?

LE MARQUIS, de son coin.

Puisqu'on te le dit, faquin! Va donc! va! mais tâche d'aller droit!

FRONTIN, bas, à Lisette.

Quel est donc ce monsieur qui parle si haut dans la maison?

LISETTE, de même.

Rien, c'est un voisin.

FRONTIN, faisant la moue.

C'est un voisin que je n'aime pas. (Haut, avec importance et discrétion.) Hem ! — Madame la comtesse n'a pas oublié que nous étions chargés par le roi notre maître de le représenter — tant bien que mal — aux noces de l'infante d'Espagne. — Telle était du moins notre mission avouée; mais, pour ne vous rien céler, nous avions des instructions secrètes d'une nature beaucoup plus délicate; elles consistaient... (Avec précaution.) Nous sommes ici, j'espère, en sûreté... elles consistaient, entre nous, — à voir de près... les choses, — à nous bien pénétrer... des apparences, à saisir les nuances les plus fugitives et les plus subalternes, — à ne point perdre trace, en un mot, de ces mille riens — qui n'existent pas, — mais dont un ambassadeur se préoccupe néanmoins à juste titre, — attendu qu'ils sont en définitive les grands rouages des affaires.

LE MARQUIS.

Va donc, triple fat !

FRONTIN, à demi-voix, après avoir regardé le marquis avec inquiétude.

Voilà un voisin bien incommode. (Haut.) Quoi qu'il en soit, les noces se firent, madame, avec la pompe usitée entre personnes souveraines. Il y eut force joutes, castilles, combats d'animaux et autres cérémonies — espagnoles. Nous prîmes notre part de ces divertissements, et nous passâmes là quelques jours, — ma foi ! fort agréables, — sans jamais négliger, bien entendu, notre objet principal, qui était, comme j'ai eu l'honneur de le dire à madame la comtesse, de scruter à droite et à gauche, par devant et par derrière, les plis, les replis, les...

LE MARQUIS.

Vas-tu recommencer, drôle ?

LA MARQUISE.

Passez, passez, Frontin. Tu dois comprendre, mon enfant, toute la vivacité de mon impatience. — Votre mission terminée, vous alliez vous embarquer à Cadix, n'est-il pas vrai?

FRONTIN.

Oui, madame. Ayant résolu de nous embarquer, nous choisîmes Cadix, — à cause qu'il y a un port de mer, d'abord, — et ensuite pour vérifier par nos yeux la beauté, la grâce, la gentillesse proverbiales de ses... (Il se trouble.) Hem!... de ses... Diantre de biscuits!

LA MARQUISE.

De ses quoi, Frontin?

FRONTIN.

De ses promenades, madame.

LA MARQUISE.

Je reconnais bien là le comte : il se fût dérangé de cent lieues pour voir un joli site. C'était, comme toutes les âmes supérieures, un amant de la nature.

FRONTIN.

Oui, madame, de toute la nature. — Bref, le 13 juin au matin, nous nous embarquâmes sur un vaisseau de Marseille, et nous prîmes la mer. — Ah! Dieu! c'est ici que j'ai besoin de toutes mes forces. (Il vide le verre que lui tend Lisette et reprend avec gravité.) Madame la comtesse n'ignore pas que la mer est une vaste étendue d'eau, — soumise à l'influence des humeurs.

LA MARQUISE.

Je sais cela, Frontin.

FRONTIN.

Eh bien! madame, c'est ce qui fit notre malheur, car

la syzygie s'étant déclarée soudain avec une puissance énorme, il en résulta naturellement un contre-coup sur la marée, si bien que notre capitaine, malgré toute sa bonne volonté, ne put gagner le large avant la nuit close. La conséquence fut que nous rencontrâmes en travers du détroit cette maudite felouque algérienne, qui nous salua d'abord d'une effroyable volée dans les côtes.

LE MARQUIS.

Miséricorde! Et alors le combat s'engagea, dis, Frontin?

FRONTIN.

Il ne fut pas long, madame. Le Turc, suivant sa coutume, en vint tout de suite à l'abordage, ce que voyant, moi, je montai promptement dans les hunes, pour mieux dominer l'ennemi. Là, je me comportai de façon, je crois, que si chacun eût fait de même, les choses auraient pu tourner différemment. Au reste, pour ne pas insister sur ce qui m'est personnel, vous saurez simplement, madame, qu'après le combat, lorsqu'on déchargea mon mousquet, on y trouva quinze cartouches à balle l'une sur l'autre.

LA MARQUISE, avec admiration.

Quinze cartouches, Frontin?

FRONTIN.

Quinze, madame. J'en ai retenu le chiffre. C'est assez vous dire de quelle rage j'y allais.

LE MARQUIS.

Dis que tu avais peur, coquin, et que tu ne savais plus ce que tu faisais!

FRONTIN, se levant, avec une indigation contenue.

Décidément, il paraît que monsieur connaît mieux l'histoire que moi? Eh bien! qu'il la conte! qu'il la conte! Je t'écoute.

9

LA MARQUISE.

N'y prends pas garde, Frontin. — Mais, ton maître, mon ami, ton malheureux maître!

FRONTIN.

Oh! pour M. le comte, madame, c'était un archange!... Entouré de cadavres, les pieds dans le sang jusqu'à la cheville, il tenait tête lui seul au flot des corsaires, lorsque tout à coup... son épée se rompit à ras du pommeau!

LA MARQUISE.

Achève, Frontin, achève!... Par qui!... comment reçut-il le coup mortel?

FRONTIN.

Le coup mortel, madame?... mais il ne le reçut pas, Dieu merci! puisqu'il vit encore.

LA MARQUISE.

Qui?... le comte?... Que dis-tu?... le comte vivant!

LA MARQUIS, accourant.

Parle, parle vite, misérable!

FRONTIN.

Mais, sans nul doute, madame, il est vivant, et je vous cautionne que, sauf un peu d'ennui de son esclavage, il se porte à merveille.

LA MARQUISE, défaillant.

Ah!... ciel!... (Elle se laisse tomber sur un canapé; Lisette lui donne des secours.)

LE MARQUIS.

Voyons, marquise, voyons, remettez-vous! Il y a ici quelque imposture, quelque infernale machination dont j'aurai le secret. — Approche, toi, traître! Confesse que tu as menti!

FRONTIN.

Monsieur, je n'ai dit que l'immaculée vérité. (La marquise entr'ouvre les yeux, et écoute.) M. le comte, blessé et fait prisonnier, ainsi que moi, a enfin obtenu du dey, après dix-huit mois de captivité, des conditions de rachat raisonnables, et l'on m'a envoyé, moi, pour chercher la rançon convenue. J'ai sur moi, monsieur, divers parchemins à l'appui de mon dire, et d'abord voici une lettre du père prieur du couvent de la Merci, avec le cachet de l'ordre. (Il montre le parchemin.)

LE MARQUIS, après avoir lu.

Et qui m'assure que cette pièce n'est point fausse?

FRONTIN.

En traversant Paris, j'ai fait apposer au bas le visa du ministre.

LE MARQUIS.

On surprend tous les jours des signatures.

FRONTIN.

Enfin, monsieur, — qui avez la créance si dure, — je pourrais vous faire voir un certificat du consul de Naples à Alger, attestant...

LE MARQUIS.

Ah! parbleu! tu tombes mal, mon garçon! le consul de Naples à Alger est M. de Gariga, que j'ai connu intimement à Paris, et dont j'ai reçu nombre de lettres. Voyons, voyons ce certificat.

FRONTIN.

Le voici, monsieur. (Le marquis prend la lettre et la lit attentivement.)

LA MARQUISE, d'une voix faible.

Eh bien, marquis?

LE MARQUIS, brusquement, rendant la lettre à Frontin.

En bien, madame, je suis cause aux gages, voilà tout !

(Il sort avec violence.)

LA MARQUISE.

Il est donc vrai ! — Et l'on t'envoie vers moi, Frontin ?

FRONTIN.

Expressément, madame ! Comme toute la fortune de M. le comte a passé, sur le bruit de sa mort, aux mains d'héritiers qu'il faudra dessaisir par un procès, M. le comte espère que madame la comtesse lui fera l'avance de la rançon qu'on lui demande.

LA MARQUISE.

Et quelle rançon demande-t-on ?

FRONTIN.

Pour lui et pour moi, madame, l'un dans l'autre, cent mille écus.

LA MARQUISE, avec une ironie pleine de dignité.

Cent mille écus ! la somme est forte, Frontin ; cependant elle ne m'effraie pas, — et, si je l'avais, je la donnerais de grand cœur. Mais quand je vendrais tout ce que je possède, quand je me priverais de tout au monde, je ne crois pas que je pusse disposer de cent mille écus. Au reste, je suis prête à tout. Le comte connaît ma position. Veut-il que je tombe dans la plus extrême misère, que je n'aie plus de quoi me couvrir ?... S'il le veut, qu'il le dise.

FRONTIN.

Madame, il voudrait bien ne plus recevoir le fouet. — Voilà ce qu'il voudrait pour le moment.

LA MARQUISE.

Le fouet !... Est-il possible qu'on fasse subir un traitement si indigne à un homme de sa qualité ?

FRONTIN.

Oh ! madame, si encore il n'y avait que sa qualité en jeu... mais ce n'est pas sur sa qualité qu'on le fouette !... — Enfin que me commande madame la comtesse ?

LA MARQUISE, lentement, avec mesure et réflexion.

Écoute, Frontin, voici ce que tu as à faire : — Tu vas retourner à Alger ; tu diras au comte que je n'ai point cessé de le pleurer jour et nuit, que la fidélité de mon amour et l'obstination de ma douleur sont ici le bruit de toutes les conversations ; qu'au demeurant j'ai peu de temps à vivre, parce que je suis attaquée d'un mal intérieur, qui déjoue la science des plus habiles médecins ; que, quant aux cent mille écus, je ne les ai pas..., mais que je vais, dès à présent, m'appliquer à faire des économies, me mettre au pain et à l'eau, s'il le faut, et que, dans peu d'années, si je vis...

LE MARQUIS, se levant.

Non, madame, non ! il ne sera pas dit qu'une personne qui, après tout, m'a honoré d'un instant de bienveillance, en soit réduite aux privations, et peut-être à un deuil éternel, lorsqu'il dépend de moi de l'y soustraire ! J'ai, moi, ces cent mille écus, et je les prête, non pas à vous, madame, qui probablement les refuseriez de ma main, mais au comte, dont la situation autorise de ma part cette liberté.

FRONTIN, d'un ton pénétré.

Ah ! monsieur, vous faites là une belle action !

LA MARQUISE, toujours plaintive.

Oui, marquis, c'est bien, — c'est très-bien ; mais j'ai à vous parler. — Lisette, conduis Frontin à l'office, puis tu reviendras.

FRONTIN, avec dignité.

Monsieur, vous faites-là une belle action ! — Allons

déjeuner ! — (Il fait quelques pas et se retourne.) Je vais boire à vous, monsieur, et à la belle action que vous faites ! (Il sort avec Lisette.)

LA MARQUISE.

Ce trait chevaleresque, monsieur, me pénètre de gratitude. J'ai peur seulement que vous ne vous gêniez beaucoup.

LE MARQUIS.

Non, madame : l'existence à laquelle je suis voué désormais, les projets ultérieurs que je médite me permettent ce sacrifice.

LA MARQUISE.

Quelle existence ? quels projets ?

LE MARQUIS.

Mais, madame, l'existence d'un célibataire, car, votre premier époux n'étant point mort, notre mariage devient nul de plein droit. Quant à mes projets, je vous l'avoue, je ne compte point demeurer longtemps en France ; j'y serais exposé à de trop pénibles souvenirs et à de trop fâcheuses rencontres. La guerre d'Amérique ouvre en ce moment aux gens de cœur une séduisante carrière : j'irai voir ce que peut pour la cause de la liberté l'épée d'un gentilhomme. (Lisette rentre.) Souffrirez-vous, madame, que je m'installe dans votre bibliothèque pour écrire sans délai à mon procureur au sujet de ces cent mille écus ?

LA MARQUISE.

Faites, monsieur, faites. (Le marquis entre dans une pièce voisine dont la porte reste entr'ouverte. La marquise est assise sur un canapé, la tête appuyée sur sa main, Lisette debout près d'elle. A sa camériste, tristement.) Eh bien ! Lisette ?

LISETTE.

Eh bien ! madame ?

LA MARQUISE.

Me voilà au comble de la joie, Lisette! (Elle fond en larmes.)

LISETTE.

Oui, madame, c'est comme moi. (Elle s'essuie les yeux.)

LA MARQUISE.

Je pleure cependant, mon enfant, parce que chez une femme tous les sentiments, tu le sais, se traduisent par des larmes.

LISETTE.

Je pleure aussi, moi, madame; mais, ma foi! ce n'est pas de joie!

LA MARQUISE.

Que dis-tu donc? quand le ciel te rend Frontin!

LISETTE.

Le ciel est trop bon!... Ah! madame, que ce garçon-là gagne à être défunt! — Je lui avais prêté de mon fonds toutes sortes de vertus pour piquer Lafleur d'émulation...

LA MARQUISE.

Mais c'était de la coquetterie, cela, Lisette!

LISETTE.

Oui, madame... Le pis, c'est que j'avais fini par être dupe moi-même de mes inventions et par me composer un Frontin fort passable. Aussi, quand je l'ai revu, mon premier mouvement a été de me réjouir. J'espérais d'ailleurs que le malheur l'aurait amendé; mais, grand Dieu! c'est tout le contraire, madame... Depuis un quart d'heure qu'il est ici, il a déjà trouvé moyen de me manquer plusieurs fois — avec la dernière gravité... et ce n'est pas tout... Quand il est entré ici en chancelant, madame a cru que c'était de besoin... Eh bien! madame, il était ivre, voilà la vérité, et grâce aux petits suppléments dont nous l'avons gratifié, il roule maintenant comme une chaloupe et ra-

conte à ce pauvre innocent du Lafleur des histoires turques, — à faire frémir... Ah! madame, pour peu que le maître ait suivi, comme je n'en doute pas, la même progression que le valet, nous irons toutes deux en paradis par la voie étroite, madame!

LA MARQUISE.

Mais je ne pense pas, Lisette, que le comte laissât voir, même en germe, des défauts si choquants?

LISETTE.

Oh! non, certainement, madame, et, à part qu'il courtisait volontiers toutes les femmes, excepté la sienne...

LA MARQUISE.

Comment! est-ce qu'il était coureur, Lisette?

LISETTE.

Ah! je vous en réponds, madame, qu'il l'était!... A part cela, dis-je, et à part encore qu'il était joueur comme les cartes, — hanteur de tripots, — brave douteux, — soupeur enragé sur la minuit, — jaloux comme un bourgeois, *et cætera, et cætera*, — je ne lui connaissais pas, en effet, le moindre germe d'un défaut.

LA MARQUISE.

Mais, ma fille, je te jure que j'ignorais tout cela, ou du moins je l'avais oublié. Je me souviens seulement qu'il était parfois un peu entêté.

LISETTE.

Oui, un peu, comme une mule!

LA MARQUISE.

Assez peu sensible de son naturel.

LISETTE.

Comme un caillou.

LA MARQUISE, vivement.

Eh bien! mademoiselle, après tout, quand cela serait, où voulez-vous en venir? qu'est-ce que tous ces propos signifient? Quand vous m'aurez prouvé clair comme le jour que le comte était un ogre et un monstre, — quand vous m'aurez prouvé par surcroît, — car c'est là que vous tendez, — que le marquis a plus de mérite dans son petit doigt que le comte n'en eut jamais des pieds à la tête, — qu'en résultera-t-il? Suis-je cause de ce qui arrive, moi?... puis-je l'empêcher?... Vous voulez donc me désespérer, me faire perdre la tête? Allez-vous-en! laissez-moi seule! laissez-moi!... Ah! (Elle aperçoit le marquis, qui est sorti tout doucement de la bibliothèque.) Comment! monsieur, vous étiez là!... vous nous écoutiez!

LE MARQUIS.

Non, madame, je ne suis venu que quand vous avez élevé la voix, et je n'ai saisi qu'un petit nombre de paroles — que vous allez assurément vous empresser de rétracter d'abord que me voilà.

LA MARQUISE, se levant et s'approchant à petits pas du marquis.

(D'une voix émue et caressante.) Non, monsieur, non, je ne rétracte rien. Je suis une grande coupable, mais je suis bien sévèrement punie... J'ai joué avec vos sentiments, monsieur, — c'était mal... mais, hélas! je jouais avec les miens aussi!... Excusez-moi... je suis une enfant, — une enfant qu'on a toujours gâtée, malheureusement. Je vous jure, monsieur, que mes intentions étaient pures... J'avais si mal réussi à me faire aimer du comte en lui ouvrant tout bonnement mon cœur, que j'espérais être plus heureuse avec vous en usant de ruse... en atermoyant un peu... Si vous saviez comme au fond ce rôle me pesait! comme j'en étais lasse et embarrassée souvent! Croyez-moi, je vous en

prie... Bien des fois, — ce matin encore, — pendant que vous me disiez là des choses — vraiment charmantes, — je sentais une envie folle de vous jeter mes deux bras autour du cou; mais je n'osais pas, je craignais de faire fuir votre amour en l'appelant trop franchement... Et puis on a son honneur aussi : on a beau avoir tort et le reconnaître en soi-même, il en coûte de l'avouer... Vous-même, marquis, soyez juste, vous n'êtes pas sans reproche : il vous était si facile de m'arracher mon secret..... je ne demandais que cela ! Mais vous vous découragiez trop aisément... Vous êtes trop doux, marquis, c'est votre défaut... Une femme aime à sentir de temps en temps sa servitude... Enfin que vous dirai-je, moi? Je m'y suis mal prise, c'est vrai; mais quoi ! est-ce une raison pour m'abandonner comme vous le faites, sans un mot de regret ni de pitié?... Voyons, monsieur, est-ce que cela est irremédiable? (Elle joint les mains.) Je me repens, je me repens sincèrement... Tenez, je vous supplie... emmenez-moi ! emmenez-moi où vous voudrez, — en Amérique, — dans les bois, — chez les sauvages... Je vous suivrai partout avec bonheur ! partout... toujours... je vous bénirai de m'avoir enlevée à la tyrannie d'un homme odieux, qui est indigne de moi, qui m'a torturée de mille façons durant sa vie et (près de pleurer), qui ressuscite tout exprès pour me contrarier... au moment où j'étais décidée à vous dire que je vous aimais de tout mon cœur !

LE MARQUIS. (Il la regarde un moment en silence, puis il va gravement prendre l'urne sur le guéridon, et s'approche de la fenêtre.)

Hé ! gare là-dessous ! (Il lance l'urne dans la cour.) — Madame, si je croyais en avoir encore le droit, je serais à vos pieds, n'en doutez pas, car vous êtes bien en ce moment la plus gracieuse petite personne qu'on puisse rêver; mais la loi, par malheur, ne badine pas avec les bigames qui s'entêtent...

Il y a du carcan! et je vous confesse qu'à moins de quelque arrêt nouveau du ciel... (On frappe à la porte.) Qui va là? (Lafleur entre.) Qu'y a-t-il, Lafleur?

LAFLEUR.

Monseigneur, c'est une lettre qu'un courrier apporte de Versailles à toute bride.

LE MARQUIS.

Donne. (Il lit la lettre.) Madame, vous avez certainement des intelligences là-haut: cette lettre est du lieutenant de police; il me prévient que votre Frontin, échappé effectivement du bagne d'Alger, a imaginé de ressusciter son maître pour nous escroquer cent mille écus.

LA MARQUISE, saisissant la lettre avec vivacité.

Dites-vous vrai? (Elle lit.)

LE MARQUIS.

Lafleur, va vite : assurez-vous du pendard; mais qu'on ne lui fasse aucun mal.

LISETTE.

Non, monseigneur, soyez tranquille. — Viens, Lafleur, viens chercher des gaules! (Elle sort en courant avec Lafleur.)

LE MARQUIS.

Et maintenant, madame, n'ai-je point à craindre de ce gentil cœur, si mobile, un nouveau revirement?

LA MARQUISE, le regardant fixement.

Cette lettre-ci est venue bien à point... et le reste aussi... Voyons, voyons donc,... votre course mystérieuse de ce matin,.... ce départ de Lafleur au grand galop,... certains regards sournois que je me rappelle entre vous et Frontin,... tout cela sent bien un peu la manigance, dites-moi?

LE MARQUIS.

Oh! madame!

LA MARQUISE.

Non là, en conscience, marquis, qu'êtes-vous dans toute cette comédie, dupe — ou fripon?

LE MARQUIS, riant et distillant ses mots.

Eh! madame,... puisque rien ne peut vous échapper, et puisque définitivement le comte est mort, bien mort, n'est-ce pas?... (La marquise fait signe que oui, le marquis incline le genou et lui prend la main.) eh bien! franchement,... je suis un peu fripon.

LA FÉE

Personnages

LE COMTE HENRI DE COMMINGES, trente-deux ans.

LE VICOMTE HECTOR DE MAULÉON, trente ans.

MADEMOISELLE AURORE DE KERDIC, soixante ans; cheveux gris; un nuage de poudre; toilette de son âge, mais très-soignée.

FRANÇOIS, son domestique; octogénaire, apparences de la décrépitude; cheveux et sourcils blancs; il est en culotte et en bas noirs; souliers à boucles.

YVONNET, domestique du vicomte; livrée.

LA SCÈNE SE PASSE DE NOS JOURS, EN BRETAGNE, SUR LA LISIÈRE DE LA FORÊT DE BROCELYANDE.

(Cette forêt est célèbre dans les vieilles légendes bretonnes; on y montre encore la fontaine de l'enchanteur Merlin.)

LA FÉE

COMÉDIE

Chez Mademoiselle de Kerdic.

Un petit salon de campagne. Décor très-peu profond. Cheminée à gauche dans un pan coupé. Fenêtre. Au fond, un grand buffet en bois sculpté. A gauche du buffet, la porte d'entrée à deux battants. A droite, une porte plus petite. — Porte latérale à droite. — Au milieu une table. — Guéridon. — Piano.

SCÈNE Ire.

LE COMTE, FRANÇOIS.

Le jour baisse. Un flambeau à deux branches brûle sur la cheminée. Au lever du rideau, François allume un autre flambeau placé sur la table. — Le comte de Comminges entre par le fond, à gauche : il entre brusquement ; il est très-pâle ; il promène rapidement ses regards autour du salon. Apercevant François :

LE COMTE.

Ah ! voici enfin un visage ! (Il regarde François qui, à demi courbé, le considère de son côté d'un œil curieux : le comte, pendant toute cette scène et pendant la moitié de la scène suivante, conserve un front soucieux et impassible, ne souriant jamais.) (A part.) Singulier petit vieillard ! (Haut.) Pardon, Monsieur, puis-je vous demander si vous êtes le propriétaire de cette maisonnette ?

FRANÇOIS, grondant : une voix lente et cassée.

Hon ! maisonnette ! — Une habitation entre cour et jardin, avec dépaissance pour deux vaches, boulangerie, colombier, garenne et autres dépendances seigneuriales. Maisonnette ! — Eh ! seigneur ! Monsieur habite le palais des Tuileries, apparemment ?

LE COMTE.

Je n'ai pas prétendu vous offenser, Monsieur : êtes-vous le propriétaire de ce petit château ?

FRANÇOIS.

Propriétaire !... Non, Monsieur, je ne suis pas propriétaire ; je suis domestique... Je suis domestique, pour vous servir ; — c'est-à-dire pourvu que cela ne me gêne pas trop, car je suis d'un âge à ne me gêner pour personne, Monsieur, hormis pour ma maîtresse.

LE COMTE.

C'est trop juste, mon ami. Et votre maîtresse est probablement la dame voilée qui vient d'entrer dans cette maison. J'aurais désiré lui présenter mes excuses ; je crains de l'avoir effrayée. Le hasard me l'a fait rencontrer, à la nuit tombante, dans la forêt voisine, — la forêt de Brocelyande, je crois, — près de cette fameuse fontaine des Fées... de Merlin... je ne sais comment on l'appelle...

FRANÇOIS, se déridant.

La fontaine de Merlin... de l'enchanteur Merlin... Mauvais endroit pour les rencontres, jeune homme... Eh ! eh ! (Il rit en vieillard.)

LE COMTE.

(A part.) Singulier vieillard ! (Haut.) La supposant égarée, j'ai voulu lui offrir mes services...

FRANÇOIS.

Ah ! ah ! jeune homme !... Eh ! seigneur !

LE COMTE.

Elle a eu peur, je suppose, et ce malentendu nous a conduits jusqu'ici, elle se sauvant, moi la poursuivant... Pensez-vous qu'elle consente à recevoir mes explications?

FRANÇOIS, très-gracieux.

Je le pense, jeune homme. Je m'en flatte. Eh ! eh ! (Il rit en le regardant d'un air d'intelligence et se dirige à droite vers la porte latérale.)

LE COMTE.

(A part.) Ce vieillard se moque-t-il de moi ? Voyons donc. (Haut.) Dites-moi, mon ami, comment s'appelle votre maîtresse ?

FRANÇOIS.

Elle s'appelle mademoiselle Aurore de Kerdic, bien qu'on la nomme le plus souvent dans le pays la Fée de Broceliyande.

LE COMTE.

La fée !... (A part.) Voilà qui est bizarre... (Haut.) La fée... dis-tu ?... Et elle est jolie, j'imagine, en cette qualité ?

FRANÇOIS.

Oh ! charmante, Monsieur, — du moins à mes yeux.

LE COMTE.

Elle est jeune, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur, elle est jeune, du moins relativement.

LE COMTE.

Relativement... à quoi ?

FRANÇOIS.

Relativement à moi.

LE COMTE.

Mais tu as au moins cent ans, toi?

FRANÇOIS.

Soixante et dix-neuf seulement, Monsieur, vienne la Noël.

LE COMTE.

Et ta maîtresse se trouve avoir à ce compte....

FRANÇOIS, gracieusement.

Cinquante-neuf ans, Monsieur, viennent les roses.

LE COMTE, vivement, mais avec gravité.

Il est inutile de la déranger, mon ami. Toutes réflexions faites, elle n'a déjà que trop souffert de mon importunité. (A part, descendant un peu la scène.) Est-ce une mystification? — est-ce un méchant caprice du hasard qui m'a conduit en présence de ce vieillard idiot et d'une vieille fille de province, à demi folle probablement... Peu m'importe!... Je ne me donnerai pas l'ennui de pénétrer ce mystère... Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne porterai pas plus loin le fardeau d'une existence odieuse... Elle ne tenait plus depuis trois mois qu'à un fil... — la curiosité... Le voilà rompu... tout est dit. (A François, lui donnant de l'argent.) Mon bonhomme, prends ceci; prends, — et adieu. (Il fait un pas et se retourne.) Dis-moi... (A part.) Oui, l'idée me plaît... (Haut.) Cette fontaine de Merlin est-elle profonde, que l'on sache?

FRANÇOIS, le regardant en dessous.

Assez pour qu'un chien s'y noie.

LE COMTE, fixant sur lui un regard attentif.

Que veux-tu dire?

FRANÇOIS, son accent de vieillard se marque d'une nuance de fermeté dans cette fin de scène.

Qu'un chrétien qui se noie ne vaut pas mieux qu'un chien.

LE COMTE, violemment.

Comment sais-tu que je veux me noyer? Tu es aposté... tu es payé pour me dire cela !...

FRANÇOIS.

Vous vous parlez tout haut à vous-même : il ne faut pas être sorcier pour deviner vos projets... Eh ! seigneur ! on a bien raison de le dire : Chaque temps a ses mœurs... Le grand-père et le père de Monsieur se sont fait tuer sur quelque champ de bataille — pour leur pays — et Monsieur va se noyer dans une mare, — pour son plaisir... Voilà ce qu'ils appellent le progrès... eh ! eh !

LE COMTE, menaçant.

Misérable vieillard !

FRANÇOIS.

Eh ! oui sans doute, je suis un misérable vieillard... un misérable vieillard qui a eu dans sa longue carrière, plus d'une belle occasion de maudire l'existence et de jeter sa défroque sur la route — mais qui n'en a jamais eu la pensée, Monsieur, parce que, s'il a manqué de pain quelquefois, il n'a jamais manqué de cœur. —

LE COMTE.

Drôle !.. Qui es tu ? Qui t'a payé, encore une fois, pour me parler ainsi ?... Mais tu n'es qu'un agent subalterne dans l'intrigue qui m'enveloppe... ce n'est pas à toi que je m'en prendrai... j'irai jusqu'aux machinateurs de cette outrageante comédie... ils sauront qu'il en peut coûter cher de rire à mes dépens... Où est la maîtresse ?... Maintenant, je veux la voir !...

FRANÇOIS.

La voici, jeune homme.

(La porte latérale s'ouvre : Mademoiselle de Kerdic paraît.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE KERDIC, s'arrêtant à peine entrée.

LE COMTE, d'un ton brusque.

Ah! c'est bien.... Madame, ou Mademoiselle... (Il fait violemment deux pas vers elle, et s'arrête tout à coup comme frappé de la distinction et de la dignité que révèlent les traits et la tenue de la vieille dame ; il s'incline.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Que veut Monsieur, François?

FRANÇOIS.

Mademoiselle, il veut se noyer.

MADEMOISELLE DE KERDIC, d'un ton naturel et digne.

Qu'est-ce que c'est donc? (Le comte les regarde tour à tour avec un mélange d'embarras et de surprise soupçonneuse.) Monsieur, une fois rentrée chez moi, j'espérais être à l'abri d'une persécution... vraiment inexplicable. J'ai beau rappeler mes souvenirs; je ne vous connais pas... Que me voulez-vous?

LE COMTE.

Mademoiselle, je ne puis concevoir... il est impossible... (Il la regarde encore.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Votre extérieur, Monsieur, semble annoncer un homme dont l'esprit est sain, et cependant...

LE COMTE, très-poli.

Ma conduite est aussi folle qu'inconvenante, n'est-il pas vrai? Mais veuillez me croire sur parole, Mademoiselle, les circonstances singulières dont je suis le jouet, justifient ce qui vous paraît être le plus inexcusable dans mes procé-

dés. — Il m'a suffi, au reste, de vous voir en face un seul instant, pour être assuré qu'une personne comme vous n'a jamais trempé dans une intrigue — et pour regretter amèrement l'indiscrétion obstinée — dont je me suis rendu coupable envers vous.

MADEMOISELLE DE KERDIC, souriant légèrement.

Je crois, en effet, qu'il vous a suffi de me voir en face, pour éprouver un sincère regret de votre poursuite : bien des femmes, même de mon âge, Monsieur, vous pardonneraient plus difficilement peut-être votre contrition d'à présent — que votre offense de tout à l'heure... Quant à moi, Dieu merci, je vous pardonne de grand cœur l'une et l'autre...

LE COMTE.

Mademoiselle, vous me faites sérieusement injure, si vous croyez avoir été en butte à la galanterie banale d'un fat... Je suis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, le jouet de circonstances vraiment extraordinaires au dernier point, et ....

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Il suffit, Monsieur : chacun a ses affaires. — Mais enfin, quel qu'en soit le motif, vous avez fait une course forcée : voulez-vous vous reposer un peu ?

LE COMTE.

Oh ! je me garderai bien de vous gêner davantage.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous ne me gênez pas... au contraire ; on aime à voir de près, quand on est rassuré, les objets de son effroi, et j'avoue que vous m'avez fait grand'peur dans ce bois ; restez donc... à moins que les rôles ne soient changés, et que ce ne soit moi maintenant qui vous....

LE COMTE, avec un geste poli.

Permettez-moi du moins de me présenter à vous plus régulièrement : je me nomme le comte Henri de Comminges.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Asseyez-vous donc, monsieur de Comminges. (Elle lui montre un fauteuil près de la cheminée, et s'asseoit de son côté. — François, depuis l'entrée de sa maîtresse, suit la conversation avec un intérêt souriant ; il conserve en général cette attitude et cette physionomie pendant toute la pièce ; seulement, chaque fois que ses services sont réclamés, il sort de son extase, et devient sombre.) Mais nous n'avons plus de feu... François... on gèle ici, mon ami, tu entends ?

FRANÇOIS, soucieux.

On gèle... on gèle... (Il s'approche de la cheminée, et se courbe péniblement pour attiser le feu.) Qu'est-ce que vous direz donc quand vous aurez mon âge?.. Eh ! Seigneur, si vous étiez forcé d'allumer le feu pour les autres, vous ne gèleriez pas tant !

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec douceur.

Allons, tais-toi. (Au comte.) Vous n'êtes pas de ce pays, Monsieur ?

LE COMTE.

Non, Mademoiselle : j'habite Paris. Je n'étais même jamais venu en Bretagne.

FRANÇOIS, agenouillé devant le feu.

Du bois vert, avec ça... Je vous l'avais bien dit qu'il ne serait jamais sec pour l'hiver, votre bois... mais, quand on est le maître, on a toujours raison — et puis, après ça, on gèle... eh ! Seigneur, voilà !

MADEMOISELLE DE KERDIC, tranquillement.

Vous devenez terrible, François ! — Je vous demande pardon pour lui, monsieur de Comminges, c'est un vieux

serviteur. (A François.) Voyons, ôte-toi de là... Je vais vous faire bon feu... un peu de patience. (Elle se lève.)

LE COMTE, se levant sans se dérider encore.

Souffrez que je vous épargne ce soin, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Non, vraiment... Vous n'êtes pas habitué à ces détails de ménage...

LE COMTE.

Je vous en prie... à la guerre comme à la guerre... (Il se met à genoux gravement et accommode le feu.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, assise.

Ainsi, Monsieur, vous n'étiez jamais venu dans notre pays? Puisque vous aviez le désir de visiter la Bretagne, permettez-moi de vous dire que vous avez mal choisi votre saison; la Bretagne, en plein hiver, offre de faibles agréments aux touristes.

LE COMTE, toujours agenouillé.

Mon Dieu! Mademoiselle, je ne suis pas un touriste; je n'ai pas choisi ma saison, et je n'éprouvais aucun désir de visiter la Bretagne... Vous avez des soufflets? — fort bien!... pardon... — Non... des circonstances mystérieuses, et qui ne sont pas sans une nuance de ridicule, m'ont seules déterminé à ce voyage auquel j'étais d'autant plus loin de penser, que j'en méditais un beaucoup plus sérieux... et plus lointain.

MADEMOISELLE DE KERDIC, simplement.

Dans le nouveau monde?

LE COMTE, légèrement, en se rasseyant.

Oui, dans un monde tout à fait nouveau... (Changeant de ton.)... Mais je suis honteux de vous entretenir si longtemps de ce qui me concerne... Vous habitez, Made-

moiselle, un pays d'un aspect poétique... J'ai eu l'honneur de vous rencontrer, si je ne me trompe, dans un lieu que d'antiques légendes ont rendu populaire... Cette forêt de Brocelyande... cette fontaine de Merlin ont joué autrefois un grand rôle dans votre mythologie nationale?

MADEMOISELLE DE KERDIC, souriante et doucement ironique : c'est son accent ordinaire.

En effet, Monsieur : cela nous compose même un voisinage assez incommode. Nous ne pouvons nous attarder dans les environs, mon vieux François et moi, sans nous exposer à d'étranges mortifications... La superstition locale, aidée du crépuscule, nous prête une teinte merveilleuse, qui en général fait fuir les passants... il est vrai (saluant) qu'elle les attire quelquefois, ce qui forme une agréable compensation.

LE COMTE, la regardant fixement.

Vous connaissez mon aventure, Mademoiselle?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je ne connais pas votre aventure, Monsieur, et j'ajoute que je n'éprouve pas un désir très-particulier de la connaître. Mais il est évident, quelque peine que j'aie à concilier cette idée avec la parfaite raison dont vous me semblez doué, il est évident que vous avez cru suivre en ma personne je ne sais quelle apparition surnaturelle... une fée sans doute... Hélas! Monsieur, pourquoi n'était-ce qu'une illusion! Vous ne le déplorez pas plus amèrement que moi... Les fées rajeunissaient.

LE COMTE, souriant.

Mon Dieu, Mademoiselle, je ne suis ni d'un caractère ni dans une situation à débiter des fadeurs; vous pouvez donc me croire sincère, lorsque je vous déclare que plus je vous vois et plus je vous entends...

FRANÇOIS, s'avançant.

L'heure du dîner de Mademoiselle est sonnée.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ah ! François, ce n'est pas bien. Vous êtes indiscret envers monsieur le comte, et cruel envers moi... A mon âge, un compliment perdu ne se retrouve pas...

LE COMTE, qui s'est levé.

Mille pardons, Mademoiselle... je me retire... (riant) mais vous n'y perdrez rien... Je voulais dire, Mademoiselle, que vous me forcez de reconnaître une vérité dont j'avais douté jusqu'ici... C'est qu'il y a pour certaines femmes une jeunesse éternelle, qui se nomme la grâce... (Il la salue.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

(Riant.) Avez-vous faim, monsieur le comte?

LE COMTE.

Moi, Mademoiselle? Hélas ! je n'ai jamais faim.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tant mieux. Je n'hésite plus à vous proposer de partager un dîner d'ermite. Mets deux couverts, François.

FRANÇOIS, une serviette sur le bras, a déjà posé une nappe sur la table qui tient le milieu de la pièce. Il paraît satisfait de ce qu'il entend ; tout en essuyant lentement une assiette, il s'est laissé glisser sur un siége, et suit la conversation, en applaudissant de la tête.

LE COMTE.

Je ne sais véritablement, Mademoiselle, comment vous remercier d'un accueil si obligeant et si peu mérité.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ne m'en remerciez donc pas, d'autant plus qu'il entre, je vous l'avoue, un grain de curiosité dans ma politesse... Eh bien, François, est-ce que tu dors, mon ami?

FRANÇOIS se lève d'un air soucieux ; il va prendre, en grondant, des assiettes et des verres dans le buffet.

Eh ! Seigneur... il est triste, à mon âge, de ne pouvoir goûter une minute de repos... (Le comte dépose dans un coin son chapeau, sa canne et son paletot, comme un homme qui s'installe... François, appuyé des deux mains sur la table, poursuit :) Il faut convenir que les riches sont heureux !...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Que veux-tu dire, voyons? Explique-toi.

FRANÇOIS.

Mademoiselle oublie que je ne suis pas comme elle au printemps de la vie ; il ne faut pas exiger d'un octogénaire la force d'un portefaix et la vivacité d'un page.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tu as raison, va. Laisse-moi finir ta besogne ici, et va-t'en voir si tout est prêt en bas. — Va doucement surtout.

FRANÇOIS.

Oui, Mademoiselle. Soyez tranquille. — (Près de sortir, il se retourne et ajoute :) Soyez sages, jeunes gens ! — (Il sort.)

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DE KERDIC, LE COMTE. (Ils rient tous deux.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je suis une heureuse vieille, comme vous voyez, monsieur de Comminges : j'ai toujours sous les yeux un miroir qui s'obstine à me rendre mes quinze ans... Mais, voyons, quitte à choquer la délicatesse de vos mœurs, il faut, si nous voulons dîner, que j'achève de mettre ce couvert moi-même... (Elle va au buffet.)

LE COMTE.

Mademoiselle, daignez au moins agréer mes services.

MADEMOISELLE DE KERDIC, gaiement.

Volontiers... eh bien, portez ça. (Elle lui donne des assiettes, des cristaux, etc.)

LE COMTE, allant et venant du buffet à la table.

(Gaiement.) Mais, pour Dieu, à quoi vous sert ce vieux domestique-là?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous voyez bien qu'il ne me sert pas.

LE COMTE, même jeu.

Sans doute. Mais alors pourquoi le gardez-vous? Car enfin, il tient autant de place qu'un bon.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et même davantage, je vous assure. — Mais, je le garde, Monsieur, d'abord parce que, s'il me sert mal, il a bien servi mon père, et ensuite, afin de tenir en haleine chez moi certaines vertus chrétiennes disposées à sommeiller, comme la patience et l'humilité!

LE COMTE.

Oh! je n'ai plus rien à dire.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je le crois. (Elle examine le couvert.) Comment! mais, vous avez fait tout ça très-bien. — Je vous remercie. (Le comte place des siéges des deux côtés de la table; François rentre portant divers plats sur un plateau.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRANÇOIS. (Il fait le service pendant le dîner entrant par intervalles, changeant les assiettes, etc.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tenez, asseyez-vous là. Vous avez bien gagné votre dîner.

LE COMTE, s'asseyant.

Eh bien ! Mademoiselle, je vous proteste que je me sens une pointe d'appétit, ce qui ne m'était pas arrivé depuis un temps immémorial.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous n'aviez peut-être jamais autant travaillé ? (Elle le sert : petites cérémonies de table.)

LE COMTE, dont la gaieté persiste.

Vous avez prononcé tout à l'heure le mot de curiosité, Mademoiselle : excusez la mienne. C'est un miracle surprenant que de trouver en cette Thébaïde sauvage une personne qui semble si bien faite pour apprécier tous les charmes de la vie civilisée — (s'inclinant) et pour y ajouter... (Mademoiselle de Kerdic s'incline.)... Vous ne vivez pas toujours dans cette solitude ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Monsieur, je n'occupe cette maison que depuis quelques mois, depuis la perte d'une personne bien chère. Mais en y venant, je n'ai fait que changer de retraite .. j'ai presque toujours vécu loin du monde... Un peu de pâté chaud, monsieur de Comminges?

LE COMTE.

Fort peu, je vous prie.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Mais vous parliez de miracle, monsieur le comte... il n'en est pas de plus inouï que de rencontrer... un mardi... jour d'Italiens... dans les neiges de ce désert breton... un jeune homme qui semble si bien fait pour goûter les plus exquis raffinements de l'existence parisienne — (saluant) et pour les relever encore de sa personne.

LE COMTE, après s'être incliné, avec un soupir.

Mon Dieu ! Mademoiselle, je sens que je vous dois mon histoire... c'est la seule explication honorable que je vous puisse donner de ma conduite... et cependant il m'en coûte de chasser si vite le sourire que je sentais sur mes lèvres pour la première fois, depuis des années.... (il la regarde.) Je ne sais par quelle singulière puissance vous l'y aviez rappelé. — Pour vous dire tout en un mot, je suis un homme malheureux, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec un ton de compassion légèrement ironique.

Vraiment ? — Un peu de bécassine, monsieur le comte... (Insistant plaintivement.) La bécassine est un oiseau triste...

LE COMTE.

Pas plus que moi, je vous le garantis. — Oui, je suis malheureux, et voici pourquoi : — Lancé fort jeune dans le tourbillon de la vie parisienne... (il hésite) Mademoiselle, vos oreilles sont peut-être mal habituées à de si frivoles récits ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oh ! je suis d'un âge à tout entendre... Au reste, je puis, je crois, dès le début, présumer la nature de vos confidences, et vous en épargner les chapitres les plus épineux... Après avoir poursuivi de salon en salon — peut-être de boudoir en boudoir — et qui sait même ? de coulisse en

coulisse... tous les enchantements que peut concevoir en ce monde un homme jeune, riche... et d'assez bonne mine, vous vous êtes lassé d'une existence, — si bien remplie cependant, — et vous allez vous faire trappiste... est-ce cela?

LE COMTE, étonné.

C'est de la divination... Oui, Mademoiselle, c'est fort à peu près cela — sauf le dénoûment! car ma lassitude et mon dégoût en sont venus à ce point, que la porte d'un cloître ne me semblerait pas, entre la vie et moi, une barrière suffisante.

MADEMOISELLE DE KERDIC, simplement.

Ah! c'est d'un bon suicide, en ce cas, qu'il s'agit?.. Encore cet aileron, monsieur de Comminges?

LE COMTE.

Je suis confus, Mademoiselle... je mange comme un cannibale... Oui, Mademoiselle, j'ai l'intention de quitter la vie: je n'en fais ni parade, ni mystère... Dès longtemps je penchais vers cette extrémité, lorsqu'il y a dix-huit mois un remords poignant est venu doubler mon fardeau, et précipiter sans doute ma résolution.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Un remords, Monsieur?

LE COMTE.

Un remords, qui du moins échappera à votre aimable ironie... (Il cesse de manger.) Tandis que je menais à Paris l'espèce d'existence... que vous venez d'esquisser... ma mère — une femme qui eût été digne d'être connue de vous, Mademoiselle, — ma mère habitait, au fond de l'Auvergne, notre vieux château de famille... Je l'aimais, bien que j'aie l'amertume de penser qu'elle en a pu douter... Oui, mal-

gré les apparences — et au milieu des dissipations sans trêve qui dévoraient ma vie — je l'aimais d'une pieuse tendresse... Vainement, pendant dix ans, je la suppliai de venir demeurer près de moi...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et que n'alliez-vous la rejoindre ?

LE COMTE.

Vous l'avouerai-je ?... Je ne trouvai pas dans mon lâche cœur la force de rompre le lien des habitudes parisiennes, qui m'enchaînait de toutes parts... Ma mère, à plusieurs reprises, daigna traverser la France pour embrasser son enfant ingrat... Mais, dans ces dernières années, la vieillesse et la maladie lui avaient interdit cette consolation... elle m'appelait près d'elle avec instances... Certainement, je serais parti... Mais ma pauvre mère, en m'attirant d'une main, me repoussait de l'autre, sans s'en douter... Elle désirait me marier, près d'elle, à je ne sais quelle provinciale... Ses lettres étaient pleines de ce projet, qui me consternait profondément...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Cela se conçoit.

LE COMTE.

Ma mère me paraissait si follement éprise de son choix et de sa chimère, que je n'osais lui envoyer un refus positif... Le lui porter moi-même, ne la revoir que pour anéantir du premier mot ses plus chères espérances, je pouvais encore moins m'y décider... J'hésitais donc de jour en jour... (Sa voix s'altère.) J'hésitai trop longtemps... Je la perdis... (Il se lève, en se mordant les lèvres, et fait quelques pas dans la chambre : revenant s'asseoir, après un silence) Excusez-moi. (D'un ton indifférent.) Vous comprenez bien, Mademoiselle, que de telles

circonstances n'étaient point de nature à me réconcilier avec la vie...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Je vous demande pardon, je le comprends mal... je ne sache pas que pour avoir manqué à un devoir, on soit dispensé de tous les autres... (Souriant) Mais... enfin?

LE COMTE.

Enfin... mon découragement s'accrut. Je me trouvai comme scellé dans un ennui de plomb, n'ayant plus un désir, une espérance, un sourire, et voyant passer les plus vives séductions de ma jeunesse avec une glaciale insouciance. Ma santé même s'altéra; je ne connus plus ni l'appétit, ni le sommeil... Je craignais que la folie ne fût au bout de cette mort éveillée... Bref, après quelques luttes intérieures, je pris le parti — désormais immuable — de briser ma coupe vide, et de mourir tout à fait.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Assurément, vous en êtes le maître... Mais tout cela ne me dit pas en vertu de quelle fantaisie vous avez choisi la Bretagne pour théâtre de cet événement tragique?

LE COMTE.

Permettez, j'y arrive... La fantaisie n'y fut pour rien.

(François a posé sur un guéridon, près de la cheminée, un plateau et des tasses; il sort ensuite.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, se levant.

Vous prenez du café, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Volontiers, Mademoiselle... (Il s'approche du feu) Il y a aujourd'hui trois mois et un jour, Mademoiselle, j'avais réuni quelques camarades dans un petit salon de restaurant.

C'était un dîner d'adieu. Je ne le leur cachai pas. On essaya de combattre mon dessein par divers arguments, plus ou moins spécieux... Mais je vais vous initier, Mademoiselle, à des propos de jeunes gens ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Allez... allez.

LE COMTE.

Quoi ! me dit-on, tu veux mourir ! Ta main, ta lèvre, ton cœur, sont-ils donc flétris par la vieillesse ? N'y a t-il plus de fleurs... n'y a-t-il plus de femmes sur la terre ? — Non, il n'y en a plus pour moi, répondis-je... Je ne vois plus, et ne conçois plus même, sous le soleil, une fleur qui puisse attirer ma main... un amour qui puisse tenter mon cœur. Fleurs et femmes n'ont plus pour moi qu'un seul et même parfum devenu banal et fastidieux à force d'uniformité... Toutes me paraissent se ressembler entre elles au point que je les confonds désormais dans une commune indifférence... Bref... il n'y a plus à mes yeux qu'une femme sur la terre... et je ne l'aime pas !

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Fort gracieux pour nous, tout cela...

LE COMTE.

Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, remarquez bien... Enfin, ajoutai-je, j'en suis là, mes amis : il est donc clair que je ne puis plus vivre.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

C'était clair, en effet, attendu que la vie n'a d'autre fin, évidemment, que de cueillir les fleurs et d'aimer les dames.. Un peu de sucre, monsieur Comminges ?... et au bout de tout cela, vous ne vous tuâtes point, décidément ?

LE COMTE, se récriant vivement, avec beaucoup de sérieux.

Pardon !.... c'est-à-dire je demeurai inébranlable dans ma résolution, et je l'aurais exécutée dès le lendemain, si cette soirée n'eût eu des suites tout à fait imprévues...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ah !

LE COMTE.

Dans cette suprême expansion des adieux, j'avais osé confier à mes amis une bizarre pensée qui tourmentait parfois mon esprit, et qui touchait à la démence... Je songeais souvent en effet que j'aurais voulu vivre au temps de ces heureuses superstitions qui permettaient aux hommes l'espoir d'un amour surnaturel... au temps des dieux et des nymphes... des génies et des fées. (Il s'exalte.) Je sentais qu'alors je me serais rattaché à l'existence par l'ardente ambition d'une de ces rencontres mystérieuses... d'une de ces liaisons enchantées qui charmèrent tour à tour les jeunes bergers de la fable, et les jeunes chasseurs des légendes... Oui... une fée seule eût été capable encore de me faire espérer, aimer et vivre ! Je sentais que mon cœur, assouvi d'amours terrestres, pouvait se ranimer et palpiter encore sous un de ces regards étranges et plus qu'humains, au froissement de ces robes de vapeur, au contact de ces mains immortelles !

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Mais c'est de la folie !

LE COMTE, froidement.

Je vous l'ai dit. — Le lendemain, dans la matinée, comme j'achevais d'écrire mes dernières dispositions, un inconnu remettait chez moi ce billet parfumé. (Il tire de son sein un billet qu'il donne à mademoiselle de Kerdic. — François est rentré en scène, et écoute.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Voyons donc. (Elle lit.) « Mortel, tu te crois un fou parmi les « sages, et tu es un sage parmi les fous. Entre la terre et le « ciel, il est une région intermédiaire peuplée d'êtres supé- « rieurs à l'homme, inférieurs à la divinité. Je suis un de « ces êtres. Je suis une fée. Tes secrets hommages m'ont « touchée. Mon destin m'appelle loin d'ici. Mais de ce jour « en trois mois, à la naissance du crépuscule, trouve-toi « seul, si tu en as le courage, dans la vieille forêt armori- « caine de Brocelyande, près de la fontaine de Merlin. J'y « serai. » (En achevant cette lecture, mademoiselle de Kerdic sourit. François fait entendre un ricanement singulier. Le comte les regarde. Mademoiselle de Kerdic reprend :) Mais c'était une mystification manifeste ! (François se retire.)

LE COMTE.

Je n'en doutai pas plus que vous, Mademoiselle, et cependant... telle fut la curieuse faiblesse de mon esprit que j'attendis, et que me voici.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et êtes-vous venu seul à ce rendez-vous redoutable ?

LE COMTE.

C'était mon dessein. Mais un de mes amis, seul confident de ce mystère, le vicomte Hector de Mauléon, mauvaise tête et brave cœur, a voulu m'accompagner jusqu'à la lisière du bois. Il a d'ailleurs à son service un garçon né dans ce pays, qui devait nous tenir lieu de guide et d'interprète, et qui n'a fait que nous impatienter par sa poltronnerie superstitieuse. Je les ai laissés dans ma voiture. Mais déterminé comme je l'étais à ne sortir en aucun cas de cette forêt, j'ai fait promettre au vicomte de quitter la place après une heure d'attente. Je suppose donc qu'il est déjà

loin... et maintenant, Mademoiselle, me pardonnerez-vous l'importunité ridicule dont je vous ai rendue victime?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ainsi, j'avais deviné!... vous m'avez prise pour une fée... mais après tout, pourquoi pas? L'histoire nous dit que les fées se plaisaient à revêtir, dans leurs rencontres amoureuses, un âge et un costume peu avantageux... vous devez me remercier de vous avoir du moins épargné les haillons...

LE COMTE.

Vous allez rire, Mademoiselle... mais en vérité, depuis que je suis chez vous, votre personne, votre langage, si parfaitement inattendus au fond des bois — certains détails singuliers de votre intérieur — et enfin je ne sais quel prestige inexplicable dont je me sens comme enveloppé en votre présence — tout cela m'a fait me demander vingt fois si je n'étais pas dans le domaine de la légende — ou du moins de la vision.

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec un sourire équivoque.

Vraiment! (François entre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

On vient en toute hâte chercher Mademoiselle de la part du pauvre Kado, ce vieux bûcheron que Mademoiselle est allée visiter ce matin... Il est bien mal, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Comment, bien mal?

FRANÇOIS.

Il est repris du tremblement, et la tête n'y est plus, à ce que dit sa petite Marie.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oh! c'est un accès que j'attendais : je vais couper cela.

LE COMTE.

Comment! vous êtes donc médecin, Mademoiselle?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Est-ce que les fées n'ont pas été, de tout temps, versées dans la connaissance des simples? — Écoute, François, je te vais donner une potion, avec des instructions par écrit... tu vas y aller.

FRANÇOIS.

Eh! Seigneur, Mademoiselle veut donc qu'on m'enterre demain? Je ne ferais pas quinze pas dehors sans être assommé par la grêle ou emporté par l'ouragan... Écoutez donc le vacarme... de la neige, du vent et du tonnerre tout à la fois... c'est comme qui dirait un bouleversement de la nature.

MADEMOISELLE DE KERDIC, qui est allée à la fenêtre.

Il est certain que le temps ne paraît pas beau... Tu as raison, mon ami... il ne faut pas que tu sortes... A ton âge, ce ne serait pas prudent... (Elle réfléchit.) J'y enverrais bien la vieille Marthe, mais elle est trop bête... Je vais y aller, moi, tout bonnement... Vous voudrez bien m'excuser, monsieur de Comminges, n'est-ce pas? (Elle prend dans un tiroir de sa chiffonnière une fiole et un papier.)

LE COMTE.

Mais, Mademoiselle, ne puis-je vous rendre ce petit service?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous! Oh! grand Dieu! (François sort.)

LE COMTE.

Je vous jure que vous m'en rendrez un véritable à moi-même, en me fournissant une occasion de vous être agréable... car je succombe sous le poids de ma reconnaissance... Voyons, est-il donc si difficile d'administrer cette potion?

MADEMOISELLE DE KERDIC

Vous y tenez! Sérieusement?

LE COMTE.

Je vous l'atteste.

MADEMOISELLE DE KERDIC, après un peu d'hésitation.

Eh bien, soit! — Rien n'est plus facile. Voici la potion (elle lui donne la fiole et le papier) et voici la manière de s'en servir. Malheureusement aucun de ces pauvres gens ne sait lire. Vous leur expliquerez ce qu'il y a à faire. — François va vous conduire jusqu'à la petite porte de mon jardin; vous trouverez là un sentier qui vous mènera directement à la chaumière du malade: c'est un bûcheron nommé Kado; il n'y a pas de fée sans bûcheron, vous savez!... François... Eh bien, où est-il?

FRANÇOIS, rentrant avec une lanterne allumée et un grand manteau.

Tenez, Monsieur... prenez ça, — ou jamais vous ne vous en tirerez vivant...

LE COMTE.

Merci bien, mon bonhomme. (Il prend la lanterne et se couvre du grand manteau.) (A part, se voyant dans la glace.) Me voilà bien équipé... je ressemble à Diogène... Allons, partons!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous reviendrez?

FRANÇOIS.

Parbleu! ne faut-il pas qu'il rapporte notre manteau et notre lanterne?

LE COMTE.

Oui, certainement... je reviendrai vous faire mes adieux.

(Il sort avec François par la petite porte qui s'ouvre à gauche du buffet.)

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE DE KERDIC, seule un instant; — puis HECTOR DE MAULÉON, YVONNET, FRANÇOIS.

MADEMOISELLE DE KERDIC, pensive.

Il faudrait être, je le crains, plus qu'une fée... Il faudrait être un ange même du Seigneur pour retirer un homme d'un si profond abîme... (On entend des coups violents frappés du dehors contre la porte de la maison.) Quel est ce bruit? (Les coups se répètent.) C'est à ma porte? Qui peut venir à cette heure? (Elle a entr'ouvert la grande porte du fond et prête l'oreille : on entend des bruits de voix.) Le vicomte de Mauléon!... Ah! cet ami dont il me parlait... Faites monter, Marthe. (Elle prend un ouvrage de tapisserie et s'assoit. Entre Hector, suivi d'Yvonnet; Hector est en costume de chasse et porte deux pistolets passés dans sa ceinture; Yvonnet se tient un peu en arrière et paraît intimidé : tous deux promènent un regard curieux autour du salon; mademoiselle de Kerdic, qui s'est levée pour rendre à Hector son salut, reste debout et continue de travailler à sa tapisserie, tout en parlant.)

HECTOR.

Madame, je suis un peu confus de forcer votre porte; mais un devoir impérieux m'y a contraint. — Madame, je me nomme...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Le vicomte Hector de Mauléon, je pense?

YVONNET, qui se trouble de plus en plus, le tirant par la manche.

Elle sait votre nom, Monsieur!

HECTOR.

Oui, Madame, je me nomme Hector, et j'ai le malheur,

je vous en demande pardon, de rappeler, par les côtés les plus fâcheux de son caractère, mon illustre et bouillant homonyme.

MADEMOISELLE DE KERDIC, gravement.

Le fils de Priam? — Jeune homme un peu emporté, mais au fond excellent.

HECTOR.

Vous l'avez peut-être connu, Madame?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Peut-être.

HECTOR.

En ce cas, Madame, il y a fort à parier que vous n'ignorez pas le genre d'intérêt qui m'amène ici?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Fort possible, en effet.

HECTOR.

Quoi qu'il en soit, je vais vous le dire.

YVONNET, à demi-voix.

C'est bien inutile, allez, Monsieur.

HECTOR.

Veux-tu te taire, toi?

YVONNET.

Vous n'en serez pas le bon marchand, Monsieur, croyez-moi. Je suis Bas-Breton de naissance, et je suis ferré à glace sur ces histoires-là... Monsieur, je vous en prie, là, raisonnons un peu ensemble... Je ne manque pas d'instruction, Monsieur, tel que vous me voyez, et si ce n'est la lecture et l'écriture à quoi je n'ai jamais pu mordre....

HECTOR.

Animal!

YVONNET.

Sérieusement, Monsieur, en conscience, j'ai remarqué

une chose très-importante. (Il le tire un peu à l'écart.) Monsieur, il y a deux espèces de phénomènes dans la nature, ceux qui sont naturels — et ceux qui ne sont pas naturels. (Impatience d'Hector.) Eh bien, Monsieur, tout ce que nous voyons ce soir n'est pas naturel. Cette sombre forêt, cette tempête effroyable, cette maison isolée, — cette dame majestueuse qui fait tranquillement de la tapisserie — tenez, regardez comme ses yeux brillent, Monsieur... A son âge, est-ce naturel, je vous le demande?... d'où je conclus...

HECTOR.

Si tu ajoutes un mot, je te vais jeter par la fenêtre, et ce sera un phénomène naturel, celui-là. — Veuillez m'excuser, Madame : je reprends : Un ami à moi, le meilleur de mes amis...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Monsieur Henri de Comminges?

HECTOR.

Oui, Madame. (Sur ces entrefaites, François est rentré sans bruit par la petite porte du fond et est venu se placer discrètement à côté d'Yvonnet.)

YVONNET, l'apercevant.

Monsieur... Monsieur... regardez celui-là... si ce n'est pas le vieux Merlin en personne, que je meure!... Croyez-moi, Monsieur, je suis Bas-Breton de naissance, je vous en donne ma parole d'honneur... Remarquez, Monsieur, qu'il a toutes ses dents... A son âge, ça n'est pas...

HECTOR.

Morbleu! drôle, te tairas-tu? Va-t'en, si tu as peur!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Rassurez-vous, mon ami; ne voyez-vous pas que votre maître porte tout un arsenal à sa ceinture?... Et à ce propos, monsieur de Mauléon, — daignez excuser une pro-

vinciale peu au fait du bel usage; — mais est-ce là le costume adopté maintenant à Paris pour emporter d'assaut les boudoirs et les cœurs?... C'est commode... cela simplifie les procédés...

FRANÇOIS, de sa voix décrépite.

Eh! eh! c'est cavalier! (Il remonte un peu le théâtre. Hector les regarde avec surprise.)

YVONNET.

Ils se moquent des armes à feu, Monsieur... Je les connais, vous dis-je... je suis né, moi, dans le pays des sorciers et des fées.

FRANÇOIS, au fond, d'une voix mâle, en pliant une serviette.

Vous y êtes.

HECTOR, se retournant vivement.

Qui a parlé? (Mademoiselle de Kerdic travaille tranquillement.)

YVONNET.

Monsieur, allons-nous-en, — ou ma tête va en craquer.

HECTOR, s'échauffant.

Stupide poltron! — Je ne serai point dupe, Madame, de puériles jongleries. Je ne partirai pas sans avoir revu sain et sauf un ami qui m'est cher... je sais qu'il est entré dans cette maison il y a plus d'une heure...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Et vous a-t-il chargé de l'y venir réclamer? S'il a trouvé ici le personnage mystérieux qu'il espérait rencontrer, pensez-vous qu'il vous sache gré de le troubler dans sa bonne fortune?

HECTOR.

Le personnage mystérieux?... Eh! Madame, je ne crois ni aux fées, ni aux esprits, ni aux tables tournantes, je vous en avertis : il n'y a pas de fée ici, il y a une intrigue — dangereuse peut-être — et dont j'aurai le secret.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous ne croyez pas aux fées, monsieur de Mauléon?... Si, cependant, je vous donnais la preuve irrécusable que vous êtes en présence d'un de ces êtres supérieurs à l'humanité, que diriez-vous?

YVONNET.

Là, Monsieur! me croirez-vous maintenant? Elle l'avoue... c'en est une!

HECTOR, le repoussant.

Je dirais, Madame, je dirais... Eh! c'est impossible!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

A deux pas d'ici, je vous donne cette preuve. Je l'épargne à ce garçon qui n'y résisterait pas. (Elle prend un flambeau.) Suivez-moi, si vous l'osez.

YVONNET, s'attachant à son maître.

N'y allez pas, Monsieur! sur votre vie en ce monde et sur votre salut en l'autre, n'y allez pas!

HECTOR, après un peu d'hésitation, repoussant violemment Yvonnet.

Je vous suis!

(Mademoiselle de Kerdic sort par la porte latérale; Hector la suit.)

SCÈNE VII.

FRANÇOIS, YVONNET.

YVONNET.

Saints du ciel! — Il me laisse seul avec Merlin! (Il regarde François du coin de l'œil.)

FRANÇOIS.

Eh! eh! jeune homme!

YVONNET, gracieusement.

Monsieur... Monseigneur... (A part.) Il va me changer en quelque espèce de bête.

FRANÇOIS.

Approche. (Yvonnet s'approche à regret : François le regarde en souriant ; il rit niaisement de son côté, pour lui complaire. Le vieillard lui donne une légère tape sur la joue.)

YVONNET, portant la main à sa joue.

Bon ! Me voilà ensorcelé de cette joue-là !

FRANÇOIS.

Comment t'appelles-tu ?

YVONNET.

Yvonnet, Monseigneur.

FRANÇOIS.

Eh bien ! mon petit Yvonnet...

YVONNET, fort troublé.

Il sait mon nom !... Ils savent tout, ces êtres là !

FRANÇOIS.

Veux-tu me faire un plaisir ?

YVONNET.

Certainement, Monseigneur. (A part.) Il va me demander quelque chose d'horrible. Mon âme va y passer.

FRANÇOIS, montrant la table couverte des débris du dîner.

Prends cette table, et porte-la de l'autre côté.

YVONNET.

Oui, Monseigneur. (A part.) C'est une table magique... Gare ! (Il prend la table avec inquiétude ; François ouvre les deux battants de la porte du fond ; Yvonnet dépose la table au dehors, et revient.)

FRANÇOIS.

Et maintenant, Yvonnet...

YVONNET.

Monseigneur? (A part.) Aïe ! Voilà le paquet !

FRANÇOIS, lui montrant une chaise.

Assieds-toi là, et repose-toi. (Yvonnet obéit avec anxiété. François le regarde gravement. Yvonnet est fasciné. Silence. Tableau. — Puis, la porte latérale s'ouvre : Hector paraît, précédant, le flambeau à la main, et avec l'air du plus profond respect, mademoiselle Aurore de Kerdic.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; MADEMOISELLE DE KERDIC, HECTOR.

YVONNET, se levant.

Ah ! le voilà maté, l'homme terrible ! (S'approchant du vicomte.) Eh bien ! Monsieur, vous en tenez cette fois... quand je vous le disais... je suis Bas-Breton... et si vous saviez comme Merlin m'a traité... Ah ! Monsieur !... Quel indigne vieillard !

HECTOR, sèchement.

Tais-toi. (Il prend son manteau dans un coin, et avançant gravement vers mademoiselle de Kerdic, il lui fait un profond salut ; puis il accomplit avec la même gravité la même cérémonie vis-à-vis de François : Yvonnet le suit pas à pas, imitant après lui chacun de ses mouvements ; après quoi, tous deux sortent par le fond, Yvonnet trottinant derrière son maître, et se retournant pour saluer encore. — Mademoiselle de Kerdic et François se regardent en riant.)

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE DE KERDIC, FRANÇOIS, puis LE COMTE.

MADEMOISELLE DE KERDIC, qui est près de la petite porte du fond, prêtant l'oreille.

C'est lui !.. Il était temps. (Le comte, sa lanterne à la main, et

couvert du manteau tout mouillé par la neige, entre par le fond à droite.) Ah ! mon Dieu ! Comme vous voilà fait ! Vous avez l'air d'une cascade ! (Elle l'aide à se débarrasser.) Chauffez-vous vite !

LE COMTE.

Ouf ! j'en ai besoin. (Il s'adosse à la cheminée.) Je vous dirai, Mademoiselle, que j'ai laissé notre malade en train de s'endormir très-gentiment.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ah ! tant mieux ! merci bien. — Il y a en vous de bons restes, allons...

FRANÇOIS. (Il jette du bois au feu, et se dirige vers le fond, emportant la lanterne et le manteau : près de sortir, il se retourne.)

Eh ! eh ! soyez sages, jeunes gens. (Il sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, MADEMOISELLE DE KERDIC.

LE COMTE.

Vous êtes gardée là par un vrai dragon, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC, riant.

Son service, à ce titre, comme à tous les autres, n'est pas fatigant. Les trésors de mon âge se gardent tout seuls.

LE COMTE.

Cela prouve que les gens de goût sont rares en ce pays.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

N'allez-vous pas essayer de me faire croire, par hasard, qu'on pourrait être amoureux de moi ?

LE COMTE.

Ma foi !... Vous devez avoir été bien jolie !

MADEMOISELLE DE KERDIC, prenant sa tapisserie.

Oui... du temps que la reine Berthe filait... Vous ne vous asseyez pas ? (Elle s'assoit.)

LE COMTE.

Non. — (Il soupire.) Il est réellement impossible que j'abuse plus longtemps de votre hospitalité... (Il passe la main sur son front qui s'est assombri, et quitte la cheminée.) Allons !

MADEMOISELLE DE KERDIC, qui suit d'un regard plein d'angoisse tous les mouvements du comte.

Et... où allez-vous ?...

LE COMTE.

Je... je ne sais trop... mais ne craignez pas que j'attache au pays que vous habitez quelque souvenir affligeant... ne le craignez pas...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

(D'une voix basse.) — Merci.

LE COMTE. (Il va prendre son chapeau et sa canne ; comme il passe près du piano, il dit en affectant l'insouciance.)

Est-ce que vous touchez du piano ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Un peu.

LE COMTE, s'inclinant.

On n'est point parfait. (Il prend son paletot sur une chaise, puis se rapprochant de mademoiselle de Kerdic qui s'est levée et qui le regarde avec curiosité, il lui baise la main.) Mademoiselle, soyez heureuse : personne ne le mérite mieux que vous... (Après une pause d'un silence pénible.) M'est-il permis de vous charger d'une mission ?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oui : quoi ?

LE COMTE.

(Il prend une plume sur le guéridon, arrache une page de son portefeuille, et écrit quelques lignes.) J'ai été témoin dans cette chaumière d'une scène dont je n'avais pas l'idée... Une pauvre famille... des petits enfants... sans pain, sans feu... grelottant et pleurant autour du grabat d'un moribond... — Je leur laisse ma fortune. — Tenez. — Veillez à cela.

MADEMOISELLE DE KERDIC, faisant un pas vers lui, et parlant avec une dignité émue et simple.

Voulez-vous donc que ces enfants oublient leur mère... qu'ils deviennent étrangers à tous les grands devoirs et à toutes les saintes vérités de la vie... qu'ils finissent comme vous allez finir?... Ah! ne touchez pas à leur misère, Monsieur: elle vaut mieux que la vôtre!

LE COMTE, incertain.

Mademoiselle!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Pardon, Monsieur, si j'ai cru longtemps que j'étais de votre part l'objet d'une indiscrète raillerie... Et maintenant encore... oui... maintenant encore... je doute... est-ce vrai... est-ce sérieux?... La vie d'un homme... l'âme d'un homme... est-elle sincèrement à vos yeux chose si petite et si légère, qu'elle tienne tout entière dans un boudoir... et qu'elle n'ait hors de là ni joies à attendre ni devoirs à pratiquer? Ce mot devoir... le mot même de l'existence... est-il écrit sur une seule page de la vôtre?... Avez-vous jamais fait à quelqu'un au monde le sacrifice d'un de vos plaisirs, d'un de vos goûts, d'un de vos caprices? Êtes-vous jamais sorti pour personne du cercle étroit et glacé de vo-

tre frivole égoïsme?... Non! Pour personne! Pas même pour votre pauvre mère!

LE COMTE.

Mademoiselle!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Vous ne pouvez vivre... parce qu'il n'y a plus de femme sur la terre que vous puissiez aimer... Et n'y a-t-il plus, dites-moi, d'infortunés que vous puissiez secourir... de larmes que vous puissiez sécher, ou qui vous puissent bénir?... Vous demandez à la vie des enchantements inconnus, Monsieur... Ah! elle vous en garde plus d'un, je vous assure... elle vous garde, vous le pressentez déjà, la douce magie du devoir accompli... le charme secret des services rendus... la paix profonde de l'âme après la journée bien remplie... et le sommeil heureux qui suit le sacrifice... Essayez de ces plaisirs, et si la vie alors vous semble vide et sans saveur, rejetez, comme un reproche, vers le ciel, votre coupe brisée... je vous le permets... Pardon encore, Monsieur... (Sa voix s'émeut de plus en plus.) Mais je vous parle, n'en doutez pas, comme vous eût parlé celle que vous regrettez, si vous aviez pu consoler son dernier regard... et recevoir son dernier baiser!...

LE COMTE, la tête penchée, d'une voix sourde et troublée.

Oui... je crois... il est possible que j'aie mal pris la vie... mais il est trop tard... le mal est trop invétéré... merci... mais adieu...

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec une sorte de gaieté fébrile.

Soit... mais du moins rendez-moi encore un service, monsieur de Comminges.

LE COMTE.

De grand cœur, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Tenez-moi ma laine... voulez-vous? (Le comte fait un geste poli; elle lui passe son écheveau autour des mains, et s'asseoit : le comte s'asseoit à moitié sur le bord d'un fauteuil : pendant qu'elle dévide sa laine, on entend au dehors dans la campagne l'air d'une ballade (1).

LE COMTE.

Est-ce que c'est un air breton, ceci?

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Oui, c'est l'air de la ballade de Roger Beaumanoir.

LE COMTE.

C'est joli. Cela me rappelle un chant de l'Auvergne... y a-t-il des paroles sur cet air-là?

MADEMOISELLE DE KERDIC

Oui : il est même question de fées dedans, vous qui les aimez.

LE COMTE.

Vous seriez bien aimable de me les dire.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ce serait donc pour achever de vous endormir, car vous sommeillez à moitié.

LE COMTE.

Non pas, je vous jure... c'est un peu de fatigue seulement.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Si fait... et remarquez en passant qu'une seule soirée consacrée à la complaisance et à la charité vous a déjà rendu l'appétit et le sommeil, en attendant mieux... laissez-vous faire, allez... cela vous détendra... voyons... je vais vous aider.

(L'orchestre prélude.

(1) Cet air doit être exécuté sur un hautbois, pour imiter, en l'idéalisant, la cornemuse bretonne, — le *binion*.

Moderato.
CHANT.
PIANO.
pp
Dans la bru - me du
Dim.
soir Qui dort sous ce vieux chè - ne C'est

Cres.
Ro - ger Beau - ma - noir, - Le jeu - ne Ca - pi -
Cres.
Cres.

rent seschiens da - nois.
p
Col canto
pp
Rit.
p

(Mademoiselle de Kerdic chante, avec un accompagnement très-doux de l'orchestre, les paroles de la ballade.

Ballade.

I

Dans la brume du soir
Qui dort sous ce vieux chêne?
C'est Roger Beaumanoir,
Le jeune capitaine...
Pendant qu'au fond des bois
Courent ses chiens danois.

(L'orchestre reprend la ritournelle de l'air.)

LE COMTE, à demi-voix.

Encore, je vous en prie. (Il s'endort peu à peu.)

MADEMOISELLE DE KERDIC.

II

Il effeuille, en rêvant,
Dans la verte fontaine,
Il effeuille, en rêvant,
Des fleurs de marjolaine...
Pendant qu'au fond des bois
Courent ses chiens danois.

(Le comte est endormi : mademoiselle de Kerdic se lève doucement, et le regarde, penchée sur lui ; puis elle reprend d'une voix de plus en plus faible :)

III

O mon jeune amoureux,
Des fleurs que ta main sème,
Dit la fée aux yeux bleus,
Je tresse un diadème...
Pendant qu'au fond des bois
Courent tes chiens danois.

LE COMTE, s'éveillant comme en sursaut.

Ah! où suis-je donc?... (Il se lève étonné.) J'ai rêvé... c'était bien vous que je voyais cependant... (Il la regarde avec surprise : mademoiselle de Kerdic semble avoir rajeuni; ses rides s'effacent; ses cheveux sont presque noirs.) C'est extraordinaire.

MADEMOISELLE DE KERDIC, souriant.

Qu'y a-t-il donc?

LE COMTE.

Vous n'avez plus vos soixante ans!

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Bah! vous me voyez à travers les derniers rayons de votre rêve...

LE COMTE.

Cela se peut... cela doit être... et cependant je jurerais que vous êtes plus jeune de vingt années...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Eh bien! qu'y aurait-il à cela de surprenant, monsieur de Comminges? Les annales de la féerie ne sont-elles point remplies de pareilles aventures?... Je me flatte que vous avez conçu pour moi un peu d'affection... vous savez qu'il a suffi en tout temps de l'amour intrépide d'un jeune chevalier pour rompre le charme qui voilait la beauté de la fée sous les rides de la vieille décrépite... Vous n'en êtes encore malheureusement qu'à l'affection... et c'est pourquoi je n'ai rajeuni qu'à moitié... Peut-être un sentiment plus vif amènerait une métamorphose plus complète.

LE COMTE.

Qu'à cela ne tienne... aussi bien cet étrange aveu brûle mes lèvres... Qui que vous soyez, Mademoiselle, et il y

a des instants où ma tête s'égare à sonder ce mystère... qui que vous soyez, je n'ose dire que je vous aime... c'est un mot que j'ai trop profané... mais jamais femme ne m'inspira rien qui approche du respect profond... et passionné dont votre présence, dont votre langage, dont votre regard me pénètrent!... Je ne vous aime pas... je suis près de vous adorer... oui... pour cette seule soirée de simplicité, de calme, de vérité que je vous ai due... pour ce doux attendrissement dont vous avez rafraîchi mes yeux... je voudrais vous dévouer toute mon âme retrouvée... je voudrais... si ce n'était pas de l'égoïsme encore... enchaîner à jamais ma vie à vos côtés... non... à vos pieds!

MADEMOISELLE DE KERDIC, avec émotion et dignité, le regardant en face.

Est-ce vrai, monsieur de Comminges

LE COMTE.

Sur mon honneur, c'est la vérité.

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Eh bien!... (Elle le regarde avec une sérénité souriante.) Eh bien!.. je sens que le charme fatal est rompu au dedans de moi... mais j'ai oublié les paroles sacramentelles qui doivent rendre le miracle visible aux yeux de tous... Il faut que je consulte mon grimoire... (Elle lui sourit encore et disparaît par la porte latérale.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, seul; puis FRANÇOIS.

LE COMTE, stupéfait.

Quelle est ce... femme? — Mon cerveau est troublé... J'ai eu trop de fatigues... trop d'émotions... je suis hallu-

ciné... je suis visionnaire... Voyons, essayons de penser un peu de sang-froid. — Il y a là quelque supercherie... Mais non! une telle femme ne peut être une aventurière... une intrigante... cela est plus absurde à supposer que tout le reste... Mais au fait! il n'y a ici de miracle que dans ma pauvre tête... Ce prétendu rajeunissement n'est qu'une illusion de mon demi-sommeil... elle-même me le disait... C'est simplement une bonne vieille qui, me voyant malheureux, a eu pitié de moi, et qui essaie de me guérir en caressant ma folie.

(Entre François : il se tient droit ; il a l'œil vif, le teint frais, les cheveux grisonnant à peine.)

FRANÇOIS, d'une voix mâle.

Monsieur, votre serviteur.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est?... Qui es-tu?

FRANÇOIS.

Je viens offrir mes remercîments à monsieur le comte. Je suis le vieux François. J'étais captif sous le même charme que ma maîtresse, et j'en ai été délivré en même temps qu'elle. J'ai encore cinquante ans, monsieur le comte ; mais quand vous aurez épousé Mademoiselle, j'espère bien n'en avoir plus que trente.

LE COMTE.

Ah çà !... où diable suis-je ici? (Il s'approche.) C'est bien le même visage... Mais ceci dépasse ma crédulité... Voyons, mon ami, tu te moques de moi; mais je te le pardonne, et je fais plus, je t'enrichis, si tu m'apprends sans une minute de délai le mot d'une énigme, — où mon esprit se perd, j'en conviens.

FRANÇOIS.

Monsieur, vous êtes trop initié aux mœurs de notre race pour que j'aie rien à vous apprendre. Je suis un pauvre diable de génie subalterne enchanté jadis par le pouvoir de Merlin aux côtés de la noble fée, ma maîtresse. Nous attendions dans cette forêt, depuis un siècle entier, la venue d'un jeune gentilhomme, assez délicat pour préférer les solides qualités de l'âme aux grâces d'une beauté périssable : voilà pourquoi je vous ai accueilli tantôt avec une joie mal dissimulée, pressentant en vous un libérateur; voilà pourquoi je viens vous offrir l'hommage de ma reconnaissance, ayant compris tout à l'heure, au changement agréable qui s'opérait en ma personne, que, grâce à vous, Monsieur, les temps étaient accomplis.

LE COMTE.

Tu n'as rien de plus à me dire?

FRANÇOIS.

Rien.

LE COMTE.

Eh bien! que Merlin te vienne en aide! car, de par le ciel, ma patience est à bout!... (Il veut le saisir au collet.)

FRANÇOIS, lui arrêtant le bras d'une puissante étreinte.

Silence!... écoutez!...

(L'orchestre joue en sourdine l'air de la ballade. La porte latérale s'ouvre, une lumière éclatante remplit le salon. — Le comte se retourne.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE KERDIC; elle a vingt ans : elle est vêtue de blanc et porte un diadème de fleurs sauvages; elle s'avance lentement, tenant à la main une baguette de fée. Arrivée à quelques pas du comte, elle laisse tomber sa baguette.

MADEMOISELLE DE KERDIC, du ton d'une jeune fille.

Monsieur de Comminges, je dois déposer devant vous les insignes d'un pouvoir qui n'est plus; car ce n'est plus une fée, — hélas! c'est presque une suppliante qui vous parle. — Je suis, Monsieur, cette provinciale qu'une amitié trop indulgente avait jugée digne de porter votre nom.

LE COMTE.

Mademoiselle d'Athol!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Jeanne d'Athol... Oui... Vous me trouverez bien hardie et à peine excusable, Monsieur, d'avoir osé, même avec la sanction et la complicité d'un frère... (elle montre François) d'avoir osé employer des moyens de théâtre pour obtenir une conversion qui fut le vœu... la prière... le dernier ordre d'une mourante...

LE COMTE.

Ma mère!...

MADEMOISELLE DE KERDIC.

Ma tâche serait remplie, Monsieur, si je vous avais prouvé que vous vous êtes trompé de chemin, qu'il est une vie plus digne d'un homme et de celui qui la donne, — qu'il est des féeries plus réelles et plus douces que celles où votre imagination vous attirait... Oui, ma tâche serait remplie... (avec un accent ému et triste) et je serais heureuse... quand même ce moment et celle qui vous le prépara ne devraient être

pour votre cœur qu'un rêve oublié demain... un secret, Monsieur, que je laisserais sans crainte à la garde de votre loyauté.

LE COMTE, en extase.

De grâce... que ce rêve ne finisse jamais! (Il lui prend la main et s'incline jusqu'à terre.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, secouant la tête.

N'est-ce pas à la fée encore que cet hommage s'adresse?

LE COMTE.

Non... c'est à l'ange! (Il pose son front, comme pour cacher son émotion, sur la main de la jeune fille.)

MADEMOISELLE DE KERDIC, à François qui l'interroge du regard.

Il pleure... il est sauvé!

(La musique joue doucement jusqu'à la fin.)

VIII.

TABLE DES MATIÈRES

Le Village..... 1
Le Cheveu blanc..... 49
Dalila..... 75
L'Ermitage..... 197
L'Urne..... 243
La Fée..... 281

Corbeil, typ. et stér. de Crété.